



14
40

или

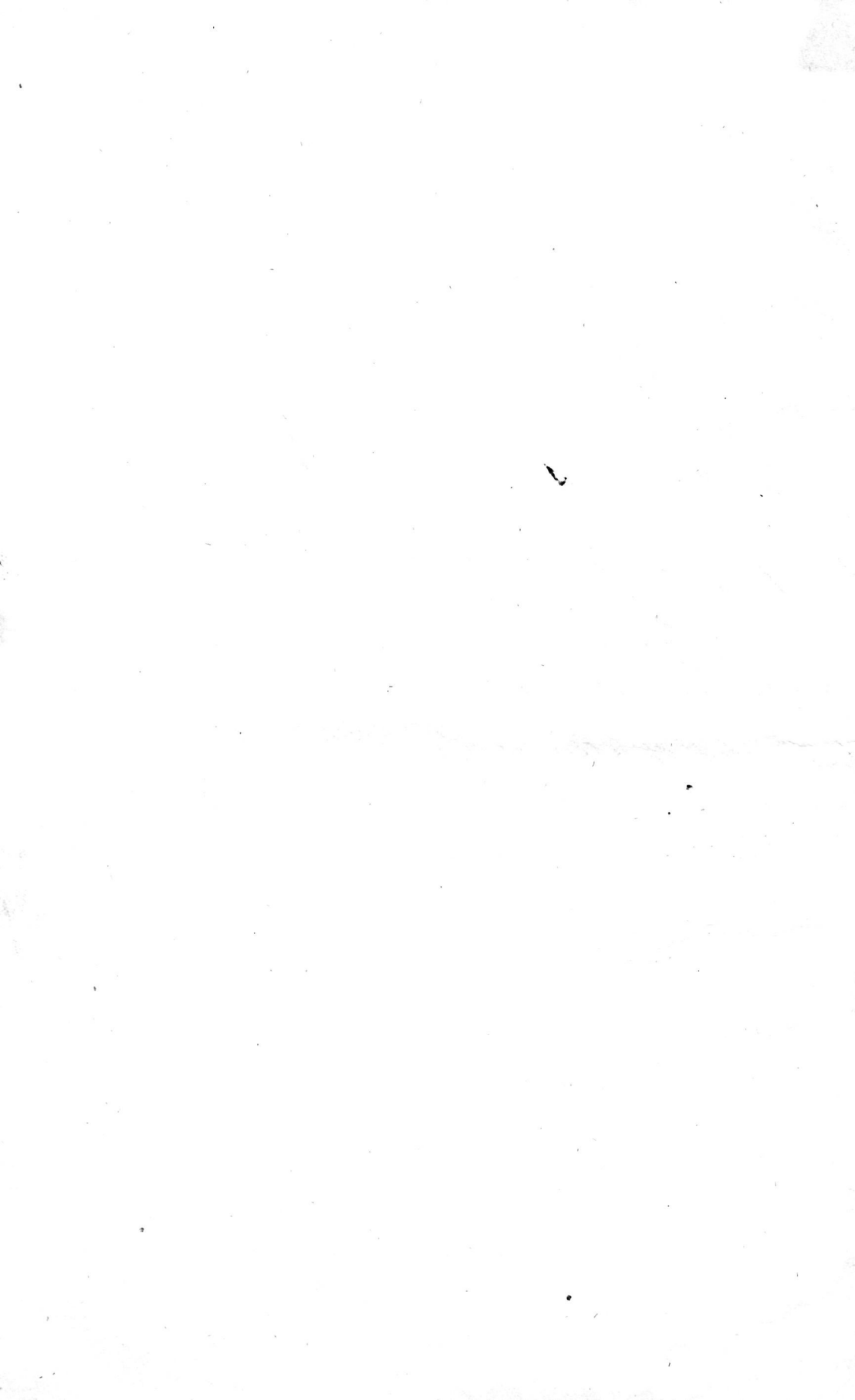
92 $\frac{9}{5}$

366.

B.I. 19.

Les fees. 100. N. 7.

- 1 La poule aux oeufs d'or.
- 2 Peau d'âne.
- 3 La belle aux cheveux d'or.
- 4 Les sept châteaux du diable.
- 5 La biche au bois.



LA POULE AUX OEUF D'OR

GRANDE FÉERIE EN TROIS ACTES,

UN PROLOGUE ET VINGT-QUATRE TABLEAUX,

De MM. DENNERY et CLAIRVILLE,

MUSIQUE DE M. FESSY,

Airs nouveaux de M. Paul Henrion,

Divertissements de M. E. LEROUGE,

DÉCORATIONS DE MM. CAMBON, THIERRY, RIQUIER, WAGNER, RIVIÈRE ET LARA.

Les instruments du tableau de l'harmonie de MM. Bourdillat, Mira et Chatelet.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre ancien CIRQUE NATIONAL
le 29 Novembre 1848.

Distribution du Prologue :

PERSONNAGES.

BABYLAS
BARNABÉ
BABOLEIN
POLYCARPE
URBAIN
ANSELME
GROS MINET
FLORINE
FANFRELUCHE
MARCELINE
SEIGNEURS, GARDES, PIQUEURS.....

ACTEURS.

MM. FRANCISQUE jeune.
WILLIAMS.
LESUEUR.
ROSIER.
FOSSE.
THÉOL-PERRET.
LEBEL.
M^{me} HETZEL.
LÉONTINE.
CHEZA,

S'adresser, pour la musique, à M. HEISSEN, bibliothécaire et copiste au théâtre ancien Cirque National.

PROLOGUE.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente une Chaumière.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYCARPE, BABOLEIN, BARNABÉ.

*(Tous trois groupés de différentes manières
et tournés vers un même point.)*

BARNABÉ, à Babolein. Eh bien?.. vois-tu quel-
que chose?

BABOLEIN. Oui, voilà grand papa qui ouvre le
poulailler.

POLYCARPE, BARNABÉ. Et dans le poulailler?...

BABOLEIN. Attendez donc! il n'est pas encore
ouvert... *(Poussant un grand cri.)* Ah!..

TOUS. Quoi donc?..

BABOLEIN. La porte s'ouvre..

TOUS. Eh bien?..

BABOLEIN. Allons, bon!... Juste devant moi..

POLYCARPE. Devant toi... qui?..

BABOLEIN. Grand papa...

BARNABÉ. Regarde par-dessus sa tête

BABOLEIN. Il est trop grand...

BARNABÉ. Que c'est donc désagréable d'avoir
un grand papa... grand!

POLYCARPE. Et la porte?..

BABOLEIN. Elle est refermée.

BARNABÉ. Pas plus avancés qu'hier..

POLYCARPE. Qu'il y a un an!

BABOLEIN. Qu'il y a toujours

BARNABÉ. Je vous demande un peu ce que
grand-père peut avoir caché dans ce poulailler
mystérieux.

POLYCARPE. Dame!..

BABOLEIN. Tu crois...

POLYCARPE. Je crois... quoi?

BABOLEIN. Crois quoi!... Comment? J crois quoi?

POLYCARPE. Si c'était... Oh! mais non... cela
ne peut pas être ça...

BARNABÉ. Mais si, mais si, peut-être bien... je
crois que c'est ça...

POLYCARPE. Ça quoi?..

BARNABÉ. Ce que tu viens de dire...

LA POULE AUX OEUFS D'OR,

POLYCARPE: Mais je n'ai rien dit du tout!

SCENE II.

LES MÊMES, BABYLAS, *accourant; ses vêtements sont trempés, il a des sangsues au bout du nez.*

BABYLAS. Ah! à moi... au secours!...

POLYCARPE. Babylas!...

TOUS. Qu'est-ce qu'il y a?...

BABOLEIN. Qu'as-tu donc?

BABYLAS. Des sangsues!...

TOUS. Des sangsues!

BABYLAS. Regardez, regardez mes narines... il y a des sangsues dessus, et mon nez est tout sens dessus dessous!...

TOUS. Ce pauvre frère!...

BABYLAS. Otez-moi ces vilains insectes...

BARNABÉ. Attends, je vais leur mettre du sel sur la queue... là...

BABYLAS. Comprend-on ces maudites bêtes; venir me piquer au visage!...

POLYCARPE. C'est déplacé!...

BABYLAS. C'est déplacé?... je crois bien!

BABOLEIN. Mais enfin, comment cela t'est-il arrivé?

BABYLAS. Voici l'anecdote... Voulant, ainsi que vous, surprendre le secret du poulailler, je m'étais juché sur un tas de fumier...

BABOLEIN. Ah! oui.. le tas de fumier tout proche la mare aux canards.

BABYLAS. C'est-à-dire au sangsues, car au moment où père grand insinuait la clé dans la serrure... patatras... le pied me glisse et je tombe la tête la première... je dirai même le nez le premier... au milieu de ces reptiles.

Air du *Piège*.

Et sans vous j'aurais succombé
Aux blessures que j'ai reçues,
Car par malheur j'étais tombé
Sur des bien bêtes de sangsues.
Sur le nez j'en avais un tas,
C' n'est pas la place ordinaire...
Les ignorantes n'avaient pas
Étudié chez un apothicaire!

SCÈNE III.

LES MÊMES, URBAIN.

URBAIN, *entrant*. Cela t'apprendra à vouloir découvrir des choses qui ne te regardent pas.

TOUS. Urbain!...

URBAIN. Que pouvez-vous désirer?... que vous manque-t-il ici?... Pourquoi ne respectez-vous pas le secret de notre aïeul?

BABYLAS. Tiens! pourquoi a-t-il des secrets pour nous?... Est-ce que j'en ai pour lui, moi?... est-ce que je lui cache quelque chose?... Quand j'ai faim, je le lui dis franchement; quand j'ai soif,

je le lui avoue sans mystère; quand j'ai besoin d'une paire de sabots, je le lui confie sans hésiter.

TOUS, *moins Urbain*. Et moi aussi!..

BABOLEIN. Au fait, c'est d'la franchise, cela..

URBAIN. Et savez-vous si le secret de nos parents n'est pas celui de notre bonheur; car nous sommes heureux, bien heureux... Jamais la faim ne franchit le seuil de notre chaumière, jamais le froid ne s'est glissé au foyer domestique!.. La paix et l'abondance sont notre partage... que voulez-vous encore?..

BABYLAS. Du secret... Je veux du secret!..

URBAIN. Est-il une meilleure mère que Marceline? un père plus vénéré que le nôtre?

BARNABÉ. Oh! un père... tu veux dire un grand, grand, grand, grand-père!.. car enfin, lui et sa moitié, nous ne savons pas au juste ni ce qu'ils sont, ni ce que nous leur sommés...

BABYLAS. C'est vrai, ils sont si vieux, si vieux... qu'on ignore le numéro de notre génération... il y en a même dans le pays qui prétendent que grand-père est si âgé, que de son temps il a fait l'école buissonnière avec un ancien nommé *Mathieu Salé*, je crois!.. Oui, Mathieu Salé, c'est ça!

POLYCARPE. Mathusalem, bêtat!..

BABYLAS. Mathusalembêta, c'est possible.

BABOLEIN. N'importe, pour un vieux de son âge, il est bien cachotier...

URBAIN. Oui, pour le bien qu'il fait... car dans le village personne ne sait encore que depuis quelque temps, il abrite dans sa chaumière une pauvre jeune fille qu'il a recueillie, mourante de faim et de froid...

POLYCARPE. La petite Florine..

BARNABÉ. Ah! ça c'est vrai qu'elle est gentille.

BABYLAS. Et reconnaissante donc!.. de beaux yeux bleus qui ont toujours l'air de vous dire: merci...

URBAIN. C'est une sœur pour nous...

BABOLEIN. Oh! une sœur... je crois que tu en serais bien fâché...

URBAIN. Moi?..

BABOLEIN. Tu en tiens..

URBAIN. Silence, mes amis, voici Marceline, notre excellente aïeule.

BABYLAS. Avec la petite Florine.

URBAIN, *tremblant*. Florine!

BARNABÉ. Tiens! comme ça l'a fait rougir!

BABYLAS. Ah! c'est vrai! Urbain, mon ami, défie-toi des coups de sang... tu devrais t'assooir sur quelques-unes de mes sangsues.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARCELINE, *entrant la première*, ensuite ANSELME ET FLORINE.

MARCELINE. Comment! encore ici, paresseux quand le soleil est levé depuis deux heures...

BABYLAS. Le soleil, le soleil, pardine, mère grand, ce n'est pas not' faute si le soleil se lève avant le jour, il n'a que ça à faire.

MARCELINE. Pas tant de raisons, et qu'on s'apprête pour se rendre aux champs.

BABOLEIN. Ah! grand'mère, pendant la canicule, vous ne vous doutez pas de ce que les champs sont...

ANSELME, *entrant avec Florine*. Oui, ma pauvre enfant, j'ai mûrement réfléchi, une jeune fille ne serait pas en sûreté au milieu de ~~des~~ garçons...

URBAIN. Que dites-vous donc, mon père?..

ANSELME. Je dis... je dis, que quoi que bien vieux, j'y vois encore assez clair, et que j'ai cru m'apercevoir... (*A Florine*.) Qu'avez-vous?.. vous pleurez mon enfant?..

FLORINE. Ah! Monsieur, je suis si malheureuse, je vous aimais déjà tant, vous et votre femme...

URBAIN. Vous l'entendez, mon père.

ANSELME. Oui, oui, j'entends qu'elle aime déjà beaucoup ma famille, et (*Regardant Urbain*.) je crois qu'il y a quelqu'un dans ma famille qui le lui rend bien.

URBAIN, *baissant les yeux*. Mon père!.. (*Tous les frères sont réunis à droite*.)

BABYLAS, *à ses frères*. Oh! quelle idée! pendant que tout le monde est occupé ici... le poulailler... si je pouvais...

TOUS LES FRÈRES, *moins Urbain*. Oui, oui, c'est ça.

BABOLEIN. Surtout, méfie-toi des sangsues...

BABYLAS. Sois tranquille, cette fois ci, j'aurai bon nez. (*Il sort*.)

ANSELME. Voyons, mon enfant, depuis que vous êtes parmi nous, nous ne vous avons pas encore demandé qui vous étiez, d'où vous veniez? notre charité à nous n'est pas questionneuse; mais si vous avez des parents, des amis qui puissent venir à votre secours, il faut nous le dire, il faut nous accorder toute votre confiance.

FLORINE. Des parents... je n'en ai plus!

BABOLEIN. Tiens! qu'est-ce qu'elle en a donc fait?

FLORINE. Je croyais, du moins, avoir rencontré des amis; mais il n'est pas dans ma destinée d'être heureuse...

URBAIN. Oh! croyez, chère Florine...

ANSELME. Taisez-vous, Urbain; et vous, mon enfant, continuez; dites-nous d'où vous veniez quand nous vous avons trouvée presque mourante à cette porte...

FLORINE. Oh! d'un village bien éloigné... où de pauvres gens m'avaient recueillie toute petite, et quand le bon Dieu les eut rappelés à lui, j'ai marché tout droit devant moi en priant pour eux, et quand je me suis arrêtée j'étais chez vous, le ciel avait eu pitié de l'orpheline.

ANSELME. Eh quoi! vous n'avez jamais connu votre père, ni votre mère?..

FLORINE. ! je les aurais bien aimés, mais ils ne l'ont pas voulu...

Air nouveau de *Paul Henrion*.

Plaignez, plaignez la pauvre fille,
Car on disait dans le hameau,
Qu'abandonnée auprès d'une charmillo
J'eus la fougère pour berceau.

Voilà quelle est mon origine.
Oui, sur des fleurs je naquis un matin
Depuis on m'appela Florine.
Et le printemps fut mon parrain.
On devait m'appeler Florine
Car le printemps fut mon parrain.

URBAIN. Mon père, vous qui êtes si bon, j'espère que vous ne pensez plus à l'éloigner...

ANSELME. Il en coûte à mon cœur, mais c'est un devoir. (*A Urbain*.) Qui te dit que tôt ou tard tes frères ne l'aimeraient pas aussi, et de là des brouilles, des querelles, une famille divisée!...

FLORINE. Ah! Monsieur, je pars à l'instant...

ANSELME. Nous vous accompagnerons jusqu'à la lisière du bois, et je vous donnerai une lettre de recommandation pour un brave et digne homme, l'intendant des domaines royaux.

BABOLEIN. Tiens! comme ça se trouve, justement le roi Gros Minet et sa fille Fanfreluche chassent aujourd'hui dans la forêt...

ANSELME. Je le sais, et le temps nous presse... car il faut nous placer sur le passage du cortège. Vite, Poulot, mon chapeau.

Air : *L'Abbé galant*.

Venez, ma chère,
Et Dieu vous bénira j'espère.
Non, plus d'effroi,
Je vous conduis auprès du roi.

URBAIN.
Ce grand monarque seul pouvait
Vous sauver.

BABOLEIN.
Ça le flatte,
Elle sera chez Gros Minet
Comme un' petite chatte.

FLORINE, *parlé*. Donnez-moi votre bras.

ANSELME. Du tout, prenez le mien, je suis solide encore, allez. (*A Babolein qui veut lui prendre le bras*.) Veux-tu bien me laisser tranquille, toi...

RÉPRISE.

ANSELME.
Venez ma chère, etc.
LES FRÈRES.
Allez, ma chère,
Et Dieu vous bénira, j'espère.
Non, plus d'effroi,
Il vous conduit auprès du roi.
(*Anselme, Marceline, Urbain et Florine sortent*.)

SCENE V.

BABOLEIN, POLYCARPE, BARNABÉ, puis
BABYLAS.

BABOLEIN. Bravo! les voilà partis!..

POLYCARPE. Nous sommes maîtres de la maison...

BARNABÉ. Et Babylas qui ne revient pas...

POLYCARPE. Il faut aller au-devant de lui...

BABYLAS, *au dehors*. Grande nouvelle!.. grande nouvelle...

TOUS. Le voilà!..

BABYLAS, *entrant*. Vous êtes seuls?..

TOUS. Seuls...

BABYLAS, *riant*. Victoire!..

POLYCARPE. Ne crie donc pas si fort...

BABYLAS. J'ai le secret du poulailler.

TOUS. Vrai?..

BABYLAS, *montrant un œuf d'or*. Le voilà!..

TOUS. Ça?

BABYLAS. Un œuf d'or!..

TOUS. Un œuf d'or!..

BABYLAS. Rien que ça; j'ai trouvé dans le poulailler une grosse poule noire qui venait de se... soulager de ceci... et tenez, il est encore tout chaud.

BARNABÉ. Eh quoi! tu as vu...

BABYLAS. Non, cette poule est pudibonde; elle me tournait... le bec, mais si vous aviez vu tous les œufs qu'elle a pondus... Il y en a plein des paniers, des corbeilles, plein le poulailler.

Air : *On dit que je suis sans malice*

Dieu! quel spectacle magnifique!

C'est magique, c'est fantastique!..

J'ai trouvé sur tous les rayons

Les œufs d'or rangés par quart'rons,

Des œufs d'or quelle bonne chose.

POLYCARPE.

Mais s'ils sont en or, je suppose

Que les mouillet's sont en argent.

BARNABÉ.

Et les coquetiers en diamant.

BABOLEIN.

On doit se casser plus d'un' dent.

TOUS. Quelle trouvaille!

BABYLAS. Ce sont de vrais lingots d'or..

POLYCARPE. Ah! pour des lingots, c'est trop léger.

BABYLAS. Trop léger... Voulez-vous parier que je le jette par terre et qu'il ne se casse pas...

BABOLEIN. Tu crois donc que ces œufs d'or sont des œufs durs?

BABYLAS. Des œufs d'or dur, certainement.. et.. tenez, pour vous le prouver (*Montrant l'œuf et le jetant par terre.*), je veux être pendu s'il se casse. (*L'œuf fait explosion et Babylas se trouve suspendu au plafond.*)

TOUS. Juste ciel!

BABYLAS. Miséricorde!..

CHOEUR.

Quel tapage effrayant. (Michel et Christine.)

Pendu! pendu! pendu!

Notre frayeur est grande,

Il faut qu'on le dépende

POLYCARPE.

Ton sort dépend de toi.

BABYLAS.

A moi, sans plus attendre

Si d' ça peut dépendre,

Vite, dépendez moi.

TOUS.

Pendu, etc.

(*Pendant le chœur Babolein et Polycarpe ont apporté une échelle et dépendent Babylas. Anselme et Urbain sont entrés.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, ANSELME, URBAIN.

ANSELME. Qu'y a-t-il? que se passe-t-il?

URBAIN. Mon frère!..

BABYLAS. Sapristi!.. voilà un œuf qui me tenait joliment à la gorge!

ANSELME. Mais qu'est-il donc arrivé?.. (*Tous les frères baissent la tête et tournent le dos.*) On se tait, on se cache. Je lis sur tous les visages, oh! je crains de deviner; le poulailler... malheureux!.. vous avez enfreint ma défense.

TOUS, *tombant à ses pieds*. Grâce!..

ANSELME. Pauvres enfants, ce n'est pas moi qui souffrirai de votre désobéissance; voyez, déjà Babylas a été puni comme il l'avait mérité...

BABYLAS. C'est vrai... je me suis conduit comme un pendard, et j'ai été...

ANSELME. Maintenant, que vos destinées s'accomplissent; je ne puis plus avoir de secrets pour vous, ma tâche ici-bas est terminée, la vôtre commence... Approchez, mes enfants, écoutez-moi et puissiez-vous ne jamais vous repentir de la découverte de ce trésor que je dérobaï à vos yeux.

TOUS. Un trésor...

ANSELME. Il y a longtemps, bien longtemps de cela... votre grand-père venait de naître... un long hiver avait porté la désolation dans ce hameau, la famine décimait ses habitants; aussi, à l'exception d'une vieille poule noire dont notre compassion respectait la vieillesse, nous avions fait main basse sur tous les hôtes de notre poulailler.

BARNABÉ. C'était le massacre des innocents.

ANSELME. Un soir, deux hommes frappèrent à notre porte et demandèrent l'hospitalité. L'un était jeune et beau, l'autre était vieux et d'un aspect repoussant.

BABYLAS. Laid comme Babolein!

ANSELME. Plus laid que ça, si c'est possible: ils avaient faim, bien faim, disaient-ils! la force

leur manquait; ils seraient morts peut-être; et je n'hésitai pas. Je me dirigeai vers la basse cour, et tout tremblant j'allais en finir avec notre poule noire... lorsque tout à coup... (On entend le son du cor.) Qu'es-ce que c'est que ça?...

URBAIN. C'est la chasse du roi...

BABYLAS. N'importe, continuez, père grand, continuez, ce récit de vieille poule m'en a donné la chair... de poule.

ANSELME. Je me dirigeai donc vers le poulailler, lorsque tout à coup...

VOIX, dans la coulisse. A l'aide! au secours! la princesse!...

ANSELME. Ah! mon Dieu! ces clameurs, ces cris...

URBAIN. Quelque malheur peut-être.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARCELINE, FLORINE.

MARCELINE, accourant. Sauvez, sauvez la princesse...

TOUS. La princesse.

FLORINE. Et dire que c'est moi...

TOUS. Vous!..

FLORINE. Ainsi que vous me l'aviez recommandé, je m'étais placée sur le passage de la chasse, lorsque j'aperçois la princesse qui seule et sans suite se dirige de mon côté... je m'approche vivement pour lui présenter ma demande, ma vue effraye son cheval qui se cabre et qui l'emporte à travers la forêt.

VOIX, dans la coulisse. Arrêtez! arrêtez!.. au secours! au secours!..

URBAIN. La princesse en danger, vite, vite, mes amis... (Fausse sortie.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GROS MINET, SEIGNEURS.

GROS MINET. Allez, courez, volez!.. dix-neuf francs de récompense à qui sauvera ma fille.

BABYLAS, s'élançant. Dix-neuf francs!.. ah! je cours...

GROS MINET. Dix-neuf francs et la croix de mon ordre.

BABYLAS. La croix... alors merci, je reste.

GROS MINET, au fond. Ah! la voilà qui revient, toujours emportée par son cheval... regardez, regardez!... ciel!... elle fait un faux pas!..

BABYLAS. La princesse.

GROS MINET. Non pas, sa monture.

TOUS. Ah!...

GROS MINET. Ne regardez pas... voulez-vous bien ne pas regarder... le premier qui regarde!..

CRIS, au fond. La voilà, la voilà!

GROS MINET. Ah! ma fille! ma fille est sauvée!..

SCENE IX.

LES MÊMES, LA PRINCESSE, TOUTE LA CHASSE.

LA PRINCESSE, dans un grand désordre, faisant le tour du théâtre. Pristi! cristi! sapristi!

GROS MINET, la suivant. Ma fille!...

LA PRINCESSE, même jeu. Corbleu! mordieu! pardieu!

GROS MINET. Chère Fanfreluche!

LA PRINCESSE, même jeu. Vertuchou!.. palsaugué!.. ventre jaune!

GROS MINET. Mon enfant!..

LA PRINCESSE. Qui est-ce qui m'appelle son enfant?

GROS MINET. C'est ton père...

LA PRINCESSE. Je ne vous reconnais pas...

GROS MINET. Ton père qui t'a portée dans son s... non, dans le sein de ta mère.

LA PRINCESSE. Je suis aveuglée par la vengeance!.. il m'en faut, j'en ai soif... vengez-moi... pristi! vengez-moi!

GROS MINET. Je le veux bien... veux-tu que je fasse éreinter ta monture arabe.

LA PRINCESSE. Non, elle l'est déjà, vous n'avez que des rosses...

GROS MINET. Fanfreluche!

LA PRINCESSE. Ne m'agacez pas, mon père, ne m'agacez pas...

GROS MINET. Eh bien! non, te plairait-il que je fisse pendre un de ces manants?

LA PRINCESSE. Pendre ça! ah! fi! fi! fi!

BABYLAS. Aussi bonne que belle...

LA PRINCESSE, lui donnant un soufflet. Tiens, toi!..

BABYLAS. Aïe!..

BARNABÉ. Aussi belle que bonne.

LA PRINCESSE, lui donnant un soufflet. Attrape!..

BARNABÉ. Oh!..

POLYCARPE. Aussi douce que jolie.

LA PRINCESSE, lui donnant un soufflet. Empoche!

POLYCARPE. Ah!...

LA PRINCESSE. Ah! ça m'a fait du bien, ça m'a soulagée un peu.

GROS MINET. Eh bien! pour te calmer tout à fait, tu ne veux pas que j'en pendre quelqu'un des trois?...

LA PRINCESSE. Y pensez-vous?... mais regardez-les, regardez-les donc, mon père!

BABYLAS. Oui, regardez-nous donc, son père!

LA PRINCESSE. Ils sont déjà si laids comme ça, que pendus vous en feriez des monstres.

LES TROIS FRÈRES. Ah!...

LA PRINCESSE. Mais il me faut une vengeance de ce qui vient de m'arriver.

GROS MINET. Mais qu'exiges-tu, fille exigeante?

LA PRINCESSE. C'est une fille de ce village qui est cause que j'ai perdu dans ce bois...

GROS MINET. Qu'avez-vous perdu dans le bois, princesse?

LA PRINCESSE. Mes étriers... et si on ne me la trouve pas, j'ordonne qu'on emprisonne toutes les femmes, filles ou veuves du pays, jusqu'à ce que je connaisse la coupable... Allez!

FLORINE, se montrant. Arrêtez!... ne punissez personne, princesse...

GROS MINET. Oh! comme elle est jolie!...

LA PRINCESSE, sévèrement. Papa!

GROS MINET, se remettant. Hum! hum!... vous disiez donc, ma charmante enfant?...

LA PRINCESSE. Encore!.. ventre de cerf, papa!

GROS MINET, prenant une grosse voix. Vous disiez donc, Mademoiselle...

FLORINE. Que je suis seule coupable... et que seule je mérite un châtement, si c'est un crime que d'implorer une grâce.

GROS MINET, tendrement. Une grâce! on a tort d'en demander une quand on en possède déjà tant! (Soupirant.) Ah!...

LA PRINCESSE, bas. Sire, si vous continuez, je vous mets aux arrêts forcés!... (Haut.) Gardes, qu'on entraîne cette petite malheureuse.

Tous. Grâce! grâce!

URBAIN. Oh! je ne souffrirai pas...

ANSELME, bas. Silence, mon fils; ce soir, si tu veux, tu pourras la sauver.

URBAIN. Ce soir... vous me le promettez?...

LA PRINCESSE. Ah! maintenant que je tiens ma vengeance, que la chasse continue.

GROS MINET. Vous entendez, chasseurs... chasseurs.

Air de Robin des bois.

Pendant que nous jasons
Notre gibier se lasse,
Elle a dit que l'on chasse,
Chasseurs, chasseurs.

ENSEMBLE.

Pendant que nous jasons, etc.

GROS MINET.

Que la bête féroce
Ne soit pas à la noce,
Qu'un châtement atroce
En délivre le roi.

CHOEUR.

Que rien ne nous arrête
Et que chacun répète,
Mort à la grosse bête,

GROS MINET.

Prenez bien garde à moi.
Tra la, la, tra la, la, etc.

CHOEUR.

Tra la la, tra la la.

SCÈNE X.

ANSELME, MARCELINE, LES SIX FRÈRES.

BABYLAS. C'est drôle, le soufflet que m'a donné la princesse vient d'allumer dans mon cœur une flamme... il est vrai que les soufflets sont faits pour ça.

URBAIN. Ah! mon père, vous m'avez dit que je pourrais la sauver...

ANSELME. Oui, mon enfant, oui, dans un instant tu pourras voir s'accomplir chacun de tes souhaits! Marceline, notre secret ne nous appartient plus.

MARCELINE. Se peut-il? ils auraient découvert?

ANSELME. Oui, ma bonne Marceline; mais approchez, mes enfants, et écoutez la fin de mon histoire:

Je vous disais donc que pour sauver ces deux étrangers je venais de tordre le cou à notre pauvre vieille poule; mais quand je la laissai tomber à mes pieds je la vis tout à coup se ranimer, battre des ailes et s'éloigner en chantant!

Tous. Ah bah!...

BABYLAS. Feu la poule chantait!...

ANSELME. Rempli d'étonnement, je me tournai vers les deux étrangers: il n'y en avait plus qu'un... le jeune, qui, me regardant avec bonté, me remercia de ce que j'avais voulu faire! Grâce à toi, me dit-il, grâce à ta bienfaisance, je viens de gagner une gageure et de remporter une victoire sur mon terrible compagnon. — Mais qu'est-il devenu? m'écriai-je. — Ce génie du mal est maintenant dans le corps de cette poule, qui lui servira de prison; et pour te récompenser dignement, je forcerai cette poule de te donner chaque jour un œuf d'or, qu'il te suffira de briser pour voir s'accomplir un de tes souhaits!

Tous. Des talismans!...

BABYLAS. Ah! Dieu! père grand, avez-vous dû en faire des omelettes!...

ANSELME. L'étranger s'était éloigné en me disant: Tu as été bon, sache aussi être sage; et le lendemain, pour obtenir pour ma compagne et pour moi la paix et le bonheur paisible, j'ai cassé mon premier... et mon dernier œuf!...

POLYCARPE. Rien qu'un?

ANSELME. Cent ans après, nous vivions encore heureux et calmes, mais bien surpris l'un et l'autre de ne pas voir arriver le jour du départ, lorsque l'étranger nous apparut de nouveau. — Jouis de ce bonheur que tu as su mériter, me dit-il, tu ne dois quitter ce monde qu'au jour où l'un de tes descendants aura découvert le secret de la poule aux œufs d'or.

URBAIN. Ainsi donc, mon père, c'est nous qui serons la cause...

ANSELME. Oh! je ne m'en plains pas, mes enfants, notre vie a été si longue, qu'il est bien temps de nous reposer.

MARCELINE. Et puis le juste ne meurt pas, il s'endort pour se réveiller bientôt! dans un monde tout rayonnant de joie et de bonheur!

ANSELME. A vous, mes enfants, à vous désormais ces trésors que nous avons méprisés; puis-iez-vous avoir le courage d'imiter notre sagesse.

URBAIN. Oui, mon père, dès que j'aurai délivré ma Florine, je jure de n'en briser qu'un.

TOUS. Et moi aussi.
 POLYCARPE. Oh ! oui, je n'en briserai qu'un.
(Bas.) Qu'un quarteron.
 BABYLAS. Oui, rien qu'un. *(Bas.)* Qu'un demi cent.

ANSELME. Et maintenant, recevez nos adieux et nos bénédictions...
 MARCELINE. Adieu, mes enfants !
 ANSELME. Adieu !...

FIN DU PREMIER TABLEAU

DEUXIÈME TABLEAU.

On entend un chœur céleste.

CHOEUR.

Air de Faust.

Toujours unis, vers la voute éternelle
 Allez ! partez, heureux et triomphants,
 Près du seigneur dont la voix vous appelle
 Du haut du ciel veillez sur vos enfants.
(Tous les enfants se mettent à genoux. Les deux vieillards se laissent tomber lentement sur un banc en les

bénissant. Le fond de la chaumière se transforme tout à coup en temple brillant sous lequel sont les deux vieillards entourés de petits génies. Le trône monte lentement vers le ciel. — Le chœur reprend avec plus de force et le rideau baisse.)

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

TROISIÈME TABLEAU

Le Poulailier.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

ACTEURS.

BABYLAS
 COCORICO
 GROS MINET
 BABOLEIN
 URBAIN
 POLYCARPE
 BARNABÉ
 LUCIFER
 UN PAYSAN
 UN HEIDUQUE
 M^{me} SATAN
 FANFRELUCHE
 ESTHER
 ÉMERAUDIN
 FLORINE
 AZARIEL
 POMPADOUR
 SATANAS
 ZÉPHIRIN
 MOLIERE
 FOLLET
 NINON
 AZOLI
 UNE DAME
 SCINTILLANTE
 ARC-EN-CIEL

MM. FRANCISQUE.
 NEUVILLE
 LEBEL.
 LESUEUR.
 FOSSE.
 ROSIER.
 WILLIAMS.
 AMELINE.
 L'ÉCOLE.
 FÉLIX.
 M^{mes} MÉLANIE.
 LÉONTINE.
 DARCY.
 ÉLÉONORE.
 HETZEL.
 CÉLESTINE.
 WEYS.
 BRUNSWICK.
 CLARA.
 JENNY.
 PAULIN.
 Joséphine.
 GASPARD.
 JOSÉPHINI.
 CÉCILE T.
 BLANCHE T.

Seigneurs, Dames et Génies, Diables, Pages, Soldats, Domestiques, Chinois, Chinoises.

SCÈNE PREMIÈRE.

AZARIEL, ÉMERAUDIN, ÉTHER, FOLLET,
 ZÉPHIRIN, AZOLI.

(Au lever du rideau les six lutins sont groupés de distance en distance, derrière des corbeilles pleines d'œufs d'or. Au milieu du théâtre; sur un fumier doré est une vieille poule noire.)

AZARIEL.

Air de l'Oiseau bleu.
 deux cents ans d'esclavage,
 destin nous dégage

Du soin de garder davantage
 Ce poulailler mystérieux.

LES LUTINS.

Quittons ces lieux, quittons ces lieux,
 AZARIEL.

Sylphes joyeux,
 Dans les airs prenez votre essor
 Et laissez la poule aux œufs d'or.

LES LUTINS.

Sylphes joyeux,
 Prenons notre essor
 Et laissons la poule aux œufs d'or.

ÉMERAUDIN. Abandonner la poule aux œufs d'or!.. vous oubliez donc, mes frères, que cette enveloppe sert de prison à notre maître, à notre souverain.

ÉTHER. Émeraudin a raison... dans le corps de cette poule est enfermé ce génie persécuteur des hommes, qui leur souffle les pensées d'ambition et d'orgueil.

AZARIEL. Ce qui n'a pas empêché les humains d'être assez ambitieux et fort orgueilleux sans lui.

FOLLET. D'ailleurs, s'il est écrit dans le livre des destins que pour délivrer notre maître il faudra tuer la poule, son esclavage n'est pas loin de finir... ses nouveaux possesseurs seront d'abord trop altérés de plaisirs et de richesse pour attenter aux jours de leur ministre des finances; mais plus tard, qui sait s'ils ne se vengeront pas sur lui, des fautes qu'il leur aura fait commettre.

AZARIEL. C'est juste... et plus j'y pense, plus je m'applaudis d'avoir livré le secret du poulailler à cet imbécile de Babybas...

ZÉPHIRIN. C'est une excellente idée...

AZARIEL. Le vieux père Anselme était trop sage, trop vertueux...

AZOLI. Beaucoup trop... avec lui notre roi restait pour toujours dans sa prison, et nous, ses serviteurs, nous étions forcés de partager sa captivité; tandis qu'à présent...

ÉMERAUDIN. A présent, nous allons courir le monde...

FOLLET. Faire des folies.

TOUS. Oui! oui! des folies

ÉMERAUDIN. Oui, faire des folies, et en faire faire aux autres.. Car, voyez-vous, mes amis, les enfants du vieillard n'auront pas hérité de sa sagesse... ils se partageront les talismans, et nous serons là, visibles ou invisibles, pour leur souffler les idées les plus folles... les plus extravagantes...

TOUS. Approuvé, approuvé!

AZOLI. Et pour commencer, moi je m'empare de Babybas.

ÉTHER. Moi, de Polycarpe.

FOLLET. Moi, de Barnabé.

ÉMERAUDIN. Et moi, je me réserve Urbain.

AZARIEL. Prends garde... j'ai bien peur que celui-là ne marche sur les traces du vieil Anselme. Il est d'une sagesse...

AZOLI. Oui, mais il est amoureux... et l'amour, c'est aussi une bien grande source de folies ou de fautes. Maintenant, préparez ces corbeilles.

AZARIEL. Voyons, parmi les corbeilles amassées par le vieillard, il en est une, vous le savez, qui ne contient que les œufs pondus le 13 de chaque mois et le vendredi de chaque semaine.

ÉMERAUDIN, montrant une corbeille. Celle-ci, la corbeille noire.

AZOLI. Les œufs maudits.

ÉTHER. Tous les talismans qu'elle renferme ne réalisent que le contraire des vœux qu'on a formés...

TOUS. C'est vrai...

FOLLET. C'est vrai, le contraire toujours... je plains celui qui aura cette corbeille.

AZARIEL. A qui ferons-nous échoir cette corbeille?

TOUS, ensemble. A Babybas, à Polycarpe, à Barnabé, à Babolein, à Urbain.

COCORICO, en dehors. Cocorico!!... (Il bâille.)

AZARIEL. Ah!.. voilà le vieux Cocorico qui s'éveille.

AZOLI. Ah! en voilà un qui est drôle, enfermé jadis dans le corps d'un coq, avant même que notre maître habitât l'enveloppe d'une poule, Cocorico a repris tout à coup sa forme humaine.

ÉMERAUDIN. Oui, lorsque le secret du poulailler a été dévoilé...

AZARIEL. Et depuis ce matin, qu'il est redevenu homme, il n'a pas encore pu se défaire de la marche, des allures, et quelques fois même de la voix du coq...

ZÉPHIRIN. Il est moitié homme et moitié bête...

AZARIEL. C'est-à-dire, moitié homme, oui, mais bête tout à fait...

AZOLI. Chut! le voilà.

SCÈNE II.

LES MÊMES, COCORICO.

COCORICO, entrant. Cocoric... (Apercevant les génies.) Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous présenter mon... (Imitant le coq.) cocorico!... (Il fait plusieurs pas en marchant à la manière des coqs.)

AZARIEL. Bon jour, père Cocorico...

COCORICO. Comment! j'ai l'honneur d'être connu de ces messieurs?..

ÉTHER. Parfaitement...

FOLLET. Nous vous voyons tous les jours et depuis longtemps.

COCORICO. En vérité?..

AZOLI. Mais votre état de coq ne vous permettait pas de nous distinguer.

AZARIEL. Tandis qu'à présent que vous voilà redevenu homme...

COCORICO. C'est vrai... je suis homme!.. et assez joli homme, je m'en vante... (S'admirant.) Quelle taille, quelle démarche (Il se promène en coq.), et quel mollet! Je suis jambé comme...

ÉMERAUDIN. Comme un coq

COCORICO. Mais, d'où m'est venue cette transformation?..

AZARIEL. Eh! parbleu!.. de la découverte du grand mystère que renferme ce poulailler,

cocorico. Se peut-il?... le secret serait décou...
Ah ! l'émotion, la crainte, la surprise... (*S'agitant.*) Ah ! ah ! cocorico ! !.. cocori... Ah ! voilà que ça se calme...

AZOLI. Mais, qu'avez-vous donc ?

cocorico. Hélas ! mes amis, vous venez de m'approfondir un grand malheur ! tous. Un malheur !..

cocorico. Comme vous le savez, sans doute, j'ai été coq pendant bien longtemps.

tous. Nous le savons..

cocorico. Non pas un coq vulgaire ; j'étais un superbe coq, le coq des coqs enfin !..

tous. Après, après..

cocorico. Et, en cette qualité, je courtais, selon la coutume de mes semblables, sept jeunes poules, au nombre desquelles se trouvait celle que vous voyez là.

tous. La poule aux œufs d'or !..

cocorico. Hélas ! oui, je l'aimais !.. pas pour son argent, au moins !.. Je ne me souciais pas des lingots qu'elle... pondait, je n'en faisais aucun cas. Je l'aimais pour elle ; car cette poule dorée... elle n'en était pas affligée lorsque je lui donnai mon cœur de coq, un jour cette infirmité se développa en elle, et ce jour là un déplorable génie me déclara que si quelqu'un pénétrait le mystère de ce poulailler, je deviendrais moi-même la victime perpétuelle des talismans qu'il renferme.

AZARIEL. Ce pauvre Cocorico !.. c'est égal, il a dû bien s'ennuyer dans son état de coq.

cocorico. Mais non, pas trop... et lorsque je me rappelle quel coquin de coq, quelle coqueluche de coq j'étais... lorsque je me rappelle certaines aventures amoureuses... Eh bien ! tenez... ça m'émeut... ça m'émoustille... (*Marchant en coq.*) Il me semble qu'on me chatouille la plante des pieds... je sens .. j'éprouve... je... cocorico ! !.

ÉMERAUDIN. Oh ! contez-nous donc ça...

tous. Oui, oui, contez-nous ça.

COCORICO. *H 7.*

Air nouveau de Paul Henrion.

Dans mon bon temps, quand j'étais coq,
Mon cœur, beaucoup moins dur qu'un roc,
Au moindre mot, au moindre choc,
Faisant soudain tic toc, tic toc.
N'ayant aucun goût pour le froc,
Le jeûne ne m'étant pas hoc,
En amour j'étais un escroc,
J'attaquais de taille et d'estocq
Et prenais tous les cœurs en bloc,
Comme le grand roi de Maroc !..

(*Parlé.*) Ah ! c'était un joli temps... c'était... cocorico !..

tous. Continuez, continuez..

C'est que j'étais un fameux coq,
Un coq natif du Languedoc,
J'aimais la poulette et le broc
Aussi bien qu'un porteur de froc.
Je buvais beaucoup de Medoc,
Bon vin qui ne fut jamais toc
Et qui me semble pour un coq
Valoir mille fois mieux qu'un lock.
Un jour après plusieurs estocqs,
Dans une bataille de coqs,
Je fus sur la butte Saint-Roch,
Proclamé capitaine coq,
Une poulette dans le choc,
M'ayant vu plus ferme qu'un roc,
De nos deux cœurs m'offrit le troc.
A sa vertu j' fis un accroc.
J'eus un fils nommé Paul ad hoc, (*bis.*)
Sa naissance me fit un choc.
Ah ! que j'aimai ce Paul de coq ! !

AZARIEL. C'est très intéressant...

ÉMERAUDIN. Silence, voici les fils d'Anselme.

cocorico. Les héritiers de ces talismans ?

AZARIEL. Juste...

ÉMERAUDIN. Et ils vont joliment s'en servir... que de bonnes folies ils vont faire !

cocorico. Ah ! j'en frémiss d'avance ! dire que c'est moi qui vais payer les œufs cassés !.. (*Tous les lutins disparaissent.*)

SCENE III.

BABYLAS, POLYCARPE, BARNABÉ BABOLEIN,
URBAIN.

CHŒUR.

Air : *Avançons en silence.*

Quel superbe héritage
Quel immense trésor !
Amis, rendons hommage
A la poule aux œufs d'or.

BABYLAS, à ses frères. Tiens, la voici cette respectable fabricante de lingots... saluez, Messieurs.. Madame ! la Poule, et mes frères nous sommes bien reconnaissants de ce que vous avez bien voulu faire pour nous... Eh bien ! elle ne dit rien, mais c'est fort malhonnête et je vais...

cocorico, s'approchant. Arrêtez ! par grâce, Messieurs ..

BABOLEIN. Què que c'est que ça ?

cocorico. Comment, què que c'est que ça !

POLYCARPE. D'où sortez-vous, bonhomme !..

cocorico. D'où je sors... je sors des gonds, à la fin ; apprenez que je suis le coq de cette poule, et que si vous faites tomber une seule plume de sa tête... saprelotte... je vous... je... cocorico !..

BABYLAS. Eh ! c'est ce vieux Cocorico... je le reconnais à son accent aigu.

COCORICO. Juste, c'est moi, Cocorico...

BARNABÉ. En ce cas, calme-toi... et nous, mes frères, aux talismans.

TOUS. Aux talismans !

BABOLEIN, *comptant les corbeilles*. Voyez donc, une, deux, trois, quatre, cinq corbeilles.

POLYCARPE. Chacun la sienne.

BABYLAS, *allant se placer derrière une corbeille*.

Prenons possession.

TOUS. Oui, oui, prenons possession.

BABOLEIN. Ah ! la jolie corbeille rose, elle me va.

POLYCARPE. Je la prends.

BABOLEIN. Oh ! la belle jaune.

BARNABÉ. Je m'en empare.

BABOLEIN. Oh ! la jolie verte.

BABYLAS. Elle est à moi.

BABOLEIN. Oh ! la jolie bleue.

URBAIN. Je l'ai choisie.

BABOLEIN. Puisqu'il n'y a plus que la noire je la choisis. (*On entend les lutins éclater de rire.*)

BABOLEIN, *prenant la corbeille aux mauvais œufs*. Oh ! les beaux œufs... j'ai bonne idée d'eux.

BABYLAS. En v'là-t-y de ces talismans, en v'là-t-y !.. allons-nous pouvoir nous en donner !.. Oh ! Dieu ! à moi les plaisirs, les fêtes, la richesse... et les femmes... Oh ! des femmes ! des femmes par dizaines, par centaines ! Ah ! sapristi !.. quel petit pacha à trois cataquois je vais faire...

cocorico. Il était né pour être coq !

URBAIN. Eh bien ! moi, je n'ai que deux désirs et je ne casserai que deux talismans... l'un pour délivrer Florine, l'autre pour vivre avec elle de ce bonheur tranquille dont Anselme a vécu avec Marceline.

cocorico. Ah ! si j'en possédais, moi, je n'en casserais qu'un seul pour être heureux !

URBAIN. Vraiment ! et qu'en ferais-tu ?..

cocorico. Je m'en servirais pour redevenir coq ! pour me réunir à jamais à ma poule chérie...

TOUS. Ah ! c'est bien ça...

URBAIN. Eh bien !.. tiens... sois heureux toi qui qui n'as pas d'ambition... je te donne un de mes œufs. (*Il lui donne un œuf.*)

cocorico. Un œuf... un talisman, à moi !..

BABYLAS. Allions... réalise ton vœu.

cocorico. Certainement je veux... j'ordonne... je désire... (*Il va pour casser ses œufs et s'arrête en regardant la poule.*)

TOUS. Eh bien ?

cocorico. Elle est bien vieillotte, ma pauvre vieille poule... et puis... une poule noire... je n'aime plus les brunes... bah ! je verrai, je verrai, je réfléchirai... (*Il met l'œuf dans sa poche.*) Au revoir, bobonne.

URBAIN. Va, tu ne seras pas plus sage que mes frères !..

TOUS. Comment !..

URBAIN. Eh ! sans doute, je le prévois.

Air nouveau de P. Henrion.

Le monde ne pourra suffire,
A vos désirs ambitieux,
Que votre erreur, votre délire
Ne m'affligent pas les yeux.
Frères, recevez mes adieux,
Vous ne serez jamais heureux.

(*Urbain sort.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins Urbain.

ÉMERAUDIN, *reparaissant*. Il n'emporte pas sa corbeille, mais elle le suivra. (*Il fait un signe, la corbeille sort toute seule.*)

POLYCARPE. Tiens, ses œufs qui le suivent !.. bon voyage !.. A nous maintenant !.. moi d'abord je ne suis pas exigeant, je ne demande que le strict nécessaire ; mais je veux que ce nécessaire soit celui d'un monarque.

Air : *Le peuple a ses représentants* (de P. Henrion.)

A moi, la pourpre et la splendeur du trône,
Qu'un vaste empire obéisse à mes lois,
Je veux porter le sceptre et la couronne,
Et me draper dans le manteau des rois.
(*Il casse un œuf et se trouve travesti en roi, un seigneur lui présente un coussin sur lequel se trouve une couronne et une main de justice.*)

Sur l'univers, ma puissance domine,
Peuple à genoux, troupeau du genre humain,
Que votre front jusqu'à terre s'incline
Devant l'orgueil de votre souverain.

CHOEUR.

Sur l'univers, sa puissance domine,
Peuple à genoux, troupeau du genre humain,
Que notre front jusqu'à terre s'incline
Devant l'orgueil de notre souverain.

(*Polycarpe sort avec les seigneurs.*)

cocorico, *tirant son œuf de sa poche*. Monarque... Pristi, c'est joli, j'aime mieux ça que coq... si j'essayais... non... non... pas encore, et puis monarque par le temps qui court... non... non... (*Il remet son œuf dans sa poche.*)

BABYLAS. Et dire que c'est un œuf... je n'en reviens pas.

Air connu

Mon frère doit son trône
A l'œuf.
Son sceptre et sa couronne
A l'œuf.
Il devra son empire
A l'œuf ;
Bref, il doit d'être sire
A l'œuf.

TOUS.

Certes, il doit d'être sire
A l'œuf.

BARNABÉ, à part. Ah! j'y pense, si c'était pour séduire la princesse que Polycarpe... et vite, ne nous laissons pas prévenir... (*Haut.*) Comme mon frère, je ne désire que le strict nécessaire, mais je strict nécessaire du monsieur dont parlait Baby-las; je veux être Grand-Turc, avec un sérail au grand complet. (*Il casse un œuf; de tous les côtés du théâtre, des femmes vêtues en odaliques viennent l'entourer.*)

CHOEUR D'ODALISQUES, //

Air de la *Poudre coton.*

Heureux celui qui toujours
Nous appelle à son secours,
Vois tous nos divins contours
Parés de brillants atours.
La plus charmante des cours,
Oui, c'est la cour des amours
A ses dieux ayez recours
vous trouverez vos jours
Courts.

BARNABÉ. Mais je ne peux pas partir ainsi à pied, il me faut une voiture.

ZÉPHIRIN. Une voiture, sire, la voici. (*Un massif de fumier, sur lequel se trouvait la poule, se transforme en palanquin.*)

BARNABÉ. Une voiture ça? ZÉPHIRIN. C'est ainsi que le sultan voyage en Orient, en palanquin.

BARNABÉ. En palan...quin, ça me va!

REPRISE DU CHOEUR.

Heureux celui qui toujours, etc.

(*Barnabé sort avec les odaliques.*)

COCORICO, tenant son œuf qu'il va casser. Ah! pour le coup, en voilà un qui a bien choisi, je vais... (*Remettant son œuf dans sa poche.*) Non, pas encore... pas encore!..

BABYLAS. Eh quoi! rois tous les deux... et moi, je ne suis roi de rien du tout.. Oh! si... oh! si... je veux régner sur... voyons, sur quoi, pourrais-je bien être appelé à régner. Ah! j'ai entendu parler... dis donc, Babolein, sais-tu ce que c'est que le règne animal?

BABOLEIN. Le règne animal?.. parbleu! c'est toi.

BABYLAS. Comment! c'est moi!

BABOLEIN. C'est toi, c'est lui, c'est moi aussi... c'est tout le monde.

BABYLAS. Le règne animal c'est tout le monde... mais alors, je veux être empereur de tout le règne animal; (*Il casse son œuf; à ce moment, il lui pousse une crinière, et tout son corps devient celui d'un lion.*)

QUATRIÈME TABLEAU.

Un éléphant d'une grosseur prodigieuse paraît au fond du théâtre conduit par deux cornacs. Baby-las monte dessus, et se trouve enlevé presque jusqu'aux frises.

Ah! que c'est gentil! que c'est gentil! Tiens, je suis à éléphant... je n'avais jamais été à éléphant.. Allons maintenant, partons. (*L'éléphant sort en l'emportant.*)

Air des *Brûses.*

Voyez quel air triomphant,
Comme il marche avec pompe,
Dam! j'n'ai pas été souvent
A ch' val sur un éléphant,
Ça trompe. (*ter.*)

(*Il disparatt.*)

COCORICO, levant son bras pour casser son œuf. Ah! cette fois, je n'y résiste plus, je veux... avoir un E. (*Remettant son œuf dans sa poche.*) Non, pas encore.

BABOLEIN. Eh bien! puisque tout le monde règne, moi aussi je régnerai, mais sur quelque chose de bien gentil... sur quelque chose qui sente bon.

Air: *Tout comme d'fait mon père.*

J'adore l'empire des fleurs,
Et je veux cet empire.
Heureux quand je respire
Je suis fou des bonnes odeurs!
La violette
Est si parfaite,

La tubéreuse

Me semble vaporeuse.

La jacinthe me plaît beaucoup,
Mais la rose par-dessus tout.

Aussi,

Ici,

Grâce à l'œuf que voici.

Je veux sentir la rose,

(*Il jette l'œuf; la mangeoire se transforme en un véhicule sur laquelle on lit: VENDANGE-POSTE. Babolein et Cocorico sont chacun dans un des tonneaux.*)

Suite de l'air

Ça n'est pas la même chose,

La rose et ça, ça n'est pas la même chose.

SCÈNE VI.

TOUS LES LUTINS.

ÉMERAUDIN. Ils sont à nous, victoire!

TOUS. Victoire! victoire!

AZARIEL. Maintenant, frères, ne les quittons plus. (*La poule chante et pond un œuf.*) Courage, Madame la poule, voilà des gaillards qui n'éconômiseront pas vos œufs.

CINQUIÈME TABLEAU.

4 Le théâtre représente un jardin du palais de Gros Minet.

SCÈNE PREMIÈRE.

FANFRELUCHE, SES FEMMES.

FANFRELUCHE, à ses femmes. Je vous dis que vous n'avez pas le moindre goût, et que vous n'entendez rien à la toilette d'une princesse qui a de quoi. C'est vrai ça... rien que trois panaches, six boucles d'oreilles, six colliers et soixante-neuf bagues en tout !... Je vais avoir l'air d'une de mes sujettes.

UNE DES FEMMES. Si Madame la princesse le désire, je puis aller chercher l'écrin.

FANFRELUCHE. Oui, allez... je mettrai l'écrin dans mes cheveux. (À la femme qui est sur le point de sortir.) Ah ! faites venir la prisonnière, cette petite impertinente qui s'est avisée de découvrir ma majesté... Je veux l'interroger moi-même, la juger moi-même, et la condamner moi-même... Allez.

LA FEMME. Hélas.

FANFRELUCHE. Quoi ?

LA FEMME. Je n'ose...

FANFRELUCHE. Qu'est-ce ?

LA FEMME. La prisonnière...

FANFRELUCHE. Eh bien ?

LA FEMME. Elle s'est enfuie !

FANFRELUCHE. Enfuie... malheureuse ! (Elle allonge la main pour donner un soufflet à la camériste ; mais Gros Minet est accouru et s'est trouvé sous la main de sa fille.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI. Aïe !... (Il étourdit.) Ah ! tzi !

FANFRELUCHE, tranquillement. Dieu vous bénisse, mon père.

GROS MINET. Merci, mon enfant... mais tu étais en train de distribuer...

FANFRELUCHE. Rien... quelques ordres.

GROS MINET. Tu appelles ça des ordres !... Eh bien, une autre fois, ne donne plus d'ordres à ton père.

FANFRELUCHE. Oui, c'étaient des ordres touchant...

GROS MINET. Très touchants, même...

FANFRELUCHE. Touchant ma prisonnière qui s'est enfuie. (Aux gardes.) Allez, courez, volez, ramenez la, morte ou vive... ou je vous livre aux bêtes. (À Gros Minet.) Sire, c'est vous qui les châtiez (Les gardes sortent.)

SCÈNE III.

GROS MINET, FANFRELUCHE.

GROS MINET. Oui, ma fille ; mais calme-toi, réjouis-toi et embrasse-toi... non, embrasse-moi...

FANFRELUCHE. Et pourquoi ?

GROS MINET. Vois-tu ces trois lettres ?

FANFRELUCHE. Je les vois.

GROS MINET. Elles m'annoncent que tu ne coiffes pas sainte Catherine.

FANFRELUCHE. Ciel ! je rougis, ma pudeur s'effarouche... Est-ce qu'un jeune seigneur !...

GROS MINET. Tu n'y es pas.

FANFRELUCHE. Un jeune prince ?

GROS MINET. Tu n'y es pas.

FANFRELUCHE. Un jeune roi ?...

GROS MINET. Trois jeunes rois, trois têtes couronnées se disputent ta main... un monarque, un empereur... et un marchand de Vulnéraire... non... un grand Turc... qui te demandent en mariage s'ils ont le bonheur de te convenir.

FANFRELUCHE. Ils me conviennent.

GROS MINET. Mais ils sont trois.

FANFRELUCHE. Ils me conviennent tous les trois.

GROS MINET. Tu veux que j'accorde ta main à trois princes... mais c'est impossible... Ah ! s'il n'étaient que deux, je ne dis pas, parcequ'à la rigueur tu as deux mains, mais ils sont trois...

FANFRELUCHE. Mais, mon père ! ils me conviennent pour choisir... mon tendre cœur fera son choix. Dieu ! et mes femmes que j'ai renvoyées.. Je n'ai que trois panaches, six boucles d'oreilles et soixante-neuf bagues... être obligée de les recevoir en négligé.

GROS MINET. Tiens ! voilà leurs trois missives revêtues de leurs trois sceaux.

FANFRELUCHE. Ah ! il y a trois sceaux ?..

GROS MINET. Pardine !... puisqu'il y a trois maris.

UN HEIDUQUE, annonçant.

Le roi Polycarpe premier.

GROS MINET.

Le roi !... Tenez-vous droite ma fille ? (Il la fait courir au trône.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, POLYCARPE, suivi d'un cortège.

CHOEUR.

Air : C'est le roi Dagobert *Alu*

Au roi Polycarpe

Chacun doit ôter son chapeau,

On donnerait sa peau
 Pour l'honneur de son vieux drapeau :
 Généreux, dispo
 Et brave à propos,
 Le joyeux troupeau
 De Polycarpe
 Peut sans un sou d'impôt
 Mettre souvent la poule au pot.

(Le couplet se recommence jusqu'à la fin du cortège.)

POLYCARPE. Céleste fille, fille céleste, permets à ma grandeur de s'incliner devant ta hauteur !

FANFRELUCHE, *bas à Gros Minet.* Ah ! mon père, qu'il a l'air bête !

POLYCARPE, *à Gros Minet.* Pardon, prince, je n'ai pas bien saisi la réponse de la princesse, et je brûle de savoir l'impression que j'ai produit sur elle.

GROS MINET. Ma fille trouve que vous avez l'air très-spirituel.

POLYCARPE. Ah ! princesse, quand la vérité est si charmante, qu'elle est douce à entendre !...

FANFRELUCHE. Nous n'êtes pas difficile !...

(*Une fanfare se fait entendre.*)

L'HEIDUQUE. Sa Hautesse Ali-Baba Barnabé.

GROS MINET. Le Grand-Turc !... retenez-vous droite, ma fille.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BARNABÉ, SON CORTÈGE DE FEMMES.
 (*Cortège composé d'Odaliques portant Barnabé sur un palanquin.*)

CHOEUR. *JFK*

Air du *Palanquin* (P. Henrion).

Sur un palanquin
 Portons notre maître,
 Et puisse-t-il être
 Heureux en chemin.
 C'est un souverain
 Qu'il faut reconnaître
 Adorons son être
 Qui semble renaitre
 Sur un palanquin.
 Tin, tin, tin, tin, tin,

BARNABÉ. Aurore du matin, étoile du soir, perle d'amour, mirage de mon âme, arc-en-ciel de ma vie, permets au soleil de l'Orient de prosterner son front dans la poussière de tes pieds.

FANFRELUCHE. Ah ! vous êtes le soleil... où donc est la lune ?

BARNABÉ. Ma lune, ce sera toi... En acceptant le mouchoir, tu deviendras l'une... de mes épouses... Tu as le numéro soixante-sept.

*FANFRELUCHE. Le numéro soixante-sept !... Je ne veux pas de votre numéro, entendez-vous ?

BARNABÉ. Quand tu me connaîtras mieux...

FANFRELUCHE. Mais je vous reconnais parfaitement... vous êtes le petit laid de la chaumière.

BARNABÉ. Que parle-t-elle de petit laid ?

(*Une nouvelle fanfare se fait entendre.*)

L'HEIDUQUE, *annonçant.* Babybas premier, empereur des animaux.

GROS MINET. Viens, mon petit lapin. (*Il le reconduit vivement au trône.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, COCORICO, BABYLAS, précédé et suivi par une cour de bêtes ; les ministres en ânes, les courtisans en renards, les gendarmes en ours, etc.

CHOEUR *WLL*

Air : *Ah ! c' cadet-là !*

Ah ! c'temp'reur-là
 C'te cour qu'il a
 Voyez les bonnes têtes
 Ah ! c'temp'reur-là
 C'te cour qu'il a,
 C'est une cour de bêtes,
 De bêtes, (*bis*).

FANFRELUCHE

Il n'est pas beau
 Ce royaume nouveau,
 GROS MINET.

Ma fille, sois des plus gracieuses.

Pense en ce jour

Que surtout à la cour

Les bêtes sont toujours dangereuses

BABYLAS.

Charmant tableau !

Que je suis beau !

Ma puissance

Commence ;

Je ne représente pas mal

Dans le règne animal.

TOUS.

Ah ! c'temp'reur-là, etc.

(*Pendant la reprise, Babybas descend en scène.*)

BABYLAS. Charmante princesse, daignez jeter les yeux sur la cour qui m'environne.

FANFRELUCHE. Comment, une cour, ça !..

BABYLAS. Oui, princesse... une cour recrutée par un brave militaire à mon service, un capitaine à moi dont le nom est sans doute venu jusqu'à vous, le brave capitaine Coc...

GROS MINET. Le capitaine Cock... oui, un brave marin, je connais.

BABYLAS. Non... le capitaine Coc... corico... Approche, Cocorico, et fais à cette noble princesse l'inventaire de mes sujets.

cocorico. Oui, majestueuse Majesté.

Acte nouveau de Paul Henrion.

Pour faire votre cour,
Et ne pas rester court,
Même à ma basse-cour
J'ai dû recruter votre cour.

(*Désignant un ours en lunettes d'or.*)

Voyez cet ours, contre lui tout se ligue,
De nos auteurs c'est un des plus féconds;
Mais du théâtre éloigné par l'intrigue,
Ses manuscrits restent dans les cartons.

(*L'ours tire un mouchoir et pleure.*)

Ce dogue martial
Est un municipal,
Lequel traite assez mal
Ceux qui cancanent dans un bal.

Pour le nommer ministre des finances,
J'ai dû choisir ce crocodile abstrait,
Il est vivant, il a des dents immenses
Pour mordre ceux qui mordraient au budget.

Vos flatteurs sont des daims,
Vos courtiers des dauphins,
Vos huissiers des requins
Et vos écrivains
Des serins.

Puis je transforme en portiers en portières,
Le perroquet, la pie, et cætera,
J'ai des dindons pour vos actionnaires
Et j'ai des rats pour filles d'opéra.

J'ai pour gardes des loups
Pour jaloux des hiboux,
Pour-amants des matous
Et pour époux
J'ai des coucous.

Bref, à côté de légères gazelles,
De lourds taureaux montrent leurs fronts cornus,
Je vous promets de tendres touterelles
Et des chameaux fort bien entretenus.

Pour faire votre cour,
Et ne pas rester court,
Même à la basse-cour

J'ai dû recruter votre cour.

POLYCARPE. Tout cela, c'est de la gloriole.

BARNABÉ. C'est de la banque. Princesse, j'ai mieux que cela à vous offrir : allons, mes Odalisques, déployez votre savoir-faire.

GROS MINET, à *Fanfreluche*. Viens, mon gros poulet. (*Ils se remettent sur le trône.*)

BALLET.

Et maintenant que vous nous connaissez tous les trois, Princesse, choisissez.

FANFRELUCHE. Eh ! bien, oui, je me décide. Ni l'un... ni l'autre.

GROS MINET. Ma fille, pas de précipitation ; prends garde de te trouver... quelque chose entre trois selles.

BABYLAS. Ainsi, vous ne voulez pas m'aimer ?

FANFRELUCHE. Impossible à mon cœur.

BARNABÉ. Ni moi ?

FANFRELUCHE. Ni vous (*montrant Polycarpe*), ni lui.

POLYCARPE. En avant les talismans !... Ah ! je saurai bien te forcer à être à moi. (*Il brise un œuf en disant :*) Pour qu'elle m'aime !...

FANFRELUCHE, *portant la main à son cœur et regardant amoureuxment Polycarpe*. Ah ! qu'est-ce que je sens là... ça m'a pris comme une envie d'éternuer... (*Courant à Polycarpe ; avec sentiment :*) Oh ! que vous êtes joli !... que vous me semblez beau !

BARNABÉ. Que vois-je !... Polycarpe... elle lui fait de l'œil... (*Cassant un œuf.*) et vite, pour qu'elle m'adore !...

FANFRELUCHE, *portant la main à son cœur*. Ah ! que sens-je ?... ou plutôt que ressens-je ?...

BARNABÉ. Eh bien ?... comment nous trouvons-nous ?

FANFRELUCHE, *avec tendresse*. Ah !... sire !... mon petit Grand-Turc !... je crois que je vous adore...

GROS MINET. Lui aussi !... Comment !... elle en aime deux à la fois !...

COCORICO. Dame ! ça s'est vu quelquefois... j'en ai bien aimé sept.

POLYCARPE. Allons donc !... c'est moi que vous adorez, n'est-ce pas mon adorée ?

FANFRELUCHE. Oui !...

BARNABÉ. C'est moi qu'elle chérit, n'est-ce pas, ma chérie ?

FANFRELUCHE. Oui !...

BABYLAS. Ah ! elle vous aime !... ah ! elle vous adore... (*Cassant un œuf.*) Eh bien ! pour qu'elle m'idolâtre !...

FANFRELUCHE, *portant la main à son cœur*. Ciel ! que ressens-je ! Cher Babylas !...

GROS MINET. Encore un !... mais c'est monstrueux !...

COCORICO. Une idée... si je me faisais aimer aussi. (*Il va pour casser son œuf*) Ma foi non... pour un quart de cœur... c'est trop peu !...

GROS MINET. Enfin, ma fille, décidez-vous, quel est celui des trois que vous épousez ?..

FANFRELUCHE. Lequel ?.. Vous voulez savoir lequel ?.. (*Allant alternativement de l'un à l'autre.*) C'est... c'est... c'est... Saprelotte, mon père, je ne peux pourtant pas...

GROS MINET. Quoi ?

FANFRELUCHE. Je n'oserai jamais...

GROS MINET. Quoi ?

FANFRELUCHE. Je ne puis vous dire...

GROS MINET. Quoi ? quoi ? quoi ?

FANFRELUCHE. Enfin, mon père, il n'y aura jamais assez de place sur le trône... pour que nous y tenions tous les quatre !

Tous. Tous les quatre !

COCORICO. Elle l'avoue !.. Une poule pour trois coqs, mais c'est le monde renversé.

FANFRELUCHE. Ah ! mon faible cœur s'est trahi, mon secret m'est échappé... Permettez que je m'échappe...

GROS MINET. Viens, ma fille, voile ta honte dans le sein de ton père... et dérobons à tous les yeux ta fâcheuse infirmité.

SCENE VII.

LES MÊMES, moins GROS MINET et FANFRELUCHE.

BABYLAS. Adorés tous les trois... ce n'est pas naturel... Messieurs mes frères, il doit y avoir des traîtres parmi nous.

POLYCARPE. Oui, toi, d'abord.

BABYLAS. C'est possible, et vous autres après !

BARNABÉ. Ou plutôt, c'est vous deux...

BABYLAS. Mais ça ne se passera pas comme ça. POLYCARPE. Des menaces !.. Souviens-toi que mon armée fera respecter son chef.

BARNABÉ. Mes femmes défendront leur sultan.

BABYLAS. Mes bêtes protégeront leur empereur. A moi, Cocorico!

COCORICO. Saprelotte, qui est-ce qui en veut à mon monarque.. cocorico!..

POLYCARPE. Téméraires !

BARNABÉ. Insensés !

BABYLAS. Misérables !

SCENE VIII.

LES MÊMES, BABOLEIN, COCORICO.

BABOLEIN, *qui est arrivé à la fin de la scène*. Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est ? Comment ! on se dispute !

POLYCARPE. Barnabé et Babylas sont deux traîtres !

BARNABÉ. Babylas et Polycarpe sont deux despotés !

BABYLAS. Polycarpe et Barnabé sont deux rien du tout !

BABOLEIN. Là, quand on nous disait que ces talismans nous porteraient malheur.

LES TROIS FRÈRES. Comment ! est-ce que toi-même?..

COCORICO. Lui !.. Ne l'approchez pas, vous en seriez fâchés !

BABYLAS. Que lui est-il donc arrivé ?

BABOLEIN.

Air des *Trois couleurs*.

Quoi ! vous voulez en savoir davantage ?

Pour des motifs que je tiendrai secrets.

Ce que j'ai vu dans mon trop long voyage

Je n'oserai le raconter jamais.

COCORICO.

Pour découvrir les plus charmantes choses,

Cassant un œuf, il disait au destin

De le conduire au paradis des roses,

Et le destin l'a conduit à Pantin.

TOUS. Ce pauvre frère !

BABOLEIN. Mais la princesse, la princesse ; quel celui qui l'épouse ?

BABYLAS. J'allais en triompher ; mais quand on a pour rivaux des intriguants...

BARNABÉ et POLYCARPE. Intriguants !

BABYLAS. Casser des talismans pour empêcher un homme aimable d'être aimé.

BARNABÉ. User de magie pour se faire chérir.

POLYCARPE. Recourir à la sorcellerie pour m'enlever la victoire.

BABOLEIN, *s'interposant*. Mes frères !

COCORICO. Bon, bataille de rois, ça va être drôle..

Kiss, kiss !

BABYLAS. Il faut être bien laid.

BARNABÉ. Bien bête.

POLYCARPE. Bien sot.

BABOLEIN, *même jeu*. Mes frères!..

COCORICO. Kiss... kiss... kiss.

BABYLAS. Oh ! c'en est trop... Vengeance !

TOUS. Vengeance ! vengeance !

POLYCARPE. La guerre !

TOUS. La guerre !

BABOLEIN. Ah ! c'est comme ça... ils ne veulent pas entendre la raison... Eh bien ! pour que la concorde se rétablisse... (*Cassant un œuf*.) pour que mes frères s'embrassent à l'instant !..

CHŒUR.

Air de l'*Homme qui bat sa femme*.

Des coups d' pied, des coups d' poin

On en donne

A qui raisonne.

Des coups d' pied, des coups d' poing,

Et ne les ménageons point.

Pif, pouf, pan, pan !

Il faut n'épargner personne.

Pif, pouf, pan, pan !

C'est un argument charmant,

BABOLEIN. Mais ce n'est pas ça, ce n'est pas ça du tout, il y a erreur. Gardes, rétablissez la paix. (*Tous les frères tombent les uns sur les autres à coups de poings et se poursuivent à coup de pied ; tout le monde se bat. Changement.*)

FIN DU CINQUIÈME TABLEAU.

SIXIÈME TABLEAU.

LA CHAUMIÈRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

URBAIN, FLORINE.

URBAIN. Eh bien ! Florine, êtes-vous contente, et n'avez-vous plus rien à demander au sort P. ?

FLORINE. Il faudrait être bien exigeante... quand vous m'avez soustraite à mes persécuteurs, quand vous m'avez tirée d'une prison pour faire de moi votre heureuse fiancée... ah ! Urbain, je vous aime déjà, mais maintenant...

URBAIN. Ne me remerciez pas encore, Florine, car cette modeste chaumière et un amour pur et sincère, voilà tout ce que Urbain peut offrir à la compagne de sa vie.

FLORINE. Mais c'est le bonheur, Monsieur ; songez-y donc ; moi, pauvre orpheline, naguère encore sans abri, sans protecteurs, je vais être heureuse ici comme une reine...

URBAIN. Bien vrai ? ah ! si vous saviez quel plaisir vous me faites... ainsi, point d'ambition ?..

FLORINE. Jamais d'autre que celle de vous plaire sans cesse.

URBAIN. Point de goût pour le luxe, les parures...

FLORINE. A quoi bon ?.. tant que vous me trouverez jolie...

URBAIN. Vous serez toujours charmante à mes yeux...

FLORINE. Mais pourquoi toutes ces questions, on dirait que vous vous méfiez de moi...

URBAIN. Oh ! non, Florine, et maintenant que je suis rassuré, je puis sans crainte vous dévoiler un secret.

FLORINE. Un secret ?..

URBAIN. Écoutez-moi, Florine, car je ne veux rien avoir de caché pour vous. Vous voyez cette corbeille... (Elle se trouve sur la table.)

FLORINE. Oui.

URBAIN. Eh bien ! chacun des œufs qu'elle renferme est un talisman qui réalise, à l'instant même, chacun de nos vœux.

FLORINE. Se peut-il ?.. un pareil miracle !

URBAIN. J'ai tant de confiance en vous, Florine, que je vous remets la garde de cette précieuse corbeille.

FLORINE. A moi ?..

URBAIN. A une condition, pourtant ; c'est que vous ne mettiez jamais leur puissance à l'épreuve.

FLORINE. Jamais ?..

URBAIN. Chère Florine !.. mais d'autres ont été moins sages que nous ; mes frères, possesseurs ainsi que moi de ces œufs magiques, en ont fait un dangereux usage... Il faut que je vous quite, que j'aille m'informer de leur sort.

FLORINE. Me quitter... déjà.

URBAIN. Pour revenir bientôt.

FLORINE. Adieu donc !

URBAIN, lui montrant la corbeille. Rappelez-vous votre promesse.

FLORINE. Soyez tranquille.

Air de la *Barcarolle*. (Vicomtesse Lolotte.)

Lorsque je vous regarde,
Heureux je me hasarde,
A vous laisser la garde
De puissants
Talismans.

Près des charmes suprêmes
Que l'amour fait prévoir
Ces talismans eux-mêmes
N'auraient aucun pouvoir.

ENSEMBLE.

FLORINE.

Que rien ne vous retarde,
Et qu'Urbain se hasarde
A me laisser la garde
De puissants
Talismans.

URBAIN.

Lorsque je vous regarde, etc.

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE II.

ÉMERAUDIN, sortant de la muraille ; ensuite
COCORICO, puis FLORINE.

ÉMERAUDIN. Confier votre secret à une femme, ah ! mon pauvre Urbain, j'ai bien fait dans notre poulailler de vous choisir pour ma victime, et cependant je vous croyais plus sage.

COCORICO, entrant. Oh ! la la... les reins... je suis rompu.

ÉMERAUDIN. Silence donc !

COCORICO. Maudits talismans, maudits frères.

ÉMERAUDIN. Est-ce que tu aurais été battu ?

COCORICO. Et jeté à terre donc !.. j'ai été battu, jeté... jeté battu ! quelle danse !

ÉMERAUDIN. Allons, console-toi, si tu es bien sage, je vais te montrer une jolie petite villageoise.

COCORICO. Une femme... oh ! Dieu ! quand on me parle de femme, mon ancien naturel se réveille !.. mon cœur bondit, ça m'exalte, ça me... cocorico !..

ÉMERAUDIN. Veux-tu te taire !

COCORICO. Pardon, Monsieur, c'est plus fort que moi.

ÉMERAUDIN. Ne pouvant triompher des vertus d'Urbain, je vais agir sur sa maîtresse, afin que sa maîtresse réagisse sur lui...

COCORICO. Oh ! laissez-moi agir sur elle à votre place.

ÉMERAUDIN. Non ; mais tu pourras me seconder ; on vient, c'est elle !

COCORICO. Elle... oh! qu'elle est jolie... oh! qu'elle est ravissante... oh! cocorico!

ÉMERAUDIN. Malheureux! veux-tu bien te taire.

FLORINE, *entrant.* Adieu. Ce bon Urbain : quel attachement!.. quelle confiance. Mais je saurai m'en montrer digne... et je suis si sûre de moi que je consens à ce que ces œufs se brisent d'eux-mêmes, à chacun des désirs que je pourrai former.

ÉMERAUDIN. Très bien; accepté!

COCORICO. Ah! saprelotte, mon bon ami, qu'elle est belle.

FLORINE. Oh! j'aime trop Urbain pour souhaiter autre chose que son amour.

ÉMERAUDIN, *jetant au milieu de la chaumière un joli petit soulier de satin blanc.* C'est ce que nous allons voir.

COCORICO. Que veux-tu faire?

ÉMERAUDIN. Tais-toi.

FLORINE, *trouvant le soulier.* Oh! le joli petit soulier de satin blanc!.. mais comment est-il venu ici!.. (*Prenant le soulier.*) Oh! comme il est petit!.. si je l'essayais, personne ne le saura, mais avec ces gros bas bleus, c'est impossible, il me faudrait un joli bas de soie : (*A ce moment elle se trouve chaussée avec le soulier de satin, et sautant de joie.*) Il me va!.. il me va!..

COCORICO. C'est vrai, il lui va comme un gant.

ÉMERAUDIN. Maintenant elle est à moi!

COCORICO. Oh! part à deux... part à deux, jeune homme!

FLORINE.

Air nouveau de Paul Henrion.

Vraiment, il me chausse à merveille,
Ce soulier n'a pas son égal...
De le garder tout me conseille,
Et quoiqu'il me fasse un peu mal.
Mon petit pied aurait grand tort de craindre
D'être à l'étroit dans ce juste escarpin...
Beau prisonnier tu ne dois pas te plaindre
De ta prison les murs sont en satin,
Heureux captif, que peux-tu craindre,
Tu dois bénir un tel destin :
Un prisonnier doit-il se plaindre
Quand sa prison est en satin.

(*Regardant le soulier.*) Oh! que c'est gentil! que c'est gentil!.. mais comme il jure avec son voisin... il me faudrait la paire; décidément, je veux la paire!

ÉMERAUDIN. Allons donc. (*Un œuf de la corbeille éclate et l'autre pied de Florine se trouve également chaussé d'un soulier de satin blanc.*)

FLORINE. Ah! mon Dieu! ce prodige... et ce bruit que je viens d'entendre!.. (*Regardant la corbeille et se rassurant.*) Non, non, ils y sont encore tous...

COCORICO. Oh! maintenant je crois comprendre.

FLORINE, *regardant ses bas.* Oh! les jolis bas! les jolis souliers!

COCORICO. Et les jolies jambes.

ÉMERAUDIN. Veux-tu te taire!

FLORINE, *regardant son jupon.* Mais quel affreux jupon...

ÉMERAUDIN. De mieux en mieux!..

FLORINE. Mais ça ne va plus du tout avec une semblable chaussure... il me faudrait une robe de satin avec de l'argent, des dentelles... Oh! que ce serait joli! que je voudrais en avoir une. (*Nouvelle détonation; elle se trouve vêtue comme elle a demandé.*) Et la robe aussi... Oh! que je suis heureuse!.. qu'Urbain sera content.

COCORICO. Et moi donc... coc...

ÉMERAUDIN, *même jeu.* Silence, donc.

FLORINE. Ah! tout ce que je demande, je n'ai qu'à parler; que je dois être gentille maintenant... et personne pour me le dire.

COCORICO. Et moi donc.

ÉMERAUDIN. Tout à l'heure.

FLORINE. Pas même un miroir pour que je puisse m'admirer.

ÉMERAUDIN. Vous allez être obéie, ma belle! (*Nouvelle détonation; un vieux bahut se trouve transformé en une élégante psyché.*)

FLORINE, *s'apercevant dans la glace et jetant un cri de surprise.* Ah!..

Air nouveau de Paul Henrion.

Quelle est cette brillante femme?
Serait-ce moi?... je n'en crois rien,
Pourtant ce miroir le proclame,
Et ce miroir parle si bien...
Ne dit-il pas, que jamais noble dame
N'eut un aspect plus enchanteur.
Taisez-vous, taisez-vous, menteur,
Je ne veux pas croire un flatteur.

DEUXIÈME COUPLET.

Quoi! tu me dis qu'un charme étrange,
De mes attraits double le prix,
Voyez ce que peut la louange,
Je suis déjà de son avis.
Si je l'écoute, il dira que d'un ange,
J'ai le pouvoir fascinateur...
Taisez-vous, taisez-vous, menteur,
Nous aimons tant croire un flatteur.

Ah! je me sens d'une joie!... c'est singulier!... l'émotion, le plaisir... Je me soutiens à peine.... oui, mais s'asseoir sur ce vilain escabeau, je gênerais ma belle robe... il me faudrait un siège qui répondit à l'élégance de ma toilette...

ÉMERAUDIN. Sois obéie!

(*Nouvelle détonation; tous les vieux meubles se transforment en meubles dorés.*)

COCORICO. Tiens, décidément vous la mettez dans ses meubles?

FLORINE, *admirant.* A merveille... c'est superbe!.. mais à présent ces beaux meubles sont déplacés dans cette chaumière... leur véritable place est dans un palais. (*Nouvelle détonation.*)

FIN DU SIXIÈME TABLEAU.

I-41357

SEPTIÈME TABLEAU.

La chaumière se transforme en palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMERAUDIN. Maintenant, tout est au complet, et voilà pourtant ce qu'a produit une simple petite pantoufle !...

COCORICO. Jeune homme, je vous prendrai pour mon cordonnier.

FLORINE. A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle aller vite en besogne. Quel dommage que personne ne soit là pour me voir, pour m'admirer...

COCORICO, *se montrant*. Oh ! si, il y a quelqu'un, quelqu'un qui admire.

FLORINE. Un homme !

COCORICO. Non pas un homme, un coq ; non pas un coq, un homme.

FLORINE. Qui êtes-vous ? que voulez-vous ?

COCORICO. Qui je suis ? je n'en sais rien. Ce que je veux ? je l'ignore (*Avec intention.*), mais je le soupçonne ! oh ! viens avec moi sur la verte prairie ; je chercherai pour toi des grains de mille et de blé, je couvrirai tes œufs et j'abriterai nos petits poulets sous mes ailes...

FLORINE. Que signifie ?...

ÉMERAUDIN, *bas*. Vous oubliez donc que vous êtes homme ?

COCORICO. C'est juste, pardon, mille pardons, bel ange ; mais l'émotion... auprès de vous, mon bec... non ma bouche divague ; ma patte... non ma main brûle... je perds ma crête... non la tête !

FLORINE. Monsieur, je ne vous comprends pas..

COCORICO. Eh bien ! je vais tout vous dire... je... vais... vous... dire... cocorico !

FLORINE. Ah ! mon Dieu !

Air nouveau de Paul Henrion.

COCORICO.

Cocorico ! (*bis*)

FLORINE.

Quel mot me faites-vous entendre.

COCORICO.

Si nous étions sous un berceau ;

Je saurais vous faire comprendre

Cocorico !

FLORINE.

Cocorico,

veut dire cocorico ?

Cocorico ! !

DEUXIÈME COUPLET.

COCORICO.

Cocorico (*bis*)

Est-un moyen de correspondre ;

Nous ferions un charmant duo

Si vous vouliez bien me répondre.

Cocorico !

FLORINE.

Cocorico ?

COCORICO.

Oh ! dites-moi cocorico !

Il tombe aux pieds de Florine. Urbain parait au fond

SCÈNE II

LES MÊMES, URBAIN, BABOLEIN.

URBAIN. Que vois-je ?

FLORINE. Urbain...

BABOLEIN, *regardant le local*. Eh ! mais c'est fort bien ici.

URBAIN. Ces meubles, ce palais, ce riche costume !

BABOLEIN. Qu'est-ce que tu nous disais donc que tu ne casserais qu'un seul œuf ?

COCORICO, *avec jalousie*. Quel est ce jeune homme ? Urbain !...

FLORINE. Ah ! je me souviens.. ce que j'ai dit tout à l'heure : je consens à ce que ces œufs se brisent d'eux-mêmes à chaque désir que je formerai.

URBAIN. Malheureuse !

COCORICO. Il l'appelle malheureuse... Ah ! la colère me monte au visage, je sens ma crête qui rougit.

BABOLEIN. Tiens, Cocorico ici !

(Cocorico s'est mis à se promener gravement en tournant sur lui-même et en roucoulant comme un coq jaloux et en colère. Babolein l'examine.)

BABOLEIN. Ah ça ! qu'est-ce qu'il a donc ?

COCORICO. L'aimerait-elle !.. si je le savais ! Ah ! je suis jaloux.

(Il se met à tourner autour d'Urbain et roucoule avec colère.)

BABOLEIN. Ah ça ! il m'embête celui-là avec ses cocorrr.. Dites donc, vieux Cocorico, si vous êtes malade, veux-tu un lait de poule ?

COCORICO. Un lait de poule, à moi !!

URBAIN. Ah ! Florine, de grâce, venez, suivez-moi, quittez ces vains atours.

COCORICO. Jamais ! *(Il tourne autour d'Urbain avec colère.)* Cocorrrr..

URBAIN. Que nous veut donc cet homme ?

BABOLEIN. Attends, je ne sais pas ce qu'il veut ; mais je sais bien où il va aller.

URBAIN, *le voyant prendre un œuf*. Arrête, que vas-tu faire ?

BABOLEIN. L'envoyer à vingt-sept mille lieues d'ici.

URBAIN. Babolein !

BABOLEIN. Pour qu'il s'envole à l'autre bout du monde !

COCORICO. Moi, par exemple... cocorrr... *(Babolein casse son œuf et Cocorico reste à l'état de statue sur un perchoir.)*

FLORINE. Que vois-je !

BABOLEIN. Comme ça, il ne nous gênera pas... Eh bien ! eh bien ! comment il reste... Ah ! je suis bien mal servi.

URBAIN. Vous le voyez, Florine, voilà le cou-

table emploi que l'on fait de ces talismans qui, dans nos mains, pouvaient être des sources de joie, et qui seront des instruments de douleurs. Ah ! je vous en conjure, quittons ces lieux.

ÉMERAUDIN. Heureusement, je suis là.

URBAIN. Rendez-moi le bonheur, rendez-mo ma Florine d'autrefois.

FLORINE. Vous le voulez... eh bien ! je vais...

ÉMERAUDIN, descendant au milieu. Arrêtez !...

FLORINE et URBAIN. Un page.

ÉMERAUDIN. Je viens au nom du roi mon maître, qui m'a chargé de retrouver dans cette province un enfant enlevé il y a seize ans.

FLORINE. Il y a seize ans !...

ÉMERAUDIN. Une petite fille arrachée de son berceau et du palais de son père par de cruels ennemis qui, n'osant tuer l'héritière légitime de leur prince, l'abandonnèrent dans un champ.

FLORINE et URBAIN. Dans un champ, il y a seize années !...

ÉMERAUDIN. C'est du moins ce que vient de révéler l'un des coupables... La jeune princesse fut abandonnée dans un champ de fleurs, et les paysans qui la recueillirent, ignorant son nom illustre, lui donnèrent celui de son nouveau berceau : on l'appela Florine.

FLORINE. Florine !... mais c'est moi.

ÉMERAUDIN. C'est vous !.. (Tombant à genoux.) Oh ! princesse.

BABOLEIN. Florine, une princesse !

URBAIN. Oh ! mais non, c'est une illusion.

ÉMERAUDIN. Une illusion !.. regardez !..

(Sur tous les sièges et sur tous les meubles, transformés en sièges, se trouvent des princes, des pages et des dames formant une cour.)

BABOLEIN. Ah ! mais, d'où sont-ils sortis, ceux-là ?

CHOEUR. ²²

Air nouveau de Paul Henrion.

Honneur et gloire à la princesse !

Qu'on s'empresse

A suivre sa loi.

Honneur et gloire à la Princesse !

A la fille de notre roi.

(Pendant ce chœur tout le monde s'est rapproché de Florine en la séparant d'Urbain.)

FLORINE.

Urbain, Urbain, veuillez m'entendre...

URBAIN.

Il est trop tard...

FLORINE.

Vous céderez.

URBAIN.

Jamais.

FLORINE.

Oh ! tant d'orgueil... je ne veux pas me rendre.

URBAIN.

Si vous m'aimez comme je vous aimais...

Je vous attends...

FLORINE.

Moi, je vais vous attendre...

URBAIN.

Dans ma chaumière.

FLORINE.

Et moi dans mon palais.

ÉMERAUDIN. Ah ! et ce pauvre Cocorico. (Il le touche à l'épaule et lui tire le nez.)

cocorico, se ranimant et achevant le cri qu'il avait commencé. Corico !

CHOEUR.

Honneur et gloire à la princesse, etc.

(Florine sort avec le cortège. Urbain sort désespéré. Le théâtre change.)

FIN DU SEPTIÈME TABLEAU.

HUITIÈME TABLEAU.

Une campagne remplie de moulins.

SCÈNE PREMIÈRE.

BABYLAS, BARNABÉ, POLYCARPE, COCORICO, BABOLEIN.

BARNABÉ, entrant le premier. Par ici, par ici, mes amis.

BABYLAS. Ah ! ça... où sommes-nous donc ?

POLYCARPE. Je ne vois que des moulins à vent.

BARNABÉ. Je ne vois même que des moulins... après.

COCORICO. Avant tout, Messieurs, si nous nous reposions ici...

Tous. Oui, oui !..

BABYLAS. Dire que nous avons été en querelle ! Nous, cinq frères unis jusqu'alors comme les dix doigts de la main !..

POLYCARPE. C'est vrai, nous avons été sur la point...

BABYLAS, montrant son poing. De nous battre à coup d'idem.

BABOLEIN. Ah ! si je n'avais pas sacrifié un œuf.. je ne sais guères jusqu'où vous alliez...

COCORICO. Ah ! oui, ils te réussissent bien tes œufs tu te presses toujours trop. Tiens, moi, par exemple, je pense à penser à ce que je penserai quand je penserai à quelque chose.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FLORINE, ÉMERAUDIN.

FLORINE, dans la coulisse. Venez, venez de ce côté.

BABYLAS. Cette voix...

POLYCARPE. C'est celle de Florine.

FLORINE, s'arrêtant. Mon nom...

TOUS. C'est elle !

FLORINE. Que vois-je !.. les frères d'Urbain !

BABYLAS. Quel changement !..

BARNABÉ. Comment se fait-il ?

FLORINE. Un prodige, un miracle... Mais je ne puis vous en instruire en ce moment.... Je suis poursuivie.

TOUS. Poursuivie !..

FLORINE. Par ma cousine, la princesse Fanfreluche.

BABYLAS, POLYCARPE et BARNABÉ. Notre amoureuse !

FLORINE. Elle refuse de reconnaître mes droits au trône.

POLYCARPE. Vos droits au trône !

FLORINE. Oui, mes amis, c'est là ce mystère que je vous apprendrai plus tard, mais le temps presse et je dois...

ÉMERAUDIN. Si j'osais me permettre un conseil...

FLORINE. Parle.

ÉMERAUDIN. Ce matin, ce jeune homme que vous nommez Urbain, a laissé en vous quittant une corbeille qui, disait-il, contenait des talismans.

FLORINE. Oui... je sais... Eh bien ?

ÉMERAUDIN. Quand, d'après vos ordres, je vous les lui rendre, il me répondit : Je n'en ai plus besoin, que votre maîtresse les garde, et puissent-ils à jamais la préserver des écueils du pouvoir.

FLORINE. Oui, vous m'avez dit cela... Mais je ne veux pas... je ne dois pas accepter...

ÉMERAUDIN, à part. C'est ce que nous verrons.

LA PRINCESSE, en dehors. Par ici, mon père, par ici.

FLORINE. Juste ciel ! la princesse !

ÉMERAUDIN. Impossible de fuir...

BABOLEIN. Oh ! que de soldats !

FLORINE. Ah ! ces moulins... cherchons-y un refuge.

TOUS. Aux moulins ! (*Les cinq frères, Florine et sa suite entrent dans les moulins.*)

SCÈNE III.

FANFRELUCHE, GROS MINET, SOLDATS.

FANFRELUCHE. Soldats, attendez mes ordres !

GROS MINET, entrant le dernier. Je n'en puis plus, je succombe !..

FANFRELUCHE. Et vous, mon père, cherchez ma rivale, battez la campagne.

GROS MINET. Mais je ne fais que cela, malheureuse ; mes sujets prétendent que je la bats toujours... la campagne.

FANFRELUCHE. L'audacieuse !... oser soutenir qu'elle est votre nièce, qu'elle est ma cousine.

GROS MINET. Mais elle a raison.

FANFRELUCHE. Qui le prouve ?

GROS MINET. Les sceaux.

FANFRELUCHE. Et vous écoutez les sots...

GROS MINET. Les sceaux de l'État.

FANFRELUCHE. Oh ! tenez, votre sang-froid m'irrite, il augmente ma haine, et si je la tenais...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FLORINE

FLORINE, paraissant à la fenêtre du moulin. Quo lui feriez-vous, ma cousine ?

FANFRELUCHE. Ah ! c'est elle, enfin !

FLORINE. Êtes-vous donc si méchante que le bonheur d'une parente vous afflige ?..

FANFRELUCHE. Oh ! la vengeance !

FLORINE. Que voulez-vous faire, ma cousine ?

FANFRELUCHE. Appeler mes gardes et faire incendier ce moulin.

FLORINE. Oh ! vous n'êtes pas si cruelle.

FANFRELUCHE. C'est ce que tu vas voir...

GROS MINET. Ma fille... ma petite Fanfreluche...

FANFRELUCHE. Papa, vous m'ennuyez !..

GROS MINET. Mais tu veux donc une guerre horrible !

FANFRELUCHE. Est-ce que vous avez peur ?... Mais vous n'avez donc jamais été à l'armée ?

GROS MINET. Alarmé !... Mais, au contraire, c'est parce que je suis très alarmé que j'ai peur...

FANFRELUCHE. Allons, c'en est assez !.. (*Appelant.*) Gardes !..

GROS MINET. Oui, c'en est assez.... Gardes.... rentrons chez nous...

FANFRELUCHE. Du tout, commencez l'attaque.

GROS MINET. Eh bien ! vous le voulez ! Tu le veux, Fanfreluche ? Gardes, en avant !

FLORINE. Arrêtez. Vous persistez encore, vous refusez la paix. Eh bien ! voyez, je suis bonne parente, ma cousine, vous m'apportez la guerre, et moi, c'est une fête que je vous donne, que tout le monde ici soit heureux. (*Elle casse un œuf.*)

TOUS. Une fête.

FIN DU HUITIÈME TABLEAU.

NEUVIÈME TABLEAU.

Tous les moulins se transforment en gondoles. Un lac sort de terre, tous les personnages voguent sur les eaux de ce lac improvisé.

CHOEUR.

Air d'Oberon.

Emportez-nous, vers de loin
Barques, voguez en dépit des jaloux,

Bravez en paix les écueils, les orages.
Vers le bonheur, barques, emportez-nous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

DIXIÈME TABLEAU.

Un boudoir

SCÈNE PREMIÈRE.

BABYLAS, *seul, tenant un bouquet à la main.*

Ce billet parfumé de la princesse Fanfreluche... une déclaration franche de port... Dieu! que ça sent donc bon pour mon amour... à la tubéreuse... elle me donne un rendez-vous à la tubéreuse... et dans ce délicieux boudoir; décidément c'est bien moi qu'elle aime... Ici, l'on ne viendra pas nous déranger... Oh! le charmant tête-à-tête!... Tiens, un seul fauteuil... Ah! voilà un boudoir bien peu meublé... mais je ne m'en plains pas...

AIR de Madame Favart. 24

Grâce à l'ameublement, je pense,
Être plus sûr d'un bon accueil,
Rien ne rapproche la distance,
Comme de n'avoir qu'un fauteuil.
Pour moi quelle aimable surprise
Et que mon bonheur serait doux,
Si la princesse un' fois assise,
Daignait me dire : Asseyez-vous.

D'ailleurs au besoin je casserais un des œufs de ma poule, et je pourrais lui offrir une chaise de canne... (*Allant s'asseoir.*) Relisons ce délicieux billet. (*Il se plonge dans le fauteuil et lit avec ivresse.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, POLYCARPE.

POLYCARPE, *lisant un billet.* Ah! par exemple, voilà un singulier rendez-vous... (*Lisant.*) « Dans un quart d'heure, venez me trouver dans la crotte du parc... C'est qu'il n'y a pas à dire, il y a bien (*Epelant.*) c, r, o, t, t... Ah! non, non, c'est grotte qu'elle aura voulu mettre... elle aura oublié de faire une queue à son g... elle n'a pas songé à son g, voilà! Décidément, c'est moi qu'elle préfère. Ah! tant d'émotions... j'ai besoin de me remettre... un peu de repos... (*Cherchant autour de lui.*) Tiens! un seul fauteuil, et il est pris... Bah! quelque manant, sans doute. (*Cassant un œuf.*) Pour que le fauteuil vienne m'offrir ses deux bras! (*Le fauteuil se dérobe sous Babylas, qui se trouve à terre et va rejoindre Polycarpe à l'extrémité du théâtre. Polycarpe s'assied sans faire attention à Babylas.*)

BABYLAS. Oh!... dites donc, Monsieur, vous n'êtes pas gêné.

POLYCARPE. Ne vous dérangez pas.

BABYLAS. Polycarpe!

POLYCARPE. Babylas!

BABYLAS. C'est toi!

POLYCARPE. C'est toi!

BABYLAS. Pas de bêtises! rends-moi mon fauteuil...

POLYCARPE. Du tout... je suis fatigué.

BABYLAS. Mais tu me l'a pris d'une façon...

POLYCARPE. Prends-le comme tu voudras.

BABYLAS. Oui, eh bien... j'en prends la moitié... (*Il casse un œuf, le fauteuil se dédouble et l'une des moitiés va rejoindre Babylas.*)

POLYCARPE. Ça m'est égal, pourvu que je puisse relire en silence ce délicieux madrigal.

BABYLAS. Pourvu que je puisse me rassasier de ce tendre poulet.

(*Tous deux s'asseyent et se mettent à lire.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, BARNABÉ.

BARNABÉ, *arrivant au fond, un papier à la main.* Elle me donne rendez-vous dans le petit kioske du jardin. Nous allons kiosker ensemble... Décidément, c'est moi qu'elle adore. Ah! l'excès de mon bonheur... mes jambes se dérobent sous moi... et pas un siège... ah! si, là bas, ces deux messieurs... ma foi tant pis... chacun son tour. Un fauteuil, vite, un fauteuil! (*Il casse un œuf; les deux parties du fauteuil vont se rejoindre au fond après avoir jeté par terre Babylas et Polycarpe. Barnabé s'assied sans y prendre garde.*)

BABYLAS. Sapristi!

POLYCARPE. Saperlotte

BABYLAS. Quel est l'insolent!

POLYCARPE. Barnabé!...

BARNABÉ, *assis.* Tiens, c'est vous!

BABYLAS.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

Que fais-tu là-bas?

BARNABÉ.

Je lisais tout bas

Un billet d'amour...

BABYLAS ET POLYCARPE.

Moi d' même.

BARNABÉ.

Écrit de la main

D'un objet divin.

POLYCARPE ET BABYLAS.

D'un objet divin, moi d' même.

BARNABÉ.

J'ai le plus doux

Des rendez-vous.

POLYCARPE ET BABYLAS.

Moi d' même

BARNABÉ.

Où l'on m'attend
Dans un instant.

POLYCARPE ET BABYLAS.

Moi d' même.

BARNABÉ, *montrant sa lettre.*

La princesse ici

M'aime!

POLYCARPE, *montrant la sienne.*

Ell' m'aime aussi.

BABYLAS, *montrant son billet.*

Ell' nous aim' tous les trois d' même

BARNABÉ. Trois billets de la princesse!

POLYCARPE. Trois rendez-vous!

BABYLAS. Je vois ce que c'est; nous avons abusé de nos talismans.

BARNABÉ. C'est vrai, nos moyens ne sont pas délicats.

POLYCARPE. Casser des œufs pour se faire aimer!..

BABYLAS. Nous faisons l'amour comme on fait une omelette...

POLYCARPE. C'est bien cuisinier!

BARNABÉ. C'est plat! c'est très-plat!

POLYCARPE. Eh bien... convenons qu'à l'avenir nous n'employerons plus pour nous faire aimer que nos seuls avantages physiques.

BABYLAS, *avec fatuité.* Pour ma part, j'y consens volontiers, mais vous... vous, mes pauvres amis, croyez-vous que ces moyens-là vous suffisent?...

BARNABÉ et POLYCARPE. Pourquoi pas?

BABYLAS. Pourquoi?... ils demandent pourquoi, les malheureux!... mais regardez-vous et contemplez-moi... contemplez-moi et regardez-vous.

BARNABÉ. Eh bien, après?

BABYLAS. Après?... allons soit, luttons!... je suis prêt. Chacun de nous se rendra au rendez-vous indiqué, et celui que la princesse aura distingué deviendra son mari.

BARNABÉ et POLYCARPE. Adopté!

BABYLAS. Mais entendons-nous, nous ne combattons que par des moyens naturels.

POLYCARPE. C'est convenu.

BABYLAS. Eh! bien donc, pour commencer, puisqu'elle m'a donné rendez-vous dans ce boudoir, je ne vous retiens plus, adieu.

POLYCARPE. Du tout, du tout... tu aurais trop d'avantages à lui parler le premier. Elle doit venir me trouver dans la petite grotte du parc, et pour rapprocher la distance, ici la grotte...

FIN DU DIXIÈME TABLEAU.

ONZIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente une grotte.

(*Il casse un œuf; le boudoir devient une petite grotte.*) Je ne vous retiens plus... adieu.

BARNABÉ. Du tout, du tout... Toi tu aurais encore davantage d'avantages... C'est dans le kios-

que du jardin qu'elle doit m'attendre... et pour la devancer, ici le kiosque du jardin...

FIN DU ONZIÈME TABLEAU.

DOUZIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente un kiosque.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vlan! (*Il casse un œuf; la grotte se change en kiosque.*) Je ne vous retiens plus... adieu.

BABYLAS. Ah! c'est comme ça. (*Cassant un œuf.*) Ici mon boudoir! (*Le kiosque devient boudoir.*)

ENSEMBLE, *s'arrêtant tous les trois quand le décor a repris son premier aspect.*) Ah!

POLYCARPE. Il est impossible que ça continue comme ça.

BABYLAS. Nous fatiguons la nature, nous la fatiguons, cette pauvre vieille.

BARNABÉ. Sans compter que nous faisons une consommation absurde de talismans.

POLYCARPE. C'est juste...

BABYLAS. Nous nous ruinons inutilement... Soyons donc raisonnables...

BARNABÉ et POLYCARPE. Oui, soyons raisonnables...

BABYLAS. Ne jetons plus nos coquilles...

POLYCARPE. Certainement, mes amis, et puisque nous sommes d'accord (*cassant un œuf*), ici la grotte. (*La grotte revient.*)

BARNABÉ, *même jeu.* Du tout... ici le kiosque. (*Changement.*)

BABYLAS, *même jeu.* Non pas... ici le boudoir.. (*Changement.*)

BARNABÉ. Encore!

POLYCARPE. Ça va donc recommencer?

BABYLAS. Au fait, il n'y a pas de raison pour que ça finisse... voyons mes amis, chacun à son rendez-vous.

POLYCARPE. Au fait, elle m'attend peut-être à la grotte.

BARNABÉ. Elle m'attend peut-être dans le kiosque.

POLYCARPE. Au revoir Babylas.

BARNABÉ. Au revoir Babylas.

SCÈNE III.

BABYLAS, seul. Bravo!.. Comme ça, je suis parfaitement tranquille!.. j'aurai bien du malheur, si je me dispute tout seul!.. Et plus souvent aussi que je me fierai à mes seuls avantages physiques pour charmer Fanfreluche! Certainement je suis beau... mais mes frères le sont aussi, je n'ai pas un seul frère de laid, et, tout bien considéré... puisque j'ai des talismans... c'est pour être heureux, et je le serai... (*Comptant ses œufs sur la table.*) Un, deux, trois, quatre, cinq et six... Ah! c'est bien peu... si je retournais à ma corbeille... non, j'en ferai assez... Mais la princesse tarde bien... ah! de ce côté, un délicieux cabinet de toilette; allons nous faire très joli... Méfie-toi Fanfreluche, je vais être un vrai Cupidon. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

GROS MINET, FANFRELUCHE, BABYLAS,

LA PRINCESSE. Reposons-nous un instant.

GROS MINET. Je ne demande pas mieux.

LA PRINCESSE. N'avoir pu découvrir cette rivale que je déteste.

LE ROI. Eh bien! tu as tort... cette jeune fille est charmante, et moi-même... je sens qu'auprès d'elle... (*Riant.*) hé, hé...

LA PRINCESSE. Ah! ça fait pitié.

LE ROI. Pitié parce que j'ai un cœur.

LA PRINCESSE. Un cœur, belle affaire... si comme moi, vous en aviez trois.

LE ROI. Comment, vraiment, tu crois toujours avoir...

LA PRINCESSE. Et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que mes trois cœurs battent pour trois princes, et ce ce qu'il y a de plus révoltant, c'est que depuis que j'ai trois cœurs... j'ai trois estomacs.

LE ROI. Trois estomacs, un de plus que le crocodile.

LA PRINCESSE. Et depuis que j'ai trois cœurs et trois estomacs, j'aime et je mange comme quatre.

LE ROI. As-tu déjeuné, Fanfreluche?

LA PRINCESSE. Oui, oui, oui.

LE ROI. Et de quoi?

LA PRINCESSE. De veau, de lapereau, de perdreaux, d'aloïau et de fricandeau.

LE ROI. Ce n'est pas trop.

LA PRINCESSE. Je mangerais bien un morceau.

LE ROI. Mange, ma fille, mange tout ce que tu voudras,

LA PRINCESSE, prenant la main du roi. Oh! oui; j'éprouve le besoin de mordre...

LE ROI, retirant sa main. Mango tout ce que tu voudras, excepté ton père.

LA PRINCESSE. Mais je n'ai rien sous la main.

LE ROI. Tu as sous la main ma main.

LA PRINCESSE, apercevant les œufs de Babylas. Ah! des œufs.

LE ROI. Et des œufs d'or.

LA PRINCESSE. Si je me faisais une petite omelette... justement ce plat... oh! quel bonheur. (*Cassant les œufs.*)

AIR : Pan, pan, est-ce ma brune. (*Béranger.*)

Pan, pan, rien ne m'arrête

Pan, pan, il faut casser;

Pan, pan, mon omelette,

Pan, pan, va commencer.

Nulle avant moi sans doute encor

N'eut une omelette princière,

Et je vais goûter la première

De cette omelette aux œufs d'or.

BABYLAS, se montrant. La princesse!

LA PRINCESSE, cassant le cinquième œuf. Pan! pan!

BABYLAS. Que fait-elle?

LA PRINCESSE. Rien ne m'arrête.

BABYLAS, se précipitant. Mais si, mais si, c'est moi qui vous arrête.

LE ROI. Porter la main sur mon sang.

BABYLAS. Imprudente, que faites-vous vous là?

LA PRINCESSE. Une omelette.

BABYLAS. Une omelette avec mes talismans.

LE ROI et LA PRINCESSE. Ses talismans.

BABYLAS.

Air de *Calpigi.*

Oh! malheureuse que vous êtes,

Mais pour faire des omelettes

On prend des œufs à trois d' six blancs,

A c' prend on en a d'excellents,

Trois d' six blancs, les roug's et les blancs,

Mais des œufs d'or, des œufs magiques.

Des œufs merveilleux, fantastiques,

Des œufs qui sont des talismans,

On n'en trouve pas à trois d' six blancs.

LE ROI. Eh! qu'oi, vous prétendez que ces œufs...

BABYLAS. Je les tiens d'une vieille sorcière de poule... heureusement j'en ai beaucoup d'autres... j'en ai plein une grande corbeille.

LA PRINCESSE. Oh! alors, donnez m'en quelques uns... un quarteron.

BABYLAS. Non pas, non pas... vous n'êtes déjà que trop puissante...

LA PRINCESSE. Eh bien! un demi-quarteron.

BABYLAS. Pas un seul...

LA PRINCESSE. Eh bien! si, un seul, rien qu'un seul, et je vous embrasserai, je vous cajolerai... je vous chatouillerai,

LA POULE AUX OEUFS D'OR.

LE ROI. Ma fille, vous allez trop loin.
 BABYLAS. Cette considération me détermine.
(Lui donnant l'œuf.) Je vous en donne un.
 LA PRINCESSE. Et quelle est la manière de s'en servir ?

BABYLAS. Voilà : vous formez un souhait.

LA PRINCESSE. Bon.

BABYLAS. Vous lèvez le bras.

LA PRINCESSE. Bien.

BABYLAS. Et vous brisez l'œuf, en disant : pour que mon souhait se réalise.

LA PRINCESSE. Eh bien ! je veux avoir tous vos œufs d'or, et je brise celui-ci, pour que tous les autres m'appartiennent *(Elle brise l'œuf. A l'instant, on voit entrer une foule d'œufs qui dansent et suivent la princesse.)*

BABYLAS. Ah ! que c'est traître.

CHOEUR. X

Air : *A la monaco.*

Quel pas
 Plein d'appas,
 Quelle réjouissance,
 Tous les pas sont neufs

A la danse

Des œufs.

BABYLAS.

Cornes de bœuf !

LE ROI, *comptant.*

Quatre, cinq, six, sept, huit, neuf,

Dix-neuf, vingt-neuf,

Que d'œufs dorés à neuf.

BABYLAS.

Voilà du neuf,

De chaque œuf

Je suis veuf.

LA PRINCESSE,]

J'ai cassé l'œuf

(A Babylas.)

Et vous êtes le bœuf !

REPRISF

Quel pas, etc.

(Ils sortent tous en courant après les œufs.)

FIN DU DOUZIEME TABLEAU.

TREIZIÈME TABLEAU.

L'île des demoiselles. — Un jardin magnifique.

SCENE PREMIERE.

DARDARINETTE, BRILLANTINE, AGILE, SCINTILLANTE, SERPENTINE, VOLANTE, GRACIEUSE, ARC-EN-CIEL, BOUTON-D'OR, PICAUVIF.

CHOEUR.

Air des deux Mules du basque *(Paul Henrion.)*

Filles du ciel et des zéphirs
 Volons, au gré de nos désirs,
 Où nous conduisent nos soupirs,
 Où nous appelent nos plaisirs.

Voltigeons
 Et passons

De plaisirs en plaisirs
 Au gré de nos désirs,

Nous effleurons, du bout de notre aile,
 Les prés ornés de vives couleurs ;
 Jamais le poids d'une demoiselle
 Ne fait plier la tige des fleurs.

DARDARINETTE. Ah ! Mesdemoiselles, quel temps superbe !

BRILLANTINE. Un vrai temps de demoiselles... mais le soleil va bientôt se coucher, rappelons-nous que la lune est un astre qui nous est contraire.

SERPENTINE. C'est vrai, sur la terre il y a bien des demoiselles prises au clair de la lune...

VOLANTE. Ces maudits hommes, nous avons beau voltiger sans cesse...

GRACIEUSE. Ils nous poursuivent toujours...

ARC-EN-CIEL. Et ils nous attrapent souvent.

BOUTON-D'OR. On pourrait leur rendre la pareille.

ARC-EN-CIEL. S'ils en valaient la peine.

BOUTON-D'OR. Aussi, nous sommes trop curieuses ; pourquoi papillonner sans cesse autour d'eux.

SCINTILLANTE. Et pourtant il faut convenir que c'est bien amusant, les hommes.

VOLANTE. Tu trouves ?

AGILE. Il y en a de très gentils !

SERPENTINE. A mon dernier voyage, j'ai vu bien des choses...

VOLANTE. Et moi, donc.

GRACIEUSE. Et moi.

TOUTES. Et moi.

DARDARINETTE. 30

Air nouveau de Paul Henrion.

J'ai vu dans les montagnes

Des tendrons s'égarer !

J'ai vu dans les campagnes

Des amants soupirer.

Combien j'ai vu de belles

Loin de maris jaloux.

Qui sans avoir nos ailes

Voltigeaient plus que nous.

Gentilles demoiselles

A l'ombre des lilas,

Que ne voyons-nous pas *(bis)*

DEUXIÈME COUPLET.

Un soir dans un bocage

Je vins me reposer.

Soudain, sous le feuillage
J'entendis un baiser ;
Tremblante sur ma branche,
 Craignant pour ma vertu,
L'écoute, je me penche,
Et je vois.

TOUTES.

Que vois-tu ?

DARDARINETTE.

Gentilles demoiselles
A l'ombre des lilas,
Que ne voyons-nous pas ? (*ôis*)

TOUTES.

Gentilles demoiselles, etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BABYLAS, COCORICO BABOLEIN.

BABYLAS. Que vois-je ?

COCORICO. Des demoiselles.

BABOLEIN. Des sujettes à Babylas.

BABYLAS. Comme elles sont jolies.

SERPENTINE. Ah ! Mesdemoiselles, des hommes !..

TOUTES. Des hommes.

BABYLAS. Comment, Mesdemoiselles... vous êtes des demoiselles ?..

TOUTES. Mais sans doute.

BABYLAS. De vraies demoiselles ?..

DARDARINETTE. Qu'y a-t-il donc là de si surprenant ?

BABYLAS. Oh ! l'innocence ! elle le demande... Permettez... c'est que, sur terre, nous avons beaucoup de demoiselles qui... que... qui ne le sont pas tout à fait.

DARDARINETTE. Ah ! bah ! comment donc ça se fait-il ?

BABYLAS. Comment ça se fait ?.. Je vous demanderai la permission de ne pas répondre à ceci... en public... (*Regardant les demoiselles.*) Mais qu'elles sont gentilles, qu'elles sont donc gracieuses !.. si je pouvais en attrapper quelques-unes.

BRILLANTINE. Oh ! nous sommes des demoiselles qui ne se laissent pas attrapper.

BABYLAS. C'est dommage, j'en aurais voulu quelques-unes pour ma collection.

TOUTES. Téméraire !

BABYLAS. Un instant, un instant, crédienne ! reconnaissez Babylas, l'empereur des animaux.

TOUTES. Notre empereur !

BABYLAS. Oui, votre empereur auquel vous devez respect et soumission... venez toutes baiser c' maître...

TOUTES, se pressant autour de Babylas. Ah ! s'il en est ainsi...

BABOLEIN. Est-il heureux, ce gaillard-là ?

BABYLAS. Un instant, que diable !.. vous m'étonnez, prenez vos numéros.

Air : *Grand merci, Mesdemoiselles.* (*Barbe-Bleue, Gaité.*)

On me caresse, on me fête,
On m'embrasse à tout propos,
Ce n'est déjà pas si bête
Qu' d'être empereur des animaux :
Pourtant, dites-moi, mes belles,
Ce que vous ferez pour moi ;
Serez-vous toujours fidèles
A votre petit roi ?

TOUTES.

Je t'aimerai,
Te choirai,
Je te dorlotterai,
Je te câlinerai,
Je te cajolerai,
Je te régalerai,
Je te lutinerai ;
Je te bassinerai,
Et je te coucherai.

BABYLAS. Merci, Mesdemoiselles.

DARDARINETTE. Maintenant, mes sœurs, donnons une fête à notre empereur ?

BALLET.

BABOLEIN. Ah ! c'est charmant, c'est ravissant : (*Cassant un œuf*) pour que nous soyons tous d'une gaieté folle : (*Tout le monde pleure.*)

cocorico, pleurant. Cette vieille poule t'a donné des talismans qui te traitent comme une oie. (*On entend un grand bruit.*)

tous. Quel est ce bruit ?

cocorico. Oh ! mon Dieu, les deux princesses et leurs deux armées ; la bataille va recommencer.

tous. Florine !

SCÈNE I^{re}

LES MÊMES, FLORINE ET SOLDATS.

FLORINE, entrant. Moi-même, qui suis forcée de me défendre contre ma cousine.

BABYLAS. En effet, hier, elle formait les projets les plus sinistres, à faire dresser les cheveux sur la tête de Cocorico.

tous. Explique-toi.

BABYLAS. Voilà... la princesse Fanfreluche, après s'être emparée de mes œufs par un subterfuge que je qualifie de mesquin, vient de rassembler tous ses sujets ; un tas de mauvais sujets.

cocorico. A quel sujet ?

BABYLAS. Au sujet de sa cousine dont elle a juré de se venger d'une manière fâcheuse. Je ne sais pas trop ce qu'elle a l'intention de lui faire, mais elle a ramassé une foule de petites branches de bouleau très-mince, dont elle a fait un paquet... j'ignore dans quel but.

cocorico. Oh ! je le devine... elle a une... arrière-pensée !..

AIR de la *Petite poste de Paris.*

Elle manda
Et commanda
Qu'on vous gardât,
Qu'on vous bridât,
Qu'on vous lardât
Vous obsédât,
Vous poignardât,
Vous lapidât,
Vous bombardât,
C'est le mandat
De tout soldat
Qu'elle solda.

PLUSIEURS VOIX. La princesse! la princesse!

FLORINE. Gardes... à moi!

COCORICO, aux soldats. Gardes... à elle... et nous, garde à nous! (Tout un régiment se range devant le trône.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE ROI, LA PRINCESSE, SOLDATS DE LA PRINCESSE.

(La princesse s'avance à la tête de ses soldats et vient se ranger à la droite de l'acteur. Florine est sur le trône, séparée de la princesse, par ses soldats rangés sur une ligne.)

LA PRINCESSE. Téméraire, qui n'as pas craint d'usurper ce trône, hâte-toi d'en descendre si tu ne veux pas que je t'en arrache!

FLORINE. Ce trône est à moi, et voici la barrière qui t'en sépare.

FANFRELUCHE. Je saurai la franchir.

COCORICO. Elle va franchir la barrière du trône!

BABYLAS. C'est fort!...

LE ROI. C'est bien haut, ma fille, et la pudeur..

FLORINE. Gardes, tombez sur elle.

LA PRINCESSE, cassant un œuf. Téméraires, oser s'attaquer à moi, la princesse Fanfreluche! Tombez comme des capucins de cartes.

(Tous les soldats de Florine, qui ont fait un pas vers la princesse, tombent les uns sur les autres.)

LE ROI. Bravo! ma fille.

LA PRINCESSE. Je triomphe!

FLORINE. Pas encore...

LA PRINCESSE. Soldats, saisissez-la.

(Tous les soldats de la princesse viennent se ranger sur une ligne à l'avant-scène.)

FLORINE, cassant un œuf. A terre! soldats!

(Tous les soldats de la princesse tombent aussi, mais en sens inverse.)

LA PRINCESSE. O rage!

FLORINE, descendant en scène. Tu le vois, mon pouvoir est égal au tien.

LA PRINCESSE. Renverser mes soldats!...

LE ROI. Le fait est que maintenant c'est une armée de terre.

COCORICO. Une armée de terre à terre.

LA PRINCESSE. Eh bien! si notre pouvoir est égal. (Cassant un œuf.) Pour qu'elle perde son royal manteau.

(Le manteau de Florine disparaît.)

FLORINE, même jeu. Pour son manteau royal.

GROS MINET. Mais arrêtez donc.

LA PRINCESSE, même jeu. Pour sa robe.

FLORINE, même jeu. Pour sa robe.

GROS MINET. Mais arrêtez donc, malheureuses..

(Elles se regardent, s'aperçoivent qu'elles sont en jupon et en corsage, jettent un cri et se sauvent; mais le roi se trouve sur le passage de Florine et l'arrête un instant.)

LE ROI. Oh! (Florine casse un dernier œuf; il se trouve en chemise et en caleçon; il jette un cri et se sauve à son tour.)

COCORICO. Oh! prodige, nous avons vu un roi sans culottes.

SCÈNE VI.

BABYLAS, BABOLEIN, COCORICO, LES SOLDATS.

BABOLEIN. Bigre! comme elles y allaient, les petites gaillardes!

BABYLAS. C'est égal, ils sont bien cocasses, ces soldats.

(Tous les soldats se rangent en rond.)

COCORICO. Ah! les voilà qui se rangent en demi-lune.

BABYLAS. Si je soufflais dessus?... Ça va, soufflons dessus.

(Il souffle sur le dernier soldat qui tombe et fait tomber les autres. Babolein, qui se trouvait à l'avant-scène et qui ne faisait pas attention, se trouve surpris par le premier soldat, qui tombe sur lui et le fait tomber la face contre terre.)

BABOLEIN. Aïe!... au secours! j'étouffe! à la garde!...

COCORICO. Il appelle la garde et il en a plein le dos...

BABOLEIN. Est-ce que ça ne va pas finir, à la fin des fins?

BABYLAS. Si fait, et je me charge de vous débarasser de ces soldats. (Cassant un œuf.) Attention, debout... par file à droite, droite, gauche... en avant. marche.

(Babylas marche en tête des soldats, qui sortent avec lui sur l'air: Père capucin, etc.)

BABOLEIN. Et nous, pour me remettre de mes fatigues, allons-nous-en bien tranquillement, bien doucement à la maison. (Cassant un œuf.) Vite, deux chaises à porteurs...

(Quatre porteurs entrent, portant les deux chaises.)

COCORICO. A la bonne heure, cette fois tu es obéi.

BABOLEIN. Allons, quo chacun entre dans la sienne.

COCORICO. Partons, mais surtout pas de cahots.

BABOLEIN. Attendez, mes enfants, que je casse encore un œuf, pour que le voyage soit agréable. Je veux aller doucement, bien doucement, bien doucement.

(*A peine a-t-il dit ces mots que les deux chaises à porteurs se transforment en deux grands*

mortiers, en meme temps que les porteurs se changent en canonniers. Ils mettent le feu aux deux pièces, qui lancent en l'air Babolein et Cocorico.

FIN DU TREIZIÈME TABLEAU.

QUATORZIÈME TABLEAU.

La treille du roi. — Au fond est un berceau.

SCÈNE PREMIÈRE.

FANFRELUCHE, LE ROI.

FANFRELUCHE, *soupirant*. Hélas, hélas, hélas!

LE ROI. Qu'as-tu, mon enfant trop chéri?

FANFRELUCHE. Ce que j'ai, vous le savez bien. Mon cœur est comme une toute petite chambre de garçon, dans laquelle on aurait fourré trois locataires!

LE ROI. Eh bien! il faut donner deux congés; voyons, ma fille, interroge, sonde ton cœur, sonde-le ferme! Il est impossible que tu n'aies pas une préférence.

FANFRELUCHE. J'ai beau sonder, je les préfère tous les trois.

LE ROI. On peut être la femme d'un homme, mais on ne peut pas l'être, suivant la règle, de trois!

FANFRELUCHE. C'est vrai!.. c'est une multiplication de passion!

LE ROI. Écoute, Fanfreluche, tes trois amoureux vont venir, jette ton dévolu sur l'un d'eux, et je me charge des deux autres!.. Justement j'aperçois le seigneur Polycarpe.

FANFRELUCHE. Lui!.. Ah! je me sens toute émue!

SCÈNE II.

LES MÊMES, POLYCARPE, puis BARNABÉ, puis BABYLAS.

POLYCARPE. Princesse, on m'a dit que je vous trouverais ici, que vous étiez dans les vignes du seigneur... votre père, et j'accours...

FANFRELUCHE. Papa!.. c'est celui-là!

LE ROI. Ça l'est!.. tu en es bien sûre!..

FANFRELUCHE. Oui, ça l'est... sûr!.. (*Mettant la main du roi sur son cœur.*) Tâtez plutôt.

LE ROI. Mazette!.. quel tic-tac!

POLYCARPE. Chère princesse, n'avez-vous rien à me dire?

BARNABÉ. Où est-elle? où est-elle?

FANFRELUCHE. Oh!

LE ROI. Qu'est-ce qu'il y a?

FANFRELUCHE. Mon père, c'est celui-ci..

LE ROI. Comment!.. tu disais tout à l'heure...

FANFRELUCHE. Tâtez... tâtez... tâtez plutôt.

LE ROI. C'est vrai, ça bat plus fort.

BABYLAS, *accourant*. La princesse... On ma dit que la princesse...

FANFRELUCHE. Oh!

LE ROI. Quoi?

FANFRELUCHE. Mon père, c'est celui-là.

LE ROI. Ah!.. encore!

FANFRELUCHE. Tâtez toujours.

LE ROI. Je ne tâte plus... princesse, allez vous promener.

FANFRELUCHE. Eh bien! je m'en tiens à celui-ci.

POLYCARPE et BARNABÉ. Qu'entends-je?

BABYLAS. Elle s'en tient!.. Oh! c'est qu'elle en tient, puisqu'elle s'en tient.

LE ROI. Alors, tu ne dois plus tenir aux deux autres?

FANFRELUCHE. Pourquoi?

LE ROI. C'est que pour n'y plus revenir, je vais immédiatement leur faire couper la tête.

POLYCARPE et BARNABÉ. Eh! là bas!

FANFRELUCHE, *courant à Polycarpe*. Couper une si jolie tête!.. Ah! je ne pourrais plus vivre sans ja voir.

POLYCARPE. C'est-à-dire que c'est moi qui ai besoin de l'avoir pour vivre.

LE ROI, *à sa fille*. Écoute, mon fruit, je ne voudrais pas te dire des choses désagréables, mais ta conduite est celle d'une rien du tout; voilà mon opinion.

FANFRELUCHE. Attendez, mon père, j'ai une idée!.. Nobles soupirants... je vais soumettre votre amour à une épreuve. On assure que vous avez chacun un pouvoir surnaturel; eh bien! usez-en...

BARNABÉ. J'ai bien fait de faire une dernière raffe au poulailler.

FANFRELUCHE. Dans un quart-d'heure, je viendrai m'asseoir sous cette treille... Celui des trois qui aura trouvé le moyen d'éloigner ses deux rivaux et qui m'attendra seul à l'ombre de ce berceau, sera mon époux.

LE ROI. Bravo !

LES TROIS FRÈRES. Très bien !

FANFRELUCHE.

Air nouveau de P. Henrion.

A mon époux
Je donne rendez-vous,
Ici le plus tendre
Doit m'attendre.

Je veux accorder et mon cœur et ma foi
A qui sera seul sous la treille du roi.

BARNABÉ, à part.

Vite, je veux

Aller chercher mes œufs.

POLYCARPE, à part.

Ciel ! il en est temps.

Courons chercher mes talismans.

BABYLAS, à part.

Moi j'ai les miens,

Pour le coup je la tiens,

A moi le succès,

Je triompherai sous ces ceps.

ENSEMBLE.

A ton époux
A votreTu donnes rendez-vous,
Vous donnez

Ici le plus tendre

Doit attendre.

Elle donnera son cœur et sa foi

A qui sera seul sous la treille du roi.

(*Fanfreluche et le roi sortent d'un côté, Polycarpe
et Barnabé de l'autre.*)

FIN DU QUATORZIÈME TABLEAU.

QUINZIÈME TABLEAU.

La treille sous laquelle Babylas est assis, monte avec lui d'un étage ; une autre toute semblable sort de terre.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARNABÉ. Maintenant, vienne la princesse, je suis prêt. (*Il entre sous la treille.*)

BABYLAS. En ne bougeant pas d'ici je suis sûr de mon affaire.

POLYCARPE, *accourant*. Ouf ! m'y voici... pourvu qu'il soit temps encore... (*S'approchant de la treille.*) Vite, arrangeons-nous pour n'être pas dérangé, pour que je reste seul sous la treille. (*Il casse un œuf ; la treille sous laquelle se trouve Barnabé monte à son tour d'un étage, en même temps qu'une troisième treille, en tout semblable aux deux premières, sort du dessous.—La treille de Babylas a monté de deux étages.*) Maintenant, bien fin sera celui qui prendra ma place.

BARNABÉ. Est-ce que la princesse ne va pas venir ?

BABYLAS. Je commence à m'impatienter.

SCÈNE III.

BABYLAS, *seul*.

Comment ! mes frères s'éloignent et me laissent maître de la place... tant mieux, moi j'attends au poste... Oh ! cher berceau ! treille attravante ! douce et tendre princesse !

AIR de la *Favorite*.

Ah ! reviens, je t'attends,
Reviens gentille dame, (*bis*)
Viens porter dans mes sens
Le feu qui les enflamme.

Oh ! mon Dieu ! (*bis*)

Ah ! ah ! quand je suis loin de toi
Te languis, je faiblis, je trêbuche...

Ueh... uch... uche.

Ah ! sans toi, ma Fanfreluche,

Pas de bonheur pour toi... oïl.

Moi, c'est toi ? toi c'est moi.

Mais, le quart d'heure doit s'avancer ; prenons place. (*Il entre dans le bosquet.*) Et pour que personne ne puisse me déranger, je veux qu'on me laisse seul sous ce berceau.

SCÈNE IV.

BABYLAS, BARNABÉ, *ensuite* POLYCARPE.

BARNABÉ, *accourant*. Ouf ! je suis tout en nage... mais l'amour me séchera... (*S'approchant de la treille.*) Attention, voici bien le local, prenons nos précautions. (*Il casse un œuf.*) Pour que ce berceau soit occupé par moi seul.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FANFRELUCHE.

FANFRELUCHE. Ah ! le cœur me bat... que dis-je, le cœur ? les cœurs me battent...

POLYCARPE. Que vois-je !.. c'est elle !..

FANFRELUCHE, *entrant sous la treille et s'asseyant*. Monsieur Polycarpe ! c'est donc vous !... tant mieux, car c'est vous que je préfère... quand vous êtes tout seul.

POLYCARPE. Aveu délicat !

BARNABÉ. Ah ! ma foi tant pis... je n'y résiste plus...

BABYLAS. Cristi ! je m'impatiente !

POLYCARPE. Ainsi vous jurez de n'être jamais qu'à moi... de ne me quitter jamais.

FANFRELUCHE. Jamais !

POLYCARPE. Oh ! bonheur ! (*Il tombe à genoux.*)

BARNABÉ, qui, pendant ces quelques répliques, a tiré un œuf de sa poche. Pour que la princesse vienne me trouver à l'instant. (Il brise l'œuf, la princesse quitte le premier berceau et monte au au deuxième.)

POLYCARPE. Eh bien ! où est-elle donc...

FANFRELUCHE. Oui, mon joli Potycarpe... je jure... je... Qu'est-ce que c'est que cela ? où suis-je ?...

BARNABÉ. Près de moi, qui me meurs d'amour pour vous.

FANFRELUCHE, à Barnabé. Barnabé !.. je croyais que c'était... n'importe... c'est vous qui avez éloigné vos rivaux... Ah ! tant mieux... c'est vous que je préfère quand vous êtes seul.

BARNABÉ. Je suis dans le deuxième ciel !..

POLYCARPE, qui cherche partout. Son éventail !.. Elle va revenir.

BABYLAS. Ah ! je commence à trop croquer le marmot...

POLYCARPE. Attendons-la patiemment.

BARNABÉ. Ainsi vous jurez de m'aimer toujours...

FANFRELUCHE. Toujours !

BARNABÉ. De n'être qu'à moi... votre joli Barnabé...

BABYLAS, cassant un œuf. Allons, pour que la princesse arrive tout de suite.

(Fanfreluche quitte le second berceau et se trouve à côté de Babylas.)

BARNABÉ, cherchant Fanfreluche. Eh bien, où est-elle donc ?

FANFRELUCHE, près de Babylas. Oui, à toi... toujours à toi, mon joli Barnabé...

BABYLAS. Ah ! la voilà !..

FANFRELUCHE. Mon joli Barnabé...

BABYLAS. Non... Babylas, que tu veux dire, ton joli Babylas.

FANFRELUCHE. Babylas !.. c'est étonnant, j'avais cru...

BABYLAS. Etes-vous fâchée de me voir seul ici ?

FANFRELUCHE. Oh ! non, car c'est vous que je préfère ; quand vous êtes seul.

BABYLAS. Avez charmant !

FANFRELUCHE. Vous êtes bien supérieur à vos deux frères.

BABYLAS. Le fait est que je suis au dessus d'eux.

BARNABÉ. Que vois-je, son mouchoir !.. c'est qu'elle va revenir... elle sera allée quelque part... Mais ce gage ne saurait me suffire... (Cassant un œuf.) Pour que la princesse revienne.

BABYLAS. Eh quoi ! plus rien que son bouquet.

FANFRELUCHE, descendant au second. Oui, cher Babylas, je vous trouve le plus joli et...

BARNABÉ. Babylas... comment Babylas... Barnabé donc... Barnabé...

FANFRELUCHE. Ah bah ! Barnabé, à présent...

POLYCARPE. Ah ! ma foi, c'est trop me faire attendre.. Pour que la princesse revienne ! (Il casse

un œuf, Fanfreluche reascena au rez-de-chaussée.)

FANFRELUCHE. Enfin, n'importe, je vous disais, mon charmant Barnabé...

POLYCARPE. Comment, Barnabé... Polycarpe donc... Polycarpe.

FANFRELUCHE. Polycarpe ! ah ! ça, mais j'ai donc aussi trois paires d'yeux... Ah ! c'est fini, ma pauvre tête se perd... (Elle sort de la treille.)

POLYCARPE, courant après elle. Princesse, princesse !..

(Les deux treilles descendent ; à mesure qu'elles arrivent au niveau du théâtre Barnabé et Babylas en sortent.)

ENSEMBLE.

Air : *C'est toi, c'est toi.*

C'est moi, c'est moi, c'est moi

Qui viens de recevoir sa foi,

Et sur son cœur, je crois,

Que de nous trois,

Seul j'ai des droits.

FANFRELUCHE.

Eh quoi ! serait-ce moi,

Qui trois fois ai donné ma foi,

Je ne sais, qui des trois

Sur mon cœur à les plus beaux droits.

BABYLAS.

J'ai ce bouquet, gage de sa tendresse.

BARNABÉ.

J'ai ce mouchoir, donné par la princesse.

POLYCARPE.

J'ai l'éventail...

FANFRELUCHE.

A chacun, je laisse en détail

Un gage ! Eh quoi !

J'aurais donné trois fois ma foi.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Fanfreluche, sort poursuivie par les trois frères. Babylas retient Polycarpe et Barnabé.)

SCENE III.

LES MÊMES, moins FANFRELUCHE.

BABYLAS. Arrêtez, j'ai un moyen de nous mettre d'accord, je sacrifie un œuf pour ça... j'espère que c'est bien à moi.

BARNABÉ, POLYCARPE. Le moyen, le moyen ?

BABYLAS. Le voici : approchez, mes bons petits frères : écoute-moi, ô destin, mon ami ; je casse cet œuf pour que la concorde se rétablisse parmi nous ; et afin que toute querelle soit impossible ; je te prie, ô destin, mon ami, de prendre mes deux chers petits frères, et de les emporter au diable pendant deux petites heures.

BARNABÉ. Ah !..

POLYCARPE. Oh !..

(Ils disparaissent dans le dessous.)

BABYLAS. Bonsoir. (Il sort.)

SEIZIÈME TABLEAU.

Un boudoir de Madame Satan au XVIII^e siècle. — Un salon infernal chez Madame Lucifer. Mélange de meubles et tentures diaboliques, et d'ornements dans le style Louis XV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SATANAS, PAGES, puis POLYCARPE
et BARNABÉ

CHOEUR.

Air : *Robert le Diable.*

Qu'on apprête

Cette fête,

Que donne à l'Enfer,

La divine

Proserpine

Femme de Lucifer.

cocORICO, *entrant.* Comment, Messieurs, tout ce que vous venez de m'apprendre est bien vrai ? je suis en enfer !

SATANAS. Et de plus dans le boudoir de Madame Satan.

cocORICO. De Madame Satan, quand on ne s'attend pas...

SATANAS. Qui a grande réception aujourd'hui et ce soir...

cocORICO. Ce soir...

SATANAS. Il y a grand bacchanal chez Monsieur son époux.

cocORICO. Ah ! il y a bacchanal ?

SATANAS. On compte vingt mille invités.

cocORICO. Alors, ils seront vingt mille qui feront le diable à quatre,

POLYCARPE, *entrant.* Pardon, Messieurs, l'enfer, s'il vous plaît ?

cocORICO. Que vois-je ?

BARNABÉ. Est-il possible !...

cocORICO. Vous ici !...

POLYCARPE. Mais vous-même ?..

cocORICO. J'étais parti de là-bas avec ce pauvre Babolein ; mais je crois qu'il s'est égaré en route, je l'ai laissé au second nuage.

POLYCARPE. Ah ! ça, où sommes-nous donc ici ?

cocORICO. Dans l'enfer.

POLYCARPE. L'enfer ! ce joli salon Louis XV ?

cocORICO. C'est l'appartement de Madame.

BARNABÉ. Le fait est qu'il y fait pas mal chaud.

cocORICO. Mais non, chaleur tempérée, à ce que dit Monsieur, vingt-huit mille neuf cent quatre-vingt-douze degrés.

SATANAS. Et demi.

POLYCARPE. Que ça !.. Heureusement nous avons oublié nos œufs ; ils durciraient ici.

BARNABÉ. Mais comment êtes-vous venus en enfer ?

cocORICO. Comment ? en chaise à porteur, à ce que prétendait Babolein ; mais, en réalité, nous sommes venus en obusiers.

tous. En obusiers ?

cocORICO. Voilà un genre de locomotive qui rend des points aux chemins de fer. (*A Barnabé.*)

Ah ! ça, vous faites donc partie des invités ?

POLYCARPE. Des invités ?... Je ne croyais pas qu'on allait en enfer sur invitation !

cocORICO. C'est que l'enfer est ce soir en goulotte... Il y a bal et thé... à ce que dit Monsieur (*Il montre Satan.*)

POLYCARPE. Bal et thé ?

BARNABÉ. Oui, j'entends... bal... été comme hiver ?

cocORICO. Non ; bal et thé, c'est-à-dire que l'on dansera et qu'on prendra le thé... Bal et thé, bal au thé.

BARNABÉ. Oui, thé au bal.

- POLYCARPE. Et ceux qui n'aiment pas le thé ?

cocORICO. Ceux-là prendront l'air.

POLYCARPE. Ah ! très-bien ! très-bien !

SATANAS. Chut !... voici Madame la reine.

BARNABÉ. Oh !... attention, alors.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME LUCIFER et sa suite.
(*Tous en costumes mi-diaboliques et mi-Louis XV.*)

MADAME LUCIFER. Que vois-je ?... des étrangers !..

cocORICO, POLYCARPE et BARNABÉ. Madame, nous avons bien l'honneur...

cocORICO. Mazette !... c'est une belle diablesse de femme ! coco...

MADAME LUCIFER. Pardon, Messieurs, comment êtes-vous arrivés jusqu'ici ?.. Cerbère, mon concierge, n'était donc pas à sa loge ?

POLYCARPE. Nous ne l'avons pas vu.

cocORICO. Je l'ai vu, moi, Cerbère ; en voilà un chien de portier ! Je lui demande : le cordon, s'il vous plaît ?... et pour toute réponse il me mord les mollets.

MADAME LUCIFER. Enfin, comment avez-vous pénétré dans mon empire !..

BARNABÉ. C'est un frère à nous que nous gênions sur la terre, et qui, pour deux heures seulement, nous a donnés au diable.

MADAME LUCIFER. Pour deux heures seulement ? c'est dommage. N'importe, vous arrivez à merveille pour prendre part à la petite fête que je donne.

POLYCARPE. C'est donc vrai ? une fête...

MADAME LUCIFER. A propos, les préparatifs sont-ils terminés ?

SATANAS. Les ordres de votre majesté ont été ponctuellement suivis.

COCORICO. Ah ! j'ai visité ces superbes préparatifs... (*Aux deux frères.*) Les divans ont été rembourrés de baïonnettes et de fers de lances.

BARNABÉ, *qui s'est assis pendant ce temps, se relevant vivement.* Aïe !... ah ! saprelotte, mais on prévient.

COCORICO. Justement, vous voilà fort prévenu.

BARNABÉ. Il fallait me prévenir antérieurement.

COCORICO. C'est juste, vous l'êtes postérieurement.

MADAME LUCIFER, à Polycarpe. Asseyez-vous donc, Monsieur.

POLYCARPE. Non, merci ; je préfère rester debout.

MADAME LUCIFER. Et les petits salons de jeux, sont-ils en ordre ?

SATANAS. Oui, Majesté.

COCORICO, *aux deux frères.* Dites donc, on a étendu des tapis de tôle rougie ; on servira des rafraichissements de plomb fondu, des glaces panachées au vitriol et des sorbets à l'arsenic.

BARNABÉ, à Polycarpe. Mon ami, je me prierais des rafraichissements.

POLYCARPE. Mais je vois que l'on s'amuse beaucoup ici !.. Comme on nous trompait sur terre, en nous donnant l'enfer comme un lieu terrible, épouvantable.

MADAME LUCIFER. Calomnie, pure calomnie, Messieurs !

Air : *Quand on est mort, c'est pour longtemps.*

Vive l'Enfer !

Chez Lucifer,

En cadence

On saute, on chante, on danse ;

Car notre devise est : gaité,

Liberté

Et confraternité.

Lorsque l'accable

Un sort cruel,

Pas un mortel

Qui ne se donne au diable.

Aussi nous sommes

Nombreux ici,

Et de grands hommes

Notre enfer est rempli.

Dansant en rond,

Vadé, Scarron,

Collé, Piron,

Chantent des gaudrioles,

Des rondes folles

Que nous aimons ;

Car leurs chansons

Font rougir les démons.

Plus loin,

Se cachant avec soin

Toujours éprise,

La tendre Héloïse

Par un baiser, par un regard,

A l'écart

Ressuscite Abeillard :

Quand sur la terre

Un séducteur,

Charme le cœur

D'une femme légère.

Dès qu'elle cède

Damnation !

Le mari plaide

En séparation.

Chez Lucifer

On est moins fier ;

Car en enfer

Les diables ont des cornes.

Joyeux ou mornes,

Coiffés ou nus,

Les fronts cornus

N'y sont pas reconnus.

TOUS

Vive l'Enfer !

Chez Lucifer, etc.

POLYCARPE. Diable ! mais voilà qui est piquant, et je ne serais pas fâché de voir toutes ces illustrations avant de partir.

MADAME LUCIFER. Vous serez satisfaits, car je les ai invités pour ce soir... (*Bruit dans la coulisse.*) et tenez, à cette gaité bruyante, je reconnais mes convives... Ne vous étonnez pas si vous les trouvez un peu rajeunis ; chaque damné qui passe l'Achéron doit, avant de paraître à mes yeux, se baigner à la fontaine de Jouvence.

SCÈNE III.

LES MÊMES, VADÉ, COLLÉ, PARNY, FAVARD, ROQUELAURE, GENTIL-BERNARD, ensuite VOLTAIRE, ROUSSEAU, BOILEAU, MOLIÈRE, ensuite MADAME DUBARRY, ensuite PIRON, ensuite LA GUIMARD, MADAME DE POMPADOUR et SOPHIE ARNOULD.

(*Tous ces personnages sont joués par des femmes revêtues du costume du personnage.*)

VADÉ, COLLÉ, PARNY, FAVARD, ROQUELAURE et GENTIL-BERNARD, arrivant bras dessus, bras dessous.

ENSEMBLE.

Air : *Vive, vive la mère Cannus.*

Vive, vive un joyeux enfer !

Pour nos honnêtes

Poètes.

Car, on le sait, chez Lucifer,

Le génie est chauffé l'hiver.

MADAME LUCIFER, *aux deux frères.*

De ces Messieurs le ton gaillard

Plut aux hommes.

POLYCARPE.

Et tu les nommes ?

MADAME LUCIFER, *les désignant.*

Vadé, Collé, Fanny, Favard,

Roqueaure et Gentil-Bernard.

LA POULE AUX OEUFS D'OR,

REPRISE.

Vive, vive un joyeux enfer, etc.

Sur la fin du chœur précédent on a vu entrer gravement Voltaire, Rousseau Boileau et Molière.)

COCORICO. **M**

Air du *Menuet d'Alcazes*.

Mais où vont
Et quels sont
Ces trois hommes ?

MADAME LUCIFER.

Ce sont trois graves auteurs,
Trois sublimes penseurs.

POLYCARPE.

Il faut que tu me les nommes.

MADAME LUCIFER.

C'est Boileau,
C'est Rousseau
Et Voltaire ;

Et digne du premier rang

Voici venir le grand

Molière.

MADAME DUBARRY, *entrant*.

Air connu.

La belle Bourbonnaise,
La maîtresse de Blaise,
Elle est mal à son aise,
Elle est sur un grabat.

TOUS.

Ah ! ah ! ah ! ah !

MADAME DUBARRY.

Ah ! de cette épigramme,
Je ris au fond de l'âme.

BARNABÉ.

Quelle est donc cette dame ?

MADAME LUCIFER.

Madame Dubarry.

TOUS.

Hi ! hi ! hi ! hi ! hi !

C'est une grande dame

Madame Dubarry.

BARNABÉ, *voyant entrer la Pompadour*.

Air : *J'ons un curé patriote*.

Dien ! quelle femme jolie !

POMPADOUR.

La Dubarry !

MADAME DUBARRY.

Pompadour !

(Elles s'embrassent.)

MADAME LUCIFER.

Chez Lucifer on oublie
Les rivalités de cour.

(Montrant deux dames qui paraissent.)

Voici venir Marion,

Et la charmante Ninon.

Ninon qui, de son temps,

Fit l'amour à soixante ans.

COCORICO.

Je s'rais content
D'en faire autant.

SOPHIE ARNOULD, *entrant*.

Air : *Le petit mot pour rire*.

Moi, la belle Sophie Arnould,
Je n'ai jamais aimé beaucoup
L'amoureux qui soupire.

Mais un galant me captivait
Quand à tout propos il avait
Le petit mot (*ter*) pour rire.

PIRON, *entrant*.

Air connu.

Et flon, flon, flon,
La rira dondaine,
Et gai, gai, gai,
La rira dondé.

MADAME LUCIFER.

C'est Piron, sa mémoire
Ne périra jamais.

Ses chansons font sa gloire

Il est le père des

Flon, flon, flon,

La rira dondaine.

TOUS.

Gai, gai, gai,

La rira dondé.

PIRON.

Pourtant, malheur extrême,
Je ne fus rien.

BARNABÉ.

Quoi, rien

PIRON.

Je ne fus rien, pas même
Académicien,

TOUS.

Et flon, flon, flon, etc.

COCORICO. Pardine, ces Messieurs et ces Dames devraient bien nous dire comment ils se sont damnés.

PIRON. Comment ?.. Pour ma part, c'est bien simple !.. écoutez plutôt :

Air : *Ah ! qu'il est doux de*.

A la bouche en toute saison,
Avoir pinte ou chanson ;
Préférer toujours au sermon
Le cabaret profane ;
Et s'appeler Piron,
Voilà comme on se damne.

SOPHIE ARNOULD.

Sophie Arnould, j'eus dans mon temps,
Des à propos charmants.

Par des regards encourageants

Charmante courtisane,

J'ai fait damner les gens.

Voilà comme on se damne.

MADAME DUBARRY.

De la main droite j'ai par fois,
Vu s'unir des bourgeois.
Et de la main gauche des rois,
Moi j'épousais, profane,
Des deux mains à la fois,
Voilà comme on se damme.

NINON.

J'ai fait à Lachâtre autrefois
Un bon billet, je crois ;
Mais par malheur je lui dois.
Ce billet me condamne.
Je fus sage une fois,
Voilà comme on se damme.

VOLTAIRE.

Moi, Voltaire, j'ai dans mes vers
Combattu les pervers.
Du pauvre j'ai brisé les fers,
J'ai chanté sa cabane.
Eclairer l'univers.
Voilà comme on se damme.

MOLIÈRE.

Moi, Molière, énergique auteur,
N'écoutant que mon cœur,
De Tartuffe j'ai, sans frayeur,
Déchiré la soutane.
Confondre un imposteur,
Voilà comme on se damme.

(On entend un grand coup de tam-tam. Lucifer
entre tout à coup suivi de plusieurs démons.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LUCIFER, DÉMONS. (*Lucifer est en
grand costume infernal.*)

LUCIFER. Mille démons ! que fait-on donc ici ?
TOUS. Lucifer !

LUCIFER. Comment ! Madame, j'apprends que
des mortels sont venus me visiter, et voilà l'ac-
cueil que vous leur faites ; vous les ennuyez aux
écrits d'un passé Pompadour et rococo.

MADAME LUCIFER. Mais...

LUCIFER. Mais, Madame, ça n'est pas ainsi que
j'entends que l'on fasse les honneurs de chez moi.
(*A Polycarpe et à Barnabé.*) Pardon, Messieurs,
vous êtes venus visiter l'enfer, c'est l'enfer que je
veux vous montrer. C'est aujourd'hui vendredi,
et vous allez assister à la grande ronde du sabbat.

POLYCARPE. Du sabbat !..

LUCIFER. C'est la danse du diable ; c'est mor-
véritable bal à moi.

BARNABÉ. Mais...

LUCIFER. Au sabbat !

TOUS. Au sabbat !

(*Lucifer fait un signe, le théâtre change et re-
présente un vaste enfer.*)

FIN DU SEIZIÈME TABLEAU.

DIX-SEPTIÈME TABLEAU

L'ENFER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIFER, MADAME LUCIFER, TOUS LES PER-
SONNAGES INFÉRNAUX, POLYCARPE, COCO-
RICO.

CHOEUR.

AIR de la *Tentation de saint Antoine.*

Diables et démons,
Chantons, dansons,
C'est jour de sabbat,
Chacun s'ébat, } (*bis*)
Faisons sabbat !

Ah ! ah ! ah ! c'est vraiment
Charmant.

Rions, chantons, dansons gaiement,

Ah ! ah ! ah ! quel moment
Charmant !

Dansons bruyamment
En frappant,
Pan !

LUCIFER. Silence !.. vous, Madame mon épouse,
entonnez la ronde du sabbat, que chacun fasse

chorus, et dansons sur son joyeux refrain !..
TOUS. La ronde ! la ronde !

CHOEUR.

Air nouveau de Paul Henrion.

Lorsque Lucifer gronde,
Que le tocsin réponde
Et que pendant la ronde (*bis*)
Cent mille marteaux de charrons
Tombent sur cent mille chaudrons,
Carillon, (*bis*)
C'est jour de sabbat chez démon.
Carillon.

PREMIER COUPLET

MADAME LUCIFER.

Qu'on s'ingénie à faire
Mille bruits discordants
Que cent tailleurs de pierre
Fassent grincer nos dents.
Allons !..

Il faut que l'on se torde,
Qu'on se torde
En dansant,

LA POULE AUX ŒUFS D'OR,

Il faut que l'on se morde,
Se morde
En s'embrassant.

CHŒUR.

Lorsque Lucifer gronde, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

MADAME LUCIFER.

Sautez par ribambelle,
Au son de mon beffroi,
Démon... j'ai froid!, je gèle!
Vite réchauffez-moi.

Allons !

Qu'ici le feu circule,

Circule

Ardent et clair,

Pour que tout l'enfer brûle,

Qu'on brûle

Mon enfer.

CHŒUR.

Lorsque Lucifer gronde, etc.

(Après la reprise tout les démons exécutent une ronde infernale, un coup de tam-tam annonce que le sabbat est terminé.)

LUCIFER. Deux heures, ils sont libres.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME.

DIX-HUITIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une vue des Alpes.

SCÈNE PREMIÈRE.

BABYLAS, BARNABÉ, POLYCARPE.

POLYCARPE. *Il souffle dans ses doigts.* Brout!.. où sommes-nous? Oh! qu'il fait froid... qu'il fait froid...

BARNABÉ. C'est-à-dire que c'est tout le contraire de chez M. Satan; il y a bien 28,992 degrés et demie au dessous de zéro.

BABYLAS. Ah! si je ne craignais pas de prodiguer mes derniers œufs, j'en casserais bien un pour avoir une chaufferette.

BARNABÉ. Et puis la fatigue, mes yeux clignent.

POLYCARPE. C'est comme moi. J'éprouve une vague nécessité de faire dodo.

BABYLAS. Quant à moi, je ne sais pas si c'est le sommeil, mais j'ai envie de dormir.

BARNABÉ. Je me laisse aller

POLYCARPE. Et moi aussi.

BABYLAS. Ma foi! je n'y résiste plus.

(*Ils vont s'asseoir et s'endorment.*)

BARNABÉ. Bonsoir, Polycarpe.

POLYCARPE. Bonsoir, Babylas.

BABYLAS. Bonsoir, Barnabé.

SCÈNE II.

BABOLEIN.

Que vois-je! mes frères, mes bons petits frères qui sommeillent. Ah! tant mieux, ils sont bien plus sages quand ils dorment. Ce tableau m'intéresse, et je veux faire quelque chose pour eux... avec un des miens, (*Cassant un œuf.*) pour que rien ne trouble le sommeil de mes bons petits frères.

(*La scène se remplit d'animaux féroces.*)

BABOLEIN. Ah! mon Dieu!.. des lions... des ours... Au secours!.. pour que deux hommes bien courageux viennent à notre secours. (*Il casse un œuf.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GROS MINET, COCORICO.

(*Tous les personnages luttent avec les bêtes féroces et finissent par les écraser de telle sorte qu'il ne reste que leurs peaux.*)

TOUS. Nous sommes vainqueurs!

Air: les Puritains.

CHŒUR.

Notre valeur guerrière
Fit mordre la poussière,
Aux monstres que la terre
Vomissait contre nous :
Voilà donc ces colosses,
Ces animaux féroces,
Ces ennemis atroces
Aplatis sous nos coups.

COCORICO, *prenant toutes les peaux.* Je vais au galop à l'entrepôt déposer ces peaux au dépôt des peaux.

BABYLAS. Ah! maintenant que nous voilà délivrés, la princesse! Où est la princesse?

GROS MINET. Au bout du monde, en Chine, pour se soustraire à ses trois amours.

TOUS. En Chine!

POLYCARPE. Courons-y!

BARNABÉ. Volons-y!

BABOLEIN. Émignons-y!

BABYLAS. Du tout. Ici la Chine.

(*Il casse un œuf. Changement.*)

FIN DU DIX-HUITIÈME TABLEAU

DIX-NEUVIÈME TABLEAU.

La Chine.

SCENE PREMIERE.

LES MÊMES, KIKI, KANKAN, NAKA, KOUKOULI,
KELÉ, PEKINA, NIKA, NANKINETTE, CHI-
NOIS, CHINOISES

CHOEUR.

Air du *Cheval de bronze.*

Clochettes de la pagode
Retentissent à la fois ;
C'est l'instrument à la mode
Parmi le peuple chinois.

TOUS LES FRÈRES. Oh ! c'est charmant ! c'est dé-
licieux !

BARNABÉ. Ah ! les admirables Chinoises !

POLYCARPE. Et les jolis petits petons !

BABYLAS. C'est qu'elles ont les cheveux à la
chinoise.

BARNABÉ. Les yeux à la chinoise.

POLYCARPE. Les nez à la chinoise.

GROS MINET. Elles ont tout à la chinoise.

BARNABÉ. Et d'où sortez-vous, célestes houris ?

KIKI. Nous sortons du bain.

BABYLAS. Ah ! je voudrais bien voir les bains
chinois.

NAKA. Y penses-tu ? Personne ne peut y péné-
trer.

KANKAN. Pas même nos maris.

BARNABÉ. Où se baignent-ils vos chinois de
maris ?

KOUKOULI. Ils se baignent dans leur fleuve, le
fleuve Jaune.

GROS MINET. Ah ! elle rit ; cette Chinoise rit.

KELÉ. Mais comment êtes-vous arrivés dans ce
pays ?

PEKINA. C'est vrai, nous n'avons pas aperçu de
vaisseau.

BABYLAS. Il est parti, nous avons levé... l'encre
de Chine. Mais, dites-moi, jeunes filles, est-on sage
en Chine ?

KANKAN. Si l'on est sage ! demandez plutôt à
nos magots.

NIKA. Voilà bien longtemps qu'on n'a entendu la
fatale romance.

LES FRÈRES. La fatale romance !

NAKA. Oui, le drin, drin chinois.

GROS MINET. Le drin, drin... Qu'est-ce que c'est
que ça ?

NAKA. Ah ! vous ne savez pas ! Ecoutez, alors.

TOUTES. Écoutez !

NAKA.

Air du *Lion empaillé.*

C'est le refrain, qu'en Chine l'on répète
Au fond des bois, sous les bosquets fleuris.

KELÉ.

Ce doux refrain, vient d'une chansonnette
Qui fait trembler nos chinois de maris.

Drin, drin, drin, drin, drin.

TOUTES, *en sourdine.*

Drin, drin, drin, drin, drin.

DEUXIÈME COUPLET.

PEKINA.

Je fus toujours chaste et très réservée ;
Mais quelquefois, j'ai chanté ce refrain,

KIKI.

Par mon mari, je fus un jour trouvée
Chantant en chœur avec un mandarin

Drin. Drin, drin.

TOUTES.

Drin, drin, drin, drin.

TROISIÈME COUPLET.

Drin, drin, drin, drin

Quand ce refrain commence ;

Tous nos maris redoutent un affront

Quand nous chantons cet air en leur absence

Les Chinois sont...

TOUS.

Que sont-ils ?

KOUKOULIS.

Ce qu'ils sont...

Drin, drin, drin, drin...

REPRISE.

Drin, drin, drin, drin, drin.

GROS MINET. Ah ! en Chine, les maris sont faits
drin, drin... En France, on les fait autre chose.

SCENE II.

LES MÊMES, FANFRELUCHE.

COCORICO. La princesse Fanfreluche !

TOUS LES FRÈRES. C'est elle !

BABYLAS, *bas à Cocorico.* Cocorico, à tout prix,
il faut qu'elle soit à moi.

COCORICO, *bas.* Laisse-moi faire. (*Haut.*) Sou-
venez-vous que vous avez juré de ne plus casser
d'œufs pour vous faire chérir.

TOUS. C'est convenu.

COCORICO. Songez que nous sommes en Chine,
et que j'échigne celui qui machine quelque chose
contre... machine.

FANFRELUCHE, *apercevant Gros Minet.* Ciel !
mon père !

GROS MINET. Ma fille !

FANFRELUCHE, *apercevant les trois frères.* Que
vois-je... mes trois...

GROS MINET. Tes trois infirmités !

POLYCARPE. Vous avez voulu me fuir ; vous ne m'aimez donc plus ?

FANFRELUCHE. Ah ! si.

COCORICO, à *Babybas*. Vite, un œuf !

BABYLAS. Mais j'ai promis...

COCORICO. De ne pas vous faire aimer, c'est juste, mais faites-lui abominer les autres.

BABYLAS, à part. Je saisis. Pour qu'elle déteste Polycarpe ! (*Il casse un œuf.*)

POLYCARPE. Charmante princesse, accordez-moi un sourire ?

FANFRELUCHE. Ah ! fi l'horreur !...

(*Elle lui donne un soufflet.*)

POLYCARPE. Comment !..

BARNABÉ. C'est donc moi, moi seul, que tu idolâtres ?

FANFRELUCHE. Oui, c'est toi !..

BARNABÉ. Oh ! bonheur !

COCORICO, à *Babybas*. Encore un œuf... Comme à la comédie, bis.

BABYLAS. Pour qu'elle hâisse Barnabé.

(*Il casse un œuf.*)

BARNABÉ. Accorde-moi un baiser.

FANFRELUCHE. Oh ! le monstre ! !..

BABYLAS. Elle est à moi !..

FANFRELUCHE. Oh !.. oui, à toi, rien qu'à toi ! Mon père, c'est le roi de mon choix ; c'est celui que je choisis.

GROS MINET. Jeune homme, vous êtes choisi le roi ?

BARNABÉ. Trahison !..

POLYCARPE. Je me vengerai.

(*Divertissements. Changement.*)

FIN DU DIX-NEUVIÈME TABLEAU.

VINGTIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une forêt. — A gauche, une cabane de bucheron.

SCÈNE PREMIÈRE.

COCORICO, BARNABÉ, BABYLAS, BABOLEIN, POLYCARPE.

POLYCARPE. Je te dis que c'est une perfidie.

BARNABÉ. C'est une trahison.

POLYCARPE. Tu nous as enlevé la princesse par un moyen...

COCORICO. Que je suis forcé de trouver malin.

BABYLAS. Je crois bien, c'est lui qui me l'a soufflé.

Tous, avec colère. Lui !..

BABOLEIN. Allons, encore des querelles !.. nous ferions bien mieux de nous reposer ici.

COCORICO. Et de nous faire servir un joli petit repas... Justement, voilà là bas une chaumière... Oh là ! l'homme !..

BABYLAS. Apportez-nous une table toute dressée et cinq sièges.

(*On apporte une table toute dressée.*)

Tous. A la bonne heure. A table, à table.

BARNABÉ. Voyons, qui est-ce qui sacrifie un œuf pour que nous soyons bien servis ?

COCORICO. Je vous ferai observer que n'en ayant qu'un, si je vous le donne, je n'en aurai plus.

BABOLEIN. Je me dévoue, moi, je ne me fais jamais tirer l'oreille.

COCORICO. Méfions-nous.

BABOLEIN. Pour que nous puissions savourer ce joli petit repas bien tranquillement, sans crainte d'être contrariés par la moindre des choses. (*Il casse un œuf, la table monte avec Babybas.*) Holà ! je veux monter aussi... je veux être à la hauteur de mon frère. (*Il casse un œuf, la table redescend avec Babybas et Babolein monte.*) Mais je veux être

au niveau de ce repas. (*Babolein casse un œuf, descend, et la table monte.*) Je veux être à table jusqu'au cou. (*Il casse un œuf, la table redescend.*) *Babolein, qui se trouve dessous, se trouve coiffé d'un pâté. Polycarpe se met à découper le pâté. On voit la tête de Babolein coiffée de la croûte ; une écrevisse lui pince le nez. Il sort de dessous la table et se rassied.*)

BARNABÉ. Allons, voyons, ne te mêle plus de rien et laisse-nous manger à notre aise.

BABYLAS. Tiens, des œufs à la coque !

COCORICO. Des œufs !.. je vais peut-être manger mes petits au maillot.

Tous. Nous n'en voulons pas. Voyons, quelque chose de plus solide.

BABYLAS. Oh ! le beau coq !

COCORICO. Moi, manger du coq... non pas... je serais coquophage.

BABYLAS. Non, c'est un chapon qui me parait cuit à point.

COCORICO. Arrêtez ! je crois le reconnaître ; c'est Hector, mon cousin, né sans fortune, cadet de famille ; il fut voué au célibat, voilà pourquoi il embrassa la profession de chapon. (*Il tend son assiette.*) Un peu de mon cousin, s'il vous plaît.

POLYCARPE. En ce cas, je l'entame.

(*Une poule vivante sort de la volaille.*)

Je découpe ce superbe lapin. (*Il va découper le lapin, un chat en sort et se sauve.*)

Tous. Au chat ! au chat !

BARNABÉ. Plus rien, revenons à nos œufs...

BABOLEIN. Je suis sûr qu'ils sont d'une fraîcheur... (*Il casse son œuf, il en sort un oiseau qui s'envole.*) Ah ! saperlotte, mon œuf qui s'envole !

POLYCARPE. Ça ne finira donc pas ?

BARNABÉ. Voyons, prenons-en chacun un.

POLYCARPE. Et ouvrons-les tous ensemble.

COCORICO. Y êtes-vous ?

TOUS. Oui, oui.

COCORICO. Une, deux, trois. (*Ils ouvrent leurs œufs et il en sort des feux d'artifice.*)

TOUS. Au secours ! au secours ! des pompiers !

BABYLAS. Ce cuisinier est plein d'artifice.

COCORICO. Il veut nous mettre le feu au corps.

BABYLAS. Décidément, c'est le diable qui s'en mêle.

SCENE II.

LES MÊMES, FANFRELUCHE, GROS MINET.

GROS MINET, entrant. Ah ! grand Dieu !.. Que viens-je d'apprendre ?

FANFRELUCHE. Quoi donc ?

GROS MINET. Quatre armées qui marchent contre nous.

FANFRELUCHE. Quatre armées !

COCORICO, allant au fond. Oui, la princesse Florine marche sur votre aile gauche et trois autres corps menacent nos derrières.

GROS MINET. Cocorico... devant ma fille.

COCORICO. Pardon, prince Gros Minet !.. Je n'a-

vais pas l'intention de dire quelque chose de bête à Minet.

FANFRELUCHE. Mon père, voici le moment de vaincre ou de mourir.

GROS MINET. J'aime mieux m'en aller.

TOUS. Oh !..

GROS MINET. Vaincre ou courir... Voilà ma devise !

TOUS. Les voilà !..

SCENE III.

LES MÊMES, FLORINE.

FLORINE. Je viens une dernière fois vous demander l'héritage de mes pères.

FANFRELUCHE. Jamais !..

FLORINE. Eh bien ! la guerre !..

TOUS. La guerre !.. la guerre !..

BABOLEIN. Un instant... Ah ! voilà l'usage que vous faites de vos talismans. Eh bien ! oui, la guerre !.. mais une guerre d'extermination... une guerre comme naguère, on n'a guère vu de guerre. (*Cassant un œuf.*) Pour que la discorde vous anéantisse, pour que nous soyons tous dans le royaume de la discorde.

FIN DU VINGTIÈME TABLEAU.

VINGT-ET-UNIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente l'île de l'harmonie.

SCENE PREMIERE.

COCORICO, BABYLAS, BABOLEIN, POLYCARPE, BARNABÉ, GROS MINET, FANFRELUCHE ET FLORINE.

(*On entend de doux et tendres accords. — Tous les personnages qui, à la fin du tableau précédent, étaient restés dans des positions tragiques et menaçantes, se regardent avec tendresse et se tendent les bras.*)

BABYLAS. Où suis-je ?

BABOLEIN. Que vois-je ?

POLYCARPE. Qu'éprouvé-je ?

GROS MINET. Que sens-je ?

COCORICO. Et que ressens-je ?

BABOLEIN. Babylas... mes frères.

FANFRELUCHE. Florine, ma cousine...

GROS MINET. Mes gendres, mes enfants.

COCORICO. Mes excellents amis. (*Tous les personnages s'embrassent.*)

BABYLAS. Mais où sommes-nous donc ?

POLYCARPE. Quelle ravissante musique !

BARNABÉ. Quels délicieux accords !

BABOLEIN. On dirait un accordéon

FLORINE. Nous devons être dans l'île de l'harmonie.

POLYCARPE. Tiens, jusqu'à ce banc en doubles croches...

BABYLAS. Un banc croche.

BABOLEIN. Ah ! et ce violon là-bas...

GROS MINET. Un violon, c'est sans doute dans la maison d'arrêt de la garde nationale.

FANFRELUCHE. Et plus loin, toutes ces petites flûtes.

COCORICO. Ce doit être la boulangerie.

BARNABÉ. Mais tous ces cors qui pendent à cette boutique.

GROS MINET. Des cors, c'est l'enseigne d'un pédicure.

GROS MINET. Je veux parcourir ce pays harmonieux pour une histoire que je médite... Dans l'île de la musique, il doit être facile de prendre des notes.

POLYCARPE. Moi, je veux le parcourir aussi.

TOUS. Et moi aussi.

BABOLEIN. Dispersons-nous de différents côtés.

GROS MINET. ♪ ♫

Air du *Chien du château* (Dormille, Gymnase.)

Je fais un livre savant

Qui sera plein d'anecdotes,

Mais je veux prendre des notes

Sur chaque instrument avant.

Prenons bien garde toutefois,

Vous surtout fillettes gentilles ;

Ici les bois, sont des *hautbois*

Où des serpents trompent les filles.

REPRISE EN CHŒUR.

Il fait } un livre savant, etc.
Je fais }

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

BABOLEIN, *seul*. Comment, je demande à être transporté dans l'île de la discorde, et je me trouve dans le pays de l'harmonie... Mais qu'est-ce que je disais donc, que mes œufs se conduisaient mal; ils se conduisent à merveille... Si je profitais de mon séjour ici pour tirer de mon gosier quelques sons harmonieux. Dans ce pays-ci, je dois avoir un délicieux organe. (*Il prélude. Une personne placée dans le trou du souffleur chante, tandis qu'il fait les gestes* : Hélas! elle a fui, etc.) Oh! la jolie voix. (*Il chante.*) Oh! c'est charmant! c'est charmant; mais ça pourrait être mieux, je pêche un peu par le bas; c'est le bas qui blesse. (*Cassant un œuf*) pour que ça soit mieux. (*Voix naturelle.*) Ah! quel sol!.. ah! grand Dieu, quel sol fais-je?.. comme le ré-glisse... cette note me choque au la. Décidément, j'aime mieux m'en aller... Voyons, de quel côté vais-je me diriger... (*Lisant.*) Rue du Bel-Air... Tiens, la rue du Bel-Air, ça doit conduire rue de la Harpe ou rue des Moineaux; de la rue des Sept-Voies, j'en trouverai une pour remplacer la mienne; prenons la rue du Bel-Air. (*S'arrêtant au moment de sortir.*) Que vois-je, une armée qui s'avance...

SCÈNE III.

BABOLEIN, SOUPIR, ARMÉE DE CLARINETTES,
ensuite LE ROI, LA REINE.

(*On voit défilér sur le théâtre une armée composée de clarinettes.—L'armée se range.—Entrent le roi et la reine formant une lyre et suivie d'une harpe.*)

BABOLEIN. Oh! mais je n'en reviens pas...

SOUPIR. Jeune étranger, prosternez-vous devant le roi Bémol et son auguste épouse la reine Cadence.

BABOLEIN. C'est un ménage qui doit être très uni, car à deux ils ne font qu'un.

SOUPIR. Ils sont toujours d'accord : le matin, le roi pince de son épouse; le soir, la reine pince de son époux, et souvent ils se pincement toute la journée.

BABOLEIN. Diable! mais ils doivent se faire des noirs.

SOUPIR. Les noirs, nous ne les aimons pas, nous préférons les blanches.

BABOLEIN. Parce qu'une blanche vaut deux noirs. Et ce Monsieur qui les suit par derrière.

SOUPIR. C'est le premier ministre, un grand poète.

BABOLEIN. Tu le nommes?

SOUPIR. C'est Labarpe.

BABOLEIN. Je le connaissais de réputation; mais s'il est vrai que leurs majestés ne se séparent jamais, il doit être impossible d'écrire à la reine une déclaration d'amour.

SOUPIR. Pourquoi?

BABOLEIN. Parce qu'ils sont deux pour la lire.

SOUPIR. Chut! ne touchez pas cette corde là!

BABOLEIN. Et leurs majestés ont-elles des enfants...

SOUPIR. Une seule princesse, la princesse Fugue, âgée de trois mois.

BABOLEIN. Oh! la reine Cadence a fait une petite Fugue. Et vous, jeune homme, qui êtes vous?

SOUPIR. Je suis le page du roi, je m'appelle Soupir.

BABOLEIN. Soupir, c'est un joli nom pour un page.

SOUPIR. Mon père est un Soupir, je suis un demi-Soupir, et je suis moi-même père d'un quart de Soupir.

BABOLEIN. Mais leurs majestés sont bien silencieuses, ne parleraient-elles pas?

SOUPIR. Elles s'expriment au contraire de la façon la plus harmonieuse, tu peux les interroger.

BABOLEIN. Volontiers... (*Au roi et à la reine.*) Vos majestés sont-elles heureuses? (*Le roi et la reine pincement l'air* : Où peut-on être mieux, etc.)

BABOLEIN. Très bien, je comprends; et la reine, que fait-elle pour s'amuser? (*La reine pince l'air* : C'est l'amour, l'amour, l'amour, etc.)

BABOLEIN. Charmante occupation! et unis comme ils le sont, le roi ne risque jamais d'être... (*Le roi pince l'air* : Cocu, cocu, mon père.)

BABOLEIN. C'est prodigieux! c'est merveilleux! (*On entend une ritournelle.*)

BABOLEIN. Tiens, tiens, qu'est-ce que c'est que ça?

SOUPIR. C'est l'ange de l'harmonie
FLORINE, entrant, costume d'ange et d'orgue.

Air nouveau de Paul Henrion. 4)

Moi le génie

De l'harmonie

Je m'ingénie

A tout calmer,

Qu'on se pardonne,

Quand je l'ordonne, (*bis*)

Il faut s'aimer.

BABOLEIN. Ah! bravo!.. pour un ange, vous chantez comme un ange. Ah! si mes frères étaient là.

SOUPIR. Tes frères, tu vas les voir; les voilà déjà tous les trois qui se dirigent de ce côté.

BABYLAS.

Air de Chasse. 4)

Je suis un cor, un cor solide,

BARNABÉ.

Je suis la basse.

TABLEAU XXI, SCENE VI.

ENSEMBLE.

Ecoutez donc!

(Jouant de leurs instruments.)

Tou, ton, romp, romp, tonton, romp romp, romp.

POLYCARPE, *entrant le dernier.*

En qualité d'ophicléide,

Pour moi, mon instrument répond.

ENSEMBLE, *et jouant tous.*

Tou, ton, tontaine, ton ton.

SCENE IV.

LES MÊMES, BABYLAS, *en cor*; BARNABÉ, *en basse*; POLYCARPE, *en ophicléide.*

BABOLEIN. O ciel! j'avais un frère, et maintenant je l'ai en cor!

BABYLAS. Comment me trouves-tu?

BABOLEIN. Je te trouve drôle.

BABYLAS. Oui, je suis un drôle de cor.

BABOLEIN. Et ce pauvre Barnabé...

BARNABÉ. Mais je ne me plains pas, j'ai une voix superbe... *(Il râcle sur ses cordes.)*

BABOLEIN. Et ça ne t'empêche pas d'agir, de marcher?..

BARNABÉ. Comment donc; mais dans ce pays-ci la basse court...

POLYCARPE. Parlez-moi de l'ophicléide, avec un pareil costume, pas moyen de coucher à la porte. TOUS. Pourquoi?

POLYCARPE. J'ai toutes mes clés sur moi.

BABYLAS. C'est vrai, il a la clé de tous les airs.

POLYCARPE. Oui, j'ai la clé des chants. *(L'on entend la grosse caisse.)*

BARNABÉ. Oh! oh! qui s'annonce ainsi?

BABYLAS. Eh! mais je le reconnais, c'est le roi Gros Minet.

SCENE V.

LES MÊMES, GROS MINET, *en grosse caisse, coiffé d'une cymbale.*

GROS MINET.

Air du Maréchal ferrant. (P. Henrion.)

Rangez-vous sur mon passage,

Partout mon nom retentit,

Je suis un gros personnage,

Et je fais beaucoup de bruit.

A chaque moment, j'engraisse,

Je m'assourdis en frappant.

Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan.

A me voir en grosse caisse

Si dodu et si replet,

On croirait voir le budget.

C'est charmant

Les pans, pans

Se croissant,

Se mêlant,

Vont croissant,

Discordant

A briser tous les tympans

Ah! la drôle de musique,

Rien n'est plus charivarique.

Ah! vraiment,

C'est charmant,

Rien n'est plus étourdissant.

Ah! la drôle de musique,

rien n'est plus charivarique.

Ah! vraiment,

C'est charmant,

Rien n'est plus divertissant

Les pans, pans

Se mêlant,

Vont croissant,

Discordant

Et pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan,

Pan, pan, pan, pan, pan pan, pan, pan

(Il s'accompagne de la caisse. — Il accompagne le refrain lui-même et rentre sa tête dans la grosse caisse pour jouer de ses cymbales.)

BABYLAS. Est-il beau! est-il beau!

GROS MINET. Oh! c'est égal, l'état de caisse a bien ses contrariétés.

BARNABÉ. Qu'est-ce?

GROS MINET. Précisément, qu'est-ce?.. ce mot qu'on m'adresse à chaque instant, tout le monde me dit qu'est-ce? et c'est à qui battra la caisse. Ensuite, parce que j'ai de l'économie, on me prend pour une caisse... d'épargne... et pourtant je n'ai que mes cinq ballés.

(Il se baisse et donne un coup de cymbales. L'on entend au loin le son de la cornemuse jouant l'air de la Closerie.)

BARNABÉ. Tiens, c'est une cornemuse.

SCENE VI.

LES MÊMES, COCORICO, *en cornemuse.*

BABYLAS. Eh! mais je le reconnais, c'est ce pauvre Cocorico!.. Bonjour, vieux, comment ça va-t-il?

COCORICO.

Air: Royale polka.

Ah! c'est charmant,

Cet instrument

Est excellent

Pour faire danser les marmotes

Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do,

Comme c'est beau

Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do.

J'ai des effets

Qui sont parfaits,

Partout je plais;

Car je connais

Toutes mes notes;

D'abord mon ré

Est admiré,

Et quand ici

Je fais un si,

On dit que si ;
Puis j'ai mon mi
Un mi
Ami

Cité parmi

Tous les mi que l'on exécute.

Quant à mon fa
Il triompha ;
Car un tel fa

Ne peut passer pour un sot ia.

Si j'ai un la
On me dit : ah !
Restez-en là.

Mon sol, chacun se le dispute ;

Quant à mon do
En soufflant trop
Je fais un couac ;

Car, j'ai mon do dans l'estomac.

Do, ré, mi fa sol, la si do ré mi fa, sol, ia si do, ré mi, fa, sol, la mi, fa, sol, la, si, do, ré, mi, fa, sol, la si do, ré mi fa sol, la, si, do.

BABYLAS. Comment nous trouvons-nous là-dedans ?.. (Cocorico commence sur la cornemuse l'air de la Closerie.)

BARNABÉ Ça n'est pas une réponse, on demande comment vous vous portez ? (Cocorico continue de même.)

BABOLEIN. Êtes-vous satisfait de votre instrument ? (Cocorico continue.)

POLYCARPE. Savez-vous que vous êtes impatient ? (Cocorico finit son air.)

BABYLAS. Il use ma patience, il use mon temps, je ne sais pas tout ce que cette corne m'use... ah ! ça décidément, nous nous fixons ici ?

BARNABÉ. Nous serons très heureux ; d'abord un soleil do-ré

COCORICO. Des nuits tranquilles pour faire des do-do.

BABOLEIN. On charme le temps par des ré-si.

GROS-MINET. Et comme tout le monde est d'accord, on a pour le moins mi-la-mi. Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

GROS MINET. C'est l'école mutuelle du pays.

(Entrent des petits enfants en instruments divers.)
Divertissement exécuté par tous les instruments.

POLKA.

FIN DU VINGT-ET-UNIÈME TABLEAU

vingt-deuxième tableau.

Le Poulaillier.

SCÈNE PREMIÈRE.

URBAIN, seul.

Mes frères, mes pauvres frères... Pour eux, le malheur, les haines... la guerre même... Oh ! les hommes ! les hommes !... Ils se plaignent de la Providence ; mais laissez-les régler leur sort, donnez-leur le pouvoir de commander à leur destinée, et voilà le premier usage qu'ils feront de ce pouvoir. (A la poule.) O toi, génie du mal, toi qui, dans cette prison, où tu fus enfermée, trouves encore le moyen de nuire à ma famille, je serai là désormais pour te combattre, pour anéantir les talismans maudits que tu livres à la cupidité de mes frères... Je les briserai tous... entends-tu, et, fidèle à mon serment, je ne garderai que celui-ci, celui qui devait assurer mon bonheur, si Florine m'eût aimé.

SCÈNE II.

URBAIN, FLORINE, en paysanne.

FLORINE, s'arrêtant au fond. Mon nom... c'est lui, c'est Urbain.

URBAIN. Quand je pense que sans son ambition, elle serait ici près de moi.

FLORINE, à part. Eh bien ! m'y voici.

URBAIN. Qu'au lieu des riches costumes qui la parent, je la verrais encore sous ces habits villa-

geois qui la rendaient si jolie.

FLORINE. C'est vrai qu'ils ne me vont pas mal.

URBAIN. Et toute ma vie je serai malheureux, car toute ma vie je penserai au bonheur d'Anselme. Je me dirais : si elle m'avait aimé, je la verrais assise près de moi, me disant : Urbain, me voilà, je t'aime toujours !

FLORINE. Urbain, me voilà, je t'aime toujours !

URBAIN. Est-ce un prodige, un rêve, une illusion !

FLORINE. Non, c'est une ingrate qui a tout sacrifié à l'orgueil, l'amitié, la reconnaissance, mais non pas son amour qui vous la ramène. Voulez-vous lui pardonner ?

Air: Riez petits enfants. 41

C'est à vos pieds, que je demande grâce,

Urbain, Urbain, me pardonnez-vous,

Parlez, parlez que faut-il que je fasse,

Regardez-moi, suppliante à genoux !

L'amour conduit à la coquetterie ;

De vous charmer, mon cœur était jaloux,

Quand j'ai voulu paraître plus jolie ;

Urbain, Urbain, je n'ai pensé qu'à vous.

A la fin de ce couplet on entend un grand bruit au dehors.)

URBAIN. Chère Florine !

FLORINE. Ce bruit ?

URBAIN. Ce sont mes frères.

FLORINE. Ils sont accompagnés de la princesse et du roi.

URBAIN. Je devine le motif qui les amène... mais il est trop tard!

SCÈNE III.

LES MÊMES, GROS MINET, COCORICO, BABY-LAS, POLYCARPE, BARNABÉ, BABOLEIN, LA PRINCESSE.

CHŒUR.

AIR :

Des œufs (*ter*)
J'ordonne
Qu'on m'en donne.
Des œufs, (*ter*)
J'en veux

Un quarteron ou deux.

BARNABÉ. Ruinés ! Nous sommes tous ruinés !

BABYLAS. Plus un œuf, plus un simple œuf.

FANFRELUCHE. Mais je te reste, moi, mon beau Baby-las.

BABYLAS. Je le sais bien. (*A part.*) Et c'est ce qui me désole. Cocorico, toi, qui n'a pas cassé le tien, si tu voulais m'en débarrasser un peu...

COCORICO. Merci, elle n'aurait qu'à me revenir !

Bon, je dis ça à son père !

POLYCARPE. Mais, vous, sire, que sont devenus vos états ?

GROS MINET. Ils sont dans un bel état, mes états. On m'a fourré à la porte.

COCORICO. Vous êtes portier.

BABOLEIN. Nous étions si bien dans le pays de l'harmonie.

COCORICO. Oui, mais tu t'es avisé de casser un œuf pour être encore mieux, et nous sommes gentils à présent.

BABYLAS. Mais nous retrouverons ici de nouveaux talismans ; cette veille volaille a dû en confectionner d'autres.

COCORICO. Merci, pour mon épouse.

URBAIN. Et vous les cherchez vainement.

TOUS. Urbain !

GROS MINET, à Urbain. Manant, réponds, qu'as-tu fait des œufs que cette poule a dû pondre ?...

URBAIN. Je les ai tous brisés.

TOUS. Brisés !

LA PRINCESSE. Téméraire !

BABYLAS. En voilà une bêtise !

URBAIN. Et je briserai de même tous ceux qu'elle pondra désormais.

GROS MINET. C'est ce qu'il faudra voir et pour commencer...

(L'on entend la poule caqueter.)

TOUS. Ah !

COCORICO. La poule va pondre, je m'y connais.

LA PRINCESSE. A moi son œuf !

TOUS. Non, à moi, à moi !

*Même air.*C'est moi, (*ter*.)

Redoutez ma colère,

C'est moi (*ter*.)

Qui dois faire la loi.

TOUS, s'arrêtant les uns les autres. *Parlé.* Un œuf d'or.*(Chanté.)*

FANFRELUCHE.

Vite qu'on me le donne,

Je le veux !

URBAIN.

Non, jamais.

(Prenant l'œuf et le brisant.)

Jel'ai dit, à personne.

TOUS, jetant un cri.

Ah !

COCORICO.

Nous voilà, sans œufs, frais.

BABYLAS. C'est une horreur !

TOUS. Une infamie !

LA PRINCESSE. Nous voilà obligés d'attendre jusqu'à demain.

GROS MINET, jetant un cri. Ah !

TOUS. Quoi ?

GROS MINET. J'ai un moyen.

TOUS. Lequel ?

GROS MINET. Puisque chaque jour cette poule pond un œuf d'or...

TOUS. Eh bien ?

GROS MINET. Son corps doit renfermer un trésor.

TOUS. C'est vrai.

GROS MINET. Pourquoi donc attendre

TOUS. C'est juste.

GROS MINET. Tuons-la !

TOUS. Oui, tuons-la !

URBAIN. Arrêtez, malheureux !

TOUS.

REPRISE.

C'est moi (*ter*)

Qui ferai son affaire.

C'est moi (*ter*)

Qui veux faire

La loi.

(On tue la poule. — Un bruit infernal se fait entendre et des entrailles de la terre sort un monstre hideux.)

COCORICO. Elle est morte, je suis veuf.

LE MONSTRE.

Vous avez délivré votre mauvais génie.

Tremblez, car les enfers sont soumis à ma loi.

A moi, satan ! seconde ma furie

A moi ! démons, à moi !

(Tous les personnages, moins Urbain et Florine sont tombés la face contre terre.)

CHOEUR DES DÉMONS,

Vengeance, Vengeance!

Guerre aux humains,

Esprits malins.

Démons, lutins,

Guerre aux humains.

Vengeance ! vengeance ! vengeance !

URBAIN, sur l'avant-scène.)

Veille sur nous, ô providence !

Seigneur, j'ai tenu mon serment.

Seul j'ai gardé ce talisman ;
Et je demande à ta bonté divine
Le pardon de tous nos amis.

(Cassant un œuf.)

Pour que nous soyons réunis
Près d'Anselme et de Marceline.

FIN DU VINGT-DEUXIÈME TABLEAU.

VINGT-TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente le ciel. — Anselme et Marceline tendent les bras à leurs enfants restés à genoux sur l'avant-scène. — On entend un chœur d'anges chanté au loin.

CHOEUR.

Toujours unis vers la voûte éternelle,
Allez, partez heureux et triomphants,
Près du seigneur dont la voix vous appelle
Du haut du ciel, veillez sur vos enfants.

FIN DU VINGT-TROISIÈME TABLEAU.

VINGT-QUATRIÈME TABLEAU.

Cocorico, au moment où la toile baisse, se trouve pris sur l'avant-scène.

cocorico. Eh ! dites donc !.. Eh bien ! et moi donc ! ne vous en allez pas sans moi. (Au public.) C'est qu'ils vont souper chez le directeur, et ils ne veulent pas que j'en sois, parce qu'ils sont jaloux de moi, qui ai gardé mon œuf ! A propos d'œuf, il serait pourtant temps.. et c'est tentant, que je le cassasse. Je sais ce que j'ai à demander dans ce moment-ci.... un succès.... Oh ! mon Dieu, pourvu que ça ne soit pas un œuf de Babolein ! Qu'est-ce qui me l'a donné ? Est-ce Urbain ou Babylas ?... Non, c'est Polycarpe.... Non, c'est Barnabé !... Quel embarras !... Ah ! ma foi, en le cassant, je le verrai bien.... au petit bonheur !

AIR : *Vous avez des droits superbes.*

Voulant désarmer la critique

Dont le pouvoir est agressif,

J'ai conservé mon œuf magique

Jusqu'à ce moment décisif.

Longtemps j'ai cherché dans ma tête

Pour demander quelque chose de neuf;

Maintenant plus rien m'arrête

Aussi vais-je casser mon œuf.

(Parlé.) Pour que toutes nos grosses bêtises vous paraissent amusantes; pour que ce petit ouvrage obtienne deux cent cinquante représentations; pour qu'il fasse tous les soirs trois mille francs de recette; pour que les dames disent dans tout Paris: mais, saprelotte, ma chère, allez donc, courez donc, volez donc au théâtre National. C'est là que les actrices sont charmantes et les acteurs très jolis; que les décors sont superbes, les pièces amusantes. C'est là qu'on oublie complètement tous les ennuis et les embêtements de la politique. Voilà, Messieurs et Mesdames, tout ce que je demande, et j'ose espérer, qu'en applaudissant à outrance, vous aurez la bonté de prouver.

Suite de l'air.

Que je conservais (bis) un bon œuf.

(Il le casse.)

FIN.



PEAU D'ANE

FÉRIE EN QUATRE ACTES ET VINGT TABLEAUX

PAR

MM. VANDERBURCK, LAURENCIN, CLAIRVILLE,

MUSIQUE NOUVELLE DE M. FOSSEY,

DÉCORS DE MM. CHÉRET, CHANET ET FROMENT,

BALLETS RÉGLÉS PAR M. FUCHS-TAGLIONI,

Direction de M. A. HARNANT.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 14 août 1863.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

<i>Personnages.</i>	<i>Acteurs.</i>	<i>Personnages.</i>	<i>Acteurs.</i>
COCAMBO, 1er gentilhomme de l'Ane.	MM. PERRIN.	LILIA, fille du roi.	Mlles FRASEY.
CROUIGNOLET.	ALEXANDRE.	LA FÉE COQUETTE.	FERRARIS.
LE PRINCE BEL-AZOR.	TAYAU.	FRIVOLINETTE.	LOVELY.
LE ROI MATAPA.	LEMAIRE.	LA FÉE DES ONDES.	LUCILE-ABOLLARI.
DIAMANTIN, génie des mines.	GASPARD.	NONCHALANTE.	ALIX TOUZEZ.
CANARDEAU, écuyer.	THIERRY.	ZELLA,	LOUISE.
ABRICOTIN, jeune pâtissier.	MALLET.	BOIL,	BLAVIER.
LAMBINO, premier garçon.	HÉNIGLE.	MYRRA,	THÉVENIN.
LE SINGE.	VAUTIER.	ZAIS,	MARIE DEMAS.
BEBE, petit mitron.	Le petit BAUDU	XINA,	ALICE.
TOTO, id.	id. ACHILLE	EUREKA.	LAURENCE.
SERGENT DES POMPIERS.	PIERRE BAUDU.	JEANNETON.	Mme SOUTON.
UN CHIEN.		Nymphes, Génies, Seigneurs et Dames de la Cour, Pages,	
LE ROI KOUSSI-KOUSSI.	Mlle CÉCILE DERVAL	Chasseurs, Paysans, Paysannes, Cortège du Roi	
PHAZEL, petit génie.		Koussi-Koussi, Cortège de l'Ane, Deux Gendarmes,	

DANSE.

Mlles JACQUETTI, DAMIANI, DUCHATEAU, CÉRÈSA, MOÏSE, AURÉLIE, OLYMPE.

La scène se passe dans un pays imaginaire, au temps des fées.



ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente une forêt. — Au deuxième plan, s'élève un arbre plus gros que tous les autres et entouré à sa base par un tertre recouvert de gazon. — A droite, une fontaine.

SCÈNE I.

PAYSANS ET PAYSANNES.

CHOEUR.

Gai! gai! gens du village,
 Sans tarder davantage,
 Gai! gai! gens du village,
 V'nez tous
 Au rendez-vous.

ABRICOTIN, qui est entré la dernière.

Aujourd'hui, le roi chasse,
 Témoins de ses hauts faits,
 Restons à cette place
 Pour les voir de plus près.

(Des paysannes entrent.)

LES PAYSANNES.

Gai! gai! jeunes filettes!
 Sensibles ou coquettes,

Gai! gai! jeunes fillettes!

Ici,
Restons ici.

FRIVOLINETTE, trainant Canardeau,
Oui, sans reprendre haleine,
Monseigneur, suivez-moi.

CANARDEAU.
Vous suivre...

FRIVOLINETTE.
Je vous mène
A la chasse du roi.

ENSEMBLE.

Gai! gai! gens du village,
Sans tarder davantage,
Gai! gai! gens du village,
V'nez tous

Au rendez-vous.

CANARDEAU, à Frivolinette.

Eh bien! puisque nous sommes arrêtés, me
raconterez-vous enfin cette histoire que vous
dites si intéressante.

FRIVOLINETTE.

Mais, au fait, pourquoi désirez-vous con-
naître l'histoire de ce pays?

CANARDEAU, avec importance.

Parce que je ne la connais pas, aimable jou-
vencelle, et que je suis l'écuyer du prince
Belazör.

ABRICOTIN.

Bah! ce noble prince qui a demandé la
main de la princesse Lilia?

CANARDEAU.

Lui-même. Je le précède de quelques heures
seulement.

FRIVOLINETTE.

Alors, vous avez bien fait de vous adresser
à moi.

ABRICOTIN.

Oui, Frivolinette en sait long; c'est ma
fiacée, seigneur écuyer, et la jeune fille la
plus instruite...

FRIVOLINETTE.

C'est bon, taisez-vous, on ne vous demande
pas tout ça. (À Canardeau.) Je vous disais
donc qu'il était une fois un roi et une reine
qui s'appelaient Matapa et Tromboline.

CANARDEAU.

Deux bien jolis noms.

FRIVOLINETTE.

Le roi Matapa était très bon, très bon, très
bon; la reine Tromboline était très bonne; ils
avaient un fils très bon et des ministres très...

CANARDEAU.

Bah!

FRIVOLINETTE.

Oui; un jour que le bon roi Matapa, monté
sur un magnifique andalous, se promenait
dans la campagne, il vit venir à lui un petit,

petit vieillard tout rabougri, et un âne très
maigre, qui chevauchaient péniblement l'un
portant l'autre. Arrivés près du roi, l'âne tom-
ba les quatre fers... tout de son long... comme
ça. (Elle se renverse pour indiquer le mouvement.)

ABRICOTIN.

Est-elle gentille quand elle imite l'âne!

CANARDEAU.

Et le vieillard?

FRIVOLINETTE.

Il avait suivi sa monture, si bien que le roi,
qui était très bon, descendit de son cheval,
aida le vieillard à se relever, et le fit monter
sur son magnifique andalous. C'est alors que
le petit vieux tout rabougri prononça ces pa-
roles mystérieuses : « J'accepte ton andalous
> et je te laisse mon âne; soigne-le bien,
> étrille-le bien, je ne te dis que ça... je...
> ne... te... dis... que ça!! » Et il disparut au
galop.

CANARDEAU, ricanant.

Ah! ah! ah! Et le roi très bon, très bon,
se trouva ainsi avoir troqué son magnifique
andalous contre un âne poussif.

(Tout le monde se lève. — Mouvement chez les
paysans.)

TOUS.

FRIVOLINETTE, se levant et descendant en scène.

Voulez-vous bien vous taire, imprudent
écuyer.

CANARDEAU.

Quoi donc?

FRIVOLINETTE.

S'il vous entendait...

CANARDEAU.

Qui, l'âne?

ABRICOTIN.

Avec ça qu'il vous a des oreilles... les vôtres
ne sont rien auprès.

CANARDEAU, riant.

Espérons-le.

TOUS.

Silence!

CANARDEAU, à part.

Qu'ont-ils donc?

FRIVOLINETTE, très mystérieusement.

Rentré dans son palais.

CANARDEAU, riant.

Sur son âne?

FRIVOLINETTE.

Le roi le soigna bien.

CANARDEAU.

L'étrilla de même?

FRIVOLINETTE.

Et bien lui en prit, car au premier coup
d'étrille... ô Dieu! ô ciel! ô surprise! ô mi-
racle!... figurez-vous une pluie battante de
pièces d'or toutes frappées à l'effigie du bon
roi Matapa.

CANARDEAU.

Diantre!

ABRICOTIN.

Ainsi se trouvèrent expliqués les mystérieuses paroles du vieillard rabougri : Etrillez-le bien, je ne vous dis que ça.

CANARDEAU.

Et je ne vous demande pas si l'on continua de bien l'étriller.

FRIVOLINETTE.

AIR : *Des garçons de Beaugency.*

Oui, depuis cent cinquante ans,
On le bichonne, on l'étrille,
Et, depuis cet heureux temps,
L'or, chez nous, en tous lieux brille.
Nous adorons Martin-Jean,
C'est le nom de ce bon âne;
Du plus simple paysan
Il a doré la cabane.
Pour nous, c'est un talisman,
C'est notre Providence,
Et si Martin-Jean mourait,
Notre opulence,
A l'instant disparaîtrait;
Aussi, monsieur Martin-Jean
Est traité comme un sultan.

TOUS.

Vive Martin-Jean, notre âne!
Vive, vive Martin-Jean!

FRIVOLINETTE.

DEUXIÈME COUPLET.

On fit un riche palais
De son ancienne écurie,
Et plus de deux cents valets
Entourent sa seigneurie.
Il a deux grands écuyers,
Un gentilhomme ordinaire,
Cent quatorze palfreniers,
Une maison militaire,
Et soixante cuisiniers!
Martin-Jean se pavane
Au milieu d'adorateurs.

CANARDEAU.

Et plus d'un âne
Eut comme lui ses flatteurs.

FRIVOLINETTE.

Oui, notre bon Martin-Jean
Est traité comme un sultan.

TOUS.

Vive Martin-Jean, notre âne!
Vive, vive Martin-Jean!

CANARDEAU.

Ah ça! mais, à votre compte, le bon roi
Matapa aurait aujourd'hui plus de 150 ans.

FRIVOLINETTE.

Oh! non.

ABRICOTIN.

Ce bon roi-là est mort.

FRIVOLINETTE.

C'est son bon petit-fils qui le remplace.

CANARDEAU.

Ah! très bien... et ce bon petit-fils est-il
aussi bon que feu son bon grand-père?

ABRICOTIN.

Si bon qu'il en est presque bê... (Frivolinette le pince), bonasse.

FRIVOLINETTE.

Mais taisez-vous donc, on ne vous demande pas tout ça. (Son de cor plus rapproché.)

TOUS LES PAYSANS.

Ah! les chasseurs, les chasseurs!

CANARDEAU.

Et vous êtes bien sûr que c'est le roi qui
chasse dans la forêt?

ABRICOTIN.

Oui, le roi, sa fille et toute la cour.

CANARDEAU, à part.

Ma foi, je suis assez renseigné; courons rejoindre mon maître. (Haut.) Merci, ma belle enfant; nous nous reverrons, je l'espère, et si le prince, mon maître, épouse la princesse Lilia, souvenez-vous que vous avez un ami et un protecteur à la cour.

FRIVOLINETTE.

Merci, seigneur écuyer.

LES PAYSANS, remontant vers la gauche.

Voilà le roi!

SCÈNE II.

LES MÊMES.

(L'on voit entrer des piqueurs qui font reculer tous les paysans qui sont relégués au fond; puis arrivent les chasseurs, puis des pages, puis le ROI et la PRINCESSE LILIA).

CHOEUR DE CHASSE.

AIR : *De Fossey.*

Partons! au son des cors
Poursuivons le gibier qui passe,
Et malgré ses efforts,
Suivons, suivons, suivons sa trace.
Nous devons l'espace,
Et soumis à sa loi,
Jamais on ne se lasse
À la chasse du roi.

LILIA.

Placée au rang suprême,
J'aime que tout le monde m'aime
Mais la chasse elle-même
M'enivre de bonheur,
Et ce qui me plaît à la chasse,

C'est le danger qui me menace ;
Car j'aime et cherche avec audace
Tout ce qui fait battre mon cœur (*bis*).

LE ROI ; il tient à la main un immense mouchoir tissu d'or, avec lequel il s'essuie les yeux : d'une voix pleurarde :

Assez ! En voilà assez ! (A lui-même en larmoyant.) C'est inouï... le plaisir qu'ont ces gredins-là à tirer sur de pauvres animaux qui ne leur ont rien fait... (Il s'essuie les yeux, se mouche bruyamment et met son mouchoir dans sa poche.) Et puis, quand ils visent une bête, j'ai toujours peur qu'ils ne m'attrappent ! Ouf, il fait une chaleur.

LES SEIGNEURS.

Oh ! oui.

LE ROI.

Heureusement que nous avons nos cravaches pour nous rafraîchir.

(Il prend sa cravache qui se développe et devient un énorme éventail. Tous les seigneurs et Lilia font de même).

LE ROI, faisant jouer la mécanique.

Une charmante invention.

LILIA, même jeu.

Où, mon père, et très commode.

LE ROI.

Je ferai donner un brevet à l'inventeur, S. G. D. G. (Se laissant tomber sur un banc.) Je suis brisé.

LILIA.

Vous êtes fatigué, mon père...

LE ROI.

Ce n'est pas que je sois fatigué, mais je n'en puis plus... (Se relevant brusquement.) Au fait, non, je n'ai pas le temps de me reposer. Eloignez-vous tous... plus loin... plus loin que ça... Tout là-bas... et ne bougez pas. (A Lilia.) Maintenant, à nous deux.

LILIA, qui s'occupe toujours de son costume.

Vous avez à me parler, mon père.

LE ROI.

Je n'ai même accompagné la chasse que pour ça : ici du moins, n'ayant plus ni dames d'atours, ni toilette, ni parures, ni glaces pour te mirer sans cesse, tu m'écouteras peut-être.

LILIA, qui se regarde dans un petit miroir pendu à sa ceinture.

Ah ! mon père, tout ça ne m'empêche pas de vous écouter.

LE ROI.

Non, mais ça t'empêche de m'entendre et de me répondre, et enfin (la regardant), qu'est-ce que tu fais donc là ? (Il va à elle.) Dieu me pardonne, c'en est un ! (Il lui enlève le miroir.) A-t-on idée de ça ! aller à la chasse à la grosse tête avec un miroir ; si c'était à la chasse aux alouettes, passe encore,

LILIA.

Mais mon père. (Elle veut lui reprendre le miroir.)

LE ROI, écartant sa main d'un air majestueux.

Confisqué. (Il met le miroir dans sa poche : se posant.) Ecoute, ma fille, je me fais vieux et tu es jeune ; tu es plus jeune que moi, ma fille, et depuis que tu es en âge de te marier, tu as refusé nonante-trois princes plus jolis les uns que les autres ; ça nous a fait beaucoup d'ennemis ; pourquoi les as-tu refusés ?

LILIA.

Parce qu'aucun d'eux ne m'a semblé assez bien, assez aimable, assez puissant surtout...

LE ROI, avec ironie.

Pour épouser la filleule d'une fée, n'est-ce pas... de la belle fée Coquette, qui vous met tant de fantaisies ruineuses en tête. (Mouvement de Lilia.) Mais si ! mais si !... Et puis vous êtes aussi l'héritière d'un roi qui possède un âne merveilleux pour grand-trésorier (Lilia a aperçu la fontaine et s'en approche doucement) ; mais, ma fille (à part), où est-elle donc ? (il va à elle.) Bien, la voilà qui se mire dans une fontaine, à présent. (Il la prend par le bras et la fait passer de l'autre côté.)

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

C'était tout à l'heure un miroir,
C'est maintenant une fontaine ;
Ne peux-tu parler sans te voir.
J'empoche le miroir à peine
Que, sans m'écouter seulement,
De la fontaine elle s'approche.
Je ne peux pas mettre pourtant
Cette fontaine dans ma poche.

LILIA.

Mon père, je n'épouserai qu'un prince digne de moi.

LE ROI, se révoltant.

Où ! ah ! c'est comme ça ! Eh bien, apprenez que l'unique héritier du trône des Belazor a vu votre portrait... qu'il s'est affolé de vous, et qu'il demande... votre main ; je l'attends d'un moment à l'autre.

LILIA.

Ma main. Ah ! tant mieux, il me dira quelle coiffure les dames de son pays ont adoptée cette année.

LE ROI.

Le prince vient pour se marier, et il serait incongru de lui parler de coiffure... et cela quand ton portrait lui a déjà mis la tête à l'envers... un prince si accompli... si spirituel... avant. On m'écrit qu'il est fou d'amour.

LILIA.

Et vous voulez que j'épouse un fou ? Jamais.

LE ROI, très courroucé.

Jamais !... saperlipopette de saperlipopette !... Je suis très bon, c'est connu... mais à la fin des fins... des fins !

LILIA, cherchant à l'apaiser.

O mon père, ne vous courroucez pas... calmez-vous... je vous en prie. (Le câlinant.)

AIR : *Est-ce vraiment au sorcier.*

C'est pour vous seul que j'aimais à paraître ;
Que de briller, je m'imposais la loi,
Resplendissante, ici je voulais être
A tous les yeux la fille d'un grand roi.
Mais il s'agit de sauver la province :
A mon devoir j'obéirai.

Ah !

S'il le faut, j'épouserai le prince
Mais, ô mon père ! j'en mourrai ;
C'est mon devoir, j'épouserai le prince,
Mais je le sens, mon père, j'en mourrai.
(Elle se jette dans ses bras.)

LE ROI, effrayé et attendri.

Eh bien ! non, eh bien ! non... tu ne l'épouseras pas... je ne veux pas que tu l'épouses : entends-tu ? je ne le veux pas.

LILIA, joyeuse.

Ah ! mon bon père.

LE ROI.

Seulement, je vais être très embarrassé...
Que lui dirai-je quand il viendra !...
(Pendant ces derniers mots on a vu l'un des pages descendre du fond et s'approcher du roi.)

LE PAGE.

Sire.

LE ROI.

Hein ! qu'est-ce ?... j'avais ordonné...

LE PAGE.

Sire, c'est un jeune prince, le prince Belazor...

LE ROI, à Lilia.

Belazor... là... tu vois ! il arrive... Diable ! diable ! diable !...

LILIA.

Dites au prince que mon père se fait une joie de son arrivée, et conduisez-le vous même
(Le page remonte et sort.)

LE ROI.

Ici !... tout de suite, saperlipopette, ventre saint-gris, sac à papier !... je suis très embarrassé ; moi, je ne sais que lui dire, moi.

LILIA.

Eh bien ! laissez-moi lui parler, mon père.

LE PAGE, rentrant.

Le prince Belazor.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE PRINCE BELAZOR.

LE PRINCE, entrant souriant, l'œil un peu égaré.

Sans chasser je suivais l'essor
D'une belle
Gazelle,

Et l'amour et le son du cor
M'ont amené vers elle,
Vers elle (bis).

A voyager

Sans boire ni manger,
J'ai passé quinze jours de souffrance,
Je ne vivais,

Je ne me nourrissais
Que d'amour, de désirs, d'espérance ;
Mais à votre apparition,
Vraiment j'ignore
Encore

Si je meurs d'admiration
Ou d'inanition.

CHOEUR.

Sans chasser il suivait l'essor
D'une belle
Gazelle,

Et l'amour et le son du cor
L'ont amené vers elle, vers elle, vers elle,

LE ROI, ému, s'essuyant les yeux.

Prince, croyez bien que... moi aussi... la satisfaction... l'émotion... (changeant de ton ; lui tendant la main.) Ça va bien ?

LILIA, le retenant.

Mon père !

LE ROI.

Hum !... nous chassions, ma fille et moi, sans voir une seule bête dans la forêt... nous sommes donc doublement heureux de cette rencontre qui... (lui tendant la main). Ça va bien ?

LILIA, le retenant.

Mon père a oublié que vous étiez à jeun... et que la fatigue...

BELAZOR.

Je vous aime, charmante princesse ! mon cœur seul envahit tout mon être, et toutes mes fatigues sont oubliées.

LILIA.

Faire oublier la fatigue, n'est cependant pas un des mérites que l'on se plaît à me reconnaître.

BELAZOR, pendant la ritournelle de l'air suivant.

Ah ! ah ! pourquoi donc ça... pourquoi donc ça !

LILIA.

AIR:

J'aime le bruit, j'adore le vacarme,
 Bien qu'on me dise un ange de candeur ;
 J'aime sourire au doux bruit qui me charme.
 J'aime braver celui qui me fait peur ;
 Dès le matin c'est moi qui carillonne,
 Donnant partout des ordres absolus.
 C'est un travers, mais à la cour personne
 Ne peut dormir lorsque je ne dors plus.
 Le bacchanal toujours me rend heureuse,
 J'aime les cris joyeux ou turieux,
 Et ma toilette est même tapageuse,
 Tant le tapage a de charme à mes yeux.
 J'aime le chant des gentilles fauvettes,
 Des rossignols et même des pinsons ;
 Le bruit des bals, des concerts et des fêtes,
 Et les doux sons des joyeux chansons.
 Vous le voyez, j'aime le bruit des armes,
 Le son des cors, et quand le cerf a fui,
 Sourde à sa plainte, insensible à ses larmes,
 Je veux l'atteindre et crier Hallali !
 J'adore, enfin, tous les bruits de la terre :
 Cloches, bourdons, trompettes et clairons ;
 Tam-tours, marteaux, beffroi, tocsin, tonnerre,
 Tous les hourras et tous les carillons ;
 J'aime le bruit, j'adore le vacarme ;
 Bien qu'on me dise un ange de candeur,
 J'aime sourire au doux bruit qui me charme,
 J'aime braver celui qui me fait peur.

BELAZOR, avec transport.

Délirante!... étonnante!... renversante!...
 (Se laissant aller à la renverse.) Soutiens-moi, mon
 écuyer. (On le soutient.) Merci.

LE ROI, à Lilia.

Dans quel état tu l'as mis !

LILIA, flattée.

C'est vrai... Pauvre jeune homme !

LE ROI, à Belazor.

N'est-ce pas qu'elle gazouille bien, ma fille ?

BELAZOR, avec véhémence.

Puis-que je vous dis qu'elle est renversante...
 (Il se laisse aller. On le soutient.) Merci... (Avec cha-
 leur.) Tant de grâces ! tant de charmes ! tant
 d'esprit ! Et tout ça avec une voix de sirène.
 Princesse à nulle autre seconde, c'est à vos
 genoux, c'est aux yeux de votre auguste père
 et de la cour, que je mets mon royaume, mon
 sceptre, ma couronne, ma vie, mes jours et
 mon existence à vos pieds.

LE ROI, très ému.

C'est à nos yeux, qu'à ses genoux, il met
 tout cela à ses pieds ? Il gazouille bien aussi,
 ce jeune cadet.

LILIA, minaudant.

Croyez, prince, que je suis fière...

BELAZOR.

Oh ! non.

LILIA.

Heureuse.

BELAZOR.

Oh ! bonheur !

LILIA.

Et touchée de vos paroles, mais...

BELAZOR, effrayé, se relevant.

Il y a un mais !

LE ROI, à part.

Elle va lui dire quelque chose de pénible.
 (Il tire son mouchoir.)

LILIA, avec orgueil.

Mais vous ignorez sans doute que je suis la
 filleule d'une puissante fée, laquelle a mis trois
 conditions à mon mariage...

BELAZOR.

Trois conditions... j'ignorais...

LE ROI, à part.

Tiens, moi aussi.

LILIA.

Ma main ne peut appartenir qu'à celui-là
 qui me donnera trois robes.

BELAZOR.

Trois robes !

LE ROI, à part.

Elle veut que le prince lui donne des robes.

BELAZOR.

Mais je vous en donnerai cent, je vous en
 donnerai mille et mille et mille... en soie, en
 velours, en dentelles.

LILIA.

Ma marraine n'en exige que trois : une robe
 couleur du temps, une robe couleur de la
 lune et une robe couleur du soleil.

BELAZOR.

Le soleil .. la lune...

LE ROI.

Où va-t-elle chercher?...

BELAZOR.

Mais, princesse...

LILIA.

Ce sont les conditions de ma marraine. Vous
 y réfléchirez, prince ; mais nos chasseurs at-
 tendent... vous nous accompagnez ?

BELAZOR.

Pardón, ce que je viens d'ouïr : la lune, le
 soleil... C'est étrange... je ne me trouve pas
 à mon aise.... Soutiens-moi, mon écuyer.

LILIA.

Ah ! mon Dieu ! la fatigue, le besoin... Oli-
 vier ! (Un page s'approche.) Conduisez le prince au
 palais ; quelques moments de repos vous seront
 salutaires, et ce soir nous nous reverrons à
 la cour.

LE ROI.

Oui, ce soir : j'aurais pu vous dire moi-

même, car c'était à moi naturellement... parce que... d'ailleurs... mais vous êtes fatigué... allez vous asseoir. (Aux chasseurs.) En chasse, tout le monde.

(Reprise du chœur d'entrée et sortie générale.)

SCÈNE IV.

BELAZOR, CANARDEAU, LE PAGE.

BELAZOR.

Le temps, la lune, le soleil.

LE PAGE.

Prince, daignez me suivre.

BELAZOR.

Non. (A l'écuyer.) Canardeau, suis cet adolescent... Je veux rester seul avec moi-même.

CANARDEAU.

Seul avec vous-même? Oh! comme vous allez vous ennuyer!

BELAZOR.

M'ennuyer! Pas d'observations!

CANARDEAU.

Il suffit... j'obéis.

(Il sort avec le page.)

SCÈNE V.

BELAZOR, seul.

Le temps, le soleil, la lune.

(Se pressant la tête dans ses mains.)

Air : *Mes jours sont condamnés.*

Le temps en couleur bleue, ou jaune, ou grise,
[ou brune,

Le temps change souvent, n'a pas un jour pareil.
Qui pourrait imiter la couleur de la lune?

Comment peut-on saisir la couleur du soleil?
Princesse, tu te ris des cœurs que tu transportes.

Adieu, princesse, adieu; des arbres que voici
Quand tu verras tomber, tomber les feuilles

[mortes,

L'affreuse mort aura glacé mon cœur aussi.

L'affreuse mort aura (bis) glacé mon cœur aussi!

C'est ça... mourons!.. et pas plus tard que
tout de suite... (Il tire son épée.) Et pas plus

loin qu'ici!.. Allons! (Il va planter la pointe de
son épée en terre et s'éloigne. Poussant un soupir.)

Allons! (Il court à l'épée, s'arrête hésitant.) Hum!
(Il retourne à sa place.) Allons!.. (Il court résolument

sur l'épée, qui disparaît au moment où il se jette dessus.
(Stupéfait.) Comment! (Se tâtant.) je vis encore...

et mon épée .. (Cherchant.) disparue!... Il y a
donc quelque malcieux farfadet ici! Ah bien,

s'il veut me forcer à vivre, il aura de la be-
sogne; je n'ai plus d'épée, mais j'ai une cein-
ture, et cet arbre...

(Il monte sur le tertre au pied de l'arbre, défait sa

ceinture, qu'il attache à une branche très élevée, et,
au moment où il va porter l'extrémité à son cou, la
branche se métamorphose en oiseau qui s'envole en
emportant sa ceinture. Le tertre sur lequel est monté
le prince s'éloigne de l'arbre et se change en bos-
quet, pendant que l'arbre lui-même s'entr'ouvre, il
livre passage au génie des mines.)

SCÈNE VI.

DIAMANTIN, BELAZOR.

DIAMANTIN.

Merci, bien obligé. Ouf! je respire, il était
temps.

BELAZOR.

Quel est ce jeune homme... Qui es-tu?

DIAMANTIN.

Et toi?

BELAZOR.

Moi, je suis...

DIAMANTIN.

Un niais qui allait mourir pour une co-
quette?

BELAZOR.

Je ne puis vivre sans elle.

DIAMANTIN.

Bah! tous les amou eux parlent ainsi; mais
je te guérirai, je te le promets.

BELAZOR.

Jamais.

DIAMANTIN.

Tu verras... A moi, Phazel!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PHAZEL.

PHAZEL, sortant de terre.

Me voilà, maître.

BELAZOR.

Encore un!

DIAMANTIN, à Phazel.

Je t'ai reconnu à tes services, merci; sans
toi, le prince mourait d'un coup d'épée.

BELAZOR.

Sans lui!

PHAZEL.

L'occasion était trop belle pour la laisser
échapper.

DIAMANTIN.

Grâce à toi, me voilà libre.

PHAZEL.

Quelle joie! quel bonheur pour nous tous,
maître.

DIAMANTIN.

Avant de retourner dans mon empire, je
veux me venger de la fée Coquette en punis-
sant sa filleule, la princesse Lilia.

BELAZOR.

La punir, elle!

DIAMANTIN.

Tu m'aideras, Phazel.

PHAZEL.

Volontiers, maître.

BELAZOR.

Misérables! le premier de vous qui ose...

DIAMANTIN.

Oh! oh! tout doux, tout doux, mon prince... Ecoute; sans t'en douter, tu viens de me rendre un grand service. Je m'appelle Diamantin; je suis un génie supérieur, que les fées, jalouses de mon pouvoir, avaient enfermé dans cet arbre; je ne devais en sortir que lorsqu'un mortel viendrait se pendre à l'une de ses branches.

BELAZOR.

Ah! il fallait...

PHAZEL.

Et c'est pour que vous vous pendiez, que je me suis permis de prendre votre épée, mon prince.

BELAZOR, à Diamantin.

Mais, si je vous ai sauvé, service pour service, et si vous êtes un génie si supérieur, vous pourriez peut-être...

DIAMANTIN.

Je puis tout... même tisser les trois robes que l'on te demande.

BELAZOR, transporté.

O bonheur! mais alors... je suis sauvé, vous me les donnerez.

DIAMANTIN.

Pauvre fou!... pour que tu deviennes l'époux d'une femme qui serait encore plus coquette, plus vaine, plus orgueilleuse? Non, Lilia mérite un châtement; laisse-moi la punir, et peut-être un jour sera-t-elle digne de toi.

BELAZOR, très agité.

Attendre! impossible... ne parle pas de ça... Impossible... impossible.

DIAMANTIN.

Il le faudra, pourtant.

BELAZOR, très agité.

Jamais... jamais... jamais.

DIAMANTIN.

Ah! prends garde... je ne suis pas endurant, et si tu m'échauffes les oreilles...

BELAZOR.

Qu'importent les menaces à qui brave la mort! J'ai juré de me détruire, et dussé-je me briser la tête contre ce poteau, malgré toi je me détruirai.

(Il veut partir et se trouve attaché à un poteau sorti de terre.)

DIAMANTIN.

Et malgré toi je te conserverai.

(Le poteau se transforme en un bocal à cornichons, qui rentre sous terre avec lui. — Diamantin et Phazel sortent par la droite.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une salle du palais (ce décor ne doit avoir que deux plans).
— A droite, un divan.

SCÈNE I.

PHAZEL, ensuite COCAMBO.

PHAZEL, passant à travers la muraille.

M'y voilà. Avant d'entrer en campagne, j'ai besoin de connaître mes adversaires.

AIR :

Lutin,

Mutin,

Vrai petit diabolin,

Je suis certain

Que Diamantin,

Demain matin,

Rira de mon lutin,

Ou, cré matin!

J'y perdrai mon latin.

Il veut que je sache en ce jour

Tout ce qui se passe à la cour,
Ce qu'on y dépense d'esprit,
Ce qu'on y fait, ce qu'on y dit;
Mais cela m'est connu déjà,
On peut deviner tout cela,
Sans être grand sorcier pour ça.

Dans cette cour

Je verrai, tour à tour,

Des courtisans

Bien complaisants,

Qui parleront et qui, pensant tout bas,

Diront tout haut ce qu'ils ne pensent pas;

Je verrai le roi qui saura

Tout ce que sa cour lui dira,

Et, par conséquent, ne saura

Rien de ce que l'on y fera;

Le roi que l'on adulera,

Qu'on fêtera,

Qu'on flattera,

Et que sans cesse on trahira ;
 De tous côtés
 Je verrai des beautés
 Riches d'appas,
 De falbalas,
 Parlant toujours
 D'éternelles amours,
 Comme d'amour
 On parle dans les cours ;
 J'y verrai des solliciteurs
 Courbés devant leurs protecteurs ;
 Je verrai jusqu'aux serviteurs
 Entourés de lâches flatteurs ;
 J'y trouverai la Volupté,
 La Fierté,
 La Célébrité,
 Tout, excepté
 La Vérite.
 Lutin, etc.
 J'entends marcher... attention.

(Il se cache.)

COCAMBO, entrant avec trois sacoches pleines d'or et regardant autour de lui d'un air inquiet.

Personne ! Arrêtons-nous ici. (Se grattant l'oreille.) Hum ! J'ai, je crois encore (il fait le geste d'étriller) étrillé avec un peu trop de... zèle. Le roi me recommande chaque jour de ménager son âne ; la princesse, de son côté, ne m'avait demandé que deux sacoches, et... il se trouve que j'en ai rempli trois... une de trop... c'est une faute... (regardant la sacoché) une très grosse faute, qui irriterait le roi, affligerait la princesse... C'est moi, Cocambo, qui l'ai commise... Eh bien ! je la prendrai sur moi. (Il prend la sacoché.)

PHAZEL, à part.

Généreux dévouement !

COCAMBO.

Je ne sais pas comment ça se fait... mais j'ai la main d'un lourd depuis quelque temps. Une fois à la besogne (il fait le geste d'étriller), je vais, je vais, et je suis toujours obligé de garder quelque chose pour moi... c'est désolant... (Regardant autour de lui et s'assurant qu'il est seul. — Il se frotte les mains.) désolant ! désolant !

AIR :

Pour Martin-Jean,
 C'est affligeant,
 Pauvre âne ;
 Ce serait à
 Le mettre à la
 Tisane.

Mais quand je vois tomber cet or,
 Ce bel or, dont je glane
 Quelques rouleaux, je dis encor,
 En l'étrillant plus fort :
 Tant pis pour Martin-Jean,

PEAU D'ÂNE.

C'est grâce à lui que je brille ;
 Tant pis pour Martin-Jean,
 Si je l'étrille souvent ;
 C'est mal, c'est mal
 Pour cet animal ;
 Mais quand je l'étrille,
 C'est bien, c'est bien,
 Car de Martin-Jean, le mal fait mon bien ;
 Plus il maigrit,
 Plus il remplit
 Ma caisse.
 Sans contredit,
 Quand il maigrit,
 J'engraisse.

Est-il un homme qui serait
 Exempt de ma faiblesse,
 Si, pour s'enrichir, il n'avait
 Qu'à toucher au budget ;
 Tant pis pour Martin-Jean.

PHAZEL.

Ah ! maître fripon, je te connais maintenant.

COCAMBO.

Commençons par faire disparaître cette troisième sacoché (Il met la sacoché dans une poche de côté). Diable ! elle est un peu grosse... Non, ça va, ça ne se voit pas du tout.

(Croquignolet est entré et s'est approché doucement de Cocambo pendant ces derniers mots.)

SCÈNE II.

LE MÊME, CROQUIGNOLET.

CROQUIGNOLET, lui frappant sur l'épaule.

Pas du tout, du tout.

COCAMBO, sursautant, à part.

Croquignolet ! Ah !

CROQUIGNOLET.

Nous avons donc encore fait joujou avec Martin-Jean ?

COCAMBO.

Chut !... plus bas, plus bas !

CROQUIGNOLET.

Si le roi savait !

COCAMBO, vivement.

Mais il ne le saura pas, seigneur Croquignolet, nous sommes deux vieux amis de cour... de cœur.

CROQUIGNOLET.

Soit..., je ne soufflerai mot, mais à une condition.

COCAMBO.

Laquelle ? (A part) Il voudra partager.

CROQUIGNOLET.

Le prince Belazor a demandé la main de notre princesse Lilia, qui l'enverra... patte

avec les autres; or, Cocambo, mon ami, j'ai une fille nubile.

COCAMBO, à part.
Nonchalante.

CROQUIGNOLET.
Charmante.

COCAMBO, à part.
Une grue.

CROQUIGNOLET.
Spirituelle.

COCAMBO, à part.
Une oie!

CROQUIGNOLET.
Comme moi.

COCAMBO.

Oui.
CROQUIGNOLET.

Merci. Vous m'aidez à profiter du dépit de Belzorz pour lui faire épouser ma rejetonne.

PHAZEL, à part.
De mieux en mieux.
COCAMBO, secouant la tête.

Diab! Pas facile, ça
CROQUIGNOLET.

Bast, avec une dot... princière... Je compte sur vous.

COCAMBO.
Sur moi, mais je n'ai pas...

CROQUIGNOLET.
Vous avez Martin-Jean.

COCAMBO.
Lui, la pauvre bête, fourbue!... ce serait lui faire rendre l'âme.

CROQUIGNOLET.
Vous m'avez entendu!

AIR : *Du luth galant*

De Nonchalante et de tous ses appas,
Parlez au prince, et je ne parle pas
Du pauvre Martin-Jean que votre bras étrille.
Donc au prince, parlez des vertus de ma fille;
Babillez bien pour elle ou sur vous je babillez;
Je jaboterai si vous ne jabotez pas.

COCAMBO.
Mais seigneur Croquignolet.

CROQUIGNOLET, voyant entrer la princesse.
La princesse, chut!

PHAZEL, à part.

Ah! fourbes que vous êtes, vous aurez tous deux affaire à moi.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LILIA.

LILIA, entrant.

Ah! c'est vous, Cocambo, je vous cherchais.

CROQUIGNOLET, saluant.
Altesse!

LILIA.
Laissez-nous, seigneur Croquignolet.

CROQUIGNOLET.
Oui, princesse. (A lui-même.) Je vais réveiller

Nonchalante. Mais il n'est que deux heures. Pourvu qu'elle consente à se lever. (Il sort.)

COCAMBO, regardant sa poche.

Non, ça ne paraît pas.

LILIA, après avoir vu sortir Croquignolet.

M'avez-vous obéie?

COCAMBO.

Oui, princesse; j'ai pu obtenir à peine trois belles sacoches. (Se reprenant sur un mouvement de la princesse.) C'est-à-dire deux... deux petites sacoches.

LILIA.

Vous disiez trois.

COCAMBO.

Vous croyez? La langue m'aura fourché.

LILIA.

Prenez garde; si vous me trompiez...

COCAMBO.

Moi! ah! princesse, mon désintéressement, ma probité...

(Ici Phazel fait un signe, et la troisième sacoch tombe de la poche de Cocambo. A part.)

Ah! mon Dieu! ma poche était percée!

LILIA.

Qu'est-ce?

COCAMBO, se plaçant devant la sacoch.

Rien, princesse, rien.

LILIA, à elle-même.

Je ne sais pourquoi l'absence du prince m'inquiète à ce point; pourquoi refuser de suivre mon page? Il a voulu rester dans la forêt, m'a dit son écuyer. Peut-être s'est-il égaré.

(Pendant toute cette phrase, Cocambo cherche à ramasser la sacoch; mais chaque mouvement de Lilia l'en empêche. Enfin, profitant d'un moment où la princesse, tout entière à ses pensées, lui tourne le dos, il se baisse et porte la main à la sacoch; mais alors Phazel fait un signe, et la sacoch se change en chardon. Cocambo se pique la main et pousse un cri.)

Ah!

LILIA.

Qu'avez-vous?

COCAMBO, se frottant la main en cachette.
Moi? rien; je...

LILIA.

Comment, rien!

COCAMBO.

Si, si... une douleur subite, une crampe... (Regardant le chardon.) Qu'est-ce que c'est que ça?

VOIX DU DEHORS.

Du secours! du secours!

COCAMBO ET LILIA

Ces cris!

LE ROI, en dehors.

Allez, courez, et surtout que le peuple ignore...

COCAMBO.

Le roi!

LILIA à Cocambo.

Mon père, cachez cet or... que vous porterez plus tard chez le joaillier pour la parure d'émeraudes...

COCAMBO, qui cache les sacs sous le divan.

Oui, oui, oui, princesse.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE ROI; il entre très ému, son mouchoir à la main.

(A la cantonnade.) Oui, qu'on aille chercher le médecin ordinaire de Son Excellence le grand argentier.

LILIA.

Qu'y a-t-il?

LE ROI.

Encore une syncope de Martin-Jean!

LILIA.

Ciel!

COCAMBO, à part.

Aïe!

LE ROI, apercevant Cocambo.

Cocambo!... ici?... Auriez-vous donc transgressé ma défence?... Je suis bon, très bon... c'est connu; mais si je savais...

COCAMBO, effrayé.

Je n'ai pas vu Martin-Jean d'aujourd'hui, sire; je n'ai pas une obole sur moi.

(Phazel fait un signe, et instantanément les deux sacoches cachées par Cocambo se trouvent dans ses deux bras, et la troisième, changée en chardon, reprend sa première forme à ses pieds.)

LE ROI.

Que vois-je?...

COCAMBO.

Hein!... Qu'est-ce qui...? Juste ciel!

LE ROI.

Pas une obole, osiez-vous me dire?

COCAMBO.

Sire, je vous jure que... j'ignore.

PHAZEL, disparaissant.

Maintenant, à mon rôle.

LE ROI.

Trois sacoches pleines d'or!

COCAMBO, tremblant.

(A la princesse.) Princesse, de grâce, parlez.

LILIA.

C'est moi, mon père, qui les lui avais demandées.

LE ROI.

Vous!...

LILIA.

Pour acheter une parure... (Mouvement du roi.) Ne devons-nous pas donner une fête au prince Belazor?

LE ROI.

Une fête! mais, ma heureuse!.. (A Cocambo) Mais, misérable, vous avez donc juré ma perte?

Air. *Adieu! je vous fais, bois charmants.*

Si l'âne venait à mourir,
Voyez notre péril extrême:
Tout l'or dont il sut nous couvrir
Disparaîtrait à l'instant même.
Tout s'engloutirait malgré moi:
Palais, temple, maison, cabane,
Car le pays dont je suis roi
N'est protégé que par un âne;
Oui, le pays dont je suis roi
N'est protégé que par un âne,
Vous me tuez en tuant l'âne.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CROQUIGNOLET.

CROQUIGNOLET, accourant.

Ah! Sire... Ah! princesse... Ah!... je suis tout essoufflé... Pardon, donnez-moi le temps de rattraper mon souffle.

LILIA.

Qu'est-ce donc?

LE ROI.

Qu'arrive-t-il?

CROQUIGNOLET.

Un ambassadeur, Sire, voilà ce qui arrive.

TOUS.

Un ambassadeur!

CROQUIGNOLET.

L'ambassadeur du roi Koussi-Koussi Kalamboula-Médinazil-Balor! Permettez-moi de reprendre mon souffle.

LE ROI, avec bonté.

Comment l'appelles-tu?

CROQUIGNOLET.

Koussi-Koussi-Kalamboula-Médinazil-Balor.

LILIA.

Je n'en ai jamais entendu parler.

CROQUIGNOLET.

Ce roi, dont le coriège est aux portes de la ville, règne, à ce que m'a dit son ambassadeur, sur un pays tout rempli de mines d'or et de diamants.

LILIA.

Des mines d'or et de diamants... (A Croquignolet.) Faites entrer l'ambassadeur.

CROQUIGNOLET, saluant et sortant.

Oui, princesse.

COCAMBO, à part.

Voilà un roi qui arrive bien à propos. On ne pense plus aux sacoches. (Il les emporte à l'écart.)

CROQUIGNOLET, entrant.

L'ambassadeur de Sa Majesté le roi Koussi-Koussi-Kalamboula-Médinazil-Balor.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DIAMANTIN.

DIAMANTIN.

Sire, je me présente au nom du roi mon maître, qui, charmé du divin portrait de la princesse Lilia, et connaissant les conditions mises par elle-même au don de sa main, lui apporte les trois robes rêvées par son imagination, comme trois miracles impossibles à réaliser.

LILIA.

Il se pourraitP...

LE ROI.

Ah bah!

LILIA.

Mais comment votre maître a-t-il su P...

DIAMANTIN.

Vous ne formerez aucun vœu, princesse, qu'il ne devine et ne s'empresse d'exaucer.

LILIA.

Et le roi m'apporte, dites-vous P...

DIAMANTIN.

Une robe tissée par les génies de l'Air, et changeante comme le temps; grise et sombre aux mauvais jours, verte et fleurie aux jours de printemps et d'été.

LE ROI, à part.

Diable! mais les jours de pluie, ma fille pleuvra, et une princesse qui pleut, c'est vilain.

DIAMANTIN.

Une robe couleur de la lune, tout en nacre de perle, rendue flexible et lumineuse par les génies de l'Onde.

LE ROI.

Permettez, permettez... Est-ce que cette robe changera de quartier?

DIAMANTIN.

Mais sans doute.

LE ROI.

Diable! Prends garde, ma fille.

AIR : *Rendez-vous!*

Cette robe est certainement
Une bonne fortune;
C'est un magnifique vêtement,
Les jours de pleine lune;
Mais au dernier quartier vraiment
Ta robe n'en sera plus une,
Et tu n'auras plus de robe quand
Disparaîtra la lune.

DIAMANTIN.

Enfin, une robe couleur du soleil, taillée à la mode nouvelle et d'une seule pièce dans un bloc de diamants, et rendue flexible et soyeuse par les génies du Feu.

LILIA.

Il serait possible!.. Ah! ces robes, je veux les voir.

(Ici, l'on entend des fanfares au dehors.)

DIAMANTIN.

Justement, voici le roi mon maître.

LILIA.

Mon père, allons au-devant de lui.

LE ROI.

Oui. Allons au-devant de ses robes... non, au-devant de son cortège. Venez, ma fille.

(Il sort avec Lilia.)

COCAMBO.

Bon, les trois sacoches me restent.

PHAZEL, faisant un signe.

Eh bien, garde-les. (Il sort.)

(Les trois sacoches deviennent trois chardons que Cocambo tient dans ses bras.)

COCAMBO.

Hein! quoi? Oh là là (se sauvant.) Ça me pique, sac à papier! ça me pique. (Il veut s'en débarrasser.) Et ça ne veut pas me lâcher... (Il se sauve.) Au secours! à la garde!

CROQUIGNOLET.

Qu'est-ce qu'il a donc, qu'est-ce qui le pique? Bast! ça m'est bien égal!... Encore un prince qui nous arrive; un prince d'un cosu insensé... Voilà, voilà le gendre qu'il me faudrait... mais, Nonchalante qui ne veut pas se lever, et voilà dix-huit heures qu'elle repose... Ah! j'ai engendré une marmotte.

(Il sort.)

TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente un palais de fantaisie tout resplendissant de dorures. — Au fond, un grand escalier, doré comme le palais. — Des fanfares retentissent.

SCÈNE I.

LE ROI, SA FILLE, COCAMBO, LES DAMES
ET LES SEIGNEURS.

(Ils entrent en scène, et se dirigent vers le trône.)

CROQUIGNOLET, paraissant et descendant le grand
escalier.

Le roi Koussi-Koussi-Kalamboula-Médinazil
Balor.

(Tous les personnages en scène se rangent et font place
au cortège que l'on voit déboucher des galeries et
descendre le grand escalier. Vers la fin du cortège,
un riche palanquin, porté par huit seigneurs, descend
à son tour et arrive en scène, acclamé par la foule.
Ce palanquin est fermé de tous côtés; il est précédé
par Diamantin et suivi de soldats et de vassaux
qui restent sur les marches de l'escalier et dans les
galeries.)

DIAMANTIN, entr'ouvrant les rideaux du palanquin; à
Phazel.

Phazel!...

PHAZEL, entr'ouvrant les rideaux du palanquin.
Maître?

DIAMANTIN.

Tu te rappelles mes instructions?

PHAZEL.

J'ai une excellente mémoire.

DIAMANTIN.

C'est bien. (Le palanquin se referme.)

PHAZEL, aux gardes.

Laissez approcher le roi et sa cour.

LE ROI, s'adressant au palanquin.

Sire... Certainement... dans un si beau
jour... c'est un grand honneur pour moi... je
suis heureux, je dirai même flatté... bien que
ma naissance, sous tous les rapports... (d'une
côté naturelle.) C'est drôle, je n'ai pas l'habitude
de parler à des palanquins, ça me gêne.

LILIA.

En effet, pourquoi le prince ne se montre-
t-il pas?

PHAZEL.

Le roi mon maître est très timide, et sans
un mot de vous, princesse...

LILIA.

Ne faut-il que cela? Sire, c'est le roi mon
père qui vous parlait; ne daignerez-vous pas
vous montrer à sa cour?

(Ici les rideaux du palanquin disparaissent, et Diamantin,
sous les traits repoussants d'un petit monstre, un
nain difforme, espèce de gnome, saute à bas en di-

ant) : Me voilà! (Tout le monde recule épouvanté.)

AIR :

Place à Koussi-Koussi,
Me voici, me voici.

Je suis le plus grand roi du monde
Les mines de Golconde
Et du Mississippi

Sont au petit Koussi-Koussi,
Que voici.

Je ne suis pas beau, mais on m'aime
Et malgré ma laideur extrême
Je suis aimé pour moi-même

On me trouve joli.

Vous-même, belle princesse,

J'espère qu'avec ivresse,

Avec amour et tendresse

Un jour vous direz aussi :

Mon ami, mon chéri, mon bibi, le voici.

J'aime Koussi-Koussi,

Et je veux pour mari

Koussi le plus grand roi du monde,

Les mines de Golconde

Et du Mississippi

Sont au petit Koussi,

Mon mari.

LILIA.

L'aimer, lui, oh! jamais.

LE ROI.

J'ai un singe qui lui ressemble.

KOUSSI-KOUSSI.

Que l'on montre à la princesse les trois ro-
bes que j'ai fait tisser pour elle.

(Deux négresses s'approchent et ouvrent devant Lilia
un grand coffre.)

LILIA.

Ah! voyons! voyons!

(Le roi et toutes les personnes de la cour entourent le
coffre.)

TOUS LES PERSONNAGES.

Ah! charmant!

COCAMBO.

Merveilleux!

CROQUIGNOLET.

Magnifique!

LE ROI.

Superbe! comme le temps qu'il fait.

LILIA.

Oh! c'est une merveille.

KOUSSI-KOUSSI.

A la seconde.

(Deux autres négresses s'approchent portant un coffre

PEAU D'ÂNE,

semblable; on les entoure également, et quand le coffre s'ouvre, une lueur blanche et bleue éclaire tous les visages.)

TOUS.

Ah!

LILIA.

O surprise!

CROQUIGNOLET.

Ça me fait mal aux yeux!

LE ROI.

As-tu vu la lune, Cocambo?

COCAMBO.

Oui, Sire, et j'en suis ébloui.

LILIA.

C'est un prodige! un miracle!

KOUSSI-KOUSSI.

Au troisième!

(Deux autres négresses apportent un troisième coffre; le même jeu se répète, et quand le troisième coffre s'ouvre, une clarté nouvelle, mais vive comme celle du soleil, éclaire tous les personnages.)

TOUS, s'éloignant du coffre.

Ah!

CHOEUR.

AIR :

C'est ravissant!

Eblouissant!

Quel travail sans pareil

C'est lui, c'est le soleil;

Oui, c'est le soleil.

PHAZEL.

A merveille, maître; regardez la princesse.

LILIA.

Ah! ces robes, il me les faut! je les veux à tout prix... même... (Elle fait un pas vers Koussi-Koussi, qui lui grimace un sourire; elle s'arrête et détourne les yeux.)

KOUSSI-KOUSSI.

Elles sont à vous, mon infante. Vous les mettez toutes trois le jour de nos noces.

LILIA.

Oh! non, non, jamais, j'en mourrais.

KOUSSI-KOUSSI.

Mourir, mourir du chagrin de m'épouser... Je ne veux pas ça... je suis meilleur que je ne suis beau, et avec de pareils présents à faire aux dames, je ne manquerai pas de cœurs plus sensibles... Allons, mes esclaves, donnez le signal du départ.

LILIA.

Une autre porterait ces merveilles, une autre princesse... Ah! mon père, j'en mourrai!

LE ROI.

Tu mourras si tu l'épouses, tu mourras si tu n'as pas les robes... tu ne peux pourtant pas te faire donner des robes par un étranger... ce serait fort vilain.

KOUSSI-KOUSSI.

Attendez... attendez... Oui, de par la sambleu... voilà peut-être un moyen de tout concilier.

TOUS.

Ah! voyons! voyons!

KOUSSI-KOUSSI.

J'ai ouï parler d'un âne qui, dans votre pays, bat monnaie. Cette merveille, la seule qui me soit inconnue, a piqué ma curiosité; et puisque ces robes plaisent tant à la princesse, je consens à les lui donner si, devant moi, en présence de toute ma cour, l'âne me remplit ces deux corbeilles d'or.

LILIA.

Ah! mon père!

LE ROI.

Diable! diable! diable! diable! diable!

LILIA.

Pouvez-vous hésiter quand il y va des jours de votre fille!..

LE ROI.

Mais il y va peut-être des jours de Martin-Jean.

LILIA.

C'est juste, sa vie est plus précieuse que la mienne.

LE ROI.

Non, non... mais...

LILIA.

Sire, remportez vos richesses, et recevez mes adieux éternels.

LE ROI.

Mais non, mais non. (Appelant.) Cocambo, amenez ici même mon grand argentier.

COCAMBO.

Oui, Sire. (Il sort.)

KOUSSI-KOUSSI, à part.

Elle est à moi!

LILIA.

Ah! mon père, que vous êtes bon!

LE ROI.

Non, non, je ne suis pas bon; j'ai un caractère de fer; mais dans les grandes circonstances!..

CROQUIGNOLET, à part.

Encore un de refusé... et Nonchalante, ma fille, n'est pas là! Je l'avais pourtant décidée à s'habiller... (Regardant à sa montre.) Il est vrai qu'il n'y a qu'un quart d'heure de ça... et il lui en faut cinq rien que pour mettre ses bas!..

COCAMBO.

Le grand argentier du roi.

(Ici tout le monde en scène se refoule pour laisser passage au cortège de Martin-Jean, lequel paraît entouré de ses palefreniers, grands-écuyers, etc.)

CHOEUR.

Air de *Fossey*.

Hi-han! (*ter.*)

Célébrons Sa Hautesse,
Et chantons gloire à Martin-Jean!

Hi-han!

Est-il un mortel plus puissant
Que Martin-Jean?

Hi-han!

Toute notre richesse
Et tout notre bonheur présent,
Nous le devons certainement
A Martin-Jean.

Hi-han!

Etc., etc.

COCAMBO.

Sire, Sa Seigneurie le grand-argentier attend les ordres de Votre Majesté.

LE ROI.

AIR :

Vite, il faut qu'on l'étrille!
Car il me faut encor
Deux corbeilles d'or;
Il faut à ma fille
Un nouveau trésor.

LE CHOEUR.

Vite, il faut qu'on l'étrille.
Il faut qu'il donne encor
Deux corbeilles d'or.
Il faut à sa fille
Un nouveau trésor.

KOUSSI-KOUSSI.

Voyez! que d'or, quelle richesse!
C'est un précieux animal.

COCAMBO.

Ah! je redoute une faiblesse,
J'ai peur qu'il ne se trouve ma..

LILIA.

C'est égal:
Vite, il faut qu'on l'étrille!

LE CHOEUR.

Il faut qu'il donne encor
Deux corbeilles d'or;
Il faut pour sa fille
Un nouveau trésor.
Vite, il faut qu'on l'étrille! etc.

COCAMBO.

O ciel! il fléchit, il chancelle...

LILIA.

Et rien qu'une corbeille d'or?

LE ROI.

Arrêtez!

LILIA.

Fortune cruelle!
Oh! non, non, qu'on l'étrille encor,
Et plus fort.

CHOEUR.

Vite, il faut qu'on l'étrille! etc.
(Après le chœur, l'âne tombe; un coup de *tam-tam* retentit.)

COCAMBO.

Ciel! il est mort.

TOUS.

Mort!

QUATRIÈME TABLEAU.

Le tonnerre gronde, la foudre éclate, et instantanément le palais s'embrase. Tous les personnages sortent en se précipitant et en jetant des cris.

SCÈNE I.

LILIA, LA FÉE COQUETTE, COCAMBO.

LILIA.

Ciel! où suis-je? mon père... mon père... j'ai peur... ces flammes... (Tombant à genoux.) Ah! ma marraine, ma bonne marraine! sauvez-moi! sauvez mon père! (Le char de la fée Coquette descend du ciel, entouré de nuages et conduit par des papillons. La fée tend ses bras à Lilia. Celle-ci se précipite en s'écriant :) Ah! ma marraine, vous m'avez entendue.

LA FÉE COQUETTE.

Pauvre Lilia, je suis un peu la cause de tes malheurs; mais viens dans mon empire: si ton

père est au pouvoir de mon ennemi, je le délivrerai, je te le promets.

(Elle fait un signe, le nuage remonte en emportant Lilia.)

LILIA.

Oh! je dois partager sa captivité.

LA FÉE COQUETTE.

Tu le serviras mieux en restant avec moi.

COCAMBO, se précipitant sur la scène.

Au secours! au secours! Ah! un véhicule! (Il se pend après le char.) Eh bien! qu'est-ce que c'est... Ah! mon Dieu, c'est donc un ballon, et je suis enlevé. On enlève le ballon, au secours! à moi! au secours!

(Le char monte emportant Lilia et Cocambo pendu au char par les mains.)

ACTE DEUXIÈME.

CINQUIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente le vide. — Le char de la fée flotte et monte dans l'espace.

SCÈNE I.

LA FÉE COQUETTE, LILIA, COCAMBO.

(La fée tient Lilia évanouie dans ses bras.)

LA FÉE.

Chère Lilia! elle n'a pu résister à de si terribles émotions.

COCAMBO.

Evanouie!... ce n'est pourtant pas le grand air qui lui manque... Si nous lui frappons dans la main...

LA FÉE.

Inutile, elle revient à elle.

LILIA, les regardant.

Ma marraine!... Cocambo!... où sommes-nous?

COCAMBO.

Ah! voilà ce que je voudrais bien savoir aussi.

LA FÉE.

Regarde au-dessous de toi, que vois-tu?

COCAMBO.

Rien du tout.

LA FÉE.

Et au-dessus?...

COCAMBO.

Au-dessus... ah! c'est différent... je ne vois rien non plus.

LA FÉE.

Comment, rien... et les étoiles...

COCAMBO.

Ah! pour des étoiles, oui, je vois au moins trente-six... étoiles.

LA FÉE, en indiquant une.

Tiens, là-bas, tout là-bas, la plus brillante, celle qui scintille au fond de l'immensité.

COCAMBO.

La petite, tout là-bas, là-bas, là-bas.

LA FÉE.

C'est ma demeure.

LILIA.

Oh! ma marraine... mon père, mon pauvre père... qu'est-il devenu?

LA FÉE.

Calme-toi, nous le saurons aussitôt arrivés dans mon empire.

COCAMBO.

Comment! il faut que nous montions jusque chez vous...

LA FÉE.

Oui.

COCAMBO.

Jamais... la tête et le cœur me tournent... j'ai des étourdissements, des éblouissements, des bourdonnements... Je suis dans l'air et j'ai le mal de mer. Conducteur, arrêtez, ou j'abîme les passants.

LA FÉE.

Si tu le préfères, l'étoile peut venir à nous.

COCAMBO.

Oh! oui, que je le préfère.

LA FÉE, pendant que l'étoile grandit.

AIR : *Au rendez-vous je suis fidèle.* (Fille du Diable.)

De ce nuage qui la voile

Elle s'échappe, et désormais en liberté,

Pour nous arriver, cette étoile,

En peu d'instants, aura franchi l'immensité.

ENSEMBLE.

Plus aucun nuage ne voile

Ni sa grandeur, ni son éclat, ni sa beauté,

Pour nous arriver, cette étoile,

En peu d'instants, a parcouru l'immensité.

SIXIÈME TABLEAU.

Pendant ce chant, l'étoile qui a toujours grandi est venue envahir toute la scène... Le char se trouve à présent dans une grotte fleurie... Les personnages en descendent et le char disparaît.

SCÈNE I.

LES MÈMES.

COCAMBO.

Ah! le singulier séjour... C'est très gentil si...

LILIA.

Et c'est ici, ma marraine, que je vais apprendre...

LA FÉE.

Laisse-moi le temps d'arriver... si, comme je le crains, ton père est tombé au pouvoir

SEPTIÈME TABLEAU, SCÈNE I.

de Diamantin, le génie des mines et notre ennemi, nous aurons une puissante alliée à lui opposer.

Qui donc?
LILIA.

La fée des ondes, une de mes meilleures amies, dont j'attends la visite, et qui précisément est cousine de Diamantin.

Elle pourrait nous protéger?...
LILIA.
LA FÉE.

Oui, mais ce voyage précipité... Je ne veux pas te montrer aux yeux de mon amie dans un pareil désordre.

Hélas! ma marraine, puis-je en un tel moment songer à me parer?...
LILIA.
LA FÉE.

Ma chère Lilia, retiens bien ceci : quelque chagrin qu'une femme éprouve, elle ne doit jamais négliger sa toilette... On se pare d'abord, et l'on pleure ensuite, et pas trop encore, rien ne ternissant l'éclat des yeux comme les larmes.

AIR : *Il faut sans plus attendre.* (Petites faiblesses.)

Il faut sécher tes larmes...
Belle, il ne faut jamais pleurer,
Ou renoncer aux charmes
Qui doivent te faire adorer.
Sans la coquette, je
Crois-moi, chère enfant, il n'est pas
De beaux jours dans la vie :
Plaire est le bonheur ici-bas.
(A Cocambo.)

Toi, reste seul à cette place,
Surtout ne touche à rien ici.
Ou je te lance dans l'espace.
COCAMBO.
Dans l'espace, non, grand merci.
REPRISE.

COCAMBO.
L'espace a peu de charmes,
Je puis me détériorer,
Les plus vives alarmes
De mon esprit vont s'emparer.
LILIA.

Puis-je sécher mes larmes,
Puis-je songer à me parer,
Sur mes funestes charmes
La première je dois pleurer.
LA FÉE.

Il faut sécher tes larmes,
Belle, songer à te parer ;
Sur tes funestes charmes,
La première tu dois pleurer.

SCÈNE II.

COCAMBO, seul.

Dans l'espace... diable! dégringoler dans le vide et d'une hauteur... Mais pourquoi me recommander de ne toucher à rien... A quoi veut-elle que je touche?... cette grotte est dénuée d'objets de luxe... c'est très joli comme grotte, mais ça manque de meubles... Qu'est-ce que c'est donc qui brille comme ça dans les broussailles?... On dirait de l'or... (S'approchant du fond.) Oui, vraiment, c'en est. (Touchant avec sa main une pierre au fond.) C'est de l'or.

SEPTIÈME TABLEAU.

ici, la pierre grandit, puis s'ouvre, et l'on aperçoit douze femmes groupées dans différentes positions, au milieu de roches cristallisées.

SCÈNE I.

COCAMBO, ZELLA, DOIL, MYRRA, ZAÏS, XINA, EUREKA, SIX AUTRES NYMPHES.

COCAMBO, effrayé.
Oh! la la! (Il se sauve et se cache.)
ZELLA.

Qu'y a-t-il?
DOÏL.
Qui nous dérange?
MYRRA.

Je ne vois personne.
ZAÏS.
Il faut pourtant savoir...
XINA.

Sans doute, il n'est pas naturel...
PEAU D'ANE.

COCAMBO, se montrant.
Oh! les jolies petites... je ne sais quoi..
EUREKA, montrant Cocambo.
Ah! mes sœurs, regardez...
TOUTES.
Ah! que c'est vilain...
COCAMBO.

Hein...
ZELLA.
AIR : *Laissez-moi...* (Montaubry.)

Approchons...
TOUTES.
Approchons...
COCAMBO, à part.
Quels petits mineis fripons!...

DOÏL.
Un grand nez...
MYRRA.
De gros yeux...
COCAMBO.
On m'examine... tant mieux...
ZAÏS.
C'est affreux!...
XINA.
C'est hideux!
COCAMBO, à part.
Prenons un air g acieux...
EUREKA.
Qu'il est laid!
TOUTES.
Qu'il est laid!
COCAMBO.
Je produis beaucoup d'effet.
ZELLA.
Il ne paraît pas farouche.
DOÏL.
Ni farouche, ni méchant.
MYRRA, s'approchant.
Pourquoi cette grande bouche?
COCAMBO.
Pour vous croquer, mon enfant.
TOUTES, se sauvant.
Ciel!
COCAMBO, éant.
Non, je suis incapable
De faire le moindre mal.
ZAÏS.
Il parle...
EUREKA.
C'est admirable...
ZELLA.
Le curieux animal...
COCAMBO.
Animal!
C'est fort mal
De me traiter d'animal,
Apprenez en ces lieux
Qu'un' bête et moi ça fait deux.
TOUTES, l'entourant.
Ah! vraiment,
C'est charmant,
Il parle bien gentiment,
Ce mortel n'est vraiment
Ni ferece, ni méchant.
COCAMBO.
Tiens! voilà qu'elles s'approprient.
ZAÏS.
Oh! mes sœurs, je me souviens qu'un jour,
en traversant une forêt, j'en aperçus un pareil...
COCAMBO.
Mon pareil dans une forêt...
EUREKA.
Et sais-tu comment ça s'appelle?

COCAMBO.
Ça!
ZAÏS
On m'a dit que ça s'appelait un singe.
COCAMBO.
Un singe... ah ça! mais...
XINA.
Ça n'est pas beau, un singe.
COCAMBO.
Un singe, non; mais moi, je suis un homme.
TOUTES.
Un homme!
COCAMBO.
Un bel homme!
ZELLA.
Qu'est-ce que c'est qu'un homme?
MYRRA.
Qu'est-ce que ça fait?
EUREKA.
A quoi ça sert-il?
COCAMBO.
Ce que c'est, ce que ça fait? à quoi ça sert?
En voilà des questions de l'autre monde...
TOUTES, vivement.
Mais parle donc, parle donc, parle donc...
COCAMBO.
Sont-elles curieuses, sont-elles curieuses!...
Eh bien! un homme est tout ce qu'il y a de
plus utile au monde, parce que si dans le
monde il n'y avait plus d'hommes, le monde...
Bernique...
TOUTES.
Bernique...
COCAMBO.
Bernique est un mot français qui veut dire
va te promener.
ZELLA.
Sans hommes, il n'y aurait plus de monde...
COCAMBO.
Il n'y aurait plus de monde dans mon
monde, et ça se comprend, parce que la fem-
me, voyez-vous...
ZAÏS.
La femme! qu'est-ce que c'est, encore?
TOUTES.
Oui, qu'est-ce que c'est?
COCAMBO.
La femme! vous ne savez pas non plus? (A
part.) Au fait, c'est juste. Eh bien! entre nous,
la femme, c'est un petit être assez mal réussi;
ça vous ressemble un peu.
TOUTES.
Oh!
COCAMBO.
Oui; ce n'est pas que ce soit absolument
villain; non. Mais c'est capricieux, curieux,
suspicieux, vaniteux, ruineux, et volage et
frivole, fantasque, exigeant, inconséquent,
désobéissant, contredisant, et friand et gour-
mand! oh! la la... et menteur, trompeur,

indiscret, coquet!... et quel caquet... car c'est bavard... bavard...

ZAÏS.

Plus que toi ?

COCAMBO.

Moi, je suis un muet auprès... et puis ça vous a des petites mains... des petits pieds... (Montrant les siens.) Pas comme ceux-là, ça leur est défendu ; et des petites tailles... heureusement, dans le temps, que la fée Crinoline a inventé des cages pour cacher tout ça.

TOUTES, vivement.

Mais pourquoi donc... mais pourquoi donc... mais pourquoi donc?...

COCAMBO.

Sont-elles curieuses... sont-elles curieuses... Tâchons de leur faire comprendre...

AIR : *Laissons les enfants à leurs mères...*

L'homme est l'être qui de la femme
Peut seul embellir le destin,
Et lorsque l'amour les enflamme,
Tous deux forment un doux hymen.
Marié, l'homme devient père
Ou d'une fille, ou d'un garçon,
Mais quand l'hymen le désespère,
Dans mon monde il peut, sans façon,
Laisser les enfants à leur mère,
Laisser la mère à la maison.

XINA.

L'hymen !

MYRRA.

L'amour !

DOÏL.

Qu'est-ce que tout ça ?

COCAMBO, à part.

Diable ! toucher à de si graves sujets, quand la fée m'a recommandé de ne toucher à rien... Non, ce serait dangereux... (Haut.) Mes petits anges, je viens de faire un long voyage en plein air... ça m'a creusé, je mangerais bien quelque chose.

ZAÏS.

Manger!...

TOUTES.

Manger!...

ZAÏS.

Qu'est-ce que c'est encore ?

TOUTES.

Oui, qu'est-ce que c'est ?

COCAMBO.

Eh bien ! mais, c'est... (Il fait le geste de la pantomime.)

EUREKA.

Je ne comprends pas...

TOUTES.

Ni moi.

COCAMBO.

Vous ne comprenez pas ? manger... se nourrir... tortill. s'alimenter... manger pour vivre...

TOUTES.

Ah !

COCAMBO.

Vous y voilà.

TOUTES.

Non.

ZAÏS.

AIR : *des Petits bateaux.*

C'est le parfum des fleurs
Qu'on respire
Dans cet empire ;
En immortelles sœurs
Nous vivons du parfum des fleurs.

XINA.

Oui, depuis cent mille ans,
Pour vivre dans l'espace
Nous humons l'air qui passe.

COCAMBO.

Vivre de l'air du temps ?

DOÏL.

En parcourant l'éther,
Le bonheur nous enivre,
Cela s'appelle vivre.

COCAMBO,

En se donnant de l'air.

MYRRA.

Oui, tous nos jours sont beaux
Et nous vivons tels qu'ils se suivent,
Comme les oiseaux vivent.

COCAMBO.

J'aimerais mieux vivre d'oiseaux.

ZELLA.

Si j'ai soif en chemin,
Moi, je me désaltère
Aux vapeurs de la terre,

COCAMBO.

J'aimerais mieux du vin.

EUREKA.

Régal toujours nouveau,
Dans nos charmants voyages,
Aspirant les nuages...

COCAMBO.

J'aimerais mieux du veau.

REPRISE.

COCAMBO.

Comment ! vous n'avez pour tout potage.. Eh bien ! parole d'honneur, on ne le dira pas, non, en vous voyant si grassouillettes..

(Il prend la taille de Zella.)

ZELLA.

Téméraire !

TOUTES.

Téméraire !

(Toutes ont tiré de leurs costumes des traits dont elles menacent Cocambo.)

PEAU D'ANE,

COCAMBO.

Eh bien !... eh bien !... grâce...

ZELLA.

Si ça t'arrive encore...

COCAMBO.

Non, non... ça ne m'arrivera plus... Mais, sarristi, je ne pourrais jamais vivre sans rien prendre.

(On entend au loin une musique mélodieuse.)

ZAÏS.

Chnt ! Ecoutez... Oui, c'est la fée des Ondes...

MYRRA.

Et voici la reine...

XINA.

Elles vont se rencontrer ici.

SCÈNE II.

LA FÉE COQUETTE, LA FÉE DES ONDES,
LILIA, LES MÈMES.

CHOEUR.

Air :

Notre reine, loin des mondes,
Reçoit une de ses sœurs,
La belle reine des ondes,
Dans le paradis des fleurs.

LA FÉE COQUETTE, recevant la fée des Ondes,
qui est entrée du côté opposé.

Que c'est aimable à vous, chère, d'être venue me voir.

LA FÉE DES ONDES.

Je tenais à vous remercier de vive voix du triomphe que vous m'avez valu.

LA FÉE COQUETTE.

Comment cela ?

LA FÉE DES ONDES.

Le bal que les Grands Fleuves devaient nous donner a eu lieu hier... j'y portais la toilette dont vous m'aviez envoyé le délicieux modèle. J'ai eu un succès fou, ma chère... Les Rivières et les Sources étaient furieuses... c'était un débordement général de jalousie et de colère, et c'est à vous que je dois cette victoire. Inutile de vous dire, chère, qu'à l'occasion vous pouvez disposer de moi.

LA FÉE COQUETTE.

L'occasion est toute trouvée, et vous ne pouviez arriver plus à propos.

LA FÉE DES ONDES.

Vraiment ?...

LA FÉE COQUETTE.

Voici Lilia, ma filleule bien-aimée, qui a grand besoin de votre protection.

LA FÉE DES ONDES.

Parlez, ma belle enfant.

LILIA.

AIR : *Hier, je dormais là...* (Daphnis et Chloé).

Mon père est au pouvoir
Du plus mauvais génie ;
C'est ma coquetterie
Qui le perd sans espoir.
S'il me doit l'esclavage,
Si j'ai causé sa mort,
Faites que je partage
Son sort. (bis.)

LA FÉE DES ONDES.

Chère petite, elle est charmante... Et ce méchant génie, qui est-ce donc ?

LA FÉE COQUETTE.

Diamantin.

LA FÉE DES ONDES.

Mon cousin?... Eh bien, mais un mot de vous, de la belle fée Coquette, suffirait...

LA FÉE COQUETTE.

Oh non ! je ne voudrais pas m'y fier.. Nous avons eu maille à partir ensemble ; c'est hier seulement qu'il a pu s'échapper de la prison où je le tenais.

LA FÉE DES ONDES, riant.

Ah ! ah ! ah ! je comprends, alors... Eh bien ! entre nous, je puis vous dire cela, mon cher cousin a pour moi certain penchant que j'ai pu encourager jusqu'ici... (Détachant une algue de sa ceinture.) Prenez cette algue, bien souvent sollicitée par lui... il la reconnaîtra.

LA FÉE COQUETTE.

Et je serai la bien-venue ?

LA FÉE DES ONDES.

Je le crois.

LA FÉE COQUETTE.

Grand merci !

LA FÉE DES ONDES.

Et maintenant, chère, adieu !

LA FÉE COQUETTE.

Eh quoi ! partir ainsi sans avoir vu mes jardins ?

LA FÉE DES ONDES.

Vos jardins?... Il est vrai qu'ils doivent si peu ressembler aux miens... Allons...

LA FÉE COQUETTE.

Inutile... Nous sommes ici dans l'Ether... Un souffle me suffit pour dissiper ce qui m'entoure.

(Elle souffle légèrement. Le théâtre change et représente les jardins où tout est azur, fleurs, eaux transparentes, etc.)

HUITIÈME TABLEAU.

Les jardins de la fée Coquette.

SCÈNE I.

LA FÉE DES ONDES, LA FÉE COQUETTE,
ZAIS.

LA FÉE DES ONDES.

Quel ravissant séjour !

LA FÉE COQUETTE.

Venez : j'ai promis à mes chères filles que vous assisteriez à la fête qu'elles vous ont préparée.

LA FÉE DES ONDES.

Volontiers...

ZAIS, qui était sortie, à la fée Coquette
Reine...

LA FÉE COQUETTE.

Que me veux-tu, Zais?...

ZAIS, bas.

Reine, votre messenger est de retour... Ainsiqui que vous le supposiez, le roi Matappa est chez Diamantin.

LA FÉE COQUETTE, bas.

Chut!... que Lilia ignore encore... Fais préparer mon char.

(Elle va rejoindre la fée des Ondes et donne le signal de la fête.)

BALLET.

NEUVIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente l'entrée d'une mine de diamants. A gauche, un caveau grillé.

SCÈNE I.

LE PRINCE BELAZOR, PHAZEL.

PHAZEL.

Allons, prince, allons, ne vous tourmentez pas. Vous le voyez, je suis bon enfant, et puisque vous êtes bien raisonnable...

BELAZOR.

Phazel, mon petit Phazel, ouvre-moi ma cage.

PHAZEL.

Mais elle est ouverte, prince; ne vous apercevez-vous pas que nous nous promenons ensemble?

BELAZOR.

Eh bien! laissez-moi m'envoler.

PHAZEL.

Vous envoler?

BELAZOR.

Tu sais bien qu'elle m'attend à la fenêtre de sa tourelle. Je t'en prie, rends-moi mes ailes.

PHAZEL.

Vos ailes! (A part.) Allons, voilà qu'il s'imagine... Mais vous n'avez jamais eu d'ailes... Vous n'êtes pas un oiseau, prince.

BELAZOR.

Je ne suis pas un oiseau, l'oiseau bien dont vous avez coupé les ailes pour le mettre en cage P... Misérables sorciers! ouvrez, ouvrez cette cage, ou j'en brise les barreaux...

PHAZEL.

Il m'ennuie... C'est ennuyeux, un fou par amour.

BELAZOR.

AIR : *Rendez-moi.*

Rendez-moi mes ailes d'oiseau,

Rendez-moi mes deux ailes.

Je voudrais voler au château

Où m'attend la belle des belles.

Rendez-moi mes ailes d'oiseau,

Rendez-moi mes deux ailes.

PHAZEL.

Et moi qui, par faiblesse, lui ouvre la grille de son cachot.

BELAZOR.

Lilia! Lilia!

PHAZEL.

Comment lui faire oublier? Oh! une idée!

(Il fait un signe; un rocher se change en grosse caisse sur laquelle Belazor trouve un violon.)

BELAZOR.

Qu'est-ce?

PHAZEL.

Il était au cachot, je le mets au violon

AIR : *Des variations.*

Son amour l'exaspère,

Son esprit se perd;

Eh bien! pour le distraire,

C'est bien plus fantasque,

Par mon pouvoir magique,

Qu'il sache la musique

Et me joue un air.

BELAZOR.

Qu'est-ce donc que j'éprouve

(Violon.)

PEAU D'ANE,

Les doux sons que je trouve
Sur cet instrument...

(Violon.)

Qu'est-ce donc que j'éprouve?

(Violon.)

C'est vraiment charmant!

(Variations.)

PHAZEL.

J'ai bien fait, décidément, de le mettre au violon.

BELAZOR.

Mais non, elle m'attend; je l'entends qui m'appelle de ce côté; oui, là, là.

PHAZEL.

Est-ce qu'il irait de lui-même?

BELAZOR.

Lilia! Lilia!

PHAZEL.

Ah! je le tiens!

(Il fait un signe; la grille se referme.)

BELAZOR.

En cage! toujours en cage!

PHAZEL.

Courons dire à mon maître qu'il est tout à fait fou et qu'il se croit un oiseau.

Ah! le bel oiseau,

Maman!

(Il sort.)

BELAZOR.

Misérables sorciers! ouvrez, ouvrez cette cage, ou j'en brise les barreaux.

COCAMBO, dans le lointain, en dehors,

Y a-t-il quelqu'un en bas... hein? Non. S'il n'y a personne, dites-le...

BELAZOR.

Lilia!... Lilia!...

COCAMBO.

Hein!... il y a... il y a quelqu'un... (entrant). Sapristi!... j'ai dégingolé plus de deux mille cinq cents marches... (Se tâtant le derrière.) Heureusement, ce n'est pas la tête qui a porté... au contraire; mais Dieu, que les escaliers taillés dans le roc sont durs!

BELAZOR.

Phazel...

COCAMBO.

Hein?...

BELAZOR.

Rends-moi mes ailes...

COCAMBO.

Quelqu'un qui me redemande ses ailes... se ne peut être qu'un *serin*.

BELAZOR.

Je t'en prie, Phazel.

COCAMBO.

Un *perroquet*, puisqu'il parle.

BELAZOR.

Ouvre moi la porte...

COCAMBO, chantant.

Pour l'amour de Dieu... C'est un *piervot*.

BELAZOR.

Ouvre-moi, et tout ce que je possède est à toi.

COCAMBO.

Tout ce qu'il possède... Ah! j'ai justement mon *rossignol*.

BELAZOR.

Ma fortune, mon royaume, tout ce que tu me demanderas.

COCAMBO.

Tout ce que je lui demanderai... Ah! je me suis fait un pinson.

BELAZOR.

Je te le jure, foi de Belazor.

COCAMBO.

Belazor? Nom d'un chien! c'est le prince.

BELAZOR.

Tu seras mon ami... mon premier ministre...

COCAMBO.

Des finances... ça me va... Sortez, prince...

BELAZOR, poussant la porte sur le nez de Cocambo

Libre! libre!

COCAMBO.

Sapristi! une bosse... oh! les princes.

BELAZOR, parcourant le théâtre.

O joie!.. ô bonheur!.. ô délices!.. ô ivresse! ô délire!.. ô transport!

COCAMBO.

Transport au cerveau... peut-être ai-je eu tort de le lâcher...

BELAZOR.

Lilia! Lilia!

COCAMBO.

Prince, vous m'aviez promis...

BELAZOR.

Qui es-tu, que veux-tu, d'où viens-tu? Parleras-tu?...

COCAMBO.

Turlututu.

BELAZOR.

Ah! je te reconnais, misérable! tu es le génie Diamantin, mon persécuteur... (Le saisissant au collet.) Je te tiens donc, monstre!

COCAMBO.

Sapristi! voulez-vous me lâcher!...

BELAZOR.

Veux-tu me rendre Lilia?...

COCAMBO.

Mais je ne l'ai pas sur moi.

BELAZOR.

Si.

COCAMBO.

Fouillez-moi.

BELAZOR.

Tu ne veux pas me la rendre?...

COCAMBO.

Ah! que je suis donc fâché de l'avoir lâché.

BELAZOR, lui arrachant l'une de ses manches,

Tu ne le veux pas?

COCAMBO.

Ma manche!...

(Le prince a jeté la manche en l'air... Cocambo passe pour la rattraper. Belazor saisit son autre manche et l'arrache.)

BELAZOR, même jeu.

Tu ne le veux pas?...

COCAMBO.

Mon autre manche...

BELAZOR, le saisissant par sa culotte.

Tu ne le veux pas?...

COCAMBO.

Ah! mais non, mais non, pas ça, pas ça...
ce serait une autre paire de manches!

BELAZOR, s'arrêtant tout à coup.

Chut!... écoute... attends...

COCAMBO.

Ah! que je suis donc fâché de l'avoir lâché.

BELAZOR.

C'est elle, c'est elle, j'entends sa voix, elle m'appelle.

AIR : *Louis Chéri.*

Mais je n'ai plus mes ailes,
Et cependant j'entends sa voix
Me dire encor comme autrefois :
Vollige autour de mes tourelles;
Viens, ô prince des plus fidèles!...
Oui, sa voix m'appelle en chantant...
Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

COCAMBO.

En voilà un toqué!

BELAZOR.

Même air.

Des sorciers nous séparent,
Et pour m'empêcher en ce jour
De m'élever jusqu'à sa tour,
De mes deux ailes ils s'emparent.
Mais jamais les cœurs ne s'égarent,
Et sa voix me guide en chantant.
Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

(Sur la reprise de ces deux derniers vers, il sort comme attiré par la voix de Lilia.)

COCAMBO, seul.

Il est parti et comme il a récompensé ma belle action... oh! la reconnaissance... Mais où suis-je donc?...

SCÈNE II.

COCAMBO, PHAZEL.

PHAZEL, qui vient d'entrer.

On a parlé... Cocambo!

COCAMBO.

Mais comment le prince se trouvait-il...

PHAZEL.

Le prince... (Voyant la porte ouverte.) délivré!...

COCAMBO.

Je m'y perds... je me perds dans ce qui m'arrive et dans l'obscurité...

PHAZEL.

Heureusement, il ne peut sortir des mines... mais pour l'avoir délivré... A nous deux, Cocambo...

COCAMBO, heurtant quelque chose avec son pied.

Hein! qu'est-ce?... (Il se baisse et tâte.) Un banc... Oh! j'en avais besoin... (Il s'assied.) Que d'émotions, que d'aventures!... mais la princesse, sa marraine, que sont-elles devenues? Je courais après elles, lorsqu'en voulant ramasser quelque chose qui brillait dans un coin, j'ai mis le pied sur une pierre qui a culbuté; j'ai fait comme la pierre, et j'ai roulé dans un escalier qui m'a conduit ici sur le dos. (Ici, le banc se met à monter.) C'est surtout quand j'ai dégingolé cet escalier... il me semble encore que je descends, que je descends... C'est affreux quand on descend comme ça! (En disant je descends, il a toujours monté et se trouve à présent dans les bras d'un monstre gigantesque dont la tête sourit au-dessus de la sienne.) Avec ça qu'on n'y voyait goutte, comme ici. Ah! je donnerais je ne sais quoi d'une lumière quelconque... (Ici, les yeux du monstre deviennent deux becs de gaz.)

COCAMBO.

Tiens! on dirait... (Se retournant.) Oh! qu'est-ce que c'est que ça... Ciel! Monsieur, voulez-vous me lâcher... (s'apercevant de la grandeur du monstre.) Non, ne me lâchez pas...

(Ici, tout le théâtre se couvre de monstres dont les yeux flamboient. — Chœur infernal dans la coulisse.)

AIR des démons de Robert le Diable.

Tu veux de la lumière...
En voici, sois heureux,
Cette grotte s'éclaire
Aux flambeaux de nos yeux.

COCAMBO, se voyant à terre et se retournant.

Monsieur, je vous remercie bien... Tiens! disparu... ils ont tous disparu... Ah! profitons-en pour me sauver. (Un scarabée entre et le poursuit; tombant sur un banc; à peine est-il sur le banc, que le banc se développe et qu'il se trouve avalé par un monstre). Eh bien! eh bien! où suis-je... Monsieur, monsieur, c'est indiscret, ça ne se fait pas. (Dans la gueule du monstre.) Oh! la vilaine bête!...

(Le monstre lève sa queue et ferme sa gueule. — On voit les jambes de Cocambo paraître à l'autre extrémité du monstre, puis tout son corps. Le monstre redevient un banc et le scarabée disparaît.)

COCAMBO.

Ouf! j'en suis sorti je ne sais ni comment ni par où, mais j'en suis sorti... Tiens, oh! par

exemple... c'était un banc!... je me croyais dans une bête, et la bête c'était moi. Ah! ça, j'ai donc des visions... je suis donc halluciné... Il est évident qu'il n'y a pas ici la moindre bête. (A peine a-t-il achevé qu'un monstre énorme entre en scène.) Ah! il s'en va... (Regardant à la cantonade.) Vite, sauvons-nous... (S'arrêtant.) Oh! mais je n'avais pas remarqué des diamants... je suis dans une mine de diamants... Ah! je ne partirai pas sans en prendre ma charge. (Il s'approche des diamants qu'il vient d'apercevoir et se baisse pour les saisir, lorsque des blocs énormes de diamants s'affaissent sur son dos.) Hein! encore! Sapristi! assez, assez... j'en ai demandé ma charge; mais c'est une mauvaise charge... A l'aide! au secours!

PHAZEL.

Ah! Cocambo, maître fripon, je vous y prends encore.

COCAMBO.

Grâce! pitié!

PHAZEL.

Puisque le vol est ton plaisir...

(Ici les blocs de diamants s'abaissent tout à fait, et à la place de Cocambo on aperçoit un gros hanneton.)

Cocambo, vole! vole! vole!

Ton mari est à Pécole;

Il a dit : si tu ne voles

Qu'il te couperait la gorge,

Avec son couteau d'saint Georges...

Cocambo, vole! vole! vole!

(Pendant ce chant, Cocambo en hanneton s'est envolé.)

-- Phazel le promène et finit par sortir avec lui.)

SCÈNE III.

LA FÉE COQUETTE, LILIA, PUIS
DIAMANTIN.

LA FÉE.

Viens, chère petite, suis-moi.

LILIA.

Où sommes-nous donc, ici, ma marraine?

LA FÉE.

Chez notre puissant ennemi, chère enfant, de qui dépend la liberté de ton père : chez Diamantin.

DIAMANTIN, sortant des mines.

Mou nom!

LA FÉE.

Diamantin!...

DIAMANTIN.

La fée Coquette.. chez moi... (avec joie.)

Ah! ah!

LA FÉE.

Bonjour, Diamantin.

DIAMANTIN.

Serviteur... (A part.) Je la tiens donc, à mon tour... (Il se frotte les mains.)

LA FÉE.

La joie que vous laissez éclater à ma vue me prouve que votre cousine, la fée des Ondes, m'a dit vrai.

DIAMANTIN.

Ah! elle vous a dit...

LA FÉE.

Que vous ne me gardiez pas rancunes

DIAMANTIN.

Elle vous a dit cela?

LA FÉE.

Oui, et bien d'autres choses encore.

DIAMANTIN.

Quoi donc?

LA FÉE.

Mais que vous étiez fort galant.

DIAMANTIN.

Ah!

LA FÉE.

Fort aimable...

DIAMANTIN.

Ah!

LA FÉE.

Obligé surtout, et que vous ne me refusiez rien.

DIAMANTIN.

Oui-da.

LA FÉE.

Surtout si je vous promettais de sa part...

(lui montrant l'algue.) ceci.

DIAMANTIN.

Ah! il serait vrai... ma chère, ma belle cousine vous a remis... Ah! donnez, donnez...

LA FÉE.

Un moment... faisons la paix d'abord.

DIAMANTIN.

Certes...

LA FÉE.

Votre main.

DIAMANTIN.

La voici... donnez.

LA FÉE.

Pas encore, j'ai une autre demande à vous faire.

DIAMANTIN.

Parlez.

LA FÉE.

Voici ma filleule Lilia qui vient solliciter la liberté de son père.

DIAMANTIN, avec sévérité.

Son père, par une faiblesse coupable envers une fille coquette et capricieuse, a causé la mort du merveilleux animal que j'avais jadis donné à l'un de ses aïeux.

LA FÉE.

Lilia est désolée et repentante.

DIAMANTIN.

Elle doit être punie.

LA FÉE.

Et avec elle, son père, le prince Belazor.

DIAMANTIN.

Lui, c'est différent, il m'a sauvé... Lilia ferait son malheur, je dois l'en séparer.

LA FÉE.

AIR : *On n'offense pas une belle.*

Ma voix sera-t-elle étouffée
 Sous vos mépris et vos rigueurs?
 Je suis une coquette fée,
 J'ai du pouvoir sur tous les cœurs.
 Et lorsque je viens la première
 Vous adresser une prière,
 Apprenez qu'un refus serait
 Le premier qu'on me ferait.
 Certes, l'offense serait grande.
 Regardez-moi, vous verrez bien
 Que lorsque c'est moi qui demande
 On ne peut me refuser rien,
 On ne doit me refuser rien.

DIAMANTIN.

Désolé, charmante fée, mais je dois être inflexible.

LA FÉE.

Vous refusez ?

DIAMANTIN.

Oui.

LA FÉE.

Eh bien ! je garde ceci, et défense vous est faite de jamais paraître devant votre cousine... Adieu.

DIAMANTIN.

Un moment, que diable !

LA FÉE.

Voyons... décidez-vous.

DIAMANTIN.

Lilia se repent, dites-vous, et si je mettais une condition à mon pardon ?

LILIA.

Air : *Si ça t'arrive encore.*

Ordonnez, je vais obéir.

DIAMANTIN.

Si pour punir une coquette
 Je te condamne à mourir ?

LILIA.

Parlez, à mourir je suis prête.

DIAMANTIN.

Si pour effacer tes attraits
 J'inventais un costume horrible ?

LA FÉE.

Arrêtez ; il ne faut jamais
 Demander l'impossible.

LILIA.

Pour sauver tous ceux que j'aimais
 Rien ne m'est impossible.

DIAMANTIN.

Eh bien ! soit. Je rendrai ton père à la liberté, le prince à la raison. Mais pendant un an et un jour, tu vivras du travail de tes mains, en cachant ton rang, ta naissance, ta beauté sous le costume dont je vais te revêtir.

LILIA.

Je le jure.

LA FÉE.

Ah ! Diamantin, tâchez que ce ne soit pas trop disgracieux.

DIAMANTIN.

A moi, Phazel !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PHAZEL ET COCAMBO en hanneton.

PHAZEL.

Me voilà, maître.

DIAMANTIN.

Qu'est-ce que cela ?

PHAZEL.

Un maître fripon que j'ai puni. Hanneton, volel volel volel !

COCAMBO.

Grâce !.. pitié !.. Ah ! madame la fée, belle princesse, intercédez pour un malheureux hanneton.. non, pour un infortuné mortel qui..

DIAMANTIN.

Cocambo, honnête financier, habile conseiller de la princesse, toi la cause première de ses fautes, tu partageras ses destins.

COCAMBO.

Tout ce que vous voudrez, pourvu que vous me rendiez ma jolie forme d'autrefois.

PHAZEL.

Hanneton, volel volel volel !

COCAMBO, feignant de rire.

Hé, hé, hé. (A part.) Que ce petit être me déplaît.

DIAMANTIN, qui est allé prendre un marteau.

Mais comme vous n'avez jamais rien appris et que vous seriez, sans doute, très-embarrassée de vivre par votre travail, je vais faire fabriquer sous vos yeux un anneau magique qui vous donnera l'adresse et les talents qui vous manquent. (Il frappe avec son marteau sur un beffroi en criant :) A l'œuvre ! enfants.

DIXIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente l'intérieur des mines.

SCÈNE I.

LES MÊMES, FORGERONS FANTASTIQUES
armés de marteaux.

CHOEUR.

AIR :

A l'œuvre ! forgerons ;
Travaillons, travaillons !
Que la forge s'allume,
Et frappons sur l'enclume
Tant que nous le pourrons.
Travaillons, travaillons !
A l'œuvre ! forgerons.

DIAMANTIN, à Lilia.

Pendant que l'on fabrique
Pour toi l'anneau magique,
Il faut, tout m'en fait une loi,
Qu'à ma sœur si coquette,
Ici j'offre une fête
Digne d'elle et digne de moi.

REPRISE,

A l'œuvre ! forgerons, etc.

DIAMANTIN.

Déjà le miracle s'opère.

Regarde, voici ton anneau.

(Ici toute la forge se développe, et un petit génie
sortant de la fournaise, présente l'anneau.)

DIAMANTIN, à Lilia.

(Reprise du chant.)

Prends cet anneau qui sait tout faire,
Et maintenant renonce à plaire,
Voilà ton costume nouveau.

(Ici Lilia se trouve revêtue d'une peau d'âne.)

CHOEUR DES FORGERONS.

Ah ! ah ! ah ! ah !

Ah ! ah ! ah ! ah !

Qu'elle est belle comme cela,

Les grâces sans pareilles !

Et les belles oreilles.

Ah ! ah ! ah ! ah !

Ah ! ah ! ah ! ah !

Sous ce costume-là

Que de charmes elle a !

(Pendant ce chœur, Lilia fuit par le fond, suivie de
Cocambo et de la fée. Tous les forgerons la suivent
en se moquant d'elle. — Lilia reparait sur les pra-
ticables du fond, et la toile baisse au milieu des
danses et des rires qui l'accompagnent.)

ACTE TROISIÈME.

ONZIÈME TABLEAU.

Un site champêtre. — A gauche, un pavillon. — A droite, un massif de rosiers. — Au fond, la campagne
avec un lac. — Sur le devant, à droite, une table de pâtissier avec des gâteaux.

SCÈNE I.

ABRICOTIN, FRIVOLINETTE, LAMBINO,
GARÇONS PÂTISSIERS, BÉBÉ, ZOZO.

(Au lever du rideau, Abricotin, devant la table, en
pâtissier, vend des gâteaux à des paysans. D'autres
entourent Frivolinette, qui leur parle.)

AIR : du Marché de la Muelle.

C'est aujourd'hui fête pour nous ;
Un prince que nous aimons tous
Va tous nous ranger sous sa loi :
Le prince Belazor est roi.

LAMBINO, lui offrant sa corbeille de gâteaux,
et criant très haut.Des gâteaux ! des gâteaux !... Qui veut des
gâteaux ?

LA PAYSANNE.

Tais-toi donc, toi. (A Frivolinette.) Je vous
dis...

LAMBINO.

Tout chauds, là les gâteaux tout chauds.

LES PAYSANS.

Est-il agaçant, celui-là, avec ses gâteaux !

LA PAYSANNE.

Il n'a que ça dans la bouche.

LAMBINO.

Eh ben ! achetez-m'en, et vous serez
comme moi. (Criant.) Des gâteaux ! des gâ-
teaux !

LES PAYSANS, le repoussant.

Mais va-t-en donc !

FRIVOLINETTE.

Comment ! vous ne voulez pas me croire ?...
Eh bien, demandez à Abricotin, qui l'a vu
comme moi... (Appelant.) Abricotin, viens ici
un peu.

ABRICOTIN, venant à eux.

De quoi... de quoi ?

FRIVOLINETTE.

Est-ce que ce n'est pas vrai que, dans notre
pays, notre bon roi Matapa avait un âne qui
fournissait de l'or à tout le pays ?...

ABRICOTIN.

Quand on l'étrillait... certainement.

FRIVOLINETTE.

Et que le jour de sa mort... il y a justement aujourd'hui un an, au moment même où Martin-Jean rendait son dernier soupir...

ABRICOTIN.

Avec son dernier ducaton...

FRIVOLINETTE.

Le palais du roi s'est écroulé... la foudre est tombée... la terre a tremblé.

ABRICOTIN.

Ah! oui, qu'elle a tremblé... et moi aussi... les dents me jonaient des castagnettes... comme ça... (Il fait claquer ses dents.) Même que nous avons pris notre course, Frivolinette et moi, sans regarder derrière nous, jusque dans ce pays-ci.

FRIVOLINETTE.

Tout ça, c'est si vrai, qu'on en a fait une ballade en forme de complainte.

ABRICOTIN.

Oui... même que Frivolinette la sait par cœur.

JEANNETON.

Ah ben! faut nous chanter ça.

TOUS.

Oui, oui!... la complainte! la complainte!...

FRIVOLINETTE.

Ah! j' veux bien! moi... Ecoutez.

AIR : de *Lodoïska*.

Il était un royaume
Qu'un âne enrichissait.
Là pas un toit de chaume,
L'or en tous lieux brillait.
Dorant tout, vaille que vaille,
Le réduit le plus chétif,
En guise de toit de paille,
Avait un toit d'or massif;
Et nul n'était indigent
Au pays de Martin-Jean,
Au pays de Mar, de Tin, de Jean,
De Martin-Jean.
Ah! a! ah! ah!

TOUS.

Et nul n'était indigent, etc.

FRIVOLINETTE.

Mais vint une princesse
Fière de ses appas;
Toute cette richesse
Ne lui suffi-ait pas;
Cherchant dans les autres globes
Un costume sans pareil,
Elle fit tailler ses robes
Dans la lune et le soleil;
Et l'âne, tout consterné,
En était bien chagriné,

En était bien cha, bien gri, bien nè,

Bien chagriné.

Ah! ah! ah! ah!

TOUS.

Et l'âne, tout consterné, etc.

FRIVOLINETTE.

Bref, étrillé sans cesse,
Le pauvre âne mourut,
Du pays, la richesse
Avec lui disparut.
Dans une détresse affreuse
Tomba toute la cité,
Et la princesse orgueilleuse
Perdit puissance, beauté,
Et fit mourir son papa,
Notre bon roi Matapa,
Notre bon roi Ma, roi Ta, roi Pa,
Roi Matapa.
Ah! ah! ah! ah!

TOUS.

Et fit mourir son papa, etc.

SCÈNE II.

LES MÈMES, COCAMBO, LILIA.

COCAMBO arrivant exténué, haletant, par la droite; il porte un petit paquet au bout d'un bâton, et laisse, en entrant, tomber son léger fardeau, en tombant lui-même sur une pierre.

Ouf!... Princesse... arrêtons-nous ici, je vous en prie... laissez-moi haleter ici une minute.

FRIVOLINETTE.

Mais ce que la balla le ne dit pas, c'est que tout ce mal fut causé par ce grippe-sous, ce fripon de Cocambo.

COCAMBO, sursautant.

Où a parlé de moi!

LILIA.

En effet.

ABRICOTIN.

Non, non, non!... c'est la faute de la princesse Lilia... une vaniteuse, une coquette!

FRIVOLINETTE.

Heureusement, elle ne fera plus de mal à personne; et maintenant que le prince Bel-azor, qu'elle devait épouser, a succédé à son père et qu'il va s'unir à une autre.

LILIA, à part.

Qu'entends-je?

JEANNETON.

Qu'est-ce que c'est donc que cette princesse Nonchalante qu'il épouse.

FRIVOLINETTE.

C'est la fille du seigneur Croquignolet, un seigneur de la cour du roi Matapa, qui est arrivé ici quelques jours après le prince. La petite Nonchalante n'est pas trop spirituelle.

ABRICOTIN.

Pas trop! ah! non, ah! non... attendu même qu'elle est très...

FRIVOLINETTE.

Assez! on ne te demande pas ça. (Aux autres.) Souhaitons tous que le mariage de Nonchalante avec Belazor se fasse demain.

LILIA.

Demain! grand Dieu!

FRIVOLINETTE.

Quant à l'autre, puisqu'on ne sait ce qu'elle est devenue, Dieu veuille qu'elle ne mette jamais le pied dans ce royaume.

JEANNETON.

Jamais!... qu'elle soit maudite!

TOUS.

Oui, maudite!

LILIA, se laissant tomber sur la pierre.

Maudite!

COCAMBO, effrayé.

Il me semble que je pourrais marcher maintenant... Si nous poussions un peu plus loin.

(On entend des acclamations dans le lointain.)

ABRICOTIN.

Ah! entendez-vous là-bas...

FRIVOLINETTE.

C'est le Roi qui va faire une promenade... les médecins ont dit que ça lui fera du bien.

ABRICOTIN.

Alors, je cours le voir sortir du palais.

FRIVOLINETTE, le retenant et le faisant tourner sur lui-même.

Du tout... et la boutique, et ton placet à écrire pour devenir jâtissier de la cour.

ABRICOTIN, le montrant.

Le v'là, je le présenterai.

(Il veut s'élancer.)

FRIVOLINETTE, même jeu.

Habillé comme ça!

ABRICOTIN.

Je n'ai pas mon habit neuf.

FRIVOLINETTE, même jeu.

Si fait, le tailleur vient de me l'apporter...

(Prenant un paquet des mains d'un patronnet et le plaçant dans celles d'Abricotin.) Le voici.

ABRICOTIN.

Eh bien... plus tard... Allons d'abord voir passer le Roi.

FRIVOLINETTE.

Reste!

ABRICOTIN.

Mais...

FRIVOLINETTE.

Je le veux.

JEANNETON, qui regarde au fond.

On ouvre les portes du château, le prince ne tardera pas à sortir.

TOUS.

Courons!

(Abricotin veut encore s'élancer. Frivolinette le retient et le fait pirouetter.)

FRIVOLINETTE, avec autorité.

Je le veux! (Sortant en courant avec les autres, et à part.) Je vais voir passer le roi.

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins FRIVOLINETTE et LES PAYSANS.

ABRICOTIN.

Hein! qu'est-ce que vous dites de ça... toi Lambino, mon premier garçon; toi Toto, toi Bébé, toi Zozo? une femme qui m'a juré obéissance, il n'y a pas encore six mois de ça! Quelle mémoire! quelle Linotte, mon Dieu! (Regardant à gauche.) Avec tout ça, la voilà qui court voir passer le roi... (avec résolution.) Eh bien! j'irai aussi moi, là... (à Lambino.) Lambino, reste à la boutique. (Plaçant le paquet sous la table.) Veille sur mon habit neuf et sur mes gâteaux... je vais voir passer le roi.

(Il sort en courant.)

LAMBINO, après l'avoir suivi des yeux.

Tâche que je reste... pour trois méchantes tartelettes... Hé, petit Toto... garde un peu la boutique... je vais voir passer le roi. (Il sort.)

TOTO, même jeu.

Il s'en va (à Bébé.) Bébé, garde la boutique... je vais voir passer le roi. (Il sort.)

BÉBÉ, même jeu, au petit chien.

Zozo... garde la boutique... je vas voir passer le roi... (Il court, tombe, se relève et sort. — Le petit chien, après avoir regardé à droite et à gauche, sort aussi en courant du côté où doit passer le roi.)

SCÈNE IV.

LILIA, COCAMBO.

COCAMBO, regardant au fond.

Ils sont tous partis...

LILIA.

Oh! que j'ai souffert... et voilà mon sort depuis un an: partout, sous cette enveloppe affreuse, j'entends maudire la princesse Lilia.

COCAMBO, qui s'est approché des gâteaux.

Mon Dieu, comme vous voilà triste; faiblirez-vous au moment où votre épreuve va cesser? car enfin vous n'avez plus qu'un jour.

LILIA.

Mais ce jour est un siècle pour moi. N'avez-vous pas entendu ce qu'il se disait tout à l'heure?

COCAMBO.

Ah! oui, le mariage du prince Belazor que

vous aimez maintenant... Tiens, voilà de la pâtisserie qui... (Il veut y porter la main.)

LILIA.

Que faites-vous?

COCAMBO.

Moi, mais...

LILIA.

Voulez-vous donc attirer de nouveaux maîtres sur nous.

COCAMBO.

Non, oh! non, car, Dieu merci, depuis un an le sort n'en est *pois* chiche (se reprenant), point chiche avec nous.

LILIA.

Le dégoût, l'effroi, l'horreur qu'inspire mon costume nous ferment toutes les maisons, et lorsque par hasard une porte s'ouvre enfin, et que, grâce à cet anneau magique que m'a donné le génie Serpentin...

COCAMBO.

Ah! voilà, vous avez un anneau, vous?

LILIA.

Oui, et lorsque grâce à lui je parviens à me rendre utile, à me faire aimer, vous commettez de nouvelles fautes et je ne puis rester nulle part.

AIR : *De Fossey.*

D'un sabotier je remplissais la huche,
Il admirait mes magiques travaux,
Car je n'avais qu'à toucher une bûche
Pour la changer en paire de sabots.

COCAMBO.

L'argent qu'il a gagné par vous,

Moi, je l'ai pris pour nous.

Et comprend-on cela?

On nous a renvoyés pour ça.

LILIA.

Vient la moisson, et courageuse fille,
Je moissonnais toujours en me cachant,
Et l'on me vit, d'un seul coup de faucille,
En plein soleil abattre tout un champ.

COCAMBO.

De cette moisson-là, j'ai pris

Tous les plus beaux épis.

Et comprend-on cela?

On nous a renvoyés pour ça.

LILIA.

Un peu plus tard, redoublant de courage,
Nous arrivons dans la ferme à Gros-Jean-
Là je faisais du beurre et du fromage,
En regardant la crème seulement.

COCAMBO.

Pour prouver qu'ils étaient exquis,

Je mangeais vos produits.

Et comprend-on cela?

On nous a renvoyés pour ça.

LILIA.

Dans un pressoir où je vous accompagne,
Le vigneron nous fait mauvais accueil.

Mais je changeais en vrai vin de champagne,
Un vin moins bon que celui d'Argenteuil.

COCAMBO.

A votre santé j'en buvais

Autant que je pouvais.

LILIA.

Et comprend-on cela?

On nous a renvoyés pour ça.

ENSEMBLE.

LILIA.

Il en buvait, il en buvait

Autant qu'il en trouvait.

Et comprend-on cela?

On nous a renvoyés pour ça.

COCAMBO.

A votre santé j'en buvais

Autant que je pouvais.

Et comprend-on cela?

On nous a renvoyés pour ça.

(Cris dans le lointain.)

Vive le roi! vive le roi!

LILIA.

Oh! c'est lui... De cette colline, cachée par les grands arbres, je pourrais le voir encore... (A Cocambo.) Vous, demeurez, et si quelque nouveau danger...

COCAMBO.

Soyez tranquille... (Elle sort.)

COCAMBO, la suivant.

Et ne vous désolez pas, le prince n'est pas encore marié... et puis il peut devenir veuf...

SCÈNE V.

COCAMBO, puis PHAZEL.

COCAMBO.

Pauvre princesse, l'aime-t-elle!... Tiens! je suis seul, ils sont tous allés voir le roi... jusqu'aux pâtisiers... Si je n'étais pas là, pourtant... le premier passant pourrait se passer... (Il fait le geste de manger.) Avec ça, que ces tartelettes vous ont une mine... (Il en montre une avec crainte, celle-là surtout... (Avançant un peu le doigt), pas celle-là... l'autre d'autre côté... la petite... Si j'avais de la monnaie sur moi... (Il fouille dans ses poches.

PHAZEL, sortant du petit paquet que Cocambo a laissé tomber par terre à son entrée.

Merci, Cocambo, de m'avoir porté jusqu'ici, mais je n'étais endormi là-dedans... Où donc est-il? ah! le voilà... seul... (Regardant à droite.) Non, j'aperçois la princesse...

COCAMBO, qui a retourné toutes ses poches.

Rien! pas un rouge liard! Un financier... sans finances! quelle humiliation... (Regardant les tartelettes.) En les examinant bien, je trouve

maintenant celle-ci mieux pétrie... pas celle-ci, l'autre, la grosse... Je parierais que c'est de la frangipane. (Il va y mettre le doigt.)

PHAZEL.

Hum!

COCAMBO, effrayé. Hein! (Il regarde autour de lui. — Phazel se cache derrière le pavillon.) Non... personne... (Haut.) N'est-ce pas! personnel!

(Il porte le doigt à la tartelette.)

PHAZEL.

Hum!

COCAMBO.

Hein! que c'est bête d'avoir peur comme ça! (Regardant son doigt.) Tenez, voyez vous ça... l'émoïon m'a fait enfoncer le doigt dedans... (Il goûte.) Qu'est-ce que c'est donc que ça! (Il enfonce son doigt de nouveau, goûte et paraît impatient.) Mais qu'est-ce que c'est donc que ça... (Il prend vivement la tartelette.) Je tiens à so lument à le savoir. (Il mord dans la tartelette et y fait une énorme brèche. — D'un air triomphant.) Qu'est-ce que je disais, c'est de la frangipane... (Il va mordre de nouveau et s'arrête.)

PHAZEL, se montrant.

Cocambo, tu es empoisonné...

COCAMBO.

Hein! empoi-oné... moi. (Tombant sur la chaise.) Empoi-on... moi-moi, je vous recon nais; c'est une farce. Vous voulez encore vous moquer de moi... me faire monter à l'échelle; vous n'y parviendrez pas.

PHAZEL.

Ah! je n'y parviendrai pas.

(La chaise se métamorphose en échelle double, au haut de laquelle Cocambo se trouve à cheval.)

COCAMBO.

Hein! quoi? une échelle.

PHAZEL.

Tu vois que j'y suis parvenu.

COCAMBO.

Aïe! (Descendant.) Qu'est-ce que je sens là, là, dans mon estomac, c'est du feu. Je brûle, au feu! au feu!

(Ici une armée de petits pompiers arrive avec des seaux d'incendie, et traînant une petite pompe. La table s'est changée en borne-fontaine; les pompiers sont censés remplir la pompe, puis ils dirigent le tuyau sur Cocambo et la pompe jette du feu. Cocambo se sauve en criant, poursuivi par les pompiers. La borne-fontaine disparaît et laisse à découvert le paquet placé par Abricotin sous la table.)

COCAMBO, reparaisant.

Ouf! je leur échappe, et ça va mieux, je sens que ça va beaucoup mieux. (Apercevant le paquet.) Qu'est-ce que c'est que ça? L'habit de cérémonie de ce s'élerat de pâtissier. (Bruit au dehors.) Allons, qu'est ce encore?... (Il remonte.) Croquignolet, mon ancien compère, avec sa fille... sa fille qui doit épouser le roi...

Oh! une idée... Si je lui demandais une place à la cour?... (S'arrêtant et regardant son costume.) Oh! mais ce costume... Ah! l'habit de cérémonie. Eh bien! quoi?... c'est un emprunt! ren-arquez que ce n'est qu'un emprunt... Je fais un emprunt; ça se voit tous les jours... (Grand bruit et cris de: Vive monseigneur! Les voici; mais je ne peux pas m'habiller devant eux!... Ah! derrière ce massif.

(Il disparaît avec le paquet.)

PHAZEL.

Incorrigible... Mais nous sommes à deux de jeu.

SCÈNE VI.

PHAZEL, CROQUIGNOLET NONCHALANTE, PAYSANS, PAYSANNES.

CHŒUR.

Honneur, honneur!

Répétons sans cesse

Honneur, honneur!

Répétons en chœur...

Honneur, honneur

A notre prince!

Honneur, honneur

A notre seigneur!

CROQUIGNOLET.

Taisez-vous... vous nous rompez la tête.

NONCHALANTE.

C'est vrai ça, ils sont ennuyeux comme tout...

CROQUIGNOLET.

Vous entendez: ma bientôt auguste fille, puisqu'elle doit devenir votre reine, vous trouvez ennuyeux comme tout.

TOUS.

Vive la reine!

NONCHALANTE, cherchant à se dégager.

Eh! finissez donc!... Mais voulez vous bien finir!... Papa, papa, dites-leur donc de finir.

CROQUIGNOLET, élevant la voix.

Paysans, si j'avais une trique, je vous assommerais.

TOUS.

Vive monseigneur!

NONCHALANTE.

Ça serait bien fait, ça!... Ils m'ont tout chiffonné mon voile et ma robe.

CROQUIGNOLET.

Rassure-toi, je t'en ai fait porter plein un grand coffre dans le pavillon.

NONCHALANTE.

Encore me r'habiller?... Ah!

(Elle se mordille le doigt.)

CROQUIGNOLET.

Ne mets donc pas ton doigt dans ta bouche.. (Aux paysans.) Paysans!

LES PAYSANS.

Vive monseigneur!

CROQUIGNOLET.

Nom d'un petit bonhomme!... On vient d'apercevoir une bête...

ABRICOTIN.

Vive monseigneur!

CROQUIGNOLET, très haut.

Une fort grosse bête!...

TOUS.

Vive monseigneur!

CROQUIGNOLET, sérieux

Paysans, si vous m'interrompez encore, je vous fais rouer de coups!... Ah! mais, à la fin!

NONCHALANTE, aux paysans.

Ah! ah!

CROQUIGNOLET.

On a vu cet animal extra... (Frappant sur la main de Nonchalante.) Mais ôte donc ton doigt... (Continuant.) traordinaire derrière les arbres qui couvrent cette colline. Le prince a résolu de poursuivre le monstre et d'en délivrer la contrée... Ainsi donc, armez-vous de fourches, d'échalas, de pieux, et cœtera, et cœtera, et cœ... (À Nonchalante.) Ton doigt!... (Aux autres.) tera... et battez la foût dans tous les sens... Tel est le bon plaisir de Sa Majesté... Alliez!

TOUS.

Oui, monseigneur.

(Les paysans sortent.)

CROQUIGNOLET.

Ouf! nous en voilà débarrassés... Allons, ma fille, entrez dans ce pavillon, où le prince doit venir causer politique avec nous;... et surtout faites-vous bien belle.

NONCHALANTE.

Encore me r'habille!...

CROQUIGNOLET.

Naturellement.

NONCHALANTE.

Eh bien! non, na!

CROQUIGNOLET.

Eh bien! non, na!... Voulez-vous épouser prince?...

NONCHALANTE.

Air : *Comme il m'aime.*

Je n'en sais rien. (bis)

CROQUIGNOLET.

Je vous l'ordonne, et votre père

Ne peut vouloir que votre bien.

NONCHALANTE.

Je n'en sais rien. (bis)

CROQUIGNOLET.

Cette fille-là m'exa-prie

A la fin... Suis je votre père?

NONCHALANTE.

Je n'en sais rien. (4 fois.)

CROQUIGNOLET.

Est-elle bête!... (Désolé.) Mon Dieu! est-elle bête!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, COCAMBO.

COCAMBO, sortant du massif, revêtu d'un bel habit tout enrubanné.

Me voilà présentable... (Regardant Croquignolet.) Seul avec sa fille... ça se trouve bien...

CROQUIGNOLET.

Je t'en prie, voyons, fais cela pour moi.

COCAMBO.

Si je lui offrais une rose... oui, la plus belle.

NONCHALANTE.

Vous le voulez?

CROQUIGNOLET.

Je t'en prie.

PHAZEL.

Ah! tu voles des roses maintenant... Eh bien! gare les épines...

NONCHALANTE, apercevant Cocambo.

Mon père, un monsieur...

COCAMBO.

Oui, adorable prince-se... (Il fait un pas, les branches du rosier l'enveloppent et lui enlèvent tous ses vêtements... c'est en chemise et en caleçon qu'il achève sa phrase), veuillez accepter cette rose qui...

LA PRINCESSE, se sauvant dans le pavillon.)

Ah!

CROQUIGNOLET.

Oh!

COCAMBO, s'apercevant de son état.

Dieu! (Il se sauve.)

CROQUIGNOLET.

Une canne! un bâ on!...

PHAZEL.

Voilà!

CROQUIGNOLET, saisissant une canne qui vient se placer sous sa main.

Merci. (Il sort en courant.)

PHAZEL, seul et riant.

Ah! ah! ah! mais c'est assez m'occuper de ce tripon de Cocambo; d'ordinaire ma place est ici, le prince ne doit épouser Nonchalante que si Liba marqua à son serment, et son temps d'épreuve ne finit que demain soir. C'est donc sur Croquignolet et sur sa fille que je dois veiller maintenant.

SCÈNE VIII.

CROQUIGNOLET, PHAZEL.

CROQUIGNOLET, revenant avec la canne.

Impossible de l'atteindre. (Tendant la canne.) En vous remerciant, monsieur... (Cheerchant.)

Eh bien, qui est-ce qui m'a prêté... personne... (Jetant la canne.) C'est inouï, a-t-on jamais vu des choses pareilles... présenter des roses à ma fille dans un semblable négligé...

AIR: *Du curé de Pomponne.*

C'est se découvrir un peu trop,
Certes, sans être au Louvre,
Devant une princesse il faut
Qu'un monsieur se découvre;
Mais comme pour aller dormir
Ce monsieur-là s'habille,
C'est trop se découvrir
Pour offrir
Une rose à ma fille.

Heureusement qu'épouvantée par cette apparition, Nonchalante est entrée là... et j'espère que le tableau qu'elle vient de voir lui fera comprendre les avantages de la toilette. (Ici le jour s'obscurcit, le tonnerre commence à gronder.) Diable! un orage... hâtons-nous de nous mettre à l'abri et de procéder nous-même à la toilette de Nonchalante. (Il entre dans le pavillon, mais le pavillon marche et Croquignolet se retrouve de l'autre côté devant la même porte.) Tiens,

voilà qui est drôle... comment cela se fait-il? J'avais cru... Bigre! il pleut, entrons vite. (Même jeu... Il se trouve à sa première place, mais toujours dehors.) Enfin, je suis dedans... mais non, je suis dehors et par la pluie... C'est trop fort, par exemple... comment expliquer ce mystère inexplicable?... Ah! j'ai une idée... il doit y avoir une autre porte du côté du lac... Voyons, si en tournant par là... (Il va pour tourner derrière le pavillon, lorsqu'un énorme éléphant lui barre le passage.)

CROQUIGNOLET, à l'éléphant.

Monsieur, monsieur, si vous me défendez de passer par là, je respecte vos défenses... Mais non, au fait, si tu crois que j'ai peur, tu te trompes... tu te trompes. Ah! tu ne veux pas me laisser passer... (Il se précipite sur l'éléphant, le combat s'engage... Croquignolet, après une lutte extrême, finit par mettre la peau de l'éléphant sous son bras... L'orchestre joue l'air: *La victoire est à nous*, et Croquignolet triomphant, entre une troisième fois par la porte du pavillon; mais une troisième fois le pavillon marche, et Croquignolet se retrouve dehors.) C'est trop fort!... Concierge, cordon s'il vous plaît?

DOUZIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente l'intérieur du pavillon.

SCÈNE I.

CROQUIGNOLET, puis NONCHALANTE.

CROQUIGNOLET.

Voilà une chose épatante... je m'obstine à entrer dans ce pavillon, et, par trois fois, un mauvais génie m'en ferme la porte; enfin, j'y renonce, et à peine ai-je fait un pas que, v'lan! je ressens comme une violente poussée... et m'y voilà... Si j'y comprends quelque chose... (Tout en parlant, il s'est approché de la fenêtre.) Tiens, voilà qui est encore plus étrange... une rivière, une rivière qui, de ce côté, baigne le sous-sol de ce pavillon. Il me semblait... Mais, Nonchalante, je ne vois pas Nonchalante... (Appelant.) Nonchalante! ma fille!

NONCHALANTE, en dehors.

Voilà, papa.

CROQUIGNOLET.

Enfermée dans ce cabinet... m'aurait-elle obéi!... se serait-elle habillée de sa propre volonté!... ça m'étonnerait bien.

NONCHALANTE, entrant par la droite, en jupon, avec une crinoline en or.

Ah! vous m'avez réveillée...

(Elle se défile et bâille.)

CROQUIGNOLET.

Ma fille en simple pet-en-l'air!...

NONCHALANTE.

Oui, je me reposais là, sur un divan... j'étais très bien.

CROQUIGNOLET.

Mais tout le monde se déshabille donc dans ce pays... Malheureuse, est-ce là une tenue pour une demoiselle à marier... car, enfin, je vais te marier...

NONCHALANTE.

Me marier... pourquoi donc?

CROQUIGNOLET, à part.

Oh! quelle dinde... (Haut.) Écoute, ma fille, je ne t'ai pas caché mes projets... Ton fiancé, le noble prince Belazor dont la tête fut un peu... et même je ne voudrais pas jurer... enfin, le prince a des absences... Quand il est dans ces moments-là, il te prend pour la princesse Lilia, et je veux profiter d'un de ces moments, pour lui faire signer ton contrat de mariage.

NONCHALANTE.

Mais, papa, c'est une gredinerie.

CROQUIGNOLET.

Non, ma fille, c'est de l'espèglerie, de la

mégalanthropogénésie, l'art de créer de grandes femmes. Ce qui s'appelle gredinerie dans le petit monde, s'appelle mégalanthropogénésie dans le grand.

NONCHALANTE.

Je ne veux pas me marier, moi, na.

CROQUIGNOLET.

Tu ne veux pas, quand il y va de la noble souche des Croquignolet.

NONCHALANTE.

AIR :

Ça m'est égal! (*Bis.*)

CROQUIGNOLET.

Mais ton refus me désespère...
Voudrais-tu laisser, de ton père,
S'éteindre le nom féodal?

NONCHALANTE.

Ça m'est égal! (*Bis.*)

CROQUIGNOLET.

Sans toi, sans toi, ma fille unique,
Notre arbre généalogique
S'arrête à mon fleuron ducal.

NONCHALANTE.

Ça m'est égal! (*Bis.*)

CROQUIGNOLET.

Mais le prince est joli, sincère,
Loyal.

NONCHALANTE.

Ça m'est égal! (*Bis.*)

CROQUIGNOLET.

Ah! ce que tu dis là n'est guère
Moral.

NONCHALANTE.

Ça m'est égal! (*A trois.*)

CROQUIGNOLET.

Sac-à-papier, tais-toi, ou je te flanque une
malédiction des plus forts...

NONCHALANTE, se dandinant.

Ah! ah!

CROQUIGNOLET.

Ah! ah!

NONCHALANTE, mettant son doigt dans sa bouche.

Ah! ah!

CROQUIGNOLET.

Ah! ah! ah! Eh bien, je... Mais ne mets
pas ton doigt dans ta bouche.

VOIX AU DEHORS.

Par ici! par ici!

CROQUIGNOLET.

Ciel! on vient, c'est le prince!

NONCHALANTE.

Ah! le prince... je vais lui dire...

CROQUIGNOLET.

Malheureuse... te présenter devant un
prince, fagotée comme ça...

NONCHALANTE, se regardant et se sauvant comme
Cocambo.

Ah!

CROQUIGNOLET.

C'est une oie, j'ai enfanté une oie!... Et le
prince, que lui dire... le voilà... Ah! mon
prince...

SCÈNE II.

LES MESSRS, DEUX COMMISSIONNAIRES entrant,
portant un coffre, ensuite PHAZEL.

CROQUIGNOLET.

Mais non, c'est le coffre qui renferme les
robes qu'elle doit mettre... Posez ça là...
bien... allez vous-en... (Les Porteurs sortent.)
Peut-être que la vue de ces richesses...

PHAZEL, paraissant au fond.

Croquignolet, c'est à nous deux, mainte-
nant.

CROQUIGNOLET, qui vient de se fouiller.

Allons, bon... j'ai oublié la clef de ce coffre...
c'est le diable qui s'en mêle...

PHAZEL.

Et le diable, c'est moi.

CROQUIGNOLET.

Il faut que je retourne... aïe... j'ai les reins
brisés... c'est mon combat singulier avec l'é-
léphant... on ne se figure pas comme c'est fa-
tigant de tuer un éléphant à coup de poings...
Reposons-nous une minute... (Il veut s'asseoir
sur l'un des fauteuils dont le devant devient le
arrière, il s'assied par terre.) Aïe!... (Regardant le dos du
fauteuil.) Est-il permis de placer des fauteuils
si bêtement que ça!... (Se relevant.) Comme c'est
agréable avec un commencement de lombago...
(Il retourne le fauteuil.) Voilà comme ça se place
(S'assurant de sa solidité.) Très bien, je puis sans
danger me reposer momentanément. (Il s'assied. Même
jeu. Se relevant.) Aïe!... sac-à-papier!... corne
de biche!... ventre de bœuf!... se moque-t-
on de moi!... quelqu'un se cache-t-il sournoi-
sement pour... (Apercevant Phazel qui entre dans le
buffet.) Ah! je l'ai vu, il s'est caché là... At-
tends, attends, mon drôle... (Il ouvre le buffet,
un grand singe en sort, lui saute par-dessus la tête et
se met à gambader de meuble en meuble.) Ciel! un
singe, un gorille dans un buffet... Voilà un
genre de conserve, bête... (Voyant le singe tour-
ner autour du coffre.) Que fait-il?... voudrait-il
s'emparer... heureusement que j'ai oublié la
clef... (Le singe ouvre le coffre.) Il l'a ouvert!...
On a bien raison de dire : adroit comme un
singe. (Ici, le singe prend les vêtements renfermés
dans le coffre et les jette ça et là.) Ciel! mes belles
robes... veux-tu finir... veux-tu... (S'emparant
d'une chaise.) Attends, attends, vilaine bête...
(Il court sur le singe, mais celui-ci entre dans le coffre
et le referme sur lui.) Ah! je le tiens... le voilà
pris... du moins, j'en suis débarrassé.

Ici, le coffre s'aplatit et devient un tapis. — Croquignolet qui s'appuyait sur le couvercle, est tombé à plat ventre; au même instant, le canapé s'est métamorphosé en une toilette Psyché, devant laquelle se trouve, le dos tourné au public, une superbe dame dont la figure se reflète dans la glace de la Psyché.)

CROQUIGNOLET, se relevant.

Mais c'est donc l'enfer... (Il aperçoit la dame.)

Ah! je ne voyais pas... La superbe femme!... Comment diable!... elle est magnifique!... Oh! la belle femme!... Elle me semble que moi lombardo va mieux... Personne... ma foi, c'est pis... (Il s'approche de la belle dame, lui prend la taille... elle se retourne... c'est le singe qui lui donne un soufflet.) Encore, toujours lui... Ah! gueux de singe... tu ne m'échapperas pas...

(Il se met à courir après le singe qui se met à sauter par-dessus tous les meubles. Croquignolet le poursuit en trébuchant à chaque obstacle. Enfin, il va atteindre le singe, mais celui-ci s'élançe et passe à travers un œil de bœuf dans la muraille. Croquignolet, qui le suit, y arrive en même temps; mais il est à l'instant même saisi par deux soldats de la maréchaussée qui lui mettent la main sur le collet, en chantant :

AIR connu.

Encore un carreau d'cassé,
Est-ce par là qu'on passe?
C'est pour ce carreau cassé
Que vous êtes pincé.

CROQUIGNOLET.

C'n'est pas moi qui l'ai cassé
Lorsque le singe y passe;
Quoi! pour ce carreau cassé,
C'est moi qui suis pincé.

(Il sort, entraîné par les soldats.)

SCÈNE III.

LILIA, seule.

(À peine Croquignolet est-il sorti par la gauche, que des clameurs se font entendre à droite, et bientôt Lilia se précipite en scène et ferme avec effroi la porte du pavillon sur elle.)

Je leur échappe! m'ont-ils vue entrer? (Bruit au dehors.) Ces cris, ces clameurs... je tremble... (Le bruit diminue.) Ils s'éloignent... ils ont perdu ma trace... Poursuivie, chassée... et le prince, le prince lui-même était à leur tête... Oh! que j'ai froid... je n'ai pu trouver un seul abri contre l'orage... Cette peau est trappée... Mais je suis seule, et je puis... (Elle ôte sa peau d'âne.) Au moindre bruit je la reprendrai.

ROMANCE.

AIR : *Romance de Pourçyan* (P. Chéret.)

C'en est donc fait, il se marie,
Ce jeune prince aujourd'hui roi.

C'est pour une autre qu'il oublie
L'amour qu'il ressentait pour moi.
Quand je régnais au rang suprême,
J'ai ri de ses vœux superflus,
Et c'est enfin lorsqu'e je l'aime
Que le prince ne m'aime plus.

(Allant s'asseoir à côté de la peau d'âne.)

Quel silence... et qu'on est bien ici... Ah! voilà le moment de repos que j'ai goûté depuis bien longtemps... La fatigue a brisé mes forces, et malgré moi le sommeil... le sommeil... c'est l'oubli... Ah! si je pouvais oublier...

(Elle s'endort, cachée par la peau d'âne.)

SCÈNE IV.

LILIA, BELAZOR.

BELAZOR, entrant aussi par la droite.

Où suis-je?... pourquoi suis-je venu?... que m'a-t-on dit?... qu'il fallait me marier, donner une reine au pays... une reine... Ah! Lilia! Lilia...

LILIA, s'éveillant.

Mon nom!..

BELAZOR.

Que! qu'un!...

LILIA.

Ciel!

BELAZOR.

Qu'ai-je vu?

LILIA, se précipitant sur la peau d'âne.

Le prince!

BELAZOR.

AIR de *Fossey*.

Arrêtez!

LILIA.

Laissez-moi!

BELAZOR.

Non, non, tu dois m'entendre.

LILIA.

Ce pauvre vêtement, laissez-moi le reprendre.

BELAZOR.

Cet affreux vêtement, jamais! jamais!

C'est un manteau royal qu'il faut à tes attraits.

LILIA.

Laissez-moi!

BELAZOR.

Cette main glacée,

Ah! cet anneau que j'espérais,

Donne-le-moi.

LILIA.

Jamais, jamais.

J'obéis à l'arrêt sup'ême

Qui m'ordonne de me cacher,

(Belazor jette la peau d'âne par la fenêtre.)

Et ma peau d'âne, au fond des ondes même,

Je vais l'aller chercher.

ENSEMBLE.

BELAZOR.

Ton front au rang suprême
Bientôt pourra toucher,
Et c'est un diadème
Que j'y veux attacher.

LILIA.

Le seul manteau que j'aime,

Il devait me cacher ;

Au fond des ondes même

Je vais l'aller chercher.

(À la fin du duo, Lilia repousse le prince, qui veut s'emparer d'elle, et se précipite par la fenêtre.)

BELAZOR, sur la musique.

Jusqu'ici ! Lilia... Oh ! la sauver, ou mourir
avec elle... (Il s'élançe par la fenêtre.)

TREIZIÈME, QUATORZIÈME ET QUINZIÈME TABLEAUX.

Le théâtre change et représente l'AQUARIUM, trois tableaux mimés.

ACTE QUATRIÈME.

SEIZIÈME TABLEAU.

L'intérieur d'une boutique de pâtisseries. — Porte, au fond, donnant sur la rue. — A gauche, une porte ouvrant sur un jardin ; du même côté, à l'avant-scène, une fenêtre encore du même côté ; mais, au fond, un four. — Au fond, une table servant à pâtisser.

SCÈNE I.

FRIVOLINETTE, LAMBINO, GARÇONS
PÂTISSIERS, puis CROQUIGNOLET.

(Au lever du rideau, les pâtisseries travaillent ; Frivolinette va de l'un à l'autre, très empressée.)

CHŒUR.

Air : du *Batteur d'or*.

Au feu, petits et grands mitrons,
Chauffons, pétrissons, pâtissons,
Chaud, chaud, chaud, chaud ;
Que nos gâteaux
Chaud, chaud, chaud, chaud
Soient bons et beaux.

CROQUIGNOLET, il accourt tout haletant.

Ah !... ouf !... Eh bien ! où en sommes-nous... avons-nous fini ?

LAMBINO, tranquillement.

Ah ben ! oui, fini...

FRIVOLINETTE.

Pas encore, monseigneur.

CROQUIGNOLET.

Pas encore ? mais les fiançailles ont lieu ce soir... et le grand banquet nuptial incontinent après !...

LAMBINO.

Faudrait donc qu'on aurait chacun quatre paires de bras !

CROQUIGNOLET.

Je ne demande pas qu'on ait chacun quatre paires... Je ne suis pas assez bête pour demander ça.

FRIVOLINETTE.

La vérité est monseigneur, que nous man-

quons de monde ; mais je vais aller presser mon homme que vous voyez là bas...

CROQUIGNOLET, regardant.

Ah ! oui, oui... Il enfourme des brioches ?...

FRIVOLINETTE.

C'est pour vous.

CROQUIGNOLET.

Ah ! c'est pour moi que... Bien, bien ; allez, ma bonne... allez...

FRIVOLINETTE.

C'est inutile, voilà mon mari.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ABRICOTIN.

ABRICOTIN.

C'est-y vrai que monseigneur... Ah ! oui, le voilà.

CROQUIGNOLET.

Qu'est-ce ?

ABRICOTIN.

C'est-y mon brevet que vous m'apportez, monseigneur ?

CROQUIGNOLET.

Votre brevet de premier pâtisier de ma future auguste fille ? Non, je ne vous l'apporte pas, car tous vos autres confrères l'ayant aussi sollicité... il a été décidé qu'il serait mis au concours.

FRIVOLINETTE.

Au concours ?

ABRICOTIN.

Que faudrait-il faire ?

CROQUIGNOLET.

Il s'agirait de... confectionner... de mani-

puler... de manutentionner un pâté original... un pâté à nul autre pareil... comme qui dirait, par exemple, un pâté épatant...

ABRICOTIN.

Un épatant pâté.

CROQUIGNOLET.

Un pâté épatant un épatant pâté, comme vous voudrez... pourvu que ce soit mirobolant.

ABRICOTIN, le suivant.

Miro...

CROQUIGNOLET.

Bolant.. donc, réléchissez, pétrissez, pâtissez et réussissez.

AIR :

Soyez grand pour pénétrer
Dans notre grande famille.
Au service de ma fille.
Tout le monde veut entrer,
Car du roi bientôt elle va
Partager la royale couche,
Et tout le monde aspirera
A l'honneur d'entrer dans sa bouche.

ENSEMBLE.

Soyons grand pour pénétrer
Dans son illustre famille.
Au service de sa fille,
Tout le monde veut entrer.

CROQUIGNOLET.

Soyez grand, etc.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LES MEMES, moins CROQUIGNOLET.

ABRICOTIN.

Dis donc, femme !

FRIVOLINETTE.

De quoi ?

ABRICOTIN.

Sais-tu ce que c'est qu'un pâté mirobolant ?

FRIVOLINETTE.

Ma foi non.

ABRICOTIN.

J'ai envie de leur faire un pâté de lièvre avec un canard et des confitures... Je leur dirai que c'est comme ça qu'on fait les pâtés mirobolants dans mon pays.

FRIVOLINETTE.

C'est ça... mais tâche que ce soit bien bon... y me semble déjà lire sur notre enseigne...

ABRICOTIN.

Oh, oui ! Abricotin (regardant la fenêtre avec effroi), pa... pa... pa... pa... patiti, ah !

FRIVOLINETTE.

Qu'as-tu donc ?

TOUS.

Qu'avez-vous, bourgeois ?

ABRICOTIN.

Ah ! mes enfants, je ne sais pas ce que je viens de voir passer dans le jardin.

TOUS.

Quoi donc ?

ABRICOTIN.

C'était t'hideux (à sa femme), c'était de ta taille, ça avait des yeux comme toi, un nez comme toi, des bras comme... c'était t'hideux.

FRIVOLINETTE.

Imbécile, pol'ron... quelque mendiant qui sera passé devant la fenêtre.

LAMBINO, à la fenêtre.

Je ne vois rien.

FRIVOLINETTE.

Ah ça ! va-t-on se croiser les bras toute la journée, quand nous ne savons comment arriver ?... C'est ici que doit se terminer la besogne. Allons, allons, dépêchons !

TOUS.

Oui, bourgeoise.

ABRICOTIN.

Moi, je retourne avec les autres ; je vais songer à mon pa... (avec effroi, regardant la fenêtre), à mon papa, papa, àlé... Re, re, regardez !

TOUS.

Ciel !

FRIVOLINETTE.

C'est une bête.

LAMBINO.

C'est un monstre.

ABRICOTIN.

Ça, ça, ça vient par ici.

LAMBINO.

Sauvons-nous !

(Ici une petite porte s'ouvre du côté de la fenêtre.)

TOUS, jetant un cri.

Ah !

SCÈNE IV.

LILIA, puis COCAMBO.

LILIA, paraissant à la porte.

Ecoutez-moi, ne craquez rien... toujours, tous ces mêmes effroi... (Tombant assise sur un siège.) Ah ! que je suis lasse de vivre ainsi...

COCAMBO, entrant par la porte.

La voilà !... je vous retrouve enfin.

LILIA.

Cocambo, vous !

COCAMBO.

Je passais devant la grille du jardin, je vous ai re onnue et me voilà... Si vous saviez tout ce qui m'est arrivé.

LILIA.

Moi-même... pour échapper au prince, qui

m'avait reconnue, je me suis précipitée dans un lac, et je ne sais par quel prodige étrange je me suis retrouvée, comme sortant d'un long sommeil, sur la lisière de la forêt.

COCAMBO.

Moi, j'allais vous rejoindre, lorsque la princesse Nonchalante est venue à passer; j'ai voulu lui offrir une rose en la cueilant à un bosquet.

AIR : *Du roi de Béotie.*

Mais alors le bosquet se fâche,
Il s'empare de mes habits;
Je tire, il tire, tout s'arrache,
Mais j'ai ma rose et je souris
D'un air galant, d'un air aimable:
Je présente... ô fatalité!
A cette princesse adorable.
Hélas! je me suis présenté
Quand je n'étais plus présentable.

LILIA.

Toujours le même.

COCAMBO.

Est-ce ma faute?

LILIA.

Encore quelques heures, et nos épreuves seront finies; prenons patience.

COCAMBO.

Oui, je ne veux plus prendre que cela. (Bruit au dehors.) Ciel! ils nous poursuivent encore... Eh bien! qu'ils me prennent, je les attends... c'est-à-dire, non, je ne les attends pas, je me sauve... Ah! ce four... je ne me sauve pas, je me cache... ne dites pas que vous m'avez vu... (Nouveau bruit plus rapproché.) Les voilà! Disparaîs. (Il disparaît dans le four.)

SCÈNE V.

LAMBINO, PÂTISSIERS, ensuite ABRICOTIN et FRIVOLINETTE. (Les Pâtisseries armés de bâtons.)

CHOEUR.

AIR :

Anathème! anathème!
C'est un moment suprême;
Courage! mes amis, (ter.)
Il faut à l'instant même
Les ha-ser du pays.

(Tous se précipitent sur Lilia. Frivolinette reparait avec Abricotin.)

FRIVOLINETTE.

Arrêtez! arrêtez! ne frappez pas.

ABRICOTIN.

Prends-garde à toi, femme, ne t'approche pas trop.

FRIVOLINETTE.

Imbéciles et poltrons que vous êtes! vous ne voyez pas que c'est une femme.

TOUS.

Une femme!

ABRICOTIN.

Ça?

FRIVOLINETTE, à Lilia.

Relevez-vous, ne craignez rien. (Lilia se relève; tous les pâtisseries, effrayés, reculent les uns sur les autres.) Sont-ils bêtes! (A Lilia.) Asseyez-vous. Vous avez peut-être besoin de prendre quelque chose.

COCAMBO, dans le four.

De prendre, oh! oui.

LILIA.

Non, madame, vous êtes bien bonne, je vous remercie.

ABRICOTIN.

Tiens, ça parle.

LAMBINO.

Et ça ne mange pas.

ABRICOTIN.

Preuve que ça n'est pas féroce.

FRIVOLINETTE.

Eh bien! est-ce que vous allez rester là, tous, à me regarder comme des oies... ça a peur d'une femme et ça se dit des hommes! Allons, allons, au travail... allez chercher du bois et allumez ce four.

COCAMBO.

Hein?

FRIVOLINETTE.

AIR :

Que chacun pâtisse,
Et qu'on m'obéisse,
Car c'est à moi
De vous faire la loi.

TOUS.

Vite qu'on pâtisse
Et qu'on obéisse!

Ici, je dois

Obéir à ses lois.

(Les pâtisseries sortent.)

SCÈNE VI.

LILIA, ABRICOTIN, FRIVOLINETTE, COCAMBO DANS LE FOUR.

COCAMBO, à part.

Ils vont allumer... Diable, je serai flambé!
FRIVOLINETTE, à Lilia.

Eh bien, vous sentez-vous mieux?

ABRICOTIN.

Oui, vous sentez-vous la force de vous en aller?...

LILIA.

Eh quoi!... me chassez-vous donc?

FRIVOLINETTE.

Non, non, ne l'écoutez pas.

ABRICOTIN.

Comment, tu veux?...

LILIA.

Oh! je vous en prie, gardez-moi ici seulement quelques heures... je suis jeune, j'ai du courage, je travaillerai pour vous.

COCAMBO, qui, pendant ce dialogue, a quitté le four et est allé se réfugier derrière un sac.

En me donnant de l'air, j'aurai moins chaud.

(Il sort.)

FRIVOLINETTE.

Vous travaillerez, c'est bien; mais qui êtes-vous, d'où venez-vous?

ABRICOTIN.

Avez-vous un passeport?

LILIA.

AIR : *Romance de la Fanchonnette.*

Hélas! je ne puis rien vous dire,
Voyez mon trouble et mon effroi...

Si vous m'abandonnez, j'expire,

De grâce, ayez pitié de moi!

De cette demeure

Dois-je donc sortir?...

Sortir à cette heure,

Pour moi, c'est mourir.

ABRICOTIN, sanglotant.

Allons, voilà qu'elle me fait larmoyer... je larmoye...

FRIVOLINETTE.

Ma foi! j'ai tort peut-être, mais quand je devrais m'en repentir, restez.

LILIA.

Ah! merci, croyez que ma reconnaissance...

FRIVOLINETTE.

Savez-vous faire quelque chose au moins.

LILIA.

Oh! tout ce que vous voudrez... Je suis très adroite et je puis vous aider même à faire toutes sortes de gâteaux.

ABRICOTIN.

Bah! et des mirobolans aussi?

LILIA.

Oui, je le puis.

ABRICOTIN.

Elle le peut... vite, mettez-vous... Elle le peut... ma femme... elle le peut...

FRIVOLINETTE.

C'est bon, nous verrons.

ABRICOTIN.

Voilà Lambino! (A Lambino qui entre.) Qu'apportes-tu la?

SCÈNE VII.

LES MÉMES, LAMBINO, PATISSIERS portant du bois et toutes sortes de pâtisseries.

LAMBINO, portant une manne.

Le commencement des bruchées.

ABRICOTIN.

Mets tout ça là et chauffons.

FRIVOLINETTE, à Lilia.

Mais débarrassez-vous donc de cette vilaine peau.

LILIA.

Oh! non, madame, je désire la garder.

FRIVOLINETTE.

Si ça vous convient.

ABRICOTIN.

Drôle de costume on dirait une habitante d'Arcadie ou de Montmorency... Ah! mais, c'est très bien ce qu'elle fait là... Comment que vous vous appelez, mam'zelle?

LILIA.

Moi?...

FRIVOLINETTE.

Tu sais bien qu'elle nous a priés de ne pas l'interroger.

LAMBINO.

Moi, vu son accoutrement, je l'appellerai Peau d'Ane!...

TOUS, riant.

Ah! ah! ah! ah!

LILIA.

Oh! vous pouvez m'appeler ainsi, c'est le nom qu'on me donne depuis un an.

FRIVOLINETTE.

Comment! on vous appelle Peau d'Ane!

LILIA.

PREMIER COUplet.

Oui, je n'ai qu'un nom, c'est Peau-d'Ane;
Mais, vraiment, Peau d'Ane a plus d'un talent,

Reine, bourgeoise ou paysanne,

Elle vit en travaillant.

Celle qu'on appelle Peau d'Ane,

Pour se reposer des travaux qu'elle a,

N'habite palais ni cabane,

Et ce qu'elle était... bien fin qui le saura.

Peau d'Ane n'est pas méchante,

Et sans penser aux amours,

Qu'elle pleure ou qu'elle chante,

Elle travaille toujours.

Malgré son costume même,

Si quelque pauvre garçon

Lui dit : « Mam'zelle je vous aime,

Mais j'ignore votre vrai nom. »

Mon nom, dit-elle, eh quoi! mon nom?...

Je n'ai qu'un seul nom, c'est Peau d'Ane;

Mais, vraiment, etc.

DEUXIÈME COUPLÉ.

On raconte que Suzanne
Jadis quitta son pays.
Et mise comme Peau d'Ane
Elle arriva dans Paris.

Maintenant, en équipage,

On la mène à l'Opéra ;

Mais, hélas ! quand viendra l'âge

Et quand l'amour s'envolera,

Peut-être un jour on lui dira :

Travaille, travaille, Peau d'Ane,

Reine, bourgeoise ou paysanne,

Il faut en passer par là...

Après les plaisirs, après les amours,

Quand on n'a plus qu'une cabane,

Du moins le travail nous console toujours.

FRIVOLINETTE.

Oh ! la jolie voix !

ABRICOTIN.

Et le joli gâteau ! Ah ! femme, vois, vois
donc, elle pâtit aussi bien qu'elle chante.

FRIVOLINETTE.

Ah ! la belle pièce !

ABRICOTIN.

Oh !

LAMBINO.

Oh !

TOUS LES GARÇONS.

Oh !

ABRICOTIN.

C'est bien ! et, quant à ce gâteau, Peau
d'Ane va le présenter elle-même à Monseigneur.

FRIVOLINETTE.

Dans ce costume ?... es-tu fou ?... non, non,
plus tard. (A Lilia.) Va, Peau d'Ane, va dans
ma chambre... je te donnerai une de mes robes.

LILIA.

C'est inutile... je vous remercie, mais...

FRIVOLINETTE.

J'aperçois Monseigneur (Elle la pousse.), va,
va. (Lilia sort.)

SCÈNE VIII.

ABRICOTIN, CROQUIGNOLET.

CROQUIGNOLET, entrant agité et se promenant à
grands pas.

Eh bien ! où en êtes-vous ?

ABRICOTIN.

Votre seigneurie arrive bien. tout est prêt ;
vous allez voir le gâteau mirobolant demandé.
(Il remonte.)

CROQUIGNOLET.

Tous ces pâtisseries sont pétris de vanité.
(Avec fureur.) Mais quelle traile, mon Dieu,

quelle traile : le roi qui ne veut plus épouser
ma fille, et qui fait trompéter partout qu'on
lui ramène un Peau d'Ane ; il est amoureux
d'une Peau d'Ane ! Et ces gâteaux, com-
mencés pour le banquet des fiançailles, vont être
servis à je ne sais quel festin...

ABRICOTIN, indiquant la coulisse.

Voilà le gâteau mirobolant sur un plat d'or.

CROQUIGNOLET.

Sur un plat d'or, il est superbe...

ABRICOTIN.

Est-ce un vrai gâteau de fiançailles... hein !...

CROQUIGNOLET.

Oui, oui, certainement. (A part.) Inutile de
rien dire à ces patronnets ; au contraire, avant
sa nouvelle toquade, le roi m'avait autorisé à
faire trompéter les fiançailles de Nonchalante ;
je vas les laisser trompéter. Et quant à cette
Peau d'Ane... Mais bah ! qu'on ne dérange
rien... et transportez le tout triomphalement
au palais... Mes hommes d'armes nous atten-
dent, précédés de trompette et de clairons...
Quand vous serez prêts, ils trompèteront.

AIR : *Des trois Fantassins.*

De pâtisseries formez un grand cortège,

Et rantanplan !

TOUS.

Et rantanplan !

CROQUIGNOLET.

Abricotin, c'est moi qui vous protège,

Et rantanplan !

TOUS.

Et rantanplan !

CROQUIGNOLET, à part.

C'est une Peau d'Ane qu'il aime,

Ah ! je conçois un stratagème.

(Haut.) Vous voilà tous rangés, partons.

(Allant à la fenêtre,)

Pour donner le signal des fêtes,

Pour honorer ces marmitons,

Sonnez, trompettes !

Sonnez, trompettes et clairons !

REPRISE, pour tout le monde.

De pâtisseries formons un grand cortège,

Et rantanplan ! et rantanplan !

Croquignolet nous guide et nous protège

Et rantanplan ! et rantanplan !

On est à l'abri des reproches

Quand on fait de telles brioches.

(Sur cette reprise, un cortège de pâtisseries, patron-
nets, mitrons, etc. défile. Croquignolet en tête.
Toutes les pièces destinées au festin royal, et no-
tamment la brioche et le gâteau de Lilia, sont portées
en grande cérémonie.)

DIX-SEPTIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente une petite chambre bien pauvre.

SCÈNE I.

LILIA seule, entrant et refermant la porte.

Encore une fois à l'abri du danger ! Enfin ! c'est donc ici que j'attendrai l'heure de ma délivrance ! Peu d'instants m'en séparent encore, et, dans cette pauvre maison, dans cette petite chambre, aucun nouveau malheur ne peut m'atteindre. (Une voix au dehors.)

UNE VOIX.

Il est fait à savoir aux habitants du pays qu'une grande fête sera donnée au peuple en l'honneur des fiançailles du roi Belazor et de la princesse Nonchalante.

LILIA.

Qu'ai-je entendu ?... Aucun nouveau malheur, disais-je : ah ! pauvre Lilia, tu avais tout oublié. (Elle se laisse tomber sur un siège ; au même instant, la muraille s'ouvre au fond, côté droit, et le génie Diamantin paraît.)

DIAMANTIN.

La voilà, et bientôt elle aura triomphé... triomphé presque malgré moi.

LILIA.

Nonchalante !... c'est Nonchalante qu'il aime !

DIAMANTIN.

Est-elle vraiment repentante, et, en l'épousant, le prince sera-t-il heureux ?

LILIA.

Ah ! si je pouvais me montrer à lui comme autrefois ! s'il pouvait me voir un instant, un seul instant parée comme au temps de ma splendeur !

DIAMANTIN.

De la coquetterie encore !

LILIA

Ah ! j'en suis bien sûre, il ne penserait plus à mon indigne rivale.

DIAMANTIN.

Allons, une nouvelle épreuve.

(Ici paraît un meuble charmant qui vient se placer devant Lilia.)

LILIA.

Qu'est-ce que cela ? Dans cette pauvre chambre, un pareil meuble !... Que signifie ?... comment y est-il venu ?... Serait-ce ma marraine ? .. (Ouvrant un tiroir.) Oh ! la magnifique robe ! Oui, c'est ma marraine, c'est la robe qu'elle m'a promise. Mais mon épreuve n'est pas terminée ;... dans quelques heures seulement... et dans quelques heures il sera trop tard.

DIAMANTIN.

Elle hésite.

(Ici, le dessus du meuble se développe et forme un écrin rempli de bijoux, au nombre desquels est un diadème.)

LILIA.

Des diamants !... Oh ! qu'ils sont beaux ! Ce collier, ces rubis... et je suis seule !... je suis enfermée... Seule, tout m'est permis ; ma marraine le sait bien, et puisque c'est elle-même... (Elle ôte sa peau d'âne.) Oh ! vite ! vite ! je veux être belle et brillante comme autrefois !

DIAMANTIN.

Elle est perdue !

(Ici la muraille, côté gauche, s'ouvre également, et la fée Coquette paraît.)

LA FÉE, à part.

Ah ! mon bel ennemi, cela s'appelle une trahison ; mais nous sommes à deux de jeu.

LILIA, qui a mis le collier.

Ah ! si le prince pouvait me voir ainsi !... Mais quel malheur ! dans cette pauvre chambre, pas un miroir.

DIAMANTIN.

Tu veux un miroir, sois satisfaite.

(Ici paraît un miroir sur la muraille au fond, entre la fée et le génie.)

LILIA, l'apercevant.

Ah ! si fait... je n'avais pas vu... oh ! maintenant, ces boucles d'oreille.

(Elle prend les boucles d'oreille et va à la glace.)

LA FÉE.

A mon tour.

DIX-HUITIÈME TABLEAU.

Ici le miroir, dans lequel Lilia se regarde, se met à grandir.

SCÈNE I.

LES MÊMES.

LILIA, reculant.

AIR de Fossey.

Un miroir, se peut-il, ô surprise ! ô mystère !

DIAMANTIN.

Qu'a-t-elle donc ? (Il regarde.)

Ah ! la fée était là.

(Ici, à la place du miroir, une prison dans laquelle un vieillard est assis et enchaîné.)

LILIA.

Une prison... et ce vieillard...

(Avec un cri.)

C'est mon père!

LA FÉE, à part.

Cher Diamantin, que dis-tu de cela?

LILIA. [m'arrête!

Mon père en son cachot! ah! je cours... Qui
 Quel pouvoir surhumain.. Mon père! je ne puis...
 Ah! ces bioux, ces parures de fête.

(Les rejetant dans l'écrin.)

Horreur! soyez, soyez maudits!

(Ici le miroir rapetisse et disparaît.)

Pardonne. ô mon père, pardonne!

(Remettant la peau d'âne.)

Chère peau d'âne, sauve moi! la force m'aban-
 (Se laissant tomber sur le siège.) [donne.

ENSEMBLE.

LA FÉE.

Vous levez, mon beau cousin,
 Comme vous ici, je demeure;
 Puis-qu'il vous reste encore une heure,
 Je lutterai jusqu'à la fin.

DIAMANTIN.

L'on voudrait me tromper en vain,
 Ma puissance est supérieure;
 Puis-qu'il me reste encore une heure,
 Je lutterai jusqu'à la fin.

(La muraille se referme avant de disparaître; la fée
 étend sa baguette sur Lilia, qui revient à elle.)

SCÈNE II.

LILIA, seule, ensuite COCAMBO.

Où suis-je? que s'est-il passé?... est-ce un
 rêve?

COCAMBO, en dehors.

Eh bien! personne... Oh là! patronnets et
 mitrons!

LILIA.

O mon Dieu!

COCAMBO

Une porte fermée. (Frappant au dehors.) Oh
 là! y a-t-il quelqu'un?

LILIA.

La voix de Cocambo.

COCAMBO, frappant.

Ouvrez! ouvrez donc!

LILIA, allant ouvrir.

Attendez! me voilà.

SCÈNE III.

COCAMBO, LILIA.

COCAMBO, en seigneur, costume magnifique.

Ah! la princesse! Je vous cherchais. Venez!
 venez!

LILIA.

Vous, sous ce riche costume?...

COCAMBO.

Oui, c'est le petit Phazel qui m'a rendu son
 ami ié et qui m'envoie vous chercher pour
 vous conduire au roi, qui vous attend au mi-
 lieu de sa cour.

LILIA.

Moi, me présenter devant lui sous ce cos-
 tume affreux, lui faire horreur... Oh! non,
 jamais!

COCAMBO.

Mais le temps presse: vos ennemis, votre ri-
 vale profiteront de votre absence.

LILIA.

O ma marraine! ma marraine! que dois-je
 faire?

(A l'instant la nuit couvre le théâtre, et sur la muraille
 du fond on lit en lettres de feu : *Suis Cocambo.*)

COCAMBO.

Vous le voyez, c'est votre marraine qui l'or-
 donne.

LILIA.

Partons!

(Ils sortent.)

DIX-NEUVIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la salle du banquet dans le palais d'été du roi.

SCÈNE I.

BELAZOR, CROQUIÑOLET, ABRICOTIN,
 PHAZEL.

Au lever du rideau, une table, somptueusement servie,
 chargée de fleurs et de lumières, est entourée des
 grands seigneurs et des grandes dames de la cour.
 Le roi tient la place du milieu, et Croquinolet, à
 sa droite, lui verse à boire; Phazel, en page,
 verse aux dames. Pendant le chœur, un essaim de
 jeunes bayadères dansent à l'avant-scène.)

CHOEUR.

AIR : de Fossey.

Versez! pages, versez!

Et remplissez

Nos coupes.

Dancez, bayadères, dancez;

Formez de gracieux groupes.

Dancez, bayadères, dancez;

Versez, pages, versez,

Et remplissez

Nos coupes.

BELAZOR, riant.

Ah! ah! ah! ah! cette fête est charmante! ce te liqueur divine! Je ne vois que des lumières, que des fleurs, que des figures joyeuses. (Regardant Croquignolet) Ah! ah! ah! ah! regardez donc, me-seigneurs, la figure de mon ex-papà Beau père...

CROQUIGNOLET.

Ma figure, Sire, elle exprime l'allégresse... Permettez que je vous verse...

BELAZOR.

Assez, assez, seigneur Croquignolet; vous me verrez trop souvent... Mais où donc est votre fille?

CROQUIGNOLET.

On va servir le dessert, et Nonchalante a cru devoir se retirer dans ses appartements.

BELAZOR.

S'en aller au désert! je n'entends pas cela.

CROQUIGNOLET.

Élevée dans des principes...²

BELAZOR.

Au diable les principes! Je veux qu'elle nous chante une chanson joyeuse. Allez, seigneur, allez nous quérir la princesse.

CROQUIGNOLET.

Je vais la quérir, Sire, je vais la quérir. (S'éloignant.) Le voilà tout à fait comme je le voulais. Que Nonchalante ait fait ce que je lui ai dit, la victoire est à nous.

(Il sort.)

ABRICOTIN, en dehors.

Place! place!

TOUS.

Qu'est-ce donc?

ABRICOTIN, en grand costume de cérémonie, portant le gâteau.

Le gâteau, Sire, le célèbre gâteau mirobolant confectionné par moi.

(Mouvement général d'admiration.)

BELAZOR.

Il est magnifique! Pendant que je vais le partager, chante, mon page.

PHAZEL.

Oui, Sire, quelque chose d'allégré.

BELAZOR.

Eh bien! quelque chose d'allégré, de guilleret.

PHAZEL.

Eh bien! la reine du Monomotapa.

BELAZOR.

Hourra pour la reine!

TOUS.

Hourra!

PHAZEL.

AIR de Fossey.

PREMIER COUplet.

Sous la reine Madrapatra,
Au fond du Monomotapa,
Au temps adis il exista
Un pays qui d'hommes manqua.
La reine de ce pays là
N's'en amusait pas mieux pour ça.

Ah! ah! ah!

Ah! plaignons cette reine-là.

LE CHOEUR.

Ah! ah! ah!

Ah! plaignons cette reine-là.

PHAZEL.

DEUXIÈME COUplet.

Mais l'histoire nous raconta
Qu'un corsaire de Loupata
En femme, un jour, se déguisa,
Et dans le pays pénétra.
La reine séduite déjà,
En voyant cette femme-là,
Ah! ah! ah!

A souper un soir l'invita.

LE CHOEUR.

Ah! ah! ah!

A souper un soir l'invita.

PHAZEL.

TROISIÈME COUplet.

Mais jamais on ne raconta
L'histoire de ce souper-là.
Pourtant depuis il arriva
Qu'au pays l'homme régna,
Et la reine Madrapatra
N'en fut pas plus triste pour ça.

Ah! ah! ah!

Toute l'histoire la voilà.

LE CHOEUR.

Ah! ah! ah!

Toute l'histoire la voilà.

TOUS.

Bravo!

BELAZOR.

Charmant... parfait!... comme ce gâteau, qui est excellent.. Ah!

(Il se lève.)

TOUS.

Qu'avez-vous, Sire?

BELAZOR, portant la main à la bouche.

J'ai failli m'étrangler.. Que vois-je?... un anneau... le sien... (Quittant la table.) Oui, oui, je le reconnais.

TOUS.

Un anneau!

BELAZOR.

Ah!.. Ma fortune... mon royaume à qui me reniera celle qui portait cet anneau.

SCÈNE II.

LES MÊMES. CROQUIGNOLET.

CROQUIGNOLET.

La voilà !... la voilà !... Sire...

BELAZOR.

Qui donc ?

CROQUIGNOLET.

Celle que vous cherchez.

BELAZOR.

Peau d'Ane ?

CROQUIGNOLET, s'élançant.

Elle est là.

BELAZOR, s'élançant.

Là !...

CROQUIGNOLET.

Arrêtez !... Elle a fait un serment !... un vœu terrible !... Votre Majesté ne verra son visage qu'en sortant de l'autel...

BELAZOR.

Qu'elle vienne !... qu'elle vienne !

CROQUIGNOLET.

La voilà, Sire.

(A la porte de gauche.)

Place ! place à Peau d'Ane !

COCAMBO, à droite.

Place ! place à Peau d'Ane !

SCÈNE III.

LES MÊMES, NONCHALANTE, en peau d'âne, entrant par la gauche, LILIA, entrant, précédée de COCAMBO, par la droite.

BELAZOR.

Que vois-je ?...

CROQUIGNOLET.

Saperlipopete !

CHŒUR.

Air : de Fossey.

Ah ! c'est affreux !

C'est odieux !

En croirai-je mes yeux ?

Deux peaux d'âne en ces lieux ?

Ah ! c'est odieux !

CROQUIGNOLET.

Une mendiante !... Chassez-la !... chassez-la !

BELAZOR.

Silence !... Nulle ne sera Peau d'Ane, qui ne pourra mettre cet anneau.

LILIA, à part.

Mon anneau !

CROQUIGNOLET, à part.

Bigre !... Bah ! ma fille a des droits... (Se reprenant.) des doigts superbe... les doigts de son père... (Haut.) Essayez, prince, essayez.

PHAZEL, à part.

L'anneau que mon maître a forgé lui-même... Aie ! il n'a pas prévu...

BELAZOR, qui essaye l'anneau.

Trop petit ..

CROQUIGNOLET.

Forcez un peu... forcez un peu...

BELAZOR.

Impossible !

CROQUIGNOLET.

C'est la chaleur et l'émotion qui...

BELAZOR, passant à Lilia.

A celle-ci, maintenant.

LILIA, à part.

Je me sens mourir.

(Elle tombe sur un siège.)

COCAMBO, soutenant Lilia.

Ciel ! elle s'évanouit !

CROQUIGNOLET.

Preuve de sa trahison !... Chassez ça !... chassez ça !...

BELAZOR.

O ciel !... cette main...

(Il met l'anneau.)

COCAMBO.

Il semble fait pour elle !

BELAZOR.

C'est elle !

(Ici, l'on entend sonner trois heures.)

PHAZEL.

Et l'heure sonne !... Gloire à Lilia ! gloire à la reine !

(La peau d'âne disparaît, et Lilia se retrouve parée des plus riches atours.)

BELAZOR.

Lilia !

LILIA.

Ah çà çà ?

LA FÉE COQUETTE, paraissant.

Voici la robe que je t'avais promise... Est-elle de ton goût ?

LILIA.

Oh ! ma marraine, elle est trop belle !

DIAMANTIN, paraissant.

(Lui présentant une couronne.)

Et moi, voici la couronne que je vous offre... Si je châtie avec sévérité, je récompense avec justice.

PEAU D'ANE.

LILIA.
 Mais mon père... mon père?...
 DIAMANTIN.
 Il est libre.
 LA FÉE.
 Et ton époux va te ramener dans ses bras
 au palais des fées.

NONCHALANTE,
 Eh bien ! et moi, papa ?
 CROQUIGNOLET.
 Toi, tu peux conserver ta peau d'âne
 elle te servira à coiffer sainte Catherine.

VINGTIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente le palais des fées.

APOTHÉOSE.

fin

H. Offenbach



LA

BELLE AUX CHEVEUX D'OR

FÉERIE EN QUATRE ACTES ET DIX-HUIT TABLEAUX,

PAR MM. COGNIARD FRÈRES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 18 août 1847.

MUSIQUE DE M. PILATI, — DANSES DE M. RAGAINÉ;

Décors : les 1^{er}, 2^e, 7^e, 8^e, 9^e, 12^e, 13^e, 14^e et 18^e de M. DEVOIR; — les 4^e, 5^e, 10^e, 11^e et 16^e de MM. CIEËRI et RUBE; — les 3^e, 6^e et 15^e de MM. CAMBON et THIERY; — et le 17^e de M. RIVIERE.

COSTUMES DESSINÉS PAR ALF. ALBERT. — MACHINES DE M. AUG. MARIE.



ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU. — LE LIVRE DES ÉPREUVES.

Personnages.

LE BARON DE HAUTE-FUTAIE.....	MM. NESTOR.
LE PRINCE AVENANT, fils du roi des Mines-d'Or.....	GABRIEL.
SOMBRE-ACCUEIL, ministre.....	TOURNAN.
LA PRINCESSE ROSALINDE, nièce de Haute-Futaie.....	M ^{mes} D'ATBRUN.
EMILIO, page de la princesse.....	BARON.
BERTHE, dame d'honneur.....	DÉSIRÉE.
SEIGNEURS, HÉRAUTS D'ARMES, DAMES D'HONNEUR, PAGES, BACHELETTES, GARDES, PEUPLE.	

Acteurs.

DANSE. — M^{mes} NEHR, ELISA, ROSETTE, RAGAINÉ, MARIA, PALLIER, CLÉMENT, ANAIS.

La plate-forme d'un riche palais gothique. — Au fond, les jardins du palais. — Un escalier large et spacieux conduit au jardin.

SCÈNE I.

LA PRINCESSE, EMILIO, DAMES D'HONNEUR.

(Au lever du rideau, Rosalinde est assise, à droite, sur un grand fauteuil que surmonte un dais. — Emilio est debout, à sa gauche, appuyé sur le fauteuil. — A gauche sont dix demoiselles d'honneur, assises autour d'une table d'or; elles préparent la toilette de la princesse. — Du même côté, à gauche, au premier plan, est le trône du baron de Haute-Futaie.)

CHŒUR.

AIR de l'Étoile du matin (Tableaux vivans).

La nuit
Fuit,
Voici le jour,
Et l'aurore
Se lève et colore
Les frais bosquets de ce séjour.

} Bis.

BERTHE, assise à la table des dames d'honneur. Encore quelques dentelles à attacher, quelques perles à fixer, et la toilette de notre illustre princesse, la Belle aux cheveux d'or, sera prête.

LA PRINCESSE.

A quoi me serviront tant de beaux ajustemens, ma pauvre Berthe

BERTHE.

A vous rendre plus belle encore.

EMILIO.

Est-ce possible?

BERTHE.

Et puis, n'est-ce pas aujourd'hui l'anniversaire de votre naissance, chère maîtresse, et ne devez-vous pas paraître brillante aux yeux de ce peuple dont un jour vous serez la reine?

LA PRINCESSE, tristement.

Moi, la reine!

BERTHE.

Tous les ans, à pareille époque, le baron de Haute-Futaie, votre oncle et tuteur, fait publier à son de trompe, par la ville, que l'héritière du trône est bonne à marier... Et s'il se présentait aujourd'hui quelque beau chevalier...

EMILIO.

Je n'ose l'espérer.

LA PRINCESSE.

Et moi, je ne le souhaite pas.

BERTHE.

Pourquoi cela?

EMILIO.

Qui osera tenter désormais les épreuves imposées à chaque prétendant ?

LA PRINCESSE.

Assés de jeunes princes ont déjà succombé. Que le ciel m'accorde de mourir fille !

EMILIO.

Mourir fille, c'est cruel !... Et mourir sans la couronne qui doit briller sur votre tête... voilà qui est pis encore.

LA PRINCESSE.

Je ne dois monter sur le trône qu'en m'appuyant sur le bras d'un époux... la loi est formelle...

EMILIO.

Et votre oncle, qui l'a faite, a su prendre toutes ses précautions... Cette loi est une dérision !

LA PRINCESSE.

Emilio !

EMILIO.

Ou plutôt, cette mesure aura été soufflée au baron par son conseiller intime, le sire de Sombre-Accueil, la bête noire de la cour.

LA PRINCESSE.

Silence ! ne parlez pas de cet homme.

EMILIO.

Depuis qu'il s'est introduit ici, tout a pris une teinte lugubre. Dès qu'il paraît, le sourire fait, les chants cessent... il cache l'effroi sous son manteau... On dirait, enfin, monseigneur le diable en personne.

BERTHE.

S'il vous entendait... vous seriez perdu !

EMILIO.

Oh ! rassurez-vous ; à cette heure, il attend le réveil du maître, l'illustre baron de Haute-Futaie, qui ne lève plus la jambe ni le bras sans en demander avis à son lugubre conseiller.

LA PRINCESSE.

En effet, le sire de Sombre-Accueil a su, avec une rare habileté, s'emparer de l'esprit de mon oncle.

EMILIO.

Et cela n'était pas facile... J'avais toujours cru l'esprit du baron invisible et insaisissable !

LA PRINCESSE.

Emilio, devant moi...

EMILIO.

Je ne veux pas dire du mal de notre seigneur... mais enfin, avant l'arrivée de cet homme, votre oncle était un brave potentat, ne songeant qu'à bien dormir, à bien manger, se disposant à vous rendre ses comptes et le sceptre qui vous revient de droit. Tout à coup, une révolution s'opère en lui, il se met à gouverner tout de bon ; il fabrique des lois à n'en plus finir, à n'y rien comprendre ; et, prétendant qu'une princesse de votre mérite ne doit, ne peut, accepter pour époux qu'un prince ayant accompli de grandes choses, il impose à

chaque aspirant à votre main des conditions impossibles à remplir... En attendant, il se carre sur le trône que vous devriez occuper, en compagnie de son infernal ministre... le sire de Sombre-Accueil.

oo

SCÈNE II.

LES MEMES, SOMBRE-ACCUEIL.

SOMBRE-ACCUEIL, entrant par le fond, suivi de deux pages.

Je crois qu'on m'a appelé.

(Mouvement de terreur.)

EMILIO, qui est passé à gauche.

Non, seigneur... on n'appelle ni la grêle, ni la pluie, ni l'hiver...

SOMBRE-ACCUEIL.

Alors, vous parliez de moi...

EMILIO.

Cela est vrai...

SOMBRE-ACCUEIL.

L'oreille gauche me tintait singulièrement, en approchant de ces lieux.

EMILIO.

Vous ne devez guère entendre que de cette oreille-là.

SOMBRE-ACCUEIL, lui donnant une petite tape sur la joue.

Toujours jovial et plaisant.

EMILIO.

Je voudrais en pouvoir dire autant de vous...

SOMBRE-ACCUEIL, s'approchant de la princesse.

Me sera-t-il permis de déposer aux pieds de notre divine princesse mon hommage et mes vœux ?

LA PRINCESSE.

Et peut-on connaître les vœux que le sire de Sombre-Accueil forme pour notre personne ?

SOMBRE-ACCUEIL.

Madame, puissiez-vous, en ce jour solennel, trouver un chevalier assez noble, assez courageux, assez fort, pour accomplir les épreuves qui doivent le placer auprès de vous, sur le trône !...

LA PRINCESSE.

Merci !

SOMBRE-ACCUEIL.

AIR : Plaignez-moi.

Et cependant, je l'avouerai, madame,
Quand je souhaite aujourd'hui votre hymen,
Un remords vient troubler mon âme,
Car ce désir est vraiment inhumain.
Mille amoureux, dans leur fureur jalouse,
Vont mourir tous d'envie et de douleur !
Et celui-là dont vous serez l'épouse
Doit expirer lui-même de bonheur !
Oui, celui-là dont vous serez l'épouse
Doit expirer, madame, de bonheur.

EMILIO.

Quelle chaleur !... Mais pourquoi, vous, sire

de Sombre-Accueil, ne tentez-vous pas les épreuves?

SOMBRE-ACCUEIL.

Moi!... Ah! si je me sentais digne d'un tel trésor?...

EMILIO.

Et si la tâche n'était pas impossible...

SOMBRE-ACCUEIL.

Hélas! il n'y a qu'un fils de roi, qui puisse prétendre à la main de notre belle princesse! Sans cela... par le ciel! pour obtenir un seul de ses cheveux d'or... je donnerais mon corps et mon âme!

BERTHE, venant entre Emilio et Sombre-Accueil.

Assez, messieurs... Le jour est venu, le soleil brille dans tout son éclat... Il faut songer à la toilette de notre chère princesse.

LA PRINCESSE.

Venez donc, mesdemoiselles.

CHOEUR.

AIR : Au bal ! (Mémoires du Diable.)

Espoir!

Un chevalier, brave et fidèle,
Viendra, peut-être, avant ce soir.

Espoir!

Où, souhaitons à la plus belle
L'amour avec le pouvoir.

(La princesse, Emilio et les dames d'honneur sortent par la gauche.)

SCÈNE III.

SOMBRE-ACCUEIL, seul, suivant des yeux la princesse qui s'éloigne.

Qu'elle est belle!... Que de charmes visibles! et que de trésors cachés!... O divine Rosalinde, objet de ma convoitise!... si je ne dois pas te posséder... je ne te verrai jamais, du moins, dans les bras d'un autre! Que n'ai-je encore ce pouvoir que Walla, la fée du Désert, m'a ravi! A quel degré d'avisement ne suis-je pas tombé!... moi, Zanetti, magicien puissant, démon déchu!... aujourd'hui pauvre chenille, amoureux d'une rose!... Oh! si je pouvais un jour ressaisir ce pouvoir magique qui me rendait si redoutable!... Mais pour moi l'espérance est morte... La fée du Désert est impitoyable, et je dois vivre ici, dans l'esclavage, dans l'abjection. (Musique.) Al-lons, voici venir ton seigneur et maître, Zanetti... courbe la tête, comme un misérable courtisan.

SCÈNE IV.

LE BARON, SOMBRE-ACCUEIL, COURTI-SANS, PAGES. Ils entrent par la droite.

CHOEUR.

Honneur à son courage!
Hommage à sa grandeur!
Il a tout en partage.
Vive notre bon seigneur!

LE BARON, les interrompant.

Assez!... assez!... je n'ai pas le temps de vous écouter célébrer ma gloire et mes vertus. Vous allez parcourir la ville, afin d'ordonner que tout s'apprête pour que la fête soit complète... Qu'on se prépare aux réjouissances les plus exagérées... J'aperçois mon premier ministre qui s'incline là-bas... qu'on me laisse conférer avec lui. Allez!

REPRISE DU CHOEUR.

Honneur à son courage! etc.

(Les pages et les courtisans s'inclinent et sortent par le fond.)

Approche, Sombre-Accueil, approche, mon premier ministre.

SOMBRE-ACCUEIL.

Votre seul ministre, sire.

LE BARON.

C'est pour cela que tu es le premier.

SOMBRE-ACCUEIL.

Permettez-moi d'offrir à Votre Majesté...

LE BARON.

Offre, mon ami, offre tout ce que tu voudras à ma royale personne. Quand je dis royale... hélas!...

SOMBRE-ACCUEIL.

Pourquoi cet air oppressé?

LE BARON.

N'ai-je pas toujours un rocher suspendu au dessus de ma tête, et prêt à m'écraser?... Ce rocher, Sombre-Accueil, c'est ma bien-aimée nièce. En cette journée fatale, qui se représente tous les ans, sous prétexte que c'est un anniversaire... ne puis-je pas être contraint de remettre entre les mains de Rosalinde le pouvoir suprême?... Depuis ce matin, vois-tu, j'ai des inquiétudes, là... (Il indique la tête.) là... (L'estomac.) et puis là, tout du long... (Il passe la main sur ses jambes.) inquiétudes vagues, il est vrai, mais qui ne laissent pas que d'être parfaitement désagréables.

SOMBRE-ACCUEIL.

Qu'avez-vous à craindre?

LE BARON.

Rien et tout!

SOMBRE-ACCUEIL.

N'avez-vous pas pris toutes les précautions désirables?

LE BARON.

Crois-tu que nous en avons pris assez?

SOMBRE-ACCUEIL.

La loi que nous avons rendue ne doit-elle pas vous ôter tout souci?

LE BARON.

Je ne dis pas.

SOMBRE-ACCUEIL.

Et en supposant un moment qu'un homme

doné d'un courage et d'une force supérieure parvienne à triompher d'une des épreuves...

LE BARON.

Mais c'est horrible à supposer.

SOMBRE-ACCUEIL.

Ne succombera-t-il pas infailliblement dans les deux autres ?

LE BARON.

Tu en es bien sûr ? Nous n'avons peut-être pas mis assez d'épreuves ?

SOMBRE-ACCUEIL.

Depuis deux ans, ne réglez-vous pas en paix ?

LE BARON.

Et crois-tu que cet état de choses puisse durer ?...

SOMBRE-ACCUEIL.

Toujours !... Grâce à la loi que je vous ai fait rendre...

LE BARON.

Oui, c'est à toi, grand politique, politique immense... c'est à toi, que je devrai la permanence de cette royauté, sans laquelle je ne pourrais plus vivre maintenant...

SOMBRE-ACCUEIL.

Vos vœux seront satisfaits.

LE BARON, allant s'asseoir à droite.

J'en accepte l'augure... Maintenant, Sombre-Accueil, dis-moi ce qui se passe dans mes États ?

SOMBRE-ACCUEIL.

Toutes les taxes ont été, cette année, merveilleusement payées.

LE BARON.

Bon peuple !

SOMBRE-ACCUEIL.

Quant à vos redevances, je dois vous avouer que le géant Galifron, votre voisin, devient de jour en jour plus exigeant.

LE BARON.

Diable !

SOMBRE-ACCUEIL.

Vous savez qu'il se contentait quotidiennement de trois bœufs et douze moutons ?...

LE BARON.

Oui, c'est son ordinaire, son menu...

SOMBRE-ACCUEIL.

Je ne compte pas les volailles qu'il a le droit de prélever, à discrétion.

LE BARON.

Eh bien ! est-ce que cette carte ne lui suffit plus ?

SOMBRE-ACCUEIL.

Non... Il prétend que ses provisions sont insuffisantes, et puis, son garçon vient d'être sevré... Il demande que l'impôt soit doublé...

LE BARON, se levant.

Quel effroyable gourmand !... Mais je dois vivre en paix avec ce voisin incommode... Il faut le satisfaire... on ne peut pas lutter contre un tel

colosse ; et, ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'il a un petit, qui va grandir ; que ce petit peut avoir d'autres petits qui dévoront à leur tour... Qui donc me délivrera de ce géant incommode !...

SOMBRE-ACCUEIL.

S'il se présente aujourd'hui un époux pour Rosalinde... peut-être aura-t-il assez de courage pour l'attaquer et le vaincre...

LE BARON.

Oui, mais alors ma couronne vacille sur ma tête... J'aime mieux le géant.

SOMBRE-ACCUEIL.

D'autant, qu'il ne vous en coûte rien pour satisfaire aux exigences de son estomac... Ce sont vos paysans qui s'en chargent.

LE BARON.

Tu as parlé raison, grand politique, tu as toujours raison !... Sombre-Accueil, je ne trouve pas ta poitrine assez chamarrée d'ordres, de cordons, de brochettes, de crachats... je veux l'en couvrir au point de gêner ta respiration... Si, selon tes prévisions, aucun prétendant à la main de ma nièce ne se présente aujourd'hui, je te fais don de ma forêt de Sainte-Ménéhould : elle est infestée de sangliers féroces... Je l'autorise à porter blason avec une hure sur champ d'or ! Ça doit te flatter d'avoir une hure... pour armoirie... J'accepte tes remerciemens. (Sombre-Accueil s'incline. — Musique au dehors.) J'entends les fanfares qui donnent le signal de la fête... soyons tout au plaisir...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA PRINCESSE, BERTHE, EMILIO, QUATRE HÉRAUTS D'ARMES, LES DAMES D'HONNEUR, LES PAGES, SEIGNEURS, DAMES DE LA COUR, GARDES, DANSEUSES, PEUPLE, au fond.

CHOEUR (de Lucrezia).

Célébrons (Bis.) cette fête,

De notre roi

Telle est la loi.

A chanter, à danser qu'on s'apprête ;

Pour notre cour

Quel heureux jour !

LE BARON, s'asseyant sur le trône qui est à gauche.

Seigneurs, gardes et manans, nous célébrons le dix-septième anniversaire de la naissance de notre reine future... très future peut-être ; car aujourd'hui même un époux digne d'elle peut se présenter... Seigneurs, gardes et manans, nous serions au comble de l'ivresse, si nous pouvions remettre aux mains de cet époux ce sceptre qui nous pèse et cette couronne qui n'est pour nous qu'un lourd fardeau.

EMILIO, qui est debout près de la princesse, à droite, à part.

Vieux sorniois !

SOMBRE-ACCUEIL, lisant.

« Première épreuve! — Non loin de cette ville » habite un géant qui désole notre royaume... Il » se nomme Galifron... Il est aussi haut qu'une » tour, aussi féroce qu'un tigre, aussi fort qu'une » armée... Le prétendant à la main de Rosalinde » devra combattre le géant Galifron et apporter » sa tête. »

LE BARON, à demi-voix, au prince.

Je ne veux pas vous exagérer le danger; mais ce géant, qui possède des dents d'acier, dévore un homme comme un singe croque une noisette; quand il étternue, ceux qui sont près de lui deviennent sourds; lorsqu'il tousse, on l'entend à six lieues à la ronde, et d'une chiquenaude il abat un taureau.

SOMBRE-ACCUEIL, au prince.

Acceptez-vous?

LA PRINCESSE.

C'est courir à la mort...

LE PRINCE.

J'accepte. (Mouvement parmi les seigneurs.)

SOMBRE-ACCUEIL, lisant.

« Seconde épreuve! — A vingt lieues de ce » royaume, on trouve une grotte profonde qui » renferme l'eau de beauté. Il faut apporter une » fiole de cette eau merveilleuse à la princesse » Rosalinde. »

LE BARON, bas, au prince.

Je ne veux pas vous exagérer le danger; mais ces monstrueux hiboux jetant feu et flammes par la bouche, les yeux et les narines, défendent l'entrée de cette grotte, où jusqu'à ce jour aucun mortel n'a pu pénétrer.

SOMBRE-ACCUEIL, même jeu.

Acceptez-vous?

LE PRINCE.

J'accepte l'épreuve... je pénétrerai dans la grotte, ou je mourrai.

TOUS, avec étonnement.

Il accepte!

LE BARON, à part.

Il a donc le diable au corps!

LA PRINCESSE.

Quel dévouement!

SOMBRE-ACCUEIL, lisant.

« Dernière épreuve! — Le manteau royal, sur » lequel brillèrent trois rayons de soleil, présent » des fées, ayant disparu, celui qui sortira vain- » queur des deux premières épreuves devra of- » frir à sa royale épouse un manteau en tout » semblable à celui qu'elle a perdu, c'est-à-dire » étincelant des rayons de l'astre du jour. »

LE BARON, au prince.

Je ne veux pas vous exagérer le danger; mais pour vous procurer trois rayons de soleil, cela peut vous mener excessivement loin.

SOMBRE-ACCUEIL.

Acceptez-vous?

LE PRINCE.

Accomplir cette épreuve me paraît une tentative hardie.

LA PRINCESSE.

Impossible même.

LE BARON, à part, avec joie.

Il hésite!

LE PRINCE.

Mais, l'amour aidant, j'en dois venir à bout. J'accepte.

TOUS

Il accepte!

LE PRINCE, levant sa visière

AIR de Lady Melvil.

En mon amour, j'ai confiance;
Au ciel j'irai, j'irai pour vous!
De triompher j'ai l'assurance;
J'en fais serment à vos genoux!
Secondant l'aideur qui m'enflamme,
Qu'un seul regard de vos beaux yeux
Consente à m'indiquer, madame,
Le chemin qui conduit aux cieux!
Un seul regard de vous, madame,
Peut me transporter jusqu'aux cieux. (Bis.)

(La musique s'enchaîne avec l'air suivant.)

LA PRINCESSE.

Chevalier, vous êtes digne de porter nos couleurs!... A vous cette écharpe, comme gage de notre estime.

(Le prince met un genou en terre devant la princesse, qui le regarde d'abord avec commisération; puis elle détache son écharpe et la passe au cou du prince.)

LE PRINCE, se relevant.

AIR de Nabucco.

Ce serment fait à ma belle,
Mon amour l'accomplira!
Oui, j'y resterai fidèle.
Ou la mort me frappera!

CHOEUR.

Ce serment fait à sa belle,
Son amour l'accomplira!
Il y restera fidèle,
Ou la mort le frappera!

(Le prince fait signe au baron qu'il jure de vaincre ou de mourir. — Il s'incline de nouveau devant la princesse et descend les marches du palais. — Chacun le suit des yeux avec admiration.)

DEUXIÈME TABLEAU. — LA MÈRE COQUELUCHE.

Personnages.

Acteurs.

LE PRINCE AVENANT.....	MM	GABRIEL.
COCOLI, favori du prince.....		C. POTIER.
LA MÈRE COQUELUCHE.....	Mmes	HÉLOÏSE.
WALLA, la fée du Désert.....		D'HARVILLE.

Intérieur rustique. — Deux portes latérales : celle de droite conduit à l'intérieur, celle de gauche à l'extérieur de la chaumière.

SCÈNE I.

LA MÈRE COQUELUCHE, LA FÉE DU DÉSERT, sous les habits de la mère Coqueluche.

(On voit entrer deux vieilles, chacune d'un côté. Elles sont vêtues pareillement, et se ressemblent dans les plus petits détails.—Elles s'avancent lentement, faisant le même nombre de pas, et observant la même posture; puis elles s'arrêtent et se contemplent.)

LA MÈRE COQUELUCHE, entrant par la droite.

Hein ! qu'est-ce que cela ? Par ma patronne ! si je ne me sentais pas bien éveillée... voilà une vieille que je prendrais volontiers pour moi-même... Dites donc, ma bonne, qui êtes-vous ?

LA FÉE, se redressant.

Silence, vieille !... tu me gênes... Va-t'en !

LA MÈRE COQUELUCHE, disparaissant sous terre, en criant.

A moi, au secours ! à moi !

LA FÉE.

J'avais besoin de cette chaumière; grâce à ce travestissement, j'en suis maîtresse. Azâïm est parti pour exécuter mes ordres, je l'attends. Oh ! la fée des Roseaux a trop long-temps balancé ma puissance... Mirza doit tomber aujourd'hui dans le piège que je lui ai dressé... Sous la forme d'une corneille, elle s'est dirigée vers l'Occident, pour je ne sais quel motif... Alors, j'ai dit à Azâïm : « Toi, prends la forme d'un aigle... la puissance de Mirza l'abandonne dans ses transformations. Attends la corneille au passage, saisis-la entre tes serres vigoureuses, et apporte-la mourante à mes pieds... » Mais il tarde bien; d'après mes calculs, c'est l'heure à laquelle Mirza doit franchir l'espace pour traverser ce pays.

COCOLI, en dehors.

Seigneur Avenant... mon prince, où êtes-vous ?

LA FÉE.

Je ne puis maîtriser mon impatience, je vais me hasarder sur la route... Mirza ne peut me deviner sous ce costume. (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE II.

COCOLI, seul, appelant.

Seigneur Avenant !... Pas de réponse... déjà sorti !... Et la mère Coqueluche ? Mère Coque-

luche, où êtes-vous ? O la vicille sourde !... Mère Coqueluche !... Avenant ! mon prince !... Allons, je suis sûr qu'il aura fait un coup de sa tête... Que c'est terrible d'être le frère de lait d'un prince aventureux ! Partis tous deux du royaume des Mines-d'Or pour un voyage d'agrément, on nous conte, en route, l'histoire de la Belle aux cheveux d'or... Ce genre de titres commence à lui monter la tête... Pour un prince si riche !... qu'est-ce que ça peut lui faire ?... Moi, ça serait différent... à la bonne heure.

AIR : Qu'est-ce qui croirait qu'onensorcée.

Si Tapote, mon adorée,
Avait r'çu du ciel, en bienfait,
Une chevelure dorée,
Je conviens qu' j'en s'rais satisfait.
Chaque matin, avec ivresse,
Je lui dirais : « Chère maîtresse,
» Donne-moi, pour prix de mes feux,
» Une boucle de tes cheveux ! »
Car j'attach'rais, dans ma tendresse,
Le plus grand prix à ses cheveux.
Mais quel malheur si ma maîtresse
Venait à perdre ses cheveux !
Quels soins j'aurais de ses cheveux !

Ce malheur ne peut m'atteindre, y a la qualité fort ordinaire du chignon de Fleurette. Revenons à mon prince. Il s'indigne de la conduite du tuteur de Rosalinde, le baron de Haute-Futais... sa passion s'allume... il jure de remettre la belle princesse sur son trône, et de le partager avec elle... Et crac ! nous voilà galopant jour et nuit, comme deux chevaliers errans, à tel point que j'en ai crevé mon mulet, mon pauvre tétu !... je l'ai vu expirer à mes pieds... Un mulet avec lequel j'avais été élevé... Pauvre ami ! j'en ai rêvé tout la nuit !... Il m'est apparu en songe, sur un nuage... il avait une couronne de roses sur la tête, et il me disait : « Cocoli, nous nous reverrons dans un monde meilleur. » (Il essuie ses larmes.) Ce rêve horrible m'a fait dormir pendant quatorze heures... et sans la mère Coqueluche qui m'a réveillé en toussant... Dieu ! tousses-tu elle, cette vieille-là... Quel vilain instrument elle a... Mais où est-elle passée cette vieille quinte ? elle pourrait peut-être pu me donner des nouvelles du prince... Et on appelle ça un voyage d'agrément

UNE VOIX, au dehors.

Victoire! victoire!

COCOLI, qui a entr'ouvert la porte.

C'est lui!... que ramasse-t il donc à terre?... ça ressemble à un dindon... C'est bien cela...

SCÈNE III.

LE PRINCE, portant un aigle percé d'une flèche,
COCOLI, puis LA FÉE DU DÉSERT et LA
MÈRE COQUELUCHE.

LE PRINCE, déposant un aigle à terre.

AIR de Robin des Bois.

Ma flèche tout près du ciel
L'a frappé d'un coup mortel,
Le voilà sans vie...
Oui, c'est un bon coup, ma foi!
Des chasseurs je suis le roi!
Je le dis, sans modestie,
Au diable la modestie!

COCOLI.

D'où venez-vous, mon prince?... Comme vous voilà guilleret!

LE PRINCE.

Tiens, regarde.

COCOLI.

Quel est ce volatile?

LE PRINCE.

Tu ne reconnais pas le roi des oiseaux?

COCOLI.

Oui, ma foi, c'est un aigle.

LE PRINCE.

Il poursuivait une pauvre corneille qui poussait de petits cris plaintifs, en fuyant devant son redoutable ennemi. Ému de pitié, je pose une flèche sur mon arbalète... je tends la corde, le coup part, et l'aigle tombe mort à mes pieds.

COCOLI.

Bien touché!

LE PRINCE.

Tout à coup, ô prodige! la corneille, voltigeant au dessus de ma tête, me dit d'une voix aussi douce que celle d'une jeune fille: « Merci, prince Avenant, tu m'as sauvé la vie; je ne l'oublierai pas. »

COCOLI.

En vérité?

LE PRINCE.

Je ne vois pas trop quel service peut me rendre une corneille.

COCOLI.

Ni moi, à moins qu'elle ne vous abatte des noix, si l'envie vous prend d'en manger.

LE PRINCE.

N'importe! je suis heureux et fier de mon adresse... a deux portées d'arbalète, en plein poutrail, vois.

LA FÉE DU DÉSERT, qui est entrée violemment.
Ah! malheur sur toi qui as tué cet aigle, mon serviteur fidèle... J'aurai vengeance de ce meurtre... Prince Avenant, malheur sur toi!

LE PRINCE.

Qu'est-ce à dire?... Ah ça! elle est folle, la vieille!

COCOLI, riant aux éclats.

Ah! voilà qui est fort! voilà qui est curieux! A-t-on vu, cette mère Coqueluche... ces airs qu'elle vous prend... Attendez, mon prince, je vais la traiter d'importance. (La fée du Désert a disparu sous terre; au même instant, la mère Coqueluche reparait à la place où elle s'était abimée.) Dites donc, la vieille? Eh bien! où est-elle donc passée? (Apercevant l'autre.) Ah! la voilà... Dites donc, vieille enrhumée... savez-vous que vous le prenez sur un ton par trop quinteux...

LA MÈRE COQUELUCHE, qui semble sortir de son assoupissement.

Tiens, c'est monsieur Cocoli... Bonjour, mon ami, bonjour.

COCOLI, stupéfait.

Elle prend sa petite voix, maintenant... Elle me dit bonjour... Merci, pas mal, et vous? Mais je vous prie de répondre à mes questions.

LA MÈRE COQUELUCHE.

Quelles questions?

COCOLI, à Avenant.

Elle a reçu pas mal de coups de marteau à son baptême. (A la vieille, en joignant des gestes à ses paroles.) Comment se fait-il que cette bête soit votre serviteur fidèle... lui, l'aigle... serviteur à vous?

LA MÈRE COQUELUCHE.

Mon garçon, en fait d'animaux pour me servir, je n'ai que mon vieux caniche.

COCOLI.

Vous rompez les chiens.

LE PRINCE.

C'est assez, vieille Coqueluche... tu conviens de tes torts, tu te repens... je te pardonne... à une condition cependant.

LA MÈRE COQUELUCHE.

Allons! allons! tout va bien.

LE PRINCE.

C'est que tu m'enseigneras la route qui conduit à l'habitation du géant Galifron.

LA MÈRE COQUELUCHE, reculant avec effroi.

Hein!

COCOLI.

Qu'avez-vous dit?

LE PRINCE.

Cocoli, j'ai vu Rosalinde, l'adorable, la divine Rosalinde... J'ai juré de devenir digne d'elle... et pour cela... il faut que je pourfende le géant Galifron; et, pour le pourfendre, j'ai besoin de mon courage d'abord, ensuite de mon adresse... Je ne puis le vaincre sans courage... et sans adresse.

COCOLI.

Parlez-vous sérieusement?... Aller combattre un géant anthropophage. (A la vieille.) Car il jouit d'une réputation d'anthropophagie, n'est-ce pas?... Il mange des hommes, cet homme!

LA MÈRE COQUELUCHE.

Seigneur Dieu ! je crois bien... Il a dévoré, la semaine dernière, trois paysans, sous prétexte que le baron notre seigneur ne le nourrit pas assez... depuis que son petit grandit.

COCOLI.

Trois paysans !

LA MÈRE COQUELUCHE.

Et avec leurs gros sabots encore.

COCOLI.

Avec leurs gros sabots... quel appétit grossier ! il digère des sabots !... Et vous iriez vous mesurer avec un pareil animal ! Allons donc ! mon prince, vous ne ferez pas cela !

LE PRINCE.

Cocoli, je ferai cela !

COCOLI.

Mais c'est de la dernière...

LE PRINCE.

Silence ! Ne sais-tu pas que, lorsque j'ai mis quelque chose là... (Il se frappe le front.) il n'est au pouvoir d'aucune puissance de m'arrêter.

COCOLI.

Oh ! pour ça !... il n'y avait au monde qu'un seul être aussi enlété que vous, mon pauvre mullet. Il n'est plus !... régné donc sans partage !

LE PRINCE.

Point de mots inutiles, mère Coqueluche ; vous allez m'indiquer le chemin. Toi, Cocoli, reste ici, si tu as peur.

COCOLI.

Par exemple ! pour qui me prenez-vous ? Vous abandonner au moment du péril ! (Prenant une attitude belliqueuse.) Mon prince, je vous suivrai !

LE PRINCE.

Noble cœur !

COCOLI.

Oui ! je vous suivrai !... de loin... à une grande distance ! J'ai juré de veiller sur vous... et si, ce qu'à Dieu ne plaise ! vous devez être massacré par cet affreux géant, j'en dois faire une narration exacte au roi votre père.

LE PRINCE.

Viens donc assister à mon triomphe.

(Il va prendre sa lance.)

COCOLI, à part.

Où à son décès... Et on appelle ça un voyage d'agrément !

(Il va prendre l'arbalète qu'Avenant a déposée à droite, en entrant.)

LE PRINCE.

Allons ! vieille, montre-moi le chemin... et nous, Cocoli, en marche !

AIR : Chant des Guerillas.

Malheur !

Malheur à ce tyran féroce !
Je vais le combattre aujourd'hui.
Oui, pour renverser le colosse
Me voilà prêt, malheur à lui ! (Bis.)
Sa stature est immense,
Mais grande est ma vaillance,
Et je veux de ma lance
Le frapper, le punir !
Oui, d'estoc et de taille
Je lui livre bataille ;
Il est trop haut de taille,
Il faut le raccourcir.

ENSEMBLE.

Malheur !

Malheur à ce tyran féroce, etc.

(Ils sortent.)

TROISIÈME TABLEAU. — LE GÉANT.

Personnages.

LE PRINCE AVENANT.....	MM. GABRIEL.
COCOLI.....	C. POTIER.
NINI GALIFRON, jeune géant.....	BENJAMIN.
LE GÉANT GALIFRON, son père.....	TASSIN.
WALLA, la fée du Désert.....	M ^{mes} D'HARVILLE.
MIRZA, la fée des Roseaux.....	P. AMANT.
PETITS FORGERONS.....	

Acteurs.

Un paysage. — A gauche, l'entrée de la maison de Galifron. — Une porte qui touche aux frises. — Près de la porte, une chaise d'une hauteur prodigieuse. — La tabatière du géant oubliée à terre, ainsi que la clé de sa montre.

SCÈNE I.

LA FÉE DU DÉSERT.

(Elle arrive du fond, à gauche, sous son costume de fée.)

Je ne me suis pas trompée... c'est bien lui qui se dirige de ce côté... Dans ma colère, je cherchais une vengeance, et l'imprudent vient de lui-même

au devant de la mort... Le géant Galifron se chargera de punir cet insensé... Tenter une pareille entreprise, combattre Galifron, c'est de la démence... oui... mais c'est aussi du courage... (Musique. — Elle va regarder au fond.) Je l'aperçois... Allons prévenir le géant, et que le sort de cet Avenant s'accomplisse !

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE II.

LE PRINCE, puis COCOLI. Ils entrent par la droite.

LE PRINCE, entrant, armé de sa lance.

AIR : Chant des Guerillas.

Voilà, voilà son domicile!
A cet aspect, ne tremblons pas.
Je viens chercher, en cet asile,
Ou la victoire, ou le trépas! (Bis.)

COCOLI, de la coulisse.

Prince, peut-on avancer sans danger ?

(Il paraît.)

LE PRINCE.

Arrive, Cocoli... et partage ma joie... voici la demeure du géant.

COCOLI, avec frayeur et regardant autour de lui.

Je partage médiocrement votre joie... Bon Dieu ! qu'est-ce que je vois !... c'est là l'entrée de la maison... je tremble d'en voir sortir quelqu'un... Mais ce n'est pas une porte ça, c'est un arc de triomphe !

LE PRINCE.

Allons, il ne s'agit pas de s'amuser aux bagatelles de la porte... Entrons !

COCOLI.

Un moment!... laissez-moi admirer cette chaise!... Ah ! la belle chaise!... et là, si je ne me trompe, ce coffre énorme...

(Il soulève le couvercle et éternue.)

LE PRINCE.

C'est la tabatière du géant, sans doute.

COCOLI.

Une tabatière de cette dimension!... Quel nez doit avoir son propriétaire! quel terrible nez!

LE PRINCE, lui montrant une clé de montre énorme.

Vois donc... il a perdu la clé de sa montre!

COCOLI, la ramassant.

Corbleu, oui!... c'est une clé de montre, ou plutôt d'horloge!... Seigneur Dieu! le porteur d'une horloge pareille ne doit pas être un homme, mais une cathédrale!... Mais tout cela est hideux!

LE PRINCE.

Je t'ordonne de mettre fin à tes observations... Sonne à cette porte, et annonce au géant Galifron que le prince Avenant a hâte de se mesurer avec lui.

COCOLI.

Vous mesurer... quelle disproportion!... Enfin, j'obéis. (Il va tirer le cordon de la sonnette, auquel pend un gland énorme; un bruit formidable se fait entendre.) Ouf! si c'est là le bruit des sonnettes, que doit être le diapason des bourdons ?

LE PRINCE.

Personne ne répond !

COCOLI.

Prince, la porte est entr'ouverte, et si j'osais...

LE PRINCE.

Regarde à l'intérieur.

COCOLI.

J'obéis. (Il regarde.) Que vois-je à l'entrée!... un soulier! (Il tire au dehors un soulier énorme.) Quelle pantoufle!

(Il met ses pieds dans le soulier.)

LE PRINCE.

O Cendrillon, que nous sommes loin de toi!

COCOLI.

Je n'entends rien... je me risque.

(Il entre dans la maison.)

LE PRINCE.

Ce duel me paraît inégal. (Regardant la chaise du haut en bas.) Le danger grandit à chaque objet que je rencontre... N'importe, ô Rosalinde! ô ma Belle aux cheveux d'or! mon amour luttera contre tous les périls.

COCOLI, de l'intérieur.

Prince, c'est effrayant!... (Paraissant.) Voyez, voyez donc!...

(Il sort avec un énorme couvert et un cure-dent.)

LE PRINCE.

Tu n'as trouvé personne ?

COCOLI.

Personne... et, pour vous donner un échantillon du mobilier de ce monstre, je vous apporte un couvert et un cure-dent.

LE PRINCE.

Je demande à voir le cure-dent.

(Il le prend de dessous le bras de Cocoli, qui tient alors d'une main la cuiller et de l'autre la fourchette. — Chacun de ces objets est plus grand que lui.)

COCOLI.

Dire qu'il faut de pareils instruments pour son horrible mâchoire!

LE PRINCE, considérant lentement le cure-dent.

Et tu n'as pas vu le propriétaire de ce cure-dent ?

COCOLI.

J'ai fureté partout... j'ai appelé... pas l'ombre d'un géant!

LE PRINCE, relevant la tête.

Aurait-il eu vent de mon arrivée?... Reculerait-il devant mon défi?...

COCOLI.

C'est peu croyable... mais c'est possible.

LE PRINCE.

Aurait-il peur, finalement?... Pour un homme de sa taille, ce serait petit.

COCOLI.

C'est cela... il a filé... Allons-nous-en.

(Il va mettre la cuiller près de la chaise, et garde la fourchette.)

LE PRINCE.

M'en aller sans l'avoir terrassé... Mais pour qui me prends-tu ?

AIR : Finiras-tu, gueus' de trompette.

Pour moi, c'est une bonne affaire,
Vrai, je vous suis bien obligé :
J'aurai tous vos hib'lois, j'espère,
Quand papa vous aura mangé.

(Il rit.)

COCOLI, à part.

Quelle férocité précoce !

LE PRINCE, à Nini.

Allez, qu'il vienne, et sans retard.

NINI.

Mon p'tit papa va fair' la noce.

COCOLI.

Et ce n'est encor qu'un poupard,
Ça l'ra plus tard un fier gueusard !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

NINI.

Pour moi c'est une bonne affaire,
Comment échapper au danger ?
Oui, de son sort je désespère,
Car mon papa va le manger.

COCOLI.

Ah ! pour nous quelle triste affaire !
Comment échapper au danger ?
Oui, de son sort je désespère,
Car le géant va le manger.

LE PRINCE.

Allez prévenir voire père.
Je ne redoute aucun danger :
Contre mon terrible adversaire
L'amour saura me protéger.

(Le jeune géant sort en courant.)

SCÈNE IV.

COCOLI, LE PRINCE.

COCOLI.

J'espère bien, cher prince, que vous ne persistez pas dans votre projet?...

LE PRINCE.

Je persiste, Cocoli.

COCOLI.

Mais c'est d'une légèreté inqualifiable. Vous y laisserez votre pourpoint et vos chaussees...

LE PRINCE.

Je l'avoue franchement que, si l'on pouvait reculer dans certaines occasions, on reculerait... mais je suis trop avancé...

COCOLI.

Allons donc ! dans une situation où l'épiderme est aussi compromis que le vôtre, plus on est avancé, plus on doit reculer.

LE PRINCE, avec dignité.

Et le serment fait à la dame de mes pensées !

COCOLI.

Peu ! les sermens, c'est bien usé !

LE PRINCE.

Tais-toi, Cocoli... et écoute mes dernières volontés...

COCOLI.

Quelle situation dramatique !

LE PRINCE.

Si le dénouement est... fâcheux... tu remettras à Rosalinde cet anneau orné d'une topaze brûlée... J'espère qu'elle le portera en souvenir de moi... Devant, selon toute probabilité, être mangé par le géant...

COCOLI.

J'en ai peur...

LE PRINCE.

Je ne peux pas lui dire de venir pleurer sur ma tombe... ce serait difficile...

COCOLI.

Avoir pour sépulture l'estomac d'un géant... quelle perspective !

LE PRINCE.

Que veux-tu, ami, tout n'est pas rose dans la vie ! (On entend un grand bruit de fanfares.) Qu'est-ce que cela ?

UNE VOIX FORMIDABLE.

RÉCITATIF.

Prince Avenant ! prince Avenant !
Au combat Galifron t'attend !
Pour te croquer à belles dents,
Je t'attends ! je t'attends !

(Un gant colossal vient tomber aux pieds du prince.)

LE PRINCE.

C'est son gant qu'il me jette...

COCOLI.

Quelle poigne !... Si jamais la main de ce gant vous saisit à la gorge, pauvre maître, quel coup de pouce !

LE PRINCE.

Laisse-moi répondre à son récitatif.

MÊME AIR.

C'est Avenant, c'est Avenant
Qui te brave, méchant géant !
Oui, sans trembler en ce moment...
Je ramasse ton gant !

(Il essaie en vain de soulever le gant. — Renonçant.)

Je marche au combat !

COCOLI, le ramassant et le mettant.

Réfléchissez encore !... Nous pouvons faire une retraite honorable.

LE PRINCE.

Jamais ! O Rosalinde, guide mon cœur ! ô mon cœur, guide mon bras ! ô mon bras, guide ma lance au combat !

COCOLI.

Seigneur Dieu ! le voici... (Le géant paraît à gauche, au fond, et d'un air menaçant fait signe au prince de le suivre au combat. — Ils sortent par la droite. — Pendant cette pantomime, Cocoli s'est fourré dans la tabatière ; il en soulève le couvercle en disant :) C'est de la démenée ! ce qui va se passer est affreux... C'est d'un courage admirable... mais c'est stupide ! je n'ose regarder. (Il sort de la tabatière et étourne.) Atchi !... Que Dieu nous bénisse ! Avançons un peu... Il faut bien que je rende compte de ce massacre à son respectable

père... *Pauvre prince... dire que tout à l'heure il était là, et que dans un moment il ne sera plus qu'une légende!... Tâchons de faire notre métier d'historien. En grim pant sur cette chaise, je pourrai tout voir. (Il monte sur la chaise.)* Je les aperçois! Miséricorde, quel géant! quel colosse! Il se balance majestueusement en relevant son affreuse moustache... Voici le prince... Il défie son ennemi... *Galifron tire son cimeterre... Ah! l'affreuse chose!... Le prince l'attaque...*

AIR de Bruno.

Vers lui, comme il court et s'élançait
Mais il ne lui va qu'au mollet...
Le princ' le frappe de sa lance;
Le géant rit d'un air coquet,
Commu' si quelqu'un le chatouillait.
Dieux! il braudait sa grande lame...
Mon maître, hélas! va rendre l'âme.

(On voit une corneille traverser le théâtre, dans la direction qu'ont prise le prince et géant. — Cocoli jette un cri et tombe à genoux sur sur la chaise.)

Ah!... (Il se cache la figure entre ses mains.) Ça doit être fini! (Il regarde avec crainte.) Non! non! petit prince yit encore! il a paré le coup... Qu'est-ce que je vois? Cet oiseau qui voltige au dessus de la tête du géant... il lui déchire le visage! Galifron cherche en vain à éviter les coups de bec... l'oiseau lui crève les yeux!... le prince frappe toujours, le géant chancelé... il tombe... Le prince lui plonge sa lance dans le cœur... Nous sommes vainqueurs! Enfoncé le géant!

(Il descend rapidement de sa chaise.)

SUITE DE L'AIR.

Quel succès, quel triomphe pour nous!
À nous la gloire
Et la victoire.
Le géant est tombé sous nos coups,
Quel succès! quel honneur pour nous!

LE PRINCE rentre, entraînant avec lui le sabre du géant.

Cocoli... je t'avais promis tous ses bibelots... Prends d'abord celui-ci.

COCOLI, prenant le sabre et le tenant avec peine.

Il est bien tué, n'est-ce pas?...

LE PRINCE.

Je lui ai tranché la tête, que nous emportons comme pièce de conviction...

COCOLI.

S'il a la tête coupée, toutes mes craintes se dissipent... Eh bien! tenez, je n'ai jamais désespéré de la victoire...

LE PRINCE.

Cocoli, mon courage seul n'aurait jamais suffi à entamer Galifron... mais un bon génie veillait sur moi... Tu te rappelles cette pauvre corneille que j'ai sauvée des serres de l'aigle?...

COCOLI.

Ah! c'était la corneille!... En effet, j'ai aperçu... Et tenez, la voici! (Musique.)

(La corneille paraît sur le haut d'un buisson; elle se transforme aussitôt en une jolie fée.)

LA FÉE.

AIR d'Orphée et les Sirènes. (Tableaux vivans.)

Oui, cette pauvre corneille,
C'est moi,
Qui me souviens et qui veille
Sur toi!

LE PRINCE.

Quoi! cette pauvre corneille...

LA FÉE.

C'est moi,
Qui me souviens et qui veille
Sur toi!

(La musique continue.)

Je te devais la vie, Avenant, et la reconnaissance me commandait de te venir en aide... Tu peux compter, à tout jamais, sur ma protection. (Le prince s'incline devant la fée.) Bientôt tu seras exposé à de nouveaux dangers. (Le prince relève fièrement la tête.) Je veux te faire don d'une épée.

LE PRINCE.

Une épée?

LA FÉE.

Elle t'aidera à repousser les monstres que tu auras à combattre, et à échapper aux enchantemens qu'on te prépare.

LE PRINCE.

Je l'accepterai de grand cœur.

LA FÉE.

Attends! (D'un coup de baguette, elle fait apparaître une foule de petits forgerons armés de gros marteaux; les uns traînent une enclume, les autres une petite forge. — La fée s'adresse au plus petit des forgerons.) Tope-Dur, tu vas aller arracher, avec tes tenailles, une dent d'acier au géant Galifron.

(Tope-Dur s'incline et sort.)

LE PRINCE.

Et c'est avec cette dent qu'ils vont me forger une épée?

COCOLI.

Elle sera d'un acier mordant cette épée...

(Tope-Dur revient avec une énorme incisive qu'il montre à la fée.)

LA FÉE.

A l'œuvre!

(Les petits forgerons font rougir la dent dans la forge et se mettent à la façonner sur l'enclume, en chantant le chœur. — La dent est bientôt transformée en une épée brillante.)

CHOEUR PENDANT LE TRAVAIL.

AIR du Maçon.

Forgerons,
Gais lurons,
Du cœur et travaillons!
Que la dent
Du géant
Se transforme à l'instant!
Forgerons, gais lurons,
Travaillons!

LA FÉE, donnant l'épée au prince.

A mes douleurs sensible,
Hier, tu me sauvais;
Cette épée invincible
Doit payer tes bienfaits.

LE PRINCE, brandissant l'épée.

Jusqu'au jour que j'appelle,
Cet acier sans pareil
Pour l'honneur de ma belle
Doit briller au soleil!

(Il s'incline devant la fée, qui lui fait un signe gracieux et va rejoindre ses forgerons.)

Partons, Cocoli... allons chercher le crâne de mon

ennemi pour le déposer aux pieds de la belle Rosalinde.

COCOLI.

Vous avez raison... ne perdons pas la tête.

(Ils sortent. — Les petits forgerons emportent la forge. — Quant à l'enclume, la fée l'a touchée de sa baguette, et elle s'est transformée en un joli petit char, dans lequel elle monte. — Les petits forgerons trainent le char et emmènent la fée. — On voit, au fond, le prince et Cocoli qui portent la tête du géant Galifron.)

QUATRIÈME TABLEAU. — LE LAC DES SORCIÈRES.

Personnages.

LE PRINCE AVENANT.....
COCOLI.....
PHÉGOR, le démon de la nuit.....
UN COQ.....
MAC-FRÉGA, { sorcières.....
ARCANE, {
LA FÉE DU DÉSERT.....
UN SERPENT DE FEU, UNE ÉCREVISSE, DÉMONS.

Acteurs.

MM. GABRIEL.
C. POTIER.
HUMBERT.
HENRI.
{ A. ALBERT.
{ E. POTONNIER.
Mlle D'HARVILLE.

Sur les bords d'un lac, on voit l'entrée d'une grotte d'un aspect sinistre. — Il fait nuit.

SCÈNE I.

MAC-FRÉGA, puis **ARCANE**, puis **LA FÉE DU DÉSERT**.

MAC-FRÉGA, entrant de gauche.

Sur les bords du lac Bleu, à l'entrée de la grotte des Fées... c'est bien ici... Attendons!

ARCANE, entrant de l'autre côté.

Sur les bords du lac Bleu, à l'entrée de la grotte des Fées... m'y voici... Attendons.

(Elle se couche à terre sur le bord du lac.)

MAC-FRÉGA, qui a écouté, puis regardé Arcane.

Est-ce toi, ma sœur?...

ARCANE, de même.

Est-ce Mac-Fréga qui me parle?...

MAC-FRÉGA.

D'où viens-tu... et quel dessein t'amène sur ce sombre rivage?

ARCANE.

J'étais encore, il y a quelques heures... dans le pays des Scandinaves... où règne Odin... Je m'étais endormie près de la fontaine d'Urda (la fontaine de prescience)... Lorsque Fialar, le coq aux couleurs de feu, qu'on adore en Islande, m'a réveillée par son chant matinal et m'a ordonné, au nom de la fée du Désert, de me rendre en ces lieux. Fialar m'a transportée ici, et me voilà... Et toi, Mac-Fréga, d'où viens-tu et quel dessein t'amène?

MAC-FRÉGA.

J'arrive du pied de l'Etna, sur le dos du Serpent de feu, pour satisfaire comme toi aux ordres de Walla l'enchanteresse... surnommée la fée du Désert... Quand elle commande, il faut obéir!

ARCANE.

Sais-tu ce qu'elle commande?

MAC-FRÉGA.

Je l'ignore... Mais elle va venir... attendons.

ARCANE.

Attendons! (Musique au dehors.)

MAC-FRÉGA.

N'as-tu pas entendu le cri de la chouette?

ARCANE.

J'ai cru l'entendre.

MAC-FRÉGA.

N'as-tu pas entendu siffler les vipères du lac Bleu?

ARCANE.

Oui, je les ai entendues.

MAC-FRÉGA, qui a été regarder à gauche.

Je ne m'abuse pas... Voici la reine!

LA FÉE DU DÉSERT, passant au milieu.

Mac-Fréga, Arcane, vous êtes exactes : c'est bien. Écoutez! un homme m'a privé de mon serviteur le plus fidèle... Azaïm est tombé sous les coups d'un misérable.

ARCANE et **MAC-FRÉGA**.

Azaïm!...

LA FÉE DU DÉSERT.

Son meurtrier doit tenter aujourd'hui de pénétrer dans la grotte des Fées.

MAC-FRÉGA.

La grotte est bien gardée...

ARCANE.

Malheur à lui s'il ose en approcher!

LA FÉE DU DÉSERT.

Cet homme est doué de l'audace qui fait entreprendre et de l'adresse qui fait triompher... Il a déjà vaincu Galifron le géant, et il pénétrera dans cette grotte, si vous ne me venez en aide.

ARCANE.

Commande...

MAC-FRÉGA.

Nous sommes tes esclaves.

LA FÉE DU DÉSERT.

Je la confie à votre garde... Que les monstres soumis à votre puissance soient excités par vous... N'oubliez pas que vous serez livrées aux plus affreux supplices si un mortel parvenait à dérober une seule goutte de cette eau de beauté réservée aux divinités seules.

MAC-FRÉGA.

Et nous sera-t-il toujours permis de puiser, à l'entrée de la grotte, l'eau qui enlaidit?

LA FÉE.

Celle-là... je vous l'abandonne...

MAC-FRÉGA.

Je vais réveiller le Serpent de feu et avertir Phégor, le démon de la nuit.

ARCANE.

J'ai près de moi Fialar, le coq d'Islande... Fialar peut nous servir... et je vais exciter contre ton ennemi les reptiles et les vipères du lac Bleu...

LA FÉE.

Partez donc, et que tous les efforts humains viennent se briser contre votre pouvoir infernal! (Les sorcières s'inclinent et sortent par la gauche.)

SCÈNE II.

LA FÉE DU DÉSERT, seule.

D'où vient qu'en ordonnant la mort de cet homme... je sens la compassion pénétrer dans mon âme?... Pourquoi cette pitié... que je ne puis m'expliquer? Tant de courage, tant d'amour!... Elle est heureuse cette Rosalinde!... Et c'est pour elle que j'épargnerais ce jeune prince! Non! non!... qu'il meure!... qu'il trouve ici la punition de sa folle témérité!... (Un son de trompe au dehors.) Ce signe n'annonce qu'il touche au bord du lac...

MAC-FRÉGA.

Le voici!...

LA FÉE DU DÉSERT.

Agissez donc! (Elle sort par la droite.)

SCÈNE III.

MAC-FRÉGA, puis LE PRINCE et des MONSTRES de toute forme et de différentes natures.

MAC-FRÉGA.

Puisons d'abord dans ce vase cette eau de laideur pour ma toilette... Grâce à elle, mes traits deviendront si hideux que je serai un objet d'envie pour mes compagnes, quand viendra le jour du sabbat! (Indiquant la grotte à droite.) Là... cette eau de beauté tant enviée sur terre... ici... l'eau qui enlaidit et qui convient aux démons et aux sorcières... Je préfère celle-ci. (Elle emplit un vase. — On entend au dehors un cliquetis d'épées.) La lutte est engagée... allons prévenir Phégor.

(Elle sort. — On entend au dehors un chœur de démons.)

CHOEUR DE DÉMONS.

Des gouffres profonds
Accourons sur terre.
Mort au ténéraire!
Victoire aux démons!

(Parait le prince dans une barque, et luttant contre des monstres horribles.)

LE PRINCE, combattant.

AIR de M. Pilati.

Devant cette épée invincible
Reculez tous, tremblez d'effroi...
A mes efforts tout est possible!
Fuyez, reculez devant moi...

(C'est en vain que les démons veulent croiser le fer avec le prince, ils sont obligés de subir les effets de l'épée enchantée. — Le prince leur porte des coups terribles.)

REPRISE DU CHOEUR.

(Phégor, le démon de la nuit, plane dans les airs, puis vient fondre sur Avenant; mais devant l'épée redoutable il faut fuir comme les autres. — Le Serpent de feu sort alors de la grotte; il vent ramper vers le prince, qui lui présente l'arme magique. — Le serpent se tord et est obligé de fuir.)

AVENANT.

Ils fuient... et voici l'entrée de la grotte!... Merci, ma bonne épée, merci!...

(La barque entre d'elle-même dans la grotte.)

SCÈNE IV.

COCOLI, gardé à vue par FIALAR, LE COQ D'ISLANDE.

(Ils entrent par la gauche.)

COCOLI, au coq.

Par grâce! par pitié, coq!... un moment de répit... Je vous jure que je n'ai pas l'intention de m'échapper; je cherche le prince, mon maître, voilà tout. (A part.) Voici une position ridicule! je m'étais endormi sous un arbre, à trois cents portées d'arbalète de ce lieu sauvage, je dormais d'une façon bruyante et voluptueuse... lorsqu'un chant aigu, un effroyable coricoco, vint me ré-

veiller. (Le coq chante.) « Écoute, me dit ce coq » phénoménal, avec cette voix qui n'appartient » qu'à cette volaille, ma poule a abandonné cet » œuf... » (Il montre un gros œuf qu'il tire de son pourpoint.) « Tu vas le couvrir. » Moi, un homme, une créature intelligente, faire un pareil métier!... passer à l'état de couveur!... J'allais l'envoyer pondre... lorsqu'un coup de bec violent m'apprit à qui j'avais affaire. (Le coq se rapproche de lui comme pour le surveiller.) Soyez tranquille, coq, je couve... (A part.) Cet animal n'est pas ce qu'il paraît... cet éperon menaçant, ce coup d'œil féroce!... Ah! si j'avais l'épée enchantée... comme je ferais taire son bec!... Être l'esclave d'un coq... Oh! j'en rougis!... Mais quand il me regarde, il me donne la chair de poule! (Poussant un cri.) Oh!... aïe!... qu'est-ce que je sens là?... Un petit poulet!... l'œuf est couvé! je l'ai couvé!... (Le coq bat des ailes.) Tenez, coq, ma tâche est remplie... voici votre héritier, ergo, laissez-moi en paix. (Il met le poulet sur le dos du coq, qui s'éloigne en chantant. — Le reconduisant.) Vous êtes content, coq? et moi aussi... (Revenant.) Enfin, je suis libre... et me voici arrivé sans trop d'embûches à l'entrée de cette terrible grotte. Sans doute, mon maître s'est engagé sous ces voûtes;

grâce à l'épée de la fée Mirza, les enchantemens ont cessé... Je ne ferai pas la folie de chercher à le suivre dans ce local... je l'attendrai ici. D'ailleurs, cette eau qui baigne l'entrée doit avoir la même vertu ou à peu de chose près... A tout hasard, je me suis muni d'une fiole... (Il montre un petit flacon.) que je vais emplir... Si je me baignais le visage avec ce liquide... Non pas, je deviendrais trop joli... mon maître ne me reconnaîtrait plus! Emplissons la fiole. Il n'y a pas de danger, allons... quelques gouttes de cette eau vaudront un trésor. (Il puise à l'entrée de la grotte.) La voilà pleine, je tiens la beauté dans ma main! A moi désormais les conquêtes, les femmes, une foule de femmes! (Une énorme écrevisse se dresse derrière lui et le saisit par les épaules.) Qu'y a-t-il? Serait-ce déjà?... (Il se retourne.) Horreur! une écrevisse! Que me voulez-vous, crustacé?... Auriez-vous la prétention de m'entraîner dans un buisson de vos parcelles?... Écrevisse, finissons, j'ai affaire dans cette grotte... (L'écrevisse l'entraîne du côté opposé.) Allons, bon! vous reculez au lieu d'avancer... Assez, lâchez-moi!... vous me pincez, affreux hors-d'œuvre, que vous êtes... Laissez-moi! laissez-moi!... (Ils disparaissent.)

CINQUIÈME TABLEAU. — LA GROTTÉ DES FÉES.

Personnages.

LE PRINCE AVENANT.....	M. GABRIEL.
LA NYMPHE DU LAC BLEU.....	M ^{lle} AUGER.
NYMPHES, PETITS GÉNIES, DAUPHINS.	

Acteurs.

On aperçoit dans le lointain la barque du prince, qui vient d'entrer dans la grotte et s'avance peu à peu.

LE PRINCE.

AIR de Nabucco.

Reine de ces lieux,

Nymphé si belle,

Je t'appelle!

Nymphé, parais à mes yeux!

Reine de ces lieux,

Nymphé si belle,

Viens, je t'appelle,

Viens sauver un amant malheureux!

(La musique continue jusqu'à la fin de l'acte. — Après l'invocation d'Avenant, on voit sortir de l'onde, à gauche, une jeune Nymphé qui vient prendre des mains d'Avenant le flacon de cristal qu'il a apporté, et l'emplit de l'eau de beauté. — La Nymphé de la grotte paraît à droite, sur le devant, assise dans une coquille, et entourée de Nâdâdes. — Elle se lève et s'adresse au prince.)

LA NYMPHE, à Avenant.

Prince, reçois cette eau de beauté pour prix de ton courage. Tu as sauvé les jours de Mirza, ma sœur chérie; je veux faire plus encore... Pour accomplir ta dernière épreuve, il te faut parvenir jusqu'aux régions célestes... Je puis t'y transporter... J'ordonne qu'une trombe d'eau te soulève et te fasse toucher aux astres. A moi, dauphins, génies des plaines liquides... Obéissez à votre reine!...

(Elle étend sa baguette de corail. — La barque dans laquelle se trouvait le prince se transforme aussitôt en une coquille de nacre. — Des dauphins apparaissent, et, faisant jaillir l'eau de leurs narines, ils forment une trombe d'eau qui enlève le prince dans les airs. — Des Nymphes, sur des animaux aquatiques, des dauphins, des cygnes, etc., sortent des eaux pour assister à ce spectacle.)

ACTE DEUXIÈME.

SIXIÈME TABLEAU. — DANS LE SOLEIL.

Personnages.

Acteurs.

PHOEBUS XIV.....	MM. MOESSARD.
AVENANT.....	GABRIEL.
LE DOCTEUR IGNIS.....	PERRIN.
LE GRAND MERIDIEN.....	VISSOT.
UN HABITANT DU SOLEIL.....	NÉRAUT.
INCANDESCENTE, fille du docteur Ignis.....	Mlle H. DAROUX.
LA LUNE, ÉTOILES, HABITANS DU SOLEIL, GARDES.	

Le théâtre représente l'intérieur de cet astre. — Au fond, des volcans, des minéraux, des arbres et des plantes d'une nature particulière. — Des ananas, des tournesols immenses s'élançant des bords d'un torrent qui roule des eaux d'or. — A gauche, la demeure du docteur Ignis, petite maison construite de minéraux brillans. — Devant la demeure est un banc, sur lequel le prince Avenant est étendu.

SCÈNE I.

LE PRINCE, INCANDESCENTE, IGNIS,
HABITANS DU SOLEIL.

(Au lever du rideau, des habitans du soleil sont rassemblés devant la demeure du docteur Ignis, et considèrent avec curiosité le prince Avenant, évanoui sur le banc.)

IGNIS.

Oui, enfans du soleil, la terre est habitée!... et l'espèce d'animal que vous voyez là n'est autre qu'un des habitans de ce globe sublunaire... C'est la dernière trombe d'eau pompée par notre astre qui l'a déposé sur ces rives. Voilà qui va bien désorienter notre Académie des sciences, qui prétendait que la terre n'était habitée que par des singes... Certes, l'animal que voici n'est pas beau, mais ce n'est ni un mandrille, ni un sapajou.

INCANDESCENTE.

Moi! je le trouve très gentil.

IGNIS.

Ma fille Incandescente le trouve gentil.

TOUTES LES FEMMES.

Et moi aussi! et moi aussi!

UN HABITANT.

Il semble respirer plus à l'aise.

IGNIS.

Grâce à mes connaissances physiques, j'ai établi autour de lui une température éthérée qui lui permet de vivre à trente-quatre millions cinq cent mille lieues de sa terre natale. Avant cinq minutes, je suis sûr qu'il ouvrira l'œil, et j'espère habituer ses poumons à notre chaud climat.

INCANDESCENTE.

Mon père!... il vient d'ouvrir l'œil gauche... Quel bonheur!

IGNIS, avec importance.

Si l'œil gauche est ouvert, l'œil droit ne tardera pas à imiter son partner.

LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR.

L'HABITANT.

L'œil droit vient de s'ouvrir aussi!

IGNIS.

C'était prévu.

INCANDESCENTE.

Il se frotte le nez!

IGNIS.

C'est bon signe.

INCANDESCENTE.

Il bâille.

IGNIS.

Ça va être amusant! Nous allons jouir de sa stupéfaction.

CHOEUR.

AIR de Calypso. — Écoutons, près d'eux.

Oui, c'est merveilleux!
Tout se réalise,
Déjà, la surprise
Se peint dans ses yeux. } Bis.

(La musique continue.)

LE PRINCE.

Où suis-je?... et que vois-je?

TOUS.

Il a parlé!

LE PRINCE.

Sapristi, qu'il fait chaud!... Ouf! ouvrez les fenêtres... Êtres bizarres qui m'entourez, ne pourriez-vous me procurer un peu d'air?

IGNIS, avec étonnement.

Il possède la langue du soleil!... Il a la même langue que nous.

LE PRINCE.

Qui êtes-vous, jeunes filles peu vêtues?... Sapristi, qu'il fait chaud! (Les jeunes filles l'éventent.) Ah! que c'est bon... Ah! ça fait du bien.

IGNIS.

O bonheur! il respire!... il parle!... Je veux, aujourd'hui même le présenter à Sa Majesté, de peur qu'il n'expire avant ce soir.

LE PRINCE, aux femmes.

Aimables étrangères, pourriez-vous, tout en

continuant l'exercice très agréable de vos événements... dissiper le brouillard qui obscurcit mon intelligence, et me dire quelle est cette chaude province?

INCANDESCENTE.

Vous l'ignorez ?

LE PRINCE.

Si je ne l'ignorais... je m'abstiendrais, par une température pareille, de vous formuler la plus légère demande.

IGNIS.

Jeune étranger... vous êtes dans le soleil.

LE PRINCE, faisant un bond qui effraie tout le monde.

Le soleil!... J'habite le soleil!... Et je ne suis pas rôti, consommé, carbonisé!

IGNIS.

Grâce à moi, vous n'avez été que légèrement roussi... Un petit coup de feu, voilà tout!

LE PRINCE.

Grâce à vous, charmant vieillard!... Ah! dites-moi votre nom, que je le grave sur mes tablettes.

IGNIS.

Je suis le docteur Ignis, premier médecin ordinaire du grand Phœbus XIV, notre roi.

LE PRINCE.

Phœbus XIV!

IGNIS.

Je traite avec succès toutes les inflammations et combustions spontanées.

LE PRINCE.

Avec un climat comme celui-ci, vous ne devez pas manquer de malades?

IGNIS.

Au moyen d'une friction de ma pommade poilaire, j'ai procuré à votre corps une fraîcheur qui vous permet de braver pendant quelques heures l'atmosphère de notre contrée... Ajoutez qu'heureusement pour vous, nous sommes en plein cœur de l'hiver, et que le thermomètre ne marque que douze cents degrés aujourd'hui.

LE PRINCE.

Rien que cela!

IGNIS.

Aussi, nous grelottions un peu ce matin.

LE PRINCE.

Frileux!... Quant à moi, je ne vous le cache pas, je cuis, je bous... et, sans cette charmante indigène... ou plutôt oxygène... qui me donne un peu d'air... J'aime beaucoup son air...

IGNIS.

C'est ma fille Incandescente.

LE PRINCE, fixant Incandescente.

Je vous en fais mon compliment... Ses regards sont pleins de feu... ses prunelles sont incandescentes... Ça brûle, ça brûle!

INCANDESCENTE.

Comme on dit de jolies choses sur la terre!

LE PRINCE.

Oh! ce qu'on y dit est bien mélangé, allez!...

IGNIS.

Jeune étranger, quel effet produisons-nous sur vous?

TOUS, s'approchant.

Ah! oui!

LE PRINCE.

Mais... un effet très agréable!... je vous aurais cru d'un caractère bouillant; et, au contraire, vous avez l'air d'être tous d'une excellente pâte.

(Ignis rit avec bonhomie. — Tous les hommes

l'imitent.)

IGNIS.

D'une excellente pâte... vous l'avez dit... Nous suivons l'exemple de notre monarque, le grand Phœbus XIV.

LE PRINCE.

Phœbus ou le soleil, c'est la même chose.

IGNIS.

Absolument... mais Phœbus est plus poétique, et nous disons Phœbus.

LE PRINCE.

Sur terre, le soleil a toujours passé pour un être bienfaisant.

IGNIS.

Très chaud... à l'endroit de la bienfaisance.

LE PRINCE.

Je suis d'autant plus flatté de cette heureuse nature, que j'ai une demande fort risquée à lui faire.

IGNIS.

Vous pouvez la risquer... Vous serez présenté au roi aujourd'hui même.

LE PRINCE.

Que de reconnaissance!

IGNIS.

Sa Majesté aime beaucoup les curiosités.

LE PRINCE.

C'est très flatteur pour moi!

IGNIS.

Dès qu'il paraîtra, il faudra lui tourner le dos.

LE PRINCE.

Comment!... lui tourner le dos... Une posture aussi inconvenante!...

IGNIS.

C'est l'étiquette!

LE PRINCE.

Se présenter ainsi devant le soleil!... Ah! si c'était la lune!

IGNIS.

Cette position est indispensable... Il est défendu de regarder le soleil en face.

LE PRINCE.

Ah! c'est vrai, je l'avais oublié.

IGNIS.

Moi, je jouis de ce droit glorieux, Sa Majesté m'ayant fait l'honneur de me décorer de l'ordre

des Lunettes bleues. Quant à la Lune, dont vous parliez tout à l'heure, c'est aujourd'hui que, selon les lois immuables des puissances célestes, elle doit se rencontrer officiellement avec son mari, et l'embrasser en présence de tous les astres.

LE PRINCE.

L'embrasser !... Comment cela ?...

INCANDESCENTE, le tirant à part, ainsi qu'Ignis.
Mais oui !... vous ne savez donc pas ?

LE PRINCE.

Quoi donc ?

INCANDESCENTE, avec mystère.

Phœbus et la Lune faisaient très mauvais ménage... et ils se sont séparés de disques, de corps, et de biens.

LE PRINCE.

Ah bah !

IGNIS.

Sans doute... C'est depuis cette époque, qu'à l'heure où l'un se couche, l'autre se lève... quand l'un arrive, l'autre part... de manière à n'être jamais une seule minute ensemble.

LE PRINCE.

Cependant vous disiez qu'ils allaient s'embrasser ?

IGNIS.

Simple affaire de décorum. Le tribunal céleste de première instance a exigé cette formalité pénible, qui, du reste, ne se renouvelle qu'une ou deux fois par an, tout au plus.

INCANDESCENTE.

La Lune se montre même très méchante pour son mari, dans ces rencontres-là.

LE PRINCE.

Vraiment ?

INCANDESCENTE.

Par vengeance, la rusée s'y prend si bien, que Phœbus, masqué par elle, perd pour un moment, aux yeux de l'univers, tout cet éclat dont il est si fier... En un mot, elle se donne le plaisir de l'éclipser !

LE PRINCE.

J'y suis !... de là viennent les éclipses.

IGNIS.

Précisément... Coûtant le roi de très fâcheuse humeur. Ajoutez que, ce jour-là, il est forcé de faire disparaître sa favorite.

LE PRINCE.

Ah ! ah !... Et quelle est cette favorite ?

INCANDESCENTE, avec mystère.

C'est la comète !

LE PRINCE.

Ah ! la maîtresse du roi est une comète !

IGNIS.

C'est d'elle que dépendent les faveurs ou les disgrâces... Aussi on fait queue chez elle.

LE PRINCE.

Je crois bien.

INCANDESCENTE.

Chut !

IGNIS.

Chut !

LE PRINCE.

Chut !

INCANDESCENTE.

Le jour de la fête de l'éclipse, il est défendu de parler comète, sous peine d'être condamné au supplice de la glace.

LE PRINCE.

Qu'est-ce que cela ?

IGNIS.

C'est un grand trou, où l'on fait geler ceux qui déplaisent à Sa Majesté.

LE PRINCE.

Ah bah !... c'est singulier !... Chez nous, on a le supplice du feu... on vous brûle à petit feu.

IGNIS.

Oh ! c'est très bizarre... Chez nous, on vous gèle à petite glace... Mais je m'oublie auprès de vous ; le roi m'attend. Ma fille Incandescente va vous tenir compagnie, et vous éveiller jusqu'à mon retour. C'est que, voyez-vous, je serais désolé si vous ne pouviez pas vivre au moins jusqu'à l'arrivée du roi.

LE PRINCE.

J'en serais plus mortifié que vous.

IGNIS.

D'autant qu'il ne faut pas nous abuser... ça ne peut pas aller long-temps comme ça.

LE PRINCE.

Vous croyez que ça ne peut pas aller long-temps ?

IGNIS.

Mais rassurez-vous ; en cas de malheur, nous vous conserverons avec soin dans la grande salle de l'Académie des sciences.

LE PRINCE.

Je désire ne pas vous comprendre.

IGNIS.

Nous avons là de grands bocaux... des bocaux magnifiques.

LE PRINCE, avec force.

Assez... Horreur !...

INCANDESCENTE.

Taisez-vous donc, papa... C'est maladroit de lui dire de ces choses-là... Voyez comme il se pâme.

(Elle l'évente.)

LE PRINCE.

J'ai besoin de m'asseoir. (On le fait asseoir.)

IGNIS.

Frottez-lé de ma pommade polaire...

LE PRINCE.

Vieux savant, ne m'approchez plus. Vous me donnez sur les nerfs.

INCANDESCENTE.

Partez, papa, je vais le calmer.

IGNIS.

C'est cela, ma fille, calme-le... (Aux habitans.)
Et vous, rayons, mes amis, courons entourer le
roi... Que le grand Phœbus soit entouré de ses
rayons. (Ils sortent par le fond.)

oo

SCÈNE II.

LE PRINCE, INCANDESCENTE.

INCANDESCENTE, au prince.

Est-ce que ça ne va pas mieux ?

LE PRINCE.

Ça va même plus mal.

INCANDESCENTE.

Ce que t'a dit mon père t'inquiète ?

LE PRINCE.

Mais oui, un peu.

INCANDESCENTE.

Il a voulu t'effrayer. Papa aime quelquefois à
plaisanter.

LE PRINCE.

Ses plaisanteries sur les grands bocaux ne sont
pas de bon goût.

INCANDESCENTE.

Que veux-tu ?... mon père n'est qu'un savant.

LE PRINCE.

Il est assez laid pour ça.

INCANDESCENTE.

Oublie-le, et regarde-moi.

LE PRINCE.

J'aime infiniment mieux cela.

INCANDESCENTE.

Je te plais donc ?

LE PRINCE, froidement.

Je vous trouve excessivement jolie.

INCANDESCENTE.

Quel bonheur !... Toi, tu me plais beaucoup !
et pour te le prouver... (Elle regarde si personne ne
peut voir.) je vais te ravir un baiser.

LE PRINCE.

Comment !... vous oseriez ?...

INCANDESCENTE, joignant les mains.

Oh ! je t'en prie... un seul... un tout petit..

LE PRINCE.

Mais cela va trop loin !... Les mœurs de votre
pays sont d'une exagération...

INCANDESCENTE.

Oh ! que tu es glaciale !

LE PRINCE.

Je ne vous adresserai pas le même reproche.
Il paraît que, chez vous, c'est l'effet du climat.

INCANDESCENTE.

Vous n'aimez donc pas, sur terre ?

LE PRINCE.

Mais si... on y aime beaucoup et souvent.

INCANDESCENTE.

Une femme avait su t'y plaire, peut-être ?...

LE PRINCE.

Oh ! oui !...

INCANDESCENTE.

Et tu t'aimais ?

LE PRINCE.

Avec ardeur !

INCANDESCENTE.

Je la déteste !

LE PRINCE.

Pourquoi cela ?

INCANDESCENTE.

Parce que je t'aime... Mais te voilà à trente-cinq
millions de lieues d'elle... je ne la crains plus, et
tu vas m'aimer à sa place...

LE PRINCE.

Permettez...

INCANDESCENTE.

Écoute... mon père possède beaucoup de biens
au soleil...

LE PRINCE.

Où voulez-vous en venir ?

INCANDESCENTE.

Je veux t'épouser.

LE PRINCE.

M'épouser !

INCANDESCENTE.

Dès demain, si tu y consens, nous nous léverons
de grand matin...

LE PRINCE.

Pour quoi faire ?

INCANDESCENTE.

Eh bien ! pour nous marier.

LE PRINCE.

Je ne vois pas la nécessité de se lever si tôt pour
cela...

INCANDESCENTE.

C'est indispensable... On se lève de grand matin,
avant le jour... on étend la main vers les deux
premiers rayons que l'on aperçoit, on les prend
pour témoins... et l'on est marié...

LE PRINCE.

Sans plus de cérémonies ?

INCANDESCENTE.

Oh ! je voudrais déjà être à demain...

LE PRINCE.

Pourquoi ?

INCANDESCENTE, lui parlant à l'oreille.

Pour avoir le droit de t'embrasser...

(Elle l'embrasse vivement.)

LE PRINCE.

Que faites-vous, vierge du soleil ?... Vous m'in-
cendiez... vos yeux sont deux tisons... je ne dois
pas vous écouter plus long-temps... Quelle terre
de feu !

INCANDESCENTE.

Ta pudeur m'enchanté, et je t'en aime davan-
tage.

LE PRINCE.

Entendons-nous... moi aussi, j'aime... et, au

risque de déchirer votre cœur... il faut vous avouer que j'aime antérieurement... que j'aime ci-dessous... en bas... sur ma modeste terre...

INCANDESCENTE, le câlinant.

Quand tu aimerais un peu ci-dessus... un peu en haut... où serait le mal?...

LE PRINCE, à part.

Elle est par trop inflammable.

INCANDESCENTE.

Voyons, monsieur, déposez un petit baiser... là... sur mon épaule...

LE PRINCE, à part.

O Rosalinde!... on ne m'avait pas parlé de ces épreuves-là... C'est qu'elle est à croquer... son épaule!

INCANDESCENTE.

J'attends...

LE PRINCE.

Je ne puis pourtant pas laisser, dans le soleil, une opinion trop défavorable de la galanterie terrestre...

INCANDESCENTE.

Eh bien?...

LE PRINCE.

Allons!... (Il l'embrasse.) Dieu! que c'est chaud!

INCANDESCENTE.

AIR de l'auberge de Bagnères.

J'en ris... Ah! quel original!
Et quelle espèce singulière. (Bis.)
Pour un baiser, ciel! que de mal!

LE PRINCE.

Un baiser! permettez, ma chère; (Bis.)
Ici, ce mot vient déguiser
Un effet d'une autre nature...
Chez vous ce qu'on nomme un baiser,
Chez nous s'appelle une brûlure. (Bis.)

INCANDESCENTE.

Tu t'y accoutumeras... Maintenant, nous voilà fiancés.

LE PRINCE.

Comment, fiancés?

INCANDESCENTE.

Oui, chez nous, cela se pratique ainsi... Dès ce moment, ne te gêne pas... fais ici comme chez toi... Je suis à toi, tu es à moi... Si tu veux m'embrasser encore, tu en as le droit; si je veux t'embrasser, j'en ai le droit aussi. Veux-tu boire, manger?... veux-tu te reposer, dormir?... parle.

LE PRINCE.

Je vous arrête... Si vous pouviez m'offrir quelques fruits, je ne ferais pas de façons.

INCANDESCENTE.

C'est facile... voici un pommier!

(Elle va à droite cueillir une pomme.)

LE PRINCE.

Oh! oui, une pomme pour me désaltérer... Qu'elle soit grise ou du Cauada, peu m'importe, je la croquerai avec passion!

INCANDESCENTE.

Tenez, voici.

LE PRINCE.

Grand merci!... Mais qu'est-ce que cela?... des pommes cuites!...

INCANDESCENTE.

Je vous les offre telles que l'arbre les produit.

LE PRINCE.

Elles viennent toutes cuites?

INCANDESCENTE.

Sans doute, comme les autres fruits.

LE PRINCE.

Je vous rends grâce!... Mais alors vos poules, si vous en avez, ne doivent pondre que des œufs durs?

INCANDESCENTE.

Certainement... Est-ce que cela peut être autrement?

LE PRINCE, à part.

Ils ignorent l'œuf à la coque. (Haut.) Mais vous vivez dans une cuisson perpétuelle... Ce n'est pas un pays, c'est un four!

INCANDESCENTE.

Silence! voici le roi!... Retournons-nous.

oo

SCÈNE III.

LES MÊMES, PHOEBUS XIV, LE DOCTEUR IGNIS, LE GRAND MÉRIDIEN, GARDES, PEUPLE.

(Le roi arrive précédé d'un peloton qui reste au fond.
— Tous les personnages, excepté Ignis et le Méridien, tournent le dos au monarque.)

PHOEBUS, prenant le milieu.

Sujets et sujettes, rayons mâles et femelles, c'est aujourd'hui la fête de l'Éclipse... Je ne sais pas pourquoi j'appelle cela une fête, car je subis la plus déplorable des corvées... celle d'embrasser ma femme aux yeux de l'univers céleste. J'étais autrefois, vous le savez, un excellent mari; mais la Lune, mes enfants, est devenue jalouse à un tel point, que toute cohabitation est devenue impossible... La Lune, mes amis, n'a jamais voulu comprendre que, par ma nature attractive, je suis forcé d'appeler à moi ces petites étoiles que nos savans ont surnommées les lorettes du firmament... Et puis, je me nomme Phœbus, que diantre!... je suis ardent de ma nature, excessivement ardent! Ce serait à périr d'un ennui immortel, si je n'avais pas la consolation de me dissimuler quelquefois derrière des nuages, en compagnie d'une comète ou d'une gentille étoile...

IGNIS.

Honni soit qui mal y pense!

PHOEBUS.

C'est cela; pensons plutôt au sujet qui m'amène. Méridien, quoi de nouveau?

MÉRIDIEN.

Sire, il n'y a rien de nouveau dans le soleil.

PHOEBUS.

Que me disait donc le docteur ?

IGNIS.

Le grand Méridien n'est pas au courant, sire... nous avons du nouveau et du sérieux.

PHOEBUS.

Tu ne plaisantais donc pas, en me parlant d'un insecte de la terre découvert ce matin?... Où est cet insecte ?

IGNIS, poussant Avenant du côté du roi.

Sire, le voici.

PHOEBUS.

Avance.

IGNIS.

Reculé.

LE PRINCE, à Ignis.

Permettez, ces deux commandemens se contrarient.

IGNIS.

Avance, en reculant.

LE PRINCE,

Parfaitement, j'y suis... (Il recule dans la direction du roi.) Suis-je près de vous, ô grand roi ?

PHOEBUS.

Tu es très bien. (A Ignis.) Mais ce n'est pas un insecte, c'est une créature. (Au prince.) Parle, jeune étranger.

LE PRINCE, tournant le dos et saluant.

Sire, je me prosterne devant vous en sens inverse des habitudes de mon pays.

PHOEBUS,

Oh ! c'est fort drôle... Comment, vous saluez en sens inverse?... Mais c'est inconvenant !... mon astre est plus ancien que ta planète... notre coutume est antérieure... il faut l'adopter.

LE PRINCE, dans la même position.

J'avoue que notre coutume est postérieure à la vôtre...

PHOEBUS,

Réponds... Quel est ton pays ?

LE PRINCE

La terre.

PHOEBUS.

Ton âge ?

LE PRINCE.

Vingt-cinq ans.

PHOEBUS.

Ton état ?

LE PRINCE.

Prince.

PHOEBUS.

Très bien. (A Méridien.) Il a beaucoup d'intelligence. Et dis-moi, jeune terrestre, quelle idée se fait-on de moi dans ton petit globe ?

LE PRINCE.

Sire, je n'ose...

PHOEBUS.

Parle avec franchise, où je l'asphyxie d'un regard.

LE PRINCE.

Eh bien ! sire, puisque vous m'en priez, je parlerai franc... Sire, on prétend que vous avez des taches.

PHOEBUS.

Des taches... mais c'est fort impertinent, cela !

LE PRINCE, vivement.

Ce n'est pas moi qui prétends cela... ce sont les astronomes... des fous... des cerveaux brûlés.

PHOEBUS.

Des taches !

LE PRINCES.

Sire, ne vous enflammez pas.

PHOEBUS.

Rassure-toi... je ne m'échauffe jamais ; ça ne m'est plus possible... mais je te charge de démentir ces bruits fâcheux... et si l'on continue à mal parler de moi sur terre, à ternir ma réputation, à me tacher enfin... je détourne mes rayons... et votre globe ne sera plus qu'un corps opaque... vous deviendrez la planète des lanternes... Prenez-y garde ! Mais laissons cela... Quel motif l'amène ?

LE PRINCE.

Je crains d'être indiscret.

PHOEBUS.

Je t'autorise à commettre une indiscrétion.

LE PRINCE.

Sire ! quel espoir vous faites luire à mes yeux !

PHOEBUS.

Je lui pour tout le monde... c'est mon habitude...

LE PRINCE.

Eh bien ! grand roi, sachez donc que tout mon bonheur est attaché à la possession de trois rayons de votre couronne céleste... Vous en répandez tant sur tous les mondes qui vous entourent... que trois rayons de plus ou de moins...

PHOEBUS.

Oh ! doucement, mon gaillard... il ne faut pas croire que je jette mes rayons par les fenêtres... ils appartiennent à l'univers tout entier... et j'en suis le dépositaire responsable... Cependant, pour récompenser la hardiesse de ton ascension... je veux bien t'accorder ce que tu demandes... tu auras les trois rayons... mais, pour ne pas appauvrir le trésor public, je les prendrai sur mes rayons secrets, sur ma cassette particulière... Méridien, qu'on m'apporte trois rayons.

(Méridien sort et revient presque aussitôt.)

LE PRINCE.

Grand roi, permettez-moi de bénir cette générosité royale ! (Il se retourne involontairement vers le roi, comme pour se prosterner à ses pieds ; mais il tourne vivement le dos en poussant un cri.) Oh ! aïe !... je n'y vois plus !...

PHOEBUS.

La reconnaissance t'aveugle ?

LE PRINCE.

Non, sire, c'est votre éblouissante Majesté !...

PHOEBUS, lui donnant une petite tape sur la joue.

Très bien ! très bien !...

LE PRINCE.

Aye !

IGNIS, au prince.

Qu'avez-vous encore ?

LE PRINCE.

Un coup de soleil ; ça me cuit !

MÉRIDIEN, apportant un grand étui d'or.

Grand roi, voici les rayons demandés.

PHOEBUS.

C'est bon. (Au prince.) Animal terrestre, tu trouveras dans cet étui d'or l'objet de tes desirs...
Tâche de te rendre digne de cette brillante faveur.

LE PRINCE, recevant l'étui.

Brillante est le mot.

PHOEBUS.

Méridien, ne vois-tu pas venir mon épouse ?

Regarde. (Ils remontent la scène.)

INCANDESCENTE, au prince.

Est-ce que vous allez partir ?

LE PRINCE.

Mais oui. Je voudrais bien m'en aller...!

INCANDESCENTE.

Vous ne m'aimez donc pas ?

LE PRINCE.

Il fait trop chaud.

INCANDESCENTE.

Quelle froideur ! (Pleurant.) Partir ! c'est indigne, monsieur, après ce qui s'est passé entre nous... Mais comment allez-vous faire pour sortir d'ici ?

LE PRINCE.

Pardieu ! vous m'y faites songer. (Haut.) Grand roi !...

PHOEBUS, redescendant.

Qu'est-ce encore ?

LE PRINCE

Je vais commettre une nouvelle indiscretion.

PHOEBUS.

Je t'y autorise derechef.

LE PRINCE.

Sire, je grille de retourner sur terre... Par quel moyen sortirai-je d'ici ?

PHOEBUS.

Ah ! oui, comment sortiras-tu d'ici ?... Méridien, comment l'animal terrestre sortira-t-il de mes États ?

MÉRIDIEN.

Je vous dirai, sire, à quelle heure il en sortira ; voilà tout.

PHOEBUS.

Et toi, savant Ignis ?

IGNIS.

Sire, j'attends l'événement pour te consigner dans nos archives.

LE PRINCE.

Tout cela ne m'avance pas beaucoup.

PHOEBUS.

Oh ! une idée !... Non, c'est une bêtise !... si, si, c'est spirituel !

LE PRINCE.

Parlez, grand roi ! toute lumière doit venir de vous.

PHOEBUS.

Écoute... J'ai pompé, l'autre jour, dans une aspiration trop forte, une foule de grenouilles et de crapauds dont je veux me débarrasser... Depuis que cette famille de batraciens est ici, ce sont des coasemens déplorables... J'ai décidé qu'on renverrait, sous forme de pluie, ces animaux sur la terre... et si leur société ne t'est pas désagréable, je t'engage à profiter de cette caravane.

LE PRINCE.

Il faut que je parte, n'importe comment !

PHOEBUS.

Que les grenouilles te conduisent !

MÉRIDIEN.

Sire, midi va sonner !... sire, midi sonne !

(On entend douze coups de tam-tam.)

IGNIS, au fond.

Sire, votre épouse s'avance... j'aperçois son disque.

AIR : As-tu vu la lune, mon gas ?

C'est madame la Lune, vraiment.

TOUS, remontant la scène.

C'est madame la Lune !

PHOEBUS, à part.

Tout au plus une ou deux fois l'an

Ma femme m'importune.

Aujourd'hui, politiquement,

Cachons-lui ma vieille rancune...

(À ses sujets.)

Prenez tous un air rayonnant ;

Criez : Vive la Lune !

REPRISE EN CHOEUR.

Prenons tous un air rayonnant ;

Criens : Vive la Lune !

(La Lune paraît, suivie de quatre étoiles.)

PHOEBUS.

Madame, pour satisfaire aux lois célestes, je vais vous donner l'accolade conjugale... Tâchons de bien faire les choses, et n'oublions pas que, du haut du firmament, cinq cent millions d'étoiles nous contemplent !

(La Lune s'approche du Soleil ; elle penché sa tête devant le visage de Phœbus, qui se trouve masqué. — L'obscurité devient complète. — On voit entrer une foule de grenouilles qui se mettent à sauter autour du prince. — La Comète paraît dans les airs.)

LE PRINCE.

Voici mes compagnons de voyage... L'éclipse est complète... Éclipsons-nous.

(Il s'abîme sous terre avec les grenouilles.)

SEPTIÈME TABLEAU. — LA CHAMBRE D'OR.

<i>Personnages.</i>	<i>Acteurs.</i>
LE BARON.....	MM. NESTOR.
SOMBRE-ACCUEIL.....	TOURNAN.
COCOLI.....	C. POTIER.
AVENANT.....	GABRIEL.
ROSALINDE.....	M ^{mes} DAUBRUN.
EMILIO.....	BARON.
SEIGNEURS, DAMES D'HONNEUR, PAGES.	

Grande porte au fond. — Portes latérales.

SCÈNE I.

LE BARON, SOMBRE-ACCUEIL.

LE BARON, en entrant du fond, à Sombre-Accueil.

Tu me combles de joie, Sombre-Accueil, tu répands un baume sur mon cœur; redis-moi ces douces paroles.

SOMBRE-ACCUEIL.

Je vous le répète, sire: aucune nouvelle du prince n'est parvenue au palais, et toutes les recherches qui ont été faites, sur les ordres de la belle Rosalinde, ont été sans résultat.

LE BARON.

Et c'est aujourd'hui le terme de rigueur!... Ainsi, ton avis particulier est que le prince... (Il fait un geste significatif.) Psit!... Fini!...

SOMBRE-ACCUEIL.

C'est mon avis.

LE BARON.

Sais-tu bien que sa victoire sur Galifron m'avait procuré une vénette colossale... C'était tellement incompréhensible!...

SOMBRE-ACCUEIL.

C'était bien commencé...

LE BARON.

Trop bien! heureusement que la grotte du Lac nous a délivré de ce terrible adversaire...

SOMBRE-ACCUEIL.

Devant les monstres qui en défendent l'entrée, que vouliez-vous qu'il fit?...

LE BARON.

Peuh! qu'il succombât!

SOMBRE-ACCUEIL.

Et il a succombé... Le pouvoir vous reste.

LE BARON.

Je reste au pouvoir!

SOMBRE-ACCUEIL, avec joie.

Plus d'époux pour Rosalinde!

LE BARON.

Plus de danger pour ma couronne! la voilà rivée sur mon front!

SOMBRE-ACCUEIL.

La voilà soudée à votre crâne...

LE BARON.

C'est la même idée rendue en d'autres termes... Nous avons les mêmes idées, et nous les exprimons autrement.

SOMBRE-ACCUEIL.

Vollà tout. (Musique.)

LE BARON.

Mais silence... C'est Rosalinde qui vient de ce côté... ses traits sont altérés. Réjouissons-nous de sa douleur, mais respectons-la... Chut! la voici!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA PRINCESSE, DEUX DAMES D'HONNEUR.

LE BARON, allant à elle.

Ma chère Rosalinde, ta douleur nous navre... tu nous navres... mon enfant... Tiens, il n'y a qu'une minute, là, avec Sombre-Accueil, nous nous disions: « Ah!... »

SOMBRE-ACCUEIL.

Oui!

LE BARON.

« Que n'est-il sorti triomphant de ces épreuves! Je lui aurais remis avec joie ce sceptre qui me pèse et cette couronne qui n'est pour moi qu'un lourd fardeau! »

SCÈNE III.

LES MÊMES, EMILIO, puis COCOLI.

EMILIO, entrant.

Monseigneur... un jeune gars, qui se dit frère de lait et écuyer du prince Avenant, demande à vous être présenté... ainsi qu'à ma noble maîtresse.

LA PRINCESSE, vivement.

Qu'il vienne!... qu'on le fasse entrer!... Vite, Emilio, va!... (Emilio s'incline et sort.) L'écuyer du prince!... Quel espoir... Baron... avez-vous entendu?...

LE BARON.

Oui... certainement... très bien... (A part.) Je

frissonne. (A Sombre-Accueil.) Sombre-Accueil, un frisson me parcourt...

SOMBRE-ACCUEIL.

Vous n'avez rien à redouter.

EMILIO, annonçant.

Voici ce jeune homme...

COCOLI, entrant, sur l'air de *Malbrough s'en va-t'en guerre* ; il porte une plume et une écharpe noires.

Seigneurs!... princesse!...

(Il s'incline profondément.)

LA PRINCESSE.

Vous êtes, dites-vous, l'écuyer du prince Avenant?...

COCOLI.

Je l'étais!

LE BARON.

Et vous venez nous apprendre?...

COCOLI.

Je viens vous faire part de la fin douloureuse du plus brave, du plus généreux, du plus loyal, du plus fidèle des chevaliers...

ROSALINDE, vivement.

Il a péri?...

LE BARON, de même.

Il est mort?

COCOLI.

Il doit être mort!...

SOMBRE-ACCUEIL.

Expliquez-vous.

COCOLI.

Après avoir pourfendu le géant, il s'agissait de pénétrer dans la grotte des Fées... Aux prises avec ces monstres, avec ces horribles serpens, c'était braver une mort sûre... Nous n'hésitâmes pas, nous y pénétrâmes...

LA PRINCESSE.

Vous aussi?

COCOLI.

Moi, non... J'étais pénétré de l'insuffisance de mes forces... Mais mon noble maître s'est courageusement précipité dans cet antre épouvantable, il s'est fourré dedans.

LE BARON.

Intrépide jeune homme!

COCOLI.

Le dénouement se dévine... hélas! il n'en devait pas sortir!

LE BARON.

Ah! c'est désolant! désolant!

LA PRINCESSE.

Pauvre Avenant!

COCOLI.

Je serais parti immédiatement vers le royaume des Mines-d'Or, pour apprendre à son père cette fâcheuse nouvelle... mais j'avais un dernier devoir à remplir...

LE BARON.

Un devoir... et lequel?

COCOLI.

« Prends cette topaze brûlée, m'avait dit mon prince, et, si je succombe, porte-la à la dame de mes pensées. » Il a succombé... voici la topaze brûlée.

(Il présente la bague.)

LA PRINCESSE, la prenant.

Merci, cher Avenant, d'avoir pensé à moi! Je jure sur ce gage d'amour... qu'aucun chevalier ne fera jamais battre ce cœur qui t'appartenait tout entier...

LE BARON, qui fait semblant de pleurer.

C'est déchirant! déchirant!

LA PRINCESSE.

Je renonce pour toujours à cette puissance que je ne puis plus partager avec toi!

LE BARON.

Bien! bien!... j'approuve cette résolution, ô ma nièce chérie!... Et puisque tu l'exiges impérieusement... je garderai ce sceptre qui me pèse... et cette couronne qui n'est pour moi qu'un lourd fardeau.

EMILIO.

Pauvre maîtresse! (Musique.)

LE BARON.

Qu'est-ce que cela?

oo

SCÈNE IV.

LES MEMES, UN SEIGNEUR, puis LE PRINCE, suivi DE PAGES, DE SEIGNEURS et DE GARDES.

LE SEIGNEUR, entrant.

Le prince Avenant!

TOUS.

Avenant!...

LE BARON.

Le prince Avenant!...

EMILIO.

Vous avez dit le prince Avenant?...

ROSALINDE.

Lui!...

COCOLI.

Mon maître!

SOMBRE-ACCUEIL.

Se peut-il?

LE SEIGNEUR.

Le voici!

CHOEUR.

AIR de Nabucco. (Même air qu'au finale du 4^e tableau.)

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE, COCOLI, EMILIO.

Au bonheur, à l'espérance

Je sens renaître mon cœur.

Oui, c'est bien lui qui s'avance,

Plus de chagrins, de douleur.

ENSEMBLE.

LE BARON et SOMBRE-ACCUEIL.

O douleur ! en sa présence,
Je sens défaillir mon cœur,
Oui, c'est bien lui qui s'avance,
Ah ! j'étouffe de fureur !

(Tous les seigneurs entrent d'abord. — Avenant est arrivé vivement au milieu du chœur. — Il s'est arrêté au seuil de la porte, contemplant avec joie celle qu'il aime. — Il est suivi de quatre pages verts. L'un porte un flacon, un autre l'étui d'or.)

LA PRINCESSE, lui tendant la main.

Avenant !...

LE PRINCE, venant tomber à ses pieds.

Chère princesse !...

COCOLI, dans le ravissement.

C'est lui ! tout entier ! il ne lui manque rien !

LE BARON, à Sombre-Accueil.

Soutiens-moi, Sombre-Accueil, mes jambes s'en vont...

EMILIO.

Le baron en aura la jaunisse !

LE PRINCE, au baron.

Sire baron... (Le baron tâche de prendre une contenance ferme.) Vous m'avez dit : « Pour posséder la princesse Rosalinde, il faut m'apporter la tête du géant Galifron... » Cette tête est déposée sous le vestibule de votre palais. Vous m'avez dit : « Il faut puiser à la grotte des Fées l'eau de beauté, qu'aucun mortel n'a pu posséder encore. » Voici un flacon de cette eau merveilleuse... Enfin, vous avez ajouté : « Il faut orner le manteau de la princesse de trois rayons du soleil. » Les trois rayons demandés sont enfermés dans cet étui d'or. Ils peuvent briller de nouveau sur le manteau royal.

LA PRINCESSE.

Mais cela tient du prodige...

LE PRINCE.

AIR : Quand aujourd'hui tout comble mes souhaits.

De l'amour seul j'ai pris conseil,
Et le destin me devient favorable,
Et j'ai ravi trois rayons au soleil,
Au combat j'ai vaincu le géant redoutable.
Du Dieu d'amour imitant la bonté,
Vous auriez pu m'éviter l'autre course ;
J'ai bien long-temps cherché l'eau de beauté,
Et vous, madame, en connaissiez la source,
Vous auriez dû m'en indiquer la source.

LE BARON, avec embarras.

Prince... certainement... dans les circonstances présentes... je suis ravi !... enchanté !

EMILIO, à part, en riant.

Ça saute aux yeux !

LE BARON.

Mais vous comprenez qu'il faut que tout se passe dans les règles... Or, procédons ; le géant est mort... du moment que vous apportez sa tête... le doute serait de mauvais goût... Quant à l'eau de beauté... il est de mon désir de l'éprouver... Vous dites : La voilà... Très bien... Nous choisirons

un homme très laid... Sombre-Accueil, par exemple... nous le frotterons légèrement...

SOMBRE-ACCUEIL.

Oui, que cette épreuve se fasse sur mon visage, je me dévoue...

COCOLI, à part.

Oh ! quelle idée me pousse !

LE BARON.

Mais vos rayons, mon jeune prince... comment aurons-nous la certitude qu'ils viennent en ligne droite du soleil ?

EMILIO, à part.

Oh ! le vieux sournois !

LE PRINCE

J'arrive de cet astre, sire baron, et c'est dans leurs foyers mêmes que je suis allé chercher ces rayons... D'ailleurs, ils sont contrôlés... par le grand Méridien.

LE BARON, avec dépit.

S'ils sont contrôlés par le grand Méridien, je n'ai plus rien à dire...

LE PRINCE.

Je vais ouvrir cet étui et vous serez aveuglé...

LE BARON, vivement.

Ne l'ouvrez pas... C'est fort bien, prince, il ne me reste plus alors qu'à déposer entre vos mains ce sceptre qui me pèse... et cette couronne qui n'est pour moi qu'un lourd fardeau.

(Les pages entrent à droite.)

EMILIO, à part.

Le baron fait une affreuse grimace !

LE BARON, avec rage et à demi-voix, à Sombre-Accueil.

Quant à toi, je te chasse...

SOMBRE-ACCUEIL.

Seigneur...

LE BARON.

Je te chasse honteusement... comme un conseiller perfide... comme un ministre maladroit...

SOMBRE-ACCUEIL.

Mais...

LE BARON.

Plus on est ministre, plus on doit être adroit... Vous sortirez aujourd'hui même de ce palais...

SOMBRE-ACCUEIL.

Ces épreuves étaient insurmontables, je le maintiens...

LE BARON.

Imbécile... puisqu'il les a surmontées !... Lui demander trois rayons !... trois roquets de rayons... c'était le soleil lui-même, monsieur, qu'il fallait demander, sur un plat d'argent... Que je ne vous retrouve plus céans... à l'heure du couvre-feu... (A part.) Et moi, tâchons de faire bonne contenance... (Haut.) Que tout s'apprête pour le triomphe... que les rues soient jonchées de fleurs... que les palais, les maisons montent à cheval, et que mes gardes soient illuminés... Non, c'est le contraire, que mes gardes soient illuminés et que

les maisons montent à cheval... Allons, cher prince, offrez votre bras à la future reine; je vais vous présenter à vos futurs sujets; venez!

(Le baron sort, puis la princesse, qui s'appuie sur le bras du prince, ensuite Emilio et les seigneurs.)

COCCOPOCC

SCÈNE V.

COCOLI, SOMBRE-ACCUEIL.

(Cocoli est resté au fond, il considère Sombre-Accueil.)

SOMBRE-ACCUEIL, sur le devant.

Quitter ce palais... au moment où elle va devenir la femme d'un autre!... O rage!...

COCOLI, à part.

Voilà mon homme...

SOMBRE-ACCUEIL.

Que faire?... Comment me venger d'eux?... (Il marche avec agitation.)

(Il marche avec agitation.)

COCOLI.

Deux mots, noble seigneur...

SOMBRE-ACCUEIL.

Que voulez-vous?...

COCOLI.

Tout à l'heure, quand on a parlé de l'eau de beauté... vous vous êtes écrié avec chaleur... « Ah! oui, que cette épreuve se fasse sur mon visage!... » Ce sont vos propres paroles...

SOMBRE-ACCUEIL.

Eh bien?

COCOLI.

Eh bien!... là... entre nous... je comprends ce désir... car vous êtes, en conscience, le plus laid de tous les seigneurs de la cour...

SOMBRE-ACCUEIL.

Insolent!...

COCOLI.

Ne nous fâchons pas... mes intentions sont pures... aussi pures que cette eau... que vous voyez dans ce flacon de cristal... (Il montre le flacon.) et dont je puis me défaire pour un bon prix...

SOMBRE-ACCUEIL.

Qu'est-ce que cela?...

COCOLI.

Une fiole d'eau de beauté, monseigneur... et, avec quelques frictions de cette eau, vous pouvez devenir en quelques minutes un Adonis...

SOMBRE-ACCUEIL.

Sera-t-il vrai?...

COCOLI.

Si je m'en défais, c'est que je me trouve suffisamment joli... j'ai une physionomie agréable... je m'en contente... Et puis, il faut tout vous dire... j'ai laissé au pays une grosse joufflue, nommée Tapotte, que j'aime follement... Oui, je veux lui acheter un manoir, en faire une châtelaine, devenir son châtelain, et, pour cela, j'ai besoin de pas mal d'argent.

SOMBRE-ACCUEIL.

Et tu m'assures que cette eau a été puisée dans la grotte des Fées?

COCOLI.

Pas précisément... mais à l'entrée de la grotte... ce qui doit absolument revenir au même...

SOMBRE-ACCUEIL, à part.

Le niais! il ignore que c'est l'eau de laideur qu'il a puisée à cet endroit!...

COCOLI, à part.

Il se consulte... Avec un physique comme ça... s'il ne profite pas de l'occasion...

SOMBRE-ACCUEIL, à lui-même.

Quelle pensée infernale!...

COCOLI, qui le regarde toujours.

Il a l'air très content...

SOMBRE-ACCUEIL, de même.

Quelle vengeance vient s'offrir à moi!...

COCOLI.

Si cela ne vous va pas... je vais aller proposer la chose à d'autres... J'ai aperçu trois ou quatre comtesses qui ont des profils en casse-noisette... elles vont tomber là-dessus, et je vais...

SOMBRE-ACCUEIL, l'arrêtant.

Attends... je veux bien t'acheter cette eau, te la payer au poids de l'or... Mais qui m'assure que tu ne me trompes pas?...

COCOLI.

Oh! pour ça... je vous jure qu'elle est absolument semblable à celle que le prince a rapportée... même limpidité... même flacon...

SOMBRE-ACCUEIL.

Ah! les flacons sont pareils?...

COCOLI.

Absolument.

SOMBRE-ACCUEIL.

Ecoute... tu es le frère de lait du prince. Avant?...

COCOLI.

Nous avons pompé le même lait.

SOMBRE-ACCUEIL.

Tu peux donc pénétrer dans les appartemens de la princesse... Tiens... (Lui montrant la porte de droite.) cette galerie conduit à son boudoir...

COCOLI.

Eh bien?

SOMBRE-ACCUEIL.

Apporte-moi le flacon de la princesse Rosalinde... mets le tien à sa place... et alors je te donne tout l'argent que tu exigeras.

COCOLI.

Prenez garde, je vous demanderai beaucoup...

SOMBRE-ACCUEIL.

Six cents écus d'or...

COCOLI.

Ça me va! je les prends...

SOMBRE-ACCUEIL.

Entre donc... profite du tumulte qui règne et ce moment dans le palais... pour opérer cet échange...

COCOLI.

Rien de plus simple... dans une seconde je suis à vous... (il entre à droite.)

SOMBRE-ACCUEIL.

Réussira-t-il!... O Rosalinde! Rosalinde! cette beauté qui faisait mon martyr, cette beauté va disparaître... et je ne serai plus seul à souffrir... (Coup de tam-tam. — Cocoli rentre tout effaré.) Qu'est-ce que cela!... (A Cocoli.) Que s'est-il passé?...

COCOLI.

Un malheur affreux! Je venais de déposer mon flacon sur la toilette d'or de la princesse, et je vous rapportais vivement l'autre flacon... quand mon pied s'entortille dans une draperie... je trébuche... je perds l'équilibre... le flacon glisse de mes mains, se brise à terre... et je vois couler cette eau précieuse sur les dalles de pierre, qui s'embellissent au même instant et deviennent tout à coup des dalles de porphyre...

SOMBRE-ACCUEIL.

Sot! maladroit!...

COCOLI.

Je mérite ces éloges...

SOMBRE-ACCUEIL.

Mais au moins l'autre flacon!...

COCOLI.

Intact!... bien heureusement... très intact... La princesse n'y perdra rien... il n'y a que vous et moi... moi, qui n'aurai pas vos six cents écus d'or... et vous, qui resterez affreux!

SOMBRE-ACCUEIL, à part.

Je pars... mais derrière moi... je laisse la vengeance! (Il sort par le fond.)

COCOLI.

Il a l'air très vexé... Je le conçois... Ma pauvre Tapotte!... tu ne seras pas châtelaine... (Bruit de fanfares au dehors.) Ah! ah! voici le triomphe d'Avenant qui se prépare et je ne suis pas en teau... Courons me couvrir d'or et de soie.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE BARON, sortant de droite, de la chambre qui conduit au boudoir de la princesse, avec mystère.

Je viens de concevoir et d'exécuter un projet gigantesque... dont les résultats peuvent être étourdissants! Cette eau de beauté apportée par le prince... ce flacon précieux... déposé par imprudence sur la toilette de Rosalinde... je me le suis approprié... le voici! je le tiens!... Je puis donc m'en servir pour mon usage... Or, voici mon plan : une fois imbibé de cette eau, je deviens le plus beau de mon royaume... Rosalinde devient folle de moi... une dispense me permet de songer à elle... Je fais disparaître le prince par un moyen perfide, mais adroit... et je conserve alors ce sceptre qui me pèse... que dis-je! ce sceptre, l'objet de tous mes vœux, et cette couronne si légère à porter!... Tout cela est admirablement conspiré. Le temps presse... allons nous frictionner avec ce liquide de Jouvence!

AIR : Allons à Paris.

Vite, allons frotter mon visage
De cette eau!

J'entends dire, sur mon passage :

« Qu'il est beau!

» Voyez comme il a le teint rose!

» L'œil fripon!

» Il a la tournure et la pose

» D'Apollon!

Éprise d'amour, chaque belle
Sourira;

A mon aspect, la plus rebelle
S'écrera :

« Comme il est joli!

» Qu'il est embelli!

» Rendons-lui les armes,

» Cédons à ses charmes!

» Quel homme accompli!

» Ah! qu'il est joli!

(Il sort.)

HUITIÈME TABLEAU. — LE TRIOMPHE.

Personnages.

LE BARON.....	MM. NESTOR.
SOMBRE-ACCUEIL.....	TOURNAN.
AVENANT.....	GABRIEL.
COCOLI.....	C POTIER.
EMILIO.....	Mmes BARON.
LA FÉE DU DÉSERT.....	D'HARVILLE.
ROSALINDE.....	DAUBRUN.
BERTHE.....	DÉSIRÉE.
SEIGNEURS, HÉRAUTS D'ARMES, PAGES, BACCHANTES, ESCLAVES, GARDES, PEUPLE.	

Acteurs.

Le théâtre représente une ville gothique. — Au fond, une riche façade de palais. — Celui du baron s'étève à gauche. — A droite est un arc de triomphe pavoisé de fleurs et de banderoles. — Un fleuve vient baigner le quai de la place du palais. — Partout des mâts où flottent des étendards blasonnés. Tout respire un air de fête.

SCÈNE I.

SOMBRE-ACCUEIL, puis LA FÉE DU DÉSERT.

SOMBRE-ACCUEIL, sortant du palais.

Chassé!... chassé!... Allons, Zanetti, aban-

donne ce palais maudit, quitte ce costume et ce nom d'emprunt...

LA FÉE DU DÉSERT, paraissant tout à coup à droite.

Zanetti!

SOMBRE-ACCUEIL

Qui m'appelle?

LA FÉE DU DÉSERT.

Moi !

SOMBRE-ACCUEIL, étonné.

Walla!... la fée du Désert ?

LA FÉE DU DÉSERT.

Oui, Walla, qui a pitié de toi et qui te vient en aide...

SOMBRE-ACCUEIL, avec amertume.

Azaim est mort... et Walla a besoin de mes services...

LA FÉE DU DÉSERT.

Ta résignation dans le malheur m'a touchée, et je puis te rendre ce pouvoir que je t'ai ravi...

SOMBRE-ACCUEIL.

Cela se peut-il!... sur le bord de l'abîme, tu me tendrais la main!...

LA FÉE DU DÉSERT.

Je puis faire plus encore... Cette Rosalinde dont l'union s'apprête... cette Rosalinde que tu aimes...

SOMBRE-ACCUEIL.

Eh bien ?

LA FÉE DU DÉSERT.

Je puis te la livrer... à ces conditions : Veux-tu redevenir mon serviteur et mon esclave ?

SOMBRE-ACCUEIL, avec feu.

A ces conditions, je te donne tout mon sang goutte à goutte... à ces conditions, je te donne mon âme avec ma vie!... Parle... que faut-il entreprendre... qu'exiges-tu?...

LA FÉE DU DÉSERT.

Une chose facile... Dès que la princesse sera en ton pouvoir... tu devras veiller jour et nuit sur ce trésor que tu ambitionnes... Il faut que la princesse ne puisse jamais revoir ce prince dont j'avais juré la mort...

SOMBRE-ACCUEIL.

C'est donc sur ce dernier que doit tomber ta colère ?

LA FÉE DU DÉSERT.

Non... je ne veux plus qu'il meure... Son courage... son amour exalté... ont éveillé dans mon âme un autre sentiment que celui de la vengeance... Je ne veux plus qu'il meure...

SOMBRE-ACCUEIL.

Walla!... la fée du Désert... amoureuse d'un misérable mortel!...

LA FÉE DU DÉSERT.

A toi la princesse, à moi le prince... Mais on vient sur cette place... tout se prépare pour le triomphe d'Avenant... J'ai des ordres à te donner... Suis-moi... (Ils sortent par la gauche.)

SCÈNE II.

COCOLI, EMILIO, puis LA PRINCESSE, BERTHE, LE PRINCE, PEUPLE, PAGES, GARDES, HÉRAUTS D'ARMES, ESCLAVES, etc.

COCOLI, descendant du palais avec Emilio.

Nous triomphons enfin!... nous triomphons...

Nous nous sommes donné assez de mal pour arriver là!...

EMILIO.

Savez-vous bien, maître Cocoli, qu'à vous entendre... c'est vous qu'on devrait porter en triomphe aujourd'hui!...

COCOLI.

C'est que j'ai eu ma large part de tous ces drames... Jeune page... tenez... je suis sûr que vous ne vous êtes jamais trouvé aux prises avec un coq... vous...

EMILIO, riant.

Avec un coq!...

COCOLI.

Oh! c'est qu'il y a coq et coq... voyez-vous!... Vous n'avez jamais couvé... vous?

EMILIO, partant d'un éclat de rire.

Comment?...

COCOLI, à part.

Imprudent!... j'allais me couvrir de ridicule...

EMILIO.

Vous disiez...

COCOLI.

Je disais que j'avais couvé plus d'une maladie durant ces terribles épreuves... (A part.) Avec de l'esprit, on se tire toujours d'affaire.

EMILIO.

Mais aujourd'hui tout s'oublie, n'est-ce pas?... Vous voilà victorieux, la belle princesse va régner... le baron va maigrir... le premier ministre va dégringoler... tout est pour le mieux!...

COCOLI.

J'entends le son des clairons... une musique guerrière chatouille mes oreilles...

EMILIO.

C'est celle du cortège... mon devoir m'appelle auprès de la reine...

COCOLI.

Et moi, la mienne, auprès du roi!...

EMILIO.

Vive la reine!...

COCOLI.

Vive le roi!...

(Emilio rentre au palais. — Cocoli va au devant du cortège, à droite. — Le peuple envahit la place. — La princesse Rosalinde, suivie de ses pages, Emilio en tête, et de ses dames d'honneur, descend les marches. — Le cortège commence à défilier. — Deux pages ouvrent la marche, ils sont suivis de gardes, ensuite de hérauts d'armes, de pages. — La tête de Galfron est portée par quatre esclaves noirs. — Nouveaux gardes, nouveaux pages, suivis de quatre dames d'honneur de la princesse, qui portent le manteau royal sur lequel brillent les trois rayons du soleil. — En passant devant la princesse, elles déposent ce manteau à ses pieds. — Une troupe de jeunes filles, habillées en bacchantes couronnées de fleurs, précèdent un cheval richement caparçonné sur lequel se trouve le prince Avenant. — Elles jettent des roses sur son passage. — Des gardes ferment la marche.)

CHOEUR.

AIR des Jeux Olympiens.

Gloire au guerrier redoutable
 Qui sut vaincre le géant...
 Ah ! dans ce jour mémorable,
 Amis, crions... crions : Vive Avenant !

(On fait arrêter le cheval au milieu de la place ; le prince en descend , et va au devant de la princesse Rosalinde , qui lui présente sa main. — Le jour a baissé peu à peu.)

LE PRINCE.

Princesse ! en ce beau jour... (Se reprenant.)
 Pardon, je veux dire... au déclin de ce beau
 jour... Si ça continue, je vais être obligé de dire...
 dans l'obscurité de cette belle nuit.

LA PRINCESSE.

Rassurez-vous, prince... nous allons sortir de
 ces ténèbres. (Elle fait un signe à Emilio.)

EMILIO.

Que la ville soit illuminée à l'instant !... La
 reine le veut...

(Immédiatement, la place, le palais, toute la ville pré-
 sentent le spectacle d'une illumination générale. —
 Des gondoles illuminées passent au fond. Une s'est
 arrêtée au milieu ; c'est celle de la princesse.)

LE PRINCE.

A la bonne heure !... voilà ce qu'on peut ap-
 peler la ville des lumières !... Mais on m'a parlé
 d'une fête sur l'eau... permettez-moi, ô ma belle
 princesse ! de vous conduire à votre gondole.

LA PRINCESSE.

Voici ma main.

LE PRINCE.

Je ne la quitte plus !

(Au moment où le prince et la princesse se dirigent
 vers le fond, le baron paraît tout à coup sur les mar-
 ches du palais avec un casque dont la visière est
 baissée. — Il est suivi de deux esclaves qui portent
 des torches.)

LE BARON.

Arrêtez !

TOUS.

Le baron !

LE BARON.

Arrêtez, vous dis-je !... Ce prince que vous
 écrasez d'honneurs n'est qu'un chevalier félon !

LE PRINCE, avec force.

Baron !

LE BARON.

Ce prince, qui prétend avoir accompli loya-
 lement les épreuves, a menti !

LE PRINCE, tirant vivement son épée.

Baron !

LE BARON.

Voulez-vous connaître les effets de cette eau
 dont la puissance est d'embellir ?

LE PRINCE.

Achevez...

LE BARON.

Pour m'assurer si l'on n'abusait pas de notre
 confiance, j'ai voulu faire l'épreuve de cette eau...

Voulez-vous savoir ce qu'elle a produit son eau
 de beauté ?... Regardez.

(Il lève sa visière et prend deux torches.)

TOUS.

Oh !...

EMILIO.

Il est affreux !

COCOLI.

Il est aimé !... (A part.) C'est mon eau !

LE BARON, au prince.

Qu'en dis-tu ?...

LE PRINCE.

Je suis forcé d'avouer qu'on ne peut pas être
 plus laid.

LE BARON.

Et voilà la drogue qui était destinée à Rosa-
 linde...

COCOLI, à part.

Elle l'échappe belle !

LE BARON.

Et voilà ce qu'on nous apporte pour de l'eau
 de beauté !... Peuple, je demande vengeance !...

LE PRINCE.

Peuple !... on vous trompe... l'eau que j'ai
 livrée a été recueillie dans la grotte des Fées...
 je le jure !... (Il étend la main vers le ciel.)

LE BARON.

Mensonge !... les faits sont là !... Monsieur, ce
 masque grotesque vous confond... vous avez dé-
 térrioré une belle et noble tête... vous en répon-
 dez sur la vôtre... Sortez de mes États !... Peuple,
 chassez cet imposteur !... Je reste votre souverain,
 je vous autorise à crier encore : Vive le baron de
 Haute-Futaie !

EMILIO.

Non ! non ! crions tous : Vive le prince Aven-
 ant ! vive la princesse Rosalinde !

(A ce moment, le prince est remonté vers le fond ;
 tous les seigneurs l'entourent, l'épée nue à la main,
 et ils s'inclinent devant lui.)

TOUS.

Vive Avenant ! vive Rosalinde !

COCOLI.

Et à bas l'usurpateur !

TOUS.

A bas l'usurpateur !

LE BARON.

Une révolte... O rage ! ô désespoir ! et personne
 pour me défendre...

SOMBRE-ACCUEIL, bas, au baron.

Attends, tu vas être vengé !

LE BARON.

Sombre-Accueil ! c'est toi ! mon fidèle minis-
 tre... Sauvé-moi !...

SOMBRE-ACCUEIL.

Silence !

(Le tonnerre gronde. — La gondole sur laquelle se
 trouve la princesse s'enlève dans les airs, portée
 par des dragons. — Walla paraît à droite et étend la
 main vers le prince, qui disparaît dans les profon-
 deurs de la terre.)

LE BARON.

Le ciel se déclare en ma faveur... A genoux,
 peuple, à genoux !
 (Tout le monde s'incline devant le baron. — Tableau.)

NEUVIÈME TABLEAU. — LA FÉE DU DÉSERT.

Personnages.

AVENANT..... MM. GABRIEL.
 UN SINGE..... GREDELU.
 LA FÉE DU DÉSERT..... M^{lles} D'HARVILLE.
 LA FÉE DES ROSEAUX..... P. AMANT.
 LE FAUX AVENANT, NYMPHES, AMAZONES.

Acteurs.

DIVERTISSEMENT : *Le pas des quatre parties du monde.* — Dansé par M^{lles} NEHR, ÉLISA, ROSETTE et MARIA. — Le tournoi, par M^{lles} HAGAIN, AD. PALLIER, CLÉMENT, HÉLOÏSE, LOUISA, THÉRÈSE, ROSE, PAULINE.

Un jardin magnifique. — A gauche, une fontaine, avec des eaux jaillissantes. — A droite, un escalier orné de vases de fleurs conduit au palais de la fée.

SCÈNE I.

LA FÉE DU DÉSERT, LE PRINCE, NYMPHES et AMAZONES, SUJETTES DE LA FÉE WALLA ; à droite, sur un coussin de velours, UN GROS SINGE.

(Au lever du rideau, le prince est assis sur un riche coussin ; à côté de lui, la fée du Désert, dans l'éclat que peut donner la parure la plus étincelante. Auprès d'eux un guéridon élégant, sur lequel brillent des vases et des coupes d'or. — De jeunes Nymphes sont groupées çà et là autour d'eux.)

LE PRINCE, vidant sa coupe.

Sur mon âme, je n'ai jamais rien de comparable à cette ambrosie... Veuillez, aimable fée, m'apprendre le nom de ce nectar... j'aime à savoir le nom de mes amis.

LA FÉE DU DÉSERT.

On l'appelle le philtre de l'oubli.

(A ces mots, le gros Singe s'agite ; la fée lui lance un regard sévère qui le calme aussitôt.)

LE PRINCE.

Ah ! c'est un philtre !... le philtre de l'oubli, avez-vous dit ?... En effet, depuis que j'en ai bu, il me semble qu'entre le passé et moi s'est élevée tout à coup une épaisse muraille ; je serais incapable d'écrire une ligne de mes Mémoires.

LA FÉE DU DÉSERT.

Regrettes-tu quelque chose ?

LE PRINCE.

Oh ! ce serait vous faire injure !... Mais il est vraiment curieux que je ne puisse me rendre compte de mon séjour dans ce lieu enchanteur... Comment diable y suis-je venu ? est-ce qu'il y a long-temps que je suis ici ? (Le Singe s'est rapproché du prince et le touche légèrement. En le regardant, le prince dit à part :) C'est étrange ! ce mandrille me fait des signaux tout singuliers !

LA FÉE DU DÉSERT, lui versant à boire.

Laisse là le passé et les ennuis qu'il impose ; ne songe qu'au présent... ne pense qu'à l'avenir... Ici, tu vas commencer une vie nouvelle ; ici, chaque heure, chaque moment apporte son plaisir... Forme un vœu, il s'accomplira ; exprime un désir, il sera satisfait... Tu seras dans

ce palais le plus heureux, comme tu as été le plus brave des chevaliers !

LE PRINCE.

J'ai donc été brave jadis ?... Tant mieux, ça me flatte, et me rend digne de vos bontés. (Il porte sa coupe à ses lèvres ; le Singe s'approche vivement de lui, lui pousse le bras et renverse le contenu de la coupe.) Hein !... c'est encore vous, Singe, mon ami... Décidément, il est très ennuyeux !... ajoutez que sa pantomime est d'un mélancolique absurde.

LA FÉE DU DÉSERT, remplissant la coupe du prince.

Laisse-moi réparer sa maladresse.

LE PRINCE.

Volontiers... Il y a pourtant des gens qui disent : Adroit comme un singe... (Au singe.) Maladroit !

LA FÉE, au Singe.

Éloigne-toi... ou crains ma colère !

(Le Singe s'éloigne avec frayeur.)

LE PRINCE, riant.

En vérité, on croirait que vous parlez à une personne naturelle !

LA FÉE DU DÉSERT.

Laissons cela, prince, et videz votre coupe...

LE PRINCE.

De grand cœur... (Il boit.) Ma foi, vive le philtre de l'oubli ! vive ce délicieux séjour, où la vie s'écoule au milieu des fleurs et des femmes ! car, à part ce grand sapajou, je ne vois que des femmes dans votre empire.

LA FÉE DU DÉSERT.

Un seul homme avant toi avait pénétré sur ce rivage.

LE PRINCE.

Un seul !... ce n'est guère !... et vous avez pu vivre ainsi jusqu'à ce jour ?

LA FÉE DU DÉSERT.

Cet homme a voulu fuir ; je l'ai puni. (Le Singe s'agite sur son coussin.) Au surplus, ce palais est construit au milieu d'un désert immense, infranchissable.

LE PRINCE.

Il est donc inutile d'essayer de le franchir... je n'en ferai pas la folle.

LA FÉE DU DÉSERT.

Et tu te trouveras heureux de vivre auprès de moi ?

LE PRINCE.

Si le bonheur n'est pas ici, où le trouverai-je ?... Ne joignez-vous pas à toutes les perfections féminines l'avantage peu commun d'être fée ?... Et la conquête d'une fée... cela est flatteur, savez-vous ? votre complaisante baguette me permet de désirer les choses les plus capricieuses... le temps de former un souhait, et crac ! c'est fait. Je dis : Je veux des fleurs ! et des fleurs naissent sous mes yeux, à la portée de mon odorat. (Des fleurs paraissent aussitôt sur la table.) Voyez !... Que j'éprouve le besoin de m'offrir quelques fruits... (Des fruits paraissent sur la table.) et tout aussitôt des fruits succulents surgissent devant moi !... C'est merveilleux !

LA FÉE DU DÉSERT.

Souhaites-tu quelque chose encore ?

LE PRINCE.

Je craindrais d'abuser...

LA FÉE DU DÉSERT.

Parle...

LE PRINCE.

Eh bien ! que cette fête se prolonge... Je voudrais que l'on vint danser ici des quatre parties du monde.

LA FÉE DU DÉSERT.

Je puis te satisfaire.

(La fée étend sa baguette, un globe terrestre sort de terre.)

LE PRINCE.

Mais, c'est le monde tout entier ! ça va nous faire trop de monde ! (La fée étend de nouveau sa baguette, le globe se brise et l'on voit quatre danseuses représentant l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.) A la bonne heure !... Voici l'Europe, voici l'Asie, puis l'Afrique et l'Amérique... Je viens de découvrir l'Amérique.

(La fée et le prince reprennent leur place.)

BALLET.

(Les quatre parties du monde. — Après la danse, huit guerrières couvertes de cuirasse d'acier, portant un casque à visière baissée et armées de masses d'armes, paraissent et combattent.)

LE PRINCE, après le combat.

Bravo, mesdames, bravo !... Voilà de rudes jouteuses !... Par le ciel ! elles n'y vont pas de main morte, vos amazones... Quelle vigueur ! quelle impétuosité !... Vous me voyez enchanté, transporté !

LA FÉE DU DÉSERT, se levant, ainsi que le prince.

C'est maintenant l'heure de la chasse... Je vais, si tu y consens, en commander les apprêts.

LE PRINCE.

Cette proposition m'enchanté et me transporte de nouveau... J'adore la chasse !... Avez-vous des loups ici ?... Je suis fou de la chasse aux loups.

LA FÉE DU DÉSERT.

Nous ne chassons que le tigre, le lion ou la panthère.

LE PRINCE.

De votre part, rien ne m'étonne... Va donc pour le tigre et la panthère !

LA FÉE DU DÉSERT.

Attends-nous ici, en compagnie de ces flacons d'ambrosie.

LE PRINCE.

Volontiers... Plus on boit de votre philtre délicieux, plus on désire en boire.

LA FÉE DU DÉSERT, à ses femmes.

Qu'on se prépare pour la chasse !

CHOEUR.

AIR de Lucrezia Borgia.

Dans les forêts, dans la plaine,
Entendez-vous le signal ? (Bis.)

Que la chasse nous entraîne
Dans un élan général ! (Bis.)

Du lion, dans les bois,
Allons suivre la trace ;

Sur le tigre aux abois
Courons avec audace ;

Courons, dans les bois,
Le tigre aux abois ! (Bis.)

(Musique. — La fée sort avec toute sa cour.)

SCÈNE II.

LE PRINCE, puis MIRZA

LE PRINCE, après avoir contemplé avec bonheur et la fée qui s'éloigne et les jardins enchantés au milieu desquels il se trouve, remplit sa coupe et la vide.

AIR : de la Favorite.

O nectar ! de quel divin transport
Tu chatouilles mon âme ! (Bis.)

Ma raison sous ton charme s'endort.

A l'amour d'une femme

J'abandonne mon sort.

Oui, le passé, le passé, c'est l'erreur !

Le présent, le présent, c'est la vie !

Ah ! je veux m'enivrer d'ambrosie...

Me griser de bonheur.

Oui, je suis gris de bonheur !

(A l'air de la Favorite s'enchaîne celui d'Orphée chez les Sirènes, chanté par Mirza, au 3^e tableau. — Le prince, étonné d'abord, écoute bientôt avec la plus grande attention, et semble sortir d'un songe.)

LE PRINCE.

Qu'entends-je !... et que se passe-t-il en moi ?... (Le théâtre, au fond, se remplit de roseaux ; bientôt ces roseaux s'écartent et laissent voir la fée Mirza. — Elle se lève et s'approche du prince, qui ne l'aperçoit pas tout d'abord.)

MIRZA.

AIR d'Orphée.

Que ton esprit se réveille !

Entends-moi !

Je te protège et je veille

Sur toi.

LE PRINCE.

Oui, mon esprit qui sommeille,
Je crois,
Se ranime et se réveille
À sa voix.

(La musique continue.)

MIRZA.

Avenant,.. Avenant... pense à Rosalinde!

LE PRINCE.

Rosalinde... Quel est ce nom ?

MIRZA.

Pauvre prince !... ils l'ont fait oublier jusqu'au nom de celle que tu aimes !

LE PRINCE.

Qui me parle ?

MIRZA, le touchant de sa baguette.

Regarde.

LE PRINCE.

Mirza !... C'est vous, oui... je vous reconnais... vous ici ?... Et moi-même... quel pouvoir avait donc troublé mes sens, endormi ma pensée ?...

MIRZA.

Un pouvoir au dessus du mien... Mais je viens tenter de te sauver.

LE PRINCE.

Me sauver ?

MIRZA.

Un jour, un instant de plus dans cette demeure, et tu perds à jamais Rosalinde !

LE PRINCE.

Rosalinde, où est-elle ?

MIRZA.

Au pouvoir du magicien Zanetti, qui, par violence ou par ruse, cherche à triompher de sa résistance.

LE PRINCE.

Mais elle résiste, n'est-ce pas ?... Elle résistera toujours... Oh ! il faut l'arracher des griffes de ce monstre !... Mon épée !... Partons ! partons !

(Le Singe est entré et écoute, puis il gravit les marches et disparaît un instant.)

MIRZA.

Partir !... Crois-tu cela facile ?... Comment sortir de ce palais ?... Et cette épée magique que je t'avais donnée, qu'en as-tu fait ?

LE PRINCE, cherchant à son côté.

Mon épée... imprudent !... qu'est-elle devenue ?... O mon pauvre cerveau ! comme ils l'ont fêlé !... Mon épée ! mon épée ! où est-elle ?

(Musique. — Le Singe revient avec mystère, et il dépose l'épée aux pieds du prince.)

LE PRINCE.

Que vois-je !... c'est elle, c'est bien elle !... la voici !... et c'est à ce Singe que je dois d'avoir retrouvé mon cher talisman !... (Le Singe semble tracer quelques mots sur le sable, et invite le prince à les lire.) Que veut-il dire ?

LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR.

MIRZA.

Lis les caractères qu'il vient de tracer sur le sable.

LE PRINCE.

Comment, il sait écrire !... c'est donc un Singe savant !... (Il lit.) « Je suis le prince Castalnazor. » Ah bah !

MIRZA.

Tu vois un pauvre seigneur métamorphosé par les enchantemens de Walla pour avoir tenté de se soustraire à son amour... Lui aussi a voulu fuir cette méchante fée.

LE PRINCE.

Et c'est pour le punir qu'elle en a fait un singe ? (Le Singe fait un signe affirmatif.) C'est vous, Castalnazor ?... Pauvre Castalnazor, comme ça vous a changé !... Mais si votre corps s'est modifié, votre âme est toujours restée noble et belle, n'est-ce pas, Castalnazor ?... Votre main, prince infortuné, votre main !... Je voudrais pouvoir faire quelque chose pour vous en cette occurrence, mais je dois m'occuper avant tout de Rosalinde et de moi. (Le Singe, après avoir serré la main du prince, s'essuie une larme, et va s'asseoir tout pensif à droite.) Oui, bonne fée... au risque d'être travesti comme ce prince dégénéré, au risque d'enlaidir le reste de mon existence par des singeries et des grimaces aussi atroces que celles qu'il pratique en ce moment... (Le Singe fait des grimaces et des contorsions de toutes sortes.) je veux partir... je veux fuir...

MIRZA.

Écoute... il faut que tu quittes ce palais, et qu'après ton départ Walla retrouve encore ici le prince Avenant.

LE PRINCE.

Voilà une difficulté que je qualifie d'insurmontable... Je ne puis pas rester et m'en aller... être présent et briller par mon absence... Après cela, vous me direz : Je suis fée... je connais mon affaire...

MIRZA.

AIR nouveau.

Il faut laisser sur ce rivage,
Pour échapper à sa fureur,
Un être fait à son image,
Il faut tromper et ses yeux et son cœur.

(Le prince, par un jeu muet, exprime qu'il ne comprend pas et qu'il demande à savoir.)

Silence... (Elle remonte vers les roseaux et étend sa baguette.) Et vous, roseaux, je vous ordonne de prendre la forme du prince Avenant et de le remplacer auprès de la fée du Désert.

(Les roseaux disparaissent et laissent voir un être en tout semblable au prince, qui est couché inanimé sur un banc de verdure.)

LE PRINCE, avec étonnement.

Que vois-je ?... Mon image ! un autre moi-même !... Mais j'ai bien mauvaise mine...

(Le Singe vient faire signe qu'on approche.)

MIRZA.

On vient... Partons !
 (Elle remonte dans son char de roseaux avec Avenant,
 et disparaît avec lui.)

oo

SCÈNE III.

LE FAUX PRINCE couché, LES FEMMES DE
 WALLA EN CHASSERESSES, puis LA FÉE DU
 DÉSERT.

LA FÉE DU DÉSERT.

Où est le prince ?

UNE CHASSERESSE.

Reine, le voici... Il semble dormir...

LA FÉE DU DÉSERT.

O ciel !... une pâleur mortelle couvre son vi-
 sage... (Elle lui prend la main.) Sa main est gla-
 cée... Avenant ! Avenant ! réponds-moi... Mort !
 il est mort ! .

(Walli pleure sur le cadavre du prince. — Toutes les
 femmes s'inclinent et partagent la douleur de leur
 reine. — Tableau.)

oo

ACTE TROISIÈME.

DIXIÈME TABLEAU. — LE PARC AUX STATUES.

Personnages.

SOMBRE-ACCUEIL, sous le nom de ZANETTI..... MM.
 AVENANT.....
 COCOLI.....
 UN CHEVALIER.....
 UN GUERRIER.....
 ROSALINDE.....
 DIANE, FLORE, POMONE, STATUES, DÉMONS.

Acteurs.

MM. TOURNAN.
 GABRIEL.
 CH. POTIFR.
 TASSIN.
 FERDINAND.
 M^{mes} DAUBRUN.

Un parc taillé avec symétrie. — Ça et là, des groupes de statues. — Le groupe du milieu représente Diane
 chasserresse, Flore et Pomone. — De chaque côté, un guerrier et un chevalier. — Il fait nuit.

SCÈNE I.

ROSALINDE, puis ZANETTI.

(Des monstres, sous les ordres de Zanetti, portent la
 princesse Rosalinde, et la déposent sur un banc de
 gazon ; ils disparaissent aussitôt, sur un signe de
 Zanetti, qui s'approche lentement de Rosalinde.)

ZANETTI, considérant Rosalinde.

C'est bien elle ! Rosalinde en mon pouvoir...
 Ici... dans ces lieux où je commande en maître...
 Ah ! pourquoi, à sa naissance, une fée lui a-t-elle
 fait don de cette chevelure d'or, de ce talisman
 qui la protège contre toute violence !...

(Il s'éloigne au premier mouvement qu'elle fait.)

LA PRINCESSE, revenant à elle.

Où suis-je ? Emilio ! Berthe !... à moi !... (Elle
 regarde autour d'elle.) Quel est ce jardin ?... Qui
 m'y a transportée ?... O mon Dieu ! ce n'est pas
 un songe... oui, je me souviens maintenant.
 C'était pendant la fête... Tout à coup, j'ai été
 emportée au milieu des airs... Je me suis éva-
 nouie... je n'ai plus rien vu... et je me retrouve
 seule, abandonnée... (Le tonnerre gronde.) Oh !
 j'ai peur... Qui viendra à mon secours... qui me
 sauvera ?

ZANETTI, paraissant tout à coup.

Moi, madame.

LA PRINCESSE.

Qui êtes-vous ?

ZANETTI.

Celui qu'on appelait, à votre cour, le sire de
 Sombre-Accueil !

LA PRINCESSE.

Le sire de Sombre-Accueil !...

ZANETTI.

Mon véritable nom est Zanetti.

LA PRINCESSE.

Je ne vous comprends pas.

ZANETTI.

Lorsque je vous ai vue au pouvoir d'un mau-
 vais génie... enlevée dans l'espace... perdue à
 jamais peut-être... j'ai juré de vous sauver, ma-
 dame.

LA PRINCESSE.

Vous !

ZANETTI.

Les connaissances que j'ai acquises dans l'art
 des nécromans m'ont aidé à découvrir votre re-
 traite ; et je me suis hâté, car vous courez ici les
 plus grands dangers.

LA PRINCESSE.

Quel est ce lieu ?

ZANETTI.

N'avez-vous jamais entendu parler du parc aux
 Statues ?

LA PRINCESSE.

Le parc aux Statues... jamais.

ZANETTI.

A l'heure de minuit, ces statues descendent de leurs piédestaux ; elles s'approchent de ceux que le hasard ou un pouvoir fatal a conduits dans ces jardins... elles les touchent de leurs mains glacées... et si la frayeur arrache une parole aux malheureux égarés... s'ils prononcent un seul mot... ils sont, à l'instant, métamorphosés comme elles... et condamnés à peupler le parc aux Statues.

LA PRINCESSE.

C'est horrible !... Ah ! si le prince Avenant était là... il me sauverait.

ZANETTI.

Oubliez cet homme, madame, il vous trompe.

LA PRINCESSE.

Qu'osez-vous dire ?

ZANETTI.

Une fée puissante a su toucher l'âme du prince ; il oublie auprès d'elle et son amour et les sermens qu'il vous a faits.

LA PRINCESSE.

C'est impossible !

ZANETTI.

Je dis vrai, madame... et en échange de cet amour passager, je vous en offre un plus grand et plus durable... Oh ! ne voyez plus en moi Sombre-Accueil, le misérable favori courbé devant la volonté d'un maître... Aujourd'hui, je suis redevenu ce que j'étais, Zanetti le magicien, Zanetti, dont la puissance est sans bornes, dont l'amour est infini.

LA PRINCESSE, l'interrompant.

Assez, messire... Repoussé par moi, vous osez calomnier le plus loyal des princes !... Partez, laissez-moi, j'aime mieux mourir ici, que d'accepter votre secours.

ZANETTI.

Je m'éloigne, madame... j'obéis... Vos moindres volontés seront toujours des ordres pour Zanetti... Mais, de loin, il saura veiller sur vous... et si quelque danger vous menace... pensez à lui, madame, malgré l'aversion qu'il vous inspire... pensez à lui... Prononcez seulement son nom, et vous le verrez accourir pour vous défendre... pour vous sauver...

(Il s'incline, et sort par les bosquets de gauche.)

LA PRINCESSE, restée seule.

Non, ce qu'il m'a dit ne peut être vrai... Lui, m'oublier... me tromper... Avenant aux genoux d'une autre femme... Non, cela ne peut pas être... Que faire?... que devenir?... (Elle considère avec crainte tous les objets qui l'entourent.) Maintenant, ces statues m'épouvantent !... Il faut fuir ce lieu funeste... Quelle route suivre?... Oh ! n'importe, marchons au hasard. (Regardant au fond, à droite.) Là-bas... je ne me trompe point, l'apparçois une habitation dont les vitraux sont

éclairés... Dirigeons-nous de ce côté... peut-être trouverai-je un asile pour la nuit.

(Elle s'éloigne par la droite.)

ZANETTI, reparaissant par le côté opposé.

Va, va, pauvre colombe... cours au devant du piège que je t'ai tendu... Ce palais illuminé où tu crois trouver un abri, c'est le manoir des démons... c'est mon palais à moi. Viens maintenant ton prince Avenant, je ne le crains plus.

(Il suit à la suite de la princesse.)

SCÈNE II.

AVENANT, COCOLI.

(Avenant arrive par le premier plan de gauche, Cocoli par le premier plan de droite. — Ils ont tous deux l'épée à la main ; et, sans se voir, ils avancent lentement et pas à pas l'un sur l'autre.)

LE PRINCE, à part.

Il me semble qu'on marche, près de moi, dans l'obscurité.

COCOLI, à part.

Je crois avoir vu remuer quelque chose.

LE PRINCE.

Qui va là ?

COCOLI.

Ça ne vous regarde pas.

LE PRINCE.

Insolent !

(Les épées se croisent ; celle de Cocoli saute bientôt à quelques pas de lui.)

COCOLI, vivement.

Un instant !... je suis désarmé !... Je ne puis plus combattre... je demande à m'expliquer.

LE PRINCE.

Cette voix... est-ce une illusion ?

COCOLI.

C'est une voix d'homme, monsieur... Ce n'est pas une illusion.

LE PRINCE.

Cocoli !

COCOLI.

Vous savez mon nom ?

LE PRINCE.

Mon fidèle écuyer... c'est toi que je retrouve !

COCOLI.

Ah ! mille cuirasses ! est-ce bien possible ? vous mon prince, vous que j'ai vu disparaître dans un éboulement profond, vous que je cherche dans tous les trous... de quelle caverne sortez-vous ?

LE PRINCE.

Ne t'informe pas d'où je sors, Coco !, ne me dis pas d'où tu viens... demande-moi seulement où tu es.

COCOLI.

Je l'ignore parfaitement.

LE PRINCE.

Pauvre Cocoli ! si tu ne m'avais pas rencontré,
à quels périls tu étais exposé !

COCOLI.

Vous me faites trembler. Est-ce que nous som-
mes dans un lieu suspect ?

LE PRINCE.

Mirza, en guidant mes pas sur ces terres qui
appartiennent à un magicien redoutable, m'a in-
struit de tout. Nous sommes, ici, dans ce fameux
parc, où tant de malheureux sont restés victimes
de leur imprudence.

COCOLI.

Victimes !... Comment ?

LE PRINCE.

AIR.

Écoute bien...

COCOLI.

J'écoute bien...

LE PRINCE.

N'oublions rien.

COCOLI.

N'oublions rien.

LE PRINCE.

Un piège affreux...

COCOLI.

Un piège affreux...

LE PRINCE.

Est dans ces lieux !

COCOLI.

Est dans ces lieux !

LE PRINCE.

En ce séjour,

COCOLI.

En ce séjour,

LE PRINCE.

Quand fuit le jour,

COCOLI.

Quand fuit le jour,

LE PRINCE.

Quand vient minuit,

COCOLI.

Quand vient minuit,

LE PRINCE.

Trop parler nuit !

COCOLI.

Trop parler nuit !

LE PRINCE.

A ce moment, le téméraire
Qui prononce un seul mot
Prend la forme aussitôt
D'une statue, et devient pierre.

COCOLI.

Devient pierre, ô pitié !
J'en suis pétrifié !

REPRISE.

LE PRINCE.

Écoute bien...

COCOLI.

J'écoute bien...

AVENANT.

N'oublions rien...

COCOLI.

N'oublions rien.

(Minuit sonne. — Ils s'arrêtent aussitôt.)

(Le reste de la scène se joue en pantomime. — Pen-
dant que minuit sonne, les statues s'animent, s'agi-
tent peu à peu et quittent leurs piédestaux. Plusieurs
traversent au fond, quelques unes s'approchent du
prince et de Cocoli. — Une femme semble dire à
Avenant qu'elle le trouve beau et qu'il lui plaît.
Avenant la salue profondément en faisant com-
prendre qu'il ne se laisse pas prendre au piège. —
Une autre femme fait aussi des agaceries à Cocoli,
et lui présente une corbeille de fruits en marbre.
Cocoli fait signe qu'il ne saurait les digérer, et
refuse les fruits. — Il se trouve alors nez à nez
avec un guerrier qui lui offre la main; Cocoli la lui
serre avec force, mais la main se détache; Cocoli se
confond en excuses, et met la main dans sa poche.
— Plusieurs statues prennent des attitudes, forment
des groupes, pour séduire le prince. — L'une se
détache du groupe, et vient prier Avenant de dire
s'il est satisfait. Avenant répond par gestes qu'il ne
peut pas parler. Cocoli, à qui la même demande est
faite, exprime par sa pantomime qu'on lui a coupé
la langue. — Avenant fait comprendre à Cocoli
qu'il faut partir; ils veulent, en effet, s'éloigner;
mais les statues leur barrent le passage. — Avenant
tire son épée et ils reculent aussitôt.)—Attendez...
(Dit en mimant Cocoli.) en grimant sur ce pié-
destal... (Il indique celui du milieu.) je pourrai
voir au loin, et nous orienter. (Il y grimpe; aus-
sitôt un guerrier s'approche de lui, et au moment où
Cocoli se baisse pour distinguer au loin, il le frappe
de sa hache. Cocoli se retournant vivement.) Aïe !...
Sapristi !... que c'est bête !... Oh ! oh ! j'ai
parlé... Oh ! je me glace ! je me marbre !... Je
suis coulé... sculpté !... (En effet, il est changé
en statue. — Désespoir muet du prince, qui s'é-
loigne en disant adieu à Cocoli, et en lui jurant de
tout tenter pour le délivrer. Il sort. — Les sta-
tues vont lentement reprendre leurs places. — Diane,
qui occupait le piédestal pris par Cocoli, fait obser-
ver à ce dernier qu'il a usurpé une place qui ne lui
appartenait pas, et qu'elle désire rentrer en posses-
sion de son piédestal. — Cocoli lui exprime qu'il
est désolé ; mais qui quitte sa place la perd ; il se
trouve bien là et il y reste. — Il lui fait un pied-de-
nez, puis prend tout à coup une pose gracieuse.)

ONZIÈME TABLEAU. — LE MANOIR DES DÉMONS.

<i>Personnages.</i>	<i>Acteurs.</i>
ZANETTI.....	MM. TOURNAN.
AVENANT.....	GABRIEL.
FLEUR D'AMOUR.....	ST-AMAND.
GRACIOSO.....	MARCHAND.
UN DÉMON.....	COTI.
UN AUTRE DÉMON.....	NÉRAUT.
DEUX CAMÉRISTES.....	{ POTONNIER.
ROSALINDE.....	{ LEBRUN.
DÉMONS, PAGES.	Mme DAUBRUN.

Un salon fantastique. — Au fond, un lit de repos. — De petits diables habillés en pages viennent dresser des tables de jeu. — Des éclats de rire se font entendre. — Des démons, richement vêtus en seigneurs élégans, arrivent joyeusement, tenant en main leurs coupes, que des pages remplissent de vin. — Pendant que plusieurs démons continuent de boire, d'autres se mettent à jouer.

SCÈNE I.

DÉMONS, PAGES, puis ZANETTI, puis FLEUR-D'AMOUR et GRACIOSO.

CHOEUR.

AIR de Nabucco.

Boire et jouer, quelle allégresse!

Ah!

C'est le charme et la paresse,

Ah!

Vive le jeu, vive l'ivresse!

Les vrais démons

Sont des lurons.

Buvons! buvons!

UN DÉMON.

Pour l'âme d'une femme!

LE CHOEUR.

Buvons! buvons!

LE DÉMON.

Il me faut de l'argent.

LE CHOEUR.

Chantons! chantons!

LE DÉMON.

Pour acheter une âme!...

LE CHOEUR.

Chantons! chantons!

LE DÉMON.

Il faut payer comptant.

(On entend un bruit de cloche vibrer au loin.)

UN PAGE, entrant.

On sonne à la porte du manoir...

UN DIABLE.

Non, c'est le vent qui s'engouffre et siffle sous les arceaux du vieux couvent!... Buvons!

TOUS.

Buvons!

REPRISE DU CHOEUR.

Boire et jouer, quelle allégresse! etc.

ZANETTI, entrant après le chœur.

Comment, drôles que vous êtes... oubliez-vous déjà mes ordres?... Le diable me pardonne!...

vous jouez au lansquenet comme des fils de famille, et vous buvez comme des laquais...

UN DÉMON.

Maitre, c'est pour célébrer dignement votre retour.

ZANETTI.

Il était temps que je revinsse en ce manoir... Allons, faites disparaître ces cartes et ces coupes... et songez à l'affaire qui m'occupe... (Les pages enlèvent les tables.) Où est Gracioso? Je lui avais recommandé de prendre un costume de châtelaine... et Fleur-d'Amour, qui doit passer pour le seigneur de ce château...

LE DÉMON.

Les voici, maitre!...

(Gracioso, en châtelaine, paraît, conduit par Fleur-d'Amour, richement costumé en seigneur.)

ZANETTI.

C'est bien! Souvenez-vous de mes recommandations. Toi, Gracioso, tu as l'air d'une honnête commère... l'embonpoint inspire la confiance... je t'ai transformé en grande dame... Souviens-toi que tu es la châtelaine de céans.

GRACIOSO, faisant une révérence, et prenant un son de voix mielleux.

Vous serez content, monseigneur... vous serez content monseigneur.

ZANETTI.

Toi, Fleur-d'Amour, prends la désinvoiture d'un gentilhomme... L'extrême maigreur inspire le respect... Tu deviens le comte de Solfatara, et tu pratiques les lois de l'hospitalité.

FLEUR-D'AMOUR.

Il suffit!... C'est convenu!... Comptez sur moi... (Il chante.) L'hospitalité... Hé!

ZANETTI.

Assez!... (Aux autres démons.) Et vous tous, n'oubliez pas que vous êtes de hauts et puissans seigneurs... Tâchez de perdre un peu ces façons à la diable... J'aurai les yeux sur vous... Qu'on introduise la jeune princesse... Je vous laisse à vos rôles. (Il sort.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, excepté ZANETTI, LA PRINCESSE, que DEUX PAGES introduisent.

(Tous les démons s'inclinent devant la jeune fille. — Pendant la ritournelle de l'air suivant, un page fait avancer la princesse auprès de Fleur-d'Amour, en le désignant comme le maître du château.)

LA PRINCESSE.

AIR : Dieu lui-même ordonne qu'on aime.

A votre porte, en ma déresse,
Je viens frapper, noble seigneur;
Ayez pitié de ma faiblesse,
Ayez pitié de mon malheur.
Je vous implore, ô mon seigneur!

FLEUR-D'AMOUR, galamment.

Chez moi toujours, ô jeune fille,
On trouve un abri protecteur,
Lorsque l'on est fraîche et gentille... (Bis.)

(Gracioso le tire par le pan de son manteau. Fleur-d'Amour continue d'un ton solennel.)

Et quand on est fille d'honneur!

CHOEUR.

Entrez, entrez, ô j une fille.
Dans son palais notre seigneur
Vous offre un abri protecteur! (Bis.)

LA PRINCESSE.

Excusez-moi, nobles seigneurs, de me présenter sans suite, devant vous... Mon nom, peut-être, est arrivé jusqu'en ce palais... Je suis la princesse Rosalinde, surnommée la Belle aux cheveux d'or.

FLEUR-D'AMOUR, se posant.

Quel que soit le nom que vous portez, noble damoiselle... soyez la bien-venue en ce manoir... Sur les domaines du comte de Solfatara, tout chevalier chevauchant, toute princesse errante trouvent une hospitalité princière... sans qu'on leur demande leur nom et la couleur de leur blason. Vous serez ici entourée de personnes vertueuses qui mettent tout leur bonheur dans les joies de la famille... Vous voyez autour de vous la fleur de la noblesse de notre contrée... des seigneurs qui ont de l'esprit comme des démons... Hé! hé! hé! hé!..

(Tout le monde salue de nouveau.)

LA PRINCESSE, à part.

Dieu!... quels affreux visages!

FLEUR-D'AMOUR.

En attendant qu'il vous plaise de quitter ce castel, vous ferez de la laine auprès de mon épouse adorée, Hildebergue de Satania, comtesse de Solfatara... Une tête de volcan, mais un cœur d'or... (A Gracioso.) N'est-ce pas, belle et bonne, que vous voudrez bien prendre cet e jeune princesse sous votre aile?...
Qui viellera sur cette blanche colombe...

GRACIOSO, baisant la princesse au front.

Qui viellera sur cette blanche colombe...

J'adore son air candide... et ses cheveux d'or... Savez-vous, ma charmante, qu'on se ferait damner pour posséder une aussi belle chevelure... (Fleur-d'Amour le tire par sa robe. La princesse fait un mouvement et s'éloigne au mot damner.) Eh bien!... que n'avons donc... Vous me fuyez?... moi qui vous aime déjà comme une ancienne amie... Je veux être votre petite maman... Et vous, chère, aimez-vous un peu votre petite maman Solfatara?...

LA PRINCESSE, avec crainte.

Oui, madame... la reconnaissance m'en fait une loi.

FLEUR-D'AMOUR.

La reconnaissance... joli mot!... Très bien!

TOUS.

Joli mot!... Très bien!...

LA PRINCESSE.

Je ne saurais oublier votre générosité... et le ciel vous en récompensera.

TOUS.

Oh! le ciel!...

GRACIOSO, faisant une affreuse grimace.

Le ciel!

LA PRINCESSE.

Qu'avez-vous donc?

GRACIOSO.

Rien... un spasme nerveux... Mais vous devez avoir besoin de repos?

LA PRINCESSE.

Je l'avouerais... la fatigue m'accable.

FLEUR-D'AMOUR.

Cette chambre sera la vôtre... Ce pavillon est isolé... rien ne troublera votre sommeil... Nous allons vous envoyer des caméristes... Permettez-nous de prendre congé de vous.

(Il lui baise la main. — Les pages apportent une toilette sur laquelle ils déposent un flambeau.)

GRACIOSO.

Adieu, petite chérie!... bon sommeil... faites de jolis songes tout de roses... et pensez à moi... (Elle l'embrasse à deux reprises.) Pensez à votre petite maman Solfatara.

UN DÉMON, saluant la princesse.

On n'est pas plus jolie!

UN AUTRE DÉMON.

Charmante!

FLEUR-D'AMOUR, lui appliquant un coup de pied au derrière.

Eh bien, seigneur Almanzor, nous oublions que la jeune princesse a besoin de repos.

(Tout le monde s'éloigne, après avoir salué la princesse avec affectation.)

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, seule, puis DEUX CAMÉRISTES.

Je devrais me réjouir d'avoir trouvé un abri... mais une frayeur involontaire vient troubler ma joie... la physionomie de ces seigneurs... la tendresse affectée de la comtesse... l'étrangeté de ce château... tout, enfin, jusqu'à l'air qu'on respire ici, m'effraie et m'opprime.

(Deux vieilles caméristes se présentent. Elles sont vêtues d'une façon grotesque. L'une porte un vase d'argent, qu'elle dépose sur la toilette. Puis elles viennent faire à la princesse des salutations telles que leurs corps semblent s'enfoncer dans le sol. — La princesse est effrayée de ces salutations.)

PREMIÈRE CAMÉRISTE.

Veillez agréer nos profondes salutations.

DEUXIÈME CAMÉRISTE.

Nous venons présider à votre toilette de nuit, à votre petit-coucher.

LA PRINCESSE, à part.

Oh ! les affreuses vieilles !

PREMIÈRE CAMÉRISTE.

Ce vase est rempli d'eau de senteur pour baigner et parfumer vos beaux cheveux.

DEUXIÈME CAMÉRISTE.

Si vous voulez bien le permettre, nous allons vous dégrafer.

(Elles se disposent à déshabiller la princesse.)

LA PRINCESSE.

Non, merci... je n'ai besoin de personne... je désire être seule.

PREMIÈRE CAMÉRISTE.

Vous repoussez tous nos petits soins ?

LA PRINCESSE.

Oui, mesdames, je vous rends grâce.

DEUXIÈME CAMÉRISTE.

Alors nous nous retirons, pour vous être agréables.

PREMIÈRE CAMÉRISTE.

En vous priant d'agréer de nouveau nos profondes salutations.

(Nouvelles salutations diaboliques. — Elles sortent.)

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, puis LES DÉMONS.

Oh ! pourquoi suis-je venue dans cette demeure !... Ces seigneurs... ces hommes... ces femmes... non, ce ne sont pas des êtres naturels... Je voudrais fuir... mais comment ?... Et à cette heure de la nuit, où irais-je ?... J'ai peur ! je tremble !... quelque malheur nouveau se prépare... « Appelez-moi, m'a dit Zanetti... prononcez mon nom, et vous me verrez accourir à votre secours. » Me mettre sous la sauve-garde

de cet homme !... oh ! non, je ne l'appellerai pas !... Voyons, cherchons à retrouver un peu de calme... reprenons courage... peut-être m'alarmé-je à tort !... Toutes ces émotions m'ont brisée... Essayons de prendre un peu de sommeil... (Elle se déshabille. — Deux diables paraissent derrière la toilette et regardent en riant la princesse, qui, avant de se jeter sur le divan, s'agenouille et prie. — L'orchestre a d'abord joué l'air de *Fra Diavolo* : « Oui, voilà, pour une servante, une taille » qui n'est pas mal ! » Puis, l'orchestre, au moment de la prière, exécute le motif de la prière de Zerlina. — La princesse s'étend sur le divan et s'endort. — Des diables envahissent alors la chambre et éteignent les bougies. — Le tonnerre gronde. — La princesse s'éveille en sursaut, et s'écrie :) Quelle obscurité !... qui donc a éteint les lumières !... (A la lueur des éclairs, elle aperçoit des diables de tous côtés, derrière son lit de repos, derrière sa toilette. — D'autres diables paraissent encore aux fenêtres du pavillon. — La princesse pousse un cri de frayeur et cherche à échapper aux étreintes des démons, qui prennent des poses grotesques et veulent l'attirer à eux.) Ah ! je suis perdue !... Si l'on ne vient à mon secours, je suis perdue !... Zanetti ! Zanetti !

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, ZANETTI, puis LE PRINCE, puis DES DÉMONS.

ZANETTI, entrant à droite.

Vous m'avez appelé... me voici.

(Tous les démons disparaissent.)

LA PRINCESSE.

Emmenez-moi... emmenez-moi d'ici !

ZANETTI.

Vous osez donc vous fier à moi ?

LA PRINCESSE.

Oui, je me fie à vous... mais emmenez-moi !

ZANETTI, avec joie.

Vous consentez à fuir avec Zanetti ?

LA PRINCESSE.

Oui, je veux fuir ce château... Par pitié, par grâce, quittons ce château maudit !

ZANETTI, à part.

Elle est à moi... (Haut.) Venez donc, belle Rosalinde, venez... je vous défendrai contre tous !... je vous sauverai !

LE PRINCE, paraissant tout à coup à gauche.

Arrête, Rosalinde ! il veut te perdre...

LA PRINCESSE et ZANETTI.

Avenant !

LE PRINCE.

Oui, cet homme te trompe... Ces démons qui causaient ton effroi, ce sont ses sujets, ses esclaves... Ce château, c'est le sien... le manoir du diable, son patron !

ZANETTI.

Misérable!

Il se précipite sur le prince, un poignard à la main.
— Le prince lui porte à l'épaule un coup de son épée magique.)

LE PRINCE.

Arrière, démon! (Il entraîne la princesse.)

ZANETTI, tombant sur le lit de repos.

Oh! quelle horrible douleur!... Son pouvoir lui vient donc de cette épée qui fait de si cruelles blessures!... Oh! cette épée, je l'aurai!... ce talisman, il me le faut!... A moi, mes démons! à moi!

(Des démons paraissent. — Zanetti leur indique de le suivre; il sort à leur tête.)

DOUZIÈME TABLEAU. — LES RUINES DU MONASTÈRE.

Personnages.

Acteurs.

AVENANT.....	MM. GABRIEL.
ZANETTI.....	TOURNAN.
ROSALINDE.....	M ^{me} DAUBRUN.
MIRZA, LA FÉE DES ROSEAUX.....	P. AMANT.

Au fond, des montagnes couvertes de neige.

LE PRINCE, soutenant LA PRINCESSE,
ensuite UN ERMITE.

(Ils arrivent du fond.)

AIR du Châlet.

LE PRINCE.

Plus de dangers, prenons courage!
Sur moi, ma belle, appuyez-vous,
Et des fatigues du voyage,
En cet endroit, reposons-nous.

LA PRINCESSE.

Tout à mes yeux paraît étrange;
Je vois partout piège trompeur!

LE PRINCE.

En ces lieux, moi, je vois un ange!
Et mon amour croit au bonheur. (Bis.)

Sur vous, ô princesse!

Veille ma tendresse;

Dans notre détresse,

Espérons toujours!

Amour et courage

Bravent tout naufrage,

Et déjà l'orage

Se change en beaux jours.

ENSEMBLE.

Amour, courage!

Oui, tout présage

A nos amours

Les plus heureux jours! } Bis.

LE PRINCE, regardant autour de lui.

Les ruines d'un couvent... Ce lieu me paraît inhabité... Qu'importe! vous pourrez toujours y prendre quelque repos.

LA PRINCESSE.

A quelles luttes, à quels dangers dois-je vous exposer encore!

LE PRINCE.

Je ne songe qu'au prix de la victoire... Ces démons ont fui devant cette épée qui saura toujours vous défendre!...

LA PRINCESSE.

Les cailloux de la route ont déchiré mes pieds.

LE PRINCE.

Hélas! oui!... mais nous sommes réunis.

LA PRINCESSE.

L'air qui circule sous ces voûtes est glacé...

LE PRINCE.

Je suis de votre avis... Mais, si nous y attrapons des fraîcheurs, nous les attraperons ensemble.

LA PRINCESSE.

Mais en ce lieu désert, ne sommes-nous pas exposés à souffrir de la soif et de la faim!

LE PRINCE.

L'estomac peut prendre patience, quand le cœur est satisfait...

LA PRINCESSE.

Mais si la nuit nous surprend!

LE PRINCE.

Si la nuit vient, ô ma douce compagne! j'irai faire provision de feuilles et de mousse, je les transformerai en lit de repos; mon cœur servira d'oreiller à votre jolie tête et je veillerai à votre chevet.

LA PRINCESSE.

Prince, nous ne sommes encore que fiancés, et passer la nuit seule avec vous, au milieu de ces ruines...

LE PRINCE.

Ce n'est pas très convenable, j'en conviens... mais la nécessité est une gaillarde qui n'en fait qu'à sa tête, qui n'a pas de loi et qui autorise bien des choses irrégulières.

LA PRINCESSE.

Prince, je ne puis consentir...

LE PRINCE.

Permettez!... je fais une réflexion qui pouvait m'arriver plus tôt, mais qui ne me vient qu'en ce moment. Il n'y a pas de monastères sans moines, et il existe infiniment peu d'ermitages sans ermite... Or, ceci m'a tout l'air d'un monas-

tère, à moins que ce ne soit un ermitage, et, dans ce dernier cas, un ermite peut aussi bien qu'un moine nous tirer d'embarras, et lever vos scrupules. Je vais clocher à cette porte où j'avise une chaînette... quelqu'un nous répondra, j'espère... ermite ou moine, peu importe!

(Il va sonner à une petite porte à droite. — Un ermite paraît sur le seuil.)

LE PRINCE, après s'être incliné devant l'ermite.

AIR : Puisqu'il faut qu'un baiser.

Que votre charité
Nous sauve et nous abrite!
J'implore, bon ermite,
Votre hospitalité!

L'ERMITE.

Sous mon toit tout mortel
Peut entrer dès l'aurore,
Lorsque sa voix implore
Le ciel!

(Bis.)

Soyez les bien-venus, ô mes enfans! entrez dans ma demeure; vous y trouverez du lait, du pain bis et une natte de jonc...

LE PRINCE.

Bon ermite, nous adorons le lait, le pain bis, et une natte de jonc a bien aussi son charme; mais la noble damoiselle que vous voyez devant vous n'est encore que ma fiancée, et pour mille petites raisons, nous voudrions au plus tôt voir consacrer notre union.

L'ERMITE, à la princesse.

Et cette belle enfant partage-t-elle votre désir?

LA PRINCESSE.

Oui, mon père.

LE PRINCE.

Daignez donc nous unir dans votre saint ermitage; nous pourrions alors accepter honnêtement votre lait, votre pain bis et le reste...

L'ERMITE.

Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez, ô mes enfans... Jeune fille, prosternez-vous... Et toi, jeune homme, pour te montrer plus humble dans la prière, dépouille-toi de ces armes meurtrières, qui sont bannies de ce lieu saint.

(Le prince détache son épée, qu'il va suspendre à une statue, et revient ensuite s'agenouiller auprès de la princesse.)

MÊME AIR.

Enfans, je vous unis!
Songez que pour la vie
Votre serment vous lie...

(Tous deux étendent la main comme pour jurer.)

Enfans, soyez bénis!
C'est mon vœu le plus cher;
Ma bonté paternelle,
Sur vos destins appelle...

L'enter! (Bis.)

(Au moment où l'ermite, qui n'est autre que Zanetti, prononce ce dernier mot, il se dépouille de sa robe de moine, et l'épée du prince, suspendue à la statue, disparaît et brille tout à coup dans les mains du magicien. — Le prince et Rosalinde restent stupéfaits à cette apparition.)

LA PRINCESSE.

Zanetti!

ZANETTI.

Zanetti, que tu n'as pas appelé cette fois, mais qui est venu... Prince, reconnais-tu cette épée?

LE PRINCE.

Mon talisman!... Il me l'a volé!

ZANETTI.

Oui, tout le secret de ton courage et de ta force, je te l'enlève!... Maintenant, Rosalinde, demande à ton amant d'accomplir de grandes choses... demande-lui de te rendre ton trône usurpé... qu'il te conduise dans son propre royaume, conquis par le baron de Haute-Futaie...

LE PRINCE.

Que dis-tu là?...

ZANETTI.

Je dis que ton père a été chassé de ses États par le baron, son ennemi... je dis qu'à cette heure il ne vous reste plus un asile... (On voit tomber la neige.) Voyez, la neige couvre déjà tous les chemins; du haut de ces montagnes vont descendre des bêtes féroces que la faim chasse de leurs tanières... Bientôt, Rosalinde, tu deviendras leur proie... bientôt, ici, comme dans le manoir des démons, tu appelleras Zanetti à ton aide...

LA PRINCESSE.

Jamais!

LE PRINCE.

Viens, Rosalinde!

(Il veut entraîner la princesse; Zanetti leur barre passage.)

ZANETTI.

Insensé! crois-tu donc que je te laisserai fuir avec elle?... Privé de ton talisman, te voilà sans défense... Prince Avenant, il me faut ta vie!...

(Zanetti s'avance vers le prince. — Rosalinde pousse un cri. — La fée Mirza paraît au fond, étend sa baguette, et l'épée que tient Zanetti se brise dans ses mains.)

LE PRINCE, entraînant la princesse vers la fée.

Mirza! c'est elle qui nous vient en aide!

(Ils s'inclinent devant la fée. — Le couvent s'écroule. — Le prince, la princesse et Mirza sont élevés dans les airs, portés sur des nuages.)

TREIZIÈME TABLEAU. — L'APOTHÉOSE.

Pendant que Rosalinde et le prince disparaissent dans l'espace, sous la protection de la fée Mirza, on voit la campagne couverte de neige. — Des ours apparaissent de tous les côtés et se dirigent vers Zanetti, qui va devenir leur proie.



ACTE QUATRIÈME.

QUATORZIÈME TABLEAU. — MADAME LA PLUIE.

Personnages.

UN JET D'EAU.....	MM. BENJAMIN.
M. LE RHONE.....	DUBOIS.
M. LE RHIN.....	VISSOT.
LE LAC DE GENÈVE.....	COIL.
LE PO.....	MERCIER.
LA PLUIE.....	M ^{mes} GÉNOT.
LA SAONE.....	AUGER.
LA SEINE.....	DÉSIRÉE.
LA TAMISE.....	CORDELLI.
LA GARONNE.....	MERCIER.
LE MISSISSIPI, LE FLEUVE JAUNE, LE GUADALQUIVIR, LE NIL, QUATRE SOURCES, DES RIVIÈRES, GOUTTES D'EAU.....	
DANSE : LA ROSÉE.....	M ^{lle} CAMILLE.

Acteurs.

Une grotte d'un aspect étrange et riant tout à la fois. — Partout des ruisseaux, des cascades, des lames d'eau, des fleurs aquatiques, de brillans coquillages.

SCÈNE I.

LE PRINCE, MIRZA, LA PRINCESSE.

(Ils entrent par la gauche.)

LE PRINCE.

Ouf ! quelle ascension !

LA PRINCESSE.

Bonne Mirza, que de grâces à vous rendre !...

MIRZA.

Ici, vous êtes en sûreté.

LE PRINCE.

C'est encore à vous que nous devons notre salut. Toujours de nouveaux services !... En vérité, vous en faites trop... Savez-vous, bonne fée, qu'il faudra nous faire vivre très long temps, très long-temps, pour que nous puissions nous acquitter envers vous.

MIRZA.

Écoutez-moi : vous êtes à l'abri des persécutions de Zanetti et de la fée du Désert, cela est vrai ; mais qu'est devenue votre couronne, ma belle enfant ? Et le royaume du prince... n'est-il pas au pouvoir de notre ennemi commun ?

LE PRINCE.

Il est donc officiel que mon honorable père s'est laissé battre par le baron ?... Cela ne m'étonne pas de sa part... le roi des Mines-d'Or a toujours été très riche en lingots, mais très pauvre en stratégie... Cela nous fait deux couronnes et deux

royaumes à reconquérir... et pour vaincre l'usurpateur, pas une armée à mes ordres... pas même un simple soldat à conduire à la victoire !

MIRZA.

Eh bien ! il faut lui livrer bataille sans soldats... il faut le vaincre sans armée...

LE PRINCE.

Moi, tout seul !

MIRZA.

Toi, seul...

LE PRINCE.

Ce n'est ni l'audace, ni la bonne volonté qui me manquent ; mais je crois qu'il serait urgent d'y joindre quelques petits auxiliaires...

MIRZA.

C'est pour les obtenir que je vous ai conduits en ces lieux.

LA PRINCESSE.

Où sommes-nous donc ici ?

MIRZA.

Dans la grotte de l'Ouest... chez M^{me} la Pluie..

LE PRINCE.

Nous sommes ici chez M^{me} la Pluie ?... Je me disais aussi... (Il éternue.) l'air est très humide dans cette grotte...

LA PRINCESSE.

Que peut donc faire pour nous M^{me} la Pluie ?

MIRZA.

Vous le saurez bientôt... Je l'ai instruite de vos

malheurs et du service que j'attends de son amitié... Mais c'est, aujourd'hui, fête chez elle...

LE PRINCE.

En vérité!...

MIRZA.

Elle réunit ses amis, des fleuves, des rivières... Pour ne pas la déranger dans ses préparatifs, je ne vous présenterai qu'après la fête...

LE PRINCE.

Vous avez raison... votre recommandation pourrait se trouver noyée au milieu de tout ce monde... (On entend tomber la pluie.)

MIRZA.

Écoutez!... je l'entends.

LE PRINCE, éternuant de nouveau.

Atchi!... En effet, elle se fait sentir...

MIRZA.

Quatre de ses filles l'accompagnent...

LA PRINCESSE.

Les filles de la Pluie!...

MIRZA.

Oui, des Sources... pleines de gentillesse... Retirons-nous un instant... Venez.

AIR : Il pleut, il pleut bergère.

Il pleut ! il pleut ! c'est elle !

LE PRINCE.

Oui, je l'entends pleuvoir!...

D'une faveur nouvelle

Ayons le doux espoir...

Depuis long-temps, j'essuis

De bien cruels tourmens

MIRZA, les entraînant

Laissons passer la pluie

Pour avoir le beau temps.

ENSEMBLE.

Laissons passer la pluie,

Pour avoir le beau temps.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LA PLUIE, suivie DE QUATRE SOURCES.

LA PLUIE.

AIR du fleuve de la vie.

Allons, mes filles, qu'on s'apprête !

Car déjà, de tous les côtés,

Je vois à ma brillante fête

Accourir des flos d'invités...

Que tous les amis de la Pluie,

Ici, content des jours heureux...

Chez moi, qu'ils descendent joyeux

Le fleuve de la vie.

Vous m'avez entendu... que chacune soit à son poste... Toi, Aréthuse, je te recommande les rafraichissemens... toi, Vaucluse, surveille les buffets... Je vous prévient que si quelque chose va de travers, je remonterai à la source... de celle qui aura manqué à ses devoirs... Circulez, serpen- tez partout... A propos, j'avais fait mander un jet-d'eau de Versailles pour ordonnancer ma fête, je ne le vois pas... où est-il donc ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE JET-D'EAU, venant du fond.

LE JET-D'EAU.

AIR : J'arrose, etc.

J'accours, je m'échappe et m'élançe,

Rapidement je franchis la distance.

Le jet-d'eau demandé... voilà !

Dès qu'on m'appelle... je suis là !

Grâce à ma nature hydraulique,

Ici, je suis le bien-venu ;

De Versailles, la ville antique,

J'arrive d'un jet... continu. (Dis.)

(Un filet d'eau s'échappe du petit bassin qu'il porte sur la tête.)

REPRISE.

J'accours, je m'échappe et m'élançe, etc.

LA PLUIE.

Enchantée de vous voir, mon cher Jet, je vous nomme intendant des plaisirs de cette journée...

LE JET-D'EAU.

Il suffit, madame la Pluie, j'organiserai votre fête avec pompe... on en parlera... Voulez-vous des jeux de bagues, des courses de gondoles, des naumachies?... voulez-vous une fête olympique, bachique, anacréontique?... Préférez-vous des pipeaux, des chalumeaux, des troupeaux... genre trumeau?... Voulez-vous faire jouer les eaux de votre palais? Je puis vous donner une imitation revue, corrigée et considérablement augmentée des pièces d'eau des Suisses, du Dragon... Ici, par Neptune! nous pouvons tailler en pleine eau!

LA PLUIE.

Oh! mon cher Jet, laissons là les effets aquatiques de votre pauvre petit Versailles, et requiez-moi d'autres divertissemens... Au surplus, je vous donne carte blanche; faites pour le mieux...

LE JET-D'EAU.

Il suffit! j'improviserai... Chez moi, les idées arrivent par jets...

(Un filet d'eau s'échappe de sa tête.)

UNE SOURCE.

Ma mère! ma mère! j'aperçois déjà plusieurs invités.

LE JET-D'EAU.

Alors, je commence mes fonctions de maître des cérémonies... je vais les introduire...

LA PLUIE.

C'est bien! (Aux Sources.) Vous, mes filles, à votre place.

LE JET-D'EAU, au fond, annonçant.

M. le Rhône et Mme la Saône.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. LE RHONE, M^{me} LA SAONE,
puis successivement, LA SEINE, LA TAMISE,
LE RHIN, LA GARONNE, LE LAC DE GENÈVE,
LE MISSISSIPI, LE FLEUVE JAUNE,
LE GUADALQUIVIR, LE NIL et LE PO.

LE RHONE et LA SAONE.

Salut à madame la Pluie.

LA PLUIE.

Bonjour, mes excellents amis... vous êtes les premiers arrivés... et je retourne le proverbe en votre faveur : « Aux premiers les bons!... » Merci de votre empressement.

LE RHONE.

Les fleuves et les rivières savent trop ce qu'ils vous doivent, madame la Pluie, pour ne pas accourir quand vous leur faites l'honneur de les convier à une fête. Aussitôt que votre petite ondée nous a remis votre invitation... j'ai dit à la Saône : « Allons, ma bonne, dépêchons, coulons vivement pour ne pas être en retard... » Et nous voilà.

LA SAONE.

Je suis tout en nage.

LE RHONE.

Et moi tout en eau.

LA PLUIE.

Votre présence m'inonde de joie... Je vois avec plaisir que nous faisons toujours bon ménage.

LE RHONE.

Mais oui, mais oui... C'est avec le même abandon que cette petite se jette dans mes bras... N'est-ce pas, ma Saô-saône que nous aimons toujours notre petit Rhô-rhône?

LA PLUIE.

Quel bonheur limpide!

LA SAONE.

Limpide... pas toujours.

LA PLUIE.

Comment?

LA SAONE.

Oh!... ce gros monstre-là est quelquefois d'une humeur bien désagréable... Il y a des moments où il n'est pas navigable.

LE RHONE.

Allons, pourquoi parler de ça?...

LA SAONE.

Oui, parfois monsieur s'enlève, se gonfle, écumet et bouillonne pour un rien... Il veut faire sa petite mer... Il quitte alors le domicile conjugal, et se permet de courir à travers champs.

LE RHONE.

Oh! ça l'arrive bien aussi, quelquefois... D'ailleurs, ma mie, j'avoue mes torts... Les fleuves ne sont pas parfaits... Au surplus, nous ne sommes venus ici que pour nous amuser, pour être gais... Allons, ma Saô-saône, remettez-vous au cou-

rant de votre bonne humeur... quant à moi, suis en train.

LA PLUIE.

A la bonne heure!

LE RHONE.

Je veux aujourd'hui folâtrer, rire, boire, et jouer un jeu d'enfer.

LA SAONE.

Oui, c'est cela... on joue, on perd, et l'on est à sec.

LE RHONE.

Le Rhône ne craint pas cela... Je ne suis pas de ces fleuves qui se coulent facilement.

LE JET-D'EAU, annonçant.

M^{me} la Seine! M^{me} la Tamise!

LA PLUIE, à la Seine et à la Tamise qui entrent.

La Seine et la Tamise réunies!

LA SEINE.

Cela vous étonne, n'est-ce pas? Eh bien! nous sommes, depuis une heure, les meilleures amies du monde.

LA TAMISE.

Oh! yes... Le Seine... elle avait été biocoup charmante... en donnant à moà pour cadeau une petite rivière très jolie...

LE RHONE.

La Seine vous a donné une rivière?

LA TAMISE.

De diamans... Yes, elle a donné à moà cette rivière de diamans.

LA SEINE.

Oh! une bagatelle...

LE RHONE.

Fichtre, les beaux diamans!... la belle eau!... Tamise, en vous voyant, chacun dira maintenant : Oh! la belle eau!

LA SEINE.

Les petits cadeaux entretiennent l'entente cordiale... La Tamise voulait, en retour, m'accabler de ses produits; mais je n'ai pas besoin de ra-soirs, et je ne porte pas encore de flanelle.

LA TAMISE.

Oh! méchante!... oh! méchante!... je vous donnerai autre chose de *beauteful*... Vous verrez... vous verrez...

LA PLUIE.

C'est cela, et que désormais deux rivières si bien faites pour s'entendre ne soient plus troublées... dans leur amitié.

LA SAONE, au Rhône.

La Seine et la Tamise réunies... ça n'est pas clair.

LE RHONE.

Bah! Pourquoi aller au fond de tout cela.

LE JET-D'EAU, annonçant.

M. le Rhin!

LE RHIN.

C'être moi! ponchour... ponchour, ma pelle et

* Prononcez : biotifoul.

ponne bluie... fous rébandez tuchur au milieu de nous des averses de ponheur et des chiboulées de satisfaction... que j'en être pien choyeux que je peux dire. (Il lui baise la main.)

LA PLUIE.

Et la santé?

LE RHIN.

Tu ducement... Tant que le Rhin, foyez-vous, il ne se fera pas obérer de ses cataractes... ça ira tu ducement... tu ducement...

LA PLUIE.

Bah! vous avez encore bon pied, bon œil...

LA SAONE, au Rhin.

Et si vous étiez plus sùge...

LE RHIN.

Moi!...

LA SAONE.

Mais vous faites beaucoup trop vos cascades...

LE RHIN.

Ne barlons pas de ça...

LE JET-D'EAU, annonçant.

La Garonne! le lac de Genève!

LA GARONNE.

AIR connu.

Les bords dé la Garonne
Sont des endroits charmans,
Les femmes y sont bonnes
Les maris complaisans.

On rit, l'on jase, on déraisonne
Et l'on s'amuse un pètit moment.

Salut à tout lé monde... enchanté dé vous voir!

LE LAC, entrant; il tire deux énormes montres, avec des poissons pour breloques.

J'arrive à l'heure juste!... à l'heure juste!... et cela, sans me presser.

LA SAONE.

Ce lac de Genève! quel calme plât!

LA SEINE.

Il est toujours en panne!

LA PLUIE.

Bonjour, père Tranquille.

LA GARONNE.

Père Tranquille... Bien nommé!... En vain cherche-t-il à se donner beaucoup dé mouvement, comme vous voyez... (Elle indique ses montres.) ça n'y fait dé rien, dé rien!

LE LAC.

Garonne, ne commencez pas vos gasconnades, je vous prie...

LA GARONNE.

Bonjour, Rhône magnifique... Bonjour, Rhin majestueux... Bonjour ma Saône, ma Seine, ma Tamise... Jé vous trouve toujours plus belles, plus fraîches, plus gracieuses, foi dé Garonne... (À part.) Jé né pense pas un mot dé cé qué jé dis... mais c'est égal... (Haut.) Nous allons donc bien rire, bien nous amuser... Jé bouillonne dé vous raconter des histoires incroyables, quoique

véritables... Les mystères du golfe... par exemple... Oh! jé m'engage, mes pètités rivières, à ne point laisser tarir la conversation.

LE LAC.

Foi de lac... c'est un flux et un reflux de paroles étourdissantes... Je vais m'endormir dans un coin... (Il va s'asseoir et s'endort peu à peu.)

LA GARONNE.

Ah ça, mais jé né vois pas M^{me} la Loire?

LA PLUIE.

La Loire... non... Depuis quelque temps elle se livre à des débordemens que je ne puis tolérer... Elle aurait troublé notre joie. J'ai fait consigner aussi les giboulées.

LA GARONNE.

Oh! jé vous approuve... Ce sont des pies-grièches.

LA PLUIE.

Et M^{me} la Grêle que je ne veux plus recevoir...

LA SEINE.

Elle cassait les vitres en parlant.

LE RHONE.

Et puis ces dames auraient jeté du froid parmi nous.

LE JET-D'EAU, annonçant.

Le Guadalquivir, le Nil, le fleuve Jaune, le Mississipi! (Ils paraissent successivement, saluent M^{me} la Pluie, et vont se placer à droite et à gauche. —Annonçant.) Le Pô! (Mouvement général.)

LA GARONNE, à la Seine.

Celui-là est beau, mais il est bête!

LE RHONE, au Rhin.

J'espère qu'il ne l'a pas gardé pour le dernier... Nous ne pouvons pas rester sur le fleuve qu'il vient de nommer.

LE PO, saluant la compagnie.

Est-ce que je suis en retard? Il paraît que j'étais derrière tout le monde. J'en suis vraiment confus...

LE JET-D'EAU, revenant.

Le canal de l'Oureq demande à entrer... Je ne sais si je dois...

LA PLUIE.

Fi donc!... un bâtard!... Je ne reçois pas de canaux. Laissez entrer les fleuves, les rivières, tout ce qui porte enfin un nom présentable; mais je trouve ce canal de l'Oureq très impertinent.

LE JET-D'EAU.

Je ne crois pas devoir vous parler de plusieurs petits ruisseaux qui sollicitaient la même faveur, et voulaient s'infiltrer jusqu'ici... Je les ai laissés à la porte... mais ils murmurent.

LA PLUIE.

Que disent-ils?

LE JET-D'EAU.

Ils prétendent que les petits ruisseaux font les grandes rivières... et qu'à ce titre...

LES RIVIÈRES, ensemble.

Les insolens!...

LA PLUIE.

Qu'on les mette à la raison.

LE JET-D'EAU.

Si les murmures continuent, je tombe au beau milieu des ruisseaux et je les bataie.

LA PLUIE.

C'est bien; ne songeons plus qu'à la fête.

LE RHÔNE.

Bravissimo! Oui, fleuves et rivières, mes amis, de la gaîté, corbleu!... Il doit nous être facile de noyer la tristesse!... Chantons, rions, buvons... Moi, d'abord, je ne suis pas fâché de mettre un peu de vin dans mon eau.

LA SEINE.

Bon! voilà le Rhône qui se lance.

LE RHIN.

Y sera chentil, ce soir.

LE RHONE.

Je ne vous le cache pas... je veux me donner une petite pointe... Ecoutez donc... je suis vigouille aussi, moi... Ça met le vin à la bouche.

AIR de Lantara.

Puisque ma qualité de fleuve,
Soumise à la loi des démons,
Exige que toujours j'aitreuve
Les champs, les prés et les humains,
Je me conforme aux arrêts souverains.
Mais, en retour, largement je me livre
Au doux nectar que le raisin produit.
Emportez-moi ce soir si je m'enivre,
Faites rentrer le Rhône dans son lit.
Si je bois trop, ce soir, si je m'enivre,
Mes bons amis, portez-moi dans mon lit.
Faites rentrer le Rhône dans son lit.

TOUS.

A boire! à boire!

LE RHONE.

Qui donc calmera notre soif?...

LE JET D'EAU, annonçant.

La Rosée.

TOUS, avec joie.

La Rosée!

LA PLUIE.

Ma fille chérie!... qu'elle entre... qu'elle soit la bien-venue.

(Tout le monde se place. — M^{me} la Pluie s'assied au fond. — La Rosée paraît et danse. Elle secoue les perles de sa chevelure, et des fleurs naissent sous ses pas. — Après le pas, elle reçoit des félicitations de tout le monde.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MIRZA, LE PRINCE, LA PRINCESSE.

MIRZA, au prince et à la princesse.
Venez, suivez-moi.

LE PRINCE.

Au milieu de ces fleuves, de ces rivières!... J'éprouvé une crainte vague.

MIRZA, à la Pluie.

Pardonnez-moi de venir troubler vos plaisirs.

LA PLUIE.

Ah! c'est toi, Mirza... avec tes deux problèmes sans doute.

MIRZA.

Il vous est facile, ô madame la Pluie, de vous répandre en bienfaits sur ces pauvres amans.

LE PRINCE.

Vous nous verrez alors pénétrés de reconnaissance.

LA PLUIE.

J'é connais votre histoire, et je veux faire quelque chose pour vous. Malheureusement je suis forcée de partir demain pour aller mouiller les plaines de la Beauce et de la Champagne... Je ne pourrai vous servir en personne; mais j'ai là un nuage tout chargé de gouttes d'eau, et je vous l'abandonne.

LE PRINCE, bas, à Mirza.

Je ne comprends pas.

MIRZA, de même.

Silence!

(Un nuage paraît et crève. — Il en sort aussitôt une armée de gouttes d'eau.)

LA PLUIE.

Que ces gouttes d'eau l'accompagnent et obéissent à tes ordres!... Elles feront merveille et donneront dès que tu jugeras l'instant favorable.

MIRZA, LE PRINCE ET LA PRINCESSE.

Merci!

LA PLUIE.

Je ferai plus encore... Puisque tu as besoin des éléments, j'en sais un des plus puissans dont je veux te procurer l'appui... Allez m'attendre tous trois.

MIRZA.

Où cela, madame?

LA PLUIE, à Mirza.

A la grotte du Nord... C'est là qu'habite M. le Vent.

(L'armée des gouttes d'eau défile et s'éloigne à la suite du prince, de Mirza et de la princesse.)

MIRZA.

Nous y serons. (Ils sortent tous trois.)

LA PLUIE.

Et vous, mes gouttes d'eau, en marche!

(Après différentes évolutions, les gouttes d'eau, sur un signe de M^{me} la Pluie, se précipitent au dehors. — M^{me} la Pluie retourne vers ses invités.)

QUINZIÈME TABLEAU. — MONSIEUR LE VENT.

<i>Personnages.</i>	<i>Acteurs.</i>
M. LE VENT.....	MM. FERRIN.
LONGUE-HALEINE.....	ST-AMAND.
OURAGAN.....	MARLAND.
M ^{me} LA PLUIE.....	M ^{mes} GÉNOT.
ZÉPHIR, fils du Vent.....	BOUTIN.
PETITS VENTS-COULIS, VENTS.	

(Une grotte bizarre. — Des souterrains, dans lesquels se trouvent des vents captifs. — A gauche, les brises de mer; au milieu, les vents du nord; à droite, les vents-coulis, etc.)

SCÈNE I.

M. LE VENT, puis LONGUE-HALEINE.

LE VENT, entrant vivement.

Ouf! ouf! Je suis tout essoufflé! tout essoufflé... Je viens de franchir l'Océan... de faire échouer douze navires... douze navires!... Je suis très content... très content!

AIR de M. Pilati.

Je suis le vent!
Vive le vent!

A mon pouvoir, à mon caprice,
S'il faut partout qu'on obéisse,
Le vent
Souvent

Est bon vivant!

Sur les humains je me délasse
A souffler, selon mon humeur,
Tantôt le vent de la disgrâce,
Tantôt le vent de la faveur.
Le vent!

Vive le vent! etc. (Bis.)

Sur le moulin de la mémoire,
Qui souffle, en passant, le bonheur?
Qui fait flotter toute bannière
Sans regarder à sa couleur?

Le vent! (Bis.)

Vive le vent! etc.

Plus d'un poète, dans le monde,
Me doit l'honneur d'un nom fameux.
De leur capacité profonde
Que sort-il de si merveilleux?

Du vent! (Bis.)

Vive le vent! etc.

A quoi tient une renommée?
A mon souffle; et, le plus souvent,
Qu'est la gloire?... Un peu de fumée;
La fumée est soumise au vent.
Le vent!

Vive le vent! etc. (Bis.)

Je suis vagabond par régime,
Aventureux, indépendant;
J'éclate alors qu'on me comprime.
Liberté! c'est le cri du vent.

Je suis le vent!

Vive le vent!

A mon pouvoir, à mon caprice,
S'il faut partout qu'on obéisse,
Le vent
Souvent

Est bon vivant.

J'ai l'estomac gonflé... très gonflé... Je veux dé-

jeûner... (Il appelle.) Vents-coulis, petits vents-coulis, mes amis! faufilez-vous ici vivement, obéissez! (Des petits vents paraissent et sautent autour de lui.) Vous voici! très bien... Petits vents-coulis, dites à la vieille Bourrasque, ma cuisinière, de me servir à déjeuner... Qu'en trois temps, plusieurs vents allument ses fourneaux... et qu'elle me confectionne, *presto, subito*, un vol-au-vent, un soufflé, une omelette soufflée et des beignets soufflés... Pfo! pfo! pfo!... Allez, filez, filez!... (Les petits vents sortent. — Appétant.) Longue-Haleine! (Un vent très grand et très maigre se présente.) J'ai besoin de toi, Longue-Haleine... Je t'ai nommé mon sommelier... J'ai besoin de humer, de me désaltérer, d'inspirer un liquide quelconque; apporte-moi du vin.

LONGUE-HALEINE, très vite.

Que désire Son Altesse?... du blanc, du rouge, du bordeaux, du champagne, du sillery, du pomard, du tonnerre, du grave, du tockay, du joanisberg?

LE VENT.

Assez!... Une fois qu'on te permet de souffler le mot, il n'y a plus moyen de l'arrêter... Longue-Haleine, apporte-moi de mon vin favori... du moulin-à-vent.. Je boirai d'abord du moulin-à-vent; après, nous verrons. (Longue-Haleine sort. — Les vents-coulis ont mis la table et servi le déjeuner.) Le déjeuner est servi... très bien... je vais l'engouffrer. (Il mange très vite.) Tout cela est bon, très bon... c'est léger, ça coule, ça passe, ça fond, ça file, ça file, ça glisse, ça disparaît... (Longue-Haleine, qui est allé chercher une très longue bouteille.) A boire! verse vivement!... Que s'est-il passé pendant mon absence?... Parle peu et bien... Si tu parles trop... pfo! je te renverse!... Tu es averti... file!

LONGUE-HALEINE.

Maître, une bonne nouvelle!... Le gros chène de la plaine est à bas.

LE VENT, avec joie.

Il est à bas?

LONGUE-HALEINE, d'un air de triomphe.

Il est à bas!

LE VENT.

Ce grand chêne qui nous narguait depuis deux cents ans, à bas!

LONGUE-HALEINE.

A bas!

LE VENT.

De qui est ce beau coup de vent?

LONGUE-HALEINE.

C'est Aquilon qui en est venu à bout.

LE VENT.

Mon brave Aquilon!... bon vent!... des poumons d'airain... et puis, énergique... tenace... tétu... Bon vent! bon vent!

LONGUE-HALEINE.

La chaumière a été rasée du même coup.

LE VENT.

Tant pis, tant pis!... Si c'eût été le palais de la Montagne, à la bonne heure!... J'exécra ces riches qui se calfeutrent chez eux, qui bouchent hermétiquement portes et fenêtres... dont les tentures épaisses, les rideaux, les portières... m'interdisent tout passage... C'est tout au plus si, chez eux, je puis souffler par le trou de la serrure... tandis que le pauvre, lui, me donne toujours un asile. Lorsque, poursuivi par la Pluie, mon ennemie acharnée, je cherche un refuge pour qu'elle ne m'abatte pas... je trouve un abri dans les masures, chez les gueux... Là, les murs sont percés à jour... les vitres brisées... le toit est ouvert... le loquet mal attaché... je n'ai qu'à souffler la porte pour entrer. Pffou!... Ça va tout seul... Je bourdonne dans les cheminées... et Mme la Pluie est attrapée... elle enrage!

LONGUE-HALEINE.

Je vous croyais mieux ensemble...

LE VENT.

Non. C'est un élément despotique. Tout à l'heure encore, elle marchait sur mes talons. Mais j'ai repoussé de mon souffle puissant ses nuages tout chargés d'eau... qui voulaient crever sur le mien, sur mon dos! Et ça m'a altéré... Donne-moi à boire... Et Zéphir, et mon fils, où est-il?

(Il boit.)

LONGUE-HALEINE.

Je ne l'ai pas vu, ce matin.

LE VENT.

Pourquoi ça?

LONGUE-HALEINE.

Parce qu'il n'est pas rentré hier au soir.

LE VENT.

Il n'est pas rentré... Ah! le petit scélérat!... J'ai beau lui faire la leçon... autant en emportent les vents... Longue-Haleine, cet enfant-là me donnera bien du tintouin!

LONGUE-HALEINE.

Bah! c'est jeune, ça aime à jouer... ça joue... ça voltige, ça folâtre, ça batifole... ça couraille.

LE VENT.

Assez... grand nigaud! tu le défends toujours... et ça me gonfle... Pffou! pffou!

(L'orchestre joue en sourdine l'air de l'entrée de Zéphir.)

LONGUE-HALEINE.

Attendez...

LE VENT.

Quoi?

LONGUE-HALEINE.

Je crois qu'oui.

LE VENT.

Quoi? qu'oui?

LONGUE-HALEINE.

Un petit air frais m'entre dans le tuyau de l'oreille.

LE VENT.

T'expliqueras-tu?

LONGUE-HALEINE.

Il n'y a que Zéphir qui possède ce souffle-là... Ce doit être lui... c'est lui...

LE VENT.

Je vais le recevoir d'importance... Enlevez le couvert.

(Il souffle sur la table et fait disparaître tout ce qui était dessus.—Un nouveau souffle enlève la table.)

LONGUE-HALEINE.

Le voici.

LE VENT.

Laissez-nous...

SCÈNE II.

M. LE VENT, ZÉPHIR; il est suivi DE PETITS VENTS-COULIS, qui vont s'asseoir à droite.

LE VENT.

Ah! vous voilà enfin, monsieur le coureur... Ce n'est pas malheureux!...

ZÉPHIR.

Bonjour, papa.

LE VENT.

Petit libertin!

ZÉPHIR.

Ça va bien, papa?

LE VENT.

Oui, monsieur, ça va... ça va assez bien... mais ça irait encore mieux sans vos escapades...

ZÉPHIR.

Tu vas encore me faire de la morale... Si tu crois que c'est amusant...

LE VENT.

Ah ça!... Zéphir... vous ne deviendrez donc jamais un vent sérieux... Voyez Aquilon, Auster, Favonius... vous n'approcherez jamais de Favonius, et vous ne serez jamais Auster.

ZÉPHIR.

Mais, mon cher père, je n'ai point la prétention de ressembler à vos vieux vents... moi!

LE VENT.

Tenez, pour vous humilier, j'ai ici de simples vents-coulis qui vous feraient honte... Voyez ce petit-là, qui met les doigts dans son nez... il abat déjà sa demi-douzaine de cheminées par semaine... Vous devriez en rongir...

ZÉPHIR.

Ma foi non.

LE VENT.

Si vous aviez voulu travailler... vous seriez en état de déraciner une allée de tilleuls avant votre déjeuner... mais, au lieu de cela, monsieur se coiffe en coup de vent, et flâne tant que le jour dure.

ZÉPHIR.

Tiens ! je l'avoue... j'aime à courir, à voltiger... Je ne suis pas votre fils pour rien, après tout.

LE VENT.

C'est vrai, au fait.

ZÉPHIR.

C'est si bon de folâtrer dans les blés, d'agiter de blondes chevelures, de soulever des écharpes, de déranger des fichus ou de faire apprécier les contours d'une jolie jambe...

LE VENT.

Petit libertin ! mais cela s'appelle jouer... et jouer n'est pas souffler... Tu es trop léger.

ZÉPHIR.

Si Zéphir n'était pas léger... qui donc le serait ?

LE VENT.

Il a réponse à tout... Quand on est jeune, mon Dieu... je conçois qu'on s'amuse, mais honorablement... On avise un navire faisant voile pour le levant... on se gonfle un peu... on soufflote... histoire de badiner... et le navire s'en va au couchant... Celui qui ringle vers l'est... on le pousse à l'ouest. C'est drôle ça, monsieur... et ce sont des amusemens dignes de votre naissance.

ZÉPHIR.

Bah ! c'est rocoo !... Et quand vous étiez jeune vous en faisiez bien d'autres.

LE VENT.

Qui est-ce qui t'a dit ça ?... qui est-ce qui t'a dit ça ?

ZÉPHIR.

Oui, oui, on m'a conté de vos tours.

LE VENT, souriant.

Bah ! vraiment.

ZÉPHIR.

Dites donc, papa... qui donc autrefois, pour se divertir, allait sur les grands chemins, dans les promenaades... et soulevait des flots de poussière pour aveugler les passans ?... qui donc dérobait des baisers aux femmes pendant que les maris n'y voyaient que du sable ?...

LE VENT, à part, en riant.

C'était moi !

ZÉPHIR.

Qui est-ce qui soufflait les perruques aux passans... qui leur poussait des volets sur le nez, et faisait tomber des pots de fleurs sur leur tête ?

LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR.

LE VENT.

C'est le Mistral qui t'a conté tout cela... Je n'en ai parlé qu'au Mistral.

ZÉPHIR.

Ah ! vous voyez bien que c'est vrai !...

LE VENT, à part.

Je suis pris... petit serpent !

ZÉPHIR.

Laissez-moi donc, à mon tour, enlever des chapeaux, des enseignes... et casser des vitres si ça me fait plaisir.

LE VENT.

Mais, mon enfant, tout cela ne t'empêche pas de te livrer à des études sérieuses, touchant ta profession. Mon Dieu, je n'exige pas que tu culbutes des navires de cent vingt canons... que tu renverse des cathédrales, non. Mais, comme je le disais... il y a moyen de s'instruire en s'amusant... Tiens, je veux t'enseigner une recette pour faire capoter un canot... c'est gentil, c'est gracieux et bien simple.

ZÉPHIR, regardant au dehors.

Oh ! le joli cerf-volant !

LE VENT.

Ne t'occupe pas de cerf-volant, et écoute-moi. Tu commences par souffler vent arrière... doucement, gentiment... ça leur donnera de la confiance... Tu me suis bien, n'est-ce pas ?

ZÉPHIR.

Oui, papa, continuez l'explication de la gravure... (A part.) Mais j'aime mieux le cerf-volant, et je me donne de l'air.

(Il s'esquive adroitement.)

LE VENT.

Tout à coup, tu te retournes, tu sautes grand large, et là, pfo ! pfo ! pfo !... tu l'empoignes en sous-œuvre... Ils ont beau prendre des ris, tu leur ris au nez... et flouc !... le canot capote, barbote... Alors, toi, tu files... et... (Cherchant Zéphir.) Eh bien !... Zéphir... où est-il ?... Parti, envolé... Décidément, je n'en ferai jamais rien... je suis trop faible pour cet enfant-là... c'est un vent gâté qui sera toujours sans consistance...

LONGUE-HALEINE, entrant.

Monsieur le Vent...

LE VENT.

Qu'est-ce encore ?...

LONGUE-HALEINE.

Le Mistral demande s'il peut partir pour Marseille...

LE VENT.

Le Mistral... Eh oui, tron de l'air !... qu'il s'en aille... il devrait être déjà parti depuis longtemps... Et le Simoun ?...

LONGUE-HALEINE.

Le vent du désert... il est indisposé.

LE VENT.

Ah ça ! il devient donc poussif... Si ça continue, je le casse... et je l'envoie à l'Hospice des vieux vents...

LONGUE-HALEINE.

Que décidez-vous pour le service d'aujourd'hui?...

LE VENT.

Qu'on prenne le chemin du nord... et qu'on revienne sud-sud-ouest... Allez, qu'on file, qu'on souffle, qu'on fasse grincer toutes les girouettes, et qu'on me laisse... (Longue-Haleine s'éloigne.— On entend l'air varié de : *Il pleut bergère.*) Je ne sais ce que j'éprouve... je suis énervé, irrité, oppressé... une moiteur désagréable me pénètre... quelque chose me fouette le visage...

LONGUE-HALEINE, revenant dans la plus grande agitation.

Ah! grand Dieu! Ah! ciel!

LE VENT.

Qu'y a-t-il?

LONGUE-HALEINE.

Madame la Pluie!

LE VENT.

Hein?

LONGUE-HALEINE.

Qui force...

LE VENT.

Quoi?

LONGUE-HALEINE.

L'entrée de la grotte...

LE VENT.

Oh!

LONGUE-HALEINE.

Je me sauve... (Il s'échappe.)

LE VENT, avec terreur.

Madame la Pluie... ici, chez moi!... Elle viendrait tomber jusque dans ma grotte!... Mais c'est affreux!... Ah! je me sens abattu!... je fléchis... le souffle me manque... je m'évanouis!... (Il tombe à terre.)

SCÈNE III.

M. LE VENT, M^{me} LA PLUIE.

AIR : Des mains de Melpomène en pleurs.

Pourquoi trembler? Sur toi, sur tes sujets
Je ne viens point répandre ma colère;
Si j'ai, parfois, dérangé tes projets,
Je ne viens point te déclarer la guerre.
J'ai renversé ton souffle bien souvent,
Mais, aujourd'hui, je ne veux pas combattre.
La Pluie, enfin, loin de vouloir l'abattre,
Consent à relever le Vent.

(Elle lui tend la main et l'aide à se relever.)

LA PLUIE et LE VENT, ensemble.

La Pluie a relevé le Vent!

LE VENT.

Est-ce bien possible?... Eh quoi!... vous daigneriez retenir vos averses, j'échapperais à vos écluses... je ne serais plus menacé par vos cataclysmes?...

LA PLUIE.

Je viens t'offrir une trêve...

LE VENT.

Une trêve?...

LA PLUIE.

Et l'occasion de te distinguer...

LE VENT.

De quoi s'agit-il?

LA PLUIE.

De nous unir pour une même cause...

LE VENT.

Ordonnez...

LA PLUIE.

Je te demande pour un jour seulement tes vents les plus redoutables... et à cette condition...

LE VENT.

Eh bien?...

LA PLUIE.

Pendant un mois entier je te laisserai souffler sans t'abattre...

LE VENT.

C'est un marché d'or... J'y consens... Je vais vous donner une compagnie de vents d'élite, commandée par le roi des ouragans.

LA PLUIE.

Très bien!

LE VENT, appelant.

Longue-Haleine!...

LONGUE-HALEINE, entrant avec crainte.

Maître! (A part.) Tiens, il est debout!

LE VENT.

Qu'on fasse sortir la sixième compagnie du premier bataillon de la quarante-cinquième légion de mes vieux dur-à-cuire... et qu'on déchaîne Ravageur, mon fidèle ouragan... (A la Pluie.) Est-ce assez?...

LA PLUIE.

Oui, je suis satisfaite...

(Longue-Haleine a fait un signe au dehors. — Tous les vents arrivent, Ouragan à leur tête.)

LE VENT.

AIR : Canotiers, à vos canotières.

Saluez madame la Pluie,

A sa voix obéissez tous!

Elle est, aujourd'hui, ma meilleure amie.

Enfilez vos pommons, et préparez-vous!

LES VENTS.

Enflons, enflons!

Soufflons, soufflons!

De nos pommons

Nous vous répondons...

OURAGAN, commandant les vents.

Attention!... Préparez pommons!... gonflez joues! En avant! vents.

(Ils sortent en soufflant; puis le Vent et la Pluie à leur suite.)

SEIZIÈME TABLEAU. — LE CAMP ET L'OURAGAN.

Personnages.

LE BARON.....
 AVENANT.....
 TRANCHE-MONTAGNE.....
 UN SOLDAT.....
 M. LE VENT.....
 Mme LA PLUIE.....
 EMILIO.....
 SOLDATS, CANTINIÈRES.

Acteurs.

MM. NESTOR.
 GABRIEL.
 MERCIER.
 POTONNIER.
 PERRIN.
 M^{mes} GÉNOT.
 BARON.

Un camp. — Des soldats boivent, jouent et dansent avec des cantinières.

SCÈNE I.

SOLDATS, CANTINIÈRES, puis LE BARON DE HAUTE-FUTAIE.

CHOEUR.

AIR nouveau de M. Pilati.

Francs lurons, gais soldats,
 Faut-il aux combats
 Affronter le trépas ?
 En avant, soldats !
 Mais pendant la paix,
 Après le succès,
 Il faut boire
 A la victoire !

Francs lurons, gais soldats,
 Faut-il aux combats
 Affronter le trépas ?
 En avant, soldats !
 Mais pendant la paix

(Bis.)

Courons à d'autres succès !
 Approchez, jeunes filles,
 Cantinières gentilles,
 Sous les vertes charmilles
 Venez causer tout bas...
 Plus loin, l'or étincèle,
 La fortune m'appelle,
 Elle est femme, elle est belle,
 Et nous ouvre ses bras !

REPRISE DU CHOEUR.

Francs lurons, gais soldats, etc.

(On danse sur la ritournelle.)

UN SOLDAT, arrivant vivement.

Le général ! le général !

(Tous les soldats quittent à l'instant et le jeu, et les bouteilles et les cantinières, pour se ranger en bataille, fixes et immobiles.)

LE BARON, entrant ; il marche vite et semble plongé dans de sombres réflexions.

Quelle nuit ! quel rêve !... Je ne puis retrouver l'équilibre de ma raison... C'est absurde de croire aux rêves... (Confidemment au public.) Eh bien ! j'y crois !... Cet Avenant, mon cauchemar !... il m'est apparu, sous ma tente, dans mon sommeil... il me serrait la gorge de son gantelet de fer... au point que ma langue sortait de sa demeure habituelle... et s'allongeait, s'allongeait... Si je ne m'étais pas éveillé... je ne sais pas où elle serait allée... Les morts ont une détestable

habitude... c'est de venir tourmenter les vivans... Qu'ils restent chez eux... qu'ils s'amuse entre eux... Je dis : les morts !... car il est bien mort, cette fois, ce cauchemar de prince, cet Avenant à qui je dois le plus déplorable physique... Eh bien ! oui, je suis laid ! je suis hideux ! repoussant... et la laideur m'a rendu féroce ! (Appelant d'une voix forte.) Tranche Montagne ! (Un soldat s'approche.) A-t-on pendu les trois seigneurs qui se sont si vaillamment défendus hier ?

TRANCHE-MONTAGNE.

Vos ordres sont exécutés.

LE BARON.

Bien ! Et ces manans qui refusaient de livrer leur argent ?

TRANCHE-MONTAGNE.

Pendus aussi !...

LE BARON.

Très bien ! J'aime à pendre, et à voir pendre... ça m'amuse, ça me réjouit, ça me rafraichit le sang... J'aime encore à piller, à brûler, à saccager ! Aussi, je brûle ! je pille ! je saccage !

TRANCHE-MONTAGNE.

Général !

LE BARON, durement.

Quoi ?

TRANCHE-MONTAGNE.

Un jeune cavalier demande à parler à Votre Altesse.

LE BARON, avec colère.

Qu'on le pend !

TRANCHE-MONTAGNE.

Il est porteur d'un parchemin.

LE BARON.

Qu'on le pend avec son parchemin.

TRANCHE-MONTAGNE.

C'est, dit-il, une déclaration de guerre.

LE BARON.

Une déclaration de guerre ? c'est différent ! qu'on ne le pend pas tout de suite... qu'on me l'amène... (Tranche-Montagne s'incline et sort avec deux soldats.) Une déclaration de guerre... tant mieux !... Encore quelque castel à attaquer, à forcer, à raser, à brûler... ça me rend l'âme joyeuse... Voilà une distraction toute trouvée... (Brutalement.) Eh bien ! cet envoyé ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, EMILIO; il a les yeux bandés, et est amené par TRANCHE-MONTAGNE et DES SOLDATS.

LE BARON.

Otez ce bandeau. (On enlève le bandeau qui couvrait les yeux d'Emilio.) Que vois-je ?..

EMILIO.

Son Altesse me reconnaît ?..

LE BARON.

Emilio... que signifie ?..

EMILIO.

Je vous apporte ce message au nom du prince Avenant, mon seigneur et maître.

LE BARON.

Qu'est-ce que tu as dit là ?.. qu'est-ce que tu as dit là ?.. Avenant !.. Il n'est pas encore mort ?..

EMILIO, lui présentant un parchemin

Si vous voulez vous en convaincre.

LE BARON, prenant le rouleau.

Mon cauchemar vit encore ! (Avec un rire féroce.) Ah ! ah ! ah ! ah !.. Eh bien ! tant mieux ! je pourrai donc me venger une bonne fois !..

EMILIO.

Cela n'est pas sûr !

LE BARON

Je pourrai donc, à mon tour, [lui serrer la gorge de mon gantelet de fer !

EMILIO.

C'est ce qu'il faudra voir.

LE BARON, déroulant le parchemin.

Je devine... il me demande grâce et merci !.. il m'adresse des paroles suppliantes pour implorer ma clémence... (Lisant.) « Vous êtes un grand gueux ! » Hein !

EMILIO.

Continuez...

LE BARON, lisant.

« Après avoir usurpé la couronne de votre nièce, vous m'avez volé mon royaume... Je viens vous reprendre et cette couronne et ce royaume. » (Parlant.) Il a eu bien tort de se déranger pour ça. (Continuant.) « Je m'avance, » seul, pour vous combattre... » (Parlant.) Seul !.. il y a seul... (A Emilio.) Est-ce qu'il a fait une chute ?.. Est-ce que le cerveau...

EMILIO.

Continuez...

LE BARON, lisant.

« Si, dans une heure, vous ne m'apportez pas votre épée en signe de soumission... dans une heure je taillerai votre armée en pièces.

» AVENANT. »

Mais c'est le comble de la bouffonnerie... Nous tailler en pièces, tout seul !.. Mais je vais faire

rire toute mon armée en lui contant cela... nous en rirons beaucoup, mon armée et moi.

(Tous les soldats rient.)

EMILIO.

Prenez garde de ne pas rire le dernier...

LE BARON.

Quant à toi, qui as toujours eu la langue très bien pendue, je me charge de te la pendre mieux encore tout à l'heure...

EMILIO.

Tout à l'heure, vous serez au pouvoir de mon maître...

LE BARON.

Emparez-vous de ce page... et qu'on le tienne étroitement ficelé. (Deux soldats le saisissent.)

EMILIO.

Je suis envoyé en parlementaire... je suis inviolable...

LE BARON.

Oui ! Eh bien ! qu'on le jette dans un cul de basse-fosse... avec tous les égards qui sont dus à son caractère inviolable... Allez !..

(On entraîne Emilio.)

LE BARON, se promenant un moment avec agitation, à lui-même.

Seul contre une armée !.. cela doit cacher quelque piège... quelque trahison... (Appelant.) Tranche-Montagne !

TRANCHE-MONTAGNE.

Général ! (Le temps se couvre peu à peu.)

LE BARON.

Qu'on fouille les masures, qu'on fouille les bois, les buissons... qu'on fouille tout !.. Puis, que six d'entre vous aillent s'emparer de cet Avenant, de ce fou, que tu me prendras à dîner, pour mon dessert... Va !.. (Tranche-Montagne sort, suivi de six soldats; le tonnerre gronde sourdement.) Et vous, soldats, sous les armes !.. (On entend un roulement de tambour, les soldats obéissent.—A part.) Le temps est à l'orage... ça tombe même déjà... (Haut.) Soldats ! j'appelle de tous mes vœux le moment où je pourrai vous conduire à de nouveaux triomphes... (La pluie tombe avec force.—A part.) Diab ! ça tombe bien ! (Haut.) Soldats, une armée ennemie entoure peut-être notre camp... mais je ne crains rien au milieu de vous. Il ne faut pas vous échauffer les oreilles, à vous, mes braves piquiers... vous avez la tête près du bonnet !.. n'est-ce pas ?.. (Un coup de vent enlève toutes les toques des arbalétriers.) Bon !.. c'est quand je dis qu'ils ont la tête près du bonnet, que le vent les décoiffe... Diantre, ça redouble ! quel chien de temps ! et Tranche-Montagne qui ne revient pas ! Ah ! le voici ! Eh bien ?..

TRANCHE-MONTAGNE, rentrant tout mouillé et les vêtements en désordre.

Eh bien ! pas moyen d'approcher de votre Avenant... (La pluie tombe toujours.)

LE BARON.

Comment ! avec tes soldats...

TRANCHE-MONTAGNE.

Mes soldats ont été renversés d'un coup de vent, et moi-même, terrassé trois fois, le diable s'en mêle, j'ai dû battre en retraite devant le prince, qui m'a crié qu'il allait commencer l'attaque.

LE BARON.

Il n'est donc pas seul ?

TRANCHE-MONTAGNE.

Ma foi ! la pluie m'aveuglait tellement, qu'il m'a été impossible de rien voir...

LE BARON.

Tu n'es qu'une poule mouillée... Soldats, mes braves, vous l'entendez... on va attaquer le camp... Tenons-nous sur la défensive... attendez le moment de courir sus à l'ennemi...

UN SOLDAT.

Mais, général, il n'y a pas moyen de tenir contre un pareil temps...

LE BARON.

Oui, ça mouille... ça pénètre... ça fouette le visage... mais, vous tiendrez bon, mes braves... Le vent et la pluie se sont ligués contre nous... mais vous vous moquez de la pluie et du vent, n'est-ce pas ?... (La pluie redouble encore.) Sapristi ! quelle ondée !...

TRANCHE-MONTAGNE.

Nous sommes percés jusqu'aux os !

LE SOLDAT.

Mais c'est le déluge !...

(Les soldats se dirigent vers les tentes. — Un coup de vent épouvantable les renverse, ainsi que le baron. — Toutes les tentes des premiers plans ont été rasées du même coup.)

TOUS LES SOLDATS, en tombant.

L'ouragan ! l'ouragan !...

LE BARON.

Ouf ! je suis abîmé !...

(Second coup de vent qui fait disparaître les arbres et les tentes qui étaient restées debout au lointain. — A la place d'un camp, on n'aperçoit plus qu'une campagne dévastée et jonchée de débris.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LE PRINCE, EMILIO, et LES GOUTTES D'EAU.

(Le prince paraît suivi de son armée de gouttes d'eau. — Les gouttes d'eau fondent sur les soldats et les tiennent en arrêt. — Le prince va droit au baron, il lui met le pied sur la poitrine et l'épée sur la gorge. — Tableau.)

LE PRINCE.

Ton épée, ou tu es mort !

LE BARON, lui remettant son épée.

La voici, monsieur ! je suis trop mouillé pour me défendre... je suis votre prisonnier... Que vois-je ? mes braves guerriers terrassés par des femmes !

LE PRINCE.

Une armée de gouttes d'eau a suffi pour les abattre et pour les vaincre !

LE BARON.

Quelle averse d'humiliation !

(Au fond, on voit M. le Vent et Mme la Pluie.)

LE PRINCE, à part.

Merci, monsieur le Vent ! merci, madame la Pluie !... (Tableau.)

DIX-SEPTIÈME TABLEAU. — LE PALAIS DE ROSALINDE.

Personnages.

LE BARON.....
AVENANT.....
COCOLI.....
ROSA LINDE.....
EMILIO.....
SEIGNEURS, PAGES.

Acteurs.

MM. NESTON.
GABRIEL.
C. POTIER.
Mmes DAUBRUN.
BARON.

SCÈNE I.

SEIGNEURS, qui entrent suivis de DEUX PAGES, portant sur un coussin la couronne, puis LE PRINCE et LA PRINCESSE. — Elle porte le manteau que l'on a vu dans le cortège du huitième tableau.

CHOEUR.

AIR de l'Etoile de Séville.

Chantons, amis, que l'allégresse
Règne en ces lieux.
Et pour notre jeune princesse
Formons des vœux !

(Bis.)

LE PRINCE, conduisant la princesse.

En ce palais, en souveraine,
Entrez et soyez notre reine...
Je ne veux être désarçonné
Que le premier de vos sujets...
À vous, à vous cette couronne...

(Les deux pages, portant la couronne, s'approchent et s'agenouillent.)

Lorsque c'est l'amour qui la donne,
Il faut se soumettre à sa loi...

LA PRINCESSE.

Je la prends pour la rendre au roi...

ENSEMBLE.

Cette couronne,
Je vous la donne...
De l'amour seul suivons la loi.

REPRISE DU CHOEUR.

Chantons, amis, etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE BARON, qui a retrouvé son premier visage.

LE BARON, tenant un parchemin.

O miracle ! ô prodige !... Ma chère nièce ! mon cher prince... voyez... regardez !

LE PRINCE.

Qu'y a-t-il, baron ?...

LE BARON.

Comment ! vous ne me trouvez pas changé ?

LE PRINCE.

En effet... vous étiez repoussant...

LE BARON.

Et maintenant je suis beau, n'est-ce pas ?...

LE PRINCE.

Beau n'est peut-être pas le mot...

LE BARON.

Au moment où j'apposais ma griffe au bas de ce parchemin, par lequel je déclare renoncer au pouvoir, j'ai senti qu'une révolution s'opérait sur ma face... mes traits reprenaient leur grâce habituelle, je retrouvais enfin ma belle et noble tête d'autrefois !

LE PRINCE.

Allons !... c'est vrai, vous êtes mieux...

LE BARON.

Mais ce n'est pas tout ; j'ai à présent un caractère charmant... Il paraît que c'était cet horrible masque qui me rendait méchant... A cette heure, je suis d'une humeur excellente, et c'est du fond de l'âme que je dépose entre vos mains ce sceptre...

LE PRINCE.

Qui vous pèse...

LE BARON.

Et cette couronne...

LE PRINCE.

Qui n'est pour vous qu'un lourd fardeau...

LE BARON.

Vous l'avez dit...

LE PRINCE.

Il ne manque plus qu'une chose à mon bonheur... c'est que mon pauvre Cocoli en puisse être témoin.

SCÈNE III.

LES MÊMES, EMILIO, puis LA STATUE DE COCOLI.

EMILIO.

Madame la reine... un fantôme de marbre a pénétré dans le palais... A son approche, vos gardes se sont enfuis épouvantés...

LE PRINCE.

Qu'entends-je !... Le vou que je viens de former s'accomplirait-il ?... Serait-ce lui ?

PLUSIEURS SEIGNEURS, effrayés.

Le fantôme !... le fantôme !...

(La statue de Cocoli paraît, tenant un bouquet de marbre blanc dans la main. — Les dalles du palais résonnent à chaque pas que fait la statue. — Les gardes s'éloignent avec effroi.)

AIR du Parc des Statues.

LE PRINCE.

Oui, c'est bien lui !

TOUS.

Oui, c'est bien lui !

LE PRINCE, avec joie.

C'est Cocoli !

TOUS.

C'est Cocoli !

LE PRINCE.

Ami, c'est toi,
Toi, de retour !
Je te revois !

Quel heureux jour !

Pour mettre un terme à tes regrets,

Pour adoucir ton sort fatal,

Viens-tu chercher en ce palais

Un piédestal ?

(Bis.)

(La statue fait un signe négatif.)

Quoi ! tu vas me quitter encore ? (La statue fait un signe affirmatif.) Mais, alors, qui t'a fait désertier le parc aux Statues ?... Tu as donc obtenu un congé ? (La statue présente son bouquet.) Je comprends, pauvre ami !... Tu as voulu t'associer une seconde fois à mon bonheur... (La statue fait un nouveau signe affirmatif. — Le prince prend le bouquet, dont la pesanteur le surprend.) Mais c'est horrible... son sort doit être trop lourd à supporter...

SUITE DE L'AIR.

Bonne Mirza, sois-nous propice !

Sous ce marbre glacé

Un cœur d'or est placé :

Viens mettre fin à son supplice !

Accomplis mon souhait,

Comme dernier bienfait !

(Cocoli reprend sa forme première.)

LE PRINCE.

O bonheur ! Mirza m'a entendu !

COCOLI.

Mon cher maître ! (Il lui baise la main.)

LE PRINCE.

Cocoli !

COCOLI, sautant.

Que je suis heureux ! que je suis léger !... Vi-

vre statue, c'était dur... allez ! Ils ont voulu me faire poser... mais, grâce au ciel, si je suis encore moulé, ma Tapotte n'y perdra rien !

LE BARON, avec joie.

Mes amis, mes amis, ne parlons plus du passé ! ne songeons qu'à l'avenir de nos jeunes époux !... Qu'ils règnent en paix, et qu'un jour on dise, en parlant d'eux : Ils furent heureux, ils vécurent très long-temps, ils eurent beaucoup d'enfants !

DIX-HUITIÈME TABLEAU. — LE JARDIN DES FÉES.

Le décor change. — On voit un palais enchanté, c'est celui de la Fée des Roseaux. — Mirza, entourée de fleuves, de Naiades, de Nymphes et de Génies, étend sa haguette sur les époux, en signe de protection. — Avenant et Rosalinde tombent à genoux devant la Fée. — Tableau.

MISE EN SCÈNE DU TRIOMPHE (HUITIÈME TABLEAU).

Le peuple. — Des hommes, des femmes et des enfans entrent, portant des rameaux, des palmes et des guirlandes de fleurs.

Deux pages à la livrée du prince portant des trompettes.

Un porte-bannière.

Quatre hérauts d'armes.

Deux pages à la livrée de la princesse portant des trompettes.

Un porte-bannière.

Quatre hérauts d'armes.

Un peloton de douze piquiers commandés par un chef.

Quatre nègres portant sur un pavois la tête du géant Galifron.

Un peloton de douze arbalétriers commandés par un chef.

Deux pages à la livrée du prince portant des bannières.

Quatre autres pages à la livrée de la princesse

portant, sur une châsse, le manteau royal, au centre duquel brillent trois rayons de soleil.

Le porte-étendard du prince.

Quatre jeunes filles vêtues de blanc et couronnées de roses jetant des fleurs sur le passage du prince.

Huit autres jeunes filles vêtues de même portant des guirlandes de fleurs, dont elles enlacent le cheval d'Avenant.

Avenant sur un cheval richement caparaçonné et conduit par deux nègres ; Cocoli marche à ses côtés.

Six esclaves portant des palmes.

Six seigneurs de la maison du prince.

Dix chevaliers de la maison de la princesse.

Un peloton de douze halberdiers commandés par un chef.

Enfin la marche est fermée par une foule nombreuse d'hommes, de femmes et d'enfants des deux sexes portant, comme ceux qui précédaient le cortège, des palmes et des rameaux.

FIN DE LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR.

The first part of the table is a list of the names of the various species of plants and animals which were observed in the course of the expedition. The names are given in French, and are followed by the number of specimens which were collected. The second part of the table is a list of the names of the various species of plants and animals which were observed in the course of the expedition. The names are given in French, and are followed by the number of specimens which were collected.

TABLEAU
 N° 17
 Les noms des diverses espèces de plantes et d'animaux observés pendant l'expédition, et le nombre des individus qui ont été recueillis.

TABLEAU
 N° 18
 Les noms des diverses espèces de plantes et d'animaux observés pendant l'expédition, et le nombre des individus qui ont été recueillis.

TABLEAU
 N° 19
 Les noms des diverses espèces de plantes et d'animaux observés pendant l'expédition, et le nombre des individus qui ont été recueillis.

TABLEAU
 N° 20
 Les noms des diverses espèces de plantes et d'animaux observés pendant l'expédition, et le nombre des individus qui ont été recueillis.



ACTE II, 8^e TABLEAU, SCÈNE PREMIÈRE.

LES

SEPT CHATEAUX DU DIABLE.

FÉRIE EN TROIS ACTES ET DIX-HUIT TABLEAUX,

PRÉCÉDÉE DU

BOUDOIR DE SATAN,

PROLOGUE EN UN ACTE,

PAR MM. DENNERY ET CLAIRVILLE,

Musique de M. Bécancourt.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ, LE 9 AOUT 1844.

DISTRIBUTION.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
SATAN.....	MM. SERRES.	L'ORGUEIL.....	M ^{mes} MÉLANIE.
RIC-A-RAC.....	CHARLET.	L'AVARICE.....	FANNY.
CANUCHE.....	FRANCSIQUE J ^e .	LA LUXURE.....	COURTOIS.
RAYMOND.....	GOUJET.	L'ENVIE.....	PAULINE.
GRENOUILLET.....	AMELINE.	LA GOURMANDISE.....	LAGRANGE.
SATHANIEL.....	M ^{mes} GAUTHIER.	LA COLÈRE.....	STÉPHANIE.
AZÉLIE.....	FRENEIX.	LA PARESSE.....	CLARA.
RÉGAILLETTE.....	LÉONTINE.	MÈRE URSULE.....	CHÉZA.

DIABLES, DIABLESSES, SEIGNEURS. EUNOUQS. PAGES, MARMITONS, APOTHCAIRES, ODALISQUES

PROLOGUE.

Premier Tableau.

Le Boudoir de Satan.

SCÈNE PREMIÈRE.

SATAN, RIC-A-RAC, son barbier.

SATAN, *achevant de se faire coiffer.* Ah ça perruquier du diable, cette coiffure avance-t-elle ?

RIC-A-RAC. Encore un petit coup de démêlage, et votre seigneurie sera charmante.

SATAN. Fais-moi ma raie, surtout... Je tiens beaucoup à ma raie... Aïe, aïe, aïe, tu me tires les cheveux.

RIC-A-RAC. Écoutez donc, seigneur ; quand la queue de diable est emmêlée...

SATAN. Ce n'est pas une raison pour tirer le diable par la queue.

RIC-A-RAC. Un peu de patience, donc !

SATAN. Assez de coiffure... mon journal... il doit être arrivé, mais ce vieux scélérat de Cerbère, mon chien de portier, le lit toujours avant moi...

RIC-A-RAC. Votre journal ? à quoi bon, quand vous avez auprès de vous votre gazette...

SATAN. Eh bien ! parle-moi de la terre ; qu'y fait-on ?...

RIC-A-RAC. Ça ne marche pas trop mal. Voici le relevé diabolique de la semaine : (*lisant une liste*) 8,000 guet-apens, 53,875 vols, 342,547 conversations criminelles et demi...

SATAN. Comment et demi...

RIC-A-RAC. Oui, la dernière ayant été interrompue par le retour maladroit d'un époux qui montait sa garde...

SATAN. C'est égal, tu me trompes... Le diable ne donne presque pas. Mes chaudières restent vides... mes broches ne tournent plus, c'est moi seul que l'on fait tourner ; tiens, par exemple :

Air : *Vaudeville de Madame Favart.*

Deux damnés, venus de la terre,
De par mon ordre, hier au soir,
Devaient bouillir dans la même chaudière ;
Mais lorsque je vins pour les voir
Ils avaient su, pour se tirer d'affaire,
De leur local tourner le robinet.
Et, dans le fond de la chaudière,
Ils faisaient un cent de piquet.

Et ce n'est pas tout... Vois, vois ce que m'annonce le *Moniteur de l'enfer* : des âmes sauvées, des maris heureux, des femmes fi-

dèles. On a couronné trois cents rosières dans un seul jour.

RIC-A-RAC. Des rosières, ça ne prouve rien ; et les transactions, et les protections, et les capitulations ; je connais cent jeunes filles qui se sont damnées pour être couronnées rosières.

SATAN. Tu auras beau dire, l'espèce humaine s'améliore ! partout des actes d'humanité, de dévouement, des noyés que l'on sauve...

RIC-A-RAC. Moyennant une prime de vingt-cinq francs.

SATAN. Des écoles que l'on ouvre.

RIC-A-RAC. Autant de lecteurs pour les mauvais livres.

SATAN. Le gaz qui éclaire...

RIC-A-RAC. Qui éclaire les filous.

SATAN. Des omnibus à stalles...

RIC-A-RAC. Où l'on ne peut se hasarder sans l'étude des circonférences.

SATAN. C'est égal, il est évident pour moi que le siècle marche au progrès... si je n'y prends garde, la vertu redescendra sur la terre. Je veux à l'instant même m'assurer de la fidélité des émissaires que j'emploie. (*Il saisit une petite sonnette qui se trouve sur la table, il l'agite ; on entend le bruit d'une grosse cloche. Appellant.*) Astaroth ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, ASTAROTH.

ASTAROTH, *paraissant.* Maître !

SATAN. Mon lorgnon !

ASTAROTH. Oui, maître !

Il sort.

SATAN. Voilà trois mois que Sathaniel est parti pour la Bretagne, avec mission de convertir les habitants du petit village de Pornic. Je lui ai recommandé de les faire pécher le plus possible, et de pécher avec eux, pour les encourager, et depuis ce temps, pas une âme ne nous est arrivée de cet endroit. Voyons un peu ce qui s'y passe, et comment mon grand diable Sathaniel remplit sa mission. (*On lui apporte son lorgnon.*) Pornic, ça doit être de ce côté...

Il dirige ses regards vers le fond, qui s'ouvre et laisse voir un site de la Bretagne, le mer au fond.

Deuxième Tableau.

On aperçoit un navire battu par la tempête; Azélie et Régaillette sont à genoux et prient, tandis que Sathaniel, qui est assis sur une pointe de rocher, est en train de pêcher à la ligne.

SCÈNE III.

SATAN.

Que vois-je ? des jeunes filles qui prient, et Sathaniel qui pêche à la ligne.

RIC-A-RAC. C'est une manière de ne pas manquer à sa promesse... Il a promis de pêcher... il pêche !...

SATAN. Silence... écoutons ce que disent ces jeunes filles...

AZÉLIE.

AIR : Une chanson bretonne.

Vois-tu, loin du rivage,
Notre père en danger,
Hélas ! contre l'orage
Qui peut le protéger !
Grand Dieu ! de ce naufrage
Préservez le marin,
Et pour vous rendre hommage,
Nous mettant en chemin,
Pour un pèlerinage
Nous partirons demain ;
Dès demain.

ENSEMBLE.

Pour un pèlerinage,
Nous partirons demain ;
Dès demain.

SATAN. Un pèlerinage... et Sathaniel pêche toujours.

RIC-A-RAC. Il paraît même que ça mord... le voilà qui prend une limande.... non, c'est un merlan, un beau merlan, ma foi...

SATAN. Silence ! (*Le fond se referme, le décor reprend son premier aspect.*) Damnation ! malédiction ! Voilà donc comme je suis servi... j'envoie ce coquin de Sathaniel récolter des âmes pour la chaudière de Penfer, et il passe son temps à cueillir des fritures pour sa poêle... mais j'y mettrai bon ordre. (*Il agite la petite sonnette, le même son de cloche se fait entendre.*) A moi ! démons et diabesses ! divinités souterraines, à moi ! monstres, lutins et farfadets ; à moi, puissances infernales ! à moi toute la boutique !

SCÈNE IV.

SATAN, RIC-A-RAC, TOUT L'ENFER

CHOEUR.

AIR : Mariage du tambour.

La cloche d'alarme
Vient de retentir.

Toujours ce vacarme
Nous fait accourir !
Quand Satan appelle
Nous obéissons,
Compte sur le zèle
De tes noirs démons !
La cloche d'alarme, etc.

SATAN. Diables, diabesses et diabolins, un de vos frères, monsieur Sathaniel, ce grand rien du tout de Sathaniel, que j'avais envoyé en mission secrète auprès des habitants de la terre, vient de se comporter d'une manière indécente !

TOUS. Qu'a-t-il fait ?

SATAN. Ce qu'il a fait, le scélérat... je vous le dirai plus tard... Commençons par le juger.

TOUS. Oui, oui... jugeons-le.

SATAN. En votre âme et conscience, que pensez-vous qu'il mérite ?

RIC-A-RAC. La chaudière...

TOUS. Oui, oui, oui, oui, la chaudière !

SATAN. C'est entrer complètement dans mes intentions, Ric-à-Rac.

RIC-A-RAC. Maître...

SATAN. Tu as été chirurgien sur terre ?

RIC-A-RAC. Oui, maître, de mon vivant j'étais barbier, chirurgien, pédicure.

SATAN. Je te fais aujourd'hui l'exécuteur de mes hautes œuvres.

RIC-A-RAC. Et justement j'ai fait repasser mon rasoir. (*Il tire un grand rasoir.*) Lui et moi nous avons le fil.

SATAN. Que Sathaniel paraisse.

On entend un grand bruit souterrain, une trappe s'ouvre...
Sathaniel paraît.

SCÈNE V.

LES MÊMES, SATHANIEL.

CHOEUR.

AIR de Robert le Diable.

Il fut traître
A son maître,
Il fut traître à l'Enfer ;
C'est justice
Qu'il périsse
Par le feu, par le fer.

SATAN.

Leurs cris, leurs anathèmes,
Me dictent ton sort ;
Car tes frères eux-mêmes
Demandent ta mort.

TOUS.

Nous voulons sa mort.

SATAN, *parlé*. Qu'on lui coupe la tête.

LE BARBIER.

Autrefois en boutique
Je rasais bien, mais
C'est la première pratique
Que j'ras' de si près.

SATAN. Obéis!

Ric-à-Rac lui coupe la tête.

REPRISE.

Il fut traître
A son maître, etc.

SATAN. Eh bien ! ce n'est pas encore fait ?

RIC-A-RAC. Pardon, c'est qu'il avait la tête dure... C'est égal, voici la tête demandée.

Au moment où Ric-à-Rac présente la tête à Satan, la tête prend un corps et s'en va.

SATAN. Qu'on lui coupe les bras.

RIC-A-RAC. Ah ! je suis très-fort sur cette opération ; j'ai coupé le bras d'un fils en Allemagne, le bras d'un père en Italie, et j'ai coupé un bras de mère dans la Manche.

SATAN. En finiras-tu, bavard ?

RIC-A-RAC. Je dépose les bras à vos pieds.

Les bras prennent à leur tour un corps et des jambes et s'en vont.

RIC-A-RAC. Ah ! diable !

SATAN. Qu'est-ce donc ?

RIC-A-RAC. La tête qui prend du corps !...

Ah ! ma foi oui ; voilà les bras sur leurs jambes.

SATAN. Allons, allons, continue, poltron !

RIC-A-RAC. Poltron !... on ne m'a appelé poltron qu'une seule fois dans ma vie... et le lendemain !...

SATAN. Le lendemain... qu'as-tu fait ?

RIC-A-RAC. J'ai fait une forte maladie... (*Tout l'enfer se met à rire.*) J'ai eu la jaunisse.

SATAN. Maintenant, coupe-lui les jambes.

RIC-A-RAC. Je ne coupe plus rien.

SATHANIEL. Ce serait inutile.

A ce moment sortent du tronçon une nouvelle tête et de nouveaux bras, tout le costume se transforme, et le diable Sathaniel devient un petit génie.

SATAN. Sathaniel sous les traits d'un bon génie !

SATHANIEL. Tu m'as fait couper les bras et la tête, tout ce que j'avais de mauvais.... maintenant je ne t'appartiens plus.

SATAN. Et que prétends-tu faire ?

SATHANIEL. Protéger les mortels que tu persécutes.

SATAN. Et quelle puissance crois-tu opposer à la mienne ?

SATHANIEL. Celle du ciel qui m'aidera.

SATAN. Téméraire !... qu'on le saisisse !

Les démons font un pas, Sathaniel lève sa baguette, tous les diables restent en tableau.

RIC-A-RAC. Ah ! sictre ! je ne puis plus remuer ni pied ni patte.

SATHANIEL, à Satan. Tu le vois, contre moi leurs efforts seraient vains.

SATAN. Ah ! du moins je me vengerai sur ces deux jeunes filles, sur ces deux Bretonnes qui ont promis au ciel un saint pèlerinage ; je leur causerai toutes sortes de désagrèments !...

SATHANIEL. Ce saint pèlerinage s'accomplira.

SATAN. Le voyage est bien long.

SATHANIEL. L'amour filial est bien fort.

SATAN. Je les attendrai sur la route.

SATHANIEL. J'y serai pour les défendre.

SATAN. Je leur ferai traverser les sept châteaux du Diable.

SATHANIEL. Les sept châteaux du Diable !

SATAN. Oui, les châteaux dont j'ai confié la garde à mon intéressante famille, aux sept Péchés capitaux ; grâce à eux, j'entourai ces jeunes filles des tentations les plus vives ; elles y succomberont, et leur âme m'appartiendra.

SATHANIEL. Peut-être.

Il fait un geste ; les diables se relèvent.

SATAN. A moi, mes enfants !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX, représentés par sept femmes.

La Paresse est vêtue en sultane et paraît en baïllant ; l'Envie est vêtue de noir couronnée de serpents ; l'Orgueil, couvert d'un manteau royal, le front ceint d'une couronne, marche avec hauteur, et regarde avec mépris ; l'Avarice, portant une robe d'or et d'argent, est couverte d'un manteau de serge en lambeaux, et porte une cassette sous son bras ; la Colère, vêtue de rouge, porte un cimenterre, et porte la coiffure d'une furie ; l'Amour porte un costume excessivement gracieux, enfin la Gourmandise, coiffée d'un pâté, paraît chargée de comestibles.

CHOEUR.

Notre puissance est infinie ;
Noirs démons, esprits infernaux,
Il faut que tout l'enfer s'écrie :
Gloire aux sept péchés capitaux.

L'ORGUEIL.

Air de M. Béancourt.

Honneur au maître de la terre,
Tremblez, car voici la Colère ;
L'Avarice et son coffre fort,
L'Amour, ce dieu que l'on courtise,
L'Envie, enfin la Gourmandise,
Et la Paresse qui s'endort ;
Mais cependant, je le proteste ;
C'est à moi seul qu'on fait accueil,
Car des péchés le plus funeste,
Le plus terrible, c'est l'orgueil.

REPRISE.

Notre
Votre puissance est infinie, etc.

RIC-A-RAC, regardant les Péchés. C'est qu'ils sont charmants... et l'on dit sur terre : laid comme un péché mortel.

SATAN. Imbécile, si le péché était laid, les hommes ne se laisseraient pas si souvent tenter par lui.

RIC-A-RAC. C'est juste, au fait.

SATAN. Viens ici, Violentine!

LA COLÈRE. Oui, père.

Elle repousse Ric-à-Rac qui est sur son chemin.

RIC-A-RAC. Dites donc, madame la Colère!...

LA COLÈRE. Tu raisonnes.

RIC-A-RAC. Ah! mais...

Elle lui donne un soufflet.

LA COLÈRE. Encore?...?

Elle tire son poignard.

RIC-A-RAC. Merci... j'ai mon compte...

SATAN. Tu seras un de mes plus puissants auxiliaires... (*A la Luxure.*) Et toi aussi, ma fille chérie...

LA LUXURE. Malheur aux âmes trop aimantes; je t'ai déjà gagné bien des damnés!...

SATAN. C'est vrai.

Ric-à-Rac prend la baguette de Sathaniel.

LA GOURMANDISE. Moi, j'ai captivé par l'estomac ceux que ma sœur n'avait pas su prendre par le cœur.

L'ORGUEIL. Et moi, j'attaque à la fois l'esprit, le cœur et les yeux!... J'éblouis, je fascine les mortels... l'Orgueil peut bien perdre les hommes.... il a perdu Satan lui-même.

SATAN. C'est encore vrai. Oui, mes bons petits chérubins, vous êtes tous adorables... (*A part.*) J'ai fait là de bien jolis enfants! Écoutez, mes petits amours!... deux jeunes filles vont partir du village de Pornic pour accomplir un pèlerinage, il faut vous trouver partout sur leur passage, et les conduire tous à tour dans chacun des châteaux que j'ai

confiés à votre garde; là vous les entourerez de séductions, vous flatterez leurs goûts et leurs penchants afin qu'elles n'arrivent que coupables à l'ermitage de Bon-Secours.

SATHANIEL. Mais dans chacun de ces châteaux vous n'aurez que deux heures pour les séduire; si, ce temps écoulé, l'une d'elles est demeurée pure, si elle échappe à la tentation, les portes lui seront ouvertes; et l'autre eût-elle succombé, sortira du château délivrée par la vertu de sa sœur.

SATAN. Soit; mais si leur séjour se prolonge au delà de deux heures, si elles succombent, enfin... elles seront à moi.

TOUS. Oui; adopté, adopté!

SATAN. Partons pour la Bretagne.

TOUS. En Bretagne!... en Bretagne!...

RIC-A-RAC, bas à Satan. Maître, je viens de lui chipper sa baguette; si nous profitons de cela pour l'empêcher de sortir d'ici.

SATAN. C'est une idée. A moi, tout mon enfer!... qu'on s'empare de cet audacieux, et qu'il ne sorte plus d'ici. La chaudière!...

SATHANIEL. Déjà de la trahison.

CHOEUR.

Démons redoutables,
Grossissons nos rangs,
Soyons intraitables
Pour ces deux enfants:
Que l'univers tremble,
Sur terre et sur mer,
Vont combattre ensemble
Le ciel et l'enfer.

Pendant ce chœur les démons se sont emparés de Sathaniel et le jettent dans la chaudière; l'on voit, à travers la chaudière qui rougit, Sathaniel s'agiter. Au même moment une détonation se fait entendre; la chaudière se change en une machine ailée; Sathaniel s'élève dans les airs, et dit: Vois si je puis te braver, et juge de la puissance que le ciel m'accorde...

Les démons poussent des cris, les sept Péchés et Satan restent consternés.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

Les Pèlerins.

Le théâtre représente l'intérieur d'une cabane de pêcheur dont le fond est ouvert et laisse voir une vue de Bretagne. A l'avant-scène, côté cour, une table rustique; près de la table, un dressoir; à gauche et à droite, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND ET CANUCHE, *entrant en causant.*

RAYMOND. Ah ça, devines-tu, Canuche, pour quel motif la vieille Ursule nous a fait dire de venir tous les deux ici ?

CANUCHE. Ma foi, non, je ne le devine pas... je ne le devine pas du tout; mais je m'en doute.

RAYMOND. Parle donc, alors...

CANUCHE. Voilà!... nous sommes amoureux tous les deux, toi de la jolie Azélie, et moi de la superbe Régaillette, sa sœur...

RAYMOND. Je le sais bien, mais après...

CANUCHE. Revoilà!... Le père de ces deux charmantes filles a mis hier à la voile, il est parti pour un long voyage; j'ai eu l'idée, au moment de la séparation, de lui demander la main de sa fille d'une manière délicate...

RAYMOND. Ah bah!

CANUCHE. Père Maurice, que je lui ai dit, quand on part pour longtemps, il se peut que ça soit pour toujours... je viens donc vous prier de m'accorder Régaillette en mariage avant votre départ... va que si vous trépassiez en route, vous ne pourriez pas me la donner à votre retour...

RAYMOND. Et il a écouté un pareil langage ?

CANUCHE. Parfaitement... et j'ai ma réponse...

RAYMOND. Est-elle favorable?...

CANUCHE. Très-favorable... il m'a dit: Mon garçon, je te donnerai ma fille quand tu seras moins pauvre...

RAYMOND. Ah! bah!

CANUCHE. Quand tu seras moins bête!

RAYMOND. Ah bah!

CANUCHE. Et quand tu seras moins laid...

RAYMOND. Infortuné Canuche!... que vas-tu faire alors ?

CANUCHE. Moi... j'attends...

RAYMOND. Tu attends quoi ?

CANUCHE. J'attends qu'il ne revienne pas le son voyage, pour avoir une autre réponse de sa fille.

RAYMOND. C'est-à-dire, malheureux, que tu souhaites la mort du père Maurice.

CANUCHE. Mais du tout, du tout!... Souhaiter sa mort, jamais... je désire qu'il soit avalé par quelque gros poisson... voilà tout... mais on vit très-bien dans ces animaux-là, témoin monsieur Jonas qui habita longtemps dans le ventre de la baleine... seulement, faut avoir soin d'entrer d'une seule bouche, parce que les coups de dents de baleine, c'est réputé très-malsain...

RAYMOND. Silence, voici la mère Ursule...

CANUCHE. Pauvre vieille, en voilà une dont les coups de dents ne sont pas redoutables.

SCÈNE II.

LES MÊMES, URSULE.

URSULE, *sortant de la porte côté cour.*
Bonjour, mes enfants... bonjour... j'ai à vous parler de mes deux petites nièces.

RAYMOND. D'Azélie...

CANUCHE. De Régaillette...

URSULE. Écoutez-moi : vous savez que mon frère, obligé de s'embarquer hier, fut bientôt en danger de périr...

RAYMOND. En effet, nous étions sur la plage...

URSULE. Mes deux nièces, en proie à la terreur, au désespoir, firent vœu, si leur père échappait au danger, d'accomplir, à pied, un saint pèlerinage à l'ermitage de Bon-Secours...

RAYMOND. L'ermitage de Bon-Secours !

URSULE. L'orage était si terrible, qu'elles ne songeaient pas à ce qu'elles promettaient.

CANUCHE. Ah! oui, il faisait un fameux vent!... Dieu de Dieu, quel vent!... c'était un temps bien bon pour les moulins... à vent, mais pas propice pour les navires après.

URSULE. Jugez de mes craintes, si ces deux enfants persistent, malgré les dangers et la fatigue, à accomplir un si long voyage.

AIR du Piège.

Dites-leur bien que Dieu n'exige pas
Des sacrifices si pénibles,
Que mille écueils vont partout sur leurs pas
Rendre les chemins impossibles.
AZÉLIE, qui pendant le couplet est entrée avec Régaillette.
Tous ces écueils peuvent être évités,
Pour nous en préserver, j'espère
Que nous aurons à nos côtés
Celui qui sauva notre père.

SCÈNE III.

LES MÊMES, AZÉLIE, RÉGAILLETTE.

URSULE. Vous l'entendez...

RAYMOND. Se peut-il, Azélie... vous voulez partir... nous quitter ainsi!

CANUCHE. Et Régaillette, est-ce que Régaillette se serait déjà mise en voyage? (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) Non, non; je l'aperçois dans sa simplicité.

RÉGAILLETTE.

AIR :

C'est un devoir.
Régaillette, ce soir,
Partira pour un pays lointain,
Ma sœur et moi, nous donnant la main,
Saintement nous ferons le chemin;
Oui! bravant le danger,
Je vais voyager
Sans craindre nulle embûche.
Adieu filets, poissons,
Chiens, chats et dindons,
Adieu, mon p'tit Canuche.
C'est un devoir.

CANUCHE. Et quoi! vous aussi, mademoiselle Régaillette, pouvez-vous comme ça vous éloigner de votre petit Canuche... du Canuche qui vous aime?

RÉGAILLETTE. Dame! j'ai juré... et une honnête fille n'a que sa parole.

CANUCHE. Alors, je ne suis pas une honnête fille, moi, car des paroles comme ça...

RÉGAILLETTE. Est-ce que vous y manquerez par hasard?

CANUCHE. Par hasard?... jamais... par habitude... toujours; d'ailleurs ça vous était si facile de promettre autre chose... Tenez, moi par exemple... une fois que j'avais une forte indigestion, j'ai fait vœu, si j'en réchappais, de faire six repas tous les jours... j'en ai réchappé... et je fais religieusement mes six repas...

RAYMOND. Mais songez, Azélie, que cet engagement vous l'avez pris dans un moment où l'effroi, le délire, vous empêchaient d'envisager tous les obstacles, tous les périls d'un semblable voyage.

AZÉLIE. Et maintenant que le ciel nous a exaucés, vous voulez que nous oublions notre serment... Non, Raymond, non, c'est impossible.

RAYMOND. Eh bien, si rien ne peut vous retenir, partez donc... mais je vous accompagnerai.

CANUCHE. Moi de même; c'est une bonne idée. Je veux aussi pèleriner un peu, moi... ça me comptera pour mes péchés futurs.

RÉGAILLETTE. Tiens, au fait, ça sera bien plus amusant, c'est dit: nous irons tous les quatre.

AZÉLIE. Y penses-tu, ma sœur? est-ce en faisant d'un saint pèlerinage une partie de plaisir, que tu crois être fidèle à ton serment? Non, ma sœur; nous partirons, mais nous partirons seules.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SATAN, LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX EN PÉLERINS.

CHOEUR arrivant du fond, côté court.

AIR nouveau de M. Béancourt.

Du courage
En voyage;
Au village
Nous attend
Un bon gîte
Qui bien vite
Nous abrite
Saintement.

RÉGAILLETTE. Tiens, qu'est-ce que c'est que ces gens-là? Qui êtes-vous, s'il vous plaît?

SATAN. Nous sommes de pauvres diables... des pèlerins.

URSULE. Que désirez-vous?

SATAN. Une pierre pour reposer un instant notre tête.

CANUCHE. Des pierres! mais je vous ferai observer, pèlerin, qu'il y en a bien plus sur la route que dans les maisons.

L'ENVIE. Un peu d'eau pour étancher notre soif.

CANUCHE. De l'eau... L'étang étant en face, vous pouvez vous étancher dans l'étang.

URSULE. Entrez, et soyez les bienvenus. Puissent tous ceux que mes pauvres nièces vont rencontrer sur leur route, les recevoir aussi bien que je vous reçois!

SATAN. Ces deux jeunes filles vont partir.

URSULE. Hélas! oui, comme vous un vœu cruel...

RAYMOND, à Satan. De grâce, aidez-nous à les détourner de ce projet; dites-leur que Dieu ne saurait exiger qu'elles s'éloignent de leurs parents... de leurs amis.

CANUCHE. Dites à Régaillette que sa place est auprès de Canuche, que Canuche ne peut vivre sans Régaillette; que si Régaillette part, Canuche est capable d'en mourir, et que si Canuche meurt, il ne s'en consolera jamais.

SATAN. Je ne demande pas mieux.

CANUCHE. Que je meure?

SATAN. Non, que de leur donner de sages et bons conseils.

CANUCHE. A la bonne heure... Allez, parlez, digne pèlerin.

SATAN. Oui, mes filles, souvenez-vous du serment que vous avez fait.

CANUCHE. Plaît-il?

SATAN. Rien ne peut vous en affranchir.

CANUCHE. Mais qu'est-ce qu'il dit donc?

SATAN. Et s'il vous faut un exemple pour raffermir votre foi, regardez, moi, qui viens de bien plus loin qu'on ne pense...

CANUCHE. Et tu ferais bien d'y retourner.

SATAN. Je suis vieux, faible, mais rien ne saurait m'empêcher d'accomplir la tâche que je me suis imposée.

AZÉLIE. Ni moi!

RÉGAILLETTE. Ni moi non plus.

SATAN, à Canuche. Eh bien, êtes-vous content, mon jeune ami?

CANUCHE, *exaspéré*. Content?... il demande si je suis content!... Vieux pèlerin, je vous souhaite une mort prompte, mais très-douloureuse... voilà comme je suis content.

SATAN. C'est très-bien, très-bien... mais le temps passe, et nous sommes encore loin de l'ermitage de Bon-Secours.

URSULE. L'ermitage de Bon-Secours! mais c'est aussi le but du voyage de mes nièces, et si vous permettez qu'elles vous accompagnent... Le temps de passer le costume qu'elles ont apprêté... Suivez-moi, saint homme, vous vous rafraîchirez en attendant.

SATAN, à part. Elles sont à nous.

CANUCHE. Comment! c'est donc bien décidé?... il faut nous séparer.

RÉGAILLETTE. Hélas, oui, nous allons partir.

CANUCHE. Rien qu'à cette idée-là, voyez-vous, mes jambes s'amollissent, mes yeux s'éblouissent, et je sens le nez qui me picotte... Ah! je vas pleurer, c'est sûr.

RÉGAILLETTE, *pleurant*. Voyons... pas de bêtises, Canuche; v'là que ça me picotte aussi, moi, là!

RAYMOND. Adieu donc, Azélie.

AZÉLIE. Au revoir, et bon courage.

AIR : *C'est Fernand qu'on préfère.* (Table à Paris.)

Nul danger n'est à craindre,

Nul ne peut nous atteindre,

Ah! cessez de nous plaindre,

Vous pourrez nous revoir.

Dieu, qui punit le sacrilège,
Nous a dicté notre devoir,
C'est en ce Dieu qui nous protège
Que je mets mon espoir.

ENSEMBLE.

RÉGAILLETTE et AZÉLIE.

Ah! cessez, etc.

SATAN, LES PÉCHÉS, URSULE, RAYMOND et CANUCHE

Nul danger n'est à craindre,

Nul ne peut les atteindre.

Ah! cessons de nous plaindre.

Nous pourrons les revoir.

Vous pourrez les revoir.

Ils entrent tous, guidés par Ursule, dans la chambre côté jardin.

SCÈNE V.

CANUCHE, RAYMOND

RAYMOND. Azélie, ne plus la voir, trembler pour ses jours... Ah! Canuche, je suis bien malheureux!

CANUCHE. Et moi donc! j'en ferai une maladie de peau, c'est sûr... sans compter que ce vieux ne m'inspire aucune confiance, il regardait Régaillette en louchant... c'est louche.

AIR:

Elle partira donc,

Sourde à notre prière.

CANUCHE.

Ah! permets-moi de faire

Une invocation.

J'ai confiance en toi.

Avec emphase.

Dieu qui daigne m'entendre,

Qui pourra nous les rendre?

Le dressoir tourne sur lui-même et apporte Sathaniel assis dans un fauteuil.

SATHANIEL.

C'est moi. (bis.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SATHANIEL, en pèlerin.

RAYMOND. Encore un pèlerin!

CANUCHE. Par où diable est-il entré?

SATHANIEL. Vous imploriez la Providence, quels sont vos chagrins?

CANUCHE. Nos deux amoureuses qui vont partir.

SATHANIEL. Vos amoureuses?

CANUCHE. Deux pèlerines superbes.

SATHANIEL. Il faut les suivre en pèlerin.

RAYMOND. Au fait, elles ne nous reconnaîtront pas.

CANUCHE. Mais où trouver les vêtements de la chose?

SATHANIEL, *montrant une toute petite boîte qu'il tient à la main.* Dans cette boîte !

CANUCHE. Des robes de pèlerins dans cette boîte? allons donc !

SATHANIEL, *déposant la boîte sur la table rustique.* Vous allez voir.

RAYMOND.

Air : *Adieu, je vous fais, bois charmant.*

Dans cette boîte deux habits.

SATHANIEL.

Si vous voulez bien le permettre.

CANUCHE.

Quoi! deux habits...

SATHANIEL.

J'en aurais dix,

Que je pourrais bien les y mettre,

Tirant une robe de pèlerin.

Tenez, voyez...

RAYMOND.

Mais en effet,

SATHANIEL, *tirant une autre robe et la donnant à Canuche.*

A vous cette seconde robe,

CANUCHE.

Dans cette boîte il a donc fait

Tenir toute une garde-robe.

SATHANIEL. Ah! les bâtons que j'oubliais.

CANUCHE. Comment? les bâtons aussi!

Il tire deux grands bâtons de la boîte.

CANUCHE. Ah! par exemple, voilà une petite valise bien commode en voyage.

RAYMOND. Mais il nous manque des chapeaux.

SATHANIEL. Je puis en fabriquer.

CANUCHE. Tiens, c'est un chapelier.

SATHANIEL *prend le chapeau qu'il a sur la tête et le présente à Canuche, mais il lui en reste un autre.* Prenez !

CANUCHE. Couvrez-vous donc, je vous en prie.

SATHANIEL. Prenez, vous dis-je!

CANUCHE. Ah bah! il vous en est poussé un autre.

SATHANIEL, *à Raymond.* A vous celui-là.

RAYMOND. Mais vous-même ?

SATHANIEL. J'ai toujours le mien.

CANUCHE. Il fait des petits; je demande l'adresse du fournisseur.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SATAN ET LES SEPT PÉCHÉS, *en pèlerins*, URSULE, AZÉLIE ET RÉGAILLETTE, *sortant de la maison.*

URSULE. Que vois-je? encore des pèlerins!

RÉGAILLETTE. Mais il en leut donc aujourd'hui...

SATHANIEL. Nous sommes entrés pour nous reposer un instant.

SATAN, *à part.* Sathaniel! quel est son projet?

AZÉLIE. Mais je ne vois plus Raymond.

RÉGAILLETTE. Et Canuche?

CANUCHE, *se trahissant.* Plaît-il?

Mouvement de Raymond.

AZÉLIE. Ils n'ont pas eu le courage d'assister à notre départ.

URSULE. Adieu, mes enfants; le ciel veillera sur vous.

SATAN. Et moi aussi.

SATHANIEL. Et moi aussi.

CANUCHE. Et moi aussi.

SATAN, *bas.* Il emmène les deux amants, tant mieux, j'aurai quatre âmes au lieu de deux.

AZÉLIE. Surtout, ma sœur, n'oublions pas nos rameaux.

SATAN. Qu'est-ce que c'est que ces rameaux-là ?

AZÉLIE. Deux précieux talismans.

Air :

Quand ces rameaux seront
Placés à nos corsages,
Tant que nous seront sages
Ils nous protégeront;
Mais quand d'un amoureux
Fille comble les vœux,
Quand elle a par faiblesse
Outragé la sagesse,
Ce talisman chéri
Perd sa vertu suprême,
Et le rameau flétri
Se fane à l'instant même.

SATAN, *à la Luxure.* Ceci te regarde.

LA LUXURE. Sois sans crainte, ils m'appartiendront.

AZÉLIE, *prenant le rameau.* Je jure qu'il ne me quittera jamais.

On entend un bruit de cloches.

SATHANIEL. C'est la cloche du village partons pour l'ermitage de Bon-Secours.

SATAN, *bas.* Au premier château du diable... au château de l'Envie.

CHOEUR *pendant que tous les Pèlerins se mettent en marche.*

Air : *du Domino noir.*

Pour ce pèlerinage
Mettons-nous en voyage,
Partons, plus de retard !
C'est l'heure du départ.
Pour ce pèlerinage, etc.

Ils forment un petit cortège et sortent par le fond côté jardin. Canuche, resté le dernier, bénit en sortant la main Ursule, et se met à courir après les Pèlerins.

Deuxième Tableau.

L'Envie.

Le théâtre représente un riche salon dont les murs sont garnis d'objets antiques et curieux. Plusieurs tableaux; une table sur laquelle se trouvent des écrins et des coffrets à bijoux. Porte à droite et à gauche. Au milieu, une trappe mouvante dans la ferme du fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

RIC-A-RAC, L'ENVIE.

RIC-A-RAC, avec un très-long nez. Oui, madame l'Envie, c'est moi. Vous voyez comme je suis défiguré.... c'est ce maudit Sathaniel qui m'en a fait cadeau. (Il montre son nez.) Je lui avais dérobé son talisman, et pour se venger... Mais à quoi songez-vous donc ?

L'ENVIE. Au devoir que Satan m'impose. Il s'est transformé en antiquaire... Il espère que les deux jeunes Bretonnes, qui vont arriver, seront éblouies, fascinées par l'aspect de ces curiosités, mais moi, j'en doute. Je crains qu'Azélie et Régaillette, habituées à s'aimer depuis leur enfance, ne résistent à mon pouvoir.

RIC-A-RAC. Résister au pouvoir de l'Envie?... allons donc.... De mon vivant.... quand j'étais coiffeur, j'enviais jusqu'à la femme de mon bourgeois.... une femme borgne et bossue..... Voilà bien ce qui prouve...

L'ENVIE. Du bruit ! Ce sont elles, ne nous montrons pas encore.

Ils sortent tous deux par la porte à gauche du souffleur.

SCÈNE II.

AZÉLIE, RAYMOND, RÉGAILLETTE, CANUCHE.

RÉGAILLETTE, passant la tête à la porte de droite. Tiens!... personne.

Elle entre.

CANUCHE, entrant. Ah ! quel drôle d'appartement !... que de curiosités ! des portraits !... ah ! les beaux portraits !... sont-ils laids, tous ces gaillards-là !

RAYMOND, entrant, à Azélie. Entrons toujours !

AZÉLIE. Entrer dans un château que nous ne connaissons pas ?

RÉGAILLETTE. Justement c'est pour faire connaissance.

RAYMOND. D'ailleurs, que pouvez-vous craindre avec nous ?

RÉGAILLETTE. Vois-tu, ma sœur, qu'ils ont bien fait de nous accompagner.

CANUCHE. Sans compter que ça vous aura

été utile, car enfin, il y a cent lieues de chez vous à l'ermitage de Bon-Secours, nous v'la quatre pour les faire. Cent lieues à quatre, ça ne fait plus que vingt-cinq lieues chacun.

RAYMOND. Et puis déjà, les autres pèlerins nous ont abondonnés.

On entend la voix de Satan.

AZÉLIE. C'est vrai... mais qui vient là ?...

SCÈNE III.

LES MÊMES, SATAN.

SATAN, en vieil antiquaire, une canne à la main. Que vois-je ?... des voyageurs chez moi ?

RAYMOND. Monseigneur est le maître de ce château ?

SATAN. De ce château, célèbre surtout par les curiosités qu'il renferme. J'ai des antiquités de tous les temps, des chefs-d'œuvre de tous genres, et je puis vous montrer...

RÉGAILLETTE, à elle-même. Qu'est-ce qu'il veut donc nous montrer, ce monsieur ?

SATAN. Au reste, jetez un regard sur ce qui vous entoure.

Air : (Musique de M. Béancourt.)

Antiquaire savant,

Je voyage souvent,

Pour avoir sous la main

Tous les trésors du genre humain.

Partout j'ai su glaner une relique,

Car rien n'échappe à mon tact érudite ;

Et mon costume est un musée antique,

Qu'on voit s'ouvrir quand j'ouvre mon habit.

Vous voyez le gilet

Que Louis quinze portait,

Le pourpoint d'Henri trois,

Le gantelet du beau Dunois.

Gens ignorants, trop vulgaires profanes

Avec respect contemplez ce beau jonc,

Car il a vu la bataille de Cannes,

Bref ! c'est un jonc qui me vient de Dijon

Ce cothurne romain

Est celui que Tarquin,

Chez Lucrèce, sans bruit,

Volut déposer à minuit.

Du juif errant vous voyez une botte,

Botte qui fit le tour de l'univers ;

De Dagobert j'ai sur moi la culotte,

Celle qu'un jour il a mise à l'envers

Cette visière, qui
Semble vulgaire ici,
Naguère ornait le chef
Du célèbre Pepin le Bref;

De Vespasien, grand lecteur de gazettes,
J'ai conservé plusieurs antiquités,
Et sur mon nez vous voyez les lunettes
Qu'il inventa pour ses commodités.
Antiquaire savant, etc., etc.

RÉGAILLETTE. Je ne détesterais pas d'avoir toutes ces choses-là sous la main.

CANUCHE. Ça me gânerait assez aussi.

SATAN, *allant à la table*. Tenez... voyez cette bague du roi Salomon (*il la prend dans l'écrin*); a elle le pouvoir d'embellir tout ce qu'elle touche.

RÉGAILLETTE. Vraiment!... Ah! monsieur, touchez donc un peu Canuche.

CANUCHE. Du tout, je tiens à rester ce que je suis.

RAYMOND. Pour ma part, je ne crois pas aux vertus magiques de ce merveilleux bijou.

SATAN. Tu ne crois pas? eh bien! regarde. Il touche avec sa bague Azélie qui se trouve près de lui, à sa droite. Le costume d'Azélie tombe et se trouve remplacé par un riche vêtement.

RAYMOND. Ah! vous êtes délicieuse ainsi.

Tous les personnages passent à gauche.

CANUCHE. Ah! voilà une jeune fille bien ficelée!

SATAN, *bas à Régaillette, placée à sa gauche*. Est-ce que vous n'enviez pas un peu la belle parure de votre sœur?

RÉGAILLETTE. Moi! par exemple!... Je suis enchantée de la voir si jolie.

SATAN, *à lui-même*. Eh quoi! ni envieuse... ni jalouse!...

Une momie, placée sur la ferme et presqu'au milieu, s'ouvre et laisse voir l'Envie.

L'ENVIE, *à Régaillette*. Vous pourtant quelle différence entre elle et toi!

Elle referme la momie.

RÉGAILLETTE, *surprise*. Hein! qu'est-ce qui m'a parlé?... Tiens! il n'y a personne.

L'ENVIE, *reparaissant*. Vous comme on ventoure, c'est à peine si on te regarde.

RÉGAILLETTE. Au fait, c'est vrai, on me néglige un peu.

L'ENVIE. A elle les compliments.... les hommages!...

RÉGAILLETTE. Et à moi, rien du tout.

L'ENVIE. Tu as l'air de sa servante.

RÉGAILLETTE, *à elle-même*. C'est vrai, que j'ai l'air... Mon Dieu! qu'est-ce que j'éprouve donc?... c'est drôle! ces pensées-là ne m'étaient pas encore venues.

L'ENVIE, *à Satan qui s'est approché*. Emmène les jeunes gens... il faut laisser les deux sœurs ensemble.

SATAN. Je comprends... (*L'Envie disparaît*.) Eh bien! messieurs, ceci n'est rien

en comparaison des merveilles qui sont en ma puissance, et tenez, pendant que ces demoiselles se reposent des fatigues du voyage, ne refusez pas de me suivre, vous ne retrouveriez pas de longtemps l'occasion que vous perdriez aujourd'hui... je vous ramènerai bientôt.

Il emmène Raymond et Canuche. Sortie à gauche.

SCÈNE IV.

AZÉLIE, RÉGAILLETTE.

AZÉLIE, *à Régaillette qui boude*. Eh bien ma sœur!... est-ce que tu serais fâchée?

RÉGAILLETTE, *se contraignant*. Moi!... fâchée!... pourquoi donc?... parce que tu as de beaux habits qui te rendent toute fière!... ça m'est bien égal!

AZÉLIE. Mes habits me rendent fière, dis-tu?... ah! c'est mal, Régaillette... c'est bien mal...

Elle pleure.

RÉGAILLETTE.

Air : *Ce que j'éprouve en te voyant, etc.*

Eh quoi! je t'afflige... déjà;
Mais cette toilette est si belle!
Que ne suis-je mise comme elle!
Eh! mais, j'y pense... c'est cela;
Cette bague, elle est encor là!
C'est une bonne couturière,
Qui ne commet jamais d'erreur.
N'hésitons plus; il est juste, d'ailleurs,
De charger la même ouvrière
De la toilette des deux sœurs;
Oui, c'est la même couturière
Qui doit habiller les deux sœurs.

C'est dit, et le roi Salomon va se charger de mes atours.

Elle va à la table, et prend la bague dans l'écrin.

L'ENVIE, *paraissant*. A merveille.

AZÉLIE. Que fais-tu, Régaillette?

RÉGAILLETTE, *qui a emporté la bague et qui est venue se placer à gauche*. Je me commande une robe neuve.

Elle frotte ses vêtements avec la bag

L'ENVIE. Sois donc satisfaite.

Elle disparaît. Les vêtements de Régaillette tombent et sont remplacés par une robe sur laquelle sont imprimés des lézards, des grenouilles, des araignées, etc.

RÉGAILLETTE, *jetant un cri*. Ah!... juste ciel!

AZÉLIE. Ma sœur!

ENSEMBLE.

RÉGAILLETTE.

Air de la *Savonnette*.

Ah! c'est épouvantable!
J'en perdrai la raison!
C'est un tour exécrationnel
Du grand roi Salomon!

AZÉLIE.

Ma sœur, sois raisonnable ;
De cette trahison
Ne rends pas responsable
Le grand roi Salomon.

AZÉLIE.

Ma sœur, de grâce, écoute encore.

RÉGAILLETTE.

Laisse-moi...

AZÉLIE.

Ma sœur...

RÉGAILLETTE.

Laisse-moi!

Je te déteste, je t'abhorre,

Je ne veux plus voyager avec toi.

(Reprise de l'ensemble, etc.) Elles sortent en se disputant.

SCÈNE V.

RIC-A-RAC, CANUCHE.

RIC-A-RAC, *en dehors*. Voulez-vous me laisser tranquille... (*Entrant*.) A-t-on vu ce jeune bête... qui est envieux de mes charmes... et savez-vous ce qu'il m'envie surtout... c'est mon nez... il admire mon nez... il veut me prendre mon nez...

CANUCHE, *entrant*. Ah! vous revoilà, monsieur, laissez-moi le contempler, laissez-moi l'admirer... je vous en conjure...

RIC-A-RAC. Encore!... Ah ça, jeune homme, est-ce que ça ne va pas finir?

CANUCHE, *regardant le nez de Ric-à-Rac*. Mais qu'est-ce que c'est donc que ça... qu'est-ce que c'est donc que ça?

RIC-A-RAC. Comment!... qu'est-ce que c'est?

CANUCHE.

Air du Baiser au porteur.

Où, c'est en vain qu'ici je l'examine,
Qu'est-ce le nom de cet objet charmant?

RIC-A-RAC.

Son nom, monsieur, aisément se devine ;
Chaque mortel, d'ordinaire en naissant,
Reçoit du ciel un pareil ornement.

CANUCHE.

Mais sur le vôtre il se peut qu'on se trompe ;
Car il paraît, à mon œil étonné,
Un peu trop court pour une trompe,
Mais beaucoup trop long pour un nez.

RIC-A-RAC. Ah! c'est trop fort!... c'est nez, monsieur, un simple nez.

CANUCHE. Fort bien. Mais pardonnez cette question d'un voyageur... Fait-il partie de ce cabinet de curiosités?

RIC-A-RAC. Mon nez n'appartient à aucun cabinet, il ne fait partie que de moi, monsieur.

CANUCHE. Ah! je voudrais bien savoir alors où l'on en trouve de pareils; si ce n'était pas trop loin, j'en ferais le voyage. Oui, mon-

sieur, oui, nouveau Christophe Colomb, j'irais à la recherche d'un nouveau nez.

RIC-A-RAC. Vous le trouvez donc bien admirable?

CANUCHE. Entre nous, j'en suis envieux.

RIC-A-RAC. Il se pourrait!

CANUCHE. Ah! ne le perdez pas, monsieur, ne l'oubliez nulle part... car si je le trouvais, avertissements, proclamations, récompenses honnêtes, rien ne pourrait me forcer à vous le restituer. Une fois que je le tiendrais, je le cacherais... n'importe où.

RIC-A-RAC. Comment!... vous en voudriez un pareil?

CANUCHE. Si je le voudrais!... mais je suis le seul au monde aussi pauvrement né... Eh! tenez, voyez, voyez ces portraits!... (*Les nez de tous les portraits s'allongent.*) Oh! les beaux nez... seigneur, les beaux nez...

RIC-A-RAC. Décidément vous en voulez un semblable?

CANUCHE. Je l'implore à genoux.

RIC-A-RAC. Soyez donc satisfait. (*Il donne un coup de pied au derrière de Canuche et se sauve à gauche. Le nez de Canuche s'allonge.*) Vous êtes exaucé, bonsoir.

CANUCHE, *seul*. Ah! merci!... merci!... vite un miroir!... (*Il prend un miroir sur la table et jette un cri.*) Ah! monsieur... monsieur... mais j'en ai trop!... ô ciel! je suis trompé!... (*Bruit.*) Dieu! Régaillette! que va-t-elle dire?

SCÈNE VI.

AZÉLIE, RÉGAILLETTE, RAYMOND, CANUCHE, ensuite SATHANIEL.

ENSEMBLE.

Air : des Poletais. (*Ça viédra.*)

C'est affreux!

Odieux!

Scandaleux!

De courroux mon âme

S'enflamme!

C'est affreux

Odieux!

Scandaleux

LES HOMMES.

Jamais fut-on plus malheureux!

RÉGAILLETTE.

Ah! mon désespoir est affreux!

AZÉLIE.

De grâce, écoutez-moi.

RAYMOND

Je ne sais pourquoï,

Mais encore ému

De ce que j'ai vu,

Tout brille à mes yeux;

Je suis envieux

De ce château merveilleux.

CANUCHE.

Que vois-je?

RÉGAILLETTE.
Ciel ! quel nez !
CANUCHE.

Vous me surprenez.

RÉGAILLETTE !
Vrai ! vous m'étonnez !

RAYMOND.
Là, tant de trésors !

AZÉLIE.
Calmez ce transports,
Canuche... ma sœur !

TOUS.
Ah ! l'envie est dans mon cœur !

REPRISE.
C'est affreux, etc.

SATHANIEL, arrivant de droite. Qu'entends-je ? Et que se passe-t-il donc ?

AZÉLIE. Ah ! venez à mon secours. Le diable s'est emparé de tous les esprits.

SATHANIEL. Malheureux ! déjà vous subissez l'influence de cet horrible séjour. L'Envie s'est emparée de vos cœurs.
CANUCHE. L'Envie, cet horrible péché.

AIR : Et comme elle, à la soizaintainz.

L'envie a d'étranges mystères ;
J'ai vu des soldats envieux ;
Envieux, j'ai vu des notaires ;
J'ai vu des auteurs envieux ;
Envieux, je le suis moi-même !
Tous les hommes sont envieux ;
Bref, le croirait-on ? j'ai vu même
Jusques à des tailleurs en vieux !

AZÉLIE. Où sommes-nous donc ?

SATHANIEL. Azélie ! vous que le péché n'a pu souiller, touchez les murs de ce château.

Troisième Tableau.

Azélie s'approche de la ferme, en touche les murs ; un développement a lieu, et on voit une grotte infernale au-dessus de laquelle on lit ces mots : *Château de l'Envie*. Une flamme verte éclaire tout l'intérieur de cette grotte.

RÉGAILLETTE. Château de l'Envie ! (*Se tenant d'éternuer.*) Ah ! ciel ! mais alors je suis perdue, voilà que j'en ai une envie...

CANUCHE. Et moi aussi.

RÉGAILLETTE. Une envie d'é... d'éternuer.

CANUCHE. Et moi aussi.

RÉGAILLETTE. Ah ! je succombe à mon envie !...

Elle éternue.

AZÉLIE. Partons.

CANUCHE. Oui, partons, que je ne succombe pas à la mienne.

SATHANIEL. De ce côté, venez...

Conduits par Sathaniel, ils se présentent à la porte de droite : des flammes bouchent le passage ; ils courent à la porte de gauche, même jeu ; ils reviennent à l'avant-scène. Alors Sathaniel va pousser un ressort au fond ; une porte secrète s'ouvre, et un meuble élégant placé devant se développe et forme un escalier.

ENSEMBLE.

Ah ! quelle perfidie !
C'est l'œuvre de Satan.
Du château de l'Envie
Fuyons à l'instant ;
Ah ! que tout l'enfer tremble.
Par vous préservés,
moi
Nous fuyons ensemble ;
Nous sommes sauvés !

Quatrième Tableau.

L'Orgueil.

Le théâtre représente un palais riche ; à droite un trône ; au-dessus du trône, deux portraits représentant un schah de Perse, l'autre une princesse ; ces portraits doivent être disposés pour une transformation (Robert Macaire et madame Pipelet.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau entrent des domestiques et pages, puis l'Orgueil.

L'ORGUEIL, seul.

Les serpents de l'Envie n'ont pu blesser ces deux jeunes filles, mais elles n'échapperont pas au poison de l'Orgueil... Ah ! mes toutes belles, nous verrons si vous sortirez pures de ce château, où les enivrements de toute espèce vont se glisser dans vos cœurs.

RÉCITATIF.

De son pouvoir l'Orgueil est un maître jaloux ;
Ici, devant l'Orgueil, valets, prosternez-vous,

AIR : (musique de M. Beaucourt.)

L'Orgueil est roi suprême,
Chacun lui fait accueil ;
Le plus humble lui-même,
Sans le savoir, cède à l'Orgueil.
Lorsque Diogène apostrophe
Un conquérant victorieux,
Sous les haillons du philosophe
Se cache un vieillard orgueilleux ;
Quand la rosière de village
De l'amour évite l'écueil,
Bien souvent elle reste sage
Moins par vertu que par orgueil.
L'Orgueil est roi, etc.
Mortels ! mon pouvoir vous menace ;
Vous appartenez à l'Orgueil ;

Au berceau l'Orgueil vous enlance,
 Pour ne vous quitter qu'au cercueil.
 J'ai combattu les divines phalanges,
 Du ciel j'ai chassé Lucifer,
 Et j'ai précipité les anges
 Dans les gouffres de l'Enfer.
 L'Orgueil est roi suprême, etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SATAN, RÉGAILLETTE.

RÉGAILLETTE. Vous disiez donc, seigneur...

SATAN. Que vous descendiez d'une très-aute famille, d'une maison fort élevée.

RÉGAILLETTE. Laissez donc, notre chaudière n'avait qu'un étage.

SATAN. Je parle de votre origine ; sans vous en douter, vous êtes fille de la duchesse Herminie Cunégonde de Porticolis, dont voici le noble portrait. Madame votre mère vous avait fait élever secrètement, elle avait laissé ignorer votre naissance à son mari pour des raisons de ménage.

L'ORGUEIL. Mais votre légitimité est enfin reconnue.

RÉGAILLETTE. Ah ! ah ! on a reconnu ma légitimité.

SATAN. Et vous rentrez dans vos biens... dans vos titres... et dans vos fiefs de duchesse.

RÉGAILLETTE. Bon !... alors, je suis une duchesse *feffée* !

L'ORGUEIL. Vous pouvez commander en ces lieux ; tous ces pages, tous ces serviteurs sont les vôtres.

RÉGAILLETTE. Bah ! vraiment !... (*désignant le plus gros*) ce gros doré-là, aussi ?

SATAN. Tous vous appartiennent.

RÉGAILLETTE. Très-bien... Ici, domestique.

UN DOMESTIQUE, *s'avançant*. Madame la duchesse...

RÉGAILLETTE. Non, pas vous... le gros doré qui reluit comme un soleil. Approchez un fauteuil, gros doré... (*le domestique obéit*) plus près... plus près que ça... gros doré. (*Elle s'assied.*) A présent, sortez, domestique !

SATAN. Madame la duchesse désire être seule.

RÉGAILLETTE. Oni, j'ai besoin de révasser.

Tout le monde sort.

SCÈNE III.

RÉGAILLETTE, *seule*.

J'ai voulu être seule pour m'assurer que

tout ça n'était pas un rêve... Ah ça, voyons voyons... dors-je ou ne dors-je pas?... vite une épreuve. (*Elle se mord le doigt.*) Aie, aie... non, tout est vrai, tout est bien vrai, je ne l'aurais pas cru, si mon doigt ne m'avait pas cuit... Duchesse, je suis duchesse ! (*Se regardant dans un miroir entouré de plumes qu'elle tient à la main.*) Sans compter que je ne suis pas trop mal.

Elle s'assied dans le fauteuil et semble rêver.

SCÈNE IV.

RÉGAILLETTE, CANUCHE.

CANUCHE, *dans le fond sans être aperçue de Régaillette*. Va, que m'a dit notre conducteur, c'est dans ce château qu'on a conduit Régaillette.

RÉGAILLETTE, *sans se déranger*. Qui va là ?

CANUCHE. Tiens, je n'avais pas vu... pardon, c'est que...

RÉGAILLETTE, *jetant à peine un regard sur lui*. Qui êtes-vous, bonhomme ?

CANUCHE. Je ne suis point un bonhomme, je suis Canuche... Canuche de Saint-Malo.

RÉGAILLETTE. Canuche... qu'est-ce que c'est que ça, Canuche ?

CANUCHE. Canuche... c'est Canuche... Ah ! ciel de Dieu !... ah ! Dieu du ciel ! mais je ne me trompe pas, sous ce panache, dans cette robe... Régaillette, ma Régaillette.

RÉGAILLETTE. Hein ?... à qui donc parle ce manant.

CANUCHE. Manant !

RÉGAILLETTE. Est-ce que vous êtes ivre, mon cher ?

CANUCHE. Ivre, Son cher !

RÉGAILLETTE, *lorgnant Canuche*. Il est fort laid, ce garçon.

CANUCHE. Fort laid... elle me reconnaît, Régaillette !

RÉGAILLETTE. Je ne m'appelle pas Régaillette.

CANUCHE. Mademoiselle.

RÉGAILLETTE. Je ne suis pas une demoiselle.

CANUCHE. Madame.

RÉGAILLETTE. Je ne suis pas une dame.

CANUCHE. Belle veuve.

RÉGAILLETTE. Je suis belle, mais je ne suis pas veuve.

CANUCHE. Qu'est-ce que vous êtes donc ?

RÉGAILLETTE. Je suis la duchesse Herminie Cunégonde de Porticolis.

CANUCHE. De Torticolis !

RÉGAILLETTE. De Porticolis !

CANUCHE. Toi, Régaillette... toi, duchesse de Torticolis.

RÉGAILLETTE. Toi... il me tutoye... tu me tutoyes, toi.

CANUCHE. Régaillette !

RÉGAILLETTE, *sonnant*. Holà, mes gens !

SCÈNE V.

LES MÊMES, SATAN, L'ORGUEIL, PLUSIEURS VALETS.

CHOEUR.

Air : *Mettons-nous vite à table.*

RÉGAILLETTE.

Accourez à l'instant, je l'ordonne ;
Non, jamais ma fierté ne pardonne !

A venger (*bis*) ma personne,
Mes valets (*bis*),
Soyez prêts.

LES VALETS.

Nous venons, nous venons quand on sonne ;
La duchesse en ces lieux nous ordonne.

A venger (*bis*) sa personne
Ses valets (*bis*)
Sont tous prêts.

CANUCHE.

Régaillette, autrefois toi si bonne,
Quand il prie, à Canuche pardonne !

A frapper (*bis*) ma personne.
Tes valets (*bis*)
Sont tous prêts.

RÉGAILLETTE. Qu'on jette cet homme à la porte ; il a osé me tutoyère.

Elle sort.

SATAN. *La tutoyère !* en ce cas, qu'on lui donne cent coups de bâton sous la plante... des reins.

CANUCHE. Cent coups de bâton... vous me donnez cent coups de bâton... Ah ! malheureux Canuche !

SATAN, *aux valets*. Sortez tous.

Les valets sortent.

SCÈNE VI.

SATAN, CANUCHE, L'ORGUEIL.

SATAN. Canuche ? vous avez dit Canuche ? Quel est ce nom, s'il vous plaît ?

CANUCHE. Ce nom, mais c'est le mien.

L'ORGUEIL. Eh quoi ! vous seriez...

CANUCHE. Je suis Canuche.

SATAN. Elevé en Bretagne par un pêcheur.

CANUCHE. Par papa François Canuche.

L'ORGUEIL. Erreur, vous n'êtes pas son fils !

CANUCHE. Je ne suis pas le fils de papa ; en êtes-vous bien sûr ?

SATAN. Nous en sommes on ne peut plus sûrs ?

CANUCHE. Je ne suis pas le fils de papa !... Oh ! maman, maman !

SATAN, *bas*. Vous n'êtes pas son fils non plus.

CANUCHE. Je ne suis même pas le fils maman... c'est impossible.

L'ORGUEIL. Vous êtes le fils du grand schah de Perse, dont vous voyez le portrait au-dessus du trône.

CANUCHE. Je serais un petit schah !... Ah ! chien !

L'ORGUEIL. Un jour, votre illustre père fit naufrage sur les côtes de Bretagne, le vaisseau faisait eau de toute part. Heureusement, le ciel sauva vos jours, les vents vous portèrent vers la côte de Bretagne ; vous fûtes recueilli par le père Canuche et élevé comme son fils.

CANUCHE. Je suis un enfant de schah !... Régaillette ne me refusera plus, toute duchesse qu'elle est.

L'ORGUEIL. Épouser une duchesse, y pensez-vous... ce qu'il vous faut, c'est une princesse.

SATAN. C'est une reine !

CANUCHE. C'est une impératrice. Une duchesse, allons donc, ce serait une mésalliance, je me *mésalliancerais*.

L'ORGUEIL. Prince, vous ne pouvez rester couvert de ces misérables habits ; on va vous revêtir de ceux qui conviennent à votre rang.

SATAN. C'est juste.

Air :

Il faut, lorsqu'on est puissant,
Que par le luxe on s'affiche ;
Votre garde-robe est riche,
Et vous en serez content.

REPRISE.

Il faut, lorsqu'on est puissant, etc.

Canuche sort avec les valets.

SCÈNE VII.

SATAN, L'ORGUEIL, ensuite RAYMOND AZÉLIE.

L'ORGUEIL. Allons, allons, en voilà déjà deux qui ne m'échapperont pas...

SATAN. Oui, mais Azélie, Raymond... ceux-là seront peut-être moins faciles à séduire... mais ils tardent bien...

Musique.

L'ORGUEIL. Ce bruit... ce sont eux.

SATAN. Courage, nous sommes en bon chemin.

AZÉLIE, *entrant par le fond*. O mon Dieu ! où sommes-nous ? et ma pauvre sœur !

RAYMOND. Azélie, calmez-vous, nous la retrouverons.

L'ORGUEIL. Qui se permet d'entrer ici sous des costumes aussi grossiers ?

AZÉLIE. Pardon, mais je viens...

SATAN. Sachez qu'on ne pénètre en ces lieux que couvert de nobles insignes, de riches vêtements.

RAYMOND. Et que pouvez-vous exiger de deux malheureux voyageurs?...

AZÉLIE. Comment voulez-vous que nous béissions à cet ordre?

L'ORGUEIL.

Air : dans la Reine des Blanchisseuses.

Dis un seul mot, et je te donne
Bien plus d'appas.

AZÉLIE.

Je n'en veux pas.

SATAN, à Raymond.

Un beau royaume, une couronne,
Un sceptre aussi.

RAYMOND.

Merci, merci.

L'ORGUEIL.

Ton cœur, dis-moi ce qu'il ambitionne.

SATAN.

Parlez, eh bien?

AZÉLIE et RAYMOND.

Je ne veux rien,

Car vouloir charmer et séduire,
Vouloir changer en un clin d'œil
Sa chaumière contre un empire,
C'est de l'orgueil. (bis.)

L'ORGUEIL. Ah! si tu savais tout le bonheur qu'on éprouve en ces lieux enchantés, tu voudrais y demeurer sans cesse.

SATAN. Crois-moi, pauvre enfant, renonce à un voyage semé d'écueils; ici, les hommes, les fleurs, les éléments eux-mêmes t'obéiront comme à la Divinité; fais un vœu, et quel qu'il soit, je te promets de l'exécuter.

AZÉLIE. Conduisez-moi donc près de ma sœur, aidez-moi à l'arracher de ce château.

L'ORGUEIL. Tu le veux!... (A part.) Oui, ses regards seront éblouis par l'aspect de tant de richesses... (Haut.) Paraissez, fils du grand schah de Perse; paraissez, duchesse de Porticolis.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CANUCHE, RÉGAILLETTE.

Le cortège de Canuche n'est composé que de femmes qui le portent sur un palanquin; le cortège de Régaillette, au contraire, n'est composé que d'hommes qui la portent de même; ces deux cortèges doivent être éblouissants de richesse.

Air de l'Ours et le Pacha.

CHOEUR.

Près d'elle qu'on s'empresse
Par un accord touchant;
Rendons à sa noblesse
Un hommage éclatant.

RÉGAILLETTE et CANUCHE.

Déjà, je m'accoutume
À tout éblouir;

Dans ce brillant costume
J'voudrais me voir passer.

REPRISE.

Près d'elle qu'on s'empresse, etc.

AZÉLIE. Régaillette, ma sœur.

RÉGAILLETTE. Que veut cette petite?

RAYMOND. Canuche, est-ce toi?

CANUCHE. Toi!... qui est-ce qui se permet de me parler?

RÉGAILLETTE. Ah! c'est vous, prince.

CANUCHE. Bonjour, duchesse, bonjour.

RÉGAILLETTE. Grand schah, j'ai réfléchi, j'accepte votre main.

CANUCHE. La main d'un schah, vous n'êtes pas dégoûtée. Non, tenez, franchement, vous n'êtes pas de race assez noble, vous êtes de trop basse extraction auprès de moi; vous êtes une vilaine, et en vous épousant, je dérogerais... je m'encanaillerais.

RÉGAILLETTE. Prince, vous êtes un polisson.

CANUCHE. Allons, duchesse, pas de mots à double entente, et venez vous asseoir auprès de moi sur mon trône.

RÉGAILLETTE. Sur notre trône.

AZÉLIE, avec désespoir. O mon Dieu! tout cela n'est-il pas un songe?

L'ORGUEIL. Non, c'est la réalité; l'Orgueil a changé leur cœur, ils te méprisent, ils te méconnaissent. Eh bien, dis un mot, tu seras plus riche et plus noble qu'eux. (Il fait un signe, trois valets se présentent portant, le premier une couronne, le second un sceptre, le troisième un manteau royal.) Dis un mot, et cette couronne orne ton front, ce sceptre est à toi, ce manteau royal t'appartient.

AZÉLIE.

Air des trois Couleurs.

Que dites-vous? ah! je vous en supplie,
Laissez la pourpre à ces deux orgueilleux!
Voulez-vous donc que la pauvre Azélie
Devienne ingrate, insensible comme eux?
La vanité mène à l'ingratitude;
Tous nos devoirs sont par elle oubliés.
Gage d'orgueil, gage de servitude,
Je vous méprise, et je vous foule aux pieds.

L'ORGUEIL. Téméraire!

AZÉLIE. Suiyez-moi, Raymond, sortons d'ici.

SATAN. Du tout, qu'on ferme les portes.

RAYMOND. Misérables! Ah! nous saurons nous ouvrir un passage.

SATAN. Je ne crois pas.

SATHANIEL, paraissant par une trappe du dessous. C'est ce que nous allons voir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SATAN, SATHANIEL.

SATAN. Sathaniel! toujours lui.

SATHANIEL. J'attendais pour paraître une nouvelle trahison, et maintenant que tu m'as donné, l'exemple, tombez riches vêtements, misérables talismans de l'orgueil, tombez!

A ce moment, tous les hommes du cortège de Régaillette perdent leurs culottes, ainsi que Canuche; et toutes les femmes, ainsi que Régaillette, se trouvent en jupons. Tout le monde se sauve en criant.

CANUCHE. Ah! ciel de Dieu, monsieur, dans quel état me voici, ah! je donnerais tous mes états pour sortir de cet état.

SATAN. Sathaniel tu ne triomphes pas encore.

SATHANIEL. Mais je suis en bon chemin.

Satan disparaît.

RÉGAILLETTE. Qu'est devenu mon superbe trône, où sont mes magnifiques habits, mes ayeux, et papa et maman?..

Ici les portraits changent. Le shah de Perse devient un Robert Macaire, et la princesse se change en Borgnesse.

CANUCHE. Et ma cour... où est ma cour.

SATHANIEL. Tout cela n'était qu'un rêve, enfant de votre imagination et de l'orgueil... L'orgueil qui vous fit aujourd'hui renier vos amis, votre famille, de même qu'autrefois, égarant l'esprit de nos pères, il leur fit renier Dieu, et s'il vous faut un exemple terrible, regardez.

Cinquième Tableau.

La Tour de Babel.

A mesure que Sathaniel parle, l'obscurité a remplacé la lumière; le premier décor a disparu, et s'est trouvé remplacé par la tour de Babel.

SATHANIEL. Voyez là-bas ces mortels orgueilleux qui veulent escalader le ciel, qui veulent aller combattre leur créateur; ce monument qu'ils élèvent, c'est le chef-d'œuvre de l'orgueil, c'est la tour de Babel!!!...

UN BABYLONNIEN, *aux ouvriers qui travaillent sur la tour.* Montez, montez toujours.

A ce moment la foudre éclate, la tour s'écroule; on aperçoit la ville de Babylone en feu. Le rideau baisse.

ACTE DEUXIÈME.

Sixième Tableau.

La Paresse.

Le théâtre représente d'un côté un paysage couvert de neige, et de l'autre l'intérieur d'une cabane.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PARESSE, ensuite CANUCHE.

LA PARESSE, *vêtue en jeune paysanne.* Augmentons encore la flamme de ce foyer... plus il fera chaud dans ce pavillon, moins on aura le courage d'en sortir... J'ai chargé de pavots l'air qu'on respire ici... et si nos jeunes gens viennent frapper à cette porte, ils seront bientôt au pouvoir de la Paresse.

Canuche entre le visage tout rouge. Il est tout couvert de neige.

CANUCHE. Brr.... brr... en voilà un de temps... foi de Canuche, on ne mettrait pas un caniche dehors... Pourvu que ce pavillon soit habité... (*Frappant à la porte de la chaumière.*) Cordon, s'il vous plaît!

LA PARESSE. Qui est là?

CANUCHE. Ouvrez, ouvrez vite, jeune homme; vous ne pouvez me laisser à la porte, ayant le nez gelé comme je l'ai...

LA PARESSE, *allant ouvrir.* Voilà!....

voilà!... entrez!... (*Il entre.*) Ah, mon Dieu! comme vous voilà fait, mon pauvre monsieur!

CANUCHE, *sans la regarder.* Hélas! je ne suis plus un monsieur, jeune homme, je suis un glaçon, un simple glaçon... Je donnerais dix ans de votre existence, jeune homme, (*se retournant*) non, jeune femme, pour un fagot, pour une chauffeurette, un gueux, n'importe quoi.

LA PARESSE. Mais tenez... approchez-vous de cette cheminée.

CANUCHE. O Dieu! que c'est donc bon de se chauffer, mon nez surtout... (*Mettant sa figure dans le feu.*) Tiens, chauffe-toi, mon nez... chauffe-toi, mon vieux... Ah! le voilà qui se ranime, il reprend connaissance. (*Eternuant.*) Ahtzi! Dieu te bénisse, mon nez. Voilà mon nez qui se dégèle.

LA PARESSE. Je vais être obligée de vous laisser seul un instant, voici l'heure où je

dois aller dans la forêt, faire mes provisions de bois.

CANUCHE. Allez à vos affaires... du moment que c'est pour nous rapporter du bois... je serais désolé de vous retenir.

La Paresse sort de la cabane, et ferme la porte sur elle.

LA PARESSE. Et d'un...

CANUCHE. Oh ! le joli petit lit ! si je me reposais un instant. (*Il se couche.*) Tiens, il est très-doux... ce lit... il est d'un doux... d'un doux... Ah ! qu'il est donc d'un doux...

Il ferme les yeux.

SCÈNE II.

CANUCHE, dans la chaumière, SATHANIEL, AZÉLIE, RÉGAILLETTE, RAYMOND, en dehors.

SATHANIEL. Courage, nous approchons.

RÉGAILLETTE. En voilà un de pèlerinage ! si seulement nous savions où nous en sommes.

RAYMOND. Les habitants de ce pavillon nous l'apprendront sans doute.

RÉGAILLETTE. Et ce galopin du Canuche, comme il vient au-devant de nous.

Sathaniel frappe à la porte de la chaumière.

CANUCHE, ouvrant de grands yeux. Je crois qu'on a frappé un peu... (*Sathaniel frappe plus fort.*) Oui, ma foi, on a frappé...

Il referme les yeux.

SATHANIEL, frappant de nouveau. Ouvrez, ouvrez de grâce...

CANUCHE. Hein, qui va là ?

RAYMOND. C'est la voix de Canuche !

RÉGAILLETTE, répondant. Mais c'est nous... nous... Régaillette, Azélie, Raymond.

CANUCHE, sans se déranger. Ah ! bon... bon !... je connais !

RÉGAILLETTE. Mais ouvrez... dépêchez-vous donc !

CANUCHE. Poussez la porte.

SATHANIEL. Elle est fermée !

CANUCHE, sans se déranger. Ah !

RAYMOND. Ouvre donc, nous mourons de froid dehors.

CANUCHE. Tiens, c'est drôle... il fait si bon dans... Ah ! le bon feu... le bon feu...

RAYMOND. Canuche ! est-ce que tu n'entends pas ?

CANUCHE. Tournez la bobinette... la cheville cherra.

RÉGAILLETTE. Mais, monstre que vous êtes, il n'y a pas plus de cheville que de bobinette... Ouvrez, ou je vous arrache les yeux.

CANUCHE. Ah ! mes amis... mes pauvres amis... je plains votre malheureux sort... mais je ne peux pas vous ouvrir.

RÉGAILLETTE. Vous ne pouvez pas... et est-ce qui vous en empêche?...

RAYMOND, regardant par la serrure. Mais Dieu me pardonne, il est couché !

CANUCHE. Justement... et je suis si bien... si bien... que je ne peux pas me déranger.

SATHANIEL, à part. Je devine... un piège de la Paresse... mais nous sommes à deux de jeu, ma mie...

Il lève son bâton ; le lit sur lequel Canuche se change en banc de pierre, et le banc de pierre sur lequel est Régaillette se change en lit ; de plus, la chaumière tourne et change de place ; Sathaniel, Azélie, Régaillette, Raymond se trouvent dedans, tandis que Canuche est dehors couché sur le banc.

RAYMOND et AZÉLIE. O ciel ! par quel miracle ?

CANUCHE, se croyant toujours dans son lit et dormant. Ah ! que je suis donc bien... que je suis donc bien...

RÉGAILLETTE. Que vois-je ?... un lit... du feu...

AZÉLIE. Mais comment sommes-nous entrés ici ?

SATHANIEL. C'est moi qui viens de vous ouvrir la porte.

CANUCHE, frissonnant en dormant. Brrrou... brou... il y a des courants d'air.

RAYMOND, allant s'asseoir. Ah ! je succombe à la fatigue.

RÉGAILLETTE. Et moi, je succombe au sommeil.

CANUCHE. Mais il vient des vents coulis... dans cette chambre... j'ai froid... que j'ai froid ! (*Se réveillant.*) Mon lit me paraît moins mou... et il me semble... (*Se levant sur son séant.*) Eh bien... Eh bien... quoi donc ?... et mon pavillon... et mon lit... et mon feu... Ah ! mais je regrette... (*Allant frapper à la porte.*) Ouvrez... ouvrez, au nom du ciel !

SATHANIEL. Qui est là ?

CANUCHE. Moi, Canuche !

RÉGAILLETTE. Ah ! bon... bon... je connais...

CANUCHE. Ouvrez, dépêchez-vous !

SATHANIEL. Poussez la porte.

CANUCHE. Elle est fermée... ouvrez donc, je meurs de froid.

RÉGAILLETTE. Ah ! le bon feu... ah ! le bon feu...

CANUCHE. Régaillette !... ma petite Régaillette !

RÉGAILLETTE. Tournez la bobinette, la cheville cherra. D'ailleurs, je suis très bien pour me déranger.

Elle s'endort sur le lit.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA PARESSE.

LA PARESSE, entrant du côté où se trouve

Canuche. Que vois-je ? mon pavillon changé de place... ce jeune homme délivré...

CANUCHE. Mamzelle Azélie !

AZÉLIE, *allant pour ouvrir.* Ah ! j'ai pitié de ce malheureux !

SATHANIEL, *l'arrêtant.* Pas de pitié pour les mauvais cœurs.

LA PARESSE. Sathaniel !.. Ah ! je devine tout.

CANUCHE, *allant s'asseoir sur le banc.* Mais j'ai l'onglée... mais je ne me sens plus rien de rien...

LA PARESSE. Voilà pour te réchauffer...

Le banc de pierre reprend sa première forme, et la chaudière revient à sa place, seulement l'autre ne change pas, de sorte qu'il se trouve deux chaudières.

CANUCHE. Mon lit... mon feu... ah ! je me redorlote, redorlotons-nous... bon Dieu.

Canuche se couche et s'endort.

AZÉLIE. Que vois-je?... ma sœur... Raymond !

SATHANIEL. Ils ont déjà succombé au sommeil.

AZÉLIE. Et moi-même, je ne sais... l'air qu'on respire dans ce pavillon...

SATHANIEL. Prenez-y garde... si nous nous arrêtons plus de deux heures ici, la nuit nous surprendra dans les montagnes.

AZÉLIE. Oh ! je ne dormirai pas.

SATHANIEL. Pauvre enfant, toujours seule à lutter.

LA PARESSE, *qui est entrée dans la chaudière où se trouvent Sathaniel et Azélie. Du monde chez moi.*

AZÉLIE. Une paysanne.

SATHANIEL, *à part.* La Paresse !

AZÉLIE. Nous étions fatigués, nous avions froid, ce pavillon était ouvert...

LA PARESSE. Et vous avez bien fait d'y entrer... seulement, vous avez eu tort de ne pas vous reposer plus convenablement.

SATHANIEL. Quel est son projet ?

LA PARESSE, *montrant Raymond qui s'est endormi.* Voyez donc ce pauvre garçon qui dort sur cet escabeau... Oh ! là, l'ami...

RAYMOND, *s'éveillant.* Qui m'appelle?... que me veut-on ?

LA PARESSE. Vous donner un lit plus convenable... A deux pas d'ici est la demeure d'un seigneur châtelain qui m'a ordonné de vous offrir l'hospitalité... venez, venez, vous serez là plus à l'aise qu'ici.

AZÉLIE. Mais nous ne devons nous arrêter que quelques instants ; il faut qu'avant la nuit, nous ayons atteint le prochain village.

LA PARESSE. Je me charge de vous y conduire à temps ; suivez-moi, mes amis... Je répons de tout.

SATHANIEL, *à part.* Et moi, je veille sur eux...

SATHANIEL à Azélie

AIR : *Voyageuse.*

Pauvre voyageuse,
Restez vertueuse ;
Vous serez heureuse
Une fois là-bas.
Pendant le voyage,
Si gronde l'orage,
Que votre courage
Ne faiblisse pas.

Aux deux sœurs.

Toujours, pauvres filles,
Jeunes et gentilles,
Pensez au bon Dieu !
Adieu (*ter.*), au revoir, adieu.

Azélie, Raymond et la Paresse sortent en répétant : Adieu, etc.

SCÈNE IV.

SATHANIEL, *seul en scène,* RÉGAILLETTE et CANUCHE, *couchés.*

Ils dorment de chaque côté du théâtre.

SATHANIEL. Allons... la lutte est engagée, et si nous restons ici plus de deux heures, Satan triomphe, ces pauvres jeunes filles sont perdues... et moi, je retourne en enfer... De par tous les diables, il m'en sera pas ainsi... Canuche d'un côté... Régaillette de l'autre... ils ne dormiront pas longtemps, troublons un peu leur doux sommeil...

Deux petits diabolins grimpent sur les deux lits, et armés de demoiselles de paveurs, ils frappent sur l'estomac de Canuche et de Régaillette.

CANUCHE, *ouvrant le yeux.* Hein?... qu'est-ce que ça?... mais qu'est-ce qu'il fait donc, ce monsieur ?

RÉGAILLETTE, *de même.* Oh ! là là... oh ! là là... oh ! là là !

CANUCHE. Mais, monsieur... on ne pave pas ici... ceci n'est pas la voie publique !...

Les deux diabolins disparaissent.

CANUCHE, *se levant à moitié.* Tiens, mais je dormais donc ?...

RÉGAILLETTE, *de même.* Ah ! j'avais le cauchemar... je rêvais de vous, Canuche.

CANUCHE. Et moi, de vous, ma Régaillette.

RÉGAILLETTE. Que nous sommes heureux d'avoir rencontré ces deux pavillons !

CANUCHE. Et ces excellents lits donc... mon bon petit oreiller... comme je suis bien là-dessus. Ma tête se repose moelleusement, comme c'est doux... hum ! hum ! hum ! (*Il enfonce plusieurs fois sa tête dans l'oreiller, mais à la troisième, Sathaniel a fait un signe, et à la place de l'oreiller, c'est un fagot qui reçoit la tête de Canuche.*) Oh ! qu'est-ce que c'est que ça... comment ! un fagot... (*Le jetant sous le lit.*) Je le croyais mieux rembourré, mon oreiller.

RÉGAILLETTE. Ah ! mes paupières s'ap-
pesantissent de nouveau.

CANUCHE. Je sens mes yeux qui se refer-
ment.

SATHANIEL. Attendez, je vais les rouvrir,
moi.

RÉGAILLETTE. Pourvu que mon feu ne
éteigne pas... je crains de me refroidir.

CANUCHE. J'aurais dû jeter mon fagot dans la
eminée, j'ai peur d'avoir froid en dormant.

SATHANIEL. Je suis là pour vous réchauf-
fer. Soyez donc heureux tout à fait.

Il fait un signe; les deux lits sur lesquels sont Régaillette
et Canuche se changent en brasiers ardents. Sathaniel
sort.

RÉGAILLETTE. Ah ! qu'il fait chaud.

CANUCHE. Oui, bien chaud, bien chaud...

Régaillette, finissez... vous me chatouillez...
Régaillette !

RÉGAILLETTE. J'éprouve le besoin de me
retourner.

Elle se retourne.

CANUCHE, *de même*. J'ai trop chaud de ce
côté-là.

RÉGAILLETTE. Mais j'ai trop chaud aussi
de ce côté-ci.

Elle se retourne.

CANUCHE, *se retournant*. Ah ça, mais,
je cuis des deux côtés.

RÉGAILLETTE, *se levant*. Mais je suis sur
le gril.

CANUCHE, *se levant*. Mais je rôtis comme
une alouette.

RÉGAILLETTE *et* CANUCHE, *se sauvant*.
Ah ! ciel, que vois-je ?... au feu !... de l'eau,
au feu...

Ils sortent en courant. Le théâtre change.

Septième Tableau.

L'Avarice. — LE CORRIDOR.

Le théâtre représente un corridor formé de plusieurs portes au premier plan : une à droite, une au milieu et une à gauche. Au-dessus de celle du milieu on lit : *Temple de la Fortune*. Dans le milieu de ladite porte, une tête de lion, dont la gueule doit s'ouvrir. Au-dessus de la porte à droite, deux cornes d'abondance dans lesquelles il y a des bourses d'or. (Les indications droite et gauche sont prises du public.)

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, AZÉLIE.

AZÉLIE. Venez, venez... fuyons de ce
côté.

RAYMOND. Mais nous sommes seuls, et Ré-
gaillette et Canuche ?

AZÉLIE. La fatigue aura triomphé de leur
courage... il faut les arracher au sommeil.

RAYMOND. Rentrer dans ce château mau-
dit, où l'esprit s'engourdit, où l'énergie, la
force et la volonté vous trahissent sans cesse.

AZÉLIE. Nous ne pouvons cependant les
abandonner.

RAYMOND. Soit donc, puisque vous le vou-
lez !

LA VOIX DE CANUCHE, *dans la coulisse*.
au secours !... au secours !...

RÉGAILLETTE, *dans la coulisse*. Au feu !...
au feu !...

RAYMOND. Qu'entends-je ?

AZÉLIE. La voix de ma sœur et celle de
Canuche.

mond. Ah ! c'est vous !... flambé-je... ou
brûlé-je !...

RÉGAILLETTE. Et moi... brûlé-je ?... ou
flamberge ?

AZÉLIE. Que signifie ?

RAYMOND. Que veut dire ce langage ?

CANUCHE. Répondez, d'abord... brûlé-je
encore ?

RÉGAILLETTE. *Flamberge* encore ?

RAYMOND. Mais, au nom du ciel, êtes-
vous fous ?

CANUCHE. Fous, je ne sais pas ; mais gril-
lés, j'en réponds.

AZÉLIE. Grillés !

CANUCHE. Oui, grillés... on nous a mis
sur le gril comme de simples harengs.

RÉGAILLETTE.
Air de *Calpigi*.

Grand Dieu, les drôles d'aventures !

CANUCHE.

Sur mon lit, dans mes couvertures,

Je m'enveloppais comme il faut,

Car je voulais avoir bien chaud...

RÉGAILLETTE.

L'excès en tout est un défaut.

En un gril notre lit se change,

Et nous allions, c'est bien étrange !

Expirer, c'est désespérant !

Par le supplice du hareng. (*bis*).

CANUCHE. Oh ! là, là !... je dois être cuit
à point... je ferai d'excellents biftecks...

SCÈNE II.

LES MÊMES, CANUCHE, RÉGAILLETTE.

CANUCHE, *apercevant Azélie et Ray-*

j'ai les pieds grillés, les entre-côtes rôties, et la cervelle frite.

AZÉLIE. Pourquoi ne pas être plus raisonnables? pourquoi toujours vous séparer de nous?

CANUCHE. Au fait, elle a raison, Régaillette; pourquoi ne pas être plus raisonnable; pourquoi toujours vous séparer de nous?

RÉGAILLETTE. Ce n'est pas moi, c'est Canuche, qui est un curieux et un fainéant, et qui se laisse tenter par tout ce qu'il voit.

CANUCHE. Ah! si l'on peut dire... Régaillette, vous me faites de la peine... vous m'en faites beaucoup, même... pour vous... Mais écoutez-moi, il me vient une idée.

RÉGAILLETTE. Pas possible.

CANUCHE. Vous allez voir... Nous sommes à peu près à moitié chemin de l'ermitage?

RAYMOND. Sans doute; et si l'on ne s'était pas arrêté à chaque instant, nous aurions déjà atteint le but de notre voyage.

CANUCHE. Eh bien! faisons comme si nous l'avions atteint, et retournons à Pornic. La moitié pour aller, la moitié pour revenir, nous aurons fait le voyage tout entier.

RÉGAILLETTE. Il a raison, retournons à Pornic... nous avons assez pèleriné comme ça.

AZÉLIE. Y penses-tu, ma sœur? et notre promesse?

CANUCHE. Puisque nous avons mis le temps nécessaire à la chose, nous dirons: c'est fait, et on nous croira.

AZÉLIE. Mentir aux hommes... mentir à Dieu.

AIR:

Oubliez-vous, quand la foudre grondait,
Quand les éclairs brillaient sur notre tête,
Tout présageait une affreuse tempête,
Lorsque du port mon père s'éloignait,
Ma sœur et moi sur le rivage,
Les mains vers Dieu, dans ce cruel moment,
D'accomplir un pèlerinage
Nous avons fait le serment!
Partons, partons, c'est le ciel qui l'ordonne!
Croyez-vous donc qu'au parjure il pardonne?
Malheur, malheur à qui se fait un jeu
Du serment solennel qu'il a fait à son Dieu!

CANUCHE, après le couplet. Ah! que c'est bien dit... que c'est bien dit... (*Chantant.*) Malheur à celui qui veut retourner à Pornic!

RÉGAILLETTE. Plus souvent que je voudrais... c'est bien fini, je ne m'arrête plus nulle part.

CANUCHE. Ni moi non plus; que pour manger, boire, dormir, me reposer, etc.

AZÉLIE. Croyez-moi, ne tardons plus, remettons-nous en chemin.

Air: *Profits.* (De M. Béancourt.)

Profits

De cet instant, partons
Avant peu nous aurons
Terminé le voyage.

Maintenant
Un père nous attend;
Cela doit en partant
Doublant notre courage.

REPRISE.

Profits, etc., etc.

Raymond et Azélie sortent

SCENE III.

RÉGAILLETTE, CANUCHE.

RÉGAILLETTE, s'arrêtant, au fond. Ah! regarde donc, Canuche.

CANUCHE. Quoi?

RÉGAILLETTE. Regarde donc!

CANUCHE. Qu'est-ce que tu veux que je regarde?

RÉGAILLETTE. Là-haut!...

CANUCHE, regardant dans la salle. Là-haut?

RÉGAILLETTE. Non... là... au-dessus de cette porte.

CANUCHE. Ah! oui!...

RÉGAILLETTE. Il a quelque chose d'écrit.

CANUCHE. Parbleu! je le vois bien... allons-nous-en.

RÉGAILLETTE. Un moment. Lis donc!

CANUCHE. Lisez vous-même.

RÉGAILLETTE. C'te bêtise!... si je lis; bien sûr, je lirai moi-même.

CANUCHE. Y êtes-vous?

RÉGAILLETTE. T... e... m...

CANUCHE. Ce sera long, si vous allez comme ça.

RÉGAILLETTE. Laisse-moi donc.... j'y étais... T... e... m... tem.

CANUCHE, continuant. P... l... e... ple, temple.

RÉGAILLETTE. C'est ce que j'allais dire... temple.

CANUCHE. A mon tour. (*Lisant vite.*) Temple de la Fortune.

RÉGAILLETTE. Comment fortune... c'est un t... tune.

CANUCHE. Eh bien? temple de la Fortune. C'est vrai, la fortune prend le t.

RÉGAILLETTE. Qu'est-ce que ça peut être que ce temple-là?

CANUCHE. C'est là dedans qu'il doit y en avoir et des piles... et des tas...

AZÉLIE, en dehors. Régaillette, viens donc.

RÉGAILLETTE. J'y vas, ma sœur; j'y vas. (*A Canuche.*) Azélie m'appelle; viens. (*Au moment de sortir, elle s'arrête.*) Canuche! v'la quelque chose qui remue?

CANUCHE, effrayé. Quelque chose qui remue! où donc?

RÉGAILLETTE. Par là... baisse la tête... et lève les yeux... tu vas voir... au-dessus de la porte... des cornes qui descendent sur ta tête.

CANUCHE. Des cornes!...

Les deux cornes d'abondance se baissent, et les bourses tombent sur Canuche.

RÉGAILLETTE, *ouvrant les bourses*. Que vois-je!... de l'or?...

Elle met le tout dans son tablier.

CANUCHE. Que de richesses.

RÉGAILLETTE. Il y en a peut-être encore?

CANUCHE. Voyons cela.

RÉGAILLETTE, *l'arrêtant*. Attendez, j'y vais moi-même.

Elle va pour chercher d'autres bourses; elle pousse la porte qui recule; une autre porte vient tomber devant Régaillette qui disparaît.

CANUCHE. Eh bien! Régaillette. Ah ça! mais ça ne se fait pas; je demande qu'on me rende ma fiancée. Régaillette! Régaillette! *(A ce moment, sur la porte à gauche, paraît l'inscription sur laquelle on lit : En-*

trée du trésor, deuxième porte à droite.) Que je prenne la seconde porte à main droite mais Régaillette a pris la porte à main gauche; après ça, il y a peut-être le côté des hommes et le côté des femmes... je vais prendre celle du milieu. *(La tête désignée ouvre une grande bouche, et montre de grosses dents. Canuche se recule.)* Pardon, monsieur; je n'avais pas le dessein de vous offenser; croyez que j'ai bien l'honneur... *(A ce moment une bourse d'or paraît à l'entrée de la bouche.)* Ah! encore une bourse!... Il me présente une bourse! Ma foi, tant pis, je me risque. *(Il va pour prendre la bourse, la bouche se referme. Ric-à-Rac sort de la porte de gauche, et lui donne un grand coup de pied dans le derrière; la porte fait bascule, Canuche disparaît en criant.)* Ah! vous me mordez!... monsieur, vous me mordez!...

Huitième Tableau.

LE CAVEAU.

Un caveau, plusieurs tonneaux, deux fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

CANUCHE, RÉGAILLETTE.

Ils entrent tous deux à reculons, et viennent, sans se voir, jusqu'au milieu du théâtre.

RÉGAILLETTE. Ah! mon Dieu! mon Dieu! où suis-je?...

CANUCHE. O ciel! où me trouvé-je?... Tiens! Régaillette!...

RÉGAILLETTE. Tiens, voilà Canuche!

CANUCHE. Eh bien, chère amie, nous voilà à la cave?

RÉGAILLETTE. Oui, c'est frais; je ne vois que des grands tonneaux.

CANUCHE. Comme c'est joliment cerclé... mazette, ce doit être du fameux vin.

A ce moment paraissent sur les quatre tonneaux quatre inscriptions: 1^{re} inscription, *Or*; 2^{me} idem, *Billets de banque*; 3^{me} idem, *Perles fines*; 4^{me} idem, *Pierres précieuses*.

RÉGAILLETTE. Que parles-tu de vin; vois donc? *(Elle lit.)* Or...

CANUCHE, *de même*. Pierres précieuses.

RÉGAILLETTE, *de même*. Billets de banquettes.

CANUCHE. Perles fines... Bigre, mais s'il avait moyen, je prendrais bien un canon de vin-là.

RÉGAILLETTE. Un canon! fi! l'horreur!...

CANUCHE. Deux, trois canons... j'avouerais même que quatre canons ne me feraient pas peur.

Les quatre tonneaux qui se trouvent aux quatre coins se transforment en canons, et font feu sur lui; Canuche est couvert d'or, de billets de banque, de perles et de pierres.

RÉGAILLETTE. Au secours! . Ah! là là!

CANUCHE. Mais ce n'est pas ça; il y a erreur; j'ai demandé des canons, mais des plus rafraîchissants que ça... je ne peux pas rafraîchir ma bouche en feu avec des bouches à feu.

RÉGAILLETTE. Que de richesses!

CANUCHE. Oui, je suis riche, très-riche, trop riche... ma fortune m'embarrasse; je dois avoir l'air d'une boutique de joaillier.

RÉGAILLETTE, *apercevant un cadran au bas du costume*. Il est midi. Canuche, je propose de nous en aller.

CANUCHE. J'y consens... allons-nous-en. *(Ils vont pour sortir, et s'arrêtent devant les deux fauteuils.)* Tiens, qu'est-ce que c'est que ça?

RÉGAILLETTE. Un vieux fauteuil!

CANUCHE. Un deuxième idem.

Au même moment un énorme rat traverse la scène, et s'arrête au milieu du théâtre. Canuche prend un outil, s'avance vers lui, et le coupe en deux. Sur la partie du côté de la queue on lit: *Ces fauteuils contiennent un trésor; sur l'autre côté: Pressez un clou, il est à vous.* Chaque partie du rat s'en va.

RÉGAILLETTE. Quelle découverte quelle heureuse découverte!

CANUCHE. Comment! il ne s'agit que de toucher un clou pour toucher de l'argent?... mais je touche... je touche à mort.

Air: *Ah! que les plaisirs.*

Ah! que les plaisirs sont doux,

Quand ce sont les clous

Qui vous les promettent!

Cherchons, cherchons bien partout,

Pour venir à bout

De trouver ce clou.

RÉGAILLETTE.

Dieux!

Que les clous sont nombreux!

Pour choisir entre eux
Mes deux mains s'arrêtent...

Allons;

D'abord commençons

Par toucher déjà

Ce joli clou-là!

Régaillette et Canuche s'assoient dans chacun des fauteuils, et pressent un des clous de leur fauteuil. Devant celui de Régaillette une grille monte; elle se trouve enfermée.

RÉGAILLETTE. Ah! bon, me voilà en cage.

CANUCHE, qui a touché un clou, se trouve dans un bocal de cornichons. Régaillette, au secours! je suis à la sauce piquante; je prends un bain de vinaigre en compagnie de ces petits cornichons.

RÉGAILLETTE. Canuche dans un bocal de cornichons!... c'est égal, j'y mettrai de l'obstination; je tiens un clou.... (La grille s'en va.) Ah! me voilà sortie de ma cage; maintenant cherchons un autre clou... attends un peu. Ah! j'y suis. (Elle pousse un clou, le fauteuil se change en une fontaine qui jette de l'eau.) Eh bien! qu'est-ce qui se permet donc de me laver la tête?... Je cherche un trésor, et je ne trouve que de l'eau claire; je prends un bain de pieds.

CANUCHE, dans le bocal. Mais cet appartement me déplaît beaucoup; je demande à m'en aller; je donne congé. Attendez, je tiens un clou... mais celui-là fait partie de ma sauce... c'est un clou de girofle... Ah! j'en tiens un autre. (Le bocal disparaît.) Je suis libre!...

RÉGAILLETTE. Mais puisque vous êtes libre, venez donc me délivrer.

CANUCHE. Attendez donc un peu que je cherche un autre clou... je le tiens.

Le fauteuil se change en une presse.

RÉGAILLETTE. Pressez-vous donc un peu.

CANUCHE. Que je me presse... que je me presse... elle est charmante... mais je suis beaucoup trop pressé. Ah! cette presse m'opprime... elle prend avec moi des libertés fâcheuses; je laudis la liberté de la presse.

RÉGAILLETTE. Je tiens un clou; c'est le quatrième.

La fontaine disparaît.

CANUCHE. Vous êtes bien heureuse; je voudrais bien tenir le cinquième. Ah! oui, je voudrais être à cinq clous.

La presse disparaît.

RÉGAILLETTE. Maintenant, voyons si nous pourrions trouver le trésor. (Le fauteuil dans lequel était Régaillette se change en une caisse. On voit des piles d'or et d'argent, et des sacs.) Oh! que d'or, que d'or! (Dans le fauteuil où était Canuche, il en sort un petit coffre.) Dans quoi mettre tout ça?...

CANUCHE, prenant le petit coffre. Dans ce petit coffre... oh! que d'or... que d'or...

Le fait est que nous devons avoir plus de soixante francs chacun. (Il prend le coffre, qu'ils ont rempli, et va pour sortir. La porte se rétrécit.) Allons, bon; voilà la porte qui est trop étroite, à présent. Mais c'est très-mal bâti; on ne fait pas de portes pareilles; ma cassette est trop large.

RÉGAILLETTE. Eh bien, mettez-la en long.

CANUCHE. Sur ma tête... c'est une idée! (Il va pour sortir; mais quand il se trouve sur le seuil, la porte s'élargit tout à coup, en même temps qu'elle s'affaisse.) La voilà trop basse, à présent... trop basse, et beaucoup trop large; mais on ne peut donc plus s'en aller d'ici?

UNE VOIX. On ne sort de ces lieux qu'avec le trésor entier, ou les mains tout à fait vides.

CANUCHE. Ah! mais s'il ne faut que ça, repuisons, repuisons beaucoup.

Il va placer le petit coffre sur un banc, au fond du théâtre; le coffre grandit tout à coup. Dans le fauteuil où était le bocal de cornichons, paraît un coffre sur lequel est écrit: Trésor. Ils puisent dans ce coffre deux ou trois fois.

RÉGAILLETTE. Canuche, je sens quelque chose de gros et de doux.

Elle tire un petit oursion qui se met à gambader; Canuche va pour puiser aussi dans le même coffre, et en tire un oursion blanc. Pendant ce temps, le coffre que Canuche a placé sur le banc grandit et s'ouvre; on voit une soirée d'ours; ils jouent aux cartes. Les ours sortent de la boîte, et viennent inviter Régaillette et Canuche à danser.

RÉGAILLETTE. Qu'est-ce qu'il me veut donc, ce monsieur? (L'ours blanc lui fait signe qu'il l'invite à danser.) Comment! il veut me faire danser? Merci, monsieur, j'en danse jamais!

L'ours noir fait des agaceries à Canuche.

CANUCHE. Dites donc, Régaillette, voilà la grande ourse qui prend des familiarités avec moi. Non, je ne danse pas non plus, madame; je vous remercie infiniment.

LES DEUX OURS, avec colère. Hum!... hum!... hum!...

CANUCHE. Les voilà qui se fâchent; ne les irritons pas... Dansez un peu, Régaillette. Moi je vais faire polker la grande ourse.

RÉGAILLETTE. Monsieur!...

POLKA.

A la fin de la polka l'ours vient se placer en tableau; l'orchestre joue l'air: *Où peut-on être mieux*, etc., etc. L'ours blanc qui tenait Régaillette l'embrasse.

CANUCHE. Il s'est permis de vous embrasser... Monsieur, vous êtes un animal... (A part.) Au fait, l'ours n'est pas autre chose. (L'ours le toise avec colère et lui présente sa carte.) Il me donne sa carte... Lisons!... Martin l'ours... fabricant de graisse d'ours... demeurant rue aux Ours... (Parlant.) Il m'attendra toujours.

Les ours s'emparent de nouveau de Régaillette et de Canuche, et tous sortent en polkant.

Neuvième Tableau.

La Luxure.

Le théâtre représente un petit salon gothique.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA LUXURE, AZÉLIE, *endormie*,
RIC-A-RAC.

RIC-A-RAC. Eh bien ! madame, avez-vous réussi ?

LA LUXURE. Regarde, elle dort, et j'ai profité de son sommeil pour la faire revêtir de ce gracieux costume.

RIC-A-RAC. Il fallait me dire cela, je me serais proposé comme femme de chambre ; car vous savez que monseigneur Satan n'espère qu'en vous ; vous êtes le plus dangereux de tous les péchés, car vous êtes le plus gracieux et le plus aimable, j'en sais quelque chose.

LA LUXURE. J'espère que sa confiance ne sera pas trompée.

RIC-A-RAC. Qu'allez-vous faire ?

LA LUXURE. Placer quelqu'un auprès d'elle pour attaquer son cœur.

RIC-A-RAC. Si vous me chargiez de cet emploi !

LA LUXURE. Toi ?

RIC-A-RAC. Si vous me laissiez seul avec elle ?

LA LUXURE. Ça ne la tenterait pas beaucoup.

RIC-A-RAC. Vous croyez ? vous avez tort.

LA LUXURE. J'ai mieux que cela.

RIC-A-RAC. J'en doute.

LA LUXURE. Fais-moi venir son amoureux.

RIC-A-RAC. Le petit Raymond, un paysan ; mauvaise idée.

LA LUXURE. Fais-le venir de suite, te dis-je, nous ferons deux pécheurs à la fois.

RIC-A-RAC. Pauvre petite ! on te prive de moi, on ne sait pas ce que tu perds !

Il sort.

SCÈNE II.

LA LUXURE, *seule*.

En attendant, dépêchons-lui les songes les plus gracieux, les plus propres à émouvoir ses sens, et qu'il ne soit pas dit que cette orgueilleuse enfant aura résisté à mon pouvoir.

AIR : *Change-moi.*

Songes gracieux,
Songes heureux,
Quand je vous pris
Réunissez-vous,
Songes si doux,
Et d'Azélie
Emparez-vous.

AZÉLIE, *rêvant*.

C'est ma noce aujourd'hui,
Notre hymen est béni,
Raymond est mon mari,
Je suis à lui.
Comme il est amoureux !
Comme il paraît heureux !
Mais j'ai peur, ses grands yeux
Ont trop de feux.

LA LUXURE.

Songes gracieux, etc.

SCÈNE III.

LES MÊMES, RAYMOND.

LA LUXURE, *apercevant Raymond*. Raymond ! il ne pouvait arriver plus à propos.

RAYMOND. Que vois-je ?... une femme seule et endormie... Azélie !... Qu'elle est séduisante ainsi !

AZÉLIE, *rêvant*. Raymond !...

RAYMOND. Elle pense à moi !... Ah ! que de grâces, que d'attraits... jamais je ne l'ai vue si jolie... et si j'osais... Oh ! mais, profiter de son sommeil... si elle allait se fâcher... se fâcher pour un baiser... et puis, ne l'ai-je pas entendue... elle m'aime... elle m'appelle... elle me désire... ma foi, je n'y tiens plus.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

D'ailleurs, j'en suis sûr, elle m'aime,
Approchons-nous bien doucement,
Et puis, embrassons-la de même.

(Il l'embrasse.)

AZÉLIE, *se réveillant*.

Ah ! c'est affreux !

LA LUXURE.

Ah ! c'est charmant !

RAYMOND.

Quoi, ton bonheur n'était qu'un doux mensonge.

AZÉLIE.

Votre bonheur !

RAYMOND.

De grâce, un seul baiser.

AZÉLIE.

Retirez-vous !

RAYMOND.

Pourquoi me refuser

Ce que vous m'accordiez en songe ?

AZÉLIE. Monsieur, laissez-moi, monsieur, je ne dois plus vous entendre.

RAYMOND. Eh bien ! oui, je vous laisserai... mais au moins qu'en partant, j'emporte une preuve.... un gage de votre amour.

AZÉLIE. Un gage de mon amour !

RAYMOND. Tenez, ce joli bouquet qui brille à votre côté, et que je désire depuis si longtemps.

AZÉLIE. Oh ! non, c'est un talisman, j'ai juré de ne jamais m'en séparer.

RAYMOND. Songez que c'est presque un époux qui vous le demande. (*Se jetant à ses genoux.*) Azélie, au nom de l'amour le plus tendre, le plus dévoué.

AZÉLIE. Raymond, de grâce...

RAYMOND. Ce bouquet qui ne me quittera plus, ce bouquet qui me dira sans cesse que tu m'aimes autant que je t'adore... Azélie, mon Azélie...

AZÉLIE. Ah ! Raymond !... Raymond !

RAYMOND. Je t'en prie, je t'en conjure.

AZÉLIE. Eh bien !

Au moment où elle va céder, un petit tableau placé dans le fond change de sujet, s'anime, et représente en petit le naufrage que l'on a vu au premier tableau ; la barque est ballottée par les flots et la foudre éclate.

AZÉLIE.

AIR nouveau de M. Béancourt.

Juste ciel ! regardez...

RAYMOND,

Qu'avez-vous Azélie ?

AZÉLIE.

Ah ! laissez-moi me souvenir...

Oui, c'est cela... voyez la mer est en furie ;

Mon père est là qui va mourir.

D'une sagesse austère

Quand son salut dépend,

Vous voulez me soustraire

Ce chaste talisman.

RAYMOND.

C'est un fiancé qui l'implore.

AZÉLIE, *jetant son bouquet.*

Et c'est à Dieu que je le rends.

LA LUXURE.

O rage ! elle m'échappe encore !

RAYMOND.

Du moins je vous suivrai.

AZÉLIE.

Raymond, je le défends.

ENSEMBLE.

RAYMOND.

A votre voix chérie

Je n'obéirai pas,

Malgré vous, Azélie,

Je m'attache à vos pas.

AZÉLIE.

De la triste Azélie

Pourquoi suivre les pas ?

L'amitié vous supplie ;

Ne la trahissez pas.

LA LUXURE.

Redoute ma furie,

Vainement tu combats,

Tremble, faible Azélie,

Tu n'échapperas pas.

Azélie sort suivie de Raymond, la Luxure du côté opposé.

Dixième Tableau.

LES MURS DU HAREM.

On voit passer une patrouille de nains ; tous ont de très-grosses têtes ; le chef place les factionnaires sous les murs.

SCÈNE PREMIÈRE.

RIC-A-RAC, *sortant du harem,*

CANUCHE.

RIC-A-RAC. Sentinelles, veillez aux portes de ce harem sur les houris du grand Allimourat-Bourrique.

CANUCHE. Bourrique... ah ! le sultan se nomme Bourrique.

RIC-A-RAC. Depuis hier le sérail renferme deux jeunes filles, Azélie et Régaillette ; vous en répondez sur vos grosses têtes.

CANUCHE. Régaillette dans ce sérail !

Il va pour entrer.

RIC-A-RAC, *gerdant le porte.* On ne passe pas.

CANUCHE. Ah bah ! je dois passer, moi !... (*Appelant.*) Régaillette !... Monsieur Bourrique !... mon cher monsieur Bourrique.

RIC-A-RAC. Je vous dis qu'on ne passe pas.

CANUCHE. Pardon, monsieur, mais je suis...

RIC-A-RAC. On ne passe pas.

CANUCHE. Permettez-moi de vous faire observer...

RIC-A-RAC, *tirant son sabre.* On ne passe pas.

CANUCHE, *reculant.* On ne passe pas... on ne passe pas... ça passe la permission... J'ai des droits...

RIC-A-RAC. J'en doute... à moins que vous ne soyez ami du sultan.

CANUCHE. Son ami? ma foi non.... je ne le connais pas plus... que le Grand Turc,

RIG-A-RAC. Alors, vous ne pourriez pénétrer dans le sérail qu'en qualité de ce que je suis moi-même...

CANUCHE. Et peut on savoir ce que vous êtes? (*Rig-à-Rac lui parle bas.*) Merci... j'aime mieux rester dehors.

RIG-A-RAC. Votre serviteur, alors...

Il rentre.

Onzième Tableau.

LES JARDINS.

Le théâtre représente les jardins du château de la Luxure, Au fond un lac, des grottes, bosquets, charmilles, un kiosque. Au lever du rideau les odalisques sont toutes couchées nonchalamment.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHOEUR.

ODALISQUES.

AIR nouveau de M. Béancourt.

De ses divines flammes
L'amour brûle nos âmes;
Dieu créa pour les femmes
Ce séjour
De l'amour.

UNE ODALISQUE.

L'onde en murmurant nous caresse,
Porte le trouble dans nos cœurs;
Ces lieux ont pour toute richesse
Des femmes et des fleurs.

REPRISE.

De ses divines flammes, etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CANUCHE.

CANUCHE, dans la coulisse. Oh! que c'est beau, que c'est donc beau!

LA LUXURE. L'un de ces jeunes gens, secondez-moi.

CANUCHE, entrant. Depuis que je suis dans ce séjour, ma tête brûle, mon cœur bat, j'éprouve des impressions difficiles à décrire; mais je veux être fidèle à Régaillette et je n'y resterai pas ici plus longtemps. (*Les Odalisques se sont approchées et l'entourent.*) Que vois-je?...

SCÈNE II.

LES DEUX NAINS, CANUCHE.

CANUCHE. Que faire?... Que devenir?... Si je pouvais les séduire à prix d'or...

Les deux nains se mettent à jouer aux cartes. Canuche profite de ce qu'ils sont occupés pour se faufiler dans le harem. Les deux nains se disputent, puis se battent. L'un des deux tue son adversaire; puis il pleure de désespoir. La patrouille revient; à la vue de la sentinelle morte, elle arrête le meurtrier et l'entraîne. Alors l'nain qui a été tué se relève et se sauve. Le chef revient avec deux nains portant un brancard, et tous trois s'élancent à la poursuite du mort.

CHOEUR.

Habitant de la terre,
Reste en ce riant séjour,
Et reconnais Cythère
Le royaume de l'amour.

CANUCHE.

Des séraphins j'entends la voix;
Que de femmes à la fois!
Ahl puis-je quand je les vois
Faire un choix?
A Régaillette, en vérité,
Maintenant je suis tenté
De faire infidélité.

TOUTES LES FEMMES, tournant autour de lui.

Un homme, venir en ces lieux,
N'est-ce pas un présent des cieux;
Voyez-le donc, qu'il est petit,
Qu'il est mignon, qu'il est gentil.

REPRISE.

Habitant de la terre, etc.

CANUCHE. Je n'y tiens plus, célestes souris... je ne suis pas un musulman, mais un de vos amis les plus tendres... car tous vos amis ne sont pas des Turcs... Permettez que je dépose à vos jolis petits genoux l'hommage d'un cœur pur qui n'a jamais encore battu pour personne. (*A part.*) O Régaillette! je blasphème comme un polisson.

L'ENVIE, en odalisque. Eh quoi! vous n'avez jamais aimé?

CANUCHE. Jamais, au triple grand jamais. Beautés divines, entourez-moi, enlacez-moi, couvrez-moi de parfums et d'huile de roses, enivrez-moi d'amour et de voluptés. (*Les Odalisques l'entourent.*) Ah! sapristi, sapristi! ah! sapristi! sapristi!

SCÈNE III.

LES MÊMES, RÉGAILLETTE.

RÉGAILLETTE, *lui donnant un soufflet.*
Tiens!

Toutes les Odalisques se sauvent.

CANUCHE. Fichtre... Odalisque, vous n'avez pas la main légère.

RÉGAILLETTE. On t'en donnera des Odalisques.

CANUCHE. Régaillette!

RÉGAILLETTE. Galopin!

CANUCHE. Régaillette, ma petite Régaillette!

RÉGAILLETTE. Ah! il vous faut des parfums, des voluptés et de l'huile.

CANUCHE. Mais non, mais non, je vous jure... Oh! mon amante...

RÉGAILLETTE. Moi, votre amante, monstre, quand vous en courtisez d'autres...

CANUCHE. Je croyais que c'était vous...

RÉGAILLETTE. Vous preniez ces douze femmes pour moi?

CANUCHE. A vrai dire, c'était pour moi que je voulais les prendre, mais comme nous ne faisons qu'un, ce que je prends pour moi, c'est comme si je le prenais pour vous.

RÉGAILLETTE, *émue.* Ah! je ne sais pas vous garder rancune!... faible femme que je suis.

CANUCHE. Alors dis-moi que tu me rends ta tendresse... dis-moi que j'ai ton cœur.

RÉGAILLETTE. Allez, vous l'avez!

CANUCHE. Que j'aïlle...

RÉGAILLETTE. Je te dis que tu l'as!

CANUCHE. Joins-y donc ce bouquet, ce gage précieux d'amour, que je garderai toute ta vie... et une bonne partie de la mienne.

RÉGAILLETTE. Ce bouquet? mais je ne le puis, je ne le puis.

CANUCHE. Oh! si, tu le puis, tu le puis... donne-le-moi, si tu ne veux pas que j'ex-pire.

RÉGAILLETTE. Vous êtes trop pressant.

CANUCHE. C'est que je suis pressé... Régaillette, au nom de l'amour...

RÉGAILLETTE. Oh! vous me rendez tout émue.

CANUCHE. Ravissante Régaillette!

RÉGAILLETTE. Trop séduisant Canuche.

CANUCHE, *voulant prendre le bouquet.*
Cueillerai-je... où ne cueillerai-je point?

RÉGAILLETTE. Non.

CANUCHE. Si.

RÉGAILLETTE. Non!...

CANUCHE. Si!...

Il enlève le bouquet.

RÉGAILLETTE. Quelqu'un!... Ah! malheureuse! qu'a-t-je fait?

Elle sort.

CANUCHE. Ah! je triomphe; Canuche ne connaît plus d'obstacles.

Il sort.

SCÈNE IV.

SATAN, *en grand costume de pacha*, RIC-A-RAC, AZÉLIE, RÉGAILLETTE, RAYMOND, CANUCHE, LA LUXURE, EUNUQUES, ODALISQUES.

CHOEUR.

Air nouveau de M. Béancourt.

Chantons le roi des enfers,
Célébrons sa toute-puissance,
Par la terreur, par la souffrance,
Il règne sur l'univers.

RÉGAILLETTE. Seigneur Bourrique, je demande à me reposer; je me sens très-fatiguée, seigneur Bourrique.

SATAN. Vous allez être obéie... et vous, Odalisques et esclaves, tâchez par vos jeux et vos danses de plaire à ces deux étrangers.

BALLET.

Après le ballet Raymond se trouve aux genoux d'Azélie et Canuche à ceux de Régaillette.

SATAN. Mais que vois-je? deux hommes dans mon harem!

RIC-A-RAC. Ah! grand saint Mahomet, c'est fichtre vrai...

SATAN. Quel'on s'empare de ces deux audacieux, et qu'on leur inflige le supplice du pal...

RÉGAILLETTE. Empaler Canuche!

CANUCHE. Ah! mon ami, j'ai entendu

parler de cet exercice... On va nous faire asseoir sur des paratonnerres... c'est horriblement malsain.

RAYMOND. Essayons du moins de nous soustraire par la force...

CANUCHE. Oui, par la force de nos jarrets.

SATAN. Qu'on les arrête!

Raymond et Canuche se trouvent vêtus en femmes.

CANUCHE. Dieu! j'ai changé de sexe!...

RIC-À-RAC. Maître, ces deux hommes ont disparu.

CANUCHE. Des hommes!... Il y aurait des hommes parmi nous... fi l'horreur!

RAYMOND. Tais-toi donc, tu vas nous trahir.

CANUCHE. Ah! que tu es laid, mon ami; c'est toi qui nous feras reconnaître.

SATAN. Mais je ne connais pas ces deux étrangères... (*Indiquant Raymond.*) Je garde celle-ci près de moi.

RAYMOND. Moi, seigneur!

SATAN. Je le veux!... Quant à l'autre, Ric-à-Rac, tu lui serviras de cavalier, vous allez exécuter ensemble la petite danse de corde inventée dans mes états.

CANUCHE. On va me faire danser sur la corde, je ne veux pas.

RIC-À-RAC. Laissez faire... laissez faire.

On apporte une corde et une lance.

CANUCHE. Ah! ah! voilà le balancier... (*Deux esclaves lui saisissent les mains.*) Mais quoi donc... permettez!...

RIC-À-RAC. Laissez faire... laissez faire.

Il lui plonge dans l'estomac la lance qui ressort par son dos.

CANUCHE. Mais ce n'est pas ainsi que ça se met... le balancier ne s'est jamais tenu comme ça.

RIC-À-RAC. Laissez faire... Laissez faire... CANUCHE. Encore, mais il est insupportable avec son laissez faire.

Ric-à-Rac retire la lance, et entre la corde dans l'estomac de Canuche, tandis qu'un esclave la fait sortir par le dos.

CANUCHE. Ah! mais, connu, connu... c'est la danse des marionnettes... avec un fifre et des bas... et un tambourin... Il faut être deux.

RIC-À-RAC. Je suis l'autre. (*On fait à Ric-à-Rac ce qu'on a fait à Canuche, et on tend la corde.*) Voilà!

CANUCHE. A la bonne heure... maintenant que je sais ce que c'est, ça ne m'inquiète plus... Y êtes-vous?

RIC-À-RAC. J'y suis!

Ils se mettent à danser.

SATAN. Je suis très-satisfait, et ces deux étrangères...

UN ESCLAVE, *accourant*. Maître! maître! Sathaniel vient de conduire les deux jeunes filles dans le kiosque, il veut les arracher de ces lieux.

SATAN. A merveille!... qu'on s'empare de ces deux hommes. Ce kiosque est soumis à mes enchantements, et puisqu'elles y sont entrées, elles n'en sortiront plus.

SATHANIEL. Tu te trompes, Satan, regarde; que ces hommes soient libres.

Douzième Tableau.

Métamorphose du kiosque en gondole élégante qui emmène les deux jeunes filles. En ce moment une colombe sort du lac et porte au ciel le bouquet d'Azélie.

SCÈNE PREMIÈRE.

SATHANIEL, AZÉLIE, SATAN.

SATHANIEL. Azélie!... Dieu reprend le

bouquet que tu as su conserver; tu le retrouveras à l'ermitage de Bon-Secours.

SATAN. Malédiction! elles m'échapperont encore...

ACTE TROISIÈME.

Treizième Tableau.

La Colère.

Le théâtre représente un salon gothique, fenêtre à droite et à gauche, une au milieu, porte du fond jardin, les fenêtres doivent être disposées de manière à changer.

SCÈNE PREMIÈRE.

SATAN, LA COLÈRE, puis AZÉLIE.

SATAN. Insensible à l'amour, à l'orgueil!... Cette jeune fille a bravé toutes les épreuves, aucun péché n'a pu la vaincre!...

LA COLÈRE. Elle n'échappera pas à la colère.

AZÉLIE, *en dehors*. Oui, ma sœur, oui, je vais vous attendre dans cette galerie.

SATAN. La voilà!

LA COLÈRE. Tenons-nous à l'écart.

LES SEPT CHATEAUX DU DIABLE.

SCÈNE II.

LES MÊMES, AZÉLIE.

AZÉLIE, *entrant*. Enfin, nous touchons au but de notre voyage, et le Dieu de miséricorde, qui sans doute a sauvé notre père, nous donnera de la force jusqu'au bout de notre route.

SATAN. Peut-être.

AZÉLIE, *apercevant une tapisserie sur un fauteuil*. Oh! la jolie tapisserie... Si pendant que je suis seule... Oui... le travail éloigne les mauvaises pensées... travaillons...

LA COLÈRE. L'impatience conduit à la colère... tu vas voir. A moi la plus perfide de mes mouches!...

A ce moment une petite mouche vient voltiger autour d'Azélie qui cherchait à enfiler son aiguille.

AZÉLIE.

AIR : *Cependant je doute encore.*

Mais qu'est-ce donc qui me touche,
Et qui cause mon émoi?
C'est une petite mouche
Qui voltige autour de moi.
Vite, enfilons mon aiguille.

A la mouche qui la pique.

Ah! nous allons nous brouiller!
Petite mouche gentille,
Va rejoindre ta famille;
Oh! laisse-moi travailler.

DEUXIÈME COUPLET.

Encore! elle recommence.

Attrapant la mouche.

Ah! je te tiens, et tu mourras...
L'immoler à ma vengeance,
Elle ne se défend pas...
D'un meurtre une jeune fille
Ne doit jamais se scouiller!
Petite mouche gentille,
Va rejoindre ta famille,
Et laisse-moi travailler.

SATAN. Eh bien! tu vois...

LA COLÈRE. Patience, elle y viendra.

AZÉLIE. Dire que cette petite mouche a failli me mettre en colère... La colère!... ah! ce sentiment affreux, je ne l'ai éprouvé qu'une fois dans ma vie... et ce n'était pas sans raison; ce jour-là, mon futur, monsieur Raymond, avait osé me prendre un baiser.

LA COLÈRE. Un baiser!

SATAN. Ah! je la tiens donc enfin. (*Lui prenant la taille.*) Et ce baiser de votre futur eut le pouvoir de vous irriter.

AZÉLIE. Oh! c'est bien naturel, je l'aimais, lui!

SATAN, *lui prenant la taille*. Est-il donc le seul aimable?... le seul qui puisse vous plaire?...

AZÉLIE, *se dégageant*. Monseigneur, finissez!

SATAN. Non, je t'embrasserai.

AIR :

Un baiser!

AZÉLIE.

Au secours!

SATAN.
Je le veux!
AZÉLIE.

C'est infâme!

Je l'aurai!

SATAN.

AZÉLIE.

Laissez-moi!

SATAN.
Je te tiens!
AZÉLIE.

Au secours!

ENSEMBLE.

AZÉLIE.

SATAN.

Pitié pour une femme! Pour toi, l'amour m'enflamme!
Au secours, au secours! Je t'aimerais toujours! [mal]

AZÉLIE.

Laissez-moi, téméraire!

SATAN.

Cette rougeur, ces cris!

Est-ce de la colère?

AZÉLIE.

Oh! non, c'est du mépris!

SATAN.

Un baiser!

AZÉLIE.

Au secours, etc.

Elle sort.

SCÈNE III.

SATAN, RAYMOND.

RAYMOND, *paraissant, une épée à la main*. Misérable!... (*Se précipitant sur lui.*) Infâme!...

SATAN. Mal porté, mon camarade.

Raymond a poursuivi Satan, et le fait rompre jusqu'au fond du théâtre; Satan disparaît en riant: ah!... A peine Satan a-t-il disparu qu'il reparait du dessous, et croise l'épée avec Raymond, qui le tue; mais au même instant Satan reparait encore, l'épée à la main.

RAYMOND. Encore! Suis-je le jouet d'un songe?

Raymond triomphe encore. Mais à peine Satan est-il tombé, qu'il reparait toujours au milieu du théâtre, et toujours de même.

RAYMOND. C'est donc l'enfer qui me pour suit.

Il veut de nouveau combattre Satan, qui disparaît en riant.

RAYMOND, *seul*.

AIR : *C'était Renaud de Montauban.*

Rage et fureur! seul, je suis seul ici!

Où sont-ils donc ceux que je crus abatte?

Pourquoi vous cachez-vous ainsi?

Les démons, n'osez-vous me combattre?

Malins esprits, s'appôts de Lucifer,

Je ne crains plus votre lâche cohorte!

Si vous voulez m'en indiquer la porte,

J'irai vous chercher dans l'Enfer!

Il tombe accablé sur le fauteuil.

SCÈNE IV

RÉGAILLETTE, CANUCHE, RAYMOND.

CANUCHE. Bigre, fichtre, nom d'un petit bonhomme.

RÉGAILLETTE. Ah ! Dieu, c'est à se donner des coups de poing sur la tête, et si l'on ne craignait...

CANUCHE. Pas de danger : avec une tête dure comme la vôtre, on pourrait se jeter par la fenêtre sans inconvénient.

RÉGAILLETTE. Monsieur Canuche !

CANUCHE. Ce n'est pas pour vous dire une chose pénible, mais vous êtes entêtée comme six mules.

RÉGAILLETTE. Vous dites...

CANUCHE. Je dis six mules.

RÉGAILLETTE. Ne pas vouloir convenir que le petit pâtre qui nous a indiqué le chemin de ce château était borgne.

CANUCHE. Louche !... il était louche !

RÉGAILLETTE. Borgne, vous dis-je !

CANUCHE. Louche, vous répondez-je !

RÉGAILLETTE, regardant à droite. Tenez, c'est comme si vous disiez que cette fenêtre n'est pas placée à main droite.

CANUCHE, regarde à droite, la fenêtre a disparu, elle se trouve à gauche. Cette fenêtre?... mais certainement, cette fenêtre est à gauche.

La fenêtre revient à droite.

RÉGAILLETTE. A droite.

CANUCHE. A gauche.

RÉGAILLETTE. Ah ! quelle mauvaise foi !

CANUCHE. Ah ! quel entêtement !... Ah ! très-bien, voilà qui va nous mettre d'accord ; et toi, Raymond, réponds-moi : de quel côté se trouve la fenêtre ?

RÉGAILLETTE. Est-ce à droite ?

CANUCHE. Est-ce à gauche ?

Les deux fenêtres ont disparu, et la fenêtre est venue se placer au milieu.

RAYMOND. Ni à droite ni à gauche, la fenêtre est au milieu.

CANUCHE. Bah ! mais du tout, je la vois très-bien à gauche.

RÉGAILLETTE. Je réponds qu'elle est à droite.

RAYMOND. Je vous assure qu'elle est au milieu.

A ce moment chaque personne regarde le côté qu'elle a désigné ; les trois fenêtres sont à leur place.

CANUCHE. Et vous voulez me soutenir qu'elle est là ?

RAYMOND. Vous prétendez qu'elle se trouve ici ?

RÉGAILLETTE. Vous voulez me faire gober qu'elle est de ce côté ?

Chacun se retourne vers l'endroit que l'autre a désigné ; les trois fenêtres ont disparu.

CANUCHE. Vous êtes une entêtée.

RÉGAILLETTE. Et vous, un taquin.

RAYMOND. Allez au diable !

CANUCHE. Une femme affreuse !

RÉGAILLETTE. Un menteur, que j'abomine.

CANUCHE. Que je déteste !

RÉGAILLETTE. Pristi !... crristi !... sa-rrristi !

CANUCHE. Ah ! fichtre !... ah ! chien !... nom d'un petit bonhomme ! et ne pouvoir briser cette faible femme comme une vieille assiette.

RAYMOND. Mes amis, au lieu de nous querreller, ne ferions-nous pas mieux de chercher Azélie, et de sortir de ce maudit château ?

CANUCHE, désignant une petite porte qu'on voit au fond. Ah ! justement, cette petite porte noire que j'aperçois là-bas, doit conduire à l'office.

RÉGAILLETTE, regardant. Où prend-il une porte noire ?

CANUCHE. Comment ! cette porte n'est pas noire ?

RÉGAILLETTE. Elle est blanche.

CANUCHE. Ah ! c'est trop fort ; Raymond, on demande la couleur de cette porte noire, là-bas au fond.

RAYMOND, se retournant. Eh bien ! elle est rouge.

CANUCHE. Rouge, la porte noire ?

RÉGAILLETTE. Noire, la porte blanche ?

RAYMOND. Blanche, la porte rouge.

ENSEMBLE.

AIR :

Je suis en colère,
Et ça se conçoit :
Chacun voit l'contraire
De ce que l'autre voit !*Ici Ric-à-Rac paraît au fond, et se réjouit de la dispute.*

CANUCHE.

Noir !

RÉGAILLETTE.

Comme il s'obstine !

Blanche !

RAYMOND.

Rouge !

CANUCHE.

Que d'erreurs !

On veut, j'imagine,
Me fair' voir des couleurs !

REPRISE.

Je suis en colère, etc.

Régaillette donne un soufflet à Canuche ; Ric-à-Rac qui s'est approché reçoit le soufflet que Canuche rendait à Régaillette. Déluge de soufflets ; Ric-à-Rac et Raymond sortent.

CANUCHE, seul. Oh ! les lâches. Raymond, je te retire ma tendresse. Régaillette, vous m'en rendrez raison.

Il sort.

Quatorzième Tableau.

La Gourmandise. — LE PAYS DE COCAGNE.

Décoration de fantaisie avec la statue de Gargantua. Cette statue domine tout le théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

RIC-A-RAC, GRASSOUILLET, *en gros cuisinier*, ARMÉE DE MARMITONS.

Au lever du rideau, la scène est vide; la ritournelle de l'air suivant se fait entendre; entrée des marmitons conduits par Ric-à-Rac.

CHOEUR.

Air de M. Bécancourt.

Que tout rôtisse,
Que tout roussisse;
Dépêchons-nous, et chaud, chaud, ventrebleu !
Pour que l'office
Se regarnisse,
Devant la broche entretenons le feu.

RIC-A-RAC.

Pour l' marmiton la charmante journée !
Sur ce beau sol, dans ces rians états,
C'est Carnaval pendant toute l'année,
Car les veaux même ont tous l'air de bœufs gras.

REPRISE.

Que tout rôtisse, etc.

RIC-A-RAC. Grassouillet ! je suis content de vous et de vos hommes. Comme témoignage de ma satisfaction, je vous octroie ma main à baiser.

LE CHEF. J'aimerais mieux autre chose.

RIC-A-RAC. Vous êtes une oie, Grassouillet; retournez à votre cuisine et soyez prêt à nous servir.

LE CHEF. Attention ! marmitons et gâte-sauces, aux fourneaux !

TOUS. Aux fourneaux !... aux fourneaux !

REPRISE.

Que tout rôtisse, etc.

Ils sortent.

SCÈNE II.

RIC-A-RAC, LE MARMITON.

RIC-A-RAC. Ça marche, ça marche, Satan a content. Les Bretonnes mordront à la urmandise ou elles diront pourquoi.

SCÈNE III.

LES MÊMES, RÉGAILLETTE.

RÉGAILLETTE, *entrant en chantant.*

Air :

Ah ! quel pays, (ter.)

Que l' pays de Cocagne !
La faim me gagne,
En songeant que je suis
Dans ce pays
Exquis.

PREMIER COUplet.

Ici les
Palais
Sont faits
En fromage d'Italie ;
Il pleut du boudin ;
Et c'est ici qu'on peut enfin,
Vu que tous les murs
Sont construits en pâtisserie,
Pendant les temps durs
S'engraisser en léchant les murs.

Ah ! quel pays, etc.

DEUXIÈME COUplet.

Peuple marmiton,
Ton, ton,
N'admet pas d'étiquette ;
Mais, peuple glouton,
Je l'avouerai, j'aime ton ton ;
A chaque maison,
Il pend au cordon
D' la sonnette
Un pied de cochon,
Qu'on mange en tirant le cordon.
Ah ! quel pays, etc.

RIC-A-RAC. Charmante étrangère, je vois avec plaisir que vous êtes satisfaite de votre séjour au pays de Cocagne.

RÉGAILLETTE. Adorable, incomparable, monsieur ; seulement je me meurs de aim car c'est effrayant, plus je mange et plus je me sens d'appétit.

RIC-A-RAC. Effet du climat, l'air du pays de Cocagne est très-digestif.

RÉGAILLETTE. C'est donc ça que j'ai des tiraillements.

RIC-A-RAC. Vous allez êtes servie.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CANUCHE.

CANUCHE, *entrant.* Régaillette ! Régaillette !

RÉGAILLETTE. Ah ! c'est Canuche ! comme il est rouge !

RIC-A-RAC. En effet, monsieur a le teint un peu animé.

CANUCHE. Je contiens trois voies d'eau !... Deux fois plus qu'un pot à beurre.

RÉGAILLETTE. Trois voies d'eau !

CANUCHE. Et quelle eau ! que l'eau de ce pays !.. J'ai voulu me désaltérer à une source. Je buvais... je buvais toujours... c'était du vin de Champagne.

RÉGAILLETTE. Du vin de Champagne !

CANUCHE. Mon Dieu, oui, voilà ce que c'est que l'eau du pays..

RÉGAILLETTE. Du champagne!... Je ne m'étonne plus s'il est si rouge... ça vient de ce qu'il est gris.

CANUCHE. Régaillette, vous confondez les couleurs.. (*A la statue de Gargantua.*) Ah ! pardon, monsieur, je ne vous voyais pas.

RÉGAILLETTE. Allons, bon, voilà maintenant qu'il dit bonjour à une statue.

RIC-A-RAC. La statue du célèbre Gargantua.

CANUCHE. Tiens, c'est vrai, c'est une statue.. Ah ! la belle statue, quel pied !.... dire que je pourrais impunément lui marcher sur le pied, même en lui supposant des cors. (*Canuche monte sur le pied de la statue, le pied se lève et porte Canuche à hauteur de la main de Gargantua.*) Eh bien !... eh bien !... où allons-nous donc ?... tiens, il paraît qu'il avait des inquiétudes dans les jambes.... Oh ! la belle main.... qu'est-ce qu'il tient donc là ?... Ah ! ce sont des croquignoles... si je lui mangeais dans la main, c'est peut-être un peu familier, mais, ma foi, tant pis, je vais lui manger dans la main. (*Canuche monte dans la main de Gargantua qui porte sa main à sa bouche, et avale Canuche. Pendant le trajet.*) Eh bien ! encore !... au secours ! oh ! là ! là ! là !... à la garde ! à l'assassin !

RÉGAILLETTE. Canuche avalé ! au secours ! à la garde ! à l'assassin !

SCÈNE V.

LES MÊMES, GRASSOUILLET, MARMITONS.

RÉGAILLETTE. Je veux mon Canuche, rendez-moi mon Canuche.

RIC-A-RAC. Rassurez-vous, il vous sera rendu. Cette statue digère très-vite !

RÉGAILLETTE, à Grassouillet. Mais dites donc, gros ventru, il paraît que vous vous soignez joliment à la cuisine.

GRASSOUILLET. Je goûte un peu de tout.

RÉGAILLETTE. Je serais curieuse de sa-

voir ce qu'il a goûté ce matin, ce gaillard-là...

RIC-A-RAC. Rien de plus facile, nous allons le savoir.

Il lui ouvre le ventre.

RÉGAILLETTE. Diable, mais ça doit vous incommoder, monsieur ?

RIC-A-RAC. Non, il en a l'habitude.

RÉGAILLETTE. Mais vous aller l'indisposer.

RIC-A-RAC. Du tout, du tout.

RÉGAILLETTE. N'importe, c'est indiscret.

RIC-A-RAC. (*Le ventre est ouvert.*) Voilà !

RÉGAILLETTE. Oh ! le gourmand ! s'en était-il fourré ! un pâté de foie gras, un jambon, des saucissons, un rognon, un dindon, et pas d'indigestion, c'est à rendre glouton.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CANUCHE, SATHANIEL, en marmiton.

CANUCHE. Oh ! hé ! les autres, Régaillette !

RÉGAILLETTE. Canuche !...

CANUCHE. Oui... c'est moi... Je suis entré par le haut et je suis ressorti...

RIC-A-RAC, mystérieusement. Parle bas.

CANUCHE. Justement, par le bas. Ah ! mais, fichtre, il se nourrit fort bien, ce monument. J'ai mangé dans son intérieur une anguille à la tartare.

SATHANIEL, au Marmiton. Malheureux ! vous avez mangé, dites-vous ?

CANUCHE. Une anguille délicieuse !

SATHANIEL. Mais Gargantua ne se nourrit que de serpents.

CANUCHE. De serpents !.... Ah ! mot Dieu !... Qu'est-ce que j'éprouve... C'est mon dernier jour ; qu'est-ce que j'éprouve... Une révolution, une émeute !...

On le fait assoir ; son ventre se gonfle.

RÉGAILLETTE. Au secours... au secours..

SATHANIEL, en médecin. Cela ne sera rien, laissez-moi faire. Ouvrez la bouche, jeune homme. Bon, je vois ce que c'est, ne bougez pas, je vais vous extraire ce qui vous gêne. (*Le serpent.*) Voilà ce qui vous gênait.

CANUCHE. Ah ! je me sens beaucoup mieux. Ce serpent m'a creusé. Il faut que je dévore n'importe quoi.

SATHANIEL. Y pensez-vous ? Il faut d'abord vous rafraîchir, et pour cela vous devez avoir recours à la médecine.

A ce moment tous les marmitons se changent en apothicaires, armés de seringues. Course générale.

Quinzième Tableau.

LE CHATEAU DE LA GOURMANDISE.

Une cuisine garnie de tous ses ustensiles.

SCÈNE PREMIÈRE.

SATAN, en cuisinier, LA GOURMANDISE.

SATAN. Fie-toi à moi, ma fille... je veux te seconder... je me fais cuisinier pour tout un jour... et tu verras que la cuisine du diable n'est pas une trop mauvaise cuisine.

LA GOURMANDISE. Au moins, prends garde qu'ils ne se doutent...

SATAN. Ah bah!... sous cette coiffure, cette veste et cet air de bonhomie, impossible qu'ils reconnaissent le roi de l'enfer.

LA GOURMANDISE. Mais tes moyens de séduction ?

SATAN. La science de Carême, l'érudition de Vatel, et cette atmosphère truffée que le vent chasse vers leurs estomacs à jeun.

LA GOURMANDISE. Comment! tu croirais au pouvoir...

SATAN. Au pouvoir des truffes et du champagne!... si j'y crois?... Mais c'est l'aimant de l'estomac... la boussole de la conscience... le gouvernail de la machine humaine.

Air : Ronde des deux Maîtresses.

C'est le champagne,

Vin de Cocagne,

Philtre enchanteur créé par Lucifer.

Videz nos tonnes,

Que nos Bretonnes

Boivent ce vin, chef-d'œuvre de l'enfer.

C'est un poison dont le goût électrise,

C'est un démon qu'on avale gaiment,

C'est le nectar qui de la gourmandise

Est aujourd'hui le premier talisman.

Vin des grisettes,

Vin des lorettes,

L'amour lui doit ses plus chères faveurs ;

Quand ce vin mousse

La vie est douce,

Et le péché peut s'emparer des cœurs.

C'est le secret de beaucoup de faiblesses

C'est le fléau des malheureux époux ;

Serments d'amour, baisers, tendres caresses,

Ce n'est pas cher : quatre francs dix sous.

Prodige étrange,

Par lui tout change,

A la laideur il donne des appas,

De la science

A l'ignorance,

Et de l'esprit à ceux qui n'en ont pas.

S'il le voulait, par sa toute-puissance,
Ce vin joyeux, évitant plus d'un choc,
Dans un banquet réunirait la France,
Abd-el-Kader et le roi de Maroc!...

C'est le champagne,

Vin de Cocagne,

Philtre infernal créé par Lucifer.

Videz nos tonnes,

Que nos Bretonnes

Boivent ce vin, chef-d'œuvre de l'enfer.

LA GOURMANDISE. Je te laisse les recevoir; tu feras entrer les deux jeunes filles dans le jardin. (*Elle indique la droite.*) Quant à cet imbécile qui les accompagne, je te l'abandonne; cherche à le retenir afin qu'il ne me dérange pas...

SATAN. J'en fais mon affaire.

SCÈNE II.

SATAN, CANUCHE.

CANUCHE, *entrant*. Enfin je leur ai échappé; mais cette course m'a creusé l'estomac; je me sens un appétit... Une cuisine! ça ne m'étonne pas... depuis un quart d'heure, je sens la friture, la gibelotte et les épinards!... c'est leur parfum qui m'a indiqué mon chemin. (*Flairant.*) J'ai laissé la friture à gauche; j'ai pris la première gibelotte à droite; j'ai suivi tout droit les épinards... je suis en plein épinards. (*Apercevant Satan.*) Ah!... (*A Satan.*) Monsieur est le maître de l'endroit?

SATAN. Si vous voulez bien le permettre.

CANUCHE. Je vous le permets, monsieur; je vous le permets.

SATAN. Vous m'aidez à faire la cuisine?

CANUCHE. Moi!... permettez...

SATAN. Il ne nous manquera rien... la viande, les épices, le pain, le vin; nous avons même l'eau... céans.

CANUCHE. Ah! vous avez fait venir l'O... céan, la plaine liquide.

SATAN. Non. L'eau céans, l'eau à boire, l'eau...

CANUCHE. Vous écrivez comme ça; moi j'écris l, o, lo.

SATAN. Nous n'aurons pas de discussion pour ça.

CANUCHE. Fort bien; mais je vais vous dire... je n'ai jamais su que la manger, la cuisine; mais pour ce qui est de la faire, c'est une autre affaire.

SATAN. Qu'à cela ne tienne... que l'on nettoie le couvert.

Ici la table côté cour, paraît.

RIC-A-RAC. Vous allez être servi.

La table disparaît et revient de l'autre côté.

CANUCHE. Eh bien! la table qui se promène.

RIC-A-RAC. Encore un tour de ce gueux de Sathaniel.

SATAN. Toujours lui.

CANUCHE. Je trouve qu'on me fait bien courir après mon dîner.

Ici la deuxième table disparaît, elle reparait au milieu du théâtre.

SATAN. Ric-à-Rac, je te confie ce gail-lard-là. Je vais rejoindre ses compagnes.

Il sort.

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins SATAN, puis RÉGAILLETTE.

UN MARMITON. Je vais avoir l'honneur de vous verser.

Il verse à Canuche.

CANUCHE. Oh! le joli petit vin... le joli petit vin!

Le marmiton verse à Ric-à-Rac.

RIC-A-RAC, pendant qu'on lui verse. Madame, vous me faites beaucoup d'honneur.

Pendant qu'on verse à Ric-à-Rac le verre de Canuche se vide.

RÉGAILLETTE, se tournant vers Canuche, et voyant son verre vide. Canuche, c'est malhonnête ce que vous avez fait là.

CANUCHE. Est-ce que je vous aurais marché sur le pied?

RÉGAILLETTE. En bonne compagnie, on ne boit pas les uns sans les autres.

CANUCHE. Je n'ai pas bu.

RÉGAILLETTE. Il n'a pas bu, et son verre est vide.

CANUCHE. Pour le coup, c'est trop fort! versez-moi, je vous prie.

Les verres se vide et s'emplissent à volonté.

SCÈNE IV.

RÉGAILLETTE, CANUCHE, RIC-A-RAC

RÉGAILLETTE. Ma foi, puisqu'il n'y a pas moyen de boire ici, mangeons.

CANUCHE. Vous n'auriez rien de délicat m'offrir?

RIC-A-RAC. Si vous voulez goûter des confitures?

Il ouvre une armoire où sont rangés des pots de confitures.

CANUCHE. Certainement, j'en veux goûter, et beaucoup. (*Lisant.*) Confitures d'abricots, confitures de cerises, confitures de prunes... certes, je n'étais pas venu ici pour des prunes; mais puisqu'il y en a... Et ce grand pot là-bas dans le coin?

RIC-A-RAC. Ce sont des confitures de coings.

CANUCHE. Ah! l'on a mis les coings dans le coin.

RÉGAILLETTE. Canuche, prenez donc un pot; je voudrais bien en goûter.

Pendant ce temps les pots de confitures se sont changés en pots de nuit.

CANUCHE. Ah! grand Dieu! décidément je n'y goûterai pas. (*Il ferme l'armoire.*) J'aime mieux essayer de cette bouteille. (*Il prend une bouteille sur la table.*) Et pour éviter les niches, je vais m'asseoir par terre. Régaillette, passez-moi le tire-bouchon.

RÉGAILLETTE. Voilà.

CANUCHE débouche la bouteille. A mesure qu'il tire, le bouchon grandit. Oh! le beau bouchon... oh! le grand bouchon... oh! mais il est trop grand, ce bouchon... Comment! encore. (*Il monte avec le bouchon, qui rentre dans la bouteille. Canucheretombesur le derrière.*) Oh! mais je n'en peux plus... j'ai besoin de me rafraîchir. (*Il veut boire à la bouteille, il en sort un chapelet de chandelles allumées.*) Mais ce n'est pas une bouteille, c'est un chandelier. (*Une fusée sort de la bouteille.*) Ah ça, c'est un vin un peu trop chaud; j'en veux d'autre... je veux absolument boire. De l'eau!... de l'eau!... (*Il monte sur la table, qui se change en un puits.*) Au secours!... au secours!...

Les puits rentrent sous terre en emportant Canuche.

Seizième Tableau.

La Grotte.

Le théâtre représente une grotte.

SCÈNE PREMIÈRE.

AZÉLIE, seule.

Non, je ne vous attendrai pas, j'irai seule. O mon père ! j'accomplirai jusqu'au bout mon saint pèlerinage... Quelqu'un, fuyons vite.

Elle sort.

SCÈNE II.

SATAN, seul.

Vaincu par une jeune fille... Déjà les quatre voyageurs se dirigent de ce côté. Dans un instant, ils graviront cette montagne qui doit les conduire au terme de leur voyage, mais ils doivent traverser cette grotte, et je ne les laisserai pas passer sans tenter un dernier effort. A moi, mes enfants ! à moi, tous mes sujets.

SCÈNE III.

SATAN, LES PÉCHÉS, DÉMONS, RIC-A-RAC.

CHOEUR.

Quand Satan appelle,
Nous obéissons ;
Compte sur le zèle
De tes noirs démons.

SATAN. Vous le voyez, vos efforts ont été inutiles. Cette jeune fille a triomphé de vous tous, et si nous ne savons pas la retenir ici, bientôt quand elle entrera à l'ermitage, un coup de beffroi sera le signal de notre retour en enfer. Mais jusqu'à ce moment terrible, je déchaînerai sur ses pas toutes les furies infernales, tous les fléaux terrestres. Etes-vous prêts à me seconder.

TOUS. Oui, oui.

RIC-A-RAC. Et si Sathaniel, si les anges les protègent.

LA COLÈRE. La guerre alors !

TOUS. La guerre !

SATAN. Chut... les voici.

RIC-A-RAC. Eloignons-nous !

Ils sortent tous.

SCÈNE IV.

SATHANIEL, RÉGAILLETTE, CANUCHE, RAYMOND.

SATHANIEL. De ce côté, suivez-moi.

RAYMOND. Où nous conduisez-vous ?

SATHANIEL. Au terme de votre voyage, qu'Azélie est déjà près d'atteindre ; mais Satan, qui n'a pu triompher par la ruse, voudra triompher par la violence.

CANUCHE. Ah ! si le diable s'en mêle...

SATHANIEL. Et que peut l'enfer contre la vertu d'Azélie, c'est elle qui vous a sauvés. Mais le temps presse, nous avons encore cette montagne à gravir, et tout l'enfer nous guette au passage.

RÉGAILLETTE. Sauvons-nous, Canuche, nous avons le diable à nos trousses.

SCÈNE V.

LES MÊMES, SATAN, RIC-A-RAC, LES PÉCHÉS, DÉMONS.

SATAN. Arrêtez !

SATHANIEL. Que veux-tu ?

SATAN. Ces trois jeunes gens ont suc combé ; ils doivent m'appartenir.

SATHANIEL. Oublies-tu nos conventions, oublies-tu qu'ils doivent être sauvés par la vertu d'Azélie.

SATAN. Azélie, elle-même, n'arrivera pas à l'ermitage ; ils sont à moi, te dis-je ? Enfants, emparez-vous d'eux.

Sathaniel sort.

Air chanté à la fin du prologue.

CHOEUR.

Démons redoutables
Grossissons nos rangs,
Soyons intraitables
Pour ces deux enfants ;
Que l'univers tremble,
Sur terre et sur mer
Vont combattre ensemble,
Le ciel et l'enfer.

REPRISE.

Démons redoutables, etc.

On entend le beffroi.

TOUS. Damnation !...

Satan et Ric-à-Rac s'engloutissent. Un rideau de usage monte. La scène reste vide ; on entend le chœur

Dix-septième Tableau.

CHOEUR.

Viens dans le ciel qui s'ouvre à ta prière,
C'est la vertu que nous récompensons ;
Un ange sur la terre,
A vaincu les démons.

*Le rideau de nuages s'enlève, l'on voit l'ermitage de
Bon-Secours.*

SATHANIEL. Azélie, tout ce qui vient de

se passer ne doit plus être qu'un rêve.
(*Lui remettant le rameau.*) Reçois
le gage de ta vertu. Va rejoindre ton
père au village de Pornic, c'est à toi que je
dois mon salut. Je vais aller marquer ta place
dans le ciel.

REPRISE DU CHOEUR.

Viens dans le ciel qui s'ouvre à ta prière, etc.

FIN

S'adresser pour la musique à M. Blancourt, chef d'orchestre du théâtre de la Gaîté.



LA
BICHE AU BOIS,

OU

LE ROYAUME DES FÉES,

VAUDEVILLE-FÉRIE EN 4 ACTES ET 16 TABLEAUX,

PAR MM. COGNIARD FRÈRES,

MUSIQUE COMPOSÉE ET ARRANGÉE PAR M. PILATI,

Ballets de M. RAGAINÉ,

DÉCORS des 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 7^e, 8^e, 9^e, 10^e, 11^e et 13^e TABLEAUX DE M. DEY
Celui du 12^e de M. SACHETTI,
et ceux des 6^e, 14^e, 15^e et 16^e, de MM. CICÉRI et RUBÉ;

COSTUMES DESSINÉS PAR M. ALFRED ALBERT :

MACHINES DE M. AUGUSTE MARIE.

DISTRIBUTION :

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE ROI SAUMON.....	MM. MOESSARD.	LA PRINCESSE DESIRÉE.....	Mmes GRAVE.
FANFRELUCHE.....	NESTOR.	GROFLÉE.....	PAULINE AMANT.
LE PRINCE SOUCL.....	GABRIEL.	AIKA.....	LEYERNE.
PÉLICAN.....	TOURNAN.	LA REINE JONQUILLE....	SAINT-FIRMIN.
CANTALOU.....	PERRIN.	LA MÈRE L'OLE.....	THÉODORE.
GÉNIE DE LA CHAUMIÈRE.	MARIUS.	LA FÉE TOPAZE.....	SAINT-HILAIRE.
DRELANDINDIN.....	DUBOIS.	LA FÉE DE LA FONTAINE.	FRANTZ.
MESROUR.....	MULIN.	LE JEU.....	ESTHER.
HOMARD.....	MUNIÉ.	LA VOLUPTÉ.....	ROSETTE.
BROCHET, March. de gaieté.	VISSOT.	L'AMBITION.....	J. REY.
UN PROMENEUR.....	MARCHAND.	LA CARPE.....	HÉLOÏSE.
RAIMBAUT, 1er Seigneur...	NÉRAUT.	MARCHÉ D'AMOURETTES.	PAULINE MAYER.
PALMPOL, Paysan.....	COTI.	UNE JEUNE FILLE.....	MÉRY.
A. TICHAUT, Mar. d'appétit.	PETONNIER.	LA FÉE D'AZUR.....	DESIRÉE.
NÉBULUS.....	MERCIER.	LA FÉE PRINTANIÈRE....	DLESTRA.
DÉMON Magnétiseur.....	JOLY,	LA FÉE BELLOTTE.....	JOSEPHINE.
MERLAN.....	FERDINAND.		
LE COUREUR.....	Le Petit VELDEMAN.		

BALLETS.

PREMIER TABLEAU. — PAS DES SONNETTES.

M^{mes} Nher, Elisa, Rosette, Ad. Pailler, Clément, Ragaine.

DOUZIÈME TABLEAU. — PAS DE SEPT.

MM. Grédelu, Hasard; M^{mes} Richard, Nher, Elisa, Rosette, Ragaine.

QUATORZIÈME TABLEAU. — PAS DE LA SYRÈNE.

M^{lle} Camille.

QUINZIÈME TABLEAU. — LA VOLUPTÉ.

M^{lle} Rosette.

Scènes, Seigneurs, Ecuyers, Pages, Dames, Guerriers, Poissons, Démons, Esclaves, Peuple, Légumes, etc

S'adresser au théâtre: pour la musique, à M. Pilati; les dessins de costumes, à M. Alfred Albers,
la mise en scène, à M. Moreau, souffleur.

LA BICHE AU BOIS

PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau. — LE ROI DRELINDINDIN.

théâtre représente la terrasse du palais du roi Drelindindin. Au fond, des jardins; à gauche, l'entrée du palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, DRELINDINDIN, PÉLICAN,
GARDES DU PALAIS, PEUPLE.

Au lever du rideau, des officiers du palais distribuent au peuple de l'argent, porté par des pages sur de grands plats d'or. On entend sonner les cloches.

CHOEUR.

Ain de Pilati.

Largesse! largesse!

A notre reine, en ce beau jour,
Par nos chants d'allégresse,
Prouvons tout notre amour!

LE ROI, *sur les marches du palais, et appuyé sur Pélican. Une grosse sonnette d'or est pendue à sa ceinture.* Oui, mes bien aimés sujets, la mère et l'enfant se portent bien. A dater de ce jour, vous avez une jeune reine en expectative, et moi, une héritière!.... La race des Drelindindin ne s'éteindra pas. Livrez-vous à la joie! Je veux, pendant trois mois, qu'on n'entende dans mon royaume que des chants de bonheur. Des tables ornées de rôtis seront nécessairement dressées dans les rues et carrefours. Je vous livre ma cave tout entière; je vous exempte de tout travail, de toute corvée, et je supprime les impôts...

Tous. Vive le roi!

DRELINDINDIN. Sauf à les augmenter par la suite, si c'est nécessaire. (*A Pélican.*) Il est probable que ce sera nécessaire... Riez, chantez, dansez, buvez, et allez-vous-en. Il agite sa clochette.

REPRISE DU CHOEUR.

Largesse! largesse! etc

Le peuple s'éloigne.

SCÈNE II.

DRELINDINDIN, PÉLICAN.

LE ROI. Eh bien, Pélican, qu'en dis-tu? Me voilà père!.... Après vingt-cinq ans de ménage, on doutait que ce bonheur put m'arriver.

PÉLICAN. Sire, vous êtes capable de tout. Votre Majesté cachait son jeu.

LE ROI. Non... ma parole... J'ignore moi-même comment cela s'est fait... Madame la reine se désolait amèrement de n'avoir pas d'héritier.

PÉLICAN. Et crac! vous lui octroyez une héritière.

LE ROI. A défaut de garçon, c'est ce que j'avais de mieux à lui offrir... Ah! Pélican, j'eusse préféré un rejeton mâle... J'espérais que la préciction de la fée de la Fontaine ne s'accomplirait pas.

PÉLICAN. Vous lui devez un cierge d'une fameuse grosseur, à cette fée: c'est elle qui a pris en pitié madame la reine.

LE ROI. En effet: un jour qu'elle se désolait sur le bord d'un ruisseau que ses larmes allaient transporter en torrent... elle vit s'approcher d'elle...

PÉLICAN, *poussant un cri.* Ah! peste! ah! diable!

LE ROI. Qu'est-ce qu'il te prend?

PÉLICAN, *tirant une longue liste qu'il examine.* Ah! diable! ah! peste!

LE ROI. As-tu fini, sénéchal?

PÉLICAN. Non, elle n'y est pas!... Elle n'y est pas!... voyez.

LE ROI. Qui?

PÉLICAN. Elle!

LE ROI. Qui, elle?

PÉLICAN. La fée!

LE ROI. Quelle fée?

PÉLICAN. De la Fontaine. Vous avez envoyé des lettres d'invitation à toutes les fées des environs; vous les avez toutes conviées au repas de naissance de la jeune princesse... et vous avez oublié la fée de la Fontaine.

LE ROI, *parcourant la liste.* Ah! fichtre! c'est exact... elle n'y est pas... Le cas est grave. Je l'ai foncièrement oubliée!

PÉLICAN. Si l'on expédiait un page? deux pages? trois pages?...

LE ROI. Hélas! il est trop tard!... les autres fées vont arriver.

PÉLICAN. C'est une saleté que vous lui avez faite.

LE ROI. Tu as raison, c'est le mot propre.

Mais, j'y songe... Si j'ai bonne mémoire, la reine mon épouse m'a raconté que la fée en question était une grosse écrevisse.

PÉLICAN. C'est vrai! je me le rappelle aussi.

LE ROI. Mais alors je ne pouvais pas inviter une écrevisse à dîner... Elle a beau être ma protectrice, par égard pour mes autres convives, je ne pouvais pas l'inviter.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

En l'admettant à nos côtés
J'aurais fait un joli chef-d'œuvre !
Recevoir de tels invités,
C'eût été tout à fait hors d'œuvre.
A mon festin, dans mon palais,
Si l'on voyait une écrevisse,
Mon cher ami, je deviendrais
Aussi roug'... que ma protectrice. (*bis.*)

PÉLICAN. Il a raison. D'ailleurs, qui nous dit qu'elle fût venue ?

LE ROI. Oui !... Et si, par hasard, elle se formalisait, je lui dirais que la lettre d'invitation s'est égarée... je jetterais la faute sur toi.

PÉLICAN. Oh ! sire, ne faites pas cela, je vous en supplie, ne faites pas cela. Ne me mettez pas mal avec une fée ! J'ai connu des infortunés brouillés avec ces dames, et les choses les plus calamiteuses bousculaient l'harmonie de leur existence. C'étaient, chaque jour, des tours pendables !

LE ROI. Ce que tu me dis là me décide tout à fait à mettre la chose sur ton compte. D'abord, es-tu, oui ou non, mon très-humble sujet ?

PÉLICAN, *s'inclinant*. Le plus dévoué de vos sujets !

LE ROI. Il est donc juste que tu supportes mille désagréments à mon sujet. Tu es, le plus grand sénéchal... ministre responsable de toutes mes bévues. Si j'ai commis cette faute, c'est la tienne... tu dois avoir de la mémoire pour moi.

PÉLICAN. Mais, grand roi !...

LE ROI. Pélican, assez ! Sénéchal, taisez-vous... Il est temps de songer au repas. (*Il agite sa clochette, des pages accourent.*) Qu'on dresse la table du festin, et qu'on m'apporte mon télescope ! J'ai hâte d'apercevoir mes illustres convives. Allons, qu'on se dépêché (*à Pélican.*) Viens, prête-moi ton dos.

Il agite sa clochette. Pendant qu'on dresse la table sur le devant, le roi et Pélican sont au fond; le roi regarde dans toutes les directions avec sa longue vue; Pélican, qui tient aussi une longue lunette, regarde dans les

airs.

CHOEUR.

AIR : *Clochette de la Pagode.*

Quand sa cloche nous invite,
Serveurs de ce festin,

Amis, exécutons vite

L'ordre de Drelindindin.

La musique continue pendant les apprêts du repas. Pélican et le roi, qui se trouvent dos à dos, poussent ensemble une exclamation.

ENSEMBLE. Ah !

LE ROI. Pélican !

PÉLICAN. Majesté !

LE ROI. J'en vois une !

PÉLICAN. J'en vois deux !

LE ROI. J'en vois encore une autre. Ça fait quatre... De la tenue, du respect, de l'enthousiasme !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA FÉE PRINTANIÈRE, LA FÉE BELLOTTE, LA FÉE TOPAZE, LA FÉE D'AZUR.

CHOEUR.

AIR de *Lady Henriette*. (La valse de Greenwich.)

O bonheur ! sur de légers nuages,
Les voilà ! qui viennent en ces lieux
Descendant de leurs célestes pages...
Et pour nous, abandonnant les cieux !

L'une arrive sur un petit chariot d'ébène traîné par des pigeons blancs, l'autre sur un chariot d'ivoire traîné par des corbeaux, la troisième sur un nuage, la quatrième sur un oiseau.

LA FÉE TOPAZE, *au Roi, qui s'est agenouillé*. Relève-toi... la fée Topaze te le permet.

LE ROI, *se relevant*. La fée Topaze !.. cette adorable fée qui a présidé à ma naissance !

LA FÉE TOPAZE. Elle-même !

LE ROI, *l'examinant*. Sans compliment, vous êtes mieux conservée que moi.

LA FÉE, *souriant*. J'ai le don de jeunesse.

LE ROI. Ah ! oui... tandis que moi...

LA FÉE TOPAZE. Tu m'as choisie pour être marraine de ta fille... je te sais gré de cette attention.

LE ROI. Vous me confondez.

LA FÉE TOPAZE. Mes compagnes, à mes pressantes sollicitations, ont bien voulu se rendre à ton désir. (*Les indiquant au Roi.*) La fée Bellotte !

LE ROI, *saluant*. Madame !

Tous les personnages de la cour s'inclinent

LA FÉE BELLOTTE. Bonjour.

LA FÉE TOPAZE. La fée Printanière...

LE ROI, *même jeu*. Madame !

LA FÉE PRINTANIÈRE. Bonjour.

LA FÉE TOPAZE. Et la fée d'Azur...

LE ROI, *même jeu*. Madame !

LA FÉE D'AZUR. Bonjour, Drelindindin, bonjour

LA FÉE TOPAZE. Chacune de nous veut accorder un don à ta fille... Fais apporter son berceau.

LE ROI, *qui fait un signe à Pélican.* À l'instant, grande et généreuse fée, à l'instant. Chacune un don, et elles sont quatre!... Heureux enfant! heureux père!

Deux nourrices richement vêtues apportent le berceau de l'enfant et le déposent au milieu du théâtre. *Musique.*

LE ROI. Grandes fées! voilà ma frêle créature; il ne s'agit plus maintenant...

LA FÉE TOPAZE. Silence!

DRELINDINDIN, *s'inclinant.* Oui, grande fée!...

Les quatre fées étendent leurs baguettes au-dessus du berceau dont elles font lentement le tour; puis elles s'arrêtent. — *La musique continue pendant ces prédictions.*

LA FÉE TOPAZE, *s'approchant.*

Par le pouvoir de ma baguette!

Que la vertu, la chasteté,

Descendent à ma voix sur ta barcelonnette,

Enfant, c'est mon présent.

Étendant sa baguette.

Telle est ma volonté!

LA FÉE BELOTTE, *même jeu.*

Sans jamais l'employer comme une arme funeste,

Reçois de moi l'esprit... suprême faculté!

LA FÉE PRINTANIÈRE.

Jeune fille, pour don, je t'offre la beauté!

LA FÉE D'AZUR.

Pour doubler ce présent céleste,

Moi, je t'accorde la bonté.

Elles font de nouveau le tour du berceau.

LE ROI. O avenir plein de charmes!... mes yeux se brouillent de larmes!.. Et toi, Pélican, as-tu les yeux brouillés?

PÉLICAN, *avec émotion.* Majesté, je partage votre jubilation, quelque exagérée qu'elle soit!

LA FÉE TOPAZE. Il s'agit maintenant de lui trouver un nom.

LE ROI. Tiens! c'est vrai, je n'y pensais pas. Il lui faut un nom, c'est de première nécessité. Voyons, Pélican, cherchons un joli nom.

ÉLICAN. Si nous l'appelions Hurlande?

LE ROI. Fi donc!

PÉLICAN. Ou bien... Zirphile?... ou Hédegonde?

LE ROI. Zirphile... c'est gentil!

PÉLICAN. J'aime mieux Hurlande... mais si vous préférez Zirphile...

LA FÉE TOPAZE. Pendant vingt ans vous avez fait des vœux pour sa naissance... Elle se nommera Désirée.

LE ROI, *avec enthousiasme.* Bravo!... Il n'y a qu'une fée pour avoir de ces noms-là. Elle a été désirée pendant vingt années... elle se nommera du reste en question... — Mais au milieu de tous les dons dont vous me comblez, illustres fées, il est encore une faveur que j'ambitionne : j'ai fait préparer

des mets succulents... je possède des vins dignes de vous... et si vous daignez accepter les uns et goûter aux autres...

LA FÉE TOPAZE. Volontiers. Allons, mes sœurs, à table!

LE ROI. Vous acceptez?... quel honneur! Je veux que ma fille assiste à ce repas, dans son berceau... Elle est encore bien jeune pour apprécier toute la gloire qui rejaillit sur sa couche... N'importe!... Nourrices, si l'enfant crie, vous donnerez à.... dîner à votre jeune reine... Vous, pages et varlets, servez.

CHOEUR.

Air de *Henriette.* (Galop des servantes.)

Allons, vaissaux, de ce pas...

Que la fête, ici, commence!

De la joie! et que la danse

Vienne égayer le repas.

Pendant le chœur, chacun a pris sa place à la table. Les danseuses arrivent. — PAS DES CLOCHETTES. — La danse est tout-à-coup interrompue par le bruit du tonnerre, les mets placés sur la table disparaissent, et du milieu d'un vase de fleurs apparaît la fée Furibonde.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA FÉE DE LA FONTAINE.

LE ROI. Qui ose se présenter ainsi?

LA FÉE DE LA FONTAINE. Moi, la fée de la Fontaine... surnommée la fée Furibonde... moi, roi ingrat, dont tu as oublié les bienfaits.

LE ROI. La fée de la Fontaine... Ah! madame, de grâce...

LA FÉE DE LA FONTAINE. A qui dois-tu cet enfant, le bonheur de ton épouse?... à moi! mon pouvoir t'a rendu père... Et au festin de la naissance, je suis la seule, la seule... qui n'ait pas été conviée!...

LE ROI. Madame la fée... permettez-moi de vous expliquer... Pélican, mon grand séchéchal, est cause de tout.

PÉLICAN. Moi!

LA FÉE DE LA FONTAINE. Assez!... Malheur à toi! malheur à lui! malheur surtout à cette petite créature, cause première de l'affront que je reçois!

TOUT LE MONDE. Grâce! grâce!

LA FÉE TOPAZE. Ma sœur, ayez pitié de cette pauvre enfant, innocente de la faute de son père.

LES TROIS AUTRES FÉES. Pitié!

LA FÉE DE LA FONTAINE. Puisque vous intercédez pour elle, j'adoucirai ma vengeance. Je ne puis priver cette enfant des dons que votre bonté a répandus sur elle... mais retenez bien ces paroles : Malheur à elle si elle

voit la lumière du jour avant l'âge de dix-sept ans!... Malheur, malheur à elle!

Après ces paroles prophétiques, la fée disparaît avec la table, qui s'engloutit au milieu des flammes.

SCÈNE V.

LES MÊMES, *excepté* LA FÉE FURIBONDE.

LE ROI. O désolation!... que faire? que devenir? Pauvre enfant!

PÉLICAN. Ne pas voir la lumière du jour avant l'âge de dix-sept ans!

LE ROI. Chères fées! par pitié, sauvez-moi, sauvez votre filleule!

LA FÉE TOPAZE. Hélas! nous ne pouvons rien contre notre sœur, plus puissante que nous. Nous ne sommes que des fées à demi-baguettes... tandis qu'elle est fée de première classe!

LE ROI. Quel malheur que vous n'avez que des demi-baguettes!... Mais, du moins, conseillez-moi... Faut-il donc transporter la princesse royale dans ma cave?

LA FÉE TOPAZE. Voici notre avis: il faut bâtir un palais sans portes ni fenêtres.

LE ROI. Vous croyez?... Mais s'il n'y a pas de portes, je ne vois pas trop comment nous ferons pour y entrer.

LA FÉE TOPAZE. On y pénétrera par une entrée souterraine... et, dans ce lieu, vous élèverez la princesse jusqu'à l'âge exigé par la fée de la Fontaine.

LE ROI. Oh! très bien!... Cette idée est sublime! Vite, mes architectes, des maçons.

LA FÉE. Attends! ce soin nous regarde.

Les fées étendent leurs baguettes. — A ce moment, apparaît une foule de petits génies ailés. Les uns sont architectes, les autres peintres. D'autres, charpentiers, maçons, scieurs de pierre, scieurs de long, etc., etc. — Ils se mettent à l'œuvre, et bientôt un joli palais s'élève au milieu du théâtre.

CHOEUR.

Air du Serment.

Comblez nos souhaits!
Accourez du séjour des anges,
Divines phalanges,
Et bâtissez notre palais.
Comblant nos souhaits,
Arrivés du séjour des anges.
Ces petits archanges
Ont élevé notre palais!

Deuxième Tableau. — L'EMPIRE JAUNE. — LE PRINCE SOUCI (*).

Un palais jaune ouvert sur des jardins, et orné de vases remplis de jonquilles et de soucis. A gauche, sur un pan coupé, un portrait ovale recouvert d'un rideau de soie jaune.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE JONQUILLE, FANFRELUCHE.

Deux Dames de la cour les précèdent, deux autres les suivent; ils arrivent du fond en causant.

LA REINE. Cette histoire m'intéresse, Fanfreluche. Et vous dites que depuis seize ans cette pauvre princesse est enfermée dans la tour obscure?

FANFRELUCHE. Oui, reine, seize années se sont écoulées, et pendant ce long espace de temps, la jeune fille n'a pas entrevu une seule fois la lumière du soleil! C'est ce qui a fait surnommer la princesse des ténèbres.

LA REINE. La princesse des ténèbres?... mais nous avons reçu son portrait, il y a quelques mois!

FANFRELUCHE. C'est une idée du roi Dreulin dindin, son auguste père... Une fille qu'on étève dans une tour obscure... à l'écart, pour ainsi dire, n'est pas facile à marier. Le roi de l'île des Sonnettes a donc imaginé, à l'aide de trois mille portraits plus ou moins frappants, de mettre la princesse en circulation dans les cours étrangères.

LA REINE. Cette diplomatie n'est pas maldroite!... mais pour nous cette précaution

était inutile. La main de mon fils, le prince Souci, est promise à la princesse noire, la belle Aïka, et la reine Jonquille n'a qu'une parole. A propos de mon fils, pouvez-vous me donner de ses nouvelles?

FANFRELUCHE. Reine, l'héritier présomptif de vos états est toujours dans le même état!

LA REINE. Toujours cette mélancolie!...

FANFRELUCHE. Hélas! oui!... Il ne voit que papillons jaunes. Rien ne peut le distraire; quand je lui parle, ça paraît l'ennuyer!...

LA REINE. Et quand vous ne lui parlez pas?

FANFRELUCHE. Il semble ne rien entendre.

LA REINE. C'est bien triste pour un jeune prince, beau, bien fait, et qui donnait les plus belles espérances!... Et cela, au moment où la princesse noire m'annonce qu'elle va venir chercher son époux. Elle peut se formaliser de cet état de somnambulisme... c'est manquer envers elle de diplomatie.

FANFRELUCHE. Et si elle se formalisait, il pourrait en résulter de grands malheurs! Cette royale négresse est, dit-on, fort irascible... elle commande à une armée de négrillons très-nombreuse et très-aguerrie.

(*) Tous les personnages composant la cour de la reine Jonquille sont habillés de jaune des pieds à la tête.

LA REINE. Fanfreluche, il faut savoir ce qu'a mon illustre rejeton... J'avais ordonné à mes médecins extraordinaires de s'assembler pour une consultation.

FANFRE-LUCHE. Vos ordres ont été exécutés, grande reine!

LA REINE. Eh bien, qu'ont-ils dit?... quel est leur avis?

FANFRE-LUCHE. Le docteur Flegmasia présume que la maladie est à l'estomac... Le docteur Manganèse soupçonne que le cerveau est endommagé... Le docteur Fébrilas penche pour une obstruction au foie; et le docteur Rhubarba accuse hautement la rate d'être compromise!... Telle est leur entente médicale.

LA REINE. Lequel a raison?... et qu'ont-ils ordonné? quel régime? quel traitement?..

FANFRE-LUCHE. Voici :

AIR : Il faut avoir perdu l'esprit.

L'un veut le saigner, l'affaiblir,
Le second prescrit les toniques,
L'autre prétend qu'aux narcotiques
A l'instant il faut recourir;
Le quatrième enfin réclame...

LA REINE.

Mais ils vont le faire mourir!

FANFRE-LUCHE.

Ils assurent que c'est, madame,
Le seul moyen de le guérir.

LA REINE. Fi des docteurs et de leurs ordonnances!... Fanfreluche, je veux voir mon fils, lui parler!... c'est l'heure de sa promenade du matin... usons de diplomatie, guettons-le... épions ses faits et gestes... peut-être découvrirons-nous mieux la cause de cette tristesse opiniâtre...

Musique.

FANFRE-LUCHE. Précisément, le rejeton royal sort de ses appartements.

LA REINE. Venez, retirons-nous à l'écart et observons.

La Reine et Fanfreluche disparaissent par le fond.

SCÈNE II.

LE PRINCE SOUCI, seul.

Il a l'air mélancolique et promène ses doigts sur les cordes d'une mandoline.

Air du Point du Jour.

Au point du jour

Le gobéa, s'ouvre quand vient l'aurore!
Le pinson chante au point du jour!
Et moi, victime de l'amour,
Je geins la nuit; je geins encore
Au point du jour. (bis.)

Je suis seul avec moi!... Je puis, sans témoin, soupirer et m'ennuyer tout à mon aise, en pensant à l'être invisible qui voltige

dans mes rêves!... Invisible, ai-je dit? Oh non!... N'ai-je pas eu ma possession le portrait qui retrace son doux visage, et devant lequel je viens, chaque jour, me prosterner et gémir?... Elle n'est pas à moi en réalité... mais c'est égal... je la possède... à l'huile... il est vrai... mais enfin je la possède!... (Il indique l'endroit où est le portrait.) C'est là, derrière ce rideau... qu'elle m'attend... Ah! l'idée de soulever cette draperie et de me trouver avec elle, en tête-à-tête... cette idée seule me donne de véhémentes palpitations! (Il regarde autour de lui.) Personne!... allons! de l'audace!...

Musique.

Il avance avec crainte, et tire doucement le rideau qui laisse voir le portrait de la princesse Désirée.

Quelle jolie créature!... quel nez fin et spirituel!... quelle charmante petite bouche chinoise!... et quel œil!... Ah! la princesse, de grâce, atténue ce regard qui me pénètre, qui m'agite, qui bouleverse mon organisation!...

AIR : Ne me regardez pas ainsi. (Grisar.)

Ne me regarde pas ainsi
Avec cet œil qui me transperce,
Ou bien je tombe à la renverse
De frayeur, de plaisir aussi.
Devant ton image jolie,
Je suis comme un roseau qui plie!
Oui, tout mon être est détraqué,
Et j'ai grand peur d'être toqué!
D'honneur, j'ai peur, j'ai peur d'être toqué,
D'être toqué (bis) j'ai peur!
Ah! j'ai grand peur (bis.) d'être toqué!

SCÈNE III

LE PRINCE, LA REINE ET FANFRE-LUCHE, qui arrivent à la fin du couplet.

LE PRINCE, apercevant la Reine et se relevant tout à coup. Ciel! la reine!

Il va promptement tirer le rideau qui cache le portrait.

LA REINE. Ne cherchez pas à cacher ce portrait, mon fils!... La diplomatie serait inutile... j'ai tout entendu!...

LE PRINCE. Tout?

FANFRE-LUCHE. Tout!

LE PRINCE. Alors, ô ma mère, je ne veux plus rien vous cacher!...

LA REINE. Voilà donc la cause de cette mélancolie... jusqu'ici inexplicable!... Un prince de votre rang... amoureux d'un portrait!

LE PRINCE. Qu'importe?... si cela cadre avec mes idées.

LA REINE. S'agenouiller devant une peinture... c'est original!

LE PRINCE. L'original!... je l'ai dans la

tête et dans le cœur !... Écoutez-moi, madame la reine, l'amour que je ressens pour cette jeune princesse étrangère surpasse tous les amours connus... Je l'idolâtre, j'en suis abasourdi !... Il faut que je la voie, que je lui parle, que je l'épouse... ou que je meure !...

LA REINE. Malheureux enfant !... mais la raison d'état veut que tu épouses la princesse noire.

LE PRINCE. La raison a tort. (*Allant tirer le rideau.*) Mais voyez donc, ma mère, comparez ce teint de lis au visage de votre mauricaude !

LA REINE, *avec fermeté*. Mon fils, j'ai donné ma parole à la princesse Aïka... La diplomatie exige que je tienne ma parole... La princesse Aïka sera donc votre épouse !

LE PRINCE. Et moi, j'ai juré à la face des étoiles que je n'aurai pour compagne que la princesse Désirée !... Il faut donc que j'épouse la princesse Désirée !

LA REINE. Prince, vous oubliez que je suis votre mère, et que je m'appelle la reine !... C'est en vain que vous espérez me toucher... ma résolution sera inébranlable.

LE PORTRAIT, *parlant*. Peut-être !

LA REINE. Il n'y a pas de peut-être.

LE PRINCE, *regardant le portrait*. Qu'ai-je entendu ?... le portrait a dit : Peut-être !
FANFRELUCHE. Hein ? le portrait ?

LA REINE, *à part*. Il devient aliéné. (*A son fils.*) D'ailleurs, qui vous dit que la princesse Désirée n'a pas fait un autre choix ?

LE PRINCE. Ah ! dans ce cas, je n'aurais plus qu'à me perforer de mon épée. (*S'adressant au portrait.*) Oui, princesse adorée, si un autre parvenait à vous plaire...

LE PORTRAIT. Jamais !...

LE PRINCE. L'avez-vous entendu ?

LA REINE. Se peut-il ?

FANFRELUCHE. Il est parlant !... je ne puis le nier. (*Allant tirer le rideau.*) Ce portrait va tout gâter.

LE PRINCE, *à la Reine*. Écoutez-moi, madame la reine, si rien ne peut vous toucher... dès ce soir, je quitte le palais des soucis, en emportant les miens... j'abandonne l'empire jaune que vous gouvernez... je renonce à la cour, aux grandeurs, à la couronne !... et je pars, en aventurier, vers le royaume des sonnettes... Si je meurs de fatigue, d'amour ou de faim, vous aurez ma mort à vous reprocher !... ça vous regarde !

LA REINE. Mais si je vous cède, enfant cruel !... que répondrai-je à l'Atricaine ?

LE PRINCE. Que mon cœur avait parlé, lorsque ma main lui fut concédée... et que mon cœur n'a plus rien à lui dire.

LA REINE. Mais elle sera furieuse... son amour-propre blessé la fera notre ennemie...

elle assemblera une armée et marchera contre nous !

LE PRINCE. Alors, madame la reine, je couvrirai mon chef d'un casque empanaché, ma poitrine d'une cuirasse, mes jambes de cuissards, et par ma lance de chevalier, je forcerai les armées de votre négresse à évacuer notre territoire.

Air des Trois Couleurs.

Oui, ventrebleu ! si l'on en vient aux prises,

Aux noirs guerriers que l'Afrique engendra

Le prince jaune en fera voir des grises,

Et de leur sang notre sol rougira !

Par le ciel bleu qui couvre nos montagnes,

Je jure ici de punir leurs noirceurs !

Si leur pied touche à nos vertes campagnes, } (bis.)

Ils en verront de toutes les couleurs !

Reprenant avec force.

Si leur pied touche à nos vertes....

La Reine lui saisit le bras et l'arrête au milieu du vers

en disant : Assez.

LA REINE. Eh bien, qu'il soit donc fait comme tu le désires, chevaleresque enfant ! adienne que pourra !

LE PRINCE. Reine-mère, vous me comblez !

LA REINE. Fanfreluche, vous allez partir pour la cour du roi Drelindindin, avec un riche cortège et des présents magnifiques... Vous demanderez à ce monarque la main de la princesse royale, pour mon royal héritier. Si la demande est agréée, vous ajouterez que, contre l'usage, nous désirons que les noces se fassent à notre cour... Si mon fils ne se rend pas lui-même au pays des sonnettes, vous lui expliquerez que nous sommes ici sous le coup d'une guerre terrible, et que j'ai besoin, pour me défendre, de sa tête et de son bras

FANFRELUCHE. Reine, comptez sur l'éloquence de votre ambassadeur... Je vais tout préparer pour le départ.

LE PRINCE. Oui, va, Fanfreluche... Que trois chameaux chargés de riches cadeaux t'accompagnent... que ton cortège soit digne de moi et de la grande reine Jonquille.

LA REINE. Deux mille pages à cheval formeront votre suite.

LE PRINCE. Tu emmèneras quatre-vingts carrosses tout brillants d'or et de diamants ! Fais diligence... si je suis content de toi, je te nomme au retour gouverneur des îles Canaries.

FANFRELUCHE. Ah ! prince, c'est me faire entrevoir des jours sereins... Merci, prince, merci !... nous irons ventre à terre.

LA REINE. N'oubliez pas d'emporter le portrait de mon fils...

LE PRINCE. Et pense à mes trois chameaux

Air du Puits d'amour.

ENSEMBLE.

D'ici que la souffrance

Fuye à jamais !

Accueillons l'espérance

Dans ce palais.
Si quelque noir présage
Trouble nos yeux,
En attendant l'orage
Soyons heureux ! } (bis.)

LE PRINCE. Surtout, n'oublie pas mes trois chameaux !

Fanfreluche sort par le fond.

SCÈNE IV.

LE PRINCE SOUCI, LA REINE, puis UN PAGE.

LE PRINCE. Puisse-t-il me rapporter une prompte réponse !..

LA REINE. Et puisse l'Africaine ignorer la démarche que nous faisons aujourd'hui !..

LE PRINCE. Son royaume est fort éloigné... et nous avons tout le temps de la préparer à un refus... Ainsi donc, madame la reine, ne concevez aucune crainte périlleuse...

Musique.

UN PAGE, *entrant*. Grande reine, la princesse noire, avec une suite nombreuse, vient d'entrer dans la cour de votre palais !..

LA REINE, *dans la plus grande agitation*. Elle !.. la princesse Aïka !.. ici !..

LE PRINCE. Je me sauve !..

La Reine l'arrête par un geste.

LE PAGE. Elle demande à vous être présentée à l'instant !..

LA REINE. A l'instant !..

LE PRINCE. Dis que nous sommes sortis.

LA REINE. Non... non... c'est impossible... il faut la recevoir... (*Au page.*) Dites à la princesse que nous l'attendons avec la plus vive impatience !..

Le Page s'incline et sort.

LE PRINCE. J'éprouve la plus vive impatience de me retirer... j'ai beaucoup d'ordres à donner... Reine... je vous laisse...

Il veut s'éloigner.

A REINE. Restez !.. (*Lui prenant la main.*) Hildebert, si vous avez pour votre mère une affection solide... empêchez le départ de votre écuyer... renoncez à la princesse des ténèbres !

LE PRINCE. Jamais !..

LA REINE. Ne prendrez-vous pas en pitié ma position délicate ?..

LE PRINCE. De votre sein, madame, je suis le fruit... je le sais, et j'apprécie ce que vous avez fait pour moi. Demandez-moi ma vie, demandez-la-moi deux fois, je m'empresserai de vous l'offrir deux fois s'il le faut. Mon bras encore est à vous !.. mais mon cœur, madame, est une chose à part, consacré au service particulier de mon bonheur individuel, et jamais ce cœur n'appartiendra à votre Africaine

LA REINE. Eh bien, puisque mes prières ne sauraient vous toucher... je ne vous demande plus qu'une grâce... recevez la princesse Aïka comme si elle devait être votre femme... ne brusquez pas une rupture... attendez qu'une occasion... un prétexte se présentent pour rompre prudemment avec elle... Me le promettez-vous ?

LE PRINCE. Pour une âme bien posée, la contrefaçon en amour est chose difficile... n'importe ! vous serez satisfaite.

LA REINE. Je respire ! Soyez aimable et galant envers l'Africaine.

LE PRINCE. Je tâcherai, madame.

Musique.

LA REINE. Je l'entends ! Prince, de la prudence !

SCÈNE V.

LE PRINCE SOUCI, LA PRINCESSE AÏKA, LA REINE JONQUILLE, MESROUR, NÈGRES, NÈGRESSES, SUITE DE LA REINE ET DE LA PRINCESSE NOIRE.

La princesse Aïka arrive portée sur un palanquin et précédée d'une suite de nègres et de jeunes négresses. De petits nègrillons portent des présents qu'ils viennent offrir au prince Souci. Au fond, suite de la reine Jonquille. Pendant le chœur qui suit, la princesse descend du palanquin, qui s'est arrêté au fond, dans la galerie. Aïka est suivie de Mesroure en habit de nécromancien.

CHOEUR.

Air de *Culistan*. (2^e acte.)

Honneur ! honneur à la princesse,
Qui, dans ce jour trois fois heureux
Vient visiter notre maîtresse !
Pour elle nos chants et nos vœux !

LA REINE. Princesse, soyez la bienvenue !

AÏKA. Reine, j'aurais pu vous prévenir de mon départ par les ambassadeurs ; mais j'ai préféré vous surprendre...

LE PRINCE, *froidement*. Et vous avez pleinement réussi, noble dame : vous nous voyez on ne peut plus surpris.

LA REINE, *qui fait des signes à son fils*. Le prince mon fils parlait encore de vous, ce matin, chère belle... il soupirait après votre venue. Aussi, l'excès de son bonheur, l'effet que lui produit votre gracieuse présence, semblent le paralyser.

LE PRINCE, *avec embarras*. En effet... je suis... comme dit mon auguste mère...

AÏKA, *au Prince*. Prince, que mon impatience ne vous surprenne pas. Depuis que notre union a été arrêtée, je ne songe qu'au jour fortuné qui me permettra de lier mon sort à celui d'un prince de votre mérite et de votre beauté.

LE PRINCE, *confus*. Madame... vous me flattez... vous me...

AÏKA, *l'interrompant*. Ne soyez pas étonné de mon langage. Nous autres, enfants du désert, nous laissons dire à notre bouche tout ce qui se passe en notre cœur. Vous l'avouerez-je? je tremblais que des obstacles ne vinssent s'élever entre nous... (*La Reine et le prince Souci font un mouvement qui n'échappe ni à Mesrour ni à Aïka.*) De tristes pressentiments assombrissaient mes jours... des songes sinistres troublaient mon sommeil... J'ai consulté alors mon fidèle Mesrour, que vous voyez à mes côtés... c'est un astrologue puissant qui commande à des êtres invisibles, et à l'œil duquel rien n'échappe. (*Le Prince lui tourne immédiatement le dos.*) Partez, m'a dit Mesrour... quittez au plus vite votre palais... un orage se forme du côté de l'Occident. et menaçait votre bonheur! Partez!...

LE PRINCE, *à part*. De quoi se mêle-t-il, cet astrologue, avec son Occident?

LA REINE, *à part*. Je tremble!

AÏKA. J'ai donc suivi le conseil de Mesrour : j'ai quitté l'île d'Ebène... me suis mise en route... Et maintenant, à vous, reine, à vous surtout, prince, de calmer mes alarmes.

LA REINE. Belle Aïka, si mon fils n'était profondément touché de cette nouvelle marque de tendresse, il ne serait pas digne de l'alliance que vous lui avez offerte...

LE PRINCE. Ah! oui... Et dans cette hypothèse, princesse, il mériterait que vous renoncassiez à un homme qui ne saurait vous procurer tout le bonheur que vous avez le droit d'attendre.

AÏKA, *bas à Mesrour*. Vois donc comme ils ont l'air embarrassé, Mesrour?

LA REINE. Cette union est le plus cher de nos vœux.

Elle fait des signes à son fils.

LE PRINCE. Dès ce soir, je prétends ordonner des réjouissances publiques. Je veux que tout mon peuple partage... et que les préparatifs les plus brillants... (*à part.*) Je ferai durer ça pas mal de temps.

AÏKA, *bas à Mesrour*. Sont-ils si... Mesrour?

MESROUR, *bas à Aïka*. Présentez-leur ces bouquets dans lesquels se trouve la fleur de vérité; le mensonge est impossible pour celui qui la porte.

AÏKA, *détachant de sa ceinture les deux bouquets qui n'en formaient qu'un seul*. Veuillez, en signe d'alliance, accepter ces fleurs cueillies sur les bords africains : c'est un usage de mon pays natal; pour vous, madame, elles sont le gage du respect et

la tendresse filiale; pour vous, prince, c'est le cadeau de la fiancée.

Musique.

Elle donne les bouquets à la Reine d'abord, puis au prince Souci.

LA REINE. Ces fleurs sont charmantes!

LE PRINCE. Je suis confus de tant d'attentions!

LA REINE. Après ça, franchement, vous auriez pu vous dispenser de les apporter d'aussi loin.

LE PRINCE, *souriant*. Oui, là, franchement. D'abord, cela vous eût évité le voyage, qui a dû être pas mal fatigant.

LA REINE, *souriant aussi*. Oui, ma belle... Quand je dis ma belle... Enfin, c'est égal... Vous nous auriez évité l'embarras de vous approcher le plus honnêtement possible...

LE PRINCE. Que j'adore une jeune fille rose et blanche... que jamais je ne serai votre époux... vu que je ne veux pas avoir des petits négrillons pour héritiers.

MESROUR, *lui arrachant le bouquet*. Insolent!

AÏKA, *furieuse, arrachant aussi le bouquet à la reine*. Madame!

LE PRINCE, *avec une amabilité affectée*. Qu'est-ce-donc, chère princesse?

LA REINE, *de même*. Qu'avez-vous, chère belle?

AÏKA. Un pareil affront!... après votre promesse!

LE PRINCE. Un affront! (*à part.*) Qu'est-ce qui la pique? qu'a-ous-nous dit pour la fâcher si fort?

LA REINE. Ma promesse?... mais je suis prête à la tenir, princesse... Je ne sais, vraiment, qui peut vous courroucer ainsi?... Mon fils vous aime, vous adore... il brûle de s'unir à vous...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FANFRELUÇHE.

Il est armé, et porte une bannière jaune ornée d'un énorme cœur enflammé au-dessous duquel on lit ces mots : « A la princesse Désirée. »

FANFRELUÇHE. Me voici prêt à partir!

LA REINE. Ciel!

LA PRINCESSE, *à la Reine*. Eh bien, madame?

LE PRINCE, *à part*. Ma foi, j'aime mieux ça!

AÏKA, *montrant la bannière*. La princesse Désirée!... Osez-vous nier encore?

LE PRINCE, *avec dignité*. Non, madame. Cette bannière dit vrai : la princesse Désirée est mon idole... Et si madame la reine vous a promis ma main... moi, qui n'ai rien promis

Je brise vos projets d'hyménée ! (*Montrant la bannière.*) Voici l'état de mon cœur, et le nom de celle qui le possédera, tant que je compterai parmi les vivants.

AÏKA. Ah ! malheur ! malheur sur vous !... malheur aussi sur cette rivale à laquelle je voue, dès ce moment, une haine implacable !... Prince, veillez bien sur l'objet de vos amours... Viens, Mesrour, quittons cette cour maudite.

LE PRINCE. Fanfreluche, dis à celle que j'idolâtre que son chevalier saura la soustraire aux embûches des méchants... Va !

AÏKA, à la Reine et au Prince. A vous, guerre à mort ! à vous, le ressentiment d'une femme outragée !... Reine, au revoir !... Au revoir, prince ! au revoir !

LE PRINCE. J'aime mieux adieu, princesse. Adieu pour toujours.

AIR de M. de Flotow. (Final du 2^me acte d'Ivan le Moujik.)

ENSEMBLE.

AÏKA.

A bientôt, à bientôt !
C'est là mon dernier mot.
Tremblez, tremblez d'avance
Et craignez ma vengeance !

LA REINE ET FANFRELUCHE.

A bientôt, à bientôt !
C'est là son dernier mot.
Ah ! je tremble d'avance,
Tant je crains sa vengeance !

LE PRINCE.

A bientôt, à bientôt !
C'est votre dernier mot.
D'une femme en démeance
Je brave la vengeance !

Aïka, furieuse, sort par le fond avec Mesrour et sa suite. Fanfreluche entre à gauche avec les Pages. Le Prince suit la Reine par la droite.

Troisième Tableau. — LA FÉE DE LA FONTAINE.

Un bois touffu. Au milieu, une vieille fontaine. Il fait presque nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

MESROUR, AÏKA, puis LA FÉE DE LA FONTAINE.

MESROUR, faisant un signe du côté où il est entré. Maîtresse, c'est ici !

AÏKA. Grâce à ton pouvoir, Mesrour, l'hirondelle n'aurait pas franchi la distance plus rapidement que nous. Merci pour ma vengeance ! (*Begardant autour d'elle.*) Oui, c'est bien dans cette fontaine antique qu'habite ma marraine... ma protectrice !... Mais, se montrera-t-elle à mes yeux ?... répondra-t-elle à ma voix ? (*S'adressant à la fontaine.*) O vous qui avez présidé à ma naissance, qui, jusqu'à ce jour, m'avez aimée et protégée... bonne fée, viendrez-vous à mon aide ?

Musique.

MESROUR, allant vers la fontaine. L'eau bassin semble bouillonner...

ce moment, l'inscription de la fontaine disparaît et laisse voir la Fée couchée sur des plantes aquatiques et rayonnant de lumière.

LA FÉE. Que me veux-tu, Aïka ?... Que viens-tu chercher en ces lieux ?

AÏKA, s'inclinant. Une bonne fée qui me protège.

LA FÉE. Que te manque-t-il donc pour être heureuse ? Je t'ai faite riche et puissante, et malgré la couleur de ton visage, les plus riches souverains briguent l'honneur de ton alliance. N'étais-tu pas fiancée au prince de l'empire jaune ?

AÏKA. Plaignez-moi, ma bienfaitrice, car j'ai reçu de ce prince l'affront le plus sanglant : manquant à la foi jurée, il me repousse comme une femme de la plus basse condition !... il me méprise !... il en aime une autre, enfin !

LA FÉE. Ce petit prince est bien difficile... Et quelle est ta rivale ?

AÏKA. On la nomme la princesse Désirée.

LA FÉE. Désirée !... Quoi ! c'est au moment où ma colère pour elle était presque éteinte, qu'elle vient troubler le bonheur de ceux que je protège ?... Jusqu'à cette heure, elle a pu échapper à la fatale prédiction qui la menace ; mais une année d'épreuve lui reste encore... et ce délai peut te sauver.

AÏKA. Je pourrais espérer ?

LA FÉE. Aïka, tu seras l'épouse du prince Souci... ou j'y perdrai ma baguette !... Mais pour cela...

AÏKA, vivement. Parlez, que dois-je faire ?

LA FÉE. Attends... que je me consulte. Laisse-moi lire dans le cristal de ma fontaine. (*Elle se penche au-dessus du bassin qu'elle examine attentivement.* — *Musique.* — « L'écuyer du prince ton amant touche aux portes de la ville de l'empire des sonnettes... » Il vient chercher la princesse Désirée... » Quel riche cortège !... — Ah ! princesse, si vous quittez votre retraite... gare à vous ! — « La voici dans la tour obscure... On introduit l'écuyer... » Hélas !... je ne vois

plus rien... l'eau se trouble... un pouvoir supérieur me cache l'avenir... Peu importe, j'en sais assez. — Aïka, avant que le troisième jour ait fait place à la nuit, trouve-toi dans la forêt des sycomores.

AÏKA. La forêt des sycomores ?

MESROUR, bas à Aïka. Je la connais.

LA FÉE. Dans trois jours ! J'y serai aussi,

moi ! Et si tout se passe selon mes prévisions, Désirée sera en ton pouvoir, et ton prince te reviendra. Adieu.

AÏKA. Dans trois jours !

LA FÉE. A la forêt des sycomores.

Elle disparaît dans la fontaine. — Aïka s'éloigne avec Mesrou. Les arbres de la forêt s'avancent sur le devant de la scène, puis s'écartent peu à peu et laissent voir un petit salon de marbre et d'or.

Quatrième Tableau. — LA TOUR OBSCURE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE DÉSIRÉE, puis GIROFLÉE.

La Princesse, étendue sur un sofa, semble agitée par un songe pénible.

DÉSIRÉE, rêvant. A moi !... au secours !... à moi ! !

GIROFLÉE, entrant. Eh mon Dieu !... qu'est-ce qu'il se passe ?

DÉSIRÉE. Au secours !... ils vont le tuer ! au secours !... Giroflée... (S'éveillant.) Giroflée !...

GIROFLÉE. Rassurez-vous, chère maîtresse, je suis là.

DÉSIRÉE. Ah ! Dieu soit loué !... C'était un rêve !

GIROFLÉE. Dites plutôt un cauchemar !... Vous rêviez donc à queq'chose de bien affreux ?

DÉSIRÉE. Oui... et non... Giroflée... (Cherchant à rassembler ses souvenirs.) Je me trouvais dans un palais somptueux... et, pour la première fois depuis ma naissance, la lumière du jour frappait mes regards... de grandes fenêtres ouvertes sur des jardins me laissaient admirer des arbres chargés de fruits et de fleurs... Tout à coup, d'un massif de verdure s'élançait un beau cavalier...

GIROFLÉE. Jusque-là, ça n'a rien de bien effrayant.

DÉSIRÉE. « Hildebert est mon nom, et je suis prince, » me dit-il en mettant un genou en terre devant moi. « Je vous aime, princesse !... et si vous voulez que je vive... aimez-moi ! »

GIROFLÉE. Si vous voulez que je vive, aimez-moi !... Tiens, tiens, tiens !

DÉSIRÉE. Sa voix était tremblante... son regard suppliant...

GIROFLÉE. Et vous lui avez répondu : « Comment donc, prince, mais c'est avec le plus grand plaisir ! »

DÉSIRÉE. Au moment où j'allais répondre, des monstres tout noirs sortirent de terre et voulurent s'emparer de moi !... une femme noire comme eux leur ordonnait de me poursuivre, de m'enlever !...

GIROFLÉE. Oh ! la méchante !

DÉSIRÉE. Mon féal chevalier me défendait vaillamment !... mais les monstres qu'il terrassait se multipliaient sans cesse, et bientôt, accablé par le nombre, il allait succomber... lorsque mes cris m'ont éveillée... Oh ! le rêve affreux !

GIROFLÉE. Sans ces vilains monstres, ça aurait pu devenir agréable... Et le chevalier était-il gentil ?

DÉSIRÉE, posant la main sur son cœur en soupirant. Son image est gravée là !

GIROFLÉE. Quel soupir ! Si nous faisons venir le solitaire des montagnes de neige ?... il nous expliquerait peut-être... c'est un vieux qui a le passe-partout de tous les songes... Si je pouvais sortir, j'irais tout de suite le consulter.

DÉSIRÉE. Sortir ? Ne le peux-tu pas ? qui te retient ? Tu n'es pas condamnée, comme moi, sous peine des plus grands malheurs, à te priver de la lumière du ciel !

GIROFLÉE. Et mon serment, le comptez-vous pour rien ?

DÉSIRÉE. Oh ! ce serment que tu dois maudire, je t'en relève.

GIROFLÉE. Et moi, je n'y veux pas manquer ! Fille de pauvres bûcherons, je suis née le même jour que vous ; lorsqu'on a déposé votre beau berceau dans cette demeure, on a placé près de lui ma modeste barcelonnette... Moi, fille de rien du tout, vous m'avez traitée à votre niveau, comme une amie, comme une sœur, quoi ?... Oh ! non... je sortirai d'ici avec vous... ou j'en sortirai jamais !

DÉSIRÉE. Bonne Giroflée... que de dévouement !

GIROFLÉE. Beau dévouement, ma foi ! Sans vous, à c'te heure, je serais gardeuse de chèvres, ou je ramasserais des fagots dans la forêt.

DÉSIRÉE. Oui, mais tu serais libre !... libre de courir dans les bois, dans les champs !

GIROFLÉE. Et libre d'attraper des courbatures, ou des coups de soleil !

DÉSIRÉE. Le soleil !... que ce doit être beau !...

GIROFLÉE. Et la lune donc ?

DÉSIRÉE. Ah ! Giroflée, ne pouvoir jouir d'une matinée de printemps ! ne pouvoir contempler ce firmament tout diamanté d'étoiles !... C'est affreux !... Dans cette prison maudite où la nuit et le jour se confondent, le temps s'écoule sans laisser de traces, les saisons se succèdent sans qu'il en reste un souvenir !... Vois nos fleurs... elles meurent toutes !... elles n'ont pas d'air !... Les oiseaux de notre volière, après quelques semaines de captivité, ils cessent de chanter et dépérissent comme nos fleurs... ils n'ont pas d'air !... Et l'on veut que nous vivions ici... nous qui n'avons que seize ans !... Oh ! non, c'est impossible ! je veux sortir de cette prison !

GIROFLÉE. Chère maîtresse, calmez-vous !

DÉSIRÉE. Ce séjour m'est devenu odieux... et ma vie dût-elle en dépendre... je veux sortir ! je veux sortir !

Air de *Monpou*.

Oui, je veux voir le ciel de la montagne,
Brillant d'azur !

Et respirer, à travers la campagne,
L'air frais et pur !

Tout ignorer... l'horizon, la verdure,
C'est trop souffrir !

Mieux vaut connaître un seul jour la nature,
Et puis mourir ! *(bis.)*

GIROFLÉE. Y pensez-vous ?... pour tomber dans les griffes de cette méchante fée !... et cela lorsque vous n'avez plus qu'une toute petite année à attendre.

DÉSIRÉE. Une année de captivité... c'est un siècle !

GIROFLÉE. Le roi votre père n'a-t-il pas envoyé votre portrait dans les royaumes où il y a des princes à marier ? Vous allez voir à vos pieds une foule d'adorateurs... Du matin au soir, on vous fera la cour... ça fait joliment passer le temps, ça !

DÉSIRÉE, *soupirant*. Allons, puisqu'il le faut, j'attendrai.

GIROFLÉE. A la bonne heure, voilà que vous redevenez raisonnable.

On frappe à la porte de gauche.

DÉSIRÉE. Qui peut venir ?

GIROFLÉE. Qui est là ?

PÉLICAN, *du dehors*. C'est moi, Pélican, and sénéchal du palais.

GIROFLÉE. C'est le sénéchal.

DÉSIRÉE. Reçois-le, je vais à ma toilette.

AIR : *Le Roi des Hirondelles*.

ENSEMBLE :

DÉSIRÉE,

Du destin subissons la loi !

Le ciel, je te croi,

Toujours récompense

Ses enfants, qui, dans la souffrance, } *(bis.)*

Ont gardé la foi,

Oui, cœur, je te croi.

GIROFLÉE.

Du destin subissons la loi !

Le ciel, croyez-moi,

Toujours récompense

Ses enfants, qui, dans la souffrance, } *(bis.)*

Ont gardé la foi,

Oui, cœur, croyez-moi.

Désirée sort par la droite.

GIROFLÉE. Vous pouvez entrer, sénéchal.

SCÈNE II.

PÉLICAN, GIROFLÉE.

PÉLICAN. Sa majesté le roi me député... *(S'apercevant qu'il est seul avec Giroflée.)* Tiens ! la princesse n'est donc plus là ?

GIROFLÉE. Elle est à sa toilette.

PÉLICAN. Sa majesté le roi me député vers la princesse sa fille, afin de la préparer à sa visite... Sa majesté a reçu, ce matin, une dépêche apportée par un courrier inconnu. *(Poussant un léger cri.)* Aïe !

GIROFLÉE. Qu'est-ce qui vous prend ?

PÉLICAN. Rien, rien... Le roi, après avoir pris connaissance de la dépêche, s'est écrié... *(Poussant un autre cri.)* Ouf !

GIROFLÉE. Le roi a dit : Ouf !

PÉLICAN. Non, Giroflée... le oui est une exclamation qui m'est toute personnelle... Le roi s'est écrié : « Eh quoi, déjà !... » Sans vouloir pénétrer le sens de ces trois mots... qui cachent peut-être un mystère politique... *(Criant plus fort.)* Ouf ! aïe !

GIROFLÉE. Ah ça, vous avez donc des rhumatismes ?

PÉLICAN. Je le préférerais, Giroflée... car ce qui me tourmente est plus insupportable !

GIROFLÉE. C'est donc le diable qui vous tient ?

PÉLICAN, *à part*. *mystère*. C'est la fée Faribonde, Giroflée... une fée vindicative qui me persécute depuis le jour de la fatale prédiction quelle a jetée sur la jeune princesse... sous prétexte que je l'ai oubliée dans les invitations... ce serait trop long à te narrer... Pendant cinq ans, j'ai été en butte aux plus détestables plaisanteries ; ça avait cessé tout à coup ; je croyais que c'était fini et qu'elle ne pensait plus à moi ; mais voilà que depuis quelques jours la guerre s'est rallumée... tantôt une main invisible se plaît à enfoncer mon chapeau jusqu'à la naissance de mon menton... ou à m'allonger le nez d'une façon déshonnête... Tantôt il me prend des envies de gambader... de courir... je saute malgré moi, je m'élance à travers champs, je cours, je cours !... et lorsque éreinté je me retrouve au logis, et que je veux goûter un peu de repos, le duvet de ma couche se transforme tout à coup en tessons de porcelaine brisée,

qui n'ont rien de caressant... Depuis trois nuits je dors debout.

GIROFLÉE. Mais c'est pas une existence, ça... et vous n'avez pas cherché un moyen pour chasser les vilains esprits qui vous tourmentent?

PÉLICAN. Si fait!... j'ai consulté ce matin même l'ermite des montagnes de neige, et il m'a dit que tous ces inconvénients disparaîtraient le jour où je me ferais aimer d'une jeune fille dont le cœur n'aurait pas encore parlé.

GIROFLÉE. Pauvre sénéchal, c'est un mal incurable que vous avez là.

PÉLICAN, *souriant*. C'est ce qui te trompe! j'ai trouvé mon affaire.

GIROFLÉE. Ah, bah!

PÉLICAN. J'ai la jeune fille sous la main.

Il lui pose la main sur l'épaule en faisant le gentil.

GIROFLÉE. Qui donc?

PÉLICAN. Toi!

GIROFLÉE. Moi? Ne plaisantons pas, sénéchal!

PÉLICAN. Je ne plaisante pas... depuis fort longtemps je t'aime, Giroflée!

GIROFLÉE. Oui, eh ben, y a encore plus longtemps que ça que je ne vous aime pas.

PÉLICAN. Est-ce que tu me trouves trop vieux pour toi?

GIROFLÉE. Non... je m'trouve seulement trop jeune pour vous.

PÉLICAN. Enfant!... est-ce que le cœur vieillit?... mais j'ai le cœur aussi jeune que le tien, Giroflée?

GIROFLÉE. J'aime mieux le croire...

PÉLICAN. De plus, je suis très-riche... immensément riche!... je possède une mine d'argent.

GIROFLÉE. Je ne me laisserai pas prendre à votre mine.

PÉLICAN. C'est ton dernier mot?

GIROFLÉE. C'est mon dernier mot!

PÉLICAN. Allons, bon, voilà l'insecte, à présent.

GIROFLÉE. Quel insecte?

PÉLICAN. Tu ne vois donc pas? (*Il cherche à attraper la mouche.*) Mais c'est une mouche de l'espèce la plus affligeante! Elle me suit partout... elle me ravage le nez, régulièrement trois heures par jour!... de midi à trois heures... Il doit être midi... (*Cherchant à l'attraper.*) Vlan... manquée!...

GIROFLÉE. Mais c'est une idée que vous vous forgez... je ne vois rien du tout!

PÉLICAN. Tu ne vois rien!... tiens!... là voilà sur mon extrémité nasale... elle me fait loucher... et je ne peux pas l'attraper.

Même jeu.

GIROFLÉE. Sénéchal, je veux bien vous aider à sortir d'embarras... à vous débarrasser

PÉLICAN. Tu me donnes ton consentement?

GIROFLÉE. Non, je vous donne un conseil... c'est de mettre du miel à cet endroit.

Elle indique son nez.

PÉLICAN. Que je la nourrisse!!... que je lui procure des douceurs!... que je fasse de mon nez une ruche à miel!... Oh! non, bon!... par exemple!... plutôt cent fois... (*Il essaie de la prendre.*) Encore manquée!... impossible!... Giroflée, prends pitié de ma piteuse position... sauve mon nez... et mes bienfaits l'écraseront!...

GIROFLÉE. Je ne puis rien faire pour vous, mon pauvre sénéchal.

AIR : *Prends garde à ta mavotte.* (Triboulet).

Je dois être sincère;

Impossible à mou cœur!

PÉLICAN.

Prends garde!... ma colère

Punira ta rigueur!

Eh quoi! rien ne te touche?

Tu me pousses à bout! (*bis.*)

GIROFLÉE.

Ne prenez pas la mouche.

PÉLICAN, *cherchant à attraper la mouche.*

Je ne prends rien du tout.

ENSEMBLE.

GIROFLÉE.

Impossible à mon cœur!

Je brave (*bis.*) ta rigueur.

PÉLICAN.

Résister à mon cœur!

Redoute (*bis.*) ma fureur!

Giroflée sort en riant par la droite.

SCENE III.

PELICAN, puis LE ROI DRELINDINDIN, et DEUX PAGES.

PÉLICAN. Oh! la petite sotte!... refuser une pareille occasion!... elle y reviendra... (*Grand bruit de sonnette.*) J'entends le roi!

Musique.

LE ROI, *entrant. Aux pages.* Qu'on fasse venir ma royale fille!... allez!... qu'elle se dépêche!... c'est pressé!...

Les Pages entrent chez Désirée.

PÉLICAN. Sire, vous paraissez joyeux... Permettez-moi de me réjouir avec vous.

Il cherche à attraper la mouche.

LE ROI. C'est ton état, sénéchal... je suis content; tu dois l'être...

PÉLICAN. Lorsque je connaîtrai la cause de cette béatitude...

LE ROI. Pélican, je suis fier de l'idée que j'ai eue d'envoyer, sous enveloppe, le portrait de ma fille dans les cours étrangères... j'en suis fier, parce que j'ai atteint mon but.

PÉLICAN. En vérité?... (*Même jeu.*) Impossible de l'atteindre!

LE ROI. Partage mon bonheur, Pélican... partage mon bonheur.

PÉLICAN. Sire, je le par... (*Même jeu.*) tage!...

LE ROI. Le succès dépasse toutes mes espérances!...

PÉLICAN. Je ne comprends pas bien encore?...

Musique. — Les Pages rentrent.

LE ROI. La princesse vient... tu vas tout savoir...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DESIRÉE, GIROFLÉE,
DEUX DAMES D'ATOUR.

DESIRÉE. Bonjour, mon père... A cette heure, chez moi?... il s'agit donc d'une affaire importante?

LE ROI, *souriant avec malice*. Mais je crois que oui!... Dis donc, Pélican...

PÉLICAN, *seignant de comprendre*. C'est aussi mon avis, sire.

DESIRÉE. Parlez, mon père... vous piquez ma curiosité.

LE ROI, *avec importance*. Ma fille!... le prince Souci m'a notifié qu'un de ses ambassadeurs réclame l'honneur de se présenter devant toi, pour demander ostensiblement ta main...

DESIRÉE. Le prince Souci!

GIROFLÉE, *à part*. Drôle de nom!

LE ROI. Son ambassadeur vient d'arriver; il m'a donné mille détails charmaux sur ce jeune prince... La reine Jonquille, sa mère, est une femme très-avancée qui promet de ne pas aller loin... et avant peu, son fils grimpera sur le trône, sous le nom de Hildebert I^{er}.

DESIRÉE. Hildebert!... Giroflée... Hildebert!

GIROFLÉE, *bas à Désirée*. Le nom du chevalier de votre songe.

DESIRÉE. Hildebert!.. voilà que est étrange!

LE ROI. Étranger, tu veux dire... c'est un nom étranger...

DESIRÉE, *avec émotion*. Et ce jeune prince...

LE ROI. Je l'ai vu... du moins, j'ai vu son portrait...

DESIRÉE. Vous avez reçu son portrait!

LE ROI. Son écuyer te l'apporte... Le prince est fort joli garçon... de trois quarts! L'ambassadeur est arrivé avec pompe, et son équipage, parfaitement jaune, défile encore dans les rues de la ville. Une bannière de drap d'argent a été plantée dans la cour du palais. Les armes du prince y sont gravées en perles fines, toujours en jaune; et on lit sur

une des faces ces mots pleins de galanterie, et passablement spirituels... « Si vous voulez que je vive... aimez-moi... »

DESIRÉE. Ces mots... encore ces mots!

GIROFLÉE. C'est un peu violent!

LE ROI. C'est d'un amour violent, très-certainement! Tant mieux!

DESIRÉE. Son portrait, mon père... je veux voir son portrait!

LE ROI. De l'impatience! tant mieux encore!... ça promet! (*À sa fille.*) Je vais satisfaire ton désir... (*À Pélican.*) Qu'on introduise le seigneur Faufreluche!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, FANFRELUCHE. *Pages avec des présents. Fanfreluche porte suspendu à son cou le portrait du prince, dans un énorme médaillon.* MESROUR s'est introduit avec la suite de l'ambassadeur; il se tient à l'écart pendant toute cette scène et observe.

CHOEUR.

Air de Parisina. (Trois Quenouilles).

Faites place à Son Altesse!

Et que chacun de nous s'empresse

De traiter avec honneur

L'envoyé d'un si grand seigneur!

C'est, pour nous, un honneur!

FANFRELUCHE, *à part*. Je suis ambassadeur... soyons éloquent!... Plus on est ambassadeur... plus on doit être... éloquent!

Le roi l'interrompt par un jeu mimique. — Il lui indique sa fille, en engageant Fanfreluche à s'approcher d'elle.

FANFRELUCHE, *faisant trois pas vers la princesse, avec cérémonie*. Princesse! qu'il me soit permis de me prosterner devant tant de grâces grêlées sur non moins d'attraits.

LE ROI. Prosternez-vous, ambassadeur... je vous y autorise.

Fanfreluche fait une génuflexion comique.

FANFRELUCHE. Il était une fois...

LE ROI. Un roi et une reine...

FANFRELUCHE. Mille pardons, sire... mais vous n'y êtes pas du tout...

LE ROI. Continuez...

FANFRELUCHE. Il était une fois... un jeune prince insouciant et folâtre... d'humeur capricieuse et désopilante... ne rêvant que chasse, galas et carrousels...

LE ROI. Ce que nous appelons... un luron... un viveur...

FANFRELUCHE. Hélas! à quoi tient ta gaieté du cœur... Un jour, d'un lointain pays, arrive une caisse franche de port... on déballe... et tout aussitôt une jeune fille supérieurement encadrée frappe les yeux du jeune prince... À dater de ce déballage, plus

de chasses, plus de galas, plus de carrousels... un humeur massacrant a remplacé la joie... une mélancolie noirâtre absorbe le rejeton royal... le prince est amoureux fol du portrait susmentionné, et ce portrait, princesse, c'est le vôtre !

DÉSIRÉE. Il se pourrait !...

FANFRELUCHE. Va-t'en par devers le royaume des sonnettes, ô mon fidèle écuyer, m'a dit mon prince... dépeins ma flamme extravagante à la dame de mes pensées, et porte-lui la gouache qui reproduit mes traits...

DÉSIRÉE. Son portrait ?

FANFRELUCHE. Le voici !... votre amant passionné est pendu à mon cou. (*Il détache le médaillon qu'il offre à la Princesse.*) Si vous daignez jeter un coup d'œil ?

DÉSIRÉE à Giroflée. Ciel ! c'est lui !... le chevalier du songe.

GIROFLÉE, à part. Ah ça... est-ce que nous rêvons encore ?

Elle se frotte les yeux.

LE ROI, à Pélican. Le physique d'un jeune homme a l'air de lui aller.

FANFRELUCHE, reprenant sa pose. J'ai dit princesse :

Air du Bengali. (de Maupou.)

Et maintenant, j'ai rempli mon message;
Que dois-je dire à mon noble seigneur ?
Prononcez-vous... quel sera son partage ?
J'attends de vous la joie ou la douleur

DÉSIRÉE.

Causer à celui qui m'adore
Pleurs et regrets,
Jamais !

A Fanfreluche.

Portez à l'amant qui m'implore
Ce mot du cœur :
Bonheur !
Pour lui, bonheur !
Qu'il me donne en retour
Tout son amour !

LE CHOEUR.

Qu'il lui donne en retour
Tout son amour !

ENSEMBLE.

DÉSIRÉE.

Désormais, à notre bannière
votre
On peut voir flotter ses couleurs,
mes
D'être reine elle sera fière,
je serai
Et veut régner sur tous les cœurs.
Je veux

REPRISE.

Qu'il me donne en retour
lui

Tout son amour !

LE ROI. Elle consent !... Ambassadeur, elle consent... et moi aussi... je deviendrai le beau-père de l'empire jaune... ça me reverdira... Mais, dites-moi... pourquoi le

prince n'est-il pas venu lui-même?... Il me semble que les convenances...

FANFRELUCHE. Ah ! voilà !... c'est qu'il est bon de vous apprendre que la reine avait disposé de la main de son fils en faveur d'une princesse de couleur.

DÉSIRÉE à elle-même. Une princesse de couleur !

GIROFLÉE, à Désirée. Toujours le songe !

FANFRELUCHE. L'Africaine repoussée menace d'envahir l'empire jaune, avec une armée noire... Elle est très-puissante... et sous le coup d'une invasion terrible, le prince a dû rester dans ses états...

DÉSIRÉE. Il court des dangers !... Alors, seigneur écuyer, vous ne partirez pas seul ; je vous suivrai.

LE ROI, à Pélican. Que dit-elle ? (*A sa fille.*) Que dis-tu ?

DÉSIRÉE. Je dis, mon père, qu'aucune puissance humaine ne pourra me retenir plus longtemps prisonnière dans cette tour affreuse. — Le destin m'a tracé la route que j'avais à suivre... et je veux obéir à l'inspiration de mon cœur.

LE ROI. Ces jeunes filles... c'est de l'é-toupe !... Quand l'épingle est lancée... va te promener ! — Mais, mon enfant, si tu vois, une seconde seulement, la lumière du jour, avant dix-sept ans révolus, tu peux devenir n'importe quoi !

FANFRELUCHE. A cet égard, que votre majesté se rassure. Un carrosse de velours a été envoyé par les soins du prince... aucune ouverture, aucune glace ne s'y trouvent, — c'est une véritable boîte. — Seul, je serai chargé de la clef qui doit ouvrir les portières ; et, sans braver la fatale prédiction qui menace votre auguste fille, je puis la transporter au palais du prince, mon maître, où les appartements les plus calfeutrés ont été préparés.

DÉSIRÉE. Vous le voyez, mon père, aucun danger pour moi. — Ici, d'ailleurs, je mourrais d'inquiétude et d'ennui. (*Calinant son père.*) Je partirai, n'est-ce pas, petit père, je partirai...

LE ROI. Écoute, comme tu refuserais de rester, je t'autorise à t'en aller.

DÉSIRÉE. Merci, mon bon père. — Giroflée, tu me suivras dans ce voyage.

GIROFLÉE. Je l'entends bien comme ça.

FANFRELUCHE, à part. Elle est très-fraîche cette Giroflée !

PÉLICAN, à part. Elle m'échappe !... Infortuné Pélican !

FANFRELUCHE. Je cours donner des ordres pour le départ.

DÉSIRÉE. A vous, mon bon père, tous les instants qui me restent.

LE ROI. Enfant gâté, tu fais de moi tout ce que tu veux.

DÉSIRÉE, *prenant le bras de son père.*
Vous êtes bien gentil!.. bien gentil.

LE ROI, *partant avec sa fille.* Que les pères sont donc faibles... quand ils ont des enfants!

Musique jusqu'à la fin du tableau.

Désirée, Giroflée et le Roi sortent par la droite, avec les dames d'honneur. Sur un signe de Fanfreluche, les pages et les écuyers de sa suite s'en vont de l'autre côté. Pélican entre chez la jeune Princesse.

SCÈNE VI.

MESROUR, FANFRELUCHE, puis PÉLICAN.

Mesrou, au milieu de la scène, examine ce qui se passe.

FANFRELUCHE, *après avoir accompagné la Princesse, se rencontre avec Mesrou, avant de partir avec ses Pages.* Quel est cet homme de mauvaise mine? (*Haut à Mesrou.*) Qui êtes-vous?

MESROUR, *courrant.* Je fais partie du palais.

FANFRELUCHE. Mais je vous reconnais. —

Cinquième Tableau. — LA FORÊT DES SYCOMORES.

Le théâtre représente une immense forêt d'arbres centenaires. A droite, un chemin inégal. Un soleil couchant éclaire ce tableau.

SCÈNE PREMIÈRE.

MESROUR, AIKA.

MESROUR. Écoutez!

AIKA. Rien encore!... m'as-tu dit vrai, Mesrou?

MESROUR. Oui, maîtresse, depuis trois jours, le prince guerrier ne pouvant modérer son impatience, a quitté le palais avec une troupe de chasseurs: — Il sait que la princesse doit traverser le bois des Sycomores, et, sans le moindre doute, il dirigera la chasse de ce côté.

AIKA. Comme il l'aime!

MESROUR. Il arrivera trop tard!

AIKA. Tes mesures sont bien prises?

MESROUR. Fie-toi à mon zèle... Tes esclaves sont cachés dans l'épaisseur de la forêt... je répons du succès.

AIKA. Sur ta vie?

MESROUR. Sur ma vie!

Un son de trompe se fait entendre au loin.

AIKA. Silence!

MESROUR. C'est le signal!... La princesse et son escorte sont engagés dans la forêt... Maîtresse, je vais te conduire à la roche de pierre noire.

AIKA. Viens, je te laisse le soin de ma vengeance!

Ils disparaissent dans l'épaisseur du bois.

Si je ne me trompe, vous étiez autrefois au service de la princesse Aika.

MESROUR, *riant toujours.* Je l'ai quittée.

FANFRELUCHE, *à part.* Il a un sourire atroce!... mais je n'ai pas le temps de m'occuper de cet affreux mauricaud.

Il sort.

PÉLICAN, *sortant de l'appartement de la Princesse.* Elle part!... et cette affreuse mouche qui reste... Il faut absolument que je trouve une femme qui m'aime... (*Se rencontrant avec Mesrou.*) Quel est cet homme?... Qui êtes-vous?

MESROUR, *qui est resté à la même place.* Je suis venu avec l'ambassadeur.

Il sourit

PÉLICAN. Que le ciel le confonde lui et son ambassadeur!... Dieu qu'il est laid!... on ne sait pas s'il rit, ou s'il fait la grimace... (*Saluant.*) J'ai bien l'honneur...

Il sort par la gauche.

MESROUR, *toujours dans la même position.* Tout va bien... (*Avec un sourire féroce.*) Les maladroits!... Ils partent!... Il faut qu'ils passent par la forêt des Sycomores!... Allons retrouver Aika.

Il s'abîme sous terre. Le décor change.

SCÈNE II.

GIROFLÉE, FANFRELUCHE, CORTÈGE DE LA PRINCESSE.

On voit défilér d'abord des hallebardiers, puis un héraut d'armes. Un autre peloton de hallebardiers. Deux sonneurs de trompe. Six arbalétriers. Six pages avec des bannières. Un palanquin dans lequel est Giroflée. Six autres pages suivis d'arbalétriers et d'écuyers. Lorsque le cortège fait halte, on devine que la suite est dans la coulisse et s'arrête aussi.

FANFRELUCHE, *criant vers la tête du cortège.* Halte!... (*Ce cri se répète de distance en distance en s'affaiblissant.*) Qu'on reprenne haleine un instant, et videz vos gourdes, mes amis. (*Le cortège s'arrête, sans rompre les rangs.*) Charmante Giroflée, vous avez manifesté le désir de mettre pied à terre...

GIROFLÉE. Oh! volontiers! (*Elle descend du palanquin.*) Je voudrais toujours marcher... C'est si nouveau pour moi de me trouver au grand air!... Dieu! les beaux arbres! la belle forêt!

FANFRELUCHE. Elle est immense, c'est vrai... mais je ne la crois pas très-sûre.

GIROFLÉE. Comment! auriez-vous peur avec une escorte aussi nombreuse?

FRELUCHE, se redressant. Peur n'est pas le mot, Giroflée. Par saint Dagobert, mon patron, je ne reculerais devant quiconque... chrétien ou infidèle!... Mais je n'aime pas les loups; les ours, les serpents venimeux.

GIROFLÉE. Cette forêt en contient donc ?
FANFRELUCHE. Elle en est émaillée... et puis, j'ai cru apercevoir des hommes à figures sinistres... qui semblaient se cacher à notre approche... Tenez, franchement, ces grands sycomores ne me plairaient pas. (*Avec intention.*) Je leur préférerais un tout petit jardinet avec des fleurs... orné de giroflées, de giroflées... surtout... Ah!

Il pousse un soupir.

GIROFLÉE. Vous soupirez beaucoup !
FANFRELUCHE. Vous l'avez remarqué ?... tant mieux !

On entend gronder le tonnerre.

GIROFLÉE. Entendez-vous le tonnerre ?
FANFRELUCHE. Cela pourrait bien annoncer de l'orage... il faut se remettre en route...
GIROFLÉE. Laissez-moi dire un mot à ma chère princesse... je rejoindrai à pied le pa-lanquin.

FANFRELUCHE. Vos désirs sont des ordres. (*Au cortège.*) En route ! en avant !...

Les deux mots : En avant ! se répètent comme le cri de

halte. Le cortège défile, puis arrive la voiture dans laquelle se trouve la princesse Désirée.

GIROFLÉE, parlant à la voiture. Nous avançons, chère maîtresse... courage et patience !

DÉSIRÉE, de la voiture. J'en ai, Giroflée, je suis si heureuse !

On aperçoit les esclaves et les gardes noirs qui se montrent peu à peu dans le fond. Ils sont armés de haches d'acier. Mesroul est à leur tête.

FANFRELUCHE, à la voiture. Demain, noble dame, nous serons au terme du voyage !

MESROUL, apparaissant tout à coup. Demain !... jamais !...

GIROFLÉE et FANFRELUCHE. Ciel !... au secours !... à nous !... au secours !...

Lutte générale. Les noirs fondent sur le cortège. La fée Furibonde apparaît dans les airs, portée sur un dragon ailé. Mesroul frappe de sa hache la voiture, qui se brise en morceaux. A la place de la princesse, on aperçoit une biche, et les gardes qui entouraient la voiture sont changés en démons.

GIROFLÉE. Qu'ai-je vu !... ma pauvre maîtresse métamorphosée en biche !

FANFRELUCHE. Infortunée princesse !... pauvre biche !

Les démons se saisissent de Giroflée et de Fanfreluche, qu'ils entraînent dans la forêt, au milieu de la foudre et à la lueur des éclairs.

ACTE DEUXIÈME

Sixième Tableau. — LA MÈRE L'OIE.

LA MÈRE L'OIE. A droite, une pauvre chaumière.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MÈRE L'OIE, PAIMPOL, JEUNES
 PAYSANNES.

La mère l'Oie est devant son rouet; toutes les paysannes sont groupées autour d'elle et l'écoutent attentivement.

LA MÈRE L'OIE. Troisième couplet.

Air de M. Henri Potier.

Près sa métamorphose,
 ma princesse, tout d'un trait,
 S'élança dans la forêt.
 Voyez à quoi l'on s'expose !
 Fuyant le plomb des chasseurs,
 Sans qu'on l'ait jamais revue,
 Elle dérobe à la vue
 Et sa honte et ses douleurs.
 Mais le soir, vers votre demeure
 Quand vous dirigez vos pas,
 Si vous entendez, l...

Bis. *Bis indique la forêt.*

Une voix qui gémit et pleure,
 De la princesse c'est la voix,
 C'est la pauvre Biche au bois ! } (bis.)

PAIMPOL. Ah! par exemple, la mère l'Oie...
 une histoire qui ressemble

à un conte... Comment?... la princesse a été changée en vraie biche ?

LA MÈRE L'OIE. Est-y bête, ce Paimpol!... mais certainement, en vraie biche.

PAIMPOL. Et il y a de ça un mois ?

LA MÈRE L'OIE. Ni plus, ni moins... c'est le vieux père Lariffa, le ménétrier, qu'est si bien éduqué (même qu'il a été troubadour dans sa jeunesse)... qui a composé là-dessus la ballade que je viens de vous chanter.

PAIMPOL. C'est un malin, le père Lariffa.

LA MÈRE L'OIE. Et si vous me promettez d'être ben sages;... si Tiennette ne fait pas la coquette avec le petit Mathieu...

PAIMPOL, d'un air goguenard. Ah! ah! Tiennette!...

LA MÈRE L'OIE. Si Mathurine ne dépense plus tous ses gros sous à s'acheter des rubans...

PAIMPOL. Voyez-vous la petite coquette... Continuez, la mère l'Oie... Flanquez leurs-y leur paquet.

LA MÈRE L'OIE. Enfin, si Paimpol me promet de ne plus venir manger mes abricots...

Tout le monde rit.

PAIMPOL. Moi !

LA MÈRE L'OIE. Je vous rechanterai, ce soir, la ballade de la Biche au bois, afin que vous la sachiez tout comme moi.

Elle se lève.

TOUTES. Oh ! oui, mère l'Oie... vous nous l'apprendrez.

LA MÈRE L'OIE. C'est convenu, mes enfants... (*Regardant vers la coulisse.*) Mais i est-ce qui nous arrive là ?

SCÈNE II.

LES MÈMES GIROFLÉE et FANFRELUCHE, sous de misérables costumes.

PAIMPOL. Qu'est-ce que c'est que ça ?

GIROFLÉE. Ayez pitié de deux pauvres voyageurs...

FANFRELUCHE. Mourant de faim et de fatigue...

PAIMPOL. On ne peut rien vous faire, mes braves gens.

LA MÈRE L'OIE. Qu'est-ce que tu dis, Paimpol?... veux-tu bien te taire !

PAIMPOL, à voix basse. Écoutez donc, ils viennent du côté de la forêt... on ne sait pas à qui on a affaire.

LA MÈRE L'OIE. Qui êtes-vous, mes pauvres gens ?

FANFRELUCHE. Hélas !

GIROFLÉE. Nous faisons partie...

FANFRELUCHE. De la suite...

GIROFLÉE. De la princesse Désirée...

PAIMPOL. Ah ! bah !

TOUT LE MONDE. Ah ! bah !

LA MÈRE L'OIE. Il se pourrait !

PAIMPOL. Et vous n'avez pas été changés en diables, en démons ?

LA MÈRE L'OIE. Tu le vois bien.

PAIMPOL. Je vois... je vois que ce sont de pauvres diables.

LA MÈRE L'OIE. Te tairas-tu ?

FANFRELUCHE. Vous avez donc entendu parler de notre catastrophe ?

GIROFLÉE. Vous connaissez donc notre lamentable histoire ?

PAIMPOL. Si nous la savons!... Est-ce que la mère l'Oie ne sait pas tout?... Elle vient de nous la chanter votre histoire.

LA MÈRE L'OIE. Mais tais-toi donc !

PAIMPOL, aux autres. Est-elle bavarde, cette mère l'Oie !

LA MÈRE L'OIE. Comment, mes amis, vous étiez...

GIROFLÉE. Giroflée... la sœur de lait de la pauvre princesse.

FANFRELUCHE. Et moi Fanfreluche, premier écuyer de son fiancé le prince Souci.

GIROFLÉE. Depuis plus de quinze jours nous errons dans cette immense forêt.

FANFRELUCHE. Vivant de racines, de fruits sauvages, et des secours de quelques braves bûcherons.

LA MÈRE L'OIE. Pauvres jeunes gens ! — Eh ben, vous autres, vous voyez bien que la chose est vraie. — Mais il ne s'agit plus de tout ça... entrez chez moi, mes enfants... vous y trouverez un restant de lard... avec une bonne soupe aux choux... d'à ce matin... Ah dam ! je ne pouvons pas vous offrir des ortolans.

FANFRELUCHE. De la soupe aux choux!... ô délices !

GIROFLÉE. Quel bonheur!... que vous êtes bonne !

PAIMPOL. La mère l'Oie!... elle est bonne comme du pain bis.

LA MÈRE L'OIE. Allons ! va à ton ouvrage, bavard, — et vous aussi, mes pouliches.

PAIMPOL, aux jeunes filles. Allons conter c't'histoire là dans tout le village.

Reprise du final de la ballade.

TOUTES LES JEUNES FILLES. Au revoir, la mère l'Oie !

Elles sortent.

LA MÈRE L'OIE. Au revoir, mes enfants... Et vous, mes braves gens, entrez chez moi... mangez bien, buvez bien, et dormez de même... si vous en avez besoin. — Pour me remercier, ce soir ou demain, vous me direz vos aventures en détail... La mère l'Oie est très-curieuse... je vous en avertis.

FANFRELUCHE. Nous vous dirons tout ce que vous voudrez, bonne pâte de femme...

GIROFLÉE. C'est bien le moins pour votre bonne hospitalité.

FANFRELUCHE. Et pour votre excellente soupe aux choux!... Elle doit être excellente, sa soupe aux choux !

LA MÈRE L'OIE. Allons... venez... venez. Ils entrent tous trois dans la chaumière. — Musique.

SCÈNE III.

LE PRINCE SOUCI, RAIMBAUT,

CHASSEURS.

CHOEUR.

Air de la Saint-Ilubert. (Julien)

Courons, amis, dans les bois

Le chevreuil aux abois.

Dépêchons... vite en chasse !

C'est un plaisir qui délasse.

Courons tous dans les bois

Le chevreuil aux abois !

LE PRINCE. Je dessèche d'inquiétude!... J'ai beau me mouvementer, galoper, m'éreinter!... Ça me secoue, ça m'abîme... mais ça ne me calme pas. — Raimbault, a-t-on placé du monde sur toutes les routes de cette forêt ?

RAIMBAUT. Votre grand veneur s'occupe à distribuer les postes.

LE PRINCE, à lui-même. Fanfreluche!... me faire attendre ainsi!... me laisser sans courriers, sans nouvelles!... Je n'y tenais plus!... j'avais besoin d'un violent exercice... mon cheval m'a flanqué trois fois à terre... Ce sont les seules distractions que j'aie éprouvées;—maintenant, je veux chasser à pied... je veux courre le cerf, le sanglier, le loup... je veux m'enfoncer dans les fourrés les plus dangereux de cette forêt... Il me faut des dangers pour dégourdir mon âme en peine. — J'aurais plaisir à me trouver en face de quelque bête féroce!.. Raimbaut, y a-t-il des rhinocéros dans cette forêt?

RAIMBAUT. Prince, on y trouve toute sorte de bêtes.

LE PRINCE. Il est impossible que nous ne rencontrions pas Faufreluche ici! — Alons, amis, en route! et soufflez tant que vous pourrez dans vos cors... soufflez encore... soufflez toujours... Tâchez de m'étourdir. — Malheur au premier animal que je rencontre au bout de mon arquebuse!

REPRISE DU CHOEUR.

La chasse s'éloigne. On entend les sons du cor qui diminuent peu à peu.

SCÈNE IV.

GIROFLÉE, FANFRELUCHE, LA MÈRE L'OIE.

GIROFLÉE, *sortant toute effarée.* Non, non... jè ne me trompais pas.

FANFRELUCHE, *une serviette de grosse toile au cou.* Mais où courez-vous donc ainsi, Giroflée, au moment de nous mettre à table?

LA MÈRE L'OIE. Qu'est-ce qui vous prend, ma mie?

GIROFLÉE. Écoutez... vous n'entendez donc pas?

FANFRELUCHE. J'entends les sons du cor de chasse, instrument à vent que j'exècre... et comme ça ne nourrit pas, je préfère la soupe aux choux;— elle nous réclame.. allons dîner.

LA MÈRE L'OIE. C'est quelque grand seigneur qui chasse dans la forêt.

GIROFLÉE. Eh bien!... vous ne pensez donc plus à ma pauvre maîtresse?

FANFRELUCHE. Ah! sapristi!... je n'y songeais pas!

LA MÈRE L'OIE. La petite a raison.

GIROFLÉE. Si on allait la poursuivre!

FANFRELUCHE. Vous m'en procurez le frisson!

GIROFLÉE. Si elle tombait sous les coups de ces chasseurs?

FANFRELUCHE. Ah! ne parlez pas de ça.

LA MÈRE L'OIE. Enfin ça peut arriver. — Voyons, il faut agir. — Écoutez, — je connais tous les sentiers de cette forêt. — je vais me mettre en route avec vous, jeune homme — nous tâcherons de joindre la chasse... nous raconterons aux chasseurs ce qui est arrivé... en les suppliant de tirer sur les loups, les ours... mais d'épargner les pauvres biches.

GIROFLÉE. Oui, oui, bonne mère... c'est cela... allez.

LA MÈRE L'OIE. Vous, petite, vous garderez la maison en mon absence... et vous filerez mon chanvre pour vous distraire.

FANFRELUCHE. Allons!... je n'ai guère envie de courir; mais c'est égal!... En route-la vieille... Donnez-moi votre bras, que je m'appuie sur vous... (*A Giroflée.*) Chère Giroflée, tâchez de tenir la soupe chaude hein?

ENSEMBLE.

Air de Paris dans l'eau.

LA MÈRE L'OIE et FANFRELUCHE.

Dépêchons!

Oui, courons.

Ce bruit

Nous avertit;

Le chasseur

Destructeur

Poursuit dans les bois

Notre biche aux abois.

GIROFLÉE.

Dépêchons!

Dépêchons!

Ce bruit

Nous avertit...

Le chasseur

Destructeur

Poursuit dans les bois

Notre biche aux abois.

Fanfreluche et la mère l'Oie s'éloignent par la gauche.

SCÈNE V.

GIROFLÉE, seule.

Me voilà un peu rassurée. — C'est une bien bonne vieille que la mère l'Oie!... Je lui demanderai la permission de m'établir dans sa maisonnette. — Tous les matins, j'irai battre la forêt... à la recherche de ma chère princesse... Il faudra bien que je la retrouve... Oh! oui, elle me reconnaîtra... et je la consolerai!

AIR : *Huit ans d'absence* (de Puges).

Oui, pauvre biche, il te reste, du moins,

Celle qui fut ta sœur et ta compagne;

Dans la forêt, sur la verte montagne,

Je veux te suivre et t'entourer de soins!...

On entend le son du cor.

Qu'ai-je entendu?... ce bruit... je tremble...

La chasse...

On voit au loin la biche traverser une allée.

O ciel ! qu'ai-je vu ? quel espoir !
Là-bas , oui... là-bas... il me semble...

La biche disparaît.

Hélas ! je ne puis plus la voir !
Puissante fée, apaise ta colère,
De ma maîtresse adoucis la misère !

La biche reparait beaucoup plus près.

Je la revois... ce n'est pas une erreur... [cœur !]
Mou cœur me dit : C'est elle ! Oh ! oui, je crois mon
musique continue en tremolo. — *Allant en crescendo.*

Ne l'effarouche pas... (*Appelant doucement.*) Désirée ! princesse Désirée !... (*La biche s'arrête.*) O bonheur ! elle m'entend... elle s'arrête... (*Un coup de feu se fait entendre ; la biche s'enfuit — Giroflée pousse un cri.*) Ah ! (*Elle va voir au fond, et regarde vers le côté où la biche a disparu. — Un second coup de feu plus rapproché se fait entendre.*) Blessée ! elle est blessée !

Giroflée sort en courant par la droite. Le prince entre par la gauche.

SCÈNE VI.

LE PRINCE, puis GIROFLÉE et LA BICHE.

LE PRINCE. Touchée... je l'ai vue tomber... Mais c'est étrange... Le coup qui l'a frappée m'a fait éprouver une commotion... mon cœur a ressenti comme un contre-coup... je me sens tout mal à mon aise ! — J'ai tué bien des bêtes dans ma vie... mais celle-là était si jolie !... Elle me regardait avec des yeux si doux !... Après tout, je suis bien naïf de m'apitoyer ainsi sur un morceau de gibier. (*Il remonte la scène.*) Ah ça, je ne me trompe pas... c'est ma biche que j'aperçois là-bas... Elle est blessée... une femme est auprès d'elle... Tiens, tiens !

GIROFLÉE, sans voir le prince. Malheur ! elle ne peut plus marcher !... (*Parlant au dehors.*) Attendez !... je vais chercher ce qu'il faut pour panser votre blessure.

Elle entre vivement dans la chaumière.

LE PRINCE. Il paraît qu'elle a rencontré une connaissance. Ah ! bien oui... mais nous allons voir !...

GIROFLÉE, sortant de la maison avec du tinge. Un chasseur !

Elle veut sortir

LE PRINCE. Une minute, jeune fille... cette biche que vous caressiez tout à l'heure est à moi... Elle m'a fait des agaceries dans le bois, je l'ai poursuivie ; et ne pouvant l'atteindre avec mes jambes, je l'ai attrapée avec mon arquebuse... L'animal a été touché... c'est ma propriété.

GIROFLÉE, avec émotion. Oh ! seigneur, si vous saviez à qui vous avez fait cette blessure, vous en éprouveriez un grand chagrin !... Cette biche n'est pas ce qu'elle vous paraît.

LE PRINCE. C'est donc un animal savant ?

— Tant mieux, j'en ferai cadeau à une noble dame. Rassurez-vous, petite... je vous le payerai grassement.

GIROFLÉE. M'en séparer ? jamais !... Elle ne me quittera pas !

LE PRINCE. Fille des bois, amenez-moi cette biche, à l'instant même, ou je m'en empare brutalement.

Il veut écarter Giroflée, qui lui barre le passage.

GIROFLÉE. Au secours ! au secours !

Musique.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FANFRELUCHE, armé d'un bâton.

FANFRELUCHE. Quel est l'audacieux, le drôle, le téméraire ?...

Il lève le bâton sur le Prince* :

LE PRINCE. Que vois-je ? Fanfreluche !

FANFRELUCHE. Le prince !

GIROFLÉE. Le prince !... quelle rencontre !...

Le linge qu'elle tient à la main lui rappelle la biche qui a besoin de secours, elle sort par la droite.

FANFRELUCHE. Comment lui dire...

Il reste immobile, la tête baissée.

LE PRINCE. Toi ! Fanfreluche... sous ce costume ?

FANFRELUCHE. Hélas !...

Moment de silence.

LE PRINCE. Tu restes muet ?... je n'ose te faire parler... et cependant je bous d'impatience et d'anxiété... voyons !... ne me fais pas bouillir plus longtemps... Il s'agit de quelque malheur, n'est-ce pas ?

FANFRELUCHE. Oh ! oui...

LE PRINCE. On a repoussé mon offre ?

FANFRELUCHE. Oh ! non...

LE PRINCE. Elle en aimait un autre ?

FANFRELUCHE. Elle n'aimait que vous...

LE PRINCE. Mais alors tout va bien.

FANFRELUCHE. Tout va mal.

LE PRINCE. Donne-moi vite la traduction de tout ce que je vois, de tout ce que j'entends... D'abord, pourquoi ces guenilles qui composent ta parure ?

FANFRELUCHE. Parce que j'étais en route avec elle... nous accourions vers vous... lorsque tout à coup !... je ne puis achever...

LE PRINCE, effrayé. Mais, parle donc... faquin... tu me fais l'effet de la fleur de sureau, sais-tu ? tu me fais transpirer horriblement... sais-tu ?...

FANFRELUCHE. Eh bien... écoutez... tout à coup...

LE PRINCE. Tout à coup...

FANFRELUCHE. Le carrosse...

LE PRINCE. Le carrosse...

FANFRELUCHE. Est brisé...

* Giroflée, le Prince, Fanfreluche.

LE PRINCE. Est brisé...

A ce moment, Giroflée reparait, portant dans ses bras la pauvre biche blessée à un pied, qui est enveloppé d'une compresse.

FANFRELUCHE. La princesse... voit le jour!

LE PRINCE. Ciel!...

FANFRELUCHE. Elle devient biche!

LE PRINCE. Elle devient biche!

GIROFLÉE. Et la voilà!...

Elle dépose la biche aux pieds du Prince.

LE PRINCE. Eh!... la prin... cette bi...

! je défaile!... si tu désires que je ne me casse pas, soutiens-moi, Fanfreluche!

FANFRELUCHE, le soutenant. Mon prince! mon prince!...

LE PRINCE. Es-tu sûr que tu as ta raison, Fanfreluche?... tu n'as pas reçu de coup à la tête... ce que tu viens de me dire...

FANFRELUCHE. C'est invraisemblable; mais c'est vrai... votre suite tout entière a été enlevée... et moi, ainsi que Giroflée, la suivante de votre princesse...

LE PRINCE. Assez! assez!... Et j'ai voulu la tuer! sais-tu bien? et je l'ai blessée, moi!...

S'adressant à la biche.

Air de l'Ange du Bonheur (dans l'Ombre).

Princesse jeune et belle!

Ravie à mon destin,

Sous ta forme nouvelle,

Comprends-tu mon chagrin?

Tes frayeurs, tes alarmes,

Je veux les apaiser;

Que ma voix, que mes larmes

Puissent t'apaiser!

Je veux, biche chérie,

T'entourer de douceurs,

Tendresse et sucrerie

Calmeront tes douleurs!

La musique continue. Le Prince embrasse la biche, qui tient toujours Giroflée. Fanfreluche cherche à consoler le Prince. Aïka paraît alors dans le fond avec Mesroul.

AÏKA. Misérable!... puisque tu l'aimes en core!... sois donc enseveli, avec elle, dans les profondeurs de la terre!

Les trois personnages, et la biche, se trouvent tout à coup dans un souterrain sans issue.

Septième Tableau. — LE SOUTERRAIN.

SCÈNE PREMIÈRE.

FANFRELUCHE, LE PRINCE GIROFLÉE,
SOUCI.

FANFRELUCHE. Qu'est-ce que c'est que ça?... où sommes nous, bon Dieu!

GIROFLÉE. Quelle obscurité!

FANFRELUCHE. Nous voilà au fin fond des entrailles de la terre.

GIROFLÉE. C'est peut-être ici le royaume des taupes... Je possède une peur que les dents m'en claquent... Fanfreluche, où êtes-vous!

FANFRELUCHE. Je n'en sais rien, et vous?

GIROFLÉE. Par ici.

Ils se cherchent et se rencontrent.

FANFRELUCHE. Est-ce vous que je tiens?

GIROFLÉE. Je crois qu'oui.

FANFRELUCHE. Et le prince, où est-il? O mon prince, où êtes-vous?

LE PRINCE. Près d'elle... toujours près d'elle... je crois qu'elle me pardonne.

FANFRELUCHE. Que dites-vous de ce logis, mon maître?

LE PRINCE. Je suis au faite du bonheur!

FANFRELUCHE. Au faite!... c'est au fond que vous voulez dire.

LE PRINCE. Que m'importe le lieu?... Elle est là! je puis caresser son beau cou... presser ses jolies pattes sur mon cœur... oh! je ne me plains plus!

AÏK : De tous les maux qu'ici-bas on endure.
(Fille de l'air.)

Oui, c'est à tort qu'on désespère;

Quand j'accusais le ciel et sa rigueur,
J'étais injuste en ma colère:

Sur terre encor je puis croire au bonheur!

FANFRELUCHE, à Giroflée.

Sa passion lui fait dire un' bêtise,
Nous sommes au moins cent pieds au-d'sous du sol;
Jugez combien l'amour le fanatise,
Pour qu'il se croye à l'entresol!
Voyez combien l'amour nous fanatise,
Ici peut-on s' croire au niveau du sol?

GIROFLÉE, à Fanfreluche. Si vous m'aimez comme ça... vous penseriez de même.

FANFRELUCHE. Permettez, Giroflée... vivre dans ce trou me paraît soulever plusieurs difficultés... certes, j'ai un cœur comme un autre; mais comme un autre aussi, j'ai un estomac! Il y a pas mal de temps que j'ai faim, et je cherche vainement autour de moi le moindre aliment, je n'ai d'espoir que dans les colimaçons.

GIROFLÉE. Au fait! il a raison.

LE PRINCE. Silence, la fatigue l'accable... elle s'endort.

FANFRELUCHE. Cette position n'est pas gaie... Comment sortir de ces catacombes?... pauvre prince! pauvre princesse!... pauvre Giroflée!... pauvre moi!

GIROFLÉE. Nous n'avons plus qu'un espoir... c'est d'invoquer la fée Topaze.

FANFRELUCHE. Vous la connaissez?

GIROFLÉE. La fée Topaze!... c'est la maraine de ma maîtresse... et, de plus, la reine des gnômes!...

LE PRINCE. Des gnômes?... de ces petits

êtres mystérieux qui habitent les profondeurs de la terre?

FANFRELUCHE. Mais nous sommes peut-être dans la capitale de son empire?

LE PRINCE. Elle a raison. Invoquons la fée Topaze. Invoque, Fanfreluche. Fais comme moi; vous aussi, la petite... Mes amis.... invoquons tous!

Ils s'agenouillent tous trois.

ENSEMBLE.

Air de *Pilati*.

Nous t'invoquons, Déesse!

A deux genoux,

Tu vois notre dévotion,

Pitié pour nous!

GIROFLÉE.

Le sort veut nous abattre.

FANFRELUCHE.

Nous désirons...

LE PRINCE.

La liberté pour quatre... (bis.)

ENSEMBLE.

Nous t'implorons. (bis.)

La musique continue. — On entend un bruit souterrain.

FANFRELUCHE. La terre semble rouler sous nos pieds.

GIROFLÉE. La fée Topaze nous aurait-elle entendus?

FANFRELUCHE. Ou serait-ce un éboulement qui se prépare?... j'en ai peur.

LE PRINCE. Ici, un trou vient de se former.

FANFRELUCHE. Voilà, voilà ce que je craignais!

GIROFLÉE, à l'ouverture du trou. Mais voyez donc!... au fond de cette cavité, ces étincelles qui brillent comme des paillettes d'or!

LE PRINCE. En effet, on dirait une tapisserie d'émeraudes et de rubis!... Un bloc semble se détacher, et venir à nous...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA FÉE TOPAZE.

La fée Topaze paraît au milieu d'un bloc de vertes stalactites aux fissures d'or et d'argent et tout brillant de pierres précieuses.

TOUS. C'est elle!... c'est la fée!

LA FÉE TOPAZE. Oui, pour vous j'ai quitté mes roches souterraines; j'ai pitié de Désirée malgré sa désobéissance; son état me fait peine. Il ne dépend pas de moi de lui

rendre à jamais sa forme première; mais, dans mon empire, mon pouvoir augmente, et je puis adoucir la punition cruelle que lui a infligée la fée de la Fontaine. Écoutez!

TOUS. Écoutons.

LA FÉE TOPAZE. Aussitôt que la nuit fera place au jour, Désirée quittera sa forme de biche.

LE PRINCE *tombant à genoux*. Que de reconnaissance!

LA FÉE TOPAZE. Mais, dès que le soleil disparaîtra à l'horizon, elle devra cesser d'être femme...

FANFRELUCHE, à Giroflée. Comment?... jeune fille le matin, et biche le soir?

GIROFLÉE. C'est toujours ça de gagné.

LE PRINCE. Mais, pour sortir de cet asile ténébreux?...

LA FÉE TOPAZE, au Prince. Prends cette bague, je te la donne. Elle seule pourra vous soustraire aux dangers sans nombre qui vous menacent; c'est un talisman qui ne doit jamais sortir de tes mains. Si quelque jour tu venais à le perdre... entreprends tout pour rentrer dans sa possession. A cette bague est attaché votre bonheur futur. Adieu!

La Fée disparaît.

LE PRINCE. Grande fée!... illusoire fée!... généreuse fée!... je ne vous reconduis pas, vous êtes chez vous, vous devez connaître les êtres.

FANFRELUCHE, avec joie. Ah! nous allons donc sortir de ce caveau!... Respirer au grand air!

GIROFLÉE. Et ma chère maîtresse, je pourrai la revoir!

LE PRINCE, comme frappé d'une idée. Ah! sappeu!... j'ai la bague.... fort bien.... mais la manière de s'en servir!... Elle a oublié de m'apprendre la recette.

GIROFLÉE. Nous voilà gentils!

FANFRELUCHE. Bah!... laissez donc.... c'est tout simple... un talisman... ça se lève en l'air... comme ça, et on dit à haute et intelligible voix: « Ah! je voudrais bien sortir d'ici, et me retrouver dans une jolie demeure bien confortable!

LE PRINCE, élevant la bague. Qu'il se fasse ainsi que tu le dis!

Bruit de tonnerre. — Le souterrain se transforme en un hondoir oriental. Les misérables habits de Fanfreluche et de Giroflée font place à de riches costumes, et la Biche disparaît pour laisser voir Désirée, adoucement couchée sur un sofa.

Huitième Tableau. — LE KIOSQUE INDIEN

Pendant le chœur qui suit, la princesse Désirée, le bras droit enveloppé d'une bande de toile, s'éveille peu à peu. A la vue de sa métamorphose, elle ne peut réprimer un mouvement de stupéfaction et de joie.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR.

Même air que le précédent

Puissance sans pareille!

Séjour des dieux!

LE PRINCE, regardant la Princesse avec étonnement.

Ici, quelle merveille!

Frappe mes yeux!

Je ne sais si je veille...

J'en perds l'esprit!

GIROFLÉE et FANFRELUCHE.

Silence! elle s'éveille...

Chut! pas de bruit!...

ENSEMBLE

Silence! elle s'éveille...

Chut! pas de bruit!

LE PRINCE, pendant que la Princesse Désirée cherche à se reconnaître. C'est elle!... Oh! non! ce n'est pas assez de deux yeux pour la voir!... Oh! non! ce n'est pas assez d'un seul cœur pour l'idolâtrer!

GIROFLÉE, à la Princesse. Chère maîtresse!... enfin, vous voilà débi-hinnée!

DÉSIRÉE, lui serrant la main. Bonne Giroflée! (Tendant l'autre main au Prince.) Prince!

LE PRINCE. Elle me tend sa main chérie. (Il lui baise la main, et aperçoit le mouchoir qui entoure le bras.) Ciel!... cette blessure!... cette blessure dont je suis l'exécrable auteur!

DÉSIRÉE. Puis-je me plaindre d'un mal qui a amené un si grand bien!

LE PRINCE. Que vous êtes généreuse!... mais c'est étonnant! je croyais vous avoir fracturé une jambe de devant.

FANFRELUCHE. Je vous ferai observer, mon prince, que ce délicieux bras de femme n'était alors qu'un simple petit pied de biche.

LE PRINCE. Et dire que c'est moi!...

DÉSIRÉE. Oh! j'ai eu bien peur lorsque vous m'avez poursuivie dans le bois.

GIROFLÉE. Et lorsque vous vous êtes sentie transformée en biche... ça a dû être bien pas encore!

DÉSIRÉE. Oh! oui. La nuit était venue, et d'abord, j'entendis autour de moi dans cette immense forêt... les rugissements des tigres et des lions... Toute tremblante, je me blottis sous des broussaillés où je restai cachée toute la nuit... Le lendemain, dès le matin, je me hasardai à sortir de ma cachette... je m'approchai d'une fontaine pour m'y regarder... Oh! comme je fondis en larmes à la vue de ma métamorphose!

LE PRINCE. Vous pleuriez...

FANFRELUCHE. Comme une biche.

DÉSIRÉE. Et cependant, à la clarté du jour inconnu pour moi... à la vue des prodiges de la nature, j'oubliai un moment mes chagrins.... Le soleil se levait tout radieux... les fleurs parfumaient l'air... les oiseaux chantaient sous le feuillage... et mille voix harmonieuses semblaient murmurer à mon oreille : espérance ! espérance !... Je cours tout le jour... et le soir, la faim se faisant sentir... oserai-je vous l'avouer?... je me mis à manger de l'herbe dans une prairie.

LE PRINCE. Il ne faut pas rougir pour cela.

FANFRELUCHE. Nous broutons de la petite verdure.

DÉSIRÉE. Et je fus bien surprise de trouver cette nourriture excellente!... Plusieurs jours se passèrent ainsi.... Une fois, à travers les arbres, j'aperçus ma fidèle Giroflée.

GIROFLÉE. Moi!

DÉSIRÉE, à Giroflée. J'allais courir vers toi... mais tu n'étais pas seule... un homme t'accompagnait...

FANFRELUCHE. C'était moi! Hélas! nous cherchions de la racine de guimauve pour notre dîner.

DÉSIRÉE. J'eus peur... je n'osai vous aborder... et bientôt je vous perdis de vue.... Alors les sanglots recommencèrent... Ce matin, dans l'espoir de te rencontrer de nouveau, je m'aventurai sur la lisière de la forêt... lorsque les sons du cor se firent entendre.... Je vis des chasseurs... puis des chiens...

LE PRINCE. Moi, et ma meute!

DÉSIRÉE. Pleine de terreur, je me mis à fuir vers le plus épais du bois, lorsqu'au détour d'une allée... prince... je vous aperçus.... quoique biche.... je sus bien vous reconnaître...

LE PRINCE. Je me disais aussi... voilà une biche qui me considère d'une façon étrange...

DÉSIRÉE. Je ne savais si je devais me sauver ou vous attendre... mais, hélas! tout à coup, vous m'avez... je me sauve...

LE PRINCE. Et j'ai la maladresse de vous atteindre...

DÉSIRÉE. J'allais tomber... je perdais mon sang... lorsque je vois accourir ma bonne Giroflée, qui m'embrasse, panse ma blessure et me sauve la vie!... Vous savez le reste!

LE PRINCE. Vous avoir fait souffrir ainsi... Ah! le destin mérite qu'on lui dise parfois de vilains mots...

DÉSIRÉE. Taisez-vous... Dans ma misère, je n'ai jamais désespéré de la bonté du ciel!

AIR du Vaudeville de la Haine d'une Femme.

Et le ciel m'a récompensée !
 Je vous revois... plus de chagrin
 Tout haut j'exprime ma pensée,
 Je puis parler, j'existe enfin !
 Hier encor s'exhalait mon âme
 Dans des sons inarticulés !
 J'étais muette... Oh ! c'est infâme !

GIROFLÉE.

Je vous comprends, car je suis femme !
Vivement.

Rattrapez-vous... Parlez ! parlez !
 Vous en avez besoin... parlez !

TOUS.

Oui, tandis que vous êtes femme,
 Profitez-en, parlez ! parlez !

DÉSIRÉE, *souriant*. Soyez tranquilles....
 Fiez-vous à moi...

LE PRINCE. Vous étiez bien jolie en biche...
 mais, sans flatterie... je vous préfère ainsi...
 Oh ! il n'y a pas de comparaison.

DÉSIRÉE. Hélas ! ce bonheur auquel je m'abandonne doit être de courte durée... et dès que le jour fera place à la nuit... Rappelez-vous les paroles de la fée Topaze.

LE PRINCE. Qu'importe?... la nuit, vous serez ma biche chérie... le jour, mon épouse adorée !

FANFRELUCHE, *tirant Giroflée à part*.
 J'espère bien que vous ne la laisserez pas sortir la nuit.

GIROFLÉE. Pourquoi ça ?

FANFRELUCHE. Quand elle sera biche...

GIROFLÉE. Eh bien ?

FANFRELUCHE. Si elle allait faire la connaissance de quelque cerf !

GIROFLÉE. Par exemple !

FANFRELUCHE. Si mon maître n'allait plus la voir qu'avec des daims...

GIROFLÉE. Voulez-vous vous taire ?

LE PRINCE. Chassons les idées noires... prenons le temps comme il vient... le plaisir comme il se présente... Ce séjour n'est-il pas divin?... de ce côté des jardins chatoyants.

Il indique la fenêtre de droite.

FANFRELUCHE, *indiquant celle de gauche*.
 Par ici, des montagnes magnifiques... et au bas de cette fenêtre, un torrent qui bouillonne... Dieu ! la belle eau !

DÉSIRÉE. Une pensée m'inquiète... mon père ignore où je suis... Il se déssole peut-être.

FANFRELUCHE. Et nous faudrait un courrier extraordinaire.

LE PRINCE. Eh bien !... n'ai-je pas mon talisman ?... cette bague chérie qui nous doit toujours venir en aide...

Musique. — Un petit gnôme, sous le costume d'un coureur, paraît aussitôt.

DÉSIRÉE. Que vois-je ?

FANFRELUCHE. Un coureur ?

GIROFLÉE. Il a de bien petites jambes pour son état.

LE PRINCE. Coureur, mon ami, es-tu seul dans ce palais ?

Musique. — Le coureur fait un signe. Aussitôt un petit cocher, un groom et deux laquais, plus petits que le coureur, paraissent à leur tour et viennent saluer Désirée.

FANFRELUCHE. Laquais, cocher, groom !

LE PRINCE. Voilà notre maison au complet.

GIROFLÉE. Quel dommage qu'ils soient si roquets !

DÉSIRÉE. Ma marraine m'a souvent dit que l'intelligence des gnômes, ses sujets, est aussi grande que leur taille est petite.

Tous les gnômes s'inclinent,

LE PRINCE. Nous allons mettre le coureur à l'épreuve. Je vais écrire sur mes tablettes au roi, votre illustre père.... Vous, chère princesse, pendant ce temps, visitez ces délicieux jardins... ils produisent sans doute d'excellents fruits.

FANFRELUCHE. Vous croyez ?... Alors j'accompagnerai ces dames... nous chercherons le jardinier.

Musique. — Deux petits jardiniers se présentent à la porte.

LE PRINCE. Vous n'irez pas loin pour cela. En voici deux qui vous feront les honneurs de céans... Allez, princesse, mon cœur vous suit, et mes jambes vous rejoindront bientôt.

AIR tiré de la valse d'Indiana, arrangée par M. Pilati.

LE PRINCE.

Adieu, ma belle,
 Mes amours !
 D'un amant fidèle
 Si la voix t'appelle
 Reviens, ô ma belle !

DÉSIRÉE.

Je suis sa belle,
 Ses amours !
 D'un amant fidèle
 Si la voix m'appelle
 Comptez sur mon zèle !

FANFRELUCHE, à Giroflée

Ah ! sois ma belle,
 Mes amours !
 Compte sur le zèle
 D'un amant fidèle
 Si ta voix m'appelle.

GIROFLÉE

Je suis sa belle,
 Ses amours !
 D'un amant fidèle
 Si la voix m'appelle,
 Je deviens sa belle !

ENSEMBLE.

Passer ses jours,
 Oui, tous les jours,
 Auprès de sa belle,
 Auprès de ses amours,
 C'est être heureux toujours !

Ils sortent tous, à l'exception du coureur et du Prince.

SCÈNE II.

LE PRINCE, LE COUREUR, puis MESROUR.

LE PRINCE. Ecrivons.

Il s'assied sur le sofa et tire ses tablettes. Mesrouur paraît à la fenêtre.

MESROUR. Il est seul! il est à moi...

Il disparaît seul.

LE PRINCE, écrivant. « Grand roi ! sublime majesté !... souverain immense ! » C'est mon beau-père futur, je puis le flatter un peu. (*Relisant.*) Immense! (*Le coureur s'approche du prince, et lui fait signe qu'il est prêt.*) C'est bien, coureur... attendez... (*Se grattant le front.*) Comment lui dire ça ? Ce que j'ai à lui apprendre demande de grands ménagements... Ah ! j'y suis !... (*Ecrivant.*) « Un malheur effroyable vient de frapper impitoyablement votre fille chérie... » Je le prépare tout doucement à la chose. (*Le coureur se présente de nouveau, même jeu.*) Ah ça, mais, coureur, vous avez donc d'énormes démangeaisons dans vos petits mollets?... Si vous ne pouvez tenir en place, mon ami... allez faire trois fois le tour du jardin... allez, je vous appellerai quand j'aurai fini... (*Le coureur s'éloigne en courant.*) Où en étais-je ?... ah ! « Sur votre fille chérie... » Bien !... (*Ecrivant.*) « Un » changement assez notable s'est opéré dans » son physique... Elle se trouve fort bien de » puis six heures du matin jusqu'à six heures du soir ; mais lorsque cette dernière » heure vient à sonner... elle quitte sa forme » humaine, et vous n'avez plus de fille... » vous ne possédez plus qu'une biche... » (*Six heures sonnent lentement. Mesrouur paraît au fond, fait un signe, un démon aux ailes de chauve souris paraît à la fenêtre et étend ses ailes vers le Prince, qui se trouve aussitôt dominé par un engourdissement agique.*) Qu'entends-je !... six heures !... jour fait... et la princesse !... (*Il veut se lever, et retombe.*) Quel engourdissement !... a tête s'alourdit !... mes jambes deviennent un accessoire inutile... mes paupières se cloignent !... (*Il tombe endormi sur le sofa.*) est particulier... c'est... parti...

MESROUR, qui s'est approché lentement. Il dort !... à moi la bague ! (*Il détache la bague du doigt du Prince.*) Je la tiens !... Ce talisman est sans puissance dans mes mains... mais, du moins, il ne protège plus la princesse... et, si mes ordres ont été suivis, elle doit être en notre pouvoir !

Cris au dehors.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FANFRELUCHE, dans le plus grand désordre.

FANFRELUCHE, entrant rapidement. Au secours ! prince... au secours ! (*Allant à lui, et le secourant.*) Prince guerrier !

LE PRINCE, s'éveillant peu à peu. Je dors !... qui m'appelle ?

FANFRELUCHE. Votre fidèle écuyer... suivez-moi ! prince.

LE PRINCE. C'est toi, Fanfreluche...

FANFRELUCHE. On l'enlève ! Giroflée aussi ! d'aïeux noirs !

LE PRINCE. Hein ?...

FANFRELUCHE. Votre princesse se sauvait de toute la vitesse de ses quatre jambes... car son heure de biche était arrivée...

LE PRINCE. Oh !

FANFRELUCHE. Ils l'ont cernée dans un petit bois, l'ont prise, attachée...

LE PRINCE. Ah !

FANFRELUCHE. Giroflée s'est jetée dans ses bras... non dans ses pattes... et on les entraîne toutes les deux !

LE PRINCE. Ciel !

FANFRELUCHE. Venez... votre anneau les sauvera !

LE PRINCE. Oh ! oui, courons... à moi mon anneau tout-puissant !

MESROUR, avec force. Ton anneau, prince, le voici !

LE PRINCE, regardant à son doigt. Ah ! je suis volé !...

MESROUR, au Prince. Et si tu veux ressaisir ce talisman qui t'échappe, tu le retrouveras dans ce torrent, dans ce gouffre sans fond qui bouillonne à nos pieds.

Il jette l'anneau dans le torrent, et s'éloigne.

LE PRINCE, tirant son épée. Misérable, j'éprouve le besoin de te massacrer !

Il veut suivre Mesrouur, la porte est grillée tout à coup.

FANFRELUCHE. Grand Dieu ! impossible de sortir !

LE PRINCE. O rage ! ô désespoir !

FANFRELUCHE. Mais cette fenêtre nous reste... volons à leur secours.

LE PRINCE. Viens ! (*Dès qu'ils s'approchent de la fenêtre, elle se grille comme la porte.*) Damnation sur moi, qui n'ai pas su conserver le talisman de la fée Topaze !... Fanfreluche ! c'est trop de douleur pour un prince seul !... Fanfreluche, je refuse d'y survivre... Passe-moi quelque chose au travers des poumons.

FANFRELUCHE. Je suis sans armes... sans cela, je m'abimerais tout le premier !

LE PRINCE. Eh bien ! prends ce glaive, et obéis... ou je me jette sur cette pointe...

Il lui tend son épée en faisant mine de se précipiter sur la pointe. Une musique céleste se fait entendre.

FANFRELUCHE. Écoute ?

UNE VOIX SOUTERRAINE. Espère encore... ton anneau jeté dans le torrent vient d'être avalé par un poisson. Sans cet anneau, tu perds à jamais ta princesse... si tu veux le retrouver, précipite-toi dans le gouffre... persévérance et courage!... (*La voix s'éloigne et redit.*) Persévérance et courage!...

LE PRINCE, avec joie. Tu as entendu!... faut nous précipiter dans le gouffre...

FANFRELUCHE, à la fenêtre. Mille pieds de haut!... un instant... pas tant de précipitation!...

LE PRINCE. Oui, voix mystérieuse, je serai persévérant et courageux!... je donne tête baissée dans le torrent!...

FANFRELUCHE. Mais ça n'a pas le sens commun...

LE PRINCE. Allons, Fanfreluche... es-tu prêt, mon ami ?

FANFRELUCHE. Moi, prince?...

LE PRINCE. Oui, mon fidèle écuyer, je t'autorise à me suivre... je t'emmène!

FANFRELUCHE. Que de bontés!

AIR : *Quel est ce bruit, cette rumeur ?*

LE PRINCE.

Point de retard, allons, plongeons!

FANFRELUCHE.

D'avance, hélas! je suis en nage!

LE PRINCE.

Dans le royaume des poissons,
Suis-moi, mettons-nous en voyage!

FANFRELUCHE.

Arrêtez, prince... Eh bien, puisqu'il le faut,
C'est moi qui veux faire le premier saut!

LE PRINCE, parlant. Soit!

Suite de l'air.

Bravant tout danger, toute embûche,
Faisons donc, en ce noble assaut,
Le premier saut, toi, Fanfreluche,

FANFRELUCHE.

Et vous, prince, le second saut!

LE PRINCE, montrant du doigt Fanfreluche.

Le premier saut!...

FANFRELUCHE, même jeu.

Le second saut!...

ENSEMBLE.

A qui fera le plus grand saut!

Ils se précipitent dans le torrent. Le décor change et représente le royaume des poissons.

Neuvième Tableau. — LE ROYAUME DES POISSONS.

De chaque côté, deux pavillons grotesques construits d'arêtes de poissons, de mollusques et de coquillages. Au fond, des poissons de toute espèce se jouent dans une eau limpide. Deux énormes bocaux remplis de poissons rouges ornent l'entrée des pavillons.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI SAUMON, LE CAPITAINE BROCHET, HOMARD.

Une compagnie de brochets, le capitaine en tête, traverse le théâtre; elle rencontre une compagnie de crocodiles. Les deux chefs échangent le mot d'ordre, puis viennent se ranger de chaque côté du théâtre. Le roi Saumon Ier, orné d'un grand cordon rouge, et couvert d'un casque surmonté d'une couronne d'or et empanaché d'une queue de morue, arrive, porté sur un plat du Japon, par quatre rougets; la Carpe, sa favorite, marche à sa droite. Monseigneur le Dauphin est à sa gauche. Homard, son confident, ouvre la marche.

LE ROISAUMON. Halte!... qu'on me dépose ici!... (*Aux Gardes qui s'inclinent.*) Braves détachés!... je suis content de vous. — Le roi Saumon Ier vous porte tous sous ses écailles! Dû est mon confident, mon fidèle Homard? (*Homard s'avance et se prosterne.*) Homard, que se passe-t-il dans mes états?... Quelles nouvelles?...

HOMARD. Sire, le capitaine Brochet va vous mettre au courant.

LE CAPITAINE BROCHET. (*Accent allemand.*) Deux étrangers aient été trouvés évanouis sur le bord de la Grotte aux huîtres.

LE ROI, à Homard. A quelle espèce appartiennent-ils ?

HOMARD, au Brochet. Quel genre d'animaux ?

LE CAPITAINE BROCHET. Ché en afre vu de semblables sur les bords du Rhin, ma fleuve natal. Ché croyais bien que c'étre des hommes.

HOMARD. Il croyé bien que c'étre des hommes.

LE ROI. Deux hommes dans mes états!

HOMARD. Deux poissonphages!

Les crocodiles se frottent les mains de contentement font entendre un grognement de satisfaction.

LE ROI. Hein?... Je défends qu'on le fasse la moindre morsure: (*Grognement d'écrocodiles. La carpe leur adresse un ocs suppliant.*) Silence!... Depuis quelq temps, nous gouvernons en eau trouble.

HOMARD. Sire, calmez-vous.

LE ROI. Je te connais, Homard... En vain ta politique voudrait me faire prendre le change... Et je t'adresserais à toi-même des reproches cuisants, si je ne craignais de te faire rougir.

HOMARD. Sire... en vérité, depuis quelque temps, vous me traitez comme une langouste!

LE ROI. C'est ta faute... Depuis que j'ai

perdu cette Sole, mon premier ministre, que ses talents administratifs firent surnommer la Sole Colbert... rien ne va plus! Des anguilles tartares se sont d'abord faufilees, entre deux eaux, dans mon royaume. J'ai nagé contre elles; mais les lâches criaient avant d'être écorchées. Elles ont filé! Et maintenant que ces anguilles sont détruites, j'apprends que le Turbot veut m'enlever la couronne!

HOMARD. Mais non, sire, mais non... Ce sont les huîtres qui font courir ce bruit là. Il y a là-bas trois ou quatre douzaines d'huîtres qui font des cancan politiques.

LE ROI. Je mettrai ces huîtres à l'arrière-ban de mes sujets. Quant au turbot, je sais de bonne source qu'il débite contre moi un torrent de calomnies! Il a des partisans, je ne l'ignore pas... On aime le turbot; mais la couronne, après moi, revient de droit à monseigneur le Dauphin, ici présent. Qu'on se le dise. Je vais me préparer à recevoir les animaux bipèdes que vous m'avez annoncés. J'ai besoin d'être coiffé... Qu'on fasse venir mon merlan! (*Air d'entrée du Barbier de Séville.* — *Sur un signe de Homard, le merlan arrive, le plat à barbe sous le bras et un peigne sous l'ouïe.*)

LE ROI. Merlan, tu vas m'accommoder. (*Le merlan s'incline.*) (*A Homard.*) Tu feras aussi venir le thon... C'est le thon qui donne ici la mode. Je veux le consulter sur une nouvelle forme d'écaïlles. Viens, ma carpe chérie... Au revoir, mes enfants!...

Le Roi, la Carpe, le Homard et le Dauphin entrent dans le pavillon de gauche. Les deux peletons de crocodiles et de brochets s'éloignent par le fond.

SCÈNE II.

LE PRINCE, FANFRELUCHE.

Le Prince s'appuie sur l'épaule de Fanfreluche; ils entrent en regardant de tous côtés.

FANFRELUCHE. Prince, appuyez-vous sur votre fidèle écuyer.

LE PRINCE. Merci, je me sens mieux. Tout ce que je vois me fait oublier mes meurtrissures...

FANFRELUCHE. Et l'eau que nous avons avalée! Quel étrange pays!

LE PRINCE. As-tu remarqué ces esurgeons qui jouaient aux boules?...

FANFRELUCHE. Et ce barbillon qui pinçait de la mandoline!...

LE PRINCE. Plus de doute, nous sommes ici dans le royaume des poissons.

FANFRELUCHE. Quel plongeon!... Comme nous avons barboté dans ce torrent!

LE PRINCE. Sans une alose bienfaisante

qui m'a tendu une perche... je crois que je restais au fond de l'eau.

FANFRELUCHE. Maintenant que nous nous sommes séchés au soleil... je crois que nous serons bien ici. La nourriture sera bonne. Vous aimez le poisson... de mon côté, j'en raffole.

Musique.

LE PRINCE. Tais-toi... On vient... Par le ciel, voilà un curieux poisson!

SCÈNE III.

HOMARD, LE PRINCE, FANFRELUCHE.

HOMARD. Salut, jeunes étrangers!... Nobles amphibiens, salut!

FANFRELUCHE, *bas au prince.* Tiens! il parle!...

LE PRINCE, *au Homard.* Seigneur, pardonnez à mon étonnement... et veuillez nous dire...

HOMARD. Qui je suis?... Homard, voilà mon nom. Favori du roi Saumon I^{er}, voilà ma profession. Le roi Saumon désire vous voir. (*Riant.*) Hé, hé, hé, hé!...

Il tourne autour du prince en le considérant.

FANFRELUCHE. Il est fort gai, ce homard!
LE PRINCE. Ah! le roi Saumon veut nous voir?

HOMARD. Il vous trouvera fort drôles; hé, hé, hé! (*Les examinant.*) Pas d'écaïlles... pas de nageoires!... Vous amusez beaucoup le roi.

LE PRINCE. Homard, j'espère qu'il y aura réciprocité.

HOMARD, *à part.* N'abusons pas de notre supériorité.

LE PRINCE. Ce pavillon serait-il la résidence royale?

HOMARD. Non, ce n'est qu'un pied à terre. Son palais est tout au fond de la mer... Si vous désirez que je vous y conduise... Hé, hé, hé!

LE PRINCE. Merci! nous préférons le pied à terre.

FANFRELUCHE, *qui examine le pavillon.* Cette architecture est vraiment originale... Style coquillages... genre écaïlles.

HOMARD. Ces deux pavillons sont l'œuvre d'un de nos grands artistes, nommé Jean Goujon.

LE PRINCE. Sa majesté Saumon I^{er} encourage donc les arts?

HOMARD. Heu! heu!... je le crois plus fort sur la galanterie.

FANFRELUCHE. Ah! ah! le gaillard!

HOMARD. Je vous dis cela en confiance.

LE PRINCE. Vous pouvez être tranquille.

HOMARD. Il avait d'abord pour favorite une noble Marseillaise, la princesse des Oursins... Il l'a répudiée pour une petite sole normande,

très-bonne cantatrice, qu'on avait surnommée la Reine des soles; mais elle commit l'imprudence de s'amouracher un jour d'un petit hareng qui n'avait que la *caque* et l'épée. Alors le roi, furieux, fit mettre la sole au gratin dans un accès de jalousie.

FANFRELUCHE. Je goûterais assez cette vengeance.

HOMARD. Et maintenant, il se console avec une jeune carpe qui frétille et danse à ravir.

LE PRINCE. Ah! c'est une carpe qui possède l'affection du grand Saumon I^{er}?

Musique.

HOMARD. Le roi va paraître. Voici ses gardes du corps, que commande le capitaine Brochet.

SCÈNE IV.

LES MÊMES. LE CAPITAINE BROCHET, avec son peloton, LA COMPAGNIE DES CROCODILES. puis LE ROI SAUMON, LA CARPE, LE DAUPHIN.

FANFRELUCHE, regardant le capitaine, qui est décoré d'une brochette d'éperlans. En a-t-il des décorations! Ça doit être un brave.

LE PRINCE. Ce doit être un vieux soldat qui a vu le requin... Regarde ses chevrons... J'aperçois des sardines sur sa manche...

Il montre les sardines qui couvrent la manche du capitaine.

HOMARD. Attention, voici le roi! Ses pages le précèdent.

Grande entrée: Quatre Goujons, qui sont les pages du roi, paraissent d'abord; le Dauphin vient après, puis Saumon I^{er}, qui donne la main à sa Carpe.

Air de la Lucia. (Final d'Ivan le Moujik.)

Rendons hommage à sa grandeur!

Prouvons-lui notre ivresse;

Que nos vœux partent du fond du cœur;

Honneur à son altesse!

FANFRELUCHE. Beau poisson! belle pièce!

LE ROI. Étrangers! qui êtes venus plonger votre œil dans mon royaume... quel motif vous amène? Parlez sans crainte. Si vous n'êtes pas ennemis de mon peuple... Si vous n'êtes pas deux pêcheurs endurcis, nous pourrions vous entendre. Que voulez-vous? que désirez-vous? que demandez-vous.

LE PRINCE, au Roi. Souverain des eaux!... je suis prince de naissance, à la tête d'un empire... pour le moins aussi solide que le vôtre... Je viens réclamer de votre générosité un objet inutile pour vous, et pour moi d'un prix inestimable. Il s'agit d'un anneau surmonté d'une pierre précieuse... L'un de vos sujets l'a avalé, par mégarde sans doute, en bâillant au soleil sur les bords d'un torrent.

Nous ne sommes pas vos ennemis... Je dirai même que, fort souvent, nous avons accueilli vos compatriotes... que nous les avons reçus à nos festins, parce que nous les aimons... sincèrement.

LE ROI SAUMON. Très-bien!

TOUS. Très-bien!

LE ROI SAUMON. Prince amphibie... tu auras ton anneau...

LE PRINCE. Merci, Saumon.

FANFRELUCHE, à part. La Carpe me fait des yeux tout drôles!...

LE ROI SAUMON. Qu'on affiche immédiatement sur tous les bords de sable, et qu'on publie au son de trompes marines, qu'un anneau précieux a été perdu... je veux dire avalé dans mes états. Allez!!!

LE CAPITAINE BROCHET. J'y cours

HOMARD. J'y nage!

La Carpe fait un signe pour les arrêter.

LE ROI. Un instant! ma favorite a quelque chose à nous communiquer.

La Carpe fait comprendre que c'est elle qui possède l'anneau, qu'elle l'a avalé, et qu'elle est prête à le rendre au Prince.

LE PRINCE. Que signifie cette pantomime langoureuse?

LE ROI. Par la baleine!... réjouis-toi, étranger!... C'est mon incomparable compagne qui a trouvé ta bague... et elle consent à te la restituer.

LE PRINCE. Serait-il vrai?... Carpe généreuse! (*La Carpe lui fait signe de se mettre à genoux devant elle.*) Oui, oui... à vos genoux... Je comprends... M'y voici!...

La Carpe s'approche du Prince après avoir jeté un regard langoureux à Fanfreluche.

FANFRELUCHE. Décidément, cette carpe me fait l'effet d'en tenir pour moi!... Elle semble se pâmer à ma vue!

La Carpe remet l'anneau au Prince, en faisant toujours des mines à Fanfreluche.

LE PRINCE. Merci, noble Carpe... Puissez-vous vivre long-temps, et avoir beaucoup de carpillons!

LE ROI SAUMON, avec emphase. Puisse cette bague... puisse cette bague être l'emblème d'une alliance... entre le peuple que je gouverne et les animaux de ton espèce! Je veux que cette journée se passe en festins et en fêtes!... Je veux t'offrir une matelotte... dansée par des carpes et des anguilles... je veux...

LE PRINCE. Pardon, monarque vénéré... mais des devoirs sacrés me rappellent sur la terre ferme. Mets le comble à tes bontés en me permettant de me remettre entre deux eaux à l'instant même.

LE ROI. Tu veux t'en aller? va-t'en: le poisson n'est pas contrariant. Mais pour que tu connaisses à fond... pour que tu puisses goûter les mœurs de ceux que tu viens de

visiter... prends ce petit volume imprimé sur peau d'anguille... C'est un cadeau que je te fais.

LE PRINCE, *lisant*. « Impressions de voyage l'océan limande. »

FANFRELUCHE. Voilà qui est curieux !

LE ROI. C'est à elle que nous devons la découverte de la Méditerranée !

LE PRINCE. En vérité ! le style doit être coulant !

FANFRELUCHE, *à part*. Le style d'une limande !... Je crains fort que ce ne soit un peu plat.

LE ROI. L'ouvrage a été entièrement revu et corrigé sous mes yeux.

FANFRELUCHE. Diantre !... le roi est un poisson de lettres !

LE ROI. Il y a même un passage qui est de moi tout entier.

LE PRINCE. De vous ? illustre Saumon !

HOMARD. Oui, et sans flatterie... je vous recommande particulièrement le passage du Saumon.

LE PRINCE. Je m'y arrêterai, je vous le promets. Adieu, grand roi !

LE ROI. Bon voyage ! jeunes amphibiens.

(Aux gardes.) Holà !... qu'on mette ces deux étrangers au courant de l'eau, et qu'on les reconduise avec pompe... jusqu'au bord de la grotte aux Huîtres. (Au Prince.) Bon voyage, prince !

LE PRINCE et FANFRELUCHE, *s'inclinant*, Sire !...

CHOEUR DES POISSONS.

Air de la *Violette* (de Henri Berz, arrangé par M. Pilaud).

Au revoir (bis), bon voyage !

Et sans danger (bis) touchez au port !

Recevez (bis) notre hommage ;

Chacun de nous porte intérêt à votre sort.

LE PRINCE et FANFRELUCHE.

Au revoir (bis), à la nage !

Oui, nous cherchons (bis) un autre port.

Recevez (bis) notre hommage !

Dans notre cœur pour vous éclatés un doux transport.

LE PRINCE.

Chez nous, aimables poissons,

Daignez venir, sans façons.

A ma table j'ai l'espoir,

Un jour, de vous recevoir.

REPRISE DU CHOEUR.

Deux énormes poissons paraissent ; le Prince monte sur l'un, Fanfreluche sur l'autre ; ils s'éloignent, et sont suivis par une foule de poissons de toute grosseur et de toute espèce qui semblent leur faire la conduite.

Dixième Tableau — LA CHAUMIÈRE DES INVISIBLES.

Le théâtre représente l'intérieur d'une pauvre chaumière. Au fond, une petite porte fermant par une demi-porte basse ; à gauche, une cheminée. Un grand fauteuil gothique apparaît à droite, au moment du changement à vue.

SCÈNE PREMIÈRE.

Demi-nuit ; éclairs, pluie et tonnerre.

FANFRELUCHE, LE PRINCE.

Ils paraissent d'abord à l'extérieur de la chaumière.

FANFRELUCHE, *du dehors*. Quel temps épouvantable !... Par ici, prince... de ce côté... venez... voici une habitation.

LE PRINCE, *à la porte de la chaumière et s'adressant à l'intérieur*. Habitants de cette demeure !...

FANFRELUCHE, *de même*. Qui que vous soyez...

LE PRINCE. Accordez-nous un abri contre l'orage !

FANFRELUCHE, *avançant la tête*. Je ne vois personne.

La petite porte basse de la chaumière s'ouvre d'elle-même.

LE PRINCE. La porte s'ouvre...

FANFRELUCHE. Elle s'ouvre toute seule... et de son propre mouvement !

Ils entrent tous les deux.

LE PRINCE. Entrons. (Il secoue son manteau.) Le plus pressé, c'est de nous sécher... Débarrasse-moi de mon manteau.

Le manteau quitte de lui-même les épaules du Prince et va se suspendre à un porte-manteau placé près de la cheminée. Le Prince et Fanfreluche ne s'aperçoivent de rien.

LE PRINCE. Merci, Fanfreluche.

FANFRELUCHE.. Plaît-il, prince ? vous me parlez ?

LE PRINCE. Je te dis merci !.

FANFRELUCHE. Vous êtes bien bon ; il n'y a pas de quoi.

LE PRINCE. Ah ça... cette chaumière est donc veuve d'habitants ?

FANFRELUCHE, *élevant la voix*. Y a-t-il quelqu'un ici ?... S'il n'y a personne, dites-le.

LE PRINCE. J'aurais bien désiré un peu de feu pour nous sécher tout à fait.

Un gros soufflet paraît, va ranimer le feu de la cheminée, puis disparaît sans être vu du Prince et de Fanfreluche.

FANFRELUCHE, *pendant ce jeu*. J'avoue que j'ai un petit frisson peu voluptueux... Je suis à deux doigts d'un rhume de cerveau. Brrrrrr !... (Il se retourne et voit briller la flamme.) Prince !... le feu désiré... le voici !...

LE PRINCE. Ah ! tu en as fait ? Merci !

FANFRELUCHE. Vous êtes bien bon... Il n'y a pas de quoi... La flamme est venue toute seule.

LE PRINCE. Le vent aura soufflé sur les tisons endormis. Oh ! c'est bon de se réchauffer !

FANFRELUCHE. Oui, c'est excellent !... Mais

quand j'ai le dos au feu, j'aime assez avoir le ventre à table.

LE PRINCE. Gourmand!

FANFRELUCHE. Prince, l'appétit est une passion que je ne rougis pas d'avouer (*Pendant cette phrase, une volaille paraît aussitôt à la broche, devant le feu. Apercevant la volaille.*) Eh mais... voyez donc!... Nous voilà à la broche!

LE PRINCE. Ce lieu est donc habité par un sorcier, un lutin!... Merci charmant sorcier... l'est si agréable, merci! tu nous offres à souper... j'accepte pour ma part.

FANFRELUCHE. J'accepte deux fois pour la mienne, car j'ai faim pour deux estomacs... Voilà le rôti, mettons le couvert. (*Il cherche autour de lui.*) Si je voyais une table. (*Une table paraît.*) Ah! en voici une...

Le couvert se met de lui-même; une bouteille et deux verres paraissent sur un plateau; la bouteille verse du vin dans les deux verres.

LE PRINCE. Vois donc, Fanfreluche, la bouteille qui verse toute seule!

FANFRELUCHE, *saluant la bouteille.* Vraiment, bouteille, c'est trop d'attentions. Merci, bouteille, merci! (*Il présente au Prince un verre plein et prend l'autre.*) Prince, à votre santé!

LE PRINCE, *élevant son verre.* Je bois au bon génie qui veille sur nous!

Pendant qu'ils boivent, le rôti quitte la broche et vient se placer sur la table. Fanfreluche a remis les verres en place.

FANFRELUCHE. La volaille se trouve assez cuite, à ce qu'il paraît!... elle se met sur la table. Nous sommes servis... Ça nous tombe tout rôti...

LE PRINCE. A table donc!

Air de la Lisette de Béranger.

Au bon lutin, qui si bien nous régale,
A lui, merci, merci pour ses bienfaits!
Nous avons froid, nous avons la fièvre,
Vite on nous offre et bon gîte et vin frais.
Nous respectons et ce profond silence,
Et les secrets que cache ce séjour;
Mais à la voix de la reconnaissance,
Être invisible, au moins, ne sois pas sourd (*bis*).

L'avenir, à mon cœur,
Paraît couleur de rose,
Oui, je vois tout de rose...
D'où nous vient le bonheur?
N'en cherchons pas la cause.
Du ciel, en bonne humeur, (*bis*)
Acceptons la faveur,
Profitons du bonheur,
Sans en chercher la cause.

Il se met à table et mange; la bouteille verse de nouveau.

FANFRELUCHE. Voyez donc la bouteille qui fait son office! Elle va bien, cette bouteille, elle va très-bien!

LE PRINCE. Est-ce qu'elle voudrait nous griser?

FANFRELUCHE. Ma foi! je la laisse faire. Merci, bouteille.

LE PRINCE. Donne-moi de l'eau.

FANFRELUCHE. C'est facile... Voici une fontaine. (*Il va mettre le verre du prince sous le robinet.*) De l'eau, s'il vous plaît. (*La fontaine verse de l'eau.*) Assez... Très-bien! Merci, fontaine... (*Au prince, qui s'est levé.*) Prince, votre vin est mouillé.

LE PRINCE. C'est bien!

FANFRELUCHE, *quis'est remis à table.* Vous ne mangez plus!

LE PRINCE. Ça ne passe pas, Fanfreluche; mon estomac repousse ces aliments: rien ne va plus. Il faut que je la retrouve, vois-tu! que je la revoie!... qu'elle me r'appartienne. Jusque-là, pas de sommeil, pas d'appétit, pas de repos!

FANFRELUCHE, *mangeant toujours.* Ça peut nous mener loin.

LE PRINCE. Nous savons déjà que c'est dans le château d'acier que cette noire Aïka les a emprisonnés. Ah! qui pourra nous indiquer le chemin qui conduit à ce château? Musique. — Un vieux Génie apparaît aussitôt sur le fauteuil qui était vide.

LE GÉNIE. Moi!

Fanfreluche, effrayé, se lève, abandonnant son dîner.

LE PRINCE. Être invisible qui habitez ces lieux, est-ce vous que nous voyons?

LE GÉNIE. Moi-même.

LE PRINCE. Mille remerciements pour votre hospitalité, que je trouve on ne peut plus écossaise!

LE GÉNIE. J'ai entendu le vœu que tu as formé, et je puis l'exaucer.

LE PRINCE. En vérité!

LE GÉNIE. Tu veux pénétrer dans un palais enchanté, bâti sur la pointe d'un rocher inaccessible, et qu'on appelle le Château d'acier?

LE PRINCE. Vous l'avez dit.

LE GÉNIE. Tu ignores peut-être que c'est t'exposer à des périls sans nombre?

LE PRINCE. Peu m'importe le total de ces dangers!

LE GÉNIE. Bien des seigneurs qui ne manquaient ni de hardiesse ni de courage ont passé par ici. Comme toi, ils m'ont demandé la route qui conduit à ce lieu redoutable... Malgré mes conseils, ils sont partis... Ils ne sont jamais revenus!

FANFRELUCHE. Pas un seul n'est revenu?., pas un seul petit?

LE PRINCE. Je possède un talisman qui doit aplanir tous les obstacles.

LE GÉNIE. Détrompe-toi... Dans le château d'acier, et les domaines qui en dépendent, les talismans perdent leur pouvoir.

FANFRELUCHE. Ah! ventre de biche!

LE PRINCE. Eh bien ! tant mieux ! il y aura plus de gloire à réussir !

LE GÉNIE. Rien ne peut donc vous arrêter ?

LE PRINCE et FANFRELUCHE. Rien !

LE GÉNIE. Puisque vous êtes résolus tous deux... prenez cette boule. Quand vous serez dehors... jetez-la au hasard... elle roulera devant vous ; vous la suivrez jusqu'à ce qu'elle s'arrête d'elle-même... Au pied d'une montagne, elle cessera de rouler.

Le Prince prend la boule.

FANFRELUCHE, à part. Il a une bonne boule, ce génie.

LE GÉNIE. Vous gravirez la montagne. A droite et à gauche du chemin, vous apercevrez de grosses pierres noires. Ce sont autant de chevaliers qui ont échoué dans l'entreprise. Vous entendrez mille voix menaçantes ; des monstres hideux vous disputeront le passage... Avancez, avancez toujours... et vous triompherez ! Mais si vous reculez d'un pas... si, un seul instant, la peur trouve place en votre âme, vous serez changés en pierres semblables à celles que vous avez rencontrées.

FANFRELUCHE. Dure perspective !

LE PRINCE. Merci de vos conseils, être hospitalier !... Je voudrais pouvoir reconnaître le service que vous nous rendez... Malheureusement je ne suis pas un génie.

FANFRELUCHE. Ni moi !

LE PRINCE. Viens, Fanfreluche... Il me tarde de lancer cette boule devant moi !

FANFRELUCHE. N'allez pas la perdre !

LE GÉNIE. Bonne chance !

Il s'abîme dans la muraille et disparaît.

LE PRINCE et FANFRELUCHE. Merci, génie !

FANFRELUCHE. Il s'est abîmé dans la muraille !

LE PRINCE. Il est parti !

FANFRELUCHE. Partons !

ENSEMBLE.

FANFRELUCHE et LE PRINCE, élevant la boule devant eux

Air de M. Pilati.

Talisman, guide nos pas !
Conduis-nous, fût-ce au trépas !
Si nous devenons, là-bas,
Malheureux comme des pierres,
Vous, qui nous êtes si chères,
Ah ! pleurez sur nos misères,
Ou bien, après un tel choc,
Vous auriez un cœur de roc !

LE PRINCE.

En avant ! en avant !...
Et que l'enfer se déchaîne !
La victoire est certaine...
Où il je serai triomphant !

REPRISE.

Talisman ! guide nos pas, etc.

Ils sortent par le fond. Le décor change.

Onzième Tableau. -- LA ROCHE TERRIBLE.

Dans une solitude d'aspect effrayant, et sur la pointe d'un rocher à pic, on aperçoit le château d'acier. Il fait nuit, et le palais semble éclairé. Un torrent qui bouillonne sépare le château d'un autre rocher de pierre noire. La lune éclaire ce paysage étrange. Au lever du rideau, un aigle traverse le théâtre. On entend, au loin, un chœur de voix confuses.

CHOEUR.

Musique nouvelle de M. Pilati.

Malheur, malheur à l'audacieux

Qui cherche la mort... la mort est en ces lieux !

Une boule roule en scène, et s'arrête. Le prince paraît, il semble gravir la montagne, on aperçoit d'abord sa tête, et sa main qui tient une épée nue. Fanfreluche le suit.

LE PRINCE.

Allons, du courage !

En ce lieu sauvage

Marchons sans terreur,

FANFRELUCHE.

En ce lieu sauvage,

Oh ! je n'ai pas peur !

Si nous avons peur,

Pour nous quel malheur !

LE PRINCE.

Ces rochers qui hordent la route,

Ce sont les chevaliers, sans doute,

Qui reculeront de frayeur.

(bis)

Chaque pointe de rocher laisse voir tout à coup un squelette qui disparaît presque aussitôt.

FANFRELUCHE.

Oui... ce sont eux... ils ont eu peur !

Criant très-fort.

Mais moi, mais moi je n'ai pas peur !!!

LE PRINCE.

Je n'ai pas peur !

Apparaissent alors deux démons qui semblent menacer le prince et son écuyer. Fanfreluche met le premier en fuite, le prince perce le second de son épée, le démon s'abîme sous terre. Les démons invisibles recommencent le chœur.

LE PRINCE (après le chœur).

Rien, rien ne peut nous effrayer !

Ami, vois donc là bas... C'est le château d'acier !

ENSEMBLE.

Allons, du courage !

En ce lieu sauvage

Marchons sans terreur.

(bis.)

Ombres sépulcrales,

Ombres infernales,

Nous n'avons pas peur,

Non, non, nous n'avons pas peur !

Ils avancent. Un hibou aux yeux de feu, agitant ailes, veut les arrêter au pied de la montagne. coup d'épée le prince tue le hibou. Un serpent se en travers de la route. Fanfreluche cloue le serpent sur le sol. Ils commencent à gravir le rocher à pied. On les perd un instant de vue pour les rattraper plus petits sur la montagne ; enfin ils apparaissent au sommet, avec leurs épées ; ils sapent le pied du pin sauvage, l'arbre s'incline au-dessus du tor et forme un pont sur lequel ils passent à l'autre où s'élève le château d'acier. Le rideau tombe.

ACTE TROISIEME.

Douzième Tableau. — LE PALAIS D'AÏCHA.

Le théâtre représente un magnifique palais mauresque. Au lever du rideau, Aïka est étendue sur un divan qui lui sert de trône. Des parfums brûlent à ses pieds. Aïka paraît plongée dans une sombre rêverie. Des bayadères exécutent des danses pour la distraire. Des amazones couvertes de casques et de cuirasses d'or sont appuyées sur leur lance, et garnissent le palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

AIKA, MESROUR, AMAZONES, ESCLAVES NOIRS; puis après les danses, DÉSIRÉE, DRELINDINDIN ET PÉLICAN.

CHOEUR.

Ain du pas des *Almées* de la *Péri*. Arrangé par M. Pilati.

Oui, parmi nous la voilà, la voilà !
Vive notre reine Aïka !
Prouvons-lui, dans ce jour,
Notre joie et notre amour. } (bis.)

BALLET.

AIKA à Mesrour, après la danse. En vain l'on cherche à me distraire... ces danses, ces fêtes me fatiguent. La vengeance va mieux à mon cœur, Mesrour... qu'on amène mes esclaves!...

Musique. Désirée paraît sous un costume d'esclave indienne. Elle tient à la main un éventail en plumes; le roi Drelindindin porte un plateau sur lequel sont placés des fruits et des sucreries orientales. Pélican porte des rafraîchissements, des glaces et des sorbets.

DÉSIRÉE. Allons! du courage!

LE ROI. Quelle humiliation!

PÉLICAN. Traités comme les derniers des derniers!

AIKA, d'un ton impérieux. Désirée... à mes pieds!... et fais ton devoir!...

DÉSIRÉE, à part. Hélas! il faut obéir!... Elle met un genou en terre devant Aïka, qu'elle ébante.

AIKA, au roi et à Pélican. Vous, offrez des rafraîchissements à mes femmes!

LE ROI, à Aïka. Me réduire à cet état abject!... Princesse, mettez-vous enfin un terme à cette mystification dégradante?... Vous m'avez fait venir ici sous le prétexte de me réunir à ma fille... et c'est pour me rendre témoin des mauvais traitements dont vous la comblez... elle! la fille d'un Drelindindin, dont le nom sonnait si haut, contrainte de chasser vos moustiques!

AIKA. Pourquoi s'est-elle faite... rivale?

LE ROI. Mais moi, je ne la suis pas, votre rivale!... et vous avez fait de ma noble personne un valet de troisième classe, en me retenant captif, contre le droit des gens et des nations civilisées.

AIKA. Consentez à ce que j'exige de vous, et je vous traite selon votre rang, et je vous rends à la liberté.

LE ROI. Que j'unisse l'héritière de mes vastes états à un simple sénéchal!... (*Bas à Pélican.*) Pélican, dis que tu ne veux pas... dis que tu refuses la main de ma fille.

PÉLICAN, bas au Roi. Mais ce serait lui faire injure, à votre fille... et puis, c'est un moyen de me défaire de cette mouche importune.

LE ROI, de même. Comment! faquin!... tu oserais!

DÉSIRÉE, se levant. Contentez-vous de nous tyranniser, madame!... mais n'espérez pas qu'un tel projet puisse s'accomplir. Tant que je vivrai... je resterai fidèle à celui que j'aime.

AIKA, se levant à son tour. (*Avec colère.*) Eh bien, ne vous plaignez donc pas de votre sort... je veux que le prince qui a manqué à sa parole, vous sachant l'épouse d'un autre, ne trouve plus de prétexte pour refuser ma main... et si vous persistez à m'opposer une résistance qui m'irrite... par le ciel!... il me reste un moyen... un moyen terrible... qui me délivrera à jamais d'une rivalité aussi odieuse!

DÉSIRÉE, à part. Elle me fait trembler!

AIKA. Réfléchissez encore!

Aïka fait signe qu'elle se retire, et du geste congédie ses sujets.

REPRISE DU CHOEUR.

Oui, parmi nous, la voilà, la voilà!
Vive notre reine Aïka!
Prouvons-lui, dans ce jour,
Notre joie et notre amour!

Aïka et Mesrour sortent par la gauche. Les gardes et danseuses s'éloignent.

SCÈNE II.

DÉSIRÉE, DRELINDINDIN, PÉLICAN

DÉSIRÉE, allant au Roi. Mon pauvre père!

LE ROI. Ma pauvre fille!

DÉSIRÉE. A votre âge être traité ainsi!

LE ROI. Hélas! pourquoi as-tu voulu ser-

de la tour obscure?... Pourquoi as-tu voulu prendre l'air?... fatale imprudence qui nous a tous livrés à cette Africaine... une femme nerveuse, qui a poussé l'oubli des convenances jusqu'à faire de moi un chef de cuisine!... me mettre aux fourneaux!... quel abaissement!... Au lieu de rendre des décrets... goûter des sauces!... Ah!... je rougis de honte... et j'engraisse d'humiliation!... car au milieu de tout cela, j'en-raisse!

PÉLICAN. Et moi, votre grand sénéchal!... ne m'a-t-elle pas fourré dans ses écuries!... n'ai-je pas la mission d'étriller ses cavales!... Ajoutez que ma mouche qui voltige de mon nez sur ces animaux chatouilleux m'expose aux plus grands dangers!...

LE ROI. Ah! ma fille, pourquoi as-tu voulu prendre l'air?

PÉLICAN. Et cette pauvre Giroflée qui est préposée aux légumes! qui ratisse des carottes toute la journée, et qui esuie tour à tour la vaisselle plate et ses pleurs!

LE ROI. Sans compter que tous les soirs, sur le coup de six heures, ma pauvre Désirée rentre dans la classe des animaux ruminants!... Cette métamorphose d'une part, mon esclavage de l'autre... ma fille biche, et moi serf!... c'est à nous rendre bêtes tout à fait!

PÉLICAN. Ça n'est pas un sort!

LE ROI. Ma fierté m'a fait repousser les propositions de la princesse noire; mais si ça continue longtemps comme ça... voyons, Désirée, jette un coup d'œil sur Pélican... il n'est vraiment pas trop mal conservé, ce brave Pélican!

PÉLICAN, s'inclinant. Sire!... que de bontés!

LE ROI. Je te dis que tu n'es pas mal conservé.

DÉSIRÉE. Et c'est vous, mon père, qui me donnez un pareil conseil!... vous, le roi!

LE ROI. N'as-tu pas entendu les menaces de l'Africaine?

DÉSIRÉE. Je ne suis qu'une femme, et je brave sa colère.

LE ROI. Allons, puisque tu le veux, je le veux bien... bravons sa colère!... mais quand donc cette tourmente cessera-t-elle?

SCÈNE III.

LES MÊMES, GIROFLÉE.

GIROFLÉE, entrant avec précaution. Bientôt, peut-être!

Elle va voir si personne ne peut les surprendre.

LE ROI. C'est Giroflée... Tu as dit bientôt,

peut-être; explique-nous ces deux mots d'espérance.

GIROFLÉE. Plus bas!

DÉSIRÉE. Qu'y a-t-il donc?

PÉLICAN. Qu'y a-t-il donc?

GIROFLÉE. Plus bas, vous dis-je!

LE ROI, se baissant et faisant signe à Pélican, qui l'imite. Nous y voici; parle.

GIROFLÉE, à mi-voix. Ce matin, à la pointe du jour, j'étais sur la terrasse du château... j'allais faire de l'herbe pour ma chère maîtresse...

LE ROI. Pour ma biche de fille... après?

GIROFLÉE. La sentinelle dormait, appuyée sur sa lance... tout à coup j'aperçois, au loin, deux hommes franchissant la première enceinte... Ils pénètrent dans les jardins... je m'avance... ils se cachent... J'allais crier au voleur, lorsque d'un massif de seringat... je vois s'élançer... devinez qui?

DÉSIRÉE. Qui?

LE ROI. Qui?

PÉLICAN. Qui?

GIROFLÉE. Le prince Souci et Fanfreluche!

DÉSIRÉE. Se peut-il!... le prince!

GIROFLÉE. Et Fanfreluche.

DÉSIRÉE. Comment ont-ils pu arriver jusqu'ici?

LE ROI. Et échapper aux dangers de la roche terrible?

GIROFLÉE. Tout le monde dormait encore; je les ai conduits par le corridor secret qui mène à la salle des armures... je les y ai cachés... (Indiquant le premier plan de droite) et ils sont là!

LE ROI, avec frayeur. Ils sont là!

DÉSIRÉE. Mon sauveur! oh! fais-le venir, va, va!

GIROFLÉE. J'y cours!

Elle sort.

LE ROI. Ton sauveur va venir, je me sauve.

DÉSIRÉE. Comment!

LE ROI. Oui, si la princesse Aïka vient à savoir cela... elle nous fera encore quelques nouvelles méchancetés... n'est-ce pas, Pélican?

PÉLICAN. C'est mon avis, seigneur!

LE ROI, à Désirée. Ton prince ne va pas du tout améliorer notre position... c'est mon opinion, et je retourne à l'office; je vais mettre la broche.

PÉLICAN. Moi, je vais donner de l'avoine à mes cavales... c'est plus prudent!... Venez, seigneur...

DÉSIRÉE. Comment! mon père, vous qui ne connaissez pas le prince Souci...

LE ROI. Je ne me soucie pas de faire sa connaissance en ce moment; plus tard, plus tard... Viens, Pélican!

LE ROI et PÉLICAN.

ENSEMBLE.

Air des Hussards de Lénore

Par prudence,
Où, je pense
Qu'il nous faut fuir sa présence,
Car la colère
D'une mégère
Peut ici
Nous frapper aussi.

L'air continue.

LE ROI, *parlant.* Et l'âme mieux m'en aller !

PÉLICAN, *sortant avec eux.* O mon maître, je vous suis.

SCÈNE IV.

DÉSIRÉE, GIROFLÉE, LE PRINCE, FANFRELUCHE*.

GIROFLÉE. Les voici

DÉSIRÉE. C'est lui !

LE PRINCE. Je la revois !

REPRISE DE L'AIR.

ENSEMBLE.

Quelle ivresse !

Où dans mes bras il me presse !
ses bras je te presse !

Ah ! la colère

D'une mégère

Peut ici

Me frapper ainsi.

bis

DÉSIRÉE. Cher prince !

LE PRINCE. Chère princesse !

FANFRELUCHE. Chère Giroflée !

DÉSIRÉE, *au Prince.* Merci, prince, pour tant d'amour et de dévouement !GIROFLÉE, *à Fanfreluche.* Que c'est bien à vous !

LE PRINCE. Nous venons, ô ma bien-aimée, pour vous soulever de ces lieux...

FANFRELUCHE. Pour vous extirper de ce château.

DÉSIRÉE. Hélas !

GIROFLÉE. La chose n'est pas facile.

LE PRINCE. Si ça offre des difficultés... tant mieux !... Plus les obstacles se présentent, et plus nous les surmontons !

DÉSIRÉE. Vous ignorez que ce palais est enchanté.

LE PRINCE. J'en suis enchanté !

GIROFLÉE. Et que peut-être la princesse Aïka est instruite de votre arrivée...

LE PRINCE. Elle m'aime donc toujours, cette femme !... Oh ! pourquoi le ciel m'a-t-il pourvu de ces charmes fascinateurs ?... je ne les lui demandais pas.

DÉSIRÉE. Si elle vous trouvait ici !... Ah ! je meurs d'effroi... Partez, prince... fuyez,

* Fanfreluche, Giroflée, Désirée, le Prince.

lorsque vous le pouvez encore... Heureuse de cette nouvelle preuve de tendresse... je vous supplie de m'abandonner à ma destinée.

GIROFLÉE. Ah ! oui, fuyez.

FANFRELUCHE. Vous abandonner ! mais ce serait une félonie !

LE PRINCE. Ce serait le fait d'un chevalier capon !

DÉSIRÉE. Le temps s'écoule... et la princesse peut vous surprendre... sa fureur jalouse est capable de tout !...

LE PRINCE. Eh bien ! qu'elle vienne donc ! J'aurai un certain plaisir à lui dire, une bonne fois, son fait... en face !

SCÈNE V.

LES MÊMES, AIKA, MESROUR.

AIKA. Soyez satisfait, me voici !

ENSEMBLE :

DÉSIRÉE. Ciel !

FANFRELUCHE. L'Africaine !

GIROFLÉE. Nous sommes perdus !

LE PRINCE, *à part.* Essayons de la douceur. (*Haut.*) Princesse, n'allez pas supposer...AIKA, *l'interrompant.* J'ai tout entendu... vous êtes ici dans la salle des échos... Pas un mot ne se dit, en ce lieu, qu'il n'arrive aussitôt à mon oreille... J'ai donc appris et votre arrivée et vos projets !FANFRELUCHE, *bas à Giroflée.* Pas moyen de faire une cachoterie avec cette femme-làAIKA, *à Giroflée et à Fanfreluche.* Laissez-nous. (*À Désirée.*) Vous, princesse, restez !...

Fanfreluche et Giroflée sortent sur un signe de Mesrou.

SCÈNE VI.

LE PRINCE, AIKA, DÉSIRÉE.

AIKA. Avant tout, prince, permettez-moi de vous féliciter sur votre audace... Pour arriver jusqu'en ce palais, vous avez fait preuve d'une haute valeur.

LE PRINCE. Mais oui, il m'a fallu grimper assez haut... Venons au fait, s'il vous plaît,

AIKA. Retirée dans ce château pour y cacher ma honte... entourée de femmes qui, seules, commandent ici... et traitent les hommes en esclaves... j'attendais des jours meilleurs... lorsqu'on m'apprend que vous êtes près de moi... que vous m'êtes enfin rendu !... Gloire au prophète, qui abrégé ainsi le terme de mes souffrances !... Vous voici, vous allez tout réparer.

LE PRINCE. Madame... je ne vous saisis pas...

AIKA. En ce moment, prince, Mesrour fait tout préparer pour la célébration du mariage.

LE PRINCE. Permettez... alors, il faut tout décommander...

AIKA, *l'interrompant et attachant sur lui un regard menaçant.* Et je viens, une dernière fois, réclamer l'exécution de votre promesse.

LE PRINCE. Ma chère dame, vous allez beaucoup trop vite en besogne... c'est vous rendre service que de vous arrêter. D'abord, je n'ai rien promis; c'est la reine, ma mère, qui seule avait arrangé ce mariage... et je n'y suis pour rien.

AIKA, *fortement.* N'avez-vous pas prêté serment entre les mains de mon ambassadeur?

LE PRINCE. Je ne le nie pas... Mais... prêter n'est pas donner. Ce qu'on prête, on a le droit de le reprendre; entendons-nous.

AIKA, *à Désirée.* Puisqu'il foule aux pieds la sainteté du serment... c'est à vous, princesse, que je m'adresserai.

DÉSIRÉE. A moi, madame?

AIKA. Vous vous êtes placée entre lui et moi... et vous êtes devenue ma rivale. Vous répondez donc de tout ce qui peut advenir de funeste... songez-y bien!... Si l'on refuse à mon orgueil une entière satisfaction, si je ne puis rentrer dans mes états la tête haute et m'appuyant sur le bras d'un époux, ma vengeance n'aura plus de bornes!

DÉSIRÉE, *avec effroi.* Assez, madame!... si votre colère ne devait atteindre que moi, je la subirais avec résignation; mais elle peut s'étendre sur trop d'objets qui me sont chers... pour que j'hésite un seul instant à leur faire le sacrifice de mon amour... Prince, je vous rends votre parole!

Mouvement de la joie d'Aïka.

LE PRINCE. Que dites-vous?... mais je ne la reprends pas... je n'en veux pas! gardez-la!...

AIKA, *au Prince.* Prenez garde!... Ou notre mariage va s'accomplir et Désirée est libre, et elle peut aller vivre heureuse dans les états de son père, qui devient libre aussi... ou vous refusez...

LE PRINCE, *ébranlé.* Je refuse!

AIKA, *bas au Prince.* Et alors, l'esclavage pour vous... et la mort pour elle!

LE PRINCE. La mort!

AIKA. Dans l'une des cours de ce château, sont tenus prisonniers deux lions de Numidie.

LE PRINCE. Ce sont les plus féroces que l'on connaisse... Où voulez-vous en venir?

AIKA, *bas, indiquant Désirée.* Chaque soir, il est une heure fatale dans la vie de cette jeune fille... à cette heure, elle quitte son enveloppe humaine

LE PRINCE. Je le sais.

AIKA. Cette métamorphose accomplie, qu'advierait-il, dites-moi... si dans la fosse de ces lions féroces, tombait votre biche bien aimée?

LE PRINCE. Oh!... vous me couvrez d'une sueur froide et abondante!

AIKA. Six heures vont bientôt sonner... et si vous persistez dans votre refus...

LE PRINCE. Mais vous me fourrez dans une impasse effrayable!... pauvre petite!... ils n'en feraient qu'une bouchée!...

AIKA. L'heure s'écoule... et les ordres sont donnés... et je n'ai qu'un signe à faire...

LE PRINCE, *avec force.* Arrêtez!... (*A la princesse Désirée.*) Désirée vous, venez de me rendre ma parole... j'ai refusé de la reprendre... mais pour des raisons majeures, que je ne puis pas vous communiquer, j'accepte maintenant cette restitution... Princesse Aïka... je serai votre époux... voici ma main!... Vous, Désirée, emportez mon cœur!... aillez vivre heureuse dans votre pays natal, et pensez quelquefois à l'Afrique, où je vais ensevelir ma jeunesse!

Musique.

MESROUR, *paraissant avec deux amazones.* Tout est prêt.

AIKA, *à Mesrour.* Dès ce moment la princesse Désirée est libre, ainsi que le roi son père... Qu'ils soient traités selon leur rang. (*Mesrour s'incline et fait signe à l'une des amazones, qui sort. — Bas à Mesrour.*) Mesrour, j'ai sa main; mais elle a son cœur. Tant que vivra cette femme, je ne puis être heureuse!

MESROUR, *bas.* Tu seras heureuse.

AIKA, *bas.* Tu m'as comprise... qu'elle meure!... mais qu'on ne puisse soupçonner la main qui la frappera.

MESROUR. Tu seras heureuse!...

AIKA. Prince, je vous attends.

LE PRINCE. Je suis à vous, madame.. hélas!... je suis à vous!... Désirée... chère Désirée!...

DÉSIRÉE. Adieu, prince... pour jamais! Mesrour sépare Désirée du Prince, qui offre la main à Aïka et sort avec elle. Mesrour, avant de s'éloigner, lance à Désirée un regard menaçant.

SCÈNE VII.

DÉSIRÉE, GIROFLÉE, FANFRELUCHE,
puis LE ROI DRELINDINDIN, et PÉLIGAN.

GIROFLÉE, *à Désirée.* Eh bien, chère maîtresse?...

DÉSIRÉE, *en pleurs.* Tout est perdu!

FANFRELUCHE. Eh quoi!... le prince...

DÉSIRÉE. Il épouse Aïka.

GIROFLÉE. Il l'épouse!

FANFRELUCHE. C est impossible !
DÉSIRÉE. Pour le sauver de la fureur de cette femme, je me suis sacrifiée; et la même pensée, sans doute, lui a fait accepter cette union.

FANFRELUCHE. Ah ! l'intrigante !...

DRELINDINDIN, *entrant. Il a un manteau.*
ns, Pélican, viens, mon sénéchal, mon ambellan.

PÉLICAN, *le suivant, et portant la queue de son manteau.* Je vous suis, seigneur... je porte la queue de votre manteau.

GIROFLÉE. Quel changement !

LE ROI, *à sa fille.* Tu me vois enchanté, ma fille... Les procédés de la princesse sont complètement modifiés !... j'étais tout à l'heure devant ma broche... j'arrosais la volaille... une volaille superbe... lorsque j'ai senti... flouc !... sur mes épaules... c'était ce manteau que des pages y jetaient... après quoi, une amazone qui m'a dit être la gardienne des sceaux... m'a annoncé qu'on ne nous gardait plus... que nous pouvions sortir... et j'accours pour remercier la généreuse Aïka.

GIROFLÉE. Oui, très-généreuse !... Elle nous donne la clef des champs, c'est vrai, mais elle épouse votre gendre.

LE ROI. Elle épouse mon gendre ?

DÉSIRÉE, *pleurant.* Oui, mon père !

FANFRELUCHE, *qui a remonté la scène.* Le cortège s'approche... la cérémonie va commencer.

Le Roi et Pélican regardant au fond, puis vont au devant du cortège.

DÉSIRÉE. Oh ! je ne veux pas assister à cette union... Fuyons, Giroflée... Et cependant je voudrais le voir une dernière fois.

GIROFLÉE. Venez là... sur ce divan... cachée à tous les regards, vous pourrez tout observer... Du courage, bonne maîtresse.

Giroflée conduit Désirée sur le trône qu'occupait Aïka pendant la fête, et elle tire les rideaux pour la cacher.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE PRINCE, AIKA, MESROUR, puis LA FÉE TOPAZE.

Les bayadères arrivent d'abord en dansant. Deux grands prêtres les suivent, et viennent placer au fond, et au milieu du théâtre, un autel sur lequel brûle une flamme; quatre vieillards à barbe blanche se placent derrière l'autel. Le Prince conduit Aïka et la fait placer à droite de l'autel; il se rencontre avec Fanfreluche.

FANFRELUCHE. Eh quoi, prince, vous avez consenti... ?

LE PRINCE. Il le fallait, Fanfreluche... il le fallait !

MESROUR. Que la cérémonie commence !
Un vieillard s'avance vers le Prince, et l'invite à s'approcher de l'autel.

LE PRINCE. Oui, vieillard, me voici.

AIKA, *à part.* Je triomphe ! (*Bas à Mesroure.*) Tu m'as bien compris, Mesroure, il faut qu'elle meure !

Au moment où Aïka se dirige vers l'autel, le tonnerre gronde. Un bruit souterrain se fait entendre. La nuit succède au jour. L'autel se brise, et la fée Topaze paraît.

LA FÉE TOPAZE. Arrête, Aïka !... jusqu'à ce jour, une fée puissante t'a prêté son appui; mais tu viens d'avoir une pensée de mort, et la reine des génies te livre à sa justice. Sois donc ensevelie dans mon empire, où tu resteras prisonnière tant que dureront les cruelles épreuves de ceux que je protège.

Un Démon paraît à côté d'Aïka; un autre à côté de Mesroure. la fée étend sa baguette et tous quatre s'abîment sous terre.

LE PRINCE. Ah ! vous me sauvez plus que la vie !

LE ROI. Partons, quittons ce palais diabolique !... viens, Pélican... venez, mon gendre... et ma fille... où est ma fille ?

Six heures sonnent.

GIROFLÉE. Ene est là. (*Elle ouvre les rideaux.*) A la place de la princesse, une biche est couchée sur le divan.) Ciel !...

LE PRINCE. O malheur !

LE ROI. Six heures !... la métamorphose !

LA FÉE TOPAZE. Ah ! la fée de la Fontaine est impitoyable !

LE PRINCE. Ne pouvez-vous rien, ô la plus excellente des fées, pour faire cesser cette transformation déplorable ?

LA FÉE TOPAZE. Peut-être ! Ecoutez : loin, bien loin d'ici, se trouve un monde inconnu. où le feuillage ne s'agitte pas au gré du vent, mais par sa propre volonté... où chaque plante a une voix... chaque arbuste une âme... Dans cet empire vous trouverez l'herbe enchantée !

TOUS. L'herbe enchantée ?... continuez.

LA FÉE TOPAZE. Quelques brins de cette herbe rendront à la pauvre biche sa forme première, qu'elle ne devra plus quitter.

LE PRINCE. O bonne fée !... où trouvez-vous cet empire végétal ?... parlez !

LA FÉE TOPAZE. Ton talisman te guidera.

LE PRINCE. Je pars !

Air de Lucrèce Borgia.

CHOEUR.

Espérance,
Per-sévérance,
Ta constance
L'emportera.

LE PRINCE.

Espérance,
Per-sévérance,
Ma constance
L'emportera.

LE PRINCE.

Le devoir au loin m'appelle,
Ah ! veillez, veillez sur elle,
Et mon amour triomphera !

REPRISE DU CHOEUR.

Pendant la reprise du chœur, le prince a remonté la scène, il va embrasser la biche qui est toujours couchée sur le trône. La fée Topaze étend sa baguette sur les deux amants en signe de protection. Tout s'incline.

ACTE QUATRIÈME.

Treizième Tableau. — LE ROYAUME DES LÉGUMES.

Le théâtre représente un vaste potager rempli de légumes et de fruits d'une dimension colossale; au milieu est un énorme melon, près de lui un gros artichaut; çà et là, des cornichons, des concombres, des champignons, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

Quelques légumes, au lever du rideau, semblent être effrayés de l'arrivée du Prince et de son écuyer, ils se sauvent.

LE PRINCE, FANFRELUCHE

LE PRINCE. Allons, Fanfreluche, du courage!... bravons la fatigue, mon ami... et nous trouverons enfin cette herbe enchantée, cette plante précieuse, objet de tous mes vœux!

FANFRELUCHE. Du courage!... j'en ai, cher maître... mais il fait une chaleur atroce dans l'empire végétal! (*Il va poser sa toque sur un champignon.*) Je vais accrocher ma toque à ce champignon qui est d'une jolie taille! (*Regardant autour de lui.*) Quels gigantesques légumes!...

LE PRINCE. En effet... les fruits sont colossaux!

FANFRELUCHE. Ah! le beau chou!... Voilà ce que j'appelle un beau chou, un maître chou!...

LE PRINCE. Et ce melon, Fanfreluche?... quel aspect majestueux! c'est à se mettre à genoux devant.

FANFRELUCHE. Altéré comme je le suis... j'ai bien envie de m'en offrir une tranche!

UNE VOIX, *sortant de l'intérieur du melon.* Ne t'en avise pas, jeune étranger!

LE PRINCE. Le melon est habité.

FANFRELUCHE. Et il parle...

LE PRINCE. Tant mieux! cet excellent fruit urra peut-être nous donner des renseignements... aborde-le de nouveau, et avec poesse...

FANFRELUCHE, *après avoir salué profondément, s'est approché du melon.* Nous voilà côte à côte...

LE PRINCE. Annonce-moi...

FANFRELUCHE, *cherchant autour du fruit.* Pas de loquet, pas de sonnette... je ne vois pas de cloche au melon...

LE PRINCE. Frappe sur une de ses tranches...

FANFRELUCHE. Vous tranchez la difficulté.

(*Il frappe.*) Toc, toc, toc!... ouvrez s'il vous plaît.

Musique. — Une tranche de melon s'abaisse et laisse voir dans l'intérieur un personnage tout habillé de pépins.

CANTALOU. Que demande le règne animal au règne végétal?

LE PRINCE. Pardonnez-nous de troubler votre solitude, ô le plus énorme des melons... mais vous devez être un des habitants les plus puissants de cet empire...

CANTALOU, *sortant du melon.* Vous l'avez dit... j'en suis le chef.

LE PRINCE. Ah! c'est à son excellence que nous avons l'honneur de parler?

CANTALOU. Le chef Cantaloup... descendant des Pépins, oui, hélas!

Il soupire.

FANFRELUCHE. Pourquoi ce soupir?...

LE PRINCE. Pourquoi cet hélas?

CANTALOU. Pourquoi! mais ne suis-je pas à la tête du plus malheureux des trois règnes... Le minéral brille et fait une excellente mine, ici-bas... L'animal commande et domine... il commande l'animal!... mais le végétal souffre... le végétal végète... voilà la cause de mon hélas!...

LE PRINCE. Tout ici, cependant, respire la santé, l'abondance et le calme...

CANTALOU. Le calme! ah! vous ne connaissez pas le peuple que je gouverne!

FANFRELUCHE. Ça ne va pas tout seul?

LE PRINCE. Vos sujets ne mûrissent pas en paix?

CANTALOU. Vous vous imaginiez, n'est-ce pas, que ce peuple qui fonctionne sous terre; est facile à conduire?... Vous pensiez que les légumes devaient avoir un esprit cultivé?

LE PRINCE. Mais oui.

CANTALOU. Erreur!... Vous supposiez, n'est-ce pas, que les salsifis, les pois chiches et les navets n'avaient aucune nuance d'opinion politique?... Erreur!

LE PRINCE. Je l'avoue, et jusqu'à présent les navets me semblaient...

CANTALOU. Des navets!... ah! vous ne connaissez pas ce légume hypocrite... Il s'est ligué avec la truffe... la truffe qui trafique

journallement de la conscience de mes sujets!...

FANFRELUCHE. Qui pouvait se douter de tout cela?

CANTALOU. Enfin, jugez vous-mêmes... Depuis trois automnes, les fèves m'ont fait roi... j'avais d'abord pris pour ministre un cornichon très-distingué... légume dévoué!... C'était un ami sûr!... Eh bien, les tomates ont tant intrigué, que j'ai été obligé de le remplacer par l'artichaut... C'est l'artichaut qui a le portefeuille... je dois ce ministre aux tomates.

LE PRINCE. En vérité!

CANTALOU. Ce n'est pas tout... Tel que vous me voyez, j'ai toujours protégé les panais qui sont les pauvres du pays...

FANFRELUCHE. Les panés, vous voulez dire.

CANTALOU, *continuant*. Eh bien, les haricots trouvent cela mauvais... Ce sont des rumeurs perpétuelles.

LE PRINCE. Est-ce qu'ils ne se comportent pas bien?

CANTALOU. Les haricots!... ce sont les plus turbulents de mon empire, et d'une indiscretion... Ils se sont ligués avec les radis noirs. Ceux-là ne me reviennent pas non plus.

FANFRELUCHE. Tant de ruse chez des légumes?

CANTALOU. Il y en a de fort gentils... La pomme de terre se conduit assez bien... elle est conservatrice... Les lentilles aussi me sont très-attachées; mais elles sont alarmistes... à leur point de vue, tout va mal... Elles me grossissent toujours le danger. les lentilles!... Je ne suis pas mécontent de la pimprenelle et de la bourrache, de la bourrache surtout qui me console, me rafraîchit le sang. Je n'ai qu'à me lever des courges et des concombres, qui sont, du reste, de ma famille... ils n'ont qu'une manie, les concombres... c'est de prendre des actions dans toute espèce de commandite végétale... Chaque fois que les carottes proposent une affaire, vous êtes sûrs de voir accourir les concombres en compagnie des cornichons!... Mais tout cela e serait indifférent si l'on ne se mêlait pas politique.

LE PRINCE. Comment! ces poireaux et ces ampignons qui ont l'air si paisible...

CANTALOU. Ce sont des intrigants... des eutiers... pas autre chose! Tenez, ce gros ou qui est là... il n'a l'air de rien, n'est pas?

FANFRELUCHE. Il a l'air d'un chou pommé.

CANTALOU. Il veut me supplanter!... Mais, halte-là! pour l'en empêcher, je n'épargnerai personne!... j'irai à travers choux, s'il le faut, et les fruits auront beau s'en mêler...

LE PRINCE. Ah! les fruits s'en mêlent aussi.

CANTALOU. Oui, ça a commencé à propos d'une maïserie... J'avais mis une prune à l'amende pour une petite fredaine qu'elle avait commise avec un abricot... et crac, tous les habitants à noyaux se sont soulevés!

FANFRELUCHE. Ils s'annuleront peut-être. Pauvre melon! je ne voudrais pas être dans sa cosse...

CANTALOU. J'y mettrai bon ordre... et comme on ne m'a pas fait chef pour des prunes... je veux gouverner à ma façon... jusqu'à présent j'ai gouverné sans fruits... et je veux continuer... Oh! je me suis énergiquement montré. Les pêches avaient un parti redoutable, un noyau puissant... fallait écraser leur noyau, lorsque les pepins s'en sont mêlés... Oui, les pommes roulaient de sinistres projets... les poires s'assemblaient... dans tous les coins... je les ai attaquées... et les poires ayant été tapées... d'importance... tous les fruits qu'on fit...

LE PRINCE. Comment il y avait même des fruits confits...

CANTALOU. Non... je dis : que tous les fruits que l'on fit pri. onniers...

LE PRINCE. Ah! bon!

CANTALOU. Demandèrent grâce, et l'obtinrent.

LE PRINCE. Vous fûtes grand, Cantalou! vous fûtes magnanime!

CANTALOU. Je fus même indulgent... et j'eus tort... A présent, ce sont les légumes qui se lèvent... Une fermentation déplorable règne dans mes états. Les plantes se sont organisées en sociétés secrètes... la betterave, avec son petit air sucré... la betterave conspire... la mâche conspire... demandez-lui pourquoi, vous n'aurez pas de réponse. Les pavots sortent de leur sommeil... les champignons distillent un poison mortel... les asperges ont la tête mentée... Enfin... le règne végétal tout entier se révolte!...

LE PRINCE. Qu'allez-vous devenir?

CANTALOU. Oh! rassurez-vous! (*En confidence.*) J'attends mes ennemis avec une armée de pois chiches... huit cent mille pois chiches que j'ai tirés d'Ecosse... j'ai fait venir aus-i, de Hollande, cent mille pommes de terre; dix régiments de fèves m'arrivent des marais Pontins, et six compagnies d choux, de Bruxelles

Air de Collato.

Je ne crains rien, je puis marcher contre eux,
De combattants j'ai tant ample récolte;
Pour défenseurs j'ai tous les farineux,
Avec les farineux j'étouffe la révolte!
Je prétends faire avec mes alliés
Une purée où tout mutin trépassa,
Et je veux voir les Oignons à mes pieds
Venir pleurer et me demander grâce...
Oui les Oignons viendront demander grâce

LE PRINCE. Savez-vous, excellencè, que vous avez une fameuse tête ?

CANTALOUPE, *modestement*. Ici... nous appelons cela une coloquinte.

LE PRINCE. Alors, vous avez une fameuse coloquinte... vous pouvez vous en vanter... Et puisque nous voilà tranquilles sur votre sort, nous oserons vous soumettre notre humble supplique. La fée des Gnômes nous a poussés vers votre empire, afin d'obtenir de votre munificence quelques feuilles d'une herbe souveraine, surnommée l'herbe enchantée.

CANTALOUPE, *souriant*. Ah ! ah !... oui, en effet, je connais... une herbe qui donne du cœur aux poltrons, de l'humanité aux riches, de l'espérance aux pauvres et de l'esprit aux brutes... C'est une herbe très-recherchée dans ce temps-ci.

LE PRINCE. Elle a, de plus, le pouvoir de faire cesser les enchantements funestes.

CANTALOUPE. C'est vrai !

LE PRINCE. Je possède un talisman ; mais sa magie ne va pas jusque-là... Oh ! donne-moi cette herbe merveilleuse et je te proclame le plus généreux des melons.

CANTALOUPE. Un instant... Tu possèdes un talisman, as-tu dit ?

LE PRINCE. Oui... auquel obéissent tous les êtres du globe ; mais qui devient impuis-sant s'il s'attaque aux objets enchantés.

CANTALOUPE. Mais alors, il opérerait sur mon peuple?... Diable ! ça me donne à réfléchir.

LE PRINCE. Eh bien, prince végétal ?...

CANTALOUPE. Eh bien ! jeune étranger animal, je consens à te conduire vers l'herbe enchantée, à te la livrer ; mais à cette condition que tu me livreras ton talisman en échange, troc pour troc !

LE PRINCE. Mon talisman ?

FANFRELUCHE, *au Prince*. Ça demande ré-

flexion. (*A part.*) Il n'est pas aussi melon qu'il le paraît... savez-vous !

LE PRINCE. Oh ! je n'hésite pas. Que ma chère Désirée redevienne femme à tout jamais, et le talisman m'est inutile, et je n'aurai plus de vœux à former. (*Donnant le talisman.*) Le voici, où est l'herbe ?

CANTALOUPE. Attends. (*Appelant.*) Artichaut ?

La tête de l'artichaut s'ouvre et laisse voir une figure.

L'ARTICHAUT. Sire ?

CANTALOUPE. C'est mon ministre de l'intérieur... Artichaut, où se trouve l'herbe enchantée ?

L'ARTICHAUT. Entre les ananas et les leris... à la pointe sud-sud-ouest de l'île.

L'Artichaut se réferme.

LE PRINCE. Partons, partons !

CANTALOUPE. Encore un instant... Permettez-moi de m'assurer de la puissance dudit talisman... Obéira-t-il à ma voix ?

FANFRELUCHE. Oh ! c'est de bonne qualité, allez... Commandez ; vous serez servi.

CANTALOUPE, *cherchant un instant*. Eh bien ! je veux que ces légumes qui chuchotent de ce côté et ont l'air de conspirer viennent s'incliner devant moi respectueusement ! (*Il élève le talisman. Tous les légumes viennent le saluer.*) Je veux que ce cornichon étendu là-bas au soleil se lève et qu'il exécute une danse avec les deux romaines ses voisines. (*Danse du cornichon et des romaines.*) Je suis ravi !... viens, jeune étranger, viens chercher l'herbe enchantée !.... (*A part.*) Je puis gouverner en paix !...

LE PRINCE. Elle est sauvée, Fanfreluche !

CANTALOUPE. Je veux que l'on se réjouisse ! que tout le monde soit heureux ici et saute de plaisir !...

Il sort suivi du Prince et de Fanfreluche, tous les légumes le suivent en sautant et en valsant. — Le décor change.

Quatorzième Tableau. — LA GROTTÉ DES SIRENÉS.

Le théâtre représente une grotte éclairée par la lune, et baignée par un lac qui s'étend à perte de vue.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FÉE TOPAZE, LA FÉE DE LA FONTAINE.

Elles paraissent sur leur char ; l'une arrive par la droite, l'autre par la gauche.

LA FÉE DE LA FONTAINE. Eh bien ! ma sœur... vous triomphez !

LA FÉE TOPAZE. Je dois cet avantage à la reine des Génies, qui a voulu mettre un terme aux méchancetés de votre Africaine.

LA FÉE DE LA FONTAINE. Je sais qu'elle est votre prisonnière... Mais prenez garde !... Si

le prince possède l'herbe magique qui doit faire cesser la métamorphose de la princesse Désirée... cette herbe, par mon pouvoir, peut lui devenir inutile.

LA FÉE TOPAZE. Que ferez-vous donc pour cela ?

LA FÉE DE LA FONTAINE. Une chose fort simple. J'éloignerai le prince de votre protégée. C'est au prix de son talisman qu'il s'est rendu possesseur de l'herbe enchantée, et s'il a jusqu'à ce jour surmonté les dangers que j'ai semés sur sa route... il me reste contre lui une arme puissante.

LA FÉE TOPAZE. Vous m'effrayez, ma sœur !
LA FÉE DE LA FONTAINE. Ne pouvant rien contre son courage, je m'adresserai à ses passions... j'attaquerai son cœur.

LA FÉE TOPAZE. Il résistera à vos attaques. Je réponds de son amour.

LA FÉE DE LA FONTAINE. L'amour des humains est chose bien fragile !

LA FÉE TOPAZE. Et s'il sort triomphant de ces nouvelles épreuves ?

LA FÉE DE LA FONTAINE. Oh ! alors, je m'avouerai vaincue.

LA FÉE TOPAZE. Ses maux vont donc finir.

LA FÉE DE LA FONTAINE. Il est plus en danger que jamais... Je vais l'attendre dans l'île des Plaisirs, où séjournent les passions.

LA FÉE TOPAZE. L'île des Plaisirs !... Qui donc l'y conduira ?..

LA FÉE DE LA FONTAINE., *étendant sa baguette sur le lac.* Les sirènes de ce lac, qui obéissent à ma voix ! Adieu... je vais commencer l'attaque.

LA FÉE TOPAZE. Et moi... veiller sur lui !
Les deux chars disparaissent.

SCÈNE II.

Au milieu des eaux du lac, la Sirène apparaît dans une coquille; elle saute légèrement à terre; mais à peine a-t-elle touché le sol, qu'elle a peur de son ombre projetée par la lune; elle fuit d'abord à cette vue; puis se rassurant peu à peu, elle cherche à saisir l'ombre impalpable qui lui échappe sans cesse. Comprenant.

Quinzième Tableau. — L'ÎLE DES PLAISIRS.

Une île enchantée, des fleurs, des arbres couverts de fruits, une rivière limpide sur laquelle on aperçoit de riches gondoles. Ça et là, des boutiques dans le style oriental; sur l'une de ces boutiques on lit : *Commerce d'appétit en gros*; sur l'autre : *Débit de sommeil et de songes en tout genre.*

SCÈNE PREMIÈRE.

ABITANTS, MARCHANDS, PROMENEURS, puis
LE PRINCE, FANFRELUCHE, LA FÉE
DE LA FONTAINE et LA FÉE TOPAZE.

CHOEUR.

Habitants de ces lieux divins,
Pour nous il n'est pas de chagrin; }
Ici tout flatte nos désirs, } (bis.)
C'est le royaume des plaisirs !

UNE MARCHANDE DE GÂTEAUX. Excellentes talmouses d'Arabie. (A un promeneur.)
Voulez-vous des talmouses ?

LE PROMENEUR. Merci, petite; je n'ai pas faim.

LE MARCHAND D'APPÉTIT, qui s'est approché. Voulez-vous acheter de l'appétit, seigneur ? De quoi voulez-vous avoir faim ?

LE PROMENEUR. Eh ! parbleu, des talmouses de cette petite friponne...

LE MARCHAND. Vous savez bien que j'ai des relais d'estomac à des prix modérés.

alors, qu'elle seule est cause de cette apparition, elle joue avec l'ombre, elle danse pour la voir danser, elle fuit pour être poursuivie par elle, elle l'agace et la harcèle. Le son d'une cloche lointaine rappelle la Sirène à ses devoirs. Elle fait un signe, et plusieurs Sirènes apparaissent aussitôt. — PANTOMIME.

LES SIRÈNES. Que nous veux-tu ?

LA SIRÈNE. Une fée puissante m'a appelée à son aide. Deux étrangers se sont aventurés sur ce lac; il faut les égarer et conduire leur barque vers l'île des Plaisirs. Vous, allez au devant des étrangers. (*Quatre Sirènes s'inclinent et sortent.*) Et nous, mes sœurs, attirons-les par nos chants et nos danses.

Une Sirène chante.

Air de la Péri. (Valse favorite.) Arrangé par M. Pilati,

Je suis la Sirène...
Si ma voix l'entraîne,
Pauvre voyageur,
Sois sans frayeur...
A toi mon cœur,
Et le bonheur !

Pendant le chœur, la reine et les Sirènes forment sur le devant des groupes et des attitudes.

LA SIRÈNE. Ils viennent, suivons les bords du lac; venez, mes sœurs, venez.

Les Sirènes s'éloignent lentement par la droite; on aperçoit alors d'autres Sirènes dans les eaux; puis une barque qui porte le Prince et Fanfreluche glisse sur le lac. Des Sirènes ont attaché de longues herbes marines à la proue de l'embarcation et la tirent en avant. D'autres Sirènes, toujours au milieu des eaux, semblent pousser la barque. Des voix se font entendre dans le lointain, répétant le motif du chœur; et bientôt tout disparaît.

(Lui passant un sachet au cou.) Tenez, voilà votre affaire... C'est un sachet d'absinthe.

LE PROMENEUR. Oui... oui... l'appétit revient... A présent, je prendrais bien quelque chose...

Il prend des gâteaux sur l'éventaire de la marchande et la suit en mangeant. — Une marchande d'amourette arrive dans une petite boutique roulante; sur l'enseigne on lit : *Amours et Amourettes.* — Au Gagne petit.

LA MARCHANDE D'AMOURETTES. Avez-vous besoin d'un peu d'amour, mes beaux seigneurs ? voici la marchande; approchez, faites-vous servir !... Liens d'amour... battements de cœur... palpitations, au plus juste prix.

UN SEIGNEUR. Je voudrais ressentir tout bonnement une petite amourette de printemps.

LA MARCHANDE. Amour léger ? prenez ces couleurs changeantes...

Elle lui donne des rubans que le seigneur attache à son côté.

UN 2^e PROMENEUR, *d'un air assez niais.*
Moi, marchandé, je voudrais avoir, s'il vous
plait, un amour éternel... une flamme sans
fin...

LE SEIGNEUR, *s'éloignant.* L'infortuné !
c'est un sacrifice qu'il commet là !

LA MARCHANDE. Prenez cette faveur rouge.

LE 2^e PROMENEUR. Et si l'on me trompait
jamais?...

LA MARCHANDE. Vous porterez cette ro-
sette jaune.

LE PROMENEUR. Merci!...

REPRISE DU CHOEUR.

Pendant le chœur on voit défiler les marchands avec dif-
férentes enseignes; sur l'une on lit: *Rayons de soleil
portatifs, Nouvelles veilles de nuit.* — Sur une
seconde, *Fraîcheurs, Zéphirs et Vents coulis, au plus
juste prix.* — Sur une troisième, *Elixir de Gorgan-
tua pour les digestions faciles.* — Sur une quatrième,
Grande baisse de prix, Santé au mois et à l'année. Puis,
entre le prince Souci et Fanfreluche, qui regardent au-
tour d'eux avec étonnement La fée de la Fontaine est
entrée par la gauche avec une troupe de jeunes filles,
elle vient au-devant du Prince qu'elle prend par la
main et qu'elle fait descendre sur le devant. Une jeune
fille en a fait autant de Fanfreluche.

LA FÉE DE LA FONTAINE. Joyeux étran-
gers... soyez les bienvenus dans l'île des
Plaisirs!

LE PRINCE. L'île des Plaisirs... J'aurais
dû m'en douter... Cette gondole qu'on nous
a gracieusement offerte sur les bords du lac...
ces habits qu'on nous a forcés d'accepter, et
cette charmante réception...

FANFRELUCHE, *bas au Prince.* Savez-vous
que ces jeunes filles sont très-agaçantes?

LE PRINCE. Trop agaçantes, Fanfreluche!

LA FÉE, *au Prince.* Puissent nos efforts le
retenir longtemps parmi nous... sur ces
bords heureux!... Tu rencontreras un plai-
sir à chaque pas... et le plaisir, c'est la vie!

LE PRINCE, *à Fanfreluche.* Cette femme
a un œil bouleversant!

FANFRELUCHE, *au Prince.* Il y a là une
petite brunette qui possède aussi un regard
pas mal assassin!

LE PRINCE, *à Fanfreluche.* Serions-nous
tombés dans un piège?

Hilarion est entré; il porte devant lui une boîte res-
semblable à celles de nos facteurs.

LA FÉE DE LA FONTAINE. Qu'as-tu donc?...
Ton visage paraît s'as-ombrir... Aurais-tu
besoin d'un peu de gaieté?...

HILARION, *s'approchant.* De la gaieté?
parlez, faites-vous servir!... Hilarion, mar-
chand de gaieté au plus juste prix.

FANFRELUCHE. Ah! bah! la gaieté est ici
un article de commerce, et vous en vendez?

HILARION. En poudre, oui, cher étranger.
(*Au Prince.*) Tenez, j'ai là trois petits
éclats de rire à vous céder...

FANFRELUCHE. Trois éclats de rire à vendre!
je les prends.

HILARION. Et vous, seigneur?

LE PRINCE. Arrière! homme de bonne nu-
meur! la gaieté est fille de l'insouciance et
de l'oubli, et je ne veux pas oublier... Ar-
rière!...

Hilarion s'éloigne. Fanfreluche le suit et semble faire
affaire avec lui.

LA FÉE DE LA FONTAINE, *lui prenant la
main.* Ne t'empare pas!... Ici l'on ne s'ir-
rite jamais...

LE PRINCE, *se dégageant.* Jeune fille, à
votre tour... laissez-moi!... laissez-moi!...

LA FÉE DE LA FONTAINE. Adieu donc,
boudeur... ou plutôt au revoir... (*A part.*)
Je vais t'envoyer des ennemis difficiles à
combattre. Oh! je te tiens!...

FANFRELUCHE *est revenu sur le devant;*
*il aspire une petite boîte qu'il a achetée à Hi-
larion, et part d'un éclat de rire. Il a pris
la gauche du Prince.* Ah! ah! ah! ah!

LE PRINCE. Qu'est-ce donc?...

FANFRELUCHE. C'est un éclat de rire que
je viens d'acheter dans cette petite boîte...
O la joyeuse invention!...

La fée Topaze, aussi sous le costume d'une jeune fille de
l'île, s'approche du Prince sans se faire connaître (sa
tête est couverte d'un voile) elle donne au Prince un
bouquet en lui jetant vivement ces mots.

LA FÉE TROPAZE. Prends ce bouquet...
lis et profite..

LE PRINCE. Que signifie?...

LA FÉE TROPAZE. Chut!

Air nouveau.

LE PRINCE et FANFRELUCHE.

Pourquoi ces fleurs. (*bis.*)

Mille frayeurs (*bis.*)

Troublent mon cœur, (*bis.*)

Tout me fait peur! (*bis.*)

LA FÉE TROPAZE.

Vois dans ces fleurs

Nouveaux malheurs!

Contre la peur

Défends ton cœur.

LA FÉE DE LA FONTAINE.

A mes vengeurs

Nos voyageurs

Vout, ô bonheur!

Livrer leur cœur.

La fée Topaze, la fée de la Fontaine et les jeunes filles
s'éloignent.

SCÈNE II.

LE PRINCE, FANFRELUCHE.

LE PRINCE. Prends, lis et profite!... Ce
bouquet, c'est un sélam! Pourquoi ce mys-
tère?

FANFRELUCHE. Un sélam!... Eh bien!
vous connaissez le langage des fleurs; pre-
nez lecture du bouquet.

LE PRINCE, *examinant le bouquet.* Jas-
min, verveine, basilic!... du basilic... ah!
c'est affreux!

FANFRELUCHE, *mettant sa boîte dans sa*

poche. Il paraît que c'est fini de rire. (*Au Prince.*) Que disent donc ces fleurs ?

LE PRINCE. Écoute. (*Il écarte chaque fleur en la désignant.*) *Verveine*, enchantement; *jasmin*, séparation. Cette violette blanche, emblème de la candeur, c'est la princesse dont on veut m'éloigner; et ce basilic... ce basilic qui se trouve partout... c'est la haine qui nous poursuit... Comprends-tu ?

FANFRELUCHE. En vérité, cela signifie ?...

LE PRINCE. Que nous sommes tombés dans un piège ! Héux, Fanfreluche !... qu'il faut sortir au plus vite de cette île !

FANFRELUCHE. Quitter sitôt ce séjour des plaisirs, cette île enchantée-se où l'on peut acheter à son gré du sommeil, des songes... de l'appétit ?...

LE PRINCE. Qu'oses-tu parler de plaisirs... lorsqu'on nous attend là bas... lorsque c'est le bonheur que j'apporte ? Restes-tu veug ; moi, je pars !

FANFRELUCHE. Votre fidèle écuyer vous abandonner ? Jamais ! jamais !

LE PRINCE. Partons donc !

Ils veulent s'éloigner ; deux jeunes filles les arrêtent.

SCÈNE III.

FANFRELUCHE, LE PRINCE, LA VOLUPTÉ, LE JEU.

LE JEU. Arrêtez ! où courez-vous donc ainsi ?

LE PRINCE. Oh ! loin de ces lieux.

LA VOLUPTÉ. Un moment, donc !

FANFRELUCHE. Pardon, belles dames, le temps nous presse.

LE JEU. Oh ! l'on ne quitte pas ce pays aussi facilement que tu le penses.

LE PRINCE. Que voulez-vous dire ?

LE JEU. Une fois entré dans cette île, cher ami, il faut payer son tribut aux joies de ce monde. A ce prix seulement on peut en sortir.

LE PRINCE, à la Volupté. Qui êtes-vous donc pour parler ainsi en maîtresse ?

FANFRELUCHE, au Jeu. Et vous ?

LE JEU. Le Jeu.

LA VOLUPTÉ. La Volupté !

LE PRINCE, faisant mine de s'éloigner. Fanfreluche, allons nous-en !

LA VOLUPTÉ, le ramenant. Est-ce que je te fais peur ?

LE PRINCE. Loin de là... vous avez la main blanche et douce... le regard caressant... raison de plus pour m'éloigner...

LA VOLUPTÉ. Pas encore !...

Elle s'oppose à sa sortie et prends diverses poses et attitudes gracieuses qui charment le prince malgré lui.

LE JEU, ramenant aussi Fanfreluche, qui avait suivi son maître. Tu ne t'en iras pas ainsi... Écoute-moi...

FANFRELUCHE. Allons, dépêchez-vous...

LE JEU. As-tu quelquefois rêvé la richesse ?

FANFRELUCHE. J'ai eu cette faiblesse... Où voulez-vous en venir ?... Mon maître m'attend...

LE JEU. Si tu avais beaucoup d'or... tu n'aurais plus de maître. Tiens, je veux t'apprendre à jouer, à jeter ces dés... à gagner toujours.

FANFRELUCHE. Gagner toujours ! ce d'être amusant !

LE JEU. Avec moi, tu auras des émotions sans cesse renaissantes... avec moi l'opulence, les prodigalités folles... Si ta bourse s'épuise... un coup de dé !... et l'or reviendra !...

FANFRELUCHE, étourdi. Toujours de l'or !

LE JEU. Toujours... Jouons !

Elle jette sa bourse à terre, Fanfreluche jette la sienne.

FANFRELUCHE. Essayons !...

Ils jouent.

LE PRINCE, à la Volupté, qui a cessé de danser. Ma mignonne, je vous trouve adorable... vos petites agaceries sont délicieuses c'est pourquoi je crois sage de vous quitter
LA VOLUPTÉ. Il n'y a de sage que le plaisir.

LE JEU, à Fanfreluche. Perdu ! tu as perdu !

FANFRELUCHE. Ah mais ! ah mais !... vous disiez que l'on gagnait toujours...

LE JEU. C'est ton apprentissage... Re commençons !

FANFRELUCHE. Jamais ! j'en ai assez !... Je suis à vous, mon prince... partons-nous ?

LE PRINCE, toujours fasciné par la Volupté. Ah ! oui !... Fanfreluche... viens !... viens !...

LE JEU et LA VOLUPTÉ, étendant la main vers eux. Arrêtez !...

Ils restent attachés au sol.

LE PRINCE. Eh bien !... impossible d'avancer !

FANFRELUCHE. Je suis cloué !... mes jambes sont soudées au sol !...

LA VOLUPTÉ. Nous avons des droits sur votre jeunesse...

LE JEU. Et nous ne voulons pas les perdre. Comme les autres, vous nous payerez le tribut qui nous revient... adorez-nous pendant quelques années, et après... vous serez libres.

LE PRINCE, à la Volupté. Eh bien, re-trauche de ma vie ce que tu voudras... mais laisse-moi partir.

LA VOLUPTÉ. Il nous faut à chacune

LE JEU. Six années de votre existence...

FANFRELUCHE. Six années!... chacun... à thacune,

LE PRINCE. Je demande une diminution...

LE JEU et LA VOLUPTÉ. Pas un jour de moins...

FANFRELUCHE, *au Prince*. Ça mérite réflexion... il faut marchander.

LE PRINCE. Mais si c'est le seul moyen de nous en débarrasser... elle qui m'attend!... Allons, va pour six années!

FANFRELUCHE. Va pour six années!

Air : *Rose Pompon*.

LE JEU et LA VOLUPTÉ.

Songez bien à notre exigence.

LA VOLUPTÉ.

J'ai dit six ans!

LE JEU.

J'ai dit six ans!

LE PRINCE.

Prenez-les dans notre existence.

LA VOLUPTÉ.

Oui, je les prends!

LE JEU.

Oui, je les prends!

Coup de tamtam. Le Prince et Fanfreluche retrouvent enfin l'usage de leurs jambes.

LE JEU.

La moitié de vos jours expire.

LA VOLUPTÉ.

Ça fait pitié!

LE JEU.

Ça fait pitié!

LA VOLUPTÉ, *au Prince*.

Avec soin ménagez, beau sire,

L'autre moitié. (*bis*)

LE JEU et LA VOLUPTÉ ensemble, *à chacun*.

Avec soin ménagez, beau sire,

L'autre moitié.

Le Jeu et la Volupté s'éloignent en riant.

SCÈNE IV.

LE PRINCE, FANFRELUCHE.

LE PRINCE. Fanfreluche, entrevois-tu le piège maintenant?

FANFRELUCHE. O mon prince, j'entrevois en core quelque chose.

LE PRINCE. Quoi donc?

FANFRELUCHE. Un cheveu blanc sur votre tampo.

LE PRINCE. Ne songeons qu'à notre fuite! Cette gondole qui nous a amenés dans ce lieu fatal... où est-elle?

FANFRELUCHE, *au fond*. Là-bas, je l'aperçois...

LE PRINCE. Cours la chercher, hâte-toi...

Reprise de la fin de l'air précédent. Fanfreluche sort vivement.

SCÈNE V.

LE PRINCE, puis L'AMBITION et LA GOUTTE.

LE PRINCE. O ma bien-aimée... je vais te revoir enfin!... Je suis libre!

L'AMBITION. Pas encore!... tu viens de payer ton tribut à mes sœurs... à moi le mien.

LE PRINCE. Qui êtes-vous?

L'AMBITION. L'ambition, et nul ne m'échappe. Il faut m'adorer, devenir mon esclave, ou payer.

LE PRINCE. Permettez, permettez... il faut aussi mettre un peu d'ordre dans ses comptes... J'ai déjà donné six ans au Jeu, six ans à la Volupté... avec ce que j'avais, je me trouve approcher de la quarantaine... ça commence à bien faire. Un instant, ça va trop vite.

L'AMBITION. Tu viens d'atteindre l'âge où tout homme subit ma loi.

LE PRINCE. Hélas! par économie, je vais être obligé de vous servir. Voyons, que faut-il faire?

L'AMBITION. Tu es prince, il faut devenir roi... roi de cette île d'abord... puis tu pourras étendre tes conquêtes... et régner sur le monde entier.

LE PRINCE. Commençons par ce pays.. (*A part*.) Au fait, une fois le roi, on ne pourra pas m'empêcher de sortir de mes états, peut-être! (*Haut*.) Mais pour me faire nommer roi, il faut des amis, des partisans.

L'AMBITION. Quelque chose que tu ambitionnes, voici ma recette pour réussir. Perce la foule, pousse, frappe, mords, écrase... Écoute les vieux, amuse les vieilles, flatte tout le monde et n'aime que toi.

LE PRINCE. Cet exercice dure-t-il longtemps?

L'AMBITION. Toute la vie.

LE PRINCE. Et que gagne-t-on à ce métier?

L'AMBITION. Ce que l'on gagne? Des forêts de lauriers, des fleuves d'or, des palais de marbre, des chars de triomphe, des flocks d'adorateurs!... Est-ce un avenir assez brillant?

LE PRINCE. Oui, certes; mais dans tous ces biens, vous ne me montrez pas la femme que j'aime!

L'AMBITION. De l'amour!... oh! pour parvenir, il faut y renoncer.

LE PRINCE. Jamais!... plutôt cent fois renoncer à vous servir. Tenez, laissez-moi fuir... et je vous donnerai le prix que vous exigerez.

L'AMBITION. Je te prévient que ce sera cher.

LE PRINCE. Je suis résolu à tout

L'AMBITION. Il me faut quinze années de ta vie !

LE PRINCE. C'est hors de prix ! c'est...

L'AMBITION. Si tu hésites, tout à l'heure, je demanderai le double...

LE PRINCE. Oh ! prenez alors... prenez vite !...

L'AMBITION. Marché conclu !...

Coup de tamtam; elle s'éloigne.

LE PRINCE. O désespoir ! (*Il jette, avec rage, son bonnet à terre, et laisse voir sa tête couverte de cheveux blancs.*) Que se passe-t-il en moi ?... mes jambes faiblissent... ma vue se trouble... mon dos se voûte... et ma main tremblotte... me voilà dans les vieux... dans les ganaches ! (*La Goutte s'est approchée lentement pendant la dernière phrase du Prince; elle vient poser la main sur son épaule; il pousse un cri.*) Aie !... (*Il se retourne et voit la Goutte.*) Que veux-tu, vieille ? qui es-tu ?...

LE PRINCE. Ta compagne, désormais... je marche toujours à la suite des plaisirs... je suis la Goutte...

Elle lui prend la main.

LE PRINCE. La Goutte, ô ciel !... Lâchez ma main, vous me faites un mal atroce !...

LA GOUTTE. Eh quoi ! tu repousses mes caresses !...

LE PRINCE. Au diable tes carresses !... tu as des aiguilles brûtantes au bout des doigts...

LA GOUTTE. Veux-tu que je change de place... que je te remonte dans l'estomac ?

LE PRINCE. Infernale furie... éloigne-toi !

LA GOUTTE. Des cris, des injures... j'y suis faite... crie, mon ami... ça te soulagera.

LE PRINCE. Oh ! je saurai bien te fuir !

LA GOUTTE. Et moi te retenir !...

Il veut s'éloigner; la goutte étend vers lui sa béquille.

LE PRINCE. Oh ! aie ! oh !... les jambes, à présent !... c'est intolérable !...

LA GOUTTE. Tu n'en es encore qu'aux agaceries !

LE PRINCE. Oh ! tu appelles ça des agaceries... mégère !... écoute !... prends de ma vie ce qu'il te faut... mais délivre-moi de tes affreuses caresses !

LA GOUTTE. Voyons, je ne veux pas te rançonner... tu me donneras trois années !

LE PRINCE. C'est un marché d'or... j'y consens.

LA GOUTTE. Doucement... ces trois années sont la part de la nature ; il reste celle des médecins...

LE PRINCE. Comment ! vous stipulez pour eux, vos plus grands ennemis !

LA GOUTTE. Nous, ennemis... plus souvent !... La maladie nourrit le médecin ; le

médecin nourrit la maladie... ce sont des égards réciproques... Je t'ai demandé trois années pour la nature... supplément de médecine, sept années... total dix années !...

LE PRINCE. C'est un marché de dupes... je ne donne plus rien !...

LA GOUTTE. Alors, prends mon bras... je ne te quitte plus.

Elle lui touche l'épaule.

LE PRINCE. Aie ! ouf !... ne me touchez plus ! ne m'approchez pas... affreuse vipère ! prenez vos dix années, et allez-vous-en !...

Coup de tamtam. La goutte s'éloigne.

SCÈNE VI.

LE PRINCE, FANFRELUCHE.

LE PRINCE. Ah ! fuyons cette île maudite !... Fuir !... le pourrai-je ? les forces me manquent, l'énergie m'abandonne !

FANFRELUCHE. C'est bien ici que j'ai laissé le prince... C'est lui, je crois... (*Il s'approche du Prince.*) Non, je me trompais... Par don, vieillard, vous n'auriez pas vu mon maître sur cette place... un homme jeune, et mis à peu près comme vous ?

LE PRINCE, accablé. Il ne me reconnaît pas !

FANFRELUCHE. Il est peut-être sourd, ce vieux. (*Criant à ses oreilles.*) Vous n'auriez pas vu... (*Il s'arrête et considère le Prince.*) C'est drôle, ce regard !

LE PRINCE. Fanfreluche... je suis donc bien changé !...

FANFRELUCHE. Ah ! mon Dieu !.. serait-ce lui.. Vous, mon prince, avec ces cheveux filasse !... (*A part.*) Et quelle patte d'oie !...

LE PRINCE. Hélas ! mon ami, j'ai vécu vingt-cinq ans depuis ton départ.

FANFRELUCHE. Vingt-cinq ans en un quart d'heure... quelle vie dissipée !

LE PRINCE. Je suis bien vieux, n'est-ce pas ?... je suis bien laid ?

FANFRELUCHE. Vous êtes pas mal ratatiné comme ça, hélas !

LE PRINCE. Ah ! tout est fini pour moi !... je ne dois plus la revoir !... je dois lui cacher le spectacle de ces ruines que l'amour ne peut plus explorer... Fanfreluche, mon fidèle écuyer !... tu partiras seul... Porte-lui cette herbe qui me coûte si cher !

FANFRELUCHE. Vous abandonner ? jamais !

LE PRINCE. Il le faut... rien pour moi... tout pour elle !... Ah ! que ne puis-je la voir une seule fois encore... ne fût-ce qu'en songe !... la voir et puis mourir.

Il tombe accablé sur un banc.

FANFRELUCHE. En songe !... mais ici on en vend des songes, attendez... (*A part.*) Par-

vre vieux ! Procurons-lui ce petit plaisir-là.
Il entre dans la boutique.

LE PRINCE.

AIR du *Gondolier*.

Adieu bonheur ! adieu patrie !

Ah ! j'ai vu pour toujours

S'envoler mes beaux jours !

Et toi, ma princesse chérie,

O regrets superflus !

Je ne te verrai plus !

entra. Fanfreluche revient avec un vase d'or et une coupe qu'il emplit et présente au Prince.

FANFRELUCHE. Voilà, cher maître, buvez.

LE PRINCE, à la coupe qu'il contemple.

Brevage... ah ! rends-moi dans un songe

L'objet qui charmaît tous mes sens ;

Rends-moi, par un heureux mensonge,

Rends-moi mes amours, mes vingt ans !

Venez, revenez dans mon songe,

Et maîtresse et serments,

Mes amours, mes vingt ans !

Il boit et rend la coupe à Fanfreluche.

Musique jusqu'à la fin.

FANFRELUCHE. Ma foi, je veux l'accompagner même dans ses rêves.

Il se verse et boit à son tour.

LE PRINCE, *s'endormant*. Un sommeil bienfaisant s'empare de tout mon être !... (*Il s'étend peu à peu.*) Désirée... je t'attends !

FANFRELUCHE, *même jeu*. Giroflée !... viens voltiger dans mes rêves !...

LE PRINCE, Désirée ! chère Désirée !

FANFRELUCHE. Voltige !... Giroflée !... Giroflée !...

Ils s'endorment, des nuages les enveloppent peu à peu et envahissent la scène. On distingue bientôt au milieu des nuages la biche et le prince Souci qui lui apporte l'herbe enchantée. La fée des Songes avec une couronne d'étoiles d'or étend sa baguette sur la biche et laisse tomber des pavots sur le prince.

Scizième Tableau. — LE ROYAUME DES FÉES.

Les nuages qui enveloppaient le prince et Fanfreluche se dissipent ; on les voit encore endormis mais, richement parés, ils ont retrouvé leur jeunesse. Le théâtre représente un magnifique palais aérien étincelant d'or et de pierres. La fée Topaze et la fée de la Fontaine amènent la princesse Désirée et Giroflée près de leurs amants, qui s'éveillent alors, et se croient sous l'influence d'un heureux songe.

FANFRELUCHE, LE PRINCE, LA FÉE
TOPAZE, LA FÉE DE LA FONTAINE,
DÉSIRÉE, GIROFLÉE.

FANFRELUCHE, dans le plus grand étonnement. Giroflée !... c'est elle !

LE PRINCE, tendant les bras vers la Princesse. Génies de la nuit, qui me la montrez en songe... Oh ! ne m'éveillez pas !... ne m'éveillez pas !

LA FÉE TOPAZE. Prince, la reine des Génies fait de ton rêve la réalité... Sois heureux pour prix de tant d'amour !

Le Prince, Désirée, Fanfreluche et Giroflée vont s'incliner devant la reine des Génies, qui apparaît au milieu de toutes les fées de son empire. Magnifique cortège de génies de toute sorte, et de fées étincelantes d'or et de pierres. Des bardes semblent tirer de leurs lyres des accords célestes. Tous ces personnages viennent se

placer de chaque côté du théâtre. Alors la fée Topaze présente à la reine les principaux personnages de tous les contes des fées, qui viennent successivement s'incliner devant elle, puis vont se ranger au fond.

LA FÉE TOPAZE, annonçant. L'Oiseau Bleu. (*Une jeune princesse portant un oiseau bleu.*) Peau d'Ane et Riquet à la houppe. Cendrillon. (*Elle est précédée de deux petits génies qui portent sa pantoufle sur un coussin de velours.*) M. et M^{me} Barbe Bleue. Le Petit Poucet. (*Il donne la main à l'Ogre.*) Le Chaperon Rouge et le Chat Botté. La Biche au Bois.

La fée Topaze conduit le prince et la princesse devant la reine des génies. La fée de la Fontaine fait de même pour Fanfreluche et Giroflée. La reine et toutes les fées étendent sur eux leurs baguettes. Des sylphides paraissent dans les airs. Le rideau tombe sur ce tableau.

FIN.

MAGASIN THÉÂTRAL ILLUSTRÉ

Choix de pièces nouvelles des auteurs contemporains, jouées sur les théâtres de Paris.
Pour 20 centimes, une pièce de théâtre complète, illustrée.

<p>Mercadet, 3 actes..... 20</p> <p>La Marquise de Senneterre, 3 actes..... 20</p> <p>Jemmy l'Ouvrière, 5 actes..... 20</p> <p>Le Verre d'Eau, 5 actes..... 20</p> <p>Le Riche et le Pauvre, 5 actes..... 20</p> <p>Jean le Cocher, 4 actes..... 20</p> <p>La Pensionnaire mariée. } 20</p> <p>Les Rubans d'Yvonne. } 20</p> <p>La Faridondaine, 5 actes..... 20</p> <p>Simple Histoire..... } 20</p> <p>Un Bal du grand monde. } 20</p> <p>La Fille de madame Grégoire, un acte..... 20</p> <p>La Chanoinesse, 2 actes..... 20</p> <p>Masséna, 3 actes..... 20</p> <p>Le Diplomate, 1 acte..... 20</p> <p>Le Mari de la dame de chœurs, 2 actes..... 20</p> <p>La Camaraderie, 5 actes..... 20</p> <p>Frère Tranquille, 5 actes..... 20</p> <p>Les Piliers du Diable, 5 actes..... 20</p> <p>Les Enfants de troupe, 2 actes..... 20</p> <p>La Dame aux Camélias, 5 actes..... 20</p> <p>Le Château des Tilleuls, 5 actes..... 20</p> <p>Bertrand et Raton, 5 actes..... 20</p> <p>Richard III, 5 actes..... 20</p> <p>Une Nichée d'Arlequins, 1 acte..... 20</p> <p>Les Femmes du monde, 5 actes..... 20</p> <p>Adrienne Lecouvreur, 5 actes..... 20</p> <p>Le Bourreau des crânes, 3 actes..... 20</p> <p>La Table tournante, 1 acte..... 20</p> <p>Les Œuvres du Démon, 5 actes..... 20</p> <p>Les deux Marguerite, 1 acte..... 20</p> <p>La Haine d'une femme, 1 acte..... 20</p> <p>Elvire ou le Collier, 3 actes..... 20</p> <p>Les Diamants de Madame, 1 acte..... 20</p> <p>Les deux Précepteurs, 1 acte..... 20</p> <p>Le Consul et l'Empire, 5 actes..... 20</p> <p>Maurice ou l'Amour à vingt ans, 5 actes..... 20</p> <p>Un Corde Sensible, 1 acte..... 20</p> <p>Le vieux Garçon et la petite Fille, 1 acte..... 20</p> <p>L'Ouvrier, 5 actes..... 20</p> <p>Diane de Chivry, 5 actes..... 20</p> <p>Jacques le Corsaire, 5 actes..... 20</p> <p>La Vénitienne, 5 actes..... 20</p> <p>Les fils Gavet, 1 acte..... 20</p> <p>Ali-Baba, 3 actes..... 20</p> <p>La Pêche aux corsets, 1 acte..... 20</p> <p>La Belle-Mère, 1 acte..... 20</p> <p>Le Prince Eugène, 3 actes..... 20</p> <p>Le Mauvais Gas, 5 actes..... 20</p> <p>Le Poudre de Perlinpinpin, 5 actes..... 20</p> <p>L'Ambassadeur, 5 actes..... 20</p> <p>Le Mariage d'argent, 5 actes..... 20</p> <p>Le Bois de Boulogne, 2 actes..... 20</p> <p>La Partie de piquet, 1 acte..... 20</p> <p>Le Juif de Venise, 5 actes..... 20</p> <p>Le Coiffeur et le Perruquier, 1 acte..... 20</p> <p>Le Bal du Sauvage, 3 actes..... 20</p> <p>Gusman ne connaît pas d'obstacles, 4 actes..... 20</p> <p>Pailleasse, 5 actes..... 20</p> <p>Avant, Pendant et Après, 3 actes..... 20</p> <p>La Quarantaine, 1 acte..... 20</p> <p>Une Indépendance en cœur, 1 acte..... 20</p> <p>D'On dine, 1 acte..... 20</p> <p>Les Noces de Merluchet, 3 actes..... 20</p> <p>Une Idée de jeune fille, 1 acte..... 20</p> <p>Un Moyen dangereux, 2 actes..... 20</p> <p>L'Héritière, 1 acte..... 20</p> <p>Les Bains de Raxia, 5 actes..... 20</p>	<p>La Fille du feu, 3 actes..... 20</p> <p>Le Paradis perdu, 5 actes..... 20</p> <p>Un Conte de fées, 2 actes..... 20</p> <p>Le vieux Bodin, 1 acte..... 20</p> <p>Les Amours maudits, 5 actes..... 20</p> <p>Une Partie de cache cache, 2 actes..... 20</p> <p>L'Enfant de la Halle, 3 actes..... 20</p> <p>La Bataille de l'Alma, 3 actes..... 20</p> <p>Grégoire, 1 acte..... 20</p> <p>Un vieux Loup de mer, 1 acte..... 20</p> <p>La Bourgeoise ou les cinq Anberges, 5 act..... 20</p> <p>Les Conquêtes d'Afrique, pièce milit., 5 act..... 20</p> <p>Voilà ce qui vient de paraître, 5 actes..... 20</p> <p>Mauprat, 5 actes..... 20</p> <p>Le Cordonnier de Crècy, 5 actes..... 20</p> <p>André le Mineur, 5 actes..... 20</p> <p>Le Manoir de Montlouvier..... 20</p> <p>Le Monde Camelotte..... 20</p> <p>Le Vigneron d'Argentueil..... 20</p> <p>Les Carrières de Montmartre..... 20</p> <p>Malvina..... 20</p> <p>La Duchesse de La Vaubalière..... 20</p> <p>La Tour de Londres..... 20</p> <p>Suzanne..... 20</p> <p>Françoise de Rimini..... 20</p> <p>César Borgia..... 20</p> <p>Le Royaume du Calémbour..... 20</p> <p>Le Conte Hermann..... 20</p> <p>La Servante..... 20</p> <p>Flaminio..... 20</p> <p>Vous allez voir de que vous allez voir..... 20</p> <p>La Vie en rose..... 20</p> <p>La Marchande du Temple..... 20</p> <p>Jacqueline Lovelace..... 20</p> <p>Les Frères de la Côte..... 20</p> <p>La Montre de Musette..... 20</p> <p>La Tour Saint-Jacques-la-Boucherie..... 20</p> <p>Atar-Gull..... 20</p> <p>Le Diable d'argent..... 20</p> <p>La Question d'économie..... 20</p> <p>L'Enfant du tour de France..... 20</p> <p>Rose la Fruitière..... 20</p> <p>Le Marquis d'Argentcourt..... 20</p> <p>La Tête et le Cœur..... 20</p> <p>Le Concert de Montrouge..... 40</p> <p>Un Million dans le ventre..... 20</p> <p>Les Compagnons de Jehu..... 40</p> <p>L'Île Saint-Louis..... 20</p> <p>Charles XII..... 20</p> <p>La Légende de l'Homme sans tête..... 20</p> <p>Le Proserpit..... 20</p> <p>Rose Bernard..... 20</p> <p>En avant, marche!..... 20</p> <p>Trois Nourrissons en carnaval..... 20</p> <p>Jacot renchérit..... 20</p> <p>Le Contrat rompu..... 20</p> <p>La Moresque..... 20</p> <p>Le Pont-Rouge..... 20</p> <p>La Berline de l'émigré..... 20</p> <p>Les Canotiers de la Seine..... 20</p> <p>Les Chiens du Mont Saint-Bernard..... 20</p> <p>Vingt Ans de la vie d'un séducteur..... 20</p> <p>La Jeunesse du jour..... 20</p> <p>Tout Paris y passera..... 20</p> <p>La Noce de Tronquette..... 20</p> <p>Micahel l'Esclave..... 40</p> <p>La Jarretière rouge..... 20</p> <p>L'on n'est jamais trahi que par les siens..... 20</p>
--	--

NOUVELLE GALERIE

DES

ARTISTES DRAMATIQUES

VIVANTS

Cette nouvelle Galerie contiendra successivement

LES PORTRAITS EN PIED DES PRINCIPAUX ARTISTES DRAMATIQUES DE PARIS

PEINTS ET GRAVÉS SUR ACIER

PAR

CH. GEOFFROY.

CHAQUE PORTRAIT EST

ACCOMPAGNÉ D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET D'UNE APPRÉCIATION LITTÉRAIRE

CONTENANT DES DÉTAILS PARTICULIERS SUR LA VIE DE L'ARTISTE

PAR

Alexandre Dumas, Albert Cler, Arnould, de Banville, Bouchardy, Couailhac, E. Arago, Florentino, Fournier, Frédéric Lemaitre fils, G. Bell, Guinot, H. Lucas, H. Monnier, H. Rolle, J. Janin, Jules de Prémaray, Lefranc, Marie Aycart, Paul de Kock, Phil. Boyer, Plouvier, Salvador-Tuffet, Th. Gautier; M^{lle} Anals Ségalas.

Il paraît une Livraison chaque semaine.

PRIX DE CHAQUE LIVRAISON : 50 CENTIMES.

SONT EN VENTE :

Acteurs.	Auteurs des Notices.	Acteurs.	Auteurs des Notices.	Acteurs.	Auteurs des Notices.
1. GEOFFROY.	Lefranc.	28. M ^{lle} FERNAND.	Salvador.	55. M ^{me} LAUTERS.	Georges Bell.
2. ALINE.	Lefranc.	29. FRÉD. - LEMAITRE.	Ed. Plouvier.	56. PAUL LEGRAND.	Th. de Banville.
3. RAVEL.	H. Rolle.	30. BOCAGE.	Savin. Lapointe.	57. M ^{lle} BROHAN.	Philox. Boyer.
4. GRASSOT.	Lefranc.	31. FERVILLE.	Merle.	58. M ^{lle} ROSATI.	Philox. Boyer.
5. BOUTIN.	Ed. Plouvier.	32. PROVOST.	Max. de Revel.	59. M ^{lle} BÉRENGÈRE.	G. Vaez.
6. CHULLY.	Arnould.	33. BEAUVALLET.	Aug. Arnould.	60. GEORGE WEIMÉRE.	Ed. Plouvier.
7. HYACINTHE DUFLOST.	Coupart.	34. M ^{lle} BOISCONNIER.	Savin. Lapointe.	61. ROUVIÈRE.	Ch. Baudelaire.
8. SAINVILLE.	Couailhac.	35. MÉLINGUE.	Ed. Plouvier.	62. ALBONI.	Georges Bell.
9. M ^{me} GUYON.	H. Rolle.	36. M ^{lle} DEJAZET.	E. Guinot.	63. PETIPA.	Georges Bell.
10. MOCKER.	Albert Cler.	37. SERRES.	Paul de Kock.	64. M ^{me} CERRITO.	Philox. Boyer.
11. M ^{lle} THUILLIER.	Théodore Anne.	38. BRESSANT.	H. Monnier.	65. NUMA.	Philox. Boyer.
12. LIGIER.	H. Rolle.	39. ROGER.	Couailhac.	66. M ^{lle} JUDITH.	Th. de Banville.
13. H. MONNIER.	H. Monnier.	40. LEPEINTRE AÎNÉ.	Salvador.	67. E. PIERRON.	Philox. Boyer.
14. LAURENT.	Ch. Desnoyers.	41. SAMSON.	Max. de Revel.	68. M ^{lle} PLESSIS.	Philox. Boyer.
15. E.-A. COLBRUN. Ext. du <i>Mousquetaire</i> .	Salvador.	42. SAINT-ERNEST.	Aug. Luchet.	69. M ^{me} DUCHE.	Philox. Boyer.
16. M ^{lle} LUTHER.	Salvador.	43. M ^{lle} PERSON.	Georges Bell.	70. M ^{lle} ALHONSIÈRE.	Salvador.
17. M ^{me} ARNAULT.	Fr.-Lemaitre fils.	44. REGNIER.	Philox. Boyer.	71. M ^{lle} FARGUEIL.	Philox. Boyer.
18. ARNAL.	Briffault.	45. BOUFFÉ.	Salvador.	72. M ^{lle} C. DUPREZ.	Georges Bell.
19. M ^{me} LAURENT.	F. Dugué.	46. LAFERRIÈRE.	Georges Bell.	73. M ^{me} VIARDOT.	Georges Bell.
20. LESUEUR.	N. Fournier.	47. M ^{me} MARIE CABEL.	Max. de Revel.	74. M ^{me} ALLAT.	Th. de Banville.
21. CLARISSE MIKOV.	M ^{me} A. Ségalas	48. KIM.	Ed. Vierné.	75. LASSAGNE.	Th. de Banville.
22. LEVASSOR.	Savin. Lapointe	49. LAFONTAINE.	Philox. Boyer.	76. DUPUIS.	Philox. Boyer.
23. TISSERANT.	J. de Prémaray.	50. M ^{me} ROSE CHÉRI.	Jules Adenis.	77. GEFFROY.	Georges Bell.
24. FRANCISQUE.	Paul de Kock.	51. RACHEL.	Jules Janin.	78. M ^{lle} I. CONSTANT.	A. Dumas.
25. LEBEL.	Salvador.	52. M ^{me} UGALDE.	Georges Bell.	79. GUEYMARD.	Philox. Boyer.
26. LUCIE MABINK.	Philox. Boyer.	53. M ^{me} RISTORI.	Ed. Plouvier.	80. M ^{lle} CRUVELLI.	Philox. Boyer.
27. FRAZETTA.	Salvador.	54. M ^{me} STOLTE.	Ed. Plouvier.	81. DUMAINE.	Salvador.